

Un cadet de famille

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Un cadet de famille

Alexandre Dumas

Un cadet de famille

1856

Un texte du domaine public.
Une édition libre.

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur Bibebook.com de lire un livre de qualité :
Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.
Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture, qui a comme objectif : la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.

Aidez nous :

Erreurs :

Télécharger cet ebook :

Crédits :

Sources :

- Michel Lévy Frères, 1874
- Bibliothèque Électronique du Québec

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture

Fontes :

- David Rakowski's
- Manfred Klein
- Philipp H. Poll

Mon cher Éditeur,
Lisez le roman, les mémoires, les aventures, la chose enfin que je vous envoie, et que je viens de publier dans le Mousquetaire, sous le titre du Cadet de famille.

Ce sont les aventures de jeunesse du fameux pirate Trelawnay, ami de lord Byron.

Il y avait autrefois un libraire modèle qu'on appelait Dumont. Il fut alors ce qu'est aujourd'hui Cadot, l'étoile du cabinet littéraire dans le ciel de la librairie. Ils sont d'ailleurs les deux bouts d'une ligne d'horizon qui aboutit à moi. Dumont fut mon premier, Cadot sera probablement mon dernier libraire. J'allai un jour, je ne sais pourquoi, dans la librairie de Dumont. Il y a bien longtemps de cela, mon cher Éditeur : il y a quelque chose comme trente ans. Je faisais Henri III.

— Lisez donc cela, me dit Dumont en me remettant trois volumes dans la main, c'est amusant en diable.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Dumont ?

— Un livre que je viens de faire traduire.

Je n'avais pas une énorme confiance dans le goût littéraire de Dumont, qui venait de refuser d'imprimer mon premier volume, les Nouvelles contemporaines. J'ouvris donc son livre, je dois le dire, avec une certaine nonchalance.

J'y fus pris ; je lus le livre de la première à la dernière page.

D'autres y furent pris comme moi, sans doute, car lorsque, vingt-six ou vingt-huit ans après, voulant relire ce livre, qui m'avait tant plu pendant ma jeunesse, j'allais écrire mon enfance : ce que c'est que d'être vieux ! je ne le pus retrouver.

J'eus alors l'idée de le faire traduire, et de le publier dans le Mousquetaire. Je m'adressai à un de mes amis, garçon fort habile et que j'aime beaucoup, nommé Victor Perceval, et je le chargeai de ce travail.

Ce travail accompli, à ma grande satisfaction, je le publiai dans le Mousquetaire.

Publiez-le à votre tour, mon cher Éditeur ; mettez-le dans votre collection, et je vous promets qu'il ne la déparera en aucune façon.

Tout à vous.

A. Dumas.

20 août 1856.

q

Chapitre 1

Ma naissance est mon premier malheur. Je suis venu au monde dénoncé comme un vagabond, quoique je fusse le cadet d'une famille fière de son antiquité. Dans une telle maison, mon inopportune arrivée fut à peu près accueillie comme celle des jeunes loups, sur la tête desquels le bon roi Edgard avait mis un prix, à l'époque de l'invasion de ces animaux, qui infestèrent de leur désolante présence les années de son règne.

Mon grand-père était général. À sa mort, il ne laissa à l'auteur de mes jours, son fils unique, qu'un nom sans tache et des protections dans la carrière qu'il avait parcourue. La nature avait été plus généreuse à l'égard de mon père, en lui prodiguant toutes les qualités extérieures qui mènent à la fortune plus promptement encore que le travail, le courage et la vertu. Il était jeune, beau, spirituel, et avait des manières gracieuses, simples et distinguées. La jeunesse de mon père ne se signala par aucun fait remarquable ; il menait la vie aventureuse et galante des jeunes gens de l'époque. Le vin, les femmes, la cour et le camp formaient le théâtre de ses exploits, mais il jouait parfaitement son rôle.

À l'âge de vingt-quatre ans, il devint amoureux d'une douce et charmante jeune fille. Ses pensées prirent alors une nouvelle direction, et en apportant un peu de régularité dans le désordre de sa vie, elles calmèrent l'effervescence de son goût effréné pour les plaisirs.

Mon père découvrit bientôt que la jeune fille partageait son amour (car il était savant dans l'étude des sentiments du cœur), que le seul obstacle qui s'opposait à leur union était la fortune. Leurs familles, non leurs espérances d'avenir, se trouvaient

égales : car la jeune fille était pauvre, et l'ambition de mon père aurait pu, en dirigeant sa conduite, le faire arriver à une brillante fortune. Mais la jeunesse et l'amour ne calculent pas, et l'argent, les contrats, les douaires, sont des mots dont ils n'apprécient nullement la valeur ; puis, lorsque ce sentiment se révèle pour la première fois, il est trop sincère, trop vif, trop passionné pour être retenu par l'intérêt personnel. Intérêt sordide, qui, à une certaine époque de la vie, se trouve si bien mélangé à tous les sentiments, qui les fait naître et mourir à l'aide d'un chiffre. Des passions nobles et généreuses, animées par le premier amour, impriment souvent sur le caractère incertain et irrésolu de la jeunesse une stabilité que le temps ne peut pas tout à fait détruire. Plût au ciel que mon père eût uni sa destinée à celle de cette charmante femme, car son mérite et sa constance ont résisté aux épreuves du temps et de ses vicissitudes !

Pendant que mon père essayait de vaincre les difficultés matérielles qui s'opposaient à son mariage, il lui fut soudainement ordonné de partir pour l'Ouest avec son régiment.

Pensant que leur séparation ne serait que momentanée, les deux jeunes gens se dirent adieu, comme tous ceux qui se trouvent dans la même situation, avec des larmes et des serments de fidélité éternelle ; et quoique mon père fût un soldat joyeux et galant, il s'éloigna avec l'accablement du regret, et fit honneur à ses promesses pendant trois mois entiers.

Pour célébrer sa nouvelle dignité, le shérif du comté où mon père était en garnison donna un bal à ses administrés.

Mon père y fut invité, ainsi que les premiers officiers de son grade, car il était capitaine.

Les honneurs de la soirée étaient faits par la fille du riche gentleman. Celle-ci était le bonheur, l'idole et l'unique héritière de son père. À l'ouverture du bal, le shérif engagea sa fille à choisir pour cavalier l'homme le plus haut placé dans le monde par ses distinctions sociales : la jeune personne répondit qu'elle n'accorderait cette faveur qu'au plus charmant, et tendit la main à mon père. Cette flatteuse préférence enivra l'orgueilleux capitaine, car elle attira sur lui l'attention générale, et le brillant officier fut dès ce moment le sujet de toutes les causeries. Dès lors une modification complète s'opéra dans les idées de mon père, et lui fit concevoir des désirs que, sans cet événement, il n'eût jamais soupçonnés.

La fille du shérif avait vingt-huit ans, les traits prononcés, la tournure sans grâce. Ses gestes, ses allures et le son de sa voix avaient quelque chose de masculin et de peu agréable ; mais elle était riche, et en parant ses imperfections des splendeurs de la fortune, elle les rendait intéressantes.

Naturellement, ou par l'exemple du monde, mon père était très égoïste. Son ambition, prenant un nouveau point de départ, lui fit abandonner le chemin de l'amour et considérer la richesse et la beauté comme des dons semblables. Les constantes attentions de l'héritière, en élevant mon père au-dessus de ses rivaux, lui donnèrent encore le désir de les vaincre complètement par l'éclat d'une triomphante victoire, et ceux dont il avait autrefois envié le sort devinrent alors jaloux de lui.

Ce dernier succès fut le voile sous lequel disparurent les vivants souvenirs de sa première affection ; car son premier amour passa bientôt dans son esprit à l'état de folie de jeunesse. L'or devint son unique idole, car il avait cruellement ressenti les humi-

liantes souffrances de la pauvreté. Il prit donc la résolution de sacrifier son cœur au dieu de la fortune, et n'attendit plus qu'un instant favorable pour dévoiler son apostasie envers l'amour. Il appelait sa conduite prudence, sagesse, nécessité, essayant ainsi d'en dissimuler le cruel et froid égoïsme. Ses lettres à l'aimante jeune fille si lâchement trahie devinrent moins longues, moins expansives, moins tendres ; l'intervalle entre chaque jour de cette correspondance fut d'une interminable longueur ; puis enfin elle cessa tout à fait, et la pauvre enfant fut entièrement convaincue de son abandon. Elle pleura ses illusions, son bonheur et sa jeunesse à jamais flétrie par d'inconsolables regrets ; car la malheureuse fille resta fidèle aux serments violés par le trompeur oublieux.

Mon père consacra donc tous ses loisirs à sa nouvelle conquête, et finit par lui donner son nom. Mais pourquoi nous arrêter ainsi sur un événement si commun dans le monde ? N'arrive-t-il pas journellement que nous jetons loin de nous la vertu et la beauté, pour prendre la laideur et la richesse, quoique ce soit le diable qui nous les donne ?

Une fois initié aux affaires embrouillées du shérif, mon père découvrit que la fortune de sa femme était des plus médiocres. Désespéré de s'être si aveuglément laissé éblouir par les luxueuses apparences d'une fausse splendeur, il rentra au régiment avec la conscience peu satisfaisante d'avoir mérité sa punition. Non seulement par l'excès des exigences de la dame, mais encore pour continuer la parade de son élévation, il dépensa en bals et en festins une bonne partie de la dot, et six mois après mon père quittait l'armée sous le faux prétexte d'une maladie de poitrine, mais véritablement pour se retirer à la campagne et y

végéter, en attendant mieux, dans les privations d'une tardive et sévère économie.

Le savant Malthus n'avait pas encore éclairé le monde, et chaque année mon père enregistrait à contrecœur dans la Bible de la famille la naissance d'un fardeau vivant. Des dépenses inévitables le fatiguèrent tellement, qu'il s'attrista et perdit le courage de tâcher d'y pourvoir. Sur ces malheureuses entrefaites, un legs lui fut laissé, et, en relevant son affaiblissement moral, cette bonne fortune augmenta, s'il était possible, son système d'économie et ses désirs d'amasser de l'argent.

Cette avare occupation devint alors l'unique emploi de son temps ; il y concentra toutes ses facultés, et fut enfin ce que l'on appelle un homme prudent. Si un pauvre parent se hasardait à venir demander à mon père l'appui d'un secours, il lui était refusé au milieu de phrases sonores qui élevaient au-dessus de toute considération les devoirs qu'il avait à remplir envers sa femme, et les nécessités sans cesse renaissantes d'un essaim d'enfants dont le chiffre n'était pas encore arrêté.

Plus la fortune de mon père prenait d'accroissement, et plus il s'entourait des apparences de la misère, plus il criait contre le prix déraisonnable de toutes les denrées. Son avarice, en ne se relâchant jamais que pour lui-même, mettait dans sa tête des idées absurdes. D'abord il se persuadait et essayait de persuader aux autres qu'il était au-dessus de ses moyens de nous envoyer en pension, parce que l'éducation coûtait bien au-delà de sa valeur ; il partait de là pour prouver encore que ses études à Westminster ne lui avaient été ni utiles ni agréables, et n'avaient apporté aucun changement à la direction de sa vie, puisqu'il n'avait point relu les livres grecs et latins qu'il avait été forcé d'y apprendre.

Cependant, disait-il, je ne suis ni plus sot ni plus ignorant qu'un autre : tout ce que l'on doit savoir, c'est la valeur de l'argent, les avantages qu'il procure et la nécessité d'en amasser beaucoup ; la science vient quand on en a besoin. Car il croyait peut-être à la doctrine du talent inné, en trouvant qu'il n'était nécessaire de s'instruire qu'au moment de faire le choix d'une profession. Comme il me destinait, ainsi que mon frère, à celle des armes, nos études devaient se borner à la plus légère superficie de toutes les sciences. Mon père détestait les superflus onéreux ; d'ailleurs il avait observé dans son régiment que ceux qui étaient instruits étaient les plus niais et les plus pédants, et que la profondeur de leur érudition ne les avançait pas d'une ligne dans la carrière militaire.

q

Chapitre 2

Mon frère James, garçon à peu près de mon âge (nous étions entre neuf et dix ans), avait un caractère doux, inoffensif, généreux. Il ne se plaignait jamais de la tristesse de notre vie, mais il en souffrait passivement. Quant à moi, j'étais sans cesse grondé par mon père, car, en suivant les caprices de mon imagination, je me révoltais violemment contre le frein qu'il voulait y mettre, et les entraves de sa volonté, le transport de ses furieuses colères ne servaient qu'à augmenter mon vif penchant pour l'indiscipline. Entre les mille rigueurs qui bornaient l'étroit horizon de notre liberté, il en était une que je n'ai jamais pu admettre : celle de nous promener dans le jardin sans jamais en franchir les allées.

Mon frère se soumettait tranquillement à cette règle, tandis que j'allais chercher une compensation à ce plaisir restreint en maraudant dans les propriétés voisines, d'où je revenais les mains et les poches remplies de racines, de fruits et de fleurs. En outre de la monotone promenade du jardin, nous avions celle plus monotone encore d'une route peu fréquentée qui longeait la maison, et pendant que le pacifique James arpentait lentement l'espace fixé, je grimpais sur les collines, et là, riche de mes frauduleuses récoltes, je passais une grande partie du jour mangeant, dormant, rêvant, sans être préoccupé une seule minute de l'accueil qui attendait mon retour.

À la nuit tombante, j'abandonnais ma solitude aérienne pour les eaux bleues du lac dans lequel j'appris à nager. Les coups qui célébraient mes rentrées nocturnes ne changeaient rien à mes projets pour le lendemain, car je les réalisais avec autant d'insouciance pour leurs mauvais résultats que j'avais, avec la même perspective, réalisé ceux de la veille. Je détestais les réprimandes, les sermons, les maîtres, les curés, enfin tous ceux qui se prétendent sages et qui ne sont qu'ennuyeux.

Loin d'intimider mes passions et de les contraindre, la cruelle sévérité de mon père ne faisait qu'en décupler les forces, et je recherchais toujours et plus avidement que les autres les actions dangereuses à tenter ou qu'il m'était défendu de faire ; car c'était précisément celles qui s'emparaient avec le plus de force de mon esprit, et j'étais incapable de résister à cet entraînement qui me poussait à la désobéissance avec une joie d'esclave emporté par le courant d'une révolte.

Si, à la place de ses brutales remontrances, mon père m'eût témoigné un peu d'affection ou même un semblant d'amitié, je se-

rais resté doux et gentil, comme je l'étais aux premiers jours de mon enfance. Mais les privations, les coups, les pénitences aigrirent mon caractère ; et ce sont les seules preuves d'amour paternel dont je puisse me souvenir.

Mon père possédait depuis fort longtemps un affreux corbeau, pour lequel il avait, malgré sa sécheresse de cœur, une profonde amitié. Ce corbeau, qui était vieux, laid, sale, boiteux, passait sa vie à rôder solitairement dans le jardin, et détestait les enfants, car lorsque nous apparaissions à la porte il accourait vers nous en jetant des cris de fureur et nous chassait de son domaine. Bien certainement je ne lui eusse jamais disputé la possession de ce territoire, s'il n'eût mis tant de méchanceté à en constater les droits. Mais le sauvage égoïsme de cette odieuse bête, soutenu par mon père, nous la faisait considérer comme le second tyran du logis.

Il était hideux à voir ; sa démarche chancelante sur des pattes roidies par les années et aussi dures que l'écorce d'un liège, son regard lourd et faussement engourdi donnaient à son approche quelque chose d'effrayant. Mon frère en avait peur : quant à moi, il ne m'inspirait qu'un invincible dégoût. L'affreuse bête passait la moitié du jour couchée au soleil, sur la crête d'un mur contre lequel était appuyé un des pruniers du jardin et le plus productif. La privation de ces prunes délicieuses, dont le corbeau défendait énergiquement la possession, augmenta notre haine et nous fit enfin, épuisés de patience, concevoir le projet de nous en rendre maîtres.

Avant d'en arriver à de trop vives représailles, nous essayâmes de le déloger amicalement, d'abord par des offres de fruits, de viandes qu'il aimait, puis enfin par de douces paroles.

Mais tout échoua devant l'impassible regard d'un œil flasque et vitreux. L'entêtement raisonné de la méchante bête, qui semblait deviner nos désirs, l'impossibilité de satisfaire ces désirs et la rage de nous voir vaincus nous rendirent tout à fait furieux. Nous eûmes alors recours aux procédés qu'on employait si souvent envers nous, procédés sans réplique, qui étaient de rosser d'importance la maligne bête. Mais nous étions trop faibles pour agir avec efficacité sur sa vieille carcasse, car les pierres et les coups de bâton l'atteignirent à peine ; il fallait y renoncer et attendre une meilleure occasion. Le soir de la bataille, je demandai justice au jardinier en lui exposant nos griefs contre le corbeau ; mais, dans la crainte de déplaire à son maître, le jardinier nous donna tort et se moqua de notre gourmandise.

Le lendemain de cette orageuse journée, en jouant sur la route avec la petite fille d'un de nos voisins, je fus entraîné à lui offrir des fruits, car, ayant soif, elle voulait nous quitter, et son départ eût suspendu nos plaisirs. Sans être vus, même de mon père, nous entrâmes tous les deux dans le jardin avec l'intention de remplir clandestinement nos poches de poires. Mais au moment où, joyeux de notre mystérieuse escapade, nous commencions notre récolte, le corbeau fondit sur nous et saisit la petite fille par la manche de sa robe. Éperdue d'épouvante et trop effrayée pour se débattre, la pauvre enfant jeta un cri d'angoisse, auquel je répondis en me précipitant sur le corbeau.

À mon approche, le monstre tourna sa fureur contre moi, et son bec de fer mordit violemment ma main, à laquelle il se cramponna. Mais, insensible à la douleur, car la colère de voir couler les larmes de ma compagne, que j'aimais tendrement, m'avait rendu furieux, je saisis le corbeau par le cou, et le forçant de lâ-

cher prise, je le frappai violemment contre l'arbre. Mais cette dure secousse ne semblait lui faire aucun mal. Son corps rebondissait comme une balle élastique, et son regard restait terne et froidement féroce. Nous combattîmes ainsi pendant quelques minutes, et ses efforts pour échapper à l'énergique pression de mes mains, trop faibles pour le contenir, me causèrent de vives douleurs. J'étais évidemment moins fort que lui, et j'allais succomber.

— Si j'appelais le jardinier ? me demanda l'enfant, dont l'effroi avait suspendu les larmes.

— Non, car il dirait à mon père que nous avons pris des poires. Je vais prendre ce lâche oiseau ; donne-moi ta ceinture.

La petite fille me tendit le ruban bleu qui retenait les plis de sa robe, et je réussis, malgré mes blessures, à l'attacher au cou de notre ennemi. Après avoir grimpé sur l'arbre, j'attachai le ruban à une branche, et nous eûmes le plaisir de voir le corbeau à la portée de nos coups et dans l'impossibilité de se défendre.

Nous commencions à peine à prendre notre revanche, lorsque mon frère arriva vers nous. La vue de mes blessures, dont il ne comprit la cause qu'en apercevant lié comme un criminel celui qui les avait faites, changea vite sa tristesse en joie, et il nous aida à assaillir le corbeau d'une volée de pierres.

Quand nous fûmes fatigués de ce divertissement, et que, d'après l'immobilité de l'oiseau, nous le jugeâmes mort, je remontai sur l'arbre, et je repris le ruban de notre petite amie. Le corbeau détaché tomba au pied du poirier. Pour compléter notre triomphante victoire, mon frère prit une branche de sureau et le frappa encore violemment sur la tête, quand tout à coup, – à

notre grande surprise et surtout à notre grande consternation, – l'infernal oiseau s'élança dans l'air en jetant un cri aigu. Mais sa méchanceté fut sa perte ; car après avoir tournoyé un instant au-dessus de nous, il dirigea son vol oblique contre mes regards, levés vers lui, et auxquels il préparait un aveuglant coup de bec. Je le saisis par ses ailes en criant à mon frère de ne pas fuir, car la terreur l'avait jeté à vingt pas de moi, et nous emprisonnâmes de nouveau notre invincible ennemi. Mais il était enfin comme anéanti. Son regard terrifiant se voilait des ombres de la mort, le sang coulait de son bec entrouvert et ses ailes battaient la terre. J'avais le pied sur sa queue à moitié arrachée, et cependant l'expirante bête employait encore son dernier souffle à la conservation de sa vie. J'étais aussi ensanglanté que le corbeau, qui mourut enfin sous nos piétinements.

Nous lui attachâmes une pierre au cou, afin de cacher son corps et notre impardonnable crime dans la profondeur de l'étang. Ce duel est le premier et le plus redoutable que j'aie jamais eu. Je le raconte, quoiqu'il soit puéril, non seulement parce qu'il s'est fortement imprimé dans ma mémoire, mais ensuite parce que la revue de ma vie m'a prouvé qu'il fut l'anneau auquel se sont liées toutes mes actions. Cet événement est une preuve que, jusqu'à une certaine limite, je puis supporter les ennuis et les vexations, mais qu'une fois révolté contre ma chaîne, je la brise sans souci, sans crainte, sans arrière-pensée, sans réflexion surtout. Je vois le but, je le saisis sans regarder ni en avant ni en arrière.

Cette brusque révélation d'une nature fort patiente, mais inexorable dans la démonstration de sa force trop longtemps contenue, est un grand défaut, et ce défaut m'a donné de vifs, de

profonds remords ; car j'ai tué sans justice, par violence, dans des circonstances où les corrections eussent été suffisantes. En commettant une action que mon emportement me faisait trouver naturelle et justiciable, ceux qui en souffraient ou qui vivaient avec moi la considéraient comme une horrible vengeance.

q

Chapitre 3

D'après le règlement établi dans notre famille par les convictions de mon père sur l'inutilité de l'enseignement précoce, on nous laissa jusqu'à l'âge de dix ans sans nous apprendre à lire.
J'étais à cette époque d'une taille élancée, grand, maigre, gauche dans tous mes mouvements, surtout en présence de mon terrible père.

En me voyant si rapidement atteindre la stature d'un adolescent, ma famille commença à entrevoir la nécessité de me mettre au collège, et on s'occupa journellement à discuter l'instant précis de ce départ et du choix à faire de la maison d'enseignement.

Comme mes parents n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur la solution de ces importantes affaires, elles traînèrent en longueur, et ne se seraient peut-être jamais résolues si un événement puéril, et même trivial, n'était venu couper court à toutes leurs discussions.

La fatigante oisiveté qui absorbait lentement les longues heures du jour, en laissant mon esprit occupé à la recherche des

distractions, me conduisait naturellement à mal faire, et cela parce que je ne savais que faire.

Un jour donc, excédé d'ennui et de désœuvrement, j'entrai au jardin, malgré la défense que nous avions reçue de ne jamais y reparaître, éternelle expiation de la mort du corbeau. Mon frère m'avait suivi. Je grimpai lestement sur un pommier, et nous nous amusâmes, moi à lui jeter des pommes, lui à riposter à mes agaceries par la dégringolade de celles qu'il atteignait avec des projectiles. Au milieu de l'animation d'un plaisir qui provoquait nos éclats de rire, nous fûmes violemment interrompus par cette foudroyante exclamation :

— Ah ! les voleurs !

C'était la voix de mon père.

James voulut s'enfuir, mais, pris par l'oreille, il fut contraint d'attendre que mon père m'eût jeté en bas de l'arbre. Lorsque nous nous trouvâmes tous deux en sa possession, il nous dit d'un ton furieux :

— Suivez-moi, brigands !

Je m'attendais aux inévitables coups de canne dont mon père gratifiait si généreusement nos épaules pour la moindre faute ; mais il passa devant la maison sans s'y arrêter, traversa la route et se dirigea vers la ville.

Nous marchâmes ainsi pendant une heure et sans échanger la moindre parole. Moi, je suivis mon père d'un air bourru, tandis que le pauvre James, ivre de peur, trébuchait à chaque pas, et, sans ma main qui saisit la sienne, il serait infailliblement tombé de faiblesse et d'épouvante.

Arrivés à l'extrémité de la ville, mon père questionna un marchand assis devant sa porte, et d'après la réponse qui lui fut faite, il se dirigea d'un air superbe vers un sombre édifice entouré de hautes murailles. Nous suivîmes automatiquement notre majestueux conducteur dans un long passage, au bout duquel se trouvait une porte massive, lourde et chargée de serrures comme celle d'une prison. Mon père frappa, le domestique qui ouvrit nous fit traverser d'abord une immense salle remplie d'ombre et d'une atmosphère glaciale, puis enfin il nous laissa dans un petit parloir sévèrement et tristement meublé de quelques chaises.

Après dix minutes d'une silencieuse attente, minutes dont l'anxieuse longueur me parut éternelle, un petit homme parut. La tête de cet homme, renversée en arrière, soit dans le dessein de relever par la fierté de cette pose la médiocre apparence de sa frêle personne, soit par l'habitude de regarder du haut en bas son interlocuteur en le toisant comme une bête de somme, donnait à sa physionomie, à demi cachée sous de grandes lunettes bleues, quelque chose de faux, de lâche et de servilement bas. Les grandes boucles d'argent qui reluisaient sur ses souliers, le col étroit qui emprisonnait son cou comme un carcan de fer, ajoutaient à la première impression produite par son aspect un air précis, froid et terriblement méthodique pour l'imagination d'un enfant.

Le regard rapide de ses yeux de faucon, sous ses lunettes relevées, tomba d'abord sur mon père, et, quand il nous eut également examinés, il comprit sans doute le but de notre visite, car il avança une chaise à mon père, et d'un signe brusque et impératif il nous engagea tous deux à nous asseoir.

— Monsieur, dit mon père après avoir répondu à la profonde salutation du petit homme, vous êtes, je crois, monsieur Sayers ?

— Oui, monsieur.

— Pouvez-vous disposer de deux places dans votre pension ?

— Certainement, monsieur.

— Eh bien ! répliqua mon père, maintenant, monsieur, voulez-vous vous charger de ces indomptables vagabonds qui me rendent fort malheureux, car il m'est impossible d'en obtenir respect et obéissance ? Celui-ci, continua mon père en me désignant, fait plus de mal, cause plus de tourments et de discorde dans ma maison que ne le font ici, bien certainement, vos soixante pensionnaires.

En entendant ces paroles, le pédagogue remit ses lunettes sur le bout pointu de son nez, et me regarda en dessous. Ses deux mains se joignirent comme rapprochées par l'étreinte d'un bouleau correcteur, et il jeta à mon père un coup d'œil oblique.

— Ce mauvais garçon, ajouta mon père, qui comprit l'éloquente réponse de son interlocuteur, a un naturel féroce, sauvage ; je le crois incorrigible.

Un petit ricanement déplissa les lèvres froncées du maître.

— Incorrigible ! s'écria-t-il en faisant un pas vers moi.

— Oui, et tout à fait. Il montera un jour sur l'échafaud si vous ne fouettez énergiquement le diable qu'il a dans le corps. Je l'ai vu commettre ce matin un acte de déloyauté, d'insubordination, de félonie, pour lequel il mérite la corde. Mais je me contente de satisfaire ma juste fureur par son exil, et c'est, je vous assure,

trop d'indulgence. Mon fils aîné, que voici, est déjà gâté par les insinuations de ce vaurien, dont il a eu la faiblesse de se faire le complice. Cependant il y a plus à espérer de sa nature, qui est douce, tranquille, et que le travail polira complètement.

Quand mon père eut enfin achevé la longue énumération de nos crimes, dont je supprime les trois quarts, il prit avec M. Sayers les arrangements indispensables, nous recommanda encore chaleureusement à toutes les rigueurs de sa domination et sortit du parloir sans même nous regarder.

Je souffris mortellement de cet insensible abandon, et je restai bouche béante, immobile, terrifié, ne comprenant que trop la cruauté de la conduite de mon père, qui nous arrachait sans commisération du lieu de notre enfance, des bras de notre mère, dont il ne nous avait même pas été permis de rencontrer le regard. Cet exil, ce pouvoir étranger, cette maison à l'extérieur horrible, me causaient une si vive impression, que je ne m'aperçus pas que j'étais poussé par M. Sayers dans une vaste et triste cour, au milieu d'une quarantaine d'enfants. En les voyant tous, grands et petits, se grouper autour de moi, en entendant leurs questions déplacées, leurs rires moqueurs, je repris mes sens, et je souhaitai de toutes les puissances de mon âme que la terre s'entrouvrît pour me dérober à leur insolente inspection et à la misérable existence qui m'était promise.

Le cœur gonflé par les larmes que je n'osais répandre, je demandai intérieurement au ciel, avec une énergie bien au-dessus de mon âge, la fin de ma vie, et je venais d'atteindre à peine ma neuvième année !

Eh bien ! si à cette époque il m'eût été permis d'apercevoir l'avenir qui m'attendait, je me serais brisé la cervelle contre le mur auquel je m'appuyai, morne, stupide de chagrin, sans voix et sans regard.

Le caractère tranquille et doux de mon frère le rendait capable de supporter patiemment sa destinée ; mais sa figure pâle et triste, mais l'imperceptible tremblement de ses mains, la lourdeur de ses paupières, la faiblesse de sa voix, montraient que, si nos souffrances étaient dissemblables dans l'expression, elles avaient la même force et nous oppressaient également le cœur. Quoique je me sois constamment trouvé malheureux pendant mes deux années de collège, les douleurs qui marquèrent le premier jour de mon installation se sont plus fortement encore que les autres gravées dans mon souvenir. Je me rappelle que le soir, au souper, il me fut impossible de porter jusqu'à mes lèvres, tremblantes de fièvre, l'immonde nourriture qui nous fut servie en portions d'une cruelle mesquinerie.

Je ne trouvai un peu de soulagement que dans le misérable grabat qui me fut assigné loin de mon frère, car déjà on nous séparait.

Lorsque les lumières furent éteintes, et que les ronflements de mes nouveaux camarades m'eurent laissé en pleine liberté, je me pris à pleurer amèrement, et mon oreiller se mouilla de mes larmes. Si le frôlement d'une couverture ou la respiration d'un dormeur éveillé troublait le silence, j'étouffais vivement le bruit de mes sanglots ; et la nuit s'écoula dans l'épanchement de cette surabondante douleur.

Je m'endormis vers le matin ; mais cette heure de repos fut courte, car au point du jour on m'éveilla brusquement, et sitôt habillé il fallut descendre dans les salles d'étude.

Les enfants élevés sous l'oppression brutale, cruelle et absolue d'un maître sans cœur, perdent complètement les bons instincts qui gisent au fond des natures en apparence les plus mauvaises. La brutalité leur révèle leurs forces, les décuple pour le mal, en comprimant les efforts généreux qu'elles pourraient leur faire entreprendre si elles étaient doucement dirigées vers le bien. Mais la parole sans réplique d'une volonté supérieure par ordre, et non par mérite, mais la froide cruauté des punitions, souvent injustes, en aigrissant le caractère à peine formé d'un enfant, étouffe ses bonnes dispositions, en donnant naissance à la ruse, à l'égoïsme et au mensonge, car ce sont alors les seuls moyens de défense qu'il puisse opposer à d'indignes traitements.

Après le sonore appel de la cloche qui nous réunissait dans la salle, le professeur parut, sa férule à la main. C'était encore, comme le maître de la maison, un pédagogue du vieux temps, à l'air dur, à la physionomie froide, revêche, ennuyée. Il avait aussi une croyance absolue dans l'efficacité des coups, et la prouvait continuellement en les employant dans toutes les circonstances où la sagesse de l'élève paraissait douteuse. Cette pension, dans laquelle on n'entendait depuis le matin jusqu'au soir que des cris, des pleurs, des murmures de rébellion et des sanglots d'épouvante, ressemblait bien plus à une maison de correction qu'à une académie de sciences ; et quand je songeais aux recommandations qu'avait faites mon père de ne point m'épargner la verge, je sentais dans tout mon corps un vif tressaillement, et mon cœur palpitait d'effroi.

Comme mon temps de pension a été, depuis le premier jusqu'au dernier jour, une horrible souffrance, je suis obligé d'en raconter les détails, non seulement parce qu'elle a cruellement influé sur mon caractère, mais encore parce que ces rigueurs des maisons d'enseignement, quoique bien modérées aujourd'hui, sont cependant encore commises à la sourdine sur les enfants pauvres, ou qu'un motif de haine particulière livre à la tenace rancune d'un professeur.

Pour suivre à la lettre les ordres de mon père, on me fouettait tous les jours, et à toutes les heures une volée de coups de canne m'était administrée. Je m'étais habitué si bien à ces horribles traitements que j'y étais devenu insensible, et que les heureuses améliorations qu'ils apportèrent dans mon caractère furent de le rendre entêté, violent et fourbe.

Mon professeur proclama enfin que j'étais l'être le plus sot, le plus ignare et le plus incorrigible de la classe. Sa conduite à mon égard prouvait et motivait la vérité de ses paroles. Car ses plus terribles punitions ne faisaient naître en moi qu'un âcre ressentiment, sans même m'inspirer le désir de m'y soustraire par un peu d'obéissance. J'étais devenu non seulement insensible aux coups, mais à la honte, mais à toutes les privations. Si mes maîtres se fussent adressés à mon cœur, si le sentiment de ma dégradation intellectuelle m'eût été représenté avec les images du désespoir que je pouvais répandre dans la vie de ma mère, mon esprit se fût plié à des ordres amicalement grondeurs ; mais la bonté, la tendresse étaient bien inconnues à des êtres qui martyrisaient sans pitié un misérable enfant. Et, sous le joug du despotisme sauvage qui me courbait comme un esclave exécré, j'ajoutai à tous les

mauvais instincts de ma nature, si indignement asservie, une obstination contre laquelle se brisaient toutes les volontés.

Je devins encore vindicatif, et, par d'injustes représailles, brutal et méchant envers mes camarades, sur lesquels je déchargeais ma colère… La peur me gagna non leur amitié, mais leur respect, et si je n'étais pas supérieur à tous par mon application ou mes progrès dans l'étude, je l'étais du moins par la force corporelle et par l'énergie de ma volonté. J'appris ainsi ma première leçon, de la nécessité de savoir se défendre et ne compter que sur soi-même. À cette rigide école mon esprit gagna une force d'indépendance que rien ne put ni comprimer ni affaiblir. Je grandissais en courage, en vigueur d'âme et de corps, dans mon étroite prison, comme grandit, malgré le vent destructeur des tempêtes, un pin sauvage dans la fente d'un rocher de granit.

q

Chapitre 4

En augmentant de vigueur, mes forces corporelles me rendirent adroit et leste dans tous les jeux et dans tous les exercices de la gymnastique. J'acquis en même temps la malice, la finesse et la rouerie d'un singe. Résolu à ne jamais rien apprendre, je réservais pour le plaisir toute la vivacité, toute la fougue de mon esprit ; je dominais si entièrement mes camarades, qu'ils me choisirent pour chef dans tous leurs complots de rébellion. Lorsque je fus certain de l'ascendant que j'avais sur eux, je songeai à la possibilité de me venger de M. Sayers ; mais, avant d'arriver à lui, je voulus essayer ma puissance sur le sous-maître.

Après avoir fait un choix parmi les élèves les plus forts et les plus intrépides, je leur communiquai mon intention, à laquelle ils applaudirent avec des transports de joie et de reconnaissance.

Tout bien projeté, discuté, arrangé, nous attendîmes la première sortie.

Une fois par semaine, on nous faisait faire dans la campagne une longue promenade, et le pédagogue désigné pour être le support de notre colère était d'ordinaire le surveillant qui nous accompagnait.

Le jour de sortie arriva le surlendemain, à la grande satisfaction de notre impatience. Nous partîmes joyeusement pour la campagne, et le maître arrêta notre course sous l'ombre d'un grand bois de chênes et de noisetiers. Les élèves qui ignoraient le complot se dispersèrent dans le taillis, tandis que ceux qui étaient initiés à la préparation de la bastonnade attendirent le signal en armant leurs mains du bouleau vengeur. Le sous-maître s'était solitairement assis, un livre à la main, sous l'ombre d'un arbre. Nous approchâmes de lui en silence, et lorsque la position de la bande en révolte m'eut assuré la victoire, je sautai sur notre ennemi, que je maintins immobile en le saisissant par les bouts de sa cravate nouée en corde. Au cri d'effroi et au geste violent qu'il fit pour se dégager de ma furieuse étreinte, mes compagnons tombèrent les uns sur ses jambes, les autres sur ses bras, et nous réussîmes, après de prodigieux efforts, à le jeter sans défense sur le gazon. Nous eûmes alors l'indicible plaisir de lui rendre largement les coups que nous en avions reçus, entre autres un échantillon du fouet dont il garda longtemps le visible souvenir.

Je fus aussi insensible à ses cris, à ses prières et à ses plaintes, qu'il l'avait été aux sanglots de mes souffrances et je laissai à demi mort de rage, de honte, d'indignation et de douleur.

À notre retour au collège, notre maître et pasteur (car M. Sayers était ecclésiastique) resta stupéfait en entendant la narration de notre conduite : il commença à comprendre jusqu'à quel point nous étions irrités contre les règlements de sa maison, et de quels emportements la colère nous rendait capables. L'idée terrible que le sous-maître lui donna de ma violence éveilla la crainte que la sainteté de sa vocation et de sa robe sacerdotale ne fût pas plus respectée que ne l'avait été le grade de premier maître d'étude. M. Sayers comprit qu'ayant une fois goûté les douceurs de la victoire, nous serions assez présomptueux pour refuser nettement d'obéir à ses ordres, que le mauvais exemple de ma rébellion et mon influence pernicieuse, en encourageant les élèves dans l'indiscipline, nuiraient à son autorité, qui deviendrait alors de jour en jour plus faible et plus chimérique.

Ce châtiment si durement infligé au professeur confondit son esprit en lui ouvrant les yeux sur la nécessité de prendre, pour préserver l'avenir, des mesures fermes et décisives : il lui conseilla de faire un exemple en me punissant sévèrement avant que je devinsse assez audacieux pour comploter quelque méchanceté contre lui. Sa prévoyance et ses précautions étaient trop tardives.

À la classe du soir, le lendemain, M. Sayers entra, et s'assit sur l'estrade à la place du maître. Quand il eut promené sur nous son œil de faucon, redressé ses lunettes, il m'appela d'une voix dure. Comme de jeunes chevaux qui viennent d'apprendre tout nouvellement leur force et leur pouvoir, les élèves bondissaient sur leurs

sièges, et les énergiques soufflets appliqués par les professeurs n'arrêtaient pas leur turbulente agitation. J'escaladai mon banc, et je parus devant M. Sayers, non pas comme autrefois, pâle, tremblant, mais le regard hautain, le pied ferme, le front calme, et, par moquerie de la tenue de mon juge, audacieusement renversé en arrière. L'air sévère du prêtre ne me fit pas rougir. Mon œil se fixa hardiment sur le sien, et j'attendis son accusation avec arrogance.

Après avoir froidement écouté le récit de ma faute, je répondis en énumérant les griefs que j'avais à venger, et je plaidai, non pas ma cause, mais celle de mes camarades. Sans attendre la fin de ma défense, M. Sayers me frappa à la figure, et cela si violemment, que mes dents s'entrechoquèrent. Je devins furieux, et par un effort soudain, plutôt irréfléchi que calculé, je saisis le féroce directeur par les jambes, je le renversai en arrière, et il tomba lourdement sur la tête. Les professeurs accoururent à son secours, mais les élèves ne firent pas un geste ; ils ricanaient entre eux, attendant avec anxiété le résultat de ma brusque revanche. Peu désireux d'être saisi par le sous-maître déjà bâtonné, qui, entre la peur que je lui inspirais et ses devoirs envers son chef, demeurait irrésolu, je m'élançai hors de la classe.

J'avais pris depuis longtemps la détermination de quitter le collège ; l'invincible effroi que m'inspirait mon père avait toujours mis un sérieux obstacle à ce projet. Mais en me promenant dans la cour du pensionnat, je résolus de ne jamais y remettre les pieds, et de m'évader le soir même. Depuis deux ans que duraient mes souffrances, elles avaient tellement accablé ma patience, qu'il était impossible de songer à la mettre plus longtemps à

l'épreuve. J'étais désespéré, et par conséquent sans espoir de résignation et sans peur de personne.

Vers la nuit tombante, je reçus l'ordre par un domestique de rentrer dans la maison ; l'impossibilité d'un départ subit me contraignait forcément à l'obéissance, et, après quelques minutes d'hésitation, je le suivis sans réplique.

Un des professeurs m'enferma sans mot dire dans une chambre élevée de la maison, et, à l'heure du souper, on me donna un morceau de pain. C'était un pauvre repas, mais celui que nous faisions ordinairement n'était pas meilleur.

Le lendemain, je ne vis que la servante ; elle m'apporta encore la maigre pitance du régime des prisonniers.

Le soir de ce même jour, on me laissa, sans doute par inadvertance, un bout de chandelle pour me coucher.

Une idée affreuse me vint à l'esprit ; mais elle ne fut point dictée par un désir de vengeance : ce fut plutôt l'espoir de conquérir ma liberté.

Je pris cette chandelle, et j'enflammai les rideaux de mon lit : le feu se propagea rapidement, et sans même avoir la pensée de m'enfuir, je regardais les progrès avec un plaisir joyeux et enfantin.

Après avoir consumé les rideaux, le feu gagna le lit, la boiserie, les meubles, et la chambre devint le centre d'un violent incendie.

Je commençais à suffoquer de chaleur et d'étourdissement, car une épaisse fumée obscurcissait par intervalles la brillante clarté des flammes. Le domestique vint reprendre sa chandelle ; à

son entrée, le vent s'engouffra par la porte et augmenta rapidement l'intensité du feu.

— Georges, criai-je au domestique, dont la peur avait paralysé les mouvements, vous m'avez dit que, malgré le froid, je me passerais de feu ; eh bien, j'en ai allumé un moi-même.

Le valet me prit sans doute pour un démon, car il s'enfuit en jetant des rugissements d'épouvante et d'alarme. On accourut ; l'incendie fut rapidement éteint, mais il avait entièrement dévoré les meubles. Je fus transporté dans un autre appartement, et un homme resta toute la nuit pour me surveiller. Cette précaution me rendit extrêmement fier, et doubla, à mes yeux, la terrible crainte que j'inspirais. Cependant, lorsque j'entendais appeler mon action sacrilège, blasphème, frénésie, j'en restais un peu surpris, car je n'en comprenais pas le sens. On me laissa entièrement seul pendant toute la journée, et, à mon grand étonnement, je ne vis point mon révérend professeur ; sans doute, il se ressentait encore de sa chute sur la tête. Mes maîtres défendirent expressément aux élèves de pénétrer jusqu'à moi, et cette recommandation se montra encore plus sévère à l'égard de mon frère, auquel on assura que j'étais un être maudit, et que mon contact serait sa perdition.

Le lendemain de cette mémorable journée, je fus reconduit sous bonne garde au domicile paternel. Fort heureusement pour mes épaules, mon père était absent, car une fortune imprévue et considérable venait de lui être léguée.

À son retour au logis, il feignit d'ignorer la cause de mon renvoi du collège ; soit parce que son humeur morose s'était adoucie

dans son enchantement d'hériter, soit par mesure politique ; toujours est-il qu'il ne me parla nullement de mon aventure.

Un jour, en sortant de table, il dit à ma mère :

— Je crois, madame, que vous avez un peu d'influence sur l'indomptable caractère de votre fils. Donnez-lui vos soins, je vous prie, car je suis fermement résolu à ne jamais m'occuper de lui. S'il veut se conduire raisonnablement, gardez-le ici, sinon il faut songer à lui trouver un autre domicile. J'avais à cette époque à peu près onze ans.

Après une assez vive discussion sur le prix fabuleux qu'avaient coûté mes deux années de collège, mon père finit par conclure qu'il avait eu bien tort de sacrifier tant d'argent, parce qu'il eût été tout aussi bien de m'envoyer à l'école de la paroisse, à laquelle il était obligé de contribuer. Et pour connaître le bénéfice que cet onéreux déboursé de pension avait pu rapporter en savoir, il se tourna vers moi et me dit brusquement :

— Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous appris ?

— Appris ? répondis-je en hésitant, car je craignais les suites de sa question.

— Est-ce la manière de répondre à votre père, lourdaud ? Parlez plus fort, et dites monsieur. Me prenez-vous pour un laquais ? continua-t-il en élevant sa voix jusqu'à un rugissement.

Cette expression furibonde chassa de ma tête le peu de science que le maître m'avait enseignée avec des coups et des punitions abominables.

— Qu'avez-vous appris, canaille ? redit mon père, que savez-vous, imbécile ?

— Pas grand-chose, monsieur.

— Parlez-vous latin ?

— Latin ? monsieur, je ne sais pas le latin.

— Vous ne savez pas le latin, idiot ? comment, vous ne le savez pas ? mais je croyais que vos professeurs ne vous enseignaient que cela.

— Autre chose encore, monsieur, le calcul.

— Eh bien ! quels progrès avez-vous faits en arithmétique ?

— Je n'ai pas appris l'arithmétique, monsieur, mais le calcul et l'écriture.

Mon père avait l'air encore plus stupéfait que grave. Cependant, malgré l'étrangeté de ma réponse, il continua son interrogatoire.

— Pouvez-vous faire la règle de trois, sot que vous êtes ?

— La règle de trois, monsieur ?

— Connaissez-vous la soustraction, nigaud ? répondez-moi : ôtez cinq de quinze, combien reste-t-il ?

— Cinq et quinze, monsieur ; et, comptant sur mes doigts, en oubliant le pouce, je dis : cela fait… dix-neuf.

— Comment, sot incorrigible, s'écria furieusement mon père, comment ! Voyons, reprit-il avec un calme contraint, savez-vous votre table de multiplication ?

— Quelle table, monsieur ?

Mon père se tourna vers sa femme et lui dit :

— Votre fils est complètement idiot, madame ; il est fort possible qu'il ne sache seulement pas son nom ; écrivez votre nom, imbécile.

— Écrire, monsieur ; je ne puis pas écrire avec cette plume, car ce n'est pas la mienne.

— Alors, épelez votre nom, ignorant, sauvage !

— Épeler, monsieur ?

J'étais si étourdi, si confondu, que je déplaçai les voyelles.

Mon père se leva, exaspéré de colère ; il renversa la table, et se meurtrit les jambes en essayant de me donner un coup de pied.

Mais j'évitai cette récompense de mon savoir en me précipitant hors de l'appartement.

q

Chapitre 5

Malgré son augmentation de fortune, mon père n'augmenta pas ses dépenses. Bien au contraire, il établit un système d'économie plus sévère encore que celui qui régissait sa maison à l'époque de ses désastres. Il éprouvait plus de bonheur dans la sourde accumulation de ses richesses qu'il n'en avait jamais ressenti dans le cours de son existence, dont la jeunesse avait été pourtant si

joyeusement occupée. L'unique symptôme de vivacité d'esprit et d'imagination que montra encore mon père, au milieu des soucis abrutissants de l'avarice, était dans l'élévation fabuleuse de ses châteaux en Espagne ; mais, heureusement pour lui, ses chimères étaient posées sur un piédestal plus solide que celles de la généralité des visionnaires. Les lingots, l'argent monnayé, les terres, les maisons, enfin tout ce qui a une valeur positive et réelle, étaient les objets de ses rêves, l'unique espoir de son ambition.

À ce travail de tête se joignit bientôt le travail plus sérieux de l'arithméticien. Mon père fit l'acquisition d'un petit livre tout rempli de règles de calcul, et sur lequel il chiffra, à un sterling près, la valeur relative de toutes les fortunes dont il pouvait espérer une parcelle. En écrivant sur les marges de ce précieux volume, son inséparable compagnon, le nom de ses parents, de ceux de la famille de sa femme, il y joignit leur âge, leur filiation, l'état moral, physique et financier de leur position ; et quand il se fut rendu un compte exact de la valeur de chacun, en faisant la part des maladies, des accidents, de la goutte, il décida qu'on entretiendrait avec les riches une correspondance suivie et amicale, mais que les pauvres seraient entièrement expulsés du cercle des relations familières.

Comme mon père ne se trouvait jamais dans la dure nécessité d'emprunter de l'argent, il éprouvait une horreur profonde pour ceux qui avaient ce triste besoin, et cette horreur doubla son antipathie pour la générosité, car il lui était difficile de débourser sans tristesse même la valeur d'un penny. Si, par le hasard de ses relations, mon père se rencontrait avec des gens dont il fût présumable ou prouvé que la position était précaire, il se lançait alors dans de graves discours sur la cherté des vivres, sur ses obliga-

tions personnelles, sur la prévoyance de l'avenir. Toute cette phraséologie était entremêlée de proverbes, de citations faisant preuves, du récit fabuleux des plus fabuleuses tromperies. En ajoutant à cela le témoignage de son dédain pour les pauvres et de son horreur pour l'aventureuse condescendance de prêteur, il épouvantait les plus hardis, et on renonçait promptement à tenter une inutile démarche ; car le vol, les tortures de la faim ou le suicide étaient préférables à l'insolent refus de mon père, dont la fortune et l'avarice avaient fermé le cœur.

Nous ne nous sommes jamais mis à table sans un discours en trois points sur l'économie. Ce discours produisait l'effet ordinaire des remontrances et des sermons sur ma nature toujours en révolte. Je prenais l'ordre, la parcimonie, la prévoyance en dégoût, me jurant en mon âme d'être toujours généreux, prodigue et dépensier.

L'excessive mesquinerie de nos repas, en me faisant souffrir la faim, m'indiqua la ruse et le vol comme les remèdes à opposer aux tiraillements de mon estomac. Je m'emparai donc sans scrupule des fruits, du vin, des confitures, pour lesquelles j'avais un goût particulier, et j'arrivai à satisfaire, non sans quelques soufflets, lorsque j'étais pris la tête dans un bol de crème, mon appétit toujours en éveil.

Un jour cependant je jouai tout à fait de malheur, car les élans contradictoires de ma générosité, sans cesse en lutte avec l'avarice de mon père, m'attirèrent une scène semblable à celles dans lesquelles mon maître, M. Sayers, jouait le premier rôle, celui du plus fort. Mon action parut si monstrueuse à mon père, qu'il maudit la destinée de lui avoir donné un fils si infâme, et afin que

mon exemple ne nuisît plus à mes frères et ne le ruinât pas entièrement, il résolut de se débarrasser de moi.

Le crime odieux que j'avais commis, crime que mon père n'a jamais ni oublié ni pardonné, était celui d'avoir pris dans le buffet un pâté de pigeons, et d'avoir donné pâté et plat à une pauvre vieille femme qui se mourait de faim. Après son succulent dîner, la trop consciencieuse vieille rapporta le contenant vide du contenu, et cette démarche fit ma perte.

Je maudis de tout mon cœur l'honnêteté de la pauvresse, et, depuis cette époque, il m'est impossible de supporter les vieilles femmes.

Appelée devant mon père, la mendiante écouta silencieusement ses cris, ses reproches, ses menaces de la faire enfermer dans une maison de correction ; puis, lorsque mon père se fut épuisé devant cette statue, qui paraissait sourde et muette, il la chassa, et me fit avancer près de lui.

— Vous êtes plus qu'un voleur, me dit-il d'une voix de stentor, vous êtes un criminel endurci, un monstre !

Et il accompagna ces paroles de soufflets et de coups de pied.

Je me tins ferme, aussi ferme que je m'étais tenu autrefois devant les fureurs de M. Sayers. J'avais tellement appris à souffrir, que les coups effleuraient à peine ma peau, épaissie et durcie par de nombreuses cicatrices.

Lorsque les pieds et les mains de mon père furent fatigués de cet exercice, il me dit furieusement :

— Hors d'ici, vagabond, hors d'ici !

Mais je ne bougeai pas, et je soutins d'un œil froid et intrépide le sanglant regard de ses yeux injectés de sang.

De peur qu'on ne s'imagine que j'étais réellement un mauvais sujet et que cet excès de sévérité était urgent pour corriger mes défauts, je dirai que mes frères et mes sœurs ont été gouvernés avec la même barre de fer. La seule différence qui existât entre nous était qu'ils se soumettaient avec patience à ces durs traitements, tandis que rien, ni coups ni sermons, n'avait d'influence sur moi, et que mon insubordination exaspérait mon père. Mais pour montrer entièrement la férocité de son cœur, un seul trait suffira.

Quelques années après l'histoire du pâté de pigeons, mon père résidait à Londres. Il avait toujours eu l'habitude d'accaparer pour lui seul une chambre de la maison dans laquelle il serrait soigneusement les choses qu'il aimait, comme les vins rares, les conserves étrangères, les cordiaux. Ce sanctum sanctorum était une chambre du rez-de-chaussée ayant un abat-jour au-dessus de la fenêtre. Une après-midi, les enfants de nos voisins s'amusaient à jouer, quand tout à coup ils eurent la maladresse d'envoyer leur balle sur le toit plombé de la maison mystérieuse. Deux de mes sœurs, âgées de quatorze à seize ans, mais en apparence déjà de grandes et belles jeunes filles, coururent à la fenêtre du salon pour essayer d'attraper la balle. La plus jeune glissa sur le toit et fut précipitée, au travers de l'abat-jour, sur les bouteilles et les pots qui étaient placés sur une table au-dessous. La pauvre enfant fut horriblement blessée : ses mains, ses jambes et sa figure étaient toutes meurtries, et elle a longtemps conservé les traces de cette effrayante chute.

Au cri d'alarme de ma sœur aînée, ma mère courut à la porte de la chambre, essayant de l'ouvrir avec toutes les clefs de la maison, mais n'osant en forcer la serrure. Pendant ces infructueux efforts, la pauvre enfant pleurait en demandant du secours. Si j'avais été là, j'aurais enfoncé la porte, malgré la défense expresse qu'avait faite mon père de ne jamais pénétrer dans la chambre bleue. Enfin, ma pauvre sœur attendit l'arrivée de mon père, qui était à la chambre des communes, dans laquelle il siégeait. Quel admirable législateur ! À sa rentrée, ma mère l'informa de l'accident survenu, en mettant toute la faute sur la maladroite exigence des voisins ; mais, sans écouter ses tremblantes explications, mon père se dirigea à grands pas vers sa chambre.

Au bruit sonore de cette rapide approche, l'innocente coupable réprima ses sanglots ; et lorsqu'elle parut devant son juge, pâle, effrayée, la figure pleine de larmes rougies par le sang de ses blessures, elle reçut un soufflet et fut chassée de l'appartement.

Lorsque mon père se trouva seul, il transvasa en soupirant le vin qui restait encore dans les bouteilles cassées.

q

Chapitre 6

Ma famille manifesta le désir de m'envoyer à l'université d'Oxford, car un de mes oncles avait à sa disposition plusieurs bénéfices, et mon père eût été désolé d'en perdre les avantages ; mais, soit dans la crainte d'être obligé d'entrer en lutte avec l'insubor-

dination de mon caractère, soit dans le désir de connaître sérieusement mes goûts, ma famille usa d'un meilleur procédé que celui par lequel elle m'avait conduit chez M. Sayers. Mon père daigna me consulter sur l'urgence de ce prochain départ ; mieux encore, il voulut bien en préciser le lieu et me présenter l'image de ma future position sous l'aspect le plus séduisant.

Malheureusement pour la réalisation des espérances de mon père, je réfutai ses arguments à l'aide d'une parole si ferme et avec des manières si éloignées de toute concession, qu'il comprit enfin que je ne serais jamais guidé dans ma conduite ni par l'égoïsme ni par l'intérêt personnel.

À ma grande joie, je fus quelques jours après conduit à Portsmouth et embarqué comme passager sur un vaisseau de ligne nommé le Superbe, qui allait rejoindre à Trafalgar l'escadre de Nelson.

Le Superbe était commandé par le capitaine Keates. De Portsmouth, nous mîmes à la voile pour Plymouth, afin de prendre à bord l'amiral Duckworth ; mais un ordre de l'amiral contraignit le vaisseau à stationner trois jours dans la rade, et ces trois jours furent employés par les officiers à maugréer tout bas contre un ordre qui retardait la satisfaction de leur vif désir d'être joints à l'escadre, et par les matelots à transporter sur le bâtiment des moutons et des pommes de terre de Cornwall, destinés à la table de l'amiral.

Ce maudit délai jeta tout l'équipage dans le désespoir, car nous rencontrâmes la flotte de Nelson deux jours après sa victoire immortelle.

J'étais bien jeune à cette époque mémorable de ma vie, et cependant je fus vivement impressionné par la scène qu'amena l'approche du schooner le Pickle, qui portait les premières dépêches de la bataille de Trafalgar et le récit circonstancié de la mort du héros. Le commandant du schooner brûlait d'une si ardente impatience pour être le premier à porter la grande nouvelle en Angleterre, que nos signaux furent vainement aperçus ; il n'arrêta pas sa course, et nous nous trouvâmes dans l'obligation de nous détourner de notre route pendant plusieurs heures pour lui donner la chasse, afin de le contraindre à venir sur notre vaisseau.

Le capitaine Keates reçut le commandant sur le pont, et lorsque d'une voix tremblante il lui demanda des nouvelles de l'escadre, je me trouvais à côté de lui. Un profond silence régnait partout ; les officiers se tenaient immobiles, pâles et frémissants, à quelques pas de leur chef, qui marchait sur le pont tantôt avec une précipitation fiévreuse, tantôt avec un calme d'écrasant désespoir.

Bataille, Nelson, vaisseaux, étaient les seules paroles intelligibles que pouvaient recueillir les oreilles avides de ces jeunes officiers, bouillants d'impatience et d'ardeur. Le capitaine trépignait, le sang avait jailli à sa figure, et sa voix haletante saccadait les interrogations.

L'amiral Duckworth, retiré dans sa cabine, attendait le résultat des ordres qu'il avait donnés d'arrêter le schooner. Son humeur irritable et violente s'était justement exaspérée du refus d'obéissance qu'avait opposé le commandant à son pressant appel ; dès qu'il fut instruit de l'arrivée du schooner, il fit demander le capitaine. Mais Keates n'entendit ni l'ordre ni même la voix qui

le transmettait, car il s'appuyait chancelant contre une batterie ; et, frappé au cœur, il méconnut pour la première fois la voix de son chef.

— Maudite destinée ! murmurait sourdement le capitaine, déplorable délai qui nous enlève la gloire d'avoir participé à la plus magnifique bataille, au plus illustre combat de l'histoire navale !

Un nouvel ordre de l'amiral, qui bouillait de rage et d'impatience, interrompit le sombre monologue du capitaine.

Je suivis Keates dans la cabine du chef, et je m'arrêtai derrière lui sur le seuil de la porte violemment ouverte par l'amiral.

— Une grande bataille vient d'avoir lieu à Trafalgar, dit le capitaine d'une voix basse et entrecoupée par l'émotion, les flottes combinées de la France et de l'Espagne sont entièrement détruites, et Nelson a rendu le dernier soupir.

Après un court silence, le capitaine ajouta d'un ton plein d'amertume :

— Si nous n'avions pas perdu trois jours à Plymouth, nous serions au nombre des vainqueurs… Le commandant du schooner vous supplie, monsieur, de ne pas le retenir, de ne pas détruire ses espérances comme vous avez détruit les nôtres…

L'amiral pâlit ; mais, sachant qu'il méritait les reproches, il ne fit aucune observation et monta sur le tillac pour interroger le commandant du schooner, qui ne répondit aux questions de Duckworth que par des monosyllabes.

Irrité contre lui-même et contre son entourage, l'amiral renvoya le messager et fit déployer toutes les voiles, afin de réparer

par la marche d'une double vitesse les heures qu'il venait de perdre.

Pendant l'exécution de cette manœuvre, l'amiral se promena seul au milieu des officiers, qui gardaient tous un profond silence, et dont les physionomies exprimaient la tristesse et le mécontentement.

Placé au centre de cette désolation, j'en subis l'atteinte, et sans me rendre un compte bien exact du motif de mon chagrin, je m'affligeai avec tout l'équipage.

Le lendemain matin, nous rencontrâmes quelques vaisseaux de la flotte victorieuse ; notre amiral communiqua avec eux, et reçut des dépêches du général Callingevood, qui mettait aux ordres du Superbe six vaisseaux de ligne, pour l'aider dans la poursuite des débris de la flotte vaincue. Au nombre de ces vaisseaux se trouvait celui sur lequel je devais prendre une place d'élève : j'y fus donc transbordé.

Il n'est pas nécessaire de dépeindre les misères de l'existence d'aspirant de marine, je les trouvai moindres que celles que j'avais supportées à la pension Sayers, et préférables aux bastonnades de mon père. Du reste, je dois dire en toute franchise que je fus traité par mes supérieurs et même par mes camarades avec une rare bonté, et que cet entourage d'extérieure affection me fit trouver heureux un temps de dure servitude.

L'inutilité de nos poursuites contre les flottes alliées nous obligea à voguer vers Portsmouth, et la traversée fut très orageuse ; les vaisseaux étaient la plupart démâtés, et le nôtre avait subi des atteintes plus graves ; car, fracassé par les boulets ennemis, le pont supérieur était presque incendié. Ce galant vaisseau, qui

peu de jours auparavant faisait voltiger ses voiles jusque dans les nuages, tandis qu'il s'avançait fièrement sur les flottes réunies, que l'on nommait avec ostentation les invincibles, était maintenant – quoique son victorieux drapeau flottât encore dans les airs – entraîné çà et là à la miséricorde du vent et des flots. Enfin, après des travaux et des dangers inouïs, et au milieu des acclamations de triomphe de tous les navires auprès desquels nous passions, nous arrivâmes en sûreté à Spithead.

Quelle scène de joie, quel accueil enthousiaste, quel attendrissement universel célèbrent notre débarquement ! Du vaisseau au rivage il y avait un pont de bateaux, et chacun s'efforçait d'arriver jusqu'à nous. Des personnes mourantes d'angoisse et d'inquiétude demandaient d'une voix tremblante et passionnée un père, un frère, un fils chéri, un mari adoré. Ces appels étaient suivis ou par un cri de joie délirante, ou par les sanglots déchirants d'un pauvre infortuné qui retournait seul au rivage.

Après les transports de félicitations qui réunirent les amis aux amis, les parents aux parents, vint se faire entendre la voix nasillarde des usuriers juifs, qui offraient aux matelots, d'une main crochue, des poignées d'or en échange de leur part de butin. Aux juifs succédèrent les enfants, les femmes et les parents des matelots ; toute une population, tout un peuple qui ne poussait qu'un cri de bonheur ; enfin, avec les provisions fraîches, une nuée de femmes de mauvaise vie envahit le vaisseau comme les sauterelles d'Égypte.

Ces femmes arrivèrent en une si prodigieuse quantité, que de huit mille qui demeuraient à cette époque à Portsmouth et à Gaspart, il n'en resta pas plus d'une douzaine dans les deux villes. En peu de temps elles eurent achevé ce que les flottes ennemies

avaient menacé de faire, c'est-à-dire de prendre possession de l'escadre de Trafalgar.

Je me rappelle que le lendemain, pendant qu'on déchargeait le vaisseau, ces effrontées pécheresses enlevèrent les trois canons de 32, et je pense qu'il y en avait bien trois ou quatre cents qui viraient le cabestan.

Aussitôt notre débarquement opéré, le capitaine Morris écrivit à mon père pour lui demander ce qu'il fallait faire de moi, puisque son vaisseau, hors de service, était obligé de rester en rade.

Mon père répondit que, bien déterminé à ne pas me recevoir dans sa maison, il priait le capitaine de m'envoyer de suite dans l'école de navigation du docteur Burney.

Je fus épouvanté à l'annonce de cette nouvelle ; je pensais en avoir fini avec les pensions ; car, pour moi, elles ressemblaient toutes à celles du collège Sayers. Je pressentis donc une vie de pénitences imméritées et d'impitoyables tortures.

Le capitaine Morris, qui souffrait d'une cruelle blessure, fut obligé de quitter le vaisseau, et il me plaça, avec deux autres enfants de mon âge, sous la surveillance d'un contremaître qui nous amena avec lui à Gaspart. Ce marin avait reçu l'ordre du capitaine de nous conduire dans la maison du docteur Burney.

q

Chapitre 7

Le vieux Noé et sa famille hétérogène, en mettant le pied in terra firma, ne ressentirent point, bien certainement, un plaisir plus vif que celui qui nous remplit le cœur lorsque nous quittâmes le vaisseau. Le visage du contremaître, qu'une longue habitude d'obéissance et à la fois d'autorité avait rendu impassible et grave comme une figurine de bois, venait de s'épanouir et ressemblait à celui d'un joyeux bouffon.

Il regardait autour de lui avec autant de majesté que s'il eût été conquérant et possesseur de l'île entière. Comme le vieux brave traitait de trahison et de blasphème l'expression pensive ou morose d'un débarqué, il se tourna brusquement vers moi, et me dit d'une voix grave :

— Holà ! mon garçon, qu'avez-vous ? Votre physionomie est aussi renfrognée que si nous étions en un jour de dimanche, et que la cloche sonnât pour annoncer l'heure des prières. Vous ne me prenez pas sans doute pour cet idiot de curé que nous avions à bord ?

Le contremaître avait deviné juste, en pressentant qu'une idée attristante absorbait ma joie. C'était le souvenir des ordres donnés par mon père et que le marin devait exécuter.

— N'allez jamais à l'église sur terre, mon fils, reprit vivement le contremaître ; sur mer on ne peut pas toujours en éviter l'obligation ; mais là, les prières se comprennent, il y a quelque chose à demander à Dieu : le beau temps et de riches butins ; mais à terre, garçon, il n'y a rien du tout à souhaiter. Allons, mes enfants, marchez la tête haute et cherchons la taverne de la Cou-

ronne et l'Ancre ; elle doit être quelque part dans ces latitudes, si elle n'a pas échappé à son amarrage.

Ces paroles du contremaître me firent bondir de joie.

Un répit ! m'écriai-je en mon âme ; il a oublié la pension et nous allons à la taverne !

Je doublai le pas, marchant de l'allure impatiente et décidée d'un cheval sans frein, quand j'aperçus (car je dévorais les enseignes du regard) une brillante couronne suspendue au-dessus de l'auvent d'une porte ; je la montrai à notre gardien, qui nous y entraîna rapidement.

Au moment de franchir le seuil de l'entrée, le marin s'arrêta, et, passant la main sur son front, il nous dit d'un air effaré :

— Arrière, mes garçons, arrière, voyons ! Voyons, le capitaine m'a dit de… de vous conduire à… au… où diable est-ce ? Dites donc, garçons, où faut-il que vous alliez ?

— Aller ? répétâmes-nous d'un commun accord et de l'air le plus surpris.

— Certainement, le capitaine m'a ordonné de vous conduire quelque part ; c'est très drôle que vous ne le sachiez pas, et plus drôle encore qu'il me soit impossible de le rappeler à ma satanée mémoire. Bon, j'y suis… au docteur ; quelqu'un de Gaspart, enfin… Oui, oui, j'ai entendu parler du bonhomme ; je me souviens que dans le temps mon père voulait me faire nager dans son sillage ; mais j'étais rusé comme un jeune marsouin, et je n'ai point voulu entrer dans sa maudite frégate. Pour vous, garçons, c'est différent, il faut obéir ; j'en suis responsable. Voyons, je suis libre, loin du drapeau, et je puis agir à ma guise ; eh bien, mes pe-

tits hommes, que pensez-vous ? qu'allez-vous dire ? Vous sentez-vous entraînés par le courant sur le sable de l'école ? Diable ! vous regardez autour de vous comme si vous aviez envie de prendre le large et d'échapper à ma surveillance (Nous songions en effet à nous évader). Allons, allons, enfants, suivez-moi ; nous parlerons raison le verre en main ; j'ai trois jours de bombances à faire, et il suffit à ma conscience de voir vos noms inscrits sur les registres du docteur un quart d'heure avant de me présenter devant le capitaine. Alerte, mes gaillards ; filez votre nœud vers la taverne.

Un garçon s'empressa de nous faire entrer dans une chambre, et pendant qu'il arrangeait le feu en attendant des ordres, notre commodore criait de toute sa force :

— Eh ! là-bas, vous autres, vous ne faites pas mal de poussière comme ça avec votre fourneau d'enfer, et si vous ne vous dépêchez pas de nous apporter du grog afin de nettoyer notre gorge, je verrai si une application de tapes sur votre poupe ne vous fera pas agir avec plus de vitesse. – Arrêtez, continua-t-il en rappelant le garçon qui se hâtait de courir pour chercher la consommation demandée. – Enfants, et il se tourna vers nous, ne sentez-vous pas le vent entrer dans votre tillac ? Quelle heure est-il, garçon ?

— Monsieur, il est dix heures.

— Fort bien, apportez-nous quelque chose à manger.

— Que désirez-vous, monsieur ; nous avons du bœuf et du jambon froids ?

— Je ne désire ni l'un ni l'autre, gronda le contremaître ; voulez-vous donc nous donner le scorbut, affreux coquin ?

— Nous avons aussi des côtelettes et des biftecks.

— C'est cela, apportez-en et faites mouvoir vos jambes un peu plus vite que cela, imbécile que vous êtes… Attendez… serait-il possible d'avoir des poulets ?

— Oui, monsieur, oui, nous en avons un superbe dans le garde-manger, répondit le garçon ahuri, et se tenant prudemment à distance du maître d'équipage.

— Un poulet ! stupide animal ; je vous dis de faire rôtir tout le poulailler et de vous dépêcher, encore ; car s'ils ne sont pas sur la table dans cinq minutes, dites à la mère… je ne sais pas son nom… à l'hôtesse, que je l'embrocherai elle-même. Eh bien ! pourquoi ne bougez-vous pas ? Mais allons donc, butor ! Arrêtez… Comment !… Mais où diable est donc le grog que j'ai demandé il y a une heure ?

— Mais, monsieur… balbutia le garçon, de plus en plus effrayé.

— Taisez-vous, belître, dit le marin en lançant au travers de la chambre son chapeau orné de dentelles d'or ; taisez-vous et filez sous le vent, ou sinon…

Le garçon, à qui cette manière claire et précise de commander donnait des ailes, se baissa sous la table, et se levant avec l'élasticité d'un diable de tabatière, il s'élança vers la cuisine et disparut comme l'éclair sous les yeux du vieux loup de mer.

Celui-ci, à qui cette rapidité exagérée dans l'exécution de ses ordres était loin de déplaire, jeta sur nous un regard de triomphante satisfaction ; puis, élevant la main droite jusqu'à la hauteur de sa bouche, il en retira, avec une délicatesse suprême, une chique qui y était toujours emprisonnée et qui faisait croire aux

étrangers que le vieux marin avait sous une de ses joues un incurable abcès. Après avoir, par une seconde manœuvre, transporté de la main droite au creux de la main gauche ce morceau de tabac, à qui il ne donnait de répit qu'aux heures solennelles des repas, notre homme saisit son verre avec la ferme assurance d'un homme habitué à cet exercice, et en avala d'un trait le contenu.

— Diable ! dit-il en faisant claquer bruyamment sa langue contre le palais, voilà un petit brandy que j'aime bien mieux dans ma gorge qu'une corde alentour d'elle, et je ne serais pas fâché, avant d'approfondir les côtelettes et les biftecks qu'on doit nous apporter, de renouveler connaissance avec lui… Je vais donc lui dire encore un mot.

Et le contremaître versa encore dans son verre une rasade de cognac, pour laquelle il mit pour la forme un passe-poil d'eau claire.

Ce grog fulminant étant avalé, les yeux de notre mentor brillèrent et s'humectèrent d'une larme de satisfaction, puis, s'affermissant sur sa chaise et fixant un regard assuré sur la table, que le garçon, revenu de sa frayeur, avait abondamment garnie de viandes, il brandit sa fourchette et nous donna le signal du branle-bas, en s'écriant :

— Adieu va ! mes enfants, sus à l'ennemi !

L'ennemi, je veux dire les côtelettes et les biftecks, ne tint pas longtemps devant nos appétits aiguisés par une longue traversée, et, après une courte résistance, la table fut couverte des débris de notre victoire et de plusieurs bouteilles et flacons morts. Ces malheureux, qui avaient perdu l'esprit dans la bataille, furent dédai-

gneusement jetés sur le carreau par notre général en chef, qui, ainsi que nous, avait oublié et le vaisseau et la pension.

D'un pas légèrement festonné, nous arrivâmes à Gaspart. Là, notre pilote nous promena de boutique en boutique, et dans chacune d'elles il faisait une emplette, en nous engageant à l'imiter. Comme il nous avait avertis qu'il prenait à son compte personnel tout le montant des dépenses, et que nous savions que notre commanditaire n'aimait pas à être désobéi, nous nous donnâmes bien garde de le contrarier, et nous sortîmes des magasins où il nous avait menés chargés de butin.

Durant tout le cours de cette bordée, ou plutôt de cette invasion à Gaspart, le vieux marin, qui avait le vin très hospitalier, invitait tous les camarades qui se trouvaient sur son passage et toutes les figures qui lui plaisaient – et il était facile de lui plaire dans ces moments-là – à dîner à la taverne de la Couronne et l'Ancre à deux heures précises.

Ce n'était pas seulement aux hommes que le prodigue amphitryon s'adressait. Non moins tendre que généreux, à toutes les jeunes et jolies femmes qu'il rencontrait également de sa connaissance, – et Dieu sait si le nombre en était grand, – il tenait ce discours flatteur :

— Mes toutes belles, virez de bord, mettez le cap sur votre domicile, balayez les ponts, mettez un peu d'ordre dans votre cabine, gréez-vous le plus coquettement possible, et venez me rejoindre au théâtre. Surtout, mes petits amours, ne manquez pas de remplir vos petites bouteilles de poche, afin d'avoir beaucoup de grog dans la cambuse ; je serai exact au poste.

Ces invitations terminées, le contremaître, qui était prévoyant et systématique dans les arrangements de sa fête, alla au théâtre, pour lequel il prit trois loges, et rentra enfin à la Couronne et l'Ancre, en se plaignant de son travail à sec, c'est-à-dire d'avoir travaillé sans boire.

Les nombreuses connaissances de notre joyeux commodore commencèrent bientôt à arriver. Les salutations extravagantes, rudes et folles le ballottèrent des mains de l'une dans les bras de l'autre. Ce fut une orgie de paroles qui précéda l'orgie d'action. On servit la table, et les viandes disparurent comme par miracle ; les bouteilles vides volèrent çà et là, accompagnées des plats et des assiettes. Au dessert, l'eau-de-vie, la limonade spiritueuse et le rhum firent le tour de la table. On chanta, on porta des toasts, on fit des plaisanteries jusqu'au moment où notre méthodique amphitryon, se levant de table, nous dit avec gravité :

— Vous, là-bas, dans ce coin au bout de la table, jeunes chiens de mer, arrêtez votre jargon, ou je vous porte à l'instant dans les bras du docteur, vous comprenez… Maintenant, mes braves, ceci s'adresse à tous, que pensez-vous de l'offre d'une petite promenade ? Il est l'heure du spectacle, et vous devez savoir que, pour aller aux églises et aux théâtres, il faut être de sang-froid ; là, par respect pour les curés ; ici, par amour pour les dames. Il n'est point admis dans les belles manières de s'enivrer avant le coucher du soleil, et je ne le permettrai pas. Ainsi, avancez à l'ordre ; je n'ai plus qu'un toast à porter, et après cette dernière salve je hisse mon pavillon.

Le contremaître fut bruyamment interrompu par les cris des convives.

— Silence ! gronda-t-il d'une voix de tonnerre.

Tout le monde se tut, excepté les verres et les bouteilles, qui tremblèrent et rendirent un son cristallin.

Quand le calme fut un peu rétabli, le marin ajouta :

— Remplissez vos verres, messieurs, mais faites-le sans bruit, car nous allons porter un toast très solennel. Je m'aperçois avec peine de la négligence que ce rustaud de garçon apporte à remplir ses devoirs envers nous ; les bouteilles sont à moitié vides ; eh bien ! je vous ordonne d'empoigner chacun une bouteille, de la désenfler complètement et de lui casser la tête.

Cet ordre, reçu avec acclamation, satisfaisait fort peu le garçon de service, qui se hasarda à murmurer quelques remontrances.

— Marins ! cria notre chef, soutenez votre capitaine. Qu'est-ce à dire, drôle, tu te révoltes ?... Sors d'ici... Ah ! tu ne veux pas vider le pont, eh bien ! mes braves, écoutez ceci : un, deux, et quand je dirai trois, souvenez-vous que la tête de ce requin est une cible.

Le domestique, effaré, se précipita hors de la chambre, contre les portes de laquelle les bouteilles allèrent se briser.

Après avoir bu avec une gravité chancelante à la santé du grand Nelson, nous fîmes irruption dans la ville, tâchant, tant bien que mal, de marcher ensemble dans la direction du théâtre. Cette orgie fut ma première leçon d'ivresse, et j'étais tellement ébloui par les liqueurs que j'en respirais partout, et que l'air me semblait imprégné d'alcool.

Je ne me rappelle absolument rien de la pièce que je vis représenter au théâtre ; il me souvient seulement que l'auditoire était composé de matelots et de leurs joyeuses compagnes.

Si le son de la grande cloche de Saint-Paul avait remplacé la musique aiguë qui remplissait les entractes, il n'eût pas été perceptible.

À minuit, un souper fabuleux nous réunit encore à la taverne, et à deux heures nous roulions, ivres de joie et de vin, dans les rues de la ville, attaquant les gardes de nuit, les employés du chantier de la marine royale et quelques soldats que le hasard nous fit rencontrer.

Malgré la prodigieuse quantité de liqueurs que le contremaître avait absorbée, sa tête était aussi saine et aussi calme que la bonde de bois d'un tonneau de rhum. Quant à moi, je marchais en trébuchant ; les maisons se livraient devant mes yeux atones à des danses macabres, et pour un pas que je faisais en avant, j'en faisais deux en arrière : mais le contremaître veillait sur la faiblesse des traîneurs jusqu'à ce qu'il nous eût tous conduits au quartier général, ainsi qu'il appelait notre auberge. Là, il nous remit tous les trois dans les mains d'une vieille haridelle à la figure rouge comme un boulet en feu, en lui disant d'un ton emphatique d'avoir pour nos petites personnes les attentions les plus grandes.

La vieille femme répondit qu'elle nous traiterait avec des égards d'hôtesse et une affection de mère.

Ce soin accompli, le fastueux amphitryon donna l'ordre de préparer dans sa chambre un lit et une bassinoire, d'ajouter à

cela un hareng salé, du pain et un bol de punch, puis il nous souhaita une bonne nuit, et sortit de la taverne pour aller en ville.

Notre prévenante et soumise hôtesse nous fit promptement préparer des lits, nous donna à chacun un verre de grog très fort, et nous fit observer prudemment qu'il était fort tard. Sur ces paroles, elle me conduisit dans ma chambre, me coiffa d'un de ses bonnets en me disant que j'étais un très joli garçon, et ajouta encore, après m'avoir embrassé :

— Maintenant, sois sage, et n'oublie pas de dire ta prière avant de t'endormir.

Je m'éveillai au point du jour ; des rêves affreux avaient tourmenté mon sommeil, et si j'avais connu ce fantôme qu'on appelle le cauchemar, je me serais imaginé que ce hideux visiteur s'était glissé dans les rideaux de mon lit. J'étais encore étourdi des libations de la journée, et ma mémoire cherchait à rassembler les souvenirs confus des scènes de la veille. L'entrée de la servante dans ma chambre dissipa entièrement les nuages qui enveloppaient mon esprit.

Après avoir pris un bain et m'être habillé, je descendis au parloir, dans lequel se trouvait le contremaître ; j'y entrai, les yeux timides, la démarche honteuse, craignant des reproches, sans songer que c'était dans le seul but de me distraire que mon gardien s'était fait l'instrument de ma faute.

Le contremaître était assis comme un empereur ou comme un prince abyssinien, dans un large fauteuil que la corpulence de sa royale personne remplissait en entier ; il emprisonnait le feu entre ses jambes posées en arcs-boutants. Sur une table posée près de lui se prélassaient des tasses sans soucoupes, des théières

sans manches, un morceau de beurre salé enveloppé dans du papier brun, une rôtie de pain à moitié mangée et des débris de hareng. Tous ces restes témoignaient de la sobriété du bon marin, lorsqu'il n'avait pas de convives pour lui tenir tête.

À la fin de deux jours de fêtes aussi bruyantes que celles que j'ai racontées, le contremaître nous conduisit, mes camarades et moi, au collège du docteur Burney ; mais, avant de se séparer de nous, il nous glissa à chacun deux guinées dans la main, nous engagea à être sages, en nous recommandant le silence sur l'emploi de nos jours de liberté.

Nous l'embrassâmes en pleurant, et il avait disparu que nous le cherchions encore et du cœur et des yeux.

q

Chapitre 8

Je passai un temps très court dans la maison du docteur Burney, car je n'y étais entré qu'avec la condition expresse qu'au premier départ d'un vaisseau je serais immédiatement embarqué.
Parmi les élèves du docteur, il s'en trouvait quelques-uns qui avaient déjà vu la mer ; je me liai de préférence avec ceux-là, et l'un d'eux me joua un mauvais tour, qui s'est gravé dans ma mémoire, comme le seul souvenir de ces quelques mois de collège.

Le capitaine Morris m'avait donné une lettre pour mon père. Un jour j'obtins la permission de sortir, afin de la mettre à la poste, et je fus accompagné par Joseph, le camarade rusé dont je n'ai pas même oublié le nom.

— Pour qui est cette lettre ? me demanda-t-il lorsque nous fûmes hors de la maison ; montrez-moi l'adresse, je vous prie.

Et prenant la lettre de mes mains, sans attendre mon refus ou mon consentement, il la sentit lourde et s'écria :

— L'enveloppe renferme quelque chose de plus précieux qu'un chiffon de papier.

Je lui dis alors que le capitaine Morris m'avait fortement recommandé de faire parvenir cette lettre à mon père, et cela dans le plus bref délai.

— Ah ! ah ! par Jupiter, je comprends : cette lettre renferme un trésor, et c'est bien certainement le reste des billets de banque que votre père avait donnés au capitaine pour satisfaire aux nécessités de votre entretien. J'espère que vous ne serez pas assez niais pour commettre la folie de l'envoyer.

— Mais si, répondis-je en essayant de lui prendre la lettre.

— Mon Dieu, que vous êtes stupide ! Cet argent vous appartient, puisqu'il vous était destiné ; gardez-le, il vous est bien nécessaire, puisque vos deux guinées sont dépensées ; un garçon de votre âge ne doit jamais rester les poches vides.

Joseph ajouta tant de moqueries, tant d'arguments à ces paroles, qu'il parvint à éveiller en moi un sentiment de rancune contre l'avarice de mon père. Je songeai aussi qu'il me serait difficile de rencontrer la nouvelle occasion d'une pareille aubaine, et je ne fis aucune objection pour repousser la déloyauté des conseils de mon camarade.

— Vous avez droit, et un droit incontestable, à la moitié de cette somme, reprit-il ; et comprenant que mon silence était une affirmation, il brisa doucement le cachet de la lettre.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Joseph, regardez, la lettre vient de s'ouvrir. Quel heureux hasard ! Voici vos billets de banque.

La vue de l'argent me grisa la conscience ; je le pris de ses mains et nous déchirâmes la lettre.

Généreusement aidé par Joseph, j'eus bientôt dépensé un trésor que, sur le premier moment, j'avais jugé inépuisable. Ma part, bien moindre que celle de mon compagnon, car il avait fait le partage, fut presque absorbée par l'achat d'un fusil, d'une boîte de poudre et d'un paquet de balles.

Le lendemain, le docteur Burney nous permit de sortir pour faire la chasse aux oiseaux.

Joseph me laissa tirer le premier coup, et comme nous étions convenus de mettre en commun la jouissance du fusil en nous en servant tour à tour, je le lui donnai aussitôt.

Mais après s'en être injustement servi, et à différentes reprises, il refusa de me le rendre.

Irrité de cet égoïsme, je lui dis qu'en bonne conscience il devait avouer que l'arme était à moi seul, et que ma complaisance méritait un meilleur remerciement.

— Ah ! le fusil est à toi ! s'écria-t-il en tournant le canon vers ma figure ; mais il rabaissa l'arme, et d'un geste furieux m'appliqua un soufflet.

Je pâlis de colère et nous marchâmes en silence : Joseph fatigué de ne rien tuer ou de ne pouvoir rien tuer, ce qui est absolument la même chose, moi exaspéré d'indignation.

Vers le milieu de l'après-dîner, mon despotique compagnon eut faim, et m'ordonna de dépenser mon dernier écu à l'achat de quelques rafraîchissements dans une ferme dont nous longions les murs.

Je ne pouvais ni refuser ni hésiter à obéir ; Joseph avait le fusil, il était donc mon maître.

À la fin de notre repas, l'insolence du coquin devint tout à fait impérieuse, car il me contraignit à placer mon chapeau à vingt pas de lui, afin d'avoir un but pour exercer son adresse.

— Puisque tu m'as obéi, dit-il d'un air de condescendance, je te permettrai tout à l'heure de viser ton chapeau ; mais si je mets dedans plus de balles que toi, tu me donneras le reste de ton écu.

J'acceptai cet arrangement d'un air si joyeux et si satisfait, que Joseph me prit sans doute pour un imbécile.

Il tira maladroitement et me donna le fusil en ayant l'espoir d'une heureuse revanche à sa seconde tentative.

En saisissant l'arme, je me jetai à quelques pas de Joseph ; je visai froidement, non pas mon chapeau, mais celui qui était sur sa tête, en lui disant :

— Chapeau pour chapeau !

Je tirai la détente.

Mon mouvement fut si rapide et si imprévu, que le jeune garçon ne trouva la force de crier qu'à l'instant où je m'aperçus que le fusil était sans amorce.

— Ne tire pas ! hurla-t-il d'une voix perçante, tu me brûlerais la cervelle.

— C'est mon intention, répondis-je d'un ton glacial, et je rechargeai l'arme.

Le coquin s'enfuit en courant, et il essayait de franchir un mur, lorsque, rapidement arrivé jusqu'à lui, je fis feu…

Joseph tomba.

Mais, lorsque je vis la victime de ma colère étendue par terre, sans mouvement et le visage décoloré, le transport de rage qui m'avait égaré se changea en une indicible épouvante. Je jetai mon arme avec horreur et je me précipitai vers mon camarade.

— Tu m'as tué, dit Joseph d'une voix faible.

L'examen de la blessure me rassura sur les suites de mon emportement, car ce n'était qu'une légère égratignure dans un endroit où l'insolent aurait dû recevoir des coups de pied.

La peur paralysait tellement l'intelligence de ce lâche qu'il balbutiait d'une voix éperdue :

— Ne me fais aucun mal… je vais mourir… tâchons de rentrer au collège… Ce soir je n'existerai plus.

La première chose que fit Joseph à notre retour, et cela en violant sa promesse de garder le silence, fut de courir – car il avait retrouvé l'usage de ses jambes – tout raconter au docteur.

Sans approfondir la cause de ce qu'il appela ma rage, M. Burney se saisit de mon arme et m'enferma dans une chambre.

En me rendant ma liberté quelques jours après, le docteur m'annonça qu'une lettre de mon père lui donnait l'ordre de me conduire à bord d'une frégate, et mon départ eut lieu le lendemain.

Le capitaine de ce bâtiment connaissait ma famille ; c'était un Écossais à la figure hideuse, au caractère sournois et flagorneur, et qui n'avait atteint ce grade qu'à force de bassesses, de cajoleries envers ses chefs et de servilité à l'égard de tous. Le premier lieutenant de ce mauvais drôle était né à Guernesey. D'une nature aussi vile que celle du capitaine, il avait de plus des manières communes, un esprit méchant, envieux, et cette dernière qualité lui faisait prendre en haine, et cela indistinctement, jalousement, sans cause excusable, toutes les personnes qui lui étaient supérieures, ce qui étendait son aversion sur l'univers entier.

Malgré la bonne intelligence qui régnait entre les élèves et moi, je ne pus m'habituer au régime de cette nouvelle existence, dans laquelle je ne trouvais ni la grandeur ni l'indépendance dont la vie maritime s'était parée à mes yeux. De l'ennui j'arrivai promptement à la résolution de rompre toutes les entraves qui me retenaient sous une volonté plus puissante que la mienne, et j'y songeai avec une impatiente ardeur.

Le capitaine, qui avait entre ses mains une autorité sans bornes, pouvait à son choix faire du vaisseau un paradis ou un enfer, et il préférait certainement le baptiser de ce dernier titre, car il usait de son pouvoir avec un rigorisme qui était à la fois injuste et cruel.

Les intraitables défauts de mon caractère, entier et dans sa résistance et dans l'expression de cette résistance, me rendaient incapable de soumission. Ne pouvant ni me plier devant des caprices ni m'abaisser à de vaines, à de fausses flatteries, je parvins à me faire détester cordialement de mes chefs. Dès lors les jours s'écoulèrent pour moi ou dans l'émancipation d'une révolte constante, mais sans résultat heureux, ou dans l'isolement des cachots ; puis, en secouant avec une impuissante vigueur les chaînes de cet esclavage, je déplorais la perte des illusions qui m'avaient fait entrevoir des batailles sans nombre, de victorieux combats dans l'armée navale. J'avais souri autrefois, d'un air incrédule, aux histoires d'un vieux matelot qui m'assurait avoir déjà vécu cinquante ans sur mer sans connaître encore la portée d'un boulet de canon, et je voyais avec effroi qu'il pouvait avoir raison.

La bataille de Trafalgar semblait être le dernier exploit guerrier de la marine, et la passion du vieux Duckworth pour les moutons et les pommes de terre de Cornwall m'avait fermé le livre de gloire dans lequel j'aurais pu lire, sur d'émouvantes pages, à quel prix et comment la renommée s'acquiert.

Ce regret amena le désenchantement dans mon âme, et le mépris que m'inspirait la conduite abjecte et sans dignité des jeunes officiers du bord changea ce désenchantement en profond dégoût.

Je n'aurais jamais pu réussir, même avec la volonté la plus tenace, à courber ma nature sauvage sous le droit d'une autorité injuste ou d'un titre, comme le faisaient mes compagnons. Et il m'est encore difficile de comprendre comment des fils de bonne maison, dont l'intelligence a été développée par l'étude, peuvent

descendre à cet abandon complet de leur individualité. Ces jeunes gens n'ont là ni idée à eux ni caractère propre ; ce sont des brebis toujours prêtes à se laisser tondre.

Le règlement qui discipline les rapports entre les élèves et les chefs est formé de façon que la tyrannie soit entière et sans contrôle d'un côté, et la soumission absurde et complète de l'autre. On doit avoir sans cesse son chapeau à la main, ne jamais exprimer, même par un signe le plus simple, le moins sensible, un mécontentement. Si une querelle s'élève, si le droit est du côté du plus faible, n'importe, vous avez mal agi, vos supérieurs ont raison ; car, de même que l'infaillible royauté, ils ne peuvent avoir tort. Cette suprématie est peut-être nécessaire au maintien de la discipline, soit ; mais, en admettant l'utilité de sa rigoureuse exigence, on ne peut s'empêcher de la considérer comme arbitraire et souverainement despotique.

Cette appréciation de la loi est faite sans espoir d'en corriger les abus ; mais ces abus ont toujours violemment froissé les hommes qui s'en trouvaient les victimes, et leur ont inspiré le désir d'y apporter des remèdes à l'heure du pouvoir. Malheureusement la nature humaine a tant de faiblesses, d'irrésolutions dans la pensée, d'égoïsme dans l'action, que, l'instant venu où une parole juste et ferme pourrait changer le déplorable état des choses, l'améliorer, ils oublient leurs projets de réforme, ou, pour mieux dire, ils ne les considèrent plus sous leur véritable jour.

Les changements, appelés de tant de vœux à une époque où ils leur eussent été personnellement utiles, ne sont, quand ils n'aident pas à leur bien-être, que des innovations dangereuses, des impossibilités, un abandon du droit.

Ils expriment alors leurs nouvelles croyances à l'aide de phrases spécieuses, telles que celles-ci :

« Il faut faire comme les autres. – Les choses sont bien ainsi. La tentative de les améliorer serait présomptueuse. »

Toutes ces défaites cachent maladroitement leur désir de tyrannie, désir souvent immodéré dans le cœur de ceux qui ont le plus crié à l'injuste en étant le moins maltraités.

Ils continuent donc à suivre le même chemin, à perpétuer le même système, car ils ne vivent que pour eux et agissent, sinon honnêtement, du moins avec prudence.

Bacon a dit de la fourmi : « C'est une sage créature pour elle-même, mais un fléau pour un jardin. » On oppose généralement d'infranchissables obstacles à ceux qui essayent de faire accepter des changements dans les habitudes invétérées par un long usage, parce que ces changements sont regardés comme une insulte à la mémoire ou à l'expérience des hommes qui ne les ont pas conçus, parce que c'est dire aux uns qu'ils ont été des sots, aux autres qu'ils le sont encore.

De tout temps et dans tous les siècles, les réformateurs, n'importe quel a été leur motif ou leur but, ont souffert le martyre, et la multitude a toujours montré une sauvage exaltation en assistant à leur supplice. Faites entrer la lumière dans un nid de jeunes hiboux, ils crieront contre l'injure que vous leur faites. Eh bien ! les hommes médiocres sont de jeunes hiboux : quand vous voulez leur présenter des idées vivaces, fortes et brillantes, ils les dénigrent en les déclarant absurdes, fausses et dangereuses. Chaque abus qu'on tente de réformer est le patrimoine de ceux

qui ont plus d'influence que les réformateurs, un bien défendu et insaisissable.

q

Chapitre 9

Mon esprit se préoccupait donc exclusivement de la recherche des moyens à employer pour rompre les contrats d'un apprentissage qui me faisait souffrir autant au moral qu'au physique. J'avais dans ma force et dans mon courage une foi si complète et si aveugle qu'il me parut possible de hasarder, au premier débarquement, une désertion. Cette désertion, me disais-je, en me rendant ma liberté, me mettra à même de choisir le genre de vie qui convient à mes goûts. Sans vouloir cependant renoncer tout à fait à suivre la carrière maritime, je voulais arriver à conquérir plus d'indépendance et surtout plus de considération pour le rang que m'assignait mon titre de gentilhomme. Ces espérances illusoires avaient été puisées dans la lecture des romans et des histoires du vieux temps, qui racontaient les aventures de jeunes héros partis pour les Indes pauvres et nus, et qui avaient rapporté dans leur patrie les trésors d'un nabab.

La réelle misère de ma situation présente glissait parfois de sombres nuages au milieu de ces rêves d'or, et je songeais avec peine qu'étant sans amis, sans argent, sans expérience, j'aurais d'effroyables obstacles à surmonter pour conquérir même la médiocre fortune à laquelle j'aspirais dans mes jours de réel découragement. L'impitoyable abandon de mon père, le silence sans doute imposé à mes sœurs, la privation éternelle de la vue de ma

mère, étaient, à mes heures de réflexion, de cruels supplices. Mais à quoi bon sonder les mystères de l'âme, à quoi bon ! Je m'impose la tâche de raconter l'histoire de ma vie, et je ne dois qu'effleurer d'une plume légère la surface de ses affreuses douleurs.

J'aimais passionnément la lecture, et j'avais su me procurer une grande quantité de livres, seul charme de mes heures de prison ou de loisir.

Ces livres, qui étaient les uns de vieilles tragédies, les autres des récits de voyage, m'enseignèrent un peu d'histoire et beaucoup de géographie.

J'avais appris de mémoire et d'un bout à l'autre la narration du voyage du capitaine Bligh dans les îles de la mer du Sud ; la révolte de ses hommes m'impressionna vivement, mais son récit partial ne m'illusionna pas sur ses propres mérites. Je détestais sa tyrannie, et l'impétueux Christian fut mon héros. J'enviais la destinée de ce jeune homme, en désirant que la mienne eût les mêmes hasards, car je brûlais du désir d'imiter sa conduite, si courageusement rebelle à des ordres cruels.

Ce livre m'instruisit, m'exalta et laissa dans mon cœur une impression qui a eu la plus grande influence sur les actions de ma vie.

Le secrétaire du capitaine s'aperçut un jour que je possédais beaucoup de livres, et que, n'ayant pas de place pour les serrer convenablement, je m'en trouvais quelquefois embarrassé. Pensant que ces volumes seraient un ornement pour sa cabine, il me proposa de construire une espèce de bibliothèque et de les y enfermer.

— Vous pourrez, me dit-il, disposer de ma chambre pour lire tant que vous le voudrez ; moi, je n'ouvre jamais un livre.

J'acceptai joyeusement cette offre, que j'eus la niaiserie de juger comme une complaisance de bon camarade.

Quelques jours après, ayant une heure à perdre, je descendis chercher un livre.

Comme je sortais de la chambre en emportant le volume, il me dit d'un ton grossier :

— Lisez ici ; je ne veux pas qu'un seul de ces ouvrages sorte de ma cabine.

— Ils ne sont donc pas à moi ? lui demandai-je avec calme.

— Non, me répondit sèchement le secrétaire.

— Comment, monsieur ! auriez-vous l'intention de m'en disputer la jouissance hors de votre chambre, et la possession si je voulais les reprendre ?

— Voyons, voyons, pas d'insolence, s'il vous plaît.

— Donnez-moi mes livres ; je ne veux pas les laisser un instant de plus ici, et je comprends l'indélicatesse de votre conduite.

— Je vous défends d'y toucher.

— Ah ! c'est comme cela ! m'écriai-je en m'élançant vers la planche sur laquelle ils étaient posés.

Ce déloyal garçon me frappa : je lui rendis le coup.

L'adversaire inattendu avec lequel j'allais entrer en lutte était un gros homme de trente ans et plus ; moi, j'avais une quinzaine

d'années ; mais ma taille souple, mince, élancée, me donnait l'extérieur d'un jeune homme de dix-huit ans.

Très étonné de mon audace, le secrétaire resta un instant silencieux.

Quelques élèves étaient descendus, attirés par le bruit de la dispute, et, immobiles auprès de la porte ouverte, ils en attendaient le dénouement.

Lorsque j'eus rendu avec usure le soufflet de l'insolent secrétaire, j'entendis ces paroles :

— Très bien ! très bien, camarade !

L'approbation des élèves irrita le sot et méprisable griffonneur. Il rougit, et, me saisissant par le cou, il cria d'un ton féroce :

— Jeune vagabond, je vous dompterai.

Appuyé contre les parois de la cabine, sans la possibilité de pouvoir faire un mouvement, je subis, dans la contrainte d'une indicible rage, des coups de règle et des soufflets. Enfin un instant d'inattention échappée à mon bourreau dégagea mes mains emprisonnées par la pression de son bras de fer, et je me défendis autant que mes forces purent me le permettre.

Les élèves m'encourageaient par de bonnes paroles, mais leur lâcheté craintive, cette lâcheté qui leur galvanisait le cœur les empêcha de me porter secours.

La tête me tourna ; le sang jaillissait à flots de mon nez et de ma bouche ; j'étais physiquement vaincu, mais mon courage ne faiblit pas, car je défiai le misérable d'une voix insolente et ferme.

Cette bravade augmenta sa fureur.

— Hors d'ici ! hurla-t-il d'une voix terrible ; hors d'ici, ou je vous extermine !

— Non. Je ne sortirai pas de votre cabine, je veux mes livres.

Le secrétaire redoubla la fureur de ses coups, et je compris que j'allais perdre connaissance, car tous les objets tourbillonnaient devant mes yeux. J'étais au désespoir de me sentir battre par un lâche, par une brute que je méprisais de toute mon âme, et dont les paroles insultantes et l'air vainqueur me torturaient plus encore que les mauvais traitements.

Tout à coup mes yeux tombèrent sur la lame luisante d'un couteau posé sur une table à proximité de ma main.

Un espoir de vengeance ranima mes forces ; je saisis le couteau, et le brandissant sous ses yeux je lui dis :

— Lâche ! gare à vous maintenant.

En voyant la lame affilée du couteau, le secrétaire recula ; mais je m'élançai sur lui et le frappai avec violence.

— Grâce, grâce ! murmura-t-il faiblement et à plusieurs reprises, grâce ! puis il roula ensanglanté au milieu de la chambre.

— Que se passe-t-il donc ? s'écria une voix encore éloignée, mais qui se rapprochait au pas de course.

Je me tournai vers le questionneur en répondant :

— Cet assassin m'a horriblement battu, et je l'ai tué.

Un silence d'écrasante surprise suivit ma réponse.

Je jetai le couteau sur la table, et, prenant mon livre, je sortis de la cabine.

Un sergent de marine vint bientôt me dire de monter sur le pont.

Le capitaine s'y trouvait, entouré de ses officiers.

Lorsque je parus, il demanda au premier lieutenant le récit du combat.

— Ce jeune étourdi, répondit l'officier, a tué votre secrétaire avec un grand couteau de table.

Le capitaine, qui avait entendu parler de la rixe sans en connaître ni les champions ni les détails, me regarda d'un air furieux, et, sans m'adresser une seule question, il s'écria :

— Tué mon secrétaire ! mettez l'assassin aux fers… tué mon secrétaire !

J'essayai de parler.

— Bâillonnez ce drôle, cria le capitaine, et conduisez-le tout de suite dans la fosse aux lions ; pas un mot, monsieur, pas un geste. Ah ! vous avez tué mon secrétaire !

Le sergent allait me saisir, lorsque je lui dis d'un air fier :

— Ne me touchez pas, je vous le défends !

Et, la démarche ferme, le regard calme, car je me croyais un homme, je descendis lentement l'ouverture à travers les écoutilles.

Au bas de l'escalier, un sous-lieutenant vint contremander l'ordre.

— N'ayez pas peur, me dit-il, le capitaine ne peut vous faire aucun mal.

— Ai-je l'air de trembler, monsieur ?

— Vous êtes un brave enfant, murmura l'officier en entendant le pas rapproché de son chef.

— Vous n'êtes pas honteux d'une pareille conduite ? me demanda sévèrement le capitaine.

— Non, monsieur.

— Comment ! est-ce là une réponse convenable ? Ôtez votre chapeau. Vous allez être pendu, monsieur, pendu comme assassin.

— À l'humiliation d'être souffleté par vos valets, capitaine, je préfère la mort : pendez-moi.

— Vous êtes fou, monsieur, fou à lier.

— Oui, je suis fou d'indignation et de rage, fou parce que vous et votre lieutenant me grondez et me maltraitez sans cesse, et cela par méchanceté, injustement, cruellement ; je ne me soumettrai plus à vos ordres ; je veux être traité en officier et en gentilhomme, et je suis battu comme un chien. Débarquez-moi où vous voudrez, si vous ne me pendez pas, car je ne remplirai aucun devoir, je n'exécuterai aucun ordre ; je ne veux plus ni être grondé par vous ni me sentir battu par vos domestiques.

En achevant ces mots, je fis un pas vers le capitaine. Ce mouvement l'effraya sans doute, car il me prit le bras.

— Asseyez-vous sur l'affût de ce canon, me dit-il d'une voix irritée.

— Non, vous m'avez défendu de jamais m'asseoir en votre présence, je ne veux pas obéir aujourd'hui, pas plus que je n'ai obéi autrefois à une défense contraire.

— Ah ! vous ne voulez pas !

Et, reprenant ma main qu'il avait laissée tomber, il m'attira violemment vers lui, me saisit par le cou, et répéta, en me frappant avec violence :

— Ah ! vous ne voulez pas !

— Non, non, mille fois non ! et je lui crachai à la figure.

Le capitaine me repoussa violemment, ses dents s'entrechoquèrent, et sa figure passa d'une teinte livide à un rouge presque noir.

— Vous êtes un misérable ! balbutia-t-il d'une voix suffoquée par la colère, et il disparut.

Le soir, on vint me dire que je pouvais descendre en bas, mais qu'il ne fallait pas me montrer sur le pont. À dater de cette époque, le ventru capitaine ne m'adressa jamais la parole.

Le voyage devint une fête pour moi, je ne recevais plus ni ordres, ni leçons, ni coups, et je lisais du matin au soir.

Le secrétaire fut sérieusement malade pendant un mois, et lorsque ses blessures commencèrent à se cicatriser, il reparut sur

le tillac, mais en évitant toutefois de se rapprocher des élèves, qui tous étaient indignés contre lui.

Un jour, j'eus la méchanceté de lui dire, en désignant du regard une laide balafre qui traversait sa joue :

— Vous vous souviendrez longtemps, n'est-ce pas, d'avoir volé et battu un gentilhomme ?

Le lâche coquin baissa honteusement la tête et ne répondit pas.

Ce pauvre sire était le fils unique d'un tailleur de notre noble capitaine, et son embarquement à bord de la frégate, malgré son âge avancé, était une invention écossaise pour payer la note de son père.

q

Chapitre 10

Dès notre arrivée à un port anglais, je fus placé et détenu à bord d'un garde-côte à Spithead, et peu de jours après on me transféra sur un sloop de guerre. Ces différentes dispositions furent opérées sans qu'un signe d'existence, de souvenir et d'amitié me fût donné par ma famille. J'en souffris cruellement ; mais, quoique bien jeune, l'étrangeté aventureuse de ma vie m'avait donné assez d'orgueil et assez de philosophie pour me rendre dédaigneusement indifférent, en apparence du moins, à l'abandon de ma famille.

Cet abandon était cependant bien complet, car jusqu'à ce jour, quoique éloigné des miens, j'avais eu dans mes chefs des amis ou des connaissances de mon père, tandis que ce nouvel embarquement me livrait sans défense à la volonté tyrannique de personnes étrangères à mon cœur et à mes intérêts.

Je me trouvais donc, à quatorze ans, jeté sur un vaisseau, sans protection visible ou lointaine, sans argent et dépourvu des objets les plus nécessaires.

Je ne ressemblais guère à un prudent et soigneux jeune homme dont l'étonnante figure se dessine dans le tableau de mes souvenirs.

C'était un certain midshipman écossais que ses parents avaient envoyé à la mer avec une très petite quantité d'habits pour son dos ; mais, en revanche, une bonne provision de maximes écossaises dans la tête, telles que :

« Un sou épargné est un sou gagné. »

« Les petits ruisseaux font les grandes rivières. »

Cet impudent escroc à cheveux jaunes avait enlevé de ma malle, à bord du garde-côte sur lequel j'avais été emprisonné, la plupart de mes vêtements. Un jour, un matelot l'ayant surpris porteur d'un paquet de choses bizarres, telles que de vieilles brosses à dents, des morceaux de savon, du linge sale, lui demanda ce qu'il venait de faire.

— J'ai, répondit-il avec le plus grand sang-froid, ramassé sur le pont les vieilleries qu'on y laisse traîner.

Ce filou calédonien eut l'effronterie d'avouer qu'il possédait trois ou quatre douzaines de chemises, chacune avec une marque différente ; le gaillard avait dîmé sur trente ou quarante d'entre nous. S'il avait trop de prévoyance, moi, j'en avais trop peu. Manquant de tout, n'ayant personne qui prît la peine de s'inquiéter de mes besoins, je repris la mer sur le sloop de guerre.

Nous touchâmes successivement à Lisbonne, à Cadix, à la côte de l'Amérique du Sud, puis à la côte d'Afrique. Notre voyage dura dix-huit mois, et je vis trois des parties du monde, de sorte que j'acquis par la pratique un peu de géographie pendant les douze ou quinze mille lieues que nous parcourûmes.

Notre commandant était un capitaine explorateur. Petit, arrogant, plein de suffisance, et, comme la plupart des petits hommes, il se croyait un très grand personnage. La seule chose que je puisse me rappeler de cet extrait de commandant est son habitude de tourner la tête tout d'une pièce de mon côté en m'adressant la parole avec des grognements de voix et des mots bien sonores et bien grands pour une si petite bouche. Il me disait donc aigrement :

— Eh bien ! hideux colosse, tête de bois, masse inerte et épaisse, pourquoi flânez-vous là au lieu d'obéir à mes ordres ?

Le commandant me haïssait parce que j'étais formé comme un homme, et je le méprisais parce qu'il me ressemblait fort peu, et en toute vérité il avait des allures de singe lorsque la colère le faisait sauter à cheval sur l'affût d'une caronade pour frapper les matelots à la tête.

Comme, dans le cours de ma vie, j'ai revu en détail toutes les parties du monde, et avec des facultés développées et des senti-

ments éveillés, je n'ai pas besoin de m'appesantir sur des événements puérils. Je déteste les bavardages enfantins et les contes de grand-mère, cela est aussi fâcheux que les dédicaces du Spectator, ou les écrits moraux, fastidieux et méprisés par l'ivresse dont Addisson charme ses lecteurs.

En revenant en Angleterre, notre commandant fit la connaissance de mon père, lequel, loin d'être adouci par mon temps d'exil, temps plus dur encore que la pierre et le fer, réitéra l'ordre suprême et abhorré de me rembarquer sur un autre navire en partance pour les Indes orientales.

Nous fûmes bientôt en mer. Qui pourrait peindre ce que je ressentis en me voyant arraché de mon pays natal, condamné à traverser l'immense Océan jusqu'à des régions sauvages, privé de tout lien, de toute communication ; déporté comme un criminel pour une si grande partie de ma vie, car, à cette époque, peu de vaisseaux revenaient de leur course avant sept ou huit ans !

J'étais enlevé aux miens sans avoir vu ma mère, mon frère, mes sœurs, sans avoir vu une figure aimée ; personne ne m'avait dit un mot de consolation ni ne m'avait inspiré le plus petit espoir. Si le domestique de notre maison, si même le vieux chien compagnon de mon enfance était venu jusqu'à moi, je l'aurais embrassé avec bonheur, mais rien, mais personne !

À dater de cette époque, mes affections pour ma famille et ma parenté s'aliénèrent, et je recherchai dans la vaste étendue du monde l'amour des étrangers. Séparé de ma famille, je l'étais encore de ces compagnons de douleur que j'avais appris à aimer. Ce double supplice, on peut le ressentir, mais on ne saurait l'exprimer. L'esprit invisible qui soutenait mon énergie au milieu de

tous ces chagrins est encore un mystère pour moi ; aujourd'hui même que mes passions sont affaiblies par la raison, par le temps et par l'épuisement, j'en recherche la puissance et les causes. Mais le feu intense qui brûlait dans ma tête s'est assoupi et ne se révèle que par ces lignes profondes gravées prématurément sur mon front ; cependant, de temps à autre, le souvenir de ce que j'ai souffert attise la flamme et ranime mon indignation.

Il ne me fut pas possible de mettre en doute la conviction désolante que j'étais un être maudit, que mon père m'avait rejeté de sa demeure dans l'espoir de ne m'y revoir jamais. L'intercession de ma mère (si elle en fit aucune) fut stérile ; j'étais livré à moi-même. La seule preuve que mon père se souvînt qu'il avait encore des devoirs à remplir envers moi se réalisait par une allocation annuelle à laquelle l'obligeait ou sa conscience, ou son orgueil. Peut-être, ayant rempli cette formalité, il se disait, comme tant d'autres hommes qui se croient bons et sages :

— J'ai pourvu aux besoins de mon fils ; s'il se distingue, s'il revient homme honorable et haut placé, je pourrai dire : C'est mon enfant, je l'ai fait ce qu'il est. Son caractère indomptable ne lui permettait que la carrière maritime, je la lui fis embrasser.

Mon père m'abandonna donc à mon sort, avec aussi peu de regrets qu'il en aurait éprouvé en ordonnant de noyer une portée de petits chiens.

Arraché de l'Angleterre dans de pareilles conditions, l'avenir me parut sombre, et malgré mon extrême jeunesse, malgré mon esprit bouillant et la tournure gaie de mon caractère, je ne pus apercevoir ni la plus petite espérance ni un jour serein dans la chaîne de mon esclavage.

Nous étions en mer depuis deux ou trois semaines, lorsque le capitaine, irrité contre un de ses lieutenants, s'approcha de moi et me dit :

— Faites bien attention à vous, et rappelez-vous que j'ai appris du commandant A… les atrocités que vous avez commises à son bord.

— Je ne me sens coupable d'aucune mauvaise action, répondis-je froidement.

— Quoi ! s'écria-t-il, car il avait besoin d'épancher le reste de sa colère sur quelqu'un de moins capable de se défendre qu'un officier. Quoi ! monsieur, n'est-ce rien que d'assassiner les gens ? Je vous convaincrai du contraire, et à la première plainte que j'entends porter contre vous, je vous fais jeter hors du vaisseau.

La réalisation de cette vengeance, d'être mis à terre, eût comblé mes vœux les plus ardents ; cela me fit sourire.

Il crut sans doute que c'était de mépris, et me quitta plus furieux encore.

Je m'aperçus bientôt que le capitaine n'était pas méchant, mais seulement faible et très irascible.

Il avait vécu, pendant plusieurs années, en demi-solde, retiré à la campagne, et son retour forcé à la profession maritime avait interrompu, sans l'affaiblir, son goût pour l'agriculture.

Pendant le long espace de temps qui s'était écoulé jusqu'à ce qu'il fût appelé à commander un vaisseau, le capitaine avait suivi son penchant naturel en s'appliquant en toute satisfaction à cultiver les champs paternels, et il était plus glorieux de voir ses porcs

et ses moutons bien engraissés, de labourer la terre pour ses navets de Suède, que de tracer un sillon sur l'océan des Indes avec la proue d'une brillante frégate.

Le pauvre homme n'avait pas cherché l'honneur de ce commandement ; mais un membre honorable de sa famille, qui appartenait à l'amirauté, scandalisé des occupations de ce marin dégénéré, de ce fermier-capitaine, le fit rappeler au service et revêtir officieusement des honneurs du commandement.

Il abandonna donc avec tristesse ce qu'il ne pouvait emporter avec lui, sa maison et ses terres ; il pleura ses enfants, sa femme, mais son cœur éclata sous l'émotion qu'il éprouvait lorsque ses regards humides contemplèrent la glorieuse et magnifique montagne du plus riche des composts.

Quant au bétail vivant, aux porcs, aux moutons, à la volaille, après avoir dépensé plus de temps, d'argent et de patience pour les nourrir et les élever que bien des pères ne le font pour leurs enfants, il les amena à bord avec lui, et cette singulière ressemblance du vaisseau avec une basse-cour faisait les délices du capitaine.

La plus grande partie de son temps était consacrée aux enfants de son adoption, et le premier lieutenant avait la charge du navire, sans autre dédommagement à ce plaisir que celui de recevoir une partie de la mauvaise humeur qui s'élevait sur le tillac à l'encontre des officiers, toutes les fois qu'une mésaventure arrivait dans la basse-cour.

En somme, nous autres midshipmen, nous lui étions plus à charge que le capitaine ne l'était à nous-mêmes, et je me rappelle qu'un de nos grands plaisirs était de percer avec une aiguille la

tête d'une ou de deux volailles, et de les sauver de la mer en les fricassant pour notre souper.

Notre capitaine était, dans toute l'acception du mot, une bonne pâte d'homme, c'est-à-dire ni assez bon ni assez mauvais pour faire quoi que ce soit de bien ou de mal.

Il était aussi impossible de l'aimer et de le respecter que de le haïr et de le mépriser.

q

Chapitre 11

Parfaitement résolu de quitter la marine pour suivre au gré du hasard, et à l'aide de mon courage, le cours d'une vie aventureuse, je commençai à comprendre le prix de la science et à m'occuper d'acquérir l'instruction qui m'était nécessaire pour me diriger sans conseil.

Mon temps fut dès lors si activement occupé par les leçons de dessin, de navigation et de géographie, qu'il ne me fut possible de réserver pour ma passion de lecture que les courts instants de loisir qui suivaient ou qui précédaient les heures de repas.

Après avoir longuement questionné les vieux matelots sur les mœurs, sur les habitudes, sur les goûts des habitants des Indes et de leurs nombreuses îles, j'acquis une certaine connaissance des lieux et des usages d'un pays pour lequel je ressentais une sorte de passion, et que mes rêves poétisaient au-delà du réel.

La marche rapide du vaisseau ne fut arrêtée par aucun accident, et après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, nous jetâmes l'ancre dans le port de Bombay.

La seule circonstance qui se rattache à la suite de ma vie et qu'il soit nécessaire de mentionner ici est l'intimité fraternelle que je formai à cette époque avec le plus jeune des lieutenants du vaisseau.

J'avais souvent partagé avec lui les veilles de nuit, et, pendant ces longues heures de silence et de solitude, Aston avait, en causant avec moi, approfondi et sondé mon caractère réel, de sorte qu'il avait découvert que je n'étais pas ce que je semblais être. La bonté de ses questions, les encouragements affectueux de sa parole bienveillante, avaient tiré de la coquille dans laquelle ils s'étaient cachés les bons instincts de ma nature. Aston réveilla en moi les sentiments engourdis de la générosité, de la tendresse ; il m'aima, me conseilla, et devint mon champion dans la guerre haineuse que me livraient sans trêve ceux qui se trouvaient par leur position au-dessus de moi.

Une des causes de la vive amitié que me témoignait visiblement Aston était le souvenir d'une scène qui s'était passée entre le second lieutenant et moi, et à laquelle il avait assisté.

Un jour, en me questionnant sur un devoir, ce lieutenant me dit :

— Quand vous répondez à mes demandes, monsieur, il faut ôter votre chapeau.

— Je vous ai salué comme je salue le capitaine, monsieur, répondis-je en portant la main à mon chapeau.

Le lieutenant rougit et s'avança vers moi :

— Ôtez votre chapeau, monsieur, vous parlez à votre supérieur !

— Mon supérieur ! je n'en ai pas.

— Comment, monsieur, vous n'en avez pas ? Ne suis-je donc pas officier, n'êtes-vous pas sous mes ordres ?

— Oui, monsieur, vous êtes officier.

— Eh bien ! pourquoi me manquez-vous de respect ? Pourquoi n'ôtez-vous pas votre chapeau ?

— Je ne l'ôte jamais, monsieur.

— Obéissez-moi sur l'heure, gronda le lieutenant d'une voix furieuse.

— Non, je ne veux pas.

— Comment, vous ne voulez pas ?

— Non, parce que je n'ôte mon chapeau que devant l'image de Dieu… que devant celle du roi.

Le lieutenant me quitta exaspéré de colère.

Ce parasite croyait, – ou du moins, on l'aurait pensé par sa manière d'agir, – que la seule utilité d'un chapeau était de pouvoir le tenir pointé vers la terre, comme la preuve d'une basse et rampante nature.

Quoiqu'il eût adroitement accaparé les bonnes grâces du capitaine, ses plaintes contre moi, lorsqu'il m'accusa d'une insolente désobéissance, ne produisirent aucun effet. Il m'en garda une si

vive et une si profonde rancune, qu'il saisit avec une âcre méchanceté toutes les occasions pour entasser sur ma conduite une innombrable suite de méfaits. S'il réussit parfois à m'attirer de graves punitions, il fit grandir dans mon sein une haine qui rêva, qui chercha, et qui enfin exécuta son projet de vengeance…

Une seconde cause se rattache encore à la naissance de la tendresse qu'Aston me portait.

Pendant que nous rasions la côte entre Madras et Bombay, un bâtiment aux allures suspectes, après avoir essayé d'éviter nos regards, chercha à fuir sans que nous eussions manifesté, ni par un signal ni par un appel, le désir de le connaître. En voyant cette manœuvre, le capitaine donna l'ordre d'apprêter trois bateaux et de poursuivre le mystérieux bâtiment.

Je fus placé dans le bateau commandé par mon ennemi, le second lieutenant.

Il était mieux équipé et mieux armé que les autres.

Aston se trouvait dans le second bateau.

Le bâtiment, que nous supposions être un pirate des côtes de Goa, continuait, à force de voiles, sa course vers le rivage, et nous eûmes, malgré la rapidité de notre marche, une vive crainte de ne pouvoir l'atteindre avant qu'il fût arrivé à son but.

Un vent frais qui s'éleva au même instant nous en rapprocha, et nous allions l'atteindre, lorsque la frégate tira un coup de canon et hissa son pavillon de rappel.

Nous nous avançâmes encore, car nous nous trouvions à portée de mousquet de la barque étrangère, qui était tout près de la

terre, et déjà les natifs armés se rassemblaient en foule sur le rivage.

En entendant le signal de rappel, le lieutenant donna l'ordre de virer de bord pour retourner au bâtiment.

— Aston, cria-t-il à mon ami, voyez-vous le signal de rappel ?

— Quel signal ? répondit Aston, je ne le vois pas.

— Si vous regardez, vous le verrez, répondit brusquement le lieutenant.

— Je n'ai pas l'intention de regarder, s'écria mon ami ; il nous a été ordonné d'examiner cette barque, je le fais. Avançons, mes braves !

Je priai Aston de s'arrêter un instant, et, me tournant vers le lieutenant, je lui demandai d'une voix presque respectueuse :

— Avançons-nous, monsieur ?

— Non, et je vous ordonne de naviguer pour regagner le vaisseau.

En entendant cette réponse, je quittai le gouvernail, et me précipitant dans la mer, je gagnai à la nage le bateau commandé par Aston.

— Je rendrai compte de votre conduite ! cria le lieutenant en fureur.

— Ramez vers le rivage, dit Aston à ses hommes, dans dix minutes nous atteindrons le malais.

Au moment où notre vaisseau toucha la proue du malais, je saisis un cordage, m'élançai à son bord, et avant que mon pied eût touché le pont, j'avais fendu la tête à un homme d'un violent coup de sabre. Deux ou trois matelots m'avaient suivi, et nous faisions sans miséricorde un massacre de tous ceux qui nous tombaient sous la main. Les Malais sortaient hors du bâtiment dans un effroyable désordre. J'étais tellement excité, tellement exaspéré par ma propre violence, que, rendu tout à fait furieux en les voyant fuir, je saisis un mousquet et je fis feu.

Tout à coup Aston me saisit violemment par le bras :

— Ne m'entendez-vous pas ? cria-t-il, je vous appelle à tue-tête ; au nom du ciel, que faites-vous ? Êtes-vous fou ? êtes-vous enragé ? Votre exemple a rendu tous mes gens insensés. Posez votre mousquet, vous n'avez pas le droit de toucher ces hommes.

— Ce bâtiment n'est donc pas un pirate malais ? demandai-je étonné.

— Comment puis-je savoir ce qu'il est ? me répondit-il ; vous auriez dû attendre mes ordres avant d'agir. Peut-être n'est-ce qu'un innocent vaisseau du pays.

Ma rage se calma soudain, et j'eus l'angoisse affreuse d'avoir peut-être compromis Aston.

Mais je vis bientôt avec une joie inexprimable que mon emportement serait sans résultat désavantageux pour mon ami. Les sauvages commençaient à faire feu sur nous, et notre agression allait se changer en défense. Pendant que leurs canots armés s'arrêtaient pour secourir leurs compatriotes tombés ou nageant dans la mer, nous coulâmes à fond leur vaisseau ; et, lancés acti-

vement sur nos bateaux, nous regagnâmes la frégate, qui s'était rapprochée. Aston amenait avec lui deux Malais blessés.

Après l'escarmouche, j'essayai d'adoucir la colère d'Aston, et j'y réussis si bien, qu'après m'avoir réprimandé, il fit au premier lieutenant un éloge si pompeux de mon courage et de mon intrépidité, que la plainte d'insubordination qu'avait portée contre moi le second lieutenant ne m'attira aucune punition.

La haine que cet officier avait conçue à mon égard s'envenima encore, mais elle fut impuissante contre le bouclier protecteur de l'amitié d'Aston.

D'ailleurs, la pusillanimité du second lieutenant avait été une source de ridicule, et les marins, qui considèrent le courage comme le plus grand des mérites, m'applaudissaient et m'encourageaient tous.

q

Chapitre 12

Malgré la nonchalance et l'ennui que j'apportais dans l'accomplissement de mes devoirs ordinaires, je trouvai après cet événement plus de tolérance dans l'esprit de mes chefs, et plus de sympathie auprès de mes camarades. Les uns me témoignèrent une indifférente bonté, parce qu'ils découvrirent que le calme de mon maintien recélait un courage invincible ; les autres, un semblant d'affection, parce que ce courage apparut à leur pusillanimité comme un puissant soutien. Du reste, pour contrebalancer la paresse d'une action par l'énergie de l'autre, je me montrai dans les

cas graves d'une activité si diligente, si infatigable, que non seulement on m'admirait, mais encore on me remerciait.

Dans la mer des Indes, il n'est pas permis de plaisanter avec les caprices du temps, car les rafales y sont tellement dangereuses, qu'après avoir courbé les mâts comme un souffle du vent courbe la frêle ligne d'un pêcheur, elles font voltiger çà et là par lambeaux les voiles déchirées, plient les vergues et jettent le vaisseau sur son gouvernail ; alors le rugissement de la mer, le bruit sonore du vent, la rapide et rouge lueur des éclairs, mêlés aux voix fortes, brèves et haletantes des officiers de quart, font de ces tempêtes le plus magnifique, mais aussi le plus effrayant des tableaux. Les premiers instants de ces terribles scènes me surprenaient parfois endormi ; mais au bruissement des vagues je me réveillais, et, avec la fougue irréfléchie de la jeunesse, je m'élançais sur le pont pour grimper dans les cordages, et ma voix était souvent la seule qui répondît à la trompette d'Aston.

Je me sentais à l'aise ; j'étais heureux dans ce désordre de l'atmosphère, dans ce bouleversement de la nature. Je faisais aux vents en fureur, aux vagues en révolte, une sorte de guerre, et ces luttes faisaient battre mon cœur et couler en flots de vif-argent le sang de mes veines. Plus l'orage était dangereux, plus mon bonheur était grand ; mon mépris du danger m'en cachait le péril, et j'étais partout ; je me prêtais à toutes les manœuvres, tandis que les graves et méthodiques élèves, qui se piquaient d'une si grande exactitude dans l'accomplissement de leurs devoirs, regardaient avec étonnement ce garçon si souvent puni pour sa négligence se jeter volontairement dans des entreprises presque mortelles, pendant que leur égoïste prudence leur démontrait l'impossibilité de l'imiter. Les matelots admiraient mon courage, et leur

franche et bonne amitié en suivait les imprudences avec un dévouement prêt à tout entreprendre pour me sauver la vie. Ils me prédisaient un avenir glorieux. « C'est un marin, disaient-ils, un vrai, un brave marin. » Quant aux officiers, leur admiration était surprise, et l'épithète de fainéant me fut à tout jamais épargnée.

Pendant ces heures de court triomphe, ils concevaient de moi une haute estime ; mais mon intraitable orgueil, mon arrogante indépendance, anéantissaient dans le temps calme la considération née dans la tempête ; je perdais vite tout mon prestige, et ils me traitaient plus souvent en élève insubordonné qu'en héros futur ; mais leur injustice à mon égard ne froissait ni mon cœur ni mon orgueil ; je n'avais pour eux ni affection ni estime, mais seulement la conscience de ma propre valeur. Je trouvais auprès de mes condisciples plus de réelle amitié, car je me faisais une gloire de protéger les faibles en tyrannisant les forts.

Ma taille, bien supérieure à mon âge, me donnait une force corporelle que mon caractère inflexible rendait presque indomptable, car nulle énergie physique ne peut être bien réelle si elle n'est appuyée par l'énergie morale ; ainsi, dans mes fréquentes disputes avec mes camarades, j'arrivais toujours à leur prouver que j'avais raison, dans ce sens que, battus et hors de combat, ils étaient forcés de me déclarer leur vainqueur. Ma hardiesse et mon impétuosité brisaient tous les obstacles, et pour moi ce mot était le synonyme de bataille.

Parmi les plus âgés et les plus forts des élèves, il n'en existait pas un seul qui voulût disputer avec moi pour le plaisir de disputer ; il était trop assuré de la défaite, car, ne voulant jamais avoir le dessous, je continuais la querelle sans respect ni pour les lieux, ni pour les heures, ni pour les témoins de ces escarmouches.

Cette conduite me fit craindre de mes compagnons, mais cette crainte était admirative lorsque je leur donnais la preuve que je ne traitais pas mes supérieurs avec plus de ménagement.

Ces derniers avaient usé envers moi de tant d'injustes représailles ; ils avaient épuisé sur mes premiers jours d'inertie et de découragement un si grand arsenal de méchanceté, qu'en m'indignant contre eux ils avaient doublé ma hardiesse naturelle. Je crois que la torture eût été impuissante devant le calme de mon front, aussi froid, aussi dur que l'airain. Pour me jouer d'eux et uniquement par badinage, j'allais plus loin que leur esprit dans l'exécution des supplices. Le second lieutenant, cet Écossais à l'âme chevillée de fer, avait inventé, pour punition usuelle, d'envoyer l'élève récalcitrant ou paresseux à la cime du mât, et cette dangereuse position devait être gardée pendant quatre ou cinq heures.

Un jour il me condamna à cette torture ; je me couchai le long du mât en l'entourant de mes bras, et je feignis de dormir, comme si j'avais été parfaitement à mon aise. Mon persécuteur parut effrayé du danger qu'il courait si mon sommeil, en apparence réel, me faisait faire un faux mouvement. Il m'ordonna de descendre, et pour changer la punition, me fit monter sur la vergue de la voile du perroquet ; j'y grimpai lestement, et arrivé sur la périlleuse hauteur, je saisis la balançoire de la voile du perroquet, et me couchant entre les vergues, je fis encore semblant de dormir.

Le lieutenant m'appela et m'ordonna de me tenir éveillé.

— Vous tomberez par-dessus le bord ! cria-t-il plusieurs fois.

Cet avertissement me suggéra une idée, et cette idée, dans laquelle je trouvai un soulagement pour l'avenir de mes camarades, m'en cacha le danger.

— Eh bien ! pensai-je, bourreau, gibier à potence, je vais antidater tes craintes, tu vas voir.

Je pris mes arrangements pour me laisser tomber dans la mer, non avec le désir d'y trouver la mort, mais avec celui de supprimer à tout jamais cette abominable punition. Je nageais parfaitement, et j'avais vu un matelot sauter dans la mer de la plus basse vergue, et revenir en se jouant sur le vaisseau. Je saisis donc un moment favorable : le roulis de la frégate était doux, la mer calme, et me laissant glisser sans bruit, je tombai sur la crête d'une énorme vague. Je fus si promptement engouffré dans son sein, qu'après la rapidité de ma chute l'agonie du manque de respiration fut terrible. Si je n'avais pas eu la prudence de maintenir mon équilibre en tenant mes mains sur ma tête et en conservant dans ma descente une position perpendiculaire, j'aurais infailliblement perdu la vie ; mais je fus insensible à tout, excepté à une horrible sensation de ma poitrine, gonflée et près d'éclater ; car j'eus bien vite acquis l'affreuse conviction que je tombais comme la foudre dans le sein de la mer, malgré tous mes efforts pour rester à sa surface. Je souffris une torture qu'il est impossible de dépeindre. Saisi d'une torpeur inerte, d'un découragement mortel, je me laissai aller avec une pensée du ciel et un adieu à la vie ; puis j'entendis des voix, un bruit indistinct ; ma poitrine et ma tête semblèrent se fendre, et un monde de figures bizarres et étranges passa devant mes yeux.

Un affreux mal de cœur, un froid mortel, qui faisait trembler mon corps et grincer mes dents en me rendant la connaissance

des douleurs physiques, laissa à mon imagination la délirante idée que je luttais encore contre le bouillonnement des vagues, et je fis de prodigieux efforts pour les fuir. Cette impression dura longtemps, et les premières paroles qui en calmèrent la terreur furent prononcées par la voix d'Aston.

— Comment allez-vous, mon ami ? me disait-il.

J'essayai vainement de lui répondre ; mes lèvres s'ouvrirent, mais aucun son ne s'échappa de ma poitrine oppressée. Pendant quarante-huit heures je supportai une douleur inexprimable, et cette douleur était mille fois plus aiguë que celle que j'avais ressentie en tombant dans la mer.

Mais qu'importent mes souffrances, qu'importe mon agonie, j'avais gagné mon enjeu ! L'Écossais fut sévèrement réprimandé, et le capitaine fit la défense formelle de jamais renouveler, ni à mon égard ni envers mes camarades, les cruautés de cette affreuse punition. Le cœur de notre fermier-capitaine fut si attendri, qu'il ordonna, non sans émotion, de tuer un de ses enfants, un de ses chers poulets, et de le faire rôtir pour mon dîner.

Le supplice au mât fut donc aboli, mais personne ne soupçonna jamais que j'avais pu être capable de faire la bêtise de risquer ma vie, de me donner une horrible torture, uniquement pour attirer sur un officier la colère du capitaine et pour détruire la cruelle invention du mauvais cœur de ce misérable.

Les élèves gardèrent rancune au lieutenant : ce fut un grief nouveau qu'ils ajoutèrent au souvenir de sa pusillanimité dans la poursuite du vaisseau malais. Pour faire comprendre la lâcheté de cet homme, il est nécessaire d'expliquer qu'un officier envoyé à une expédition doit être investi d'un pouvoir discrétionnaire et

non précisé. Le signal de rappel fut fait dans la prévision que le vaisseau malais gagnerait le rivage, et que là, assisté par les natifs, il pourrait, à l'aide de ce puissant secours, faire une résistance acharnée. Les officiers revêtus de l'autorité discrétionnaire sont engagés à être économes des matériaux du vaisseau, c'est-à-dire des hommes. Cet ordre n'est point donné par humanité, mais pour un plus sérieux motif. La valeur d'un marin est cotée en chiffres, et le prix d'un matelot habitué au climat, routinier du service, est trop élevé pour qu'on le perde sans regret. En hissant son signal de rappel, le capitaine faisait son devoir, et si les suites de l'attaque portée contre le bâtiment pirate étaient déplorables, il ne s'en trouvait nullement compromis. L'officier, commandant à sa guise, gardait pour lui toute la responsabilité de ses actions ; il était libre de voir ou de ne pas voir le signal.

S'il y a le moindre espoir de succès, un officier vraiment courageux ne s'inquiète pas de la conduite politique et obligatoire de son capitaine. Il va en avant, mais alors de son entière volonté, car il est libre d'agir ou de ne pas agir, et cela sans mériter véritablement le moindre reproche. Il est rare de rencontrer un lieutenant qui se rende avec une promptitude si pusillanime à ce semblant de rappel ; la couardise de l'Écossais ne lui fut jamais pardonnée par les matelots, car ils se faisaient tous, et d'un commun accord, un réel plaisir de l'appeler tout bas le lâche et tout haut le prudent, le sage, le pacifique, dérisoires qualifications que l'officier feignait toujours de ne pas entendre.

q

Chapitre 13

En outre de l'affection que j'avais pour Aston, je me sentais vivement entraîné vers un jeune élève nommé Walter. Il n'y avait cependant entre nos deux caractères aucune ressemblance, ou pour mieux dire, nous différions dans nos goûts, dans nos habitudes et même dans notre manière de juger les choses. Cependant un motif puissant m'avait jeté vers lui avec l'amitié d'un frère dans le cœur. Walter avait été fort malheureux, et son père s'était montré envers lui plus cruel encore que le mien. Peut-être, dans les esprits scrupuleux, le pauvre enfant avait-il mérité la haine de son père en faisant son entrée dans le monde humanitaire d'une manière hétérodoxe et contraire aux lois. Parents, amis et tuteurs n'avaient pas été consultés, l'Église s'était vue frustrée de ses droits, ses saints ministres fraudés de leurs gages.

Il n'y avait point eu de gai carillon aux cloches du village où il était né, point de joyeux amis, point de voix harmonieuses pour souhaiter au petit étranger la bienvenue de sa présence.

Rien de tout cela ; mais, au lieu des bons présages qui fêtent ordinairement l'entrée d'un enfant dans son berceau, ce furent des figures attristées, des femmes craintives, des mains tremblantes qui reçurent le nouveau-né.

Sa mère avait été transportée nuitamment dans l'obscur faubourg d'une grande ville, et on employa pour la dissimuler aux regards autant de précautions, de soins, d'artifices, d'argent qu'il en faut pour cacher un crime de meurtre.

Ce mystère fut la seule attention paternelle que donna à Walter l'auteur de ses jours.

La mère du pauvre abandonné était une de ces mille malheureuses qu'a séduites une promesse de mariage, une de ces infortunées qui ont cru aux protestations d'amour éternel, de constante adoration, d'inviolable fidélité, aux serments d'un lord ! Comme si un lord pouvait aimer et rester fidèle à autre chose qu'à l'orgueil de son nom, qu'à la vanité de sa couronne. Comme si un lord pouvait hésiter un instant à sacrifier femme, enfant, famille, repos des uns, honneur de l'autre, à la crainte de paraître coupable, à la crainte d'entacher, même d'une ombre, la pureté de son écusson ! Un lord ne peut tenir ses serments ainsi qu'un plébéien, il ne peut non plus reconnaître son enfant illégitime : il faut laisser cette prud'homie au peuple.

Walter fut élevé dans une maison de charité. Le Blue-coat-School est un établissement fondé par la royauté pour l'éducation des pauvres orphelins, enfants sans famille, et qui étaient moins pauvres que ce fils d'un homme qui avait cinquante mille livres de rente ! Cette institution, qui n'est pas la seule en Angleterre, est une admirable place pour élever les bâtards de l'aristocratie, et le peuple doit être fier du haut et puissant privilège qui lui accorde de dépenser son argent pour l'entretien et l'éducation des enfants abandonnés de ses arrogants seigneurs. Ce serait en vérité un horrible sacrilège si une seule goutte de ce sang noble ne s'alimentait pas de la sueur du peuple.

La mère de Walter employa tout son courage et toutes ses ressources pour placer son fils dans la marine ; mais, pauvre et sans protection, Walter n'y mena qu'une vie triste, sans espoir d'avenir, une vie de persécutions qui ne fut point améliorée sous la domination du lieutenant écossais. Ce brutal personnage appesantit sa force sur la faiblesse du pauvre garçon, et l'attrista tellement

que, presque sans se rendre compte à lui-même des changements de son esprit, Walter devint pensif, soucieux, presque indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Après avoir fui nos réunions, il s'éloigna complètement de nous et ne nous adressa plus la parole.

Cette conduite, dans laquelle se révélait une immense douleur, m'attira à lui, et je devins, malgré son mutisme, le plus attaché de ses amis. Souvent, et sans qu'il s'en aperçût, tant le pauvre enfant était absorbé dans ses sombres rêveries, je remplissais ses devoirs, et peu à peu, de jour en jour, j'arrivai à conquérir sa confiance et son amitié.

En cherchant par quel moyen il me serait possible d'infliger au second lieutenant la juste punition de la revanche que je m'étais promis de prendre, il me vint à l'esprit de compléter le rôle ridicule que nous lui faisions jouer depuis l'aventure du vaisseau malais en traçant au crayon le tableau de son obéissance empressée à se rendre au signal du rappel pendant que les deux autres bateaux se hâtaient impatiemment d'arriver sur le malais.

Je fis la composition de mon œuvre ; mais, comme Walter avait plus de talent que moi pour le dessin, je lui persuadai de faire une bonne copie de mon travail.

L'ouvrage terminé, je saisis pour faire éclater ma bombe le moment où, rassemblés autour de la table servie, tous les officiers étaient en présence.

Mon dessin glissa comme une flèche sur la table, passa de main en main et excita un rire général.

Quelques minutes se passèrent avant que le principal personnage s'aperçût qu'il était le héros de mon œuvre ; mais quand le dessin arriva à lui, sa longue et blafarde figure devint livide, puis couleur de citron ; nous crûmes qu'il allait avoir une attaque de jaunisse. L'Écossais n'épargna ni les questions ni les recherches pour connaître l'auteur de la satire. J'oublie d'ajouter que nous avions joint à cette esquisse, pour en expliquer ironiquement le sujet, une chanson en mauvais vers, et, avec la vanité d'un auteur, ou peut-être suivant l'exemple des anciens bardes et d'un poète moderne, je m'amusais constamment à la chanter, et cela sans souci du lieu, du temps ou des oreilles. Cette chanson devint bientôt aussi familière à l'équipage que Cessez, Hude Boreas, et Tom Bouling. Moi, je trouvais que la mienne leur était bien supérieure, mais cela parce que j'ignorais à cette époque que l'auteur de la dernière de ces chansons nationales avait obtenu une pension du gouvernement, et certes, si je l'avais su, je n'aurais point osé me mettre sur le même rang de versification et d'esprit. La seule récompense que me donna cet ingrat lieutenant, que j'étais si infatigable à immortaliser, fut un ordre de me taire ; c'était animer la flamme : je chantais, ou, pour mieux dire, nous chantions de plus belle.

Quelques jours après le premier acte de notre petite comédie de vengeance, le lieutenant apprit que le dessin avait été fait par Walter.

— Je croyais que cet infâme barbouillage était l'œuvre du vagabond – j'étais ledit vagabond – l'œuvre de cet enfant du diable, car il est capable de toutes les atrocités, mais on le protège ici ; son insolence n'a-t-elle pas le soutien du premier lieutenant, celui d'Aston ? Petit misérable, petit brigand, il mourra sur les pon-

tons : je ne puis rien contre lui ; mais quant à Walter, à ce blême et maladif garçon qui est battu et maltraité par tout le monde, pardieu ! je le dégoûterai tellement de la vie, qu'il finira par se noyer.

L'Écossais s'appliqua si lâchement à tenir sa parole, qu'à force de ruse, de lâcheté, de perfidie, il arriva à persuader au capitaine et au premier lieutenant que Walter était indiscipliné, paresseux, insolent, incapable de remplir le plus simple devoir.

Walter fut donc constamment puni, et tomba dans le désespoir.

Un jour, exaspéré par l'injustice d'une punition sans motif, il répondit insolemment à l'Écossais et refusa de lui obéir.

Son insubordination prit sur les lèvres du lieutenant des proportions si révoltantes contre la discipline, que Walter fut dégradé de son titre d'officier et attaché au mât comme un criminel.

Malgré la défense expresse de parler au malheureux garçon, j'essayai de le consoler ; mais son cœur si doux, si patient, si bon, était littéralement brisé : il se dégoûta de la vie, et j'eus la douloureuse crainte qu'il ne réalisât le monstrueux souhait du lieutenant, qui tentait de le pousser à se donner la mort.

Toutes mes paroles d'amitié et d'encouragement restaient perdues : Walter ne les entendait pas, il ne les écoutait pas. Cette inertie m'affectait horriblement. Enfin j'employai le dernier moyen que me suggérait ma tendresse pour le pauvre enfant, en lui disant que j'avais pris la détermination de quitter le vaisseau et la marine aussitôt que nous serions arrivés à un port. En l'engageant à prendre courage, à me suivre, je lui dépeignis le déli-

cieux plaisir que nous ressentirions en prenant une vengeance terrible des méchancetés de notre ennemi. L'espoir de cette revanche fit plus que toute la tendresse de mes paroles. Walter se ranima et parut reprendre ses devoirs avec le désir d'attirer sur lui la bienveillance de ses chefs.

Son persécuteur infernal continua de le tourmenter avec une inexorable persistance ; il contraignit Walter à travailler avec les garçons de l'artimon ; il l'obligea à s'habiller comme les matelots, à manger avec eux. Ce lâche, qui ne rougissait pas de torturer un enfant, usa de toute son influence sur le capitaine pour flétrir Walter par la honte d'une punition corporelle. Le commandant, juste et bon malgré sa faiblesse, refusa avec énergie d'accéder à cette demande.

q

Chapitre 14

Quand j'étais en faction, et particulièrement pendant les veilles de nuit, je restais auprès de Walter, et je soulageais, autant que cela m'était possible, les pitoyables gémissements du pauvre garçon contre sa misérable destinée. J'en revenais toujours, pour attirer son attention, à lui montrer la perspective d'une ample vengeance contre notre ennemi.

— Nous sommes maintenant des hommes, lui disais-je, il viendra un moment où nous aurons le pouvoir de briser les entraves qui nous gênent. Ce vaisseau n'est pas le monde, nous ne sommes pas des galériens enchaînés, condamnés à l'aviron pour

toute la vie. Si les Anglais conspirent contre notre liberté, ce ne sont que des tyrans, et l'Inde, avec ses mille rois, est ouverte pour nous. Il y a de l'espoir, mon ami Walter, dans la douleur même de notre situation présente ; il est impossible que nos misères s'accroissent, et un changement ne peut être qu'une amélioration.

— Oui, mon ami, répondit Walter, allons dans un pays inconnu aux Européens, dans un pays où leur race maudite n'aura jamais paru, et où ils n'oseront pas nous suivre ; abandonnons une patrie où nous n'avons ni patrimoine, ni parents, ni amis ; changeons de nation, de tribu, et cherchons une demeure parmi les enfants de la nature. J'ai lu que les hommes primitifs étaient bons, hospitaliers, généreux : allons à eux ; qui, mieux que nous, pourra apprécier et leur simplicité et leur grandeur natives ? Nous, qui sommes opprimés, torturés, chassés du sol natal par les injustices du sort, par la cruauté des hommes. Pour moi, devant mes yeux, le paria lépreux et méprisé, haï par tous, jouit, dans sa liberté restreinte, d'un bonheur suprême, si je compare sa vie à la mienne, ses souffrances à ce que j'ai souffert, à ce que je souffre encore.

— Quant à la lèpre, mon cher Walter, m'écriai-je, elle est en dehors de la question, puisque mon intention est de travailler, de me servir de mes membres ; ils sont les seuls amis que je possède, et les vrais philosophes de l'Est mettent une très grande valeur dans les dons de la nature ; une plus grande valeur que les Anglais, parmi lesquels les avortons ont une ressemblance de forme et d'intelligence assez grande avec les hommes pour qu'ils les classent parmi eux ; mais ces avortons naissent dans les palais, et nous qui pourrions les écraser comme une puce entre le

pouce et le doigt, nous sommes obligés, par la hiérarchie des situations, de les saluer, de nous tenir tête nue devant eux ! Parmi les natifs au milieu desquels nous irons vivre, il n'y a pas de dégradations si infâmes. La force, c'est le pouvoir, et les balances de la justice n'ont d'autre poids que la valeur de l'épée.

En m'entendant parler ainsi, Walter s'enthousiasmait, et son esprit charmant s'échappait de ses lèvres en paroles ardentes et passionnées. Il se transportait en imagination dans une des nombreuses îles de l'archipel des Indes, avec un arc et des flèches, des lignes de pêcheur et un canot. – Non, s'écriait-il en interrompant la description de sa vie future, non, pas de canot, car jamais je ne regarderai l'eau salée : mon sang se glacerait aussitôt dans mes veines. Je chercherai quelque ravin isolé, un vallon ombragé par des arbres, et je vivrai heureux et fraternellement uni avec les natifs.

— Tu leur prendras leurs sœurs ? lui dis-je.

— Oui, mon cher Trelawnay, je me marierai, j'aurai des enfants, et je bâtirai une hutte.

— Tu te laisseras tatouer ? demandai-je à Walter.

— Certainement, me répondit-il, je serai tatoué, je ne mettrai plus de vêtements. Qu'importe cela ! tout ce qu'ils feront, je le ferai.

Nous passions ainsi les longues heures de veille, faisant des châteaux en Espagne, les possédant presque toujours, et oubliant nos misères jusqu'à ce que notre pastoral et romantique édifice fût entièrement détruit par la maudite, par la coassante, dolente

et sycophante voix du lieutenant écossais, qui criait avec sa vulgarité d'expression :

— Taisez-vous, là-haut, ennuyeux vagabonds, ou je vous ferai descendre pour recevoir une raclée ; taisez-vous, misérables gueux, ou j'appelle le contremaître, qui viendra avec sa corde.

Alors, tellement est grande la force de l'habitude, nous descendions silencieusement pour regagner nos hamacs, et le lendemain nous nous réveillions au grondement de cette voix discordante, passant la journée à attendre la nuit, la nuit qui nous apportait dans sa robe semée d'étoiles, et l'espérance en des jours meilleurs, et les chants de l'illusion qui tracent sur le sable les féeries du désir. Le noble et généreux Aston ne cessa jamais de traiter Walter comme un gentilhomme ; en voyant cela, les matelots, fins et rusés comme des esclaves, suivirent l'exemple silencieux que leur donnait le jeune officier.

J'ai raconté les événements qui se sont passés sur la frégate, non pas précisément dans l'ordre de leur arrivée, mais comme ils se sont présentés à ma mémoire.

Après être restés quelques jours à Bombay, nous naviguâmes vers Madras, et nous reprîmes le chemin de Bombay, avec des ordres secrets de l'amiral.

Un beau jour, pendant notre traversée de Bombay à Madras, il s'éleva sur le vaisseau des cris tellement furieux ou tellement effrayés, que, l'esprit encore sous l'impression d'une révolte d'équipage que je venais de lire, je crus à un commencement de mutinerie.

Je n'avais jamais vu ni pu concevoir une pareille commotion ; les matelots se précipitaient les uns sur les autres par des ouvertures au travers des écoutilles ; il n'y avait plus de discipline ; le lieutenant qui commandait le pont était debout, pâle, stupéfait ; le capitaine et la plupart des officiers donnaient des ordres et faisaient des questions tout en essayant de pénétrer la masse d'hommes qui se concentrait sur le pont avec des cris et des gémissements inarticulés. Mais ni le capitaine ni le lieutenant ne réussirent à se faire entendre ; ils avaient perdu toute l'autorité de leurs voix, et, entraînés par la foule compacte, ils se trouvèrent confondus avec elle.

Je vis bientôt que c'était le désespoir et non la fureur qui était peint sur les fronts rudes et brunis des matelots.

Enfin, le premier instant de la peur passé, le secret de cette épouvante s'échappa en un cri lugubre de toutes les bouches.

— Le feu ! le feu ! le feu est dans les magasins de devant !

Ces effroyables paroles jetaient les marins dans une indicible terreur. Les plus braves, les plus hardis, les plus audacieux dans l'ardeur du combat, étaient inertes et sans courage devant l'écrasant malheur qui se présageait.

Le feu au magasin, le feu dans l'entrepont, c'est-à-dire une mort hideuse, une destruction complète, sans espoir de secours ni du ciel ni de la terre !

L'habitude ou l'instinct réveilla les officiers, qui, après avoir entendu le premier cri, avaient paru s'anéantir dans le sentiment de l'unique torpeur.

Pendant l'espace de quelques minutes, personne ne bougea ; tous les fronts étaient rougis par une délirante anxiété, tous les regards étaient fixés sur l'écoutille de devant, attendant et cherchant d'un œil insensé l'apparition d'une mort qu'il était impossible d'éviter. Nous étions hors de vue de la terre, et pas une voile, pas un point, pas une tache visible n'apparaissait sur la bleuâtre limpidité de l'horizon. Le seul nuage qui coupât l'air était la fumée noire et épaisse qui s'échappait de l'écoutille, et comme il n'y avait pas de vent, elle montait vers le ciel comme une colonne de marbre noir. Nous attendions à chaque instant la terrible explosion qui devait nous élancer de l'immensité des airs dans les profondeurs de la mer. Après un silence lugubre, quelques murmures confus se firent entendre simultanément, et, poussés par l'instinct de la conservation, tous les matelots se précipitèrent les uns sur les quartiers bateaux, les autres sur les côtés du vaisseau, regardant autour d'eux, dans le vain espoir de chercher un refuge.

Une petite bande de jeunes vétérans, dont les cheveux avaient grisonné dans les tempêtes de leur vie maritime, restèrent debout, immobiles, attendant la mort avec un calme résigné, mais intrépide.

La voix claire, forte et sonore d'Aston ordonna aux pompiers de préparer leurs seaux, aux soldats de marine de venir à l'arrière avec leurs armes, aux officiers de suivre son exemple. En achevant ces ordres énergiquement énoncés, Aston prit un poignard dans sa main :

— Obéir ou mourir ! dit-il d'un ton ferme.

Le premier lieutenant et les officiers sortirent enfin de leur engourdissement ; ils chassèrent les hommes des bateaux, les disciplinèrent, et un peu de calme rendit la manœuvre possible.

Dès que j'eus entendu la voix d'Aston, je m'avançai vers lui en disant :

— Je descendrai dans le magasin si vous voulez y envoyer les canotiers pour me passer de l'eau.

Sans attendre la réponse d'Aston, je me précipitai dans la grande ouverture à travers les écoutilles ; je hâtai ma course le long du second pont, entièrement abandonné, et, saisissant une corde, je descendis, à travers la fumée, directement dans le magasin. L'obscurité y était plus profonde qu'elle ne peut l'être dans la plus profonde nuit, de sorte qu'au premier instant il me fut impossible de distinguer d'où sortait le feu. Je tâtai partout, et je sentis que mes mains et ma tête étaient atteintes par l'incendie ; je pouvais à peine respirer la fumée qu'embrasait l'air. Enfin, en me heurtant contre un objet qui entrava ma marche, je sentis un corps humain, un homme mort ou ivre-mort, qui gisait au milieu de la pièce.

Le contremaître canonnier était l'individu couché par terre. Sa pipe cassée dans sa bouche avait allumé (car tout abruti qu'il était, il fumait encore) des mèches qu'on tenait amorcées pour les canons. La négligence de cet ivrogne avait alimenté ce lent et étouffant brasier de plusieurs centaines de ces mèches ; elles causaient donc l'effroyable fumée qui avait mis tout le vaisseau en révolution. Le seul danger qu'il y eût réellement était leur proximité de la poudre.

— Envoyez des hommes ! criai-je.

À ce moment, Aston parut.

— Ne descendez pas, mon ami, envoyez-moi de l'eau, beaucoup d'eau, et dans quelques secondes tout sera fini.

Aston jeta sur moi le premier baquet d'eau, en disant :

— Vous êtes tout en feu !

Mes cheveux et ma chemise brûlaient. Cette aspersion saisissante, jointe à la fumée, me renversa, et je tombai sans mouvement aux pieds d'Aston qui était descendu. Il me remplaça.

L'air frais me rendit à la vie. L'incendie était éteint, la joie et le calme avaient reparu.

Le capitaine m'envoya l'ordre de monter sur le pont.

Mes traits noircis par la fumée, mes cheveux et mes sourcils brûlés, mes vêtements en désordre, ou plutôt en lambeaux, donnaient à ma personne un extérieur si diabolique que j'avais l'air d'un démon nouvellement arrivé des enfers. Tous les officiers sourirent, mais ils parurent sincèrement louer mon sang-froid et mon courage. Je dis, ils semblèrent, car il n'est point dans les habitudes de la marine d'en exprimer davantage. Me remercier eût été s'adresser à eux-mêmes une réprimande, ils ne me dirent donc rien. Le capitaine me fit donner des soins et un second poulet !

L'impression produite par l'opportunité de mon secours ne s'effaça pas aussi promptement que le souvenir de mon impétueuse attaque contre le vaisseau malais, et j'eus le loisir, sans craindre les reproches, de paresser pendant des journées entières. Si, par habitude, on revenait aux anciennes exigences, aux

anciennes épithètes de lâche, de paresseux, je riais d'un air dédaigneux, et les officiers prenaient ma défense en disant : – En vérité, ce pauvre garçon mérite un peu de repos et beaucoup d'indulgence.

q

Chapitre 15

Dès que le vaisseau jetait l'ancre dans un port, je saisissais avec ardeur le plus futile prétexte pour prouver la nécessité de mon débarquement, et tant que le pavillon n'était pas hissé au grand mât, il était inutile de songer à me voir reparaître sur le pont de la frégate. Quand nous entrâmes pour la seconde fois dans le havre de Bombay, je sautai un des premiers dans la chaloupe qui nous conduisit à terre, et j'allai établir mon quartier général dans une taverne de la ville pour laquelle j'avais ressenti tout d'abord une vive prédilection. Là, libre de toute entrave, de toute autorité, je me plongeais sans réflexion dans toutes sortes de plaisirs et d'extravagances. Les heures que je ne consacrais ni à la société des femmes ni aux libations des festins, s'écoulaient en longues excursions faites à cheval autour de la ville. Pendant ces courses, je m'arrêtais quelquefois dans les bazars, bouleversant tout, y faisant un tapage d'enfer. Comme sur le vaisseau, j'étais la cause des bruits et des émeutes, le boute-en-train de toutes les querelles.

Dans l'Inde, les Européens tyrannisent les natifs et leur font rigoureusement sentir leur orgueilleux pouvoir. Tous les outrages peuvent être commis sur ces pauvres gens, et cela avec la certi-

tude de la plus complète impunité. La douceur faible et flexible du caractère des Indiens a acquis sous ce joug une subordination presque servile, et la résistance ou les plaintes leur sont à peu près inconnues. La bienveillance des Européens, le témoignage de leur reconnaissance pour les Indiens après de longs et fidèles services, sont exprimés par des flatteries et des caresses les jours de bonne et de joyeuse humeur, mais aussi par des traitements d'une insensible cruauté aux heures de spleen. Je parle ici du passé, et j'ignore si les rapports de ces deux peuples, si bien confondus l'un dans l'autre aujourd'hui, ne se sont pas complètement changés.

Quoique plongé dans les enchantements d'une liberté ivre de plaisir, je n'oubliais pas le pauvre Walter, auquel il n'avait point été permis de venir à Bombay. Je lui écrivais tous les jours, et j'avais arrangé qu'il resterait sur le vaisseau jusqu'au moment où ce dernier mettrait à la voile. En retenant un canot, je l'avais averti que, la veille du départ, il eût à se jeter à la mer à l'avant du vaisseau, et à nager jusqu'à la barque dans laquelle je stationnerais en l'attendant.

Quant à notre projet de vengeance relativement à l'Écossais, je me chargeais seul de l'exécution, car j'étais assez grand et assez fort pour lutter avec lui, et avec avantage.

Dans la taverne où j'avais établi le lieu de ma résidence, je fis la rencontre d'un marchand avec lequel je parvins à me lier intimement.

Dans la première jeunesse, on forme ainsi sans arrière-pensée, sans méfiance, des liaisons qui prennent une grande place et

dans l'existence du moment qui les voit naître, et dans les souvenirs qui en rappellent les joies.

À l'époque d'un âge plus sérieux, on emploie souvent des années entières pour former ces liens du sentiment qui confondent, par la pensée, deux individus l'un dans l'autre. Des officiers du bord, qui m'avaient pris en amitié, venaient souvent me voir à la taverne, et je les rendais, à leur rieuse satisfaction, les spectateurs de mille folies. Mon ami l'étranger (c'est ainsi qu'on le nommait) recherchait avec empressement la société des officiers, et il semblait prendre un vif plaisir à écouter les narrations de leurs voyages, l'histoire des différents vaisseaux auxquels ils avaient appartenu, leur manière de naviguer, et les particularités qui distinguaient leurs respectifs commandants. Sa conversation se bornait généralement à faire des demandes, et comme la plupart des marins préfèrent le plaisir d'être écoutés à celui d'écouter eux-mêmes, il en résultait qu'adoré et recherché pour son bienveillant et curieux silence, l'étranger était constamment entouré de narrateurs.

J'accompagnais souvent mon nouvel ami dans les visites inspectives qu'il faisait aux vaisseaux de guerre stationnés dans le port. Mais le seul dans lequel je ne voulus pas le suivre, et qu'il laissa de côté, fut notre frégate ; cependant, pour le dédommager de l'inexplicable refus que je lui fis de lui servir de cicerone, je lui donnai avec soin et exactitude tous les renseignements qu'il voulait bien me demander.

Quoique mon ami se fît appeler de Witt, je parlerai de lui sous son véritable nom, qui est de Ruyter. Il me dit un jour qu'il attendait une occasion pour aller à Batavia, et il parlait de cette ville comme de toutes celles des Indes, qu'il paraissait parfaitement

connaître. Entre les remarquables particularités qui distinguaient de Ruyter, il en était une qui, en piquant vivement ma curiosité, excitait au plus haut point mon admiration, et frappait mon esprit si avide de l'inconnu, si avide du savoir. Il parlait toutes les langues européennes et n'avait pas le moindre accent étranger en s'exprimant dans la langue anglaise.

De Ruyter connaissait tous les coins de Bombay, toutes ses rues ; ni la plus petite allée, ni le plus obscur carrefour n'avait échappé à son investigation. Souvent, à ma vive surprise, nous passions la soirée à courir d'une maison à l'autre, et il apparaissait au milieu des propriétaires de ces habitations comme un commensal désiré et attendu. Il s'asseyait au centre de la famille, causant avec elle dans les différents dialectes du pays, et cela avec une incroyable facilité. Tantôt il parlait gravement le guttural et sauvage idiome des Malais, tantôt le langage plus civilisé des Hindous, tantôt encore la douce et harmonieuse langue persane.

La déférence que ces différents peuples témoignaient à de Ruyter allait jusqu'à la servilité chez les uns, jusqu'à la déférence craintive chez les autres. Quand il passait dans la rue, les gros, fiers et pompeux Arméniens faisaient arrêter leurs palanquins, descendaient, et couraient au-devant de lui en proclamant tout haut le bonheur de leur rencontre.

Cet excès d'empressement, si contraire aux habitudes de ces orgueilleux négociants, m'étonnait autant que la science et la familiarité de de Ruyter avec tous ceux dont il approchait ; mais ma surprise était sans arrière-pensée, car à dix-sept ans on admire naïvement, et on ne prend pas tous les étrangers, comme à trente, pour des suppôts de police ou pour des fripons.

Dans toutes ses actions, et même dans l'accomplissement des plus insignifiantes, de Ruyter apportait une décision rapide et un imperturbable sang-froid ; il était supérieur, physiquement et moralement, à tous les hommes qui l'entouraient. Peut-être n'eussé-je pas aussi bien senti cette supériorité si elle n'avait pas été évidente au point de frapper les plus indifférents ou les moins perspicaces à pouvoir le faire.

La stature de Ruyter était haute, majestueuse ; ses membres avaient de magnifiques proportions ; la rondeur de sa taille souple donnait à tout son corps un air d'élasticité et d'agilité extrêmement rare chez les habitants de l'Est. Ce n'était qu'après un sérieux examen qu'il était possible de découvrir que sous la mince et fragile écorce du dattier se cachait la force du chêne.

Pour plaire aux yeux d'un artiste, la figure de de Ruyter manquait de largeur, mais elle était dominée par un beau front, un front clair, intrépide, sans une ride, aussi poli, quoiqu'il ne fût pas aussi blanc, que du marbre de Paros sculpté. Ses cheveux étaient noirs et abondants, ses traits bien dessinés ; mais la plus grande beauté de de Ruyter étaient ses yeux, à la couleur si variable qu'il était impossible d'en déterminer la nuance. Semblables au teint d'un caméléon, ils n'avaient pas de couleur fixe, mais, comme un miroir, ils réfléchissaient toutes les impressions de son esprit.

Au repos, les yeux de de Ruyter semblaient obscurcis par un nuage bleuâtre ; mais quand ils étaient animés par l'entraînement de la conversation ou par la véhémence des sentiments, ce brouillard disparaissait, et ils devenaient vifs, brillants, lumineux comme un rayon de soleil. Cette lueur intense éblouissait tellement nos regards, qu'il nous était impossible d'en supporter le

contact sans baisser nos yeux à la fois effrayés et fascinés. Les sourcils étaient épais, droits et saillants.

De Ruyter avait contracté, sous l'ardente chaleur du soleil de l'Est, l'habitude de fermer à demi ses paupières, et ce mouvement, presque continuel, avait fini par tracer au coin de l'œil une infinité de petites lignes, mais ces lignes étaient légères, délicates comme des ombres, et n'avaient rien qui pût rappeler ou les signes prématurés d'une vieillesse précoce ou ceux d'une débauche constante, ainsi que le révèlent souvent les tempes des hommes du Nord.

La bouche était nettement, hardiment coupée, pleine d'expression, et la proéminence de la lèvre supérieure avait, lorsque de Ruyter parlait, un mouvement nerveux et indépendant de sa compagne. Les contours fiers et à la fois suaves de cette bouche donnaient à la physionomie un air posé, sérieux, bienveillant, mais d'une invincible détermination. On sentait qu'après avoir prononcé un refus, elle ne devait jamais revenir sur l'expression et sur l'exécution de sa volonté.

Quoique naturellement d'un teint moins brun que le mien, le visage de de Ruyter était, en certains endroits, presque brûlé par le soleil ; mais cette nuance foncée s'alliait bien à l'ensemble de toute sa personne, quoique le vieillissant un peu ; car il avait à peine trente ans.

Si je suis minutieux, si je m'arrête aux détails en faisant la description de de Ruyter, c'est pour arriver à faire comprendre l'influence extraordinaire qu'il exerça sur mon esprit et sur mon imagination. Il devint le modèle de ma conduite, et le but de mon ambition fut de l'imiter, même dans ses défauts. Mon émulation

s'était éveillée pour la première fois de ma vie. Je me trouvais impressionné par l'intelligence, par la grandeur, par l'évidente supériorité d'un être humain. En toute circonstance, grave ou futile, de Ruyter avait une manière d'agir si naturelle, si libre, si noble, si spontanée, que cette manière semblait être produite inopinément par sa propre individualité, et tout ce que faisaient les autres ne paraissait plus qu'une imitation affectée.

L'influence énervante d'une longue résidence dans un climat tropical n'avait pas fatigué de Ruyter ; la vigueur de son tempérament, sa force et son énergie semblaient insurmontables. Les fièvres mortelles des Indes n'avaient pas corrompu son sang, et les feux du soleil tombaient impunément sur sa tête nue, car il vaquait en plein jour à ses occupations ordinaires. J'observais alors qu'il buvait peu, dormait à peine et mangeait très frugalement.

De Ruyter partageait souvent mes longues veilles ; il assistait à mes orgies, se joignait à nous ; mais il ne buvait que son café en fumant son hooka ; néanmoins, il nous surpassait en gaieté, et malgré la vertu soporifique du moka berrie, il suivait la vivacité de nos causeries. Quand l'entraînement en était excité par le jus de la grappe ou par l'arrack-punch, sans le moindre effort, de Ruyter saisissait le ton de la conversation, et montrait ainsi la condescendance et la souplesse de son esprit, tandis que d'un regard, d'une parole ou d'un geste, il eût pu plier à l'ordre de sa volonté ou au souhait de son caprice l'entêtement du plus obstiné d'entre nous tous. Mais de Ruyter préférait faire ressortir le caractère des autres ; il préférait les voir dans leurs couleurs naturelles : il se mettait donc de pair avec nous, et par cette conduite,

il obtint une influence que Salomon, avec toute sa sagesse et tous ses proverbes, n'a jamais possédée.

q

Chapitre 16

Traité comme un égal par un être d'une supériorité si grande, je ressentis un vif orgueil, et cette intime satisfaction me donna un air d'importance tout à fait grandiose. La conduite de Ruyter lui gagna mon entière confiance, et insensiblement il parvint à arracher de mon cœur ses plus secrètes pensées.

Je lui dis un jour que j'étais fermement résolu à abandonner la profession maritime, parce qu'elle ne pouvait réaliser l'ardente ambition et la perspective de gloire qu'elle avait peinte à mon esprit. Mais, au lieu d'encourager l'exécution de ma fuite prochaine du vaisseau, il m'engagea à ne rien faire prématurément et sous l'empire de la passion.

— Mon cher de Ruyter, m'écriai-je, j'ai souffert d'horribles outrages, j'ai vu s'enfuir une à une toutes mes espérances, et l'abandon de ma famille a été la pierre d'achoppement contre laquelle sont venus se réunir tous mes malheurs. J'ai pris la ferme détermination de me défaire des entraves qui, en embarrassant mon intelligence, bornent mes aspirations, et je vous déclare que, s'il m'est impossible de rien faire de mieux, j'irai dans les jungles, je m'associerai aux buffles et aux tigres, et là je serai au moins le libre agent de ma courte vie. Oui, de Ruyter, je préfère l'existence périlleuse et sauvage d'un chasseur de bêtes fauves à celle qui est

contrainte de se soumettre à un despotisme de fer, à un despotisme qui comprime la pensée… N'est-il pas écrit dans le code de la loi navale : Vous ne devez, ni par regard, ni par geste, témoigner que vous êtes mécontent de ceux qui vous gouvernent en tenant le fouet de la correction levé sur votre tête. Si les dieux nous gouvernaient par une brutale intimidation, quel est celui qui ne se révolterait pas ? Et si nous devons avoir un maître, pourquoi ne pas entrer au service des démons et des diables en bons termes et avec des accords avantageux ?

— Mon ami, me répondit de Ruyter, vous vous éloignez de la route et vous laissez parler vos passions ; retenez-les, regardez les choses sous leurs véritables couleurs, et non défigurées par la teinte jaune dont les enveloppe votre esprit malade. Nous ne pouvons pas être tous chefs, oppresseurs et maîtres ; il est impossible également qu'un supérieur contente toujours ceux qui sont sous ses ordres. Votre esprit a reçu une fausse direction, mon cher Trelawnay, c'est moins votre faute que celle de vos parents.

L'égarement de votre imagination vous est venu de faibles, mais non de méchantes créatures. Puisque vous avez souffert, mon enfant, puisque vous avez subi le joug de ces esprits étroits et moroses, vous devez apprendre à raisonner juste, apprendre à connaître, et tâcher de conquérir cette charitable vertu qu'on appelle la tolérance, apprendre surtout à distinguer entre la faiblesse et la méchanceté de ceux qui vous ont offensé. Dans le véhément récit que vous m'avez fait de vos griefs contre la destinée et contre ceux qui ont contribué à vous rendre malheureux, je ne vois qu'un cas de malice réelle, et, entre nous, il est trop insignifiant pour qu'on daigne y arrêter une seule pensée de rancune : je veux parler du lieutenant écossais.

— Comment, de Ruyter, vous appelez peu de chose l'entière ruine et la complète dégradation que ce misérable a accumulées sur mon ami Walter ? J'en suis la cause, et je me dévoue à venger ses injures. Puissent tous les malheurs de la vie s'abîmer sur ma tête, puisse le paria m'insulter et me cracher au visage, puissent les chiens sauvages me poursuivre à travers les forêts, si je pardonne à ce monstre !

Le nom maudit de l'Écossais tremblait sur mes lèvres, et j'allais le prononcer, lorsque le scélérat lui-même entra dans la salle de billard où nous étions.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur moi, le lieutenant s'aperçut de mon émotion, et le regard de fureur dont j'accueillis son entrée, joint à la rougeur qui colorait mes joues, le fit rester un instant immobile sur le seuil de la porte, ne sachant s'il devait avancer ou reculer.

Il se décida pourtant, et après avoir éclairé sa figure verdâtre d'un gracieux sourire, après s'être armé de toute cette artillerie de grimaces et d'affectation courtisane qui lui avait fait faire son chemin dans le monde en détruisant toutes les espérances des bons, des braves, des honnêtes gens, il s'avança vers nous. – Je dois dire que, pendant mon séjour à la taverne, il était venu très souvent s'y attabler, et qu'il déployait sur terre autant d'affabilité et d'obligeance qu'il montrait de cruauté et d'injustice sur le vaisseau.

Comme j'étais placé sous son commandement personnel, le lieutenant me considérait encore esclave de son pouvoir. Il s'approcha donc de moi, et me dit de sa voix mielleuse :

— Eh bien ! Trelawnay, allez-vous aujourd'hui à bord ? Le vaisseau met à la voile demain ; tous les officiers seront rentrés dès l'aurore.

— Vraiment ? répondis-je d'une voix sombre, car je cherchais à contenir l'emportement de ma fureur. Mais chaque fibre de mon corps tressaillait de colère, et mon sang bouillonnait dans mes veines comme une lave ardente. Monsieur, dis-je au lieutenant en faisant quelques pas vers lui, l'heure de régler mes comptes vient de sonner ; je vais m'en occuper, car, fort heureusement, mon principal créancier est ici.

— Que voulez-vous dire ? demanda l'Écossais en considérant d'un air effaré le bouleversement de ma physionomie.

— Je vais me faire comprendre : un jour vous m'avez défendu de paraître devant vos yeux la tête couverte ; je vous obéis pour la dernière fois.

Et, en prononçant ces paroles, je lui jetai mon chapeau au visage.

Le lieutenant resta debout, pâle, stupéfait.

— Monsieur, repris-je en me dépouillant de mon habit, que je foulai aux pieds, je suis libre, vous n'êtes plus mon chef, et si je dois vous reconnaître une supériorité sur moi, il faut me la prouver avec votre épée.

Je fermai la porte en me plaçant entre la sortie et l'Écossais, et je lui dis insolemment :

— Allons, défendez-vous ! M. de Ruyter et nos amis vont voir un beau jeu !

L'Écossais voulut tenter de franchir l'espace qui le séparait de la porte, en murmurant d'une voix plus effrayée que surprise :

— Que voulez-vous, Trelawnay ? avez-vous bien toute votre raison ?

Je bondis sur ce lâche, et, le saisissant par le collet, je le traînai au milieu de la salle.

— Vous ne vous échapperez pas, mauvais drôle, défendez-vous, ou je vous frappe sans merci !

— Monsieur de Ruyter, s'écria le lieutenant, je réclame votre protection ; ce garçon est fou, car, en vérité, il est impossible de comprendre où il veut en venir.

— Cependant, répondit Ruyter sans quitter le bout d'ambre de sa longue pipe, cela me semble très clair ; arrangez-vous avec lui, vos querelles ne me regardent pas, et vous feriez mieux, au lieu d'hésiter, de tirer votre épée et de vous mettre en garde. Trelawnay est un enfant et vous êtes un homme, si j'en juge par votre moustache.

Le lieutenant, dont l'esprit était bouleversé par la crainte, s'humilia devant moi ; il protesta d'une voix tremblante qu'il n'avait pas voulu m'offenser, mais que cependant, si je lui avais cru cette intention, il en était peiné et m'en demandait cordialement pardon.

— Remettez votre épée au fourreau, mon jeune ami, ajouta-t-il, et venez à bord avec moi ; je vous jure que jamais je n'userai contre vous du droit de représailles ; que ce qui s'est passé ici sera à jamais oublié.

Cette lâcheté ignoble, cette bassesse honteuse me firent rougir.

— Souviens-toi de Walter, brigand, souviens-toi de Walter, lâche assassin ; quoi ! aucune insulte, aucun mépris, aucune injure ne peut t'émouvoir. Eh bien ! que la punition s'accomplisse, et malheur, malheur à toi !

Je tombai sur lui comme la foudre. Je le frappai au visage, et, lui arrachant ses épaulettes, je les déchirai en mille morceaux.

— Le noble drapeau anglais est déshonoré par un lâche, je dois en purger la terre !

Cris, protestations, prières, ce vil personnage employa tout pour tenter de m'attendrir, mais il ne faisait qu'exalter ma rage. J'avais honte en moi-même d'être resté, de m'être courbé si longtemps sous la domination d'une créature indigne du nom d'homme et du titre d'officier.

Quand je l'eus jeté presque sans connaissance à mes pieds, je lui dis :

— Pour les torts que tu as eus envers moi, j'ai pris une juste revanche ; mais pour les souffrances dont tu as accablé Walter, il me faut ta vie !

Mon épée s'était brisée sur le dos du lieutenant, je lui arrachai la sienne.

Je l'eusse infailliblement tué, si une main plus forte que mon bras menaçant n'eût arrêté le coup mortel que j'allais porter.

— Ne le tuez pas, mon ami, dit derrière moi la voix grave de de Ruyter, prenez cette queue de billard, un bâton est une arme as-

sez convenable pour châtier un lâche ; ne souillez pas dans son ignoble sang l'acier de votre épée.

Je ne pus m'opposer à la volonté de de Ruyter, car il m'avait désarmé. Je saisis donc la queue de billard, et je frappai rudement le scélérat, qui poussait des hurlements épouvantables. Je ne m'arrêtai qu'après avoir vu que mes coups tombaient sur un homme mort ou sans connaissance.

Pendant le combat, de Ruyter avait placé des sentinelles à la porte afin de prévenir toute surprise ; lorsqu'il vit mon ennemi vaincu, il leva la consigne. Alors un grand tumulte se fit entendre, et une foule compacte de noirs et de blancs se précipita dans la salle.

q

Chapitre 17

A la tête de cette bande, et à mon grand étonnement, j'aperçus mon ami Walter. Sa surprise fut aussi vive, aussi joyeuse que la scène qui se présentait à ses yeux était extraordinaire. L'homme qu'il haïssait le plus gisait à ses pieds. Walter le regarda avec une sorte de triomphe ; ses lèvres frissonnèrent, et son visage passa d'un rouge ardent à une pâleur livide. Il leva les yeux vers moi, et me voyant tremblant et muet, un tronçon d'épée à la main, il comprit qu'il arrivait trop tard. Son regard, empreint de reconnaissance et de regret, rencontra celui de Ruyter.

— Vous vous nommez Walter ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, dit de Ruyter, votre bourreau est vaincu ; mais il serait à souhaiter que Trelawnay gardât quelques mesures dans les emportements de sa colère.

— L'aurait-il tué ? s'écria Walter.

— Je n'en suis pas certain, répliqua mon ami en s'approchant de l'Écossais, dont il tâta le pouls. Non, non, dit-il, enlevez-le, il a la vie tenace ; la mort ne veut pas de ce tison d'enfer.

Les serviteurs soulevèrent le lieutenant, qui ouvrit les yeux ; le sang sortait abondamment de sa bouche, car il avait plusieurs dents brisées. C'était vraiment un objet digne de commisération ; il criait comme un enfant, et se tordait les bras en demandant du secours.

Le premier regard du lieutenant rencontra les yeux irrités de Walter ; il frissonna et baissa les paupières devant le visage altéré de sa victime.

— Trelawnay a cassé son épée sur son dos, dit de Ruyter à mon jeune camarade, et je crois que cet homme serait aussi difficile à tuer qu'un chat-tigre. Je n'ai jamais vu une créature supporter tant de coups sans rester sur place. Allons, venez, mousses, votre ennemi en a reçu assez, et même trop si vous devez en répondre. Votre manière de punir les chefs et de renoncer au service peut vous attirer de grands embarras, et avant que l'alarme soit donnée, avant que les clameurs qu'elle ne manquera pas de soulever ferment les portes de la ville, il faut vous enfuir… Suivez-vous votre ami, Walter ? Sans doute, car je m'aperçois que vous avez également quitté l'uniforme bleu. Que signifie cette

couleur rouge ? Avez-vous changé après mûre réflexion ou par simple boutade ?

J'avais remarqué avec une vive surprise que Walter était vêtu en militaire.

— Oui, j'ai changé d'uniforme, monsieur, répondit-il à de Ruyter ; non par boutade, mais, comme vous le dites, après mûre réflexion. J'en remercie les prières de ma mère et la bonté de Dieu, qui ont permis que je trouvasse un emploi dans le service de la compagnie. Le vaisseau m'a déposé ici ce matin, et j'accourais auprès de Trelawnay dans l'espoir d'acquitter ma dette envers le lieutenant.

— Mon cher enfant, me dit de Ruyter, venez et fuyez comme le vent, vous aurez le temps de causer avec votre ami dans une meilleure occasion ; les instants sont précieux ; allez au bungalow dont je vous ai parlé l'autre jour, près du village de Pimée. Vous connaissez le chemin ; Walter ou moi nous irons vous rejoindre aussitôt que la frégate aura quitté le rivage et que le bruit qui va suivre votre duel sera entièrement éteint. Allons, adieu, partez vite.

Mon cheval me fut amené. C'était une bête vicieuse, qui avait quelque chose de louche dans son regard, d'une sinistre expression. Il avait été amené d'Angleterre ; et comme il avait déjà renversé plusieurs officiers, personne ne voulait plus le monter ; de sorte qu'au moment où on me l'offrait, il jouissait d'une véritable sinécure.

N'ayant jamais trouvé de caractère aussi opiniâtre que le mien, je fus enchanté de la rencontre, et je me pris d'une belle amitié pour cet entêté quadrupède. Il y avait pour moi un réel

plaisir dans l'ardente lutte de nos deux natures, aussi tenaces l'une que l'autre dans la domination de leur volonté.

Un cheval fougueux et rétif n'est considéré, sous le climat tropical de l'Inde, que comme un moyen de récréation, mais de récréation rare. Les nonchalants cavaliers préfèrent le pas doux, lent et tranquille d'une jument bien apprise, qui suit docilement la direction de la bride.

Mon sauvage compagnon était une sorte de bête féroce pour les timides naturels, et dans les premiers jours de notre lutte on chercha à deviner lequel de nous deux serait vainqueur. Tous les jours je galopais dans les rues étroites de Bombay, au grand péril des hommes, des femmes et des marmots en pleurs. Le nombre des cabanes renversées, des meurtrissures faites, des fractures, des contusions, est innombrable, et je crois que le district tout entier, avec ses cent castes, se réunissait dans un souhait général pour appeler sur moi les malédictions les plus épouvantables. Si ces malédictions avaient pu me désarçonner et rouler mon corps sous le sabot de mon cheval, personne n'eût bougé un doigt pour arrêter l'exécution d'un si juste châtiment.

Grâce à un mors et à une selle turcs que j'avais substitués par méprise à la selle et au mors anglais que j'avais d'abord, ivre ou à jeun je gardais mes étriers. Peu à peu je parvins à dominer, sinon à dompter la fougue du cheval, et j'arrivai enfin à lui faire comprendre qu'aussi entêté que lui, je resterais toujours le maître. Si bien que fatigués, lui d'être battu, moi de battre, nous arrivâmes au parfait accord d'une sincère amitié.

En quittant de Ruyter et mon camarade, je montai donc sur ce cheval. J'avais une veste de de Ruyter, une épée qu'il m'avait

donnée, passablement d'argent dans mes poches, et le cœur ivre de joie et d'indépendance. Sous l'influence des coups de bâton que j'avais donnés au lieutenant, fièvre de bataille qui faisait frissonner ma main, j'administrai quelques coups à ma monture, et nous gagnâmes au triple galop les portes de la ville.

La garde de cipayes était rangée sous l'arche de la porte, réunie pour quelque point de service.

Une idée brutale me traversa l'esprit.

Mon antipathie pour les extérieurs de la servitude s'étendait sur tous ceux qui en étaient revêtus.

Je me sentis, en voyant ce troupeau d'esclaves, si supérieur en intelligence et en force, que, pour prouver mon amour pour l'indépendance et pour ma nouvelle émancipation, je m'élançai vers le centre du bataillon formé par les gardes.

Ma capricieuse monture parut me comprendre et se jeta en avant.

— Hourrah ! hourrah ! m'écriai-je, et je passai comme un éclair à travers le groupe. Les uns tombèrent, les autres furent blessés ; mais leurs cris n'arrêtèrent ni mes sauvages acclamations ni ma fuite dans la plaine sablonneuse qui entoure la ville. Là, loin de tout bruit, loin de tout regard, je me laissai aller aux violents transports de ma joie, extravagances d'un fou qui vient de briser ses chaînes. Je guidai mon cheval au milieu des sables, toujours poussant des cris jusqu'à perdre la respiration ; puis, armé du sabre de de Ruyter, je m'escrimai de toutes mes forces, sans m'inquiéter de la tête ou des oreilles de mon compagnon. Dès que j'eus entièrement perdu du regard les portes de la ville,

j'examinai les alentours, et, n'apercevant aucune créature humaine, je descendis…

— Nous voici libres, entends-tu ? dis-je à mon cheval en caressant son cou ruisselant de sueur ; libres, la chaîne de mon esclavage est rompue. Qui me commandera maintenant ? Personne. Je ne veux plus d'autre guide que mon instinct : je suivrai ma propre impulsion. Qui replacera un joug sur mes épaules ?

Que celui qui aura cette audace vienne, je me défendrai ; et si la flotte et toute la garnison étaient à ma poursuite, je les attendrais de pied ferme ; je ne bougerais pas !

q

Chapitre 18

Je me complaisais tellement dans l'admiration de mon courage et dans celle de mon indépendance, que je racontais au vent et à l'immensité de la plaine l'histoire de mes luttes, l'enchantement de ma victoire. Ma poitrine était si gonflée par les battements de mon cœur, qu'il me fut impossible de supporter sur mes épaules la veste de de Ruyter ; je m'en dépouillai, et, malgré l'ardeur brûlante d'un sable dont l'étincelant éclat réfléchissait les rayons du soleil, je continuai ma course effrénée, traînant mon cheval par la bride et le forçant à galoper derrière moi.

Je fus tout à coup arrêté au milieu de mes cris et de mes gambades par la vue d'un spectacle qui arrêta court mes bruyantes acclamations.

Ma première idée fut, non la crainte, mais la croyance que le bataillon si bien renversé par mon cheval à la sortie de la ville s'était mis à ma poursuite. Mais cette erreur fut dissipée, lorsqu'une seconde d'observation m'eut fait voir que je me trouvais placé entre Bombay et l'objet qui attirait mes regards. Je tâchai donc de distinguer les détails du tableau confusément déroulé devant l'ardeur de mon attention. Malgré tous mes efforts, il me fut impossible d'apercevoir autre chose qu'un nuage de sable argenté qui s'élevait dans l'air en formant un cercle brillant, dont le centre était un point noir. Je remontai vivement sur mon cheval, et, l'épée à la main, je courus éclaircir le mystère de ce tourbillonnement.

Le point noir autour duquel miroitaient les nuages lumineux du sable était un cheval tournant sur lui-même avec une vigueur et une précipitation qui, de minute en minute, croissait de violence et de rapidité.

Ma monture s'arrêta soudain, releva brusquement la tête et répondit par un hennissement aux cris presque sauvages de son compagnon ; puis, malgré le puissant effort de ma main, qui maintenait la bride, il se précipita au milieu du cercle avec impétuosité.

Aveuglé par le sable, je ne distinguai d'abord que le farouche animal ; mais, guidé bientôt par la voix d'un homme qui m'appelait à son secours, je puis voir un soldat à moitié couvert de sable, et dont la figure était horriblement souillée d'un mélange de sang et de sueur.

— Qu'y a-t-il ? m'écriai-je.

Au son de ces paroles, le cheval irrité suspendit sa course haletante, et ses grands yeux noirs se fixèrent sur moi. Ses narines, dilatées, étaient d'un rouge de feu ; le sang, qui jaillissait de sa tête et de son cou, mêlé à une écume blanche, couvrait son beau poitrail d'ébène. La crinière hérissée, la queue relevée, la bouche ouverte, il s'avança majestueusement vers moi.

— Quelle magnifique bête ! pensai-je en moi-même, oubliant, dans ma contemplation admirative, le malheureux qui m'appelait encore.

À l'approche du cheval, je me mis sur mes gardes en agitant devant ses yeux la lame étincelante de mon épée, mais je ne l'effrayai pas, car il battit fièrement la terre avec son pied gauche, me regarda un instant et reprit sa course sur lui-même en lançant avec ses jambes de derrière un nuage de sable sur la tête du cavalier renversé à quelques pas de lui.

Protégé par la selle et son caparaçon, armé de son sabre, le soldat se défendit vigoureusement et porta un coup violent au cheval. Celui-ci se retourna, et, comme un lion en fureur, il bondit sur son maître, qu'il essaya de saisir avec ses dents. Il voulait, sans nul doute, tuer le pauvre militaire, car il tenta de se rouler sur lui. D'après mes idées sur l'indépendance, j'aurais dû, voyant là, face à face, un maître et un esclave, prendre le parti de l'opprimé ou rester neutre ; mais un sentiment d'humanité, peu en harmonie avec l'admiration que m'inspirait le courageux quadrupède, me fit songer à l'homme : j'essayai donc de me placer entre eux deux ; cela n'était pas facile à faire, car le cheval, dont je voulais tourner la fureur contre moi, refusait de répondre à mes attaques et concentrait toutes ses forces et toute son attention à frapper le soldat.

Cette lutte, dans laquelle je voyais comme dans toutes l'image de la guerre, me fit bondir le cœur, et je résolus de vaincre ce sauvage antagoniste. D'une voix retentissante je jetai mon cri de liberté, et au dernier hourrah je frappai le cheval, qui s'enfuit en hennissant à une centaine de mètres. Je sautai aussitôt à terre, et je secourus le blessé. Pendant que je m'occupais de consoler le pauvre homme, le cheval revint à la charge. Indigné de cette déloyale attaque, je saisis mon épée à deux mains, et sans pitié pour ma propre admiration, sans pitié pour le superbe animal, je le frappai si rudement, qu'après avoir fait quelques pas en arrière, après avoir laissé échapper de sa bouche un sourd et lugubre gémissement, il tomba pour ne plus se relever.

— De l'eau ! de l'eau ! murmura le blessé, de l'eau ! de grâce ! de l'eau.

— Mon brave, je n'en ai pas, et nous sommes dans une plaine aride, lui dis-je en ôtant de sa bouche le sable et le sang qui l'empêchaient presque de respirer.

Après lui avoir essuyé le visage avec ma veste, je compris, moitié par signe, moitié par parole, qu'il y avait un soulagement à ses souffrances dans les fontes de sa selle. Je cherchai vite, et je trouvai en effet ce que le vieux Falstaff préfère à une pistole, une bouteille, non de vin de Canarie, mais d'arrak. J'en fis boire au blessé, et je lui lavai avec le reste le visage et la tête.

— Mon ami, lui dis-je, voulez-vous monter sur mon cheval jusqu'à ce que nous soyons arrivés à quelque hutte ?

— Merci, monsieur, merci ; j'ai assez des chevaux pour aujourd'hui.

— Eh bien ! voulez-vous marcher ?

— Comment le pourrais-je ? mon bras et ma jambe gauche sont brisés ! Sans cette double fracture, vous ne m'eussiez point trouvé si faible contre les attaques de ce sauvage animal. Si vous n'étiez pas venu à mon secours, il m'eût infailliblement tué. Je n'ai jamais rien vu de pareil, et cependant je suis cité comme un rude cavalier au régiment ; car, pendant seize ans, j'ai dompté, dominé, rendu doux comme des moutons de bien féroces brutes, de bien indomptables chevaux. Jamais de ma vie, et je ne suis plus jeune, non, jamais je n'avais été désarçonné. Mais celui-ci n'est point une bête ordinaire ; c'est un démon incarné dans un corps animal ; il m'a jeté sous ses pieds, et comme une bête farouche, il a voulu me massacrer ; il était fou, j'en suis certain. J'espère, monsieur, qu'il ne se relèvera plus, vous l'avez bien réellement tué ?

— Oui, il palpite encore, mais c'est la dernière convulsion de l'agonie ; il sera mort dans quelques minutes.

Ô pauvre bête ! pensai-je en moi-même. Pardieu ! j'aurais bien dû rester neutre.

Dungaro était le village le plus proche de nous ; je remontai sur mon cheval, et après avoir engagé le soldat à attendre patiemment mon retour, je partis pour me mettre à la recherche d'un palanquin.

Je trouvai à mon retour le blessé un peu plus calme.

En jetant un dernier regard sur le cheval mort, il me dit :

— Cette belle et méchante bête a appartenu au colonel du régiment, qui l'avait prise à un Arabe. Elle avait d'abord paru très

douce et très docile ; puis, tout d'un coup et sans qu'il fût possible de découvrir la cause de cette évolution du caractère, elle devint tellement féroce, tellement vicieuse, que personne ne voulut plus la monter.

J'entrepris de dompter ce cheval, et je fis tout mon possible pour y parvenir ; mais ce fut en vain que j'essayai d'abattre sa fougue ; les coups l'irritaient, et la privation de nourriture le rendait furieux. Il guettait constamment, et avec une finesse étonnante, la possibilité de me mordre.

Un jour, au moment où je versais l'avoine dans sa mangeoire, il me prit par le dos et me jeta dans son râtelier. Je n'étais pas assez fort pour entrer seul en lutte avec lui, surtout lorsqu'il n'était ni sellé ni bridé et que j'étais sans armes, et ce ne fut qu'avec l'aide de quelques-uns de mes camarades que je pus me délivrer.

Chaque fois que je le montais, au lieu de suivre la route sous la direction de ma main, il n'était occupé qu'à saisir un instant propice pour me jeter par terre : il n'avait point encore réussi ; mais, aujourd'hui il a fait des mouvements si violents, qu'il est parvenu à renverser la selle, et tandis que j'étais occupé à la replacer sans me démonter, il s'est élancé au grand galop et m'a jeté bas. Mais au lieu de fuir, la maligne bête est revenue sur ses pas et m'a brisé bras et jambe. Je me suis défendu, mais sans votre bienheureuse intervention, monsieur, je serais mort, et d'une mort horrible. Grâces vous soient rendues !

Vous avez dû voir que je l'ai blessé à plusieurs reprises, mais mes coups enivraient sa fureur. Cependant j'étais encore plus épouvanté de ses regards et de ses cris que du mal qu'il me fai-

sait. Je vous l'ai déjà dit, monsieur, et je vous le répète encore, c'était le diable en personne.

— Vous croyez ? dis-je en souriant. Alors, c'est une consolation pour vous de voir qu'il n'existe plus.

J'ajoutai un adieu à ces paroles, et en payant le transport du soldat à Bombay, j'indiquai aux porteurs le chemin de l'hôpital.

q

Chapitre 19

Au coucher du soleil je retournai au village de Dungaro, décidé à terminer une journée active par une nuit bruyante.
Ce village est mis à part par le gouvernement pour être l'exclusive résidence d'une caste particulière. C'est là une espèce de petite Utopie.

Je mis mon cheval en sûreté et je fis un tour dans les rues du village pour examiner les groupes bizarres qui se trouvaient dans l'intérieur ou à la porte des huttes de banc et de bambous entrelacés.

Les beautés noires et huileuses de Madagascar se présentèrent d'abord à mes regards, qui furent bientôt éblouis par la rencontre d'une épaisse Japonaise aux yeux de furet, au teint couleur d'ambre, et qui me regarda d'un air si hébété, que je me mis à rire et à sauter autour d'elle, à son grand ébahissement. J'aperçus enfin la demeure d'une amie, femme charmante, qui, au besoin, vendait à boire à ses visiteurs. J'entrai donc chez elle. Cette ai-

mable dame était le schaich femelle de la tribu, et son habitation se distinguait des autres par un second étage avec vérandas.

Cette habitation, splendide en comparaison de son pauvre entourage, était le principal refuge des Européens, en l'honneur desquels la maîtresse du logis portait une coiffure anglaise qui rendait bizarre jusqu'au grotesque son visage d'acajou. Mais Anne réunissait dans sa belle personne tous les traits caractéristiques du buffle des forêts. Sa peau, épaisse et de couleur sombre, était couverte d'un poil rude et menaçant ; ses yeux s'enfonçaient dans leur orbite ; elle avait les jambes courbées, une bosse de dromadaire et des dents d'éléphant ; en un mot, c'était la plus horrible sorcière qui eût jamais hanté les sabbats du démon.

À peine entré, j'entendis accourir, pour me faire honneur, les hôtes de la maison. D'abord je distinguai les petits piétinements des enfants et le bruit de leurs anneaux.

Le bras, les poignets, les orteils, les doigts de ces enfants étaient encombrées de bagues de laiton et d'argent, et ils étincelaient de verroteries, ce qui faisait exécuter au mouvement de leur marche la plus incroyable musique. Après m'avoir salué par des cris épouvantables, ils grimpèrent à une échelle de bambou placée à la porte de la maison, et comme d'actives fourmis, ils passèrent la soirée à monter et à descendre, du toit sur la terrasse, de la terrasse sur le toit, et cela sans relâche, sans lassitude, sans pitié pour mes oreilles.

Après les enfants parurent quelques femmes en pantalons flottants, en vestes de coton, le front orné d'étoiles d'ocre rouge ou jaune. Dans le groupe qu'elles formaient au milieu de pièce, se voyaient toutes les gradations des couleurs : le terreux, l'olivâtre,

le gris de plomb, le cuivre, enfin toute la famille des bruns, depuis le rouge foncé de l'Inde jusqu'au noir de jais des escarbots (petite bête noire) de ma patrie. Là, tous les âges et tous les degrés de stature se trouvaient réunis, depuis neuf ans, l'âge de la vieille Hécate, jusqu'à quatre-vingt-dix ans ; depuis la hauteur du tube de ma pipe jusqu'à celle du palmier.

Tous les habitants du pays se succédèrent dans cette salle, panorama vivant qui déroula à mes yeux toutes les formes de la création humaine. J'y vis la Kubshée aux membres souples et légers, unie au bouffi et obèse Hottentot, qui agite son corps avec la pesanteur d'un marsouin ; la jeune et belle Hindoue aux yeux de cerf et aux formes d'antilope ; le beau et gras Arménien à la large face imprégnée d'huile, et ressemblant à une énorme tortue ; puis la douce et mignonne Passée, blanche tourterelle de ces contrées. Au milieu de ces caractéristiques figures, se trouvaient les Chéechees, race mélangée de sang européen et de sang indien : composée de feu et de glace, unissant la blancheur mate et grasse des Anglais aux noirs chevaux de l'Est, et compensés largement du teint rosé de leurs frères d'Occident par les yeux brillants de leurs mères.

En entrant dans la hutte, j'avais donné l'ordre de préparer tous les ingrédients nécessaires pour composer le breuvage que les Esculapes désignent sous le nom de feu liquide, mais que les ignorants appellent simplement un punch.

Je versai dans mon estomac une si grande quantité de cette liqueur, que je fus presque privé de l'usage de mes sens, et que je fis un violent effort pour me traîner hors de la salle, et aller chercher un peu de l'air au dehors.

Je m'approchai en chancelant de l'échelle de bambou abandonnée par les enfants, et j'allais grimper sur le toit pour y chercher un peu de fraîcheur, lorsque la vieille schaich se plaça devant moi pour s'opposer à mon ascension. Je l'envoyai d'un tour de main faire une pirouette dans la chambre, puis j'arrachai une branche de pin tout enflammée, et je montai dans une sorte de grenier.

La moitié des hôtes de la maison se leva en fureur. L'opposition de la vieille m'aurait arrêté si j'avais été à jeun ; mais, dans mon état d'ivresse, mon opiniâtreté devint inébranlable.

— Éloignez-vous tous, m'écriai-je, ou je verrai si vous êtes de la véritable espèce des salamandres !

En prononçant cette menace, j'appliquai mon flambeau ardent aux branches de canne de la hutte.

Ceux qui, en se levant en fureur de leur place autour des tables, avaient voulu s'opposer à l'exécution de ma sale bravade, tombèrent à genoux en croassant comme des corbeaux pris au piège.

Au milieu du tumulte, une voix rude fit entendre ces paroles :

— Arrêtez, arrêtez, jeune chien !

— Holà ! vieux sabot ! m'écriai-je en reconnaissant la voix de mon dernier capitaine (vieux sabot était un sobriquet que nous lui avions donné d'après la dimension exorbitante de son pied). Holà ! vieux sauteur ! Vous ici, et ayant bu !

— Descendez, monsieur ; que signifie une telle hardiesse ? Pourquoi n'êtes-vous pas à bord, monsieur ; ne connaissez-vous

pas les ordres ?

— Descendez, monsieur, répétai-je en riant, non, je ne veux pas descendre, je n'ai pas l'intention de retourner à bord, je suis mon maître, mon maître absolu, tout-puissant seigneur.

— Que voulez-vous dire, faquin que vous êtes ?

— Ce que je veux dire, c'est qu'avant de nous souhaiter un grand bonheur éloigné l'un de l'autre, nous prendrons ensemble un glorieux bol de punch, et cela en dépit de vos graves regards.

Voyant qu'il était dans l'obligation ou d'acquiescer à mes désirs ou de voir brûler la hutte, le commandant me donna la main pour descendre.

Le brave homme n'était pas d'un naturel bien féroce, et, d'un autre côté, quoique ce ne fût pas un ivrogne, il ne vivait pas tout à fait comme un saint anachorète.

Nous nous assîmes en bons amis en face d'un bol de punch, et je me mis à chanter, ou plutôt à rugir la chanson du vieux commodore ;

Les boulets et la goutte

Ont tant frappé son vieux corps,

Qu'il n'est plus capable d'être porté par la mer.

Après la chanson et pour sa récompense de l'avoir si bien écoutée, je fis un long sermon au bon capitaine. Je m'étendis sur ses nombreux péchés, sur ses iniquités, et spécialement sur son penchant à la débauche. Eh bien ! malgré l'orthodoxie de ma doctrine, malgré la courtoisie avec laquelle les femmes écoutaient

mon discours, le vieux commandant était aussi épouvanté, aussi désireux de s'enfuir que s'il eût été assis aux côtés d'un fou.

Néanmoins, il m'accabla de grog jusqu'à ce que les dernières lueurs de ma raison se furent évanouies. Au milieu de la salle, quelques filles de Nâch dansaient en agitant les jayaux. Ces danses, le feu volcanique qui brûlait ma poitrine, unis à la chaleur étouffante d'une chambre entièrement close, m'impressionnaient de l'idée que j'étais englouti dans les régions infernales.

Le capitaine s'esquiva pendant qu'à l'aide d'un chevron de bambou arraché à la muraille je faisais rouler à terre toutes les faïences du dressoir. La sorcière irritée s'élança sur moi, et, voyant à mon regard que la lutte serait entièrement à mon avantage, elle appela les burhandayers (officiers de police du village). Ainsi soutenue, elle m'attaqua vigoureusement en criant d'une voix glapissante :

— Vous êtes un tigre et non pas un homme ! Vous ne reviendrez plus dans ma maison. Je ferai venir les cipayes pour vous lier, vagabond. En vérité, je n'ai jamais vu un bacchanal pareil à cela. Ce brigand casse, brise et détruit tout !

q

Chapitre 20

Le vacarme intérieur amena bientôt quelques cipayes du village, et en voyant paraître la pique de l'un d'eux sur l'échelle qui aboutissait à la salle supérieure dans laquelle je m'étais esquivé, pour épargner à la sensibilité de mon ami le discordant tapage des

grogneries de la vieille mégère, mon sang commença à s'apaiser, et ma fureur diminua.

Hécate et ses commères me suivirent dans mon refuge, et elles se balançaient au-dessus de ma tête comme une bande de bassets se balancent aux flancs d'un blaireau. Par un soudain et énergique effort je secouai les vapeurs de l'ivresse, ainsi que les vieilles harpies qui s'attachaient à moi, et en les repoussant vers l'entrée de la salle, je leur fis dégringoler l'échelle. Sous le poids des femmes, ajouté à celui de la molle et grosse hôtesse, le frêle escalier se brisa. Toute la troupe renversée forma une espèce de montagne dont elle occupait le sommet ; la vieille sorcière tomba comme un dogre allemand, et les cipayes accourus disparurent sous sa large personne. Cette prouesse mit le tumulte au comble ; une foule compacte s'était formée, et l'on apercevait de tous les côtés pions, cipayes et police. En voyant ce rassemblement orageux, je pensai qu'il était temps d'opposer une plus vigoureuse défense. Une mèche de la lampe brisée expirait dans l'huile. Je me servis de sa lueur pour allumer un morceau d'étoffe de coton préalablement imbibé de graisse, et je mis le feu aux quatre coins de la salle. Les matériaux secs et combustibles de la hutte s'enflammèrent rapidement, et une vive clarté illumina l'obscurité de la nuit.

Un cri sauvage, un cri de vieille femme en fureur, suivi de hurlements d'épouvante, jetèrent leurs clameurs désespérées.

Je compris, à la croissante irritation des invectives, qu'il fallait opérer ma retraite, si je ne voulais pas être massacré. Je me précipitai donc au milieu du torrent de flammes, et, m'élançant d'une fenêtre, je tombai fort adroitement sur la tête d'un halle-

bardier des cipayes. Je ne me fis aucun mal, mais je lui brisai le crâne.

Sans prendre le temps de m'attendrir sur le sort du mourant, je me relevai en toute hâte, et, lui arrachant sa pique des mains, je m'en servis comme d'un bâton à deux bouts pour me faire un passage jusqu'au hangar où mon cheval était attaché. Je lui mis précipitamment le mors dans la bouche ; mais, ne pouvant trouver ma selle au milieu des ténèbres, je m'en passai ; et m'élançant sur lui, je sortis du village.

Bien décidé à voir le feu, bien décidé à assister au dénouement du drame dont j'étais, malgré ma disparition, le principal acteur, je revins sans bruit tourner tout autour de la maison. Un cipaye m'aperçut et tenta de se mettre à ma poursuite, mais au lieu de fuir son attaque, je lançai mon cheval au milieu de la foule, frappant de ma lance à droite et à gauche. Les injures et les pierres pleuvaient autour de moi, et entre autres insultes j'entendis celle-ci : joar, chien, mécréant ; mais je riais des unes, et à la faveur de la nuit j'esquivai les autres.

Je disparus un instant pour ramener le calme dans les esprits ; puis, au moment où on m'attendait le moins, je me montrai au centre de l'incendie pour empirer les dégâts qu'il causait. Stupéfaite de mon audace, la foule se dispersa devant moi comme se dispersent à l'approche du chasseur une bande de canards sauvages. Cependant la vieille hôtesse n'abandonna pas le champ de bataille, car, occupée du soin de réunir ses hardes, qu'elle arrachait à la voracité de l'incendie, elle ne s'aperçut pas que je dirigeais sur elle le bout de ma pique ; mais, hélas ! elle le sentit en tombant dans le brasier la tête la première. Prompte à se relever, la vieille salamandre saisit quelques bambous enflammés et les

jeta sur moi ; sa main tremblante manqua de justesse, et elle n'atteignit que mon cheval, qui s'élança en ruant et en bondissant avec fureur. Il me fut impossible de m'en rendre maître, et nous quittâmes ainsi le village.

Emporté par la course sans frein d'un cheval furieux, je me sentis saisi par le vertige ; cette indisposition était produite non seulement par ce galop désordonné, mais encore par la subite transition d'une chaleur étouffante à un air frais et pur. Je souffrais tant, que je crus que j'allais mourir ; je me tenais à cheval avec des difficultés inouïes, car, étant privé de ma selle, je n'avais aucun point d'appui. Les plus profondes ténèbres régnaient autour de moi, et je gagnais du terrain sans avoir presque la conscience de ma situation. J'arrivai enfin à un large ruisseau ; mon intelligent Bucéphale trouva un gué qu'il traversa, et me conduisit sur l'autre rive.

J'avais la tête presque inclinée sur les oreilles de mon cheval et je me tenais aux poils de sa crinière. Comme j'étais certain, en marchant devant moi, de m'éloigner de Dungaro, je ne songeais pas à m'inquiéter de la direction qu'avait prise ma monture, car j'étais anéanti par l'assoupissement de l'ivresse. Je ne sais combien de temps dura cette étrange course.

Nous arrivâmes auprès d'une lumière ; elle appartenait à un chokey. Tout à coup mon cheval alla frapper contre un objet invisible, et le bruit que fit entendre ce double choc fut aussi sonore que celui qui se produit par le violent contact de deux corps d'airain. Effrayé ou blessé, il fit un bond terrible, me jeta à ses pieds et disparut dans la nuit.

Je perdis entièrement connaissance, et je dois être resté longtemps dans cet état.

En reprenant l'usage de mes sens, je jetai avec étonnement les yeux autour de moi. Une foule composée de gens du peuple, les poings appuyés sur leurs hanches, formaient un cercle autour de moi. Parmi eux je distinguai un homme maigre et semblable à un sorcier qui marmottait entre ses dents avec la piété d'un brahmine :

— Topy, Sahib, ram, ram, dom, dom, dom…

Un autre personnage, d'une apparence moins repoussante quant au visage et aux vêtements, quoiqu'il eût une affreuse barbe, disait en me couvant des yeux et en se frappant la poitrine :

— Dieu est Dieu ! Dieu est Dieu !

J'essayai de me soulever sur mon coude, en faisant signe qu'on me donnât de l'eau, mais les béats enchanteurs secouèrent négativement la tête.

Ma bouche était desséchée : je ne pouvais parler, tant je souffrais de l'horrible tourment de la soif. En regardant autour de moi, plutôt dans le désir de chercher à obtenir de l'eau que dans celui de connaître la situation de l'endroit où j'étais, je me vis couché sur une natte sur le store de la boutique d'un burgan, entourée de vérandas. En apprenant que j'étais encore vivant, le maître de la maison sortit et m'adressa la parole en anglais. Jamais aucune musique n'a retenti aussi harmonieusement à mon oreille que les quelques phrases que m'adressa cet homme, qui, à ma demande, m'apporta un pot de toddy.

Près de moi se tenait immobile un Bheeshe, qui, avec ses grands yeux étonnés, me regardait silencieusement. Un bambou, placé en équilibre sur ses épaules, supportait deux seaux de feuilles de palmiste pleines d'eau. Je le suppliai par geste de m'en donner quelques-unes, mais il grimaça un refus. Le toddy m'avait donné quelques forces ; je saisis donc le bord d'un des seaux, et je couvris ma tête de feuilles. L'eau fumait sur mes tempes brûlantes, et je sentis immédiatement un bien-être si vif, que j'eus la force de me lever.

Quelques questions me firent découvrir que j'étais dans un village qui borde la route de Callian ; je restai longtemps dans une sorte d'abrutissement qui ne me permit pas de rappeler à mon esprit les événements de la veille. Mes os me semblaient brisés, mon visage et mes mains étaient couverts de blessures. J'entrai dans ma boutique, et, m'étendant de nouveau sur la terre, je m'endormis profondément.

Je ne m'éveillai que lorsque le soleil s'abaissa du côté de l'ouest. J'étais trempé de sueur ; je pris quelques rafraîchissements, un bain, et je me sentis bientôt allègre, dispos et tout prêt à recommencer la série de mes fredaines. Après avoir réfléchi sur la situation que je m'étais faite, je m'informai de mon cheval ; personne ne savait ce qu'il était devenu, car j'avais été apporté évanoui du chokey par quelques âmes charitables. En me souvenant de la rencontre que je devais avoir avec de Ruyter au bungalow, je demandai un moyen de transport.

D'après le conseil de mon hôte, je louai un attelage de buffles, et je me dirigeai en toute hâte vers le lieu du rendez-vous.

q

Chapitre 21

Un auteur, renommé avec justice pour sa grande connaissance de la nature humaine, a dit cette vérité : Malgré toute la droiture de son esprit, malgré toute la franchise de son caractère, l'homme qui fait le récit de sa vie jette sur ses défauts une voile dont le transparent tissu cache les plus visibles difformités ; mais, en revanche, si l'ennemi de cet homme fait la narration de son existence, il accumule, en ne sortant pas de la vérité, les fautes sur les fautes, les erreurs sur les erreurs, si bien que ce même personnage se trouve différemment habillé, et qu'il n'y a plus la moindre ressemblance entre les deux peintures.

En commençant le récit de ma vie, je me suis engagé vis-à-vis de moi-même à être vrai toujours et à ne pallier, volontairement ou involontairement, ni mes défauts, ni même les actions mauvaises que j'ai commises, et cela librement, en pleine connaissance du mal que je faisais.

Vingt-quatre heures après mon départ de la maison du Burgan, j'arrivai à un petit village assis sur les frontières du Duncan ; je fis choix d'un couple de cooleys qui me conduisirent, à travers des champs d'orge et de maïs, à la résidence de Ruyter. Cette demeure, située sur une petite élévation, dans un coin retiré de la montagne, était cachée par une avenue de cocotiers et par l'ombrage d'un grand bois. Un jardin sauvage, plein d'orangers et de grenadiers, protégé par une immense haie de poiriers épineux, gardait l'approche de la résidence et la rendait presque inaccessible.

À l'intérieur de la maison, les murailles étaient peintes et rayées de larges lignes alternativement bleues et blanches, afin

de les faire ressembler au coutil d'une tente.

Le plafond de la salle d'entrée était soutenu par des bambous placés perpendiculairement, et auxquels se trouvaient suspendus des armes, des fusils et des lances pour la chasse.

Deux chambres à coucher, se faisant face l'une à l'autre, de chaque côté de la salle, étaient meublées de lits, de tables, de livres, et quelques dessins ornaient les murs.

Devant la porte de la maison, une large pelouse, entourée de bananiers et de citronniers, pliant sous le fardeau de leurs fruits, laissait apercevoir une vaste citerne bordée de rosiers en fleur, de jasmins et de géraniums.

On se servait de cette citerne comme d'une baignoire.

Un vieux paysan, qui m'avait ouvert l'entrée de la maison, me dit en souriant :

— Vous voyez, maître, c'est un gregi (habitation) à la mode anglaise.

Près de la maison, ombragée par un magnifique palmier de sagou, se trouvait un hangar qui servait de cuisine ; sous le même toit demeuraient le paysan et sa famille, partageant fraternellement leur domicile avec une belle jak (ou petite vache), qui, pour l'instant, était en train de contester à deux petites filles la possession de quelques fruits.

Cette jak était si extraordinairement petite, que j'en fis la remarque au paysan.

— Malgré cette apparence de faiblesse, me répondit-il, elle est d'une force prodigieuse, et vous pouvez la monter comme on

monte un cheval. Mon malek (maître) l'a prise sur les bords de la mer.

— C'est donc un monstre marin ? m'écriai-je en riant, tant mieux, car je vais prendre un bain, et nous nagerons ensemble. En disant cela, je courus vers la citerne.

— Non, non, s'écria le paysan d'un air effaré, elle déteste l'eau, c'est une fille des montagnes.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu votre maître ?

— Un mois ; mais hier il a envoyé ici beaucoup de choses, et ces choses sont pour huyoos (maître).

— N'a-t-il pas écrit ?

Le paysan se mit à rire, et ôtant de sa tête un chiffon qui lui servait de turban, il tira de ses plis, dans lesquels elle était soigneusement cachée, une feuille de plantain pliée et attachée avec un morceau de fil.

Je trouvai sous la feuille une lettre de Ruyter.

— Pourquoi diable ne me donniez-vous pas cette lettre ? demandai-je impatiemment au pacifique bonhomme.

— Vous ne me l'aviez pas demandée, répondit-il d'un air tranquille.

— Non sans doute ; comment aurais-je pu le faire, je ne savais pas que vous étiez en possession de ce message ?

— Mais vous le savez maintenant, parce que maître sait tout, et que pauvre goawaloman (paysan) ne sait rien du tout.

Ces paroles me firent comprendre l'admirable raison qui avait empêché le paysan de m'offrir à manger ; je devais savoir que j'avais faim, et sa profonde ignorance de toutes choses lui permettait de l'ignorer. Je lui ordonnai donc de me servir à déjeuner, car j'étais aussi affamé qu'un loup à jeun dans une froide nuit d'hiver.

La lettre de de Ruyter m'annonçait que la frégate était partie après de nombreuses et inutiles recherches dirigées par le capitaine, qui avait promis une forte récompense à celui qui aurait l'adresse de s'emparer de ma personne.

Cette nouvelle me donna un vif plaisir, et le désappointement du commodore fit battre mon cœur de la satisfaction du plus ample succès.

Les derniers mots de la lettre de de Ruyter m'annonçaient que le retard de son arrivée près de moi était causé par l'emprisonnement de Walter, qui avait été accusé par le lieutenant écossais, mais que, grâce à la déposition de de Ruyter, mon jeune ami se trouvait acquitté et libre. Quant au lieutenant, il était encore fort malade, et, la veille du départ de la frégate, on l'avait transporté à bord dans un état qui donnait pour sa vie de sérieuses craintes. Le lâche bourreau crachait le sang, avait la mâchoire abîmée et deux côtes enfoncées. Amplement vengé de ce drôle, je chassai de ma mémoire et le souvenir de ses méchancetés et celui de ma vigoureuse revanche. Quelques années après cette époque, j'appris que ce courageux officier n'avait jamais osé remettre le pied dans Bombay, donnant pour raison de son horreur de la ville que la malaria (maladie indienne), les moustiques et les scorpions la rendaient un séjour pire que celui de l'enfer. Mais, en toute fran-

chise, ce qu'il craignait plus que le cobra-di-capella (serpent), c'était la rencontre de Walter et peut-être la mienne.

J'envoyai un cooley au village pour me chercher un hooka ; je pris un bain dans la citerne, et, ma pipe aux lèvres, un livre à la main (la Vie de Paul Jones), je me couchai sous les arbres. Je ressentais une si grande légèreté d'esprit, tant d'élasticité dans mes membres, une si forte exubérance de vie, que tout mon être se trouvait plongé dans une béatitude dont la suavité était indéfinissable.

C'était, depuis ma naissance, mon premier jour de bonheur complet.

Certainement, je ne faisais pas comme nous faisions dans un âge plus avancé, je ne cherchais pas à détruire le plaisir de l'heure présente par le souci de l'heure à venir.

Je me plaisais dans le farniente de mon repos, éprouvant, sans le trouver étrange, que le véritable bonheur est au milieu des champs.

— Ma foi, me dis-je en moi-même, je vais goûter de ce fruit savoureux et doux qu'on appelle la vie fade et monotone du paysan.

Je me dépouillai aussitôt de mes vêtements déchirés, et demandant au domestique de de Ruyter un morceau de toile de coton, je m'en drapai les reins à la manière indienne.

Je mis un turban sur ma tête ; puis, ainsi vêtu, les pieds sans chaussures, bien graissés d'huile de coco, je pris un couteau, et, mêlé à la famille du paysan, je montai sur les arbres, et j'appris d'eux à les percer et à y suspendre les pots de toddy.

Cette occupation et l'arrosement du jardin me firent passer le temps d'une manière si agréable, que le troisième jour de mon installation, qui était celui de l'arrivée de de Ruyter, je me pris à regretter le paisible calme que sa présence allait si bruyamment troubler.

Dans la matinée qui devait m'amener de Ruyter à la résidence, je montai sur la jak, et, un bambou dans une main, un couteau dans l'autre, précédé de deux cooleys, je m'avançai à sa rencontre.

À peu de distance de la maison, au détour d'un groupe d'arbres, j'aperçus mes deux amis. De Ruyter racontait de sa voix sonore et grave l'histoire d'une chasse aux lions à Walter, qui l'écoutait avec une attention profonde. Ma métamorphose était si complète, que les deux voyageurs seraient passés sans me reconnaître, si l'œil d'aigle du propriétaire n'était tombé sur la petite jak.

Au moment où il allait, d'un air fort peu gracieux, interpeller le voleur de sa bête, je m'écriai en riant :

— Holà ! holà ! de Ruyter, regardez ma figure.

Walter et mon ami arrêtèrent leurs chevaux, et, après m'avoir considéré quelques instants, ils laissèrent échapper simultanément un bruyant éclat de rire ; mais ce rire eut une telle violence d'expansion, que, n'en comprenant pas immédiatement la cause, je les crus atteints de folie. De Ruyter se jeta à bas de son cheval, et, se tenant les côtes, il se mit à rire aux larmes en me disant :

— Par le ciel, vous me tuerez, étourdi que vous êtes ; d'où diable vous est venue l'idée de cet étrange accoutrement ?

La moqueuse remarque de de Ruyter froissa l'enchantement dans lequel m'avaient jeté mes pastorales occupations, si harmonieusement confondues avec mon costume, et je lui répondis d'un ton plein de gravité :

— Je ne vois rien en moi qui puisse ainsi exciter votre verve caustique. Je suis habillé suivant la mode du pays, et le climat exige qu'on en adopte la légère simplicité. Si vous avez besoin de vous rafraîchir, voilà des hommes qui apportent des pots pleins d'un excellent toddy que j'ai préparé moi-même.

De Ruyter fit un signe d'acquiescement, et quand mes deux amis eurent épuisé leur gaieté, nous rentrâmes à la résidence. Deux jours s'écoulèrent, emportés par les ailes d'une félicité complète. Nous les passâmes à grimper sur les collines, à chasser les chacals, sans souci de la chaleur et de la fatigue.

Le soir, quand la lune éclairait de sa pâle lueur les allées sablonneuses du jardin, nous chantions, nous causions, nous dansions ; mais nos chants, nos danses ne ressemblaient en rien à ceux et à celles des jours de notre esclavage, car alors ce n'était pas la joie, mais seulement la liqueur qui excitait nos sens.

Les goûts de de Ruyter et les miens étaient en eux-mêmes excessivement simples. Mon ami ne s'est jamais rendu coupable d'aucun excès, et ceux que je fis moi-même étaient causés par la fougue de ma nature volcanique, qui, semblable à la poudre, prenait feu à l'aide de la plus légère étincelle.

Malheureusement pour moi, j'avais l'orgueil de vouloir toujours être le premier dans tout ce que je faisais ; je ne regardais pas si l'action était méritoire ou blâmable, ridicule ou cruelle : j'agissais, et maintenant mon front brûle de honte quand je songe

aux folies (mot doux pour qualifier ma mauvaise conduite) dont je me suis rendu coupable.

q

Chapitre 22

A mon grand chagrin, Walter fut bientôt obligé de rentrer à son régiment. Comme le cher garçon était enchanté de sa nouvelle existence, il mettait tous ses soins à remplir d'une façon exemplaire les obligations de sa charge. Quoique nous eussions causé nuit et jour de nos mutuels intérêts, nous n'avions pas encore tracé les plans d'un avenir que nos différents caractères entrevoyaient dans la quiétude du présent. Il fut donc arrêté entre nous qu'une prochaine entrevue nous mettrait à même de discuter l'importance de la grave décision que je devais prendre. Une heure avant son départ, Walter me dit :

— Vous êtes maintenant, mon cher Trelawnay, entièrement libre de vos actions ; ne vous laissez pas amollir par la paresse ; venez me voir le plus vite possible ; nous sommes campés sur le terrain de l'artillerie. Venez dans ma tente, et fasse le ciel que vous y entriez avec le désir de vous procurer une commission dans notre régiment !

— Ce désir ne me viendra point, ne l'espérez pas, mon cher Walter ; je me suis débarrassé à tout jamais des marques de la servitude, et la couleur rouge ou bleue est toujours la couleur de l'esclavage. Ni le roi ni personne ne me gagnerait ; je dédaigne leur or, leurs honneurs, et toutes les friperies de grade, des déco-

rations, ne valent pas une heure de ma liberté. Pourquoi, pour quelle chose précieuse me mettrais-je un collier au cou, pour un morceau de pain ? Je puis trouver ma nourriture sur tous les buissons.

— Vous avez raison dans un sens, mon ami ; mais vous aimez la gloire, et vous ne pouvez vivre sans les disputes, sans les batailles.

— Les disputes et les batailles ! mais le monde m'offre un large espace pour satisfaire un penchant que vous croyez naturel.

— Il ne faut pas que notre adieu se termine par une dispute, dit Walter en voyant mon visage coloré par la haine qui bouillonnait au fond de mon cœur contre cette immense propagation de la tyrannie. Je pense peut-être comme vous, et mieux que moi vous savez, mon ami, que mes sentiments sont semblables aux vôtres. Mais je n'ai pas reçu de la nature ces grandes qualités qui font les hommes forts, énergiques et vigoureux.

Ma pauvre mère n'a connu que le chagrin et l'affliction ; son existence a été triste, je me dois à elle. Dans mon enfance, Trelawnay, la main de ma mère était la seule qui me caressât, je ne connais pas d'autre lieu de repos que l'appui de son cœur, que l'asile de ses bras, et quand je commençai à comprendre les tendresses de son âme, je ne voulus plus quitter sa chère présence. Malade, c'était elle qui m'endormait, elle qui, par les mélodies de sa harpe, charmait mes oreilles, elle qui fermait mes yeux sous ses tendres baisers. Une fois, mon ami, je lui causai un chagrin ; je m'en suis repenti longtemps ! C'était le soir, auprès du feu, je lui demandai, avec cette cruelle étourderie de la jeunesse, où était mon père. Ma mère cacha sa belle tête dans ses mains, et de

convulsifs sanglots soulevèrent sa poitrine. Sir Walter devint pâle, une larme mouilla sa paupière.

— Ne me croyez pas un enfant, Trelawnay, si je vous parle ainsi, c'est que j'ai le cœur plein d'affection pour ma mère. Ah ! cher, vous ne connaissez pas l'amour pur et ardent qui unit deux cœurs indifférents à tous les autres, deux cœurs qui sont celui d'une mère abandonnée, déshonorée, et celui d'un pauvre enfant orphelin. Je sais que le cher ange s'est privé pour moi des choses les plus nécessaires de la vie, que, pour me retirer de la marine, dans laquelle elle sentait que je souffrais, quoique je ne le lui eusse pas dit, elle a fait les démarches les plus cruelles, les plus humiliantes peut-être ! Eh bien ! Trelawnay, puis-je maintenant détruire ses plus chères espérances ? Ma condition est heureuse, et dans deux ans j'aurai un congé pour aller en Angleterre, et alors… Mais, dites-moi, puis-je ? voudriez-vous que, déserteur, je tuasse une pareille mère ?

Je pressai la main de Walter sans pouvoir lui répondre.

— Venez me voir, reprit Walter, nous parlerons de vos projets, et rappelez-vous bien que, quelle que soit la différente direction que nous donnerons à notre vie, nous serons toujours des frères. Prenez ce livre, ami, il m'a rendu presque incapable de remplir ma nouvelle profession ; je vous le donne. Sa lecture convient aux hommes qui ont une âme comme la vôtre. Il faut que j'essaie de l'oublier ; mais qui peut détourner son esprit des charmes de la vérité ? Walter me pressa une dernière fois la main et partit sans tourner la tête. Quand mes yeux tombèrent sur de Ruyter, tranquillement assis sous un arbre, occupé de fumer son hooka, je m'aperçus qu'il frottait ses paupières avec sa large main.

— Ce Walter fera de nous des femmes, me dit-il ; j'aimais bien ma mère aussi, mais je ne puis pas parler d'elle, et, comme ce pauvre Walter, je n'ai point connu mon père.

En achevant ces paroles, de Ruyter baissa la tête et fuma silencieusement.

— Ce garçon, reprit-il après un moment de silence ému, a un bon cœur, mais il a trop tété du lait de sa mère, et cet abus l'a métamorphosé en fille. Quel livre vous a-t-il donné, Trelawnay ? la Bible de sa mère, un livre de Psaumes, un manuel de cuisine ou une liste de l'armée ?

Je tendis le volume à de Ruyter.

— Ah ! s'écria-t-il, Des ruines des empires, et les lois de la nature, de Volney. Par le ciel ! ce garçon a une âme. Si j'avais su cela plus tôt, je l'aurais fait travailler dans une meilleure cause. Bah ! ajouta de Ruyter, non, un bâton courbé, quoique remis en droite ligne, essaie toujours de reprendre sa forme naturelle. J'ai confiance en vous, Trelawnay, en des hommes qui sont naturellement honnêtes et résolus. Ils peuvent aussi quelquefois être détournés de leur route par leurs caprices ou par la force, mais à la fin de la lutte ou de l'erreur de leur esprit ils reprennent la bonne route. Allons, il faut que je rentre en ville dès demain, et que dans dix jours je sois en mer. Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais, je n'y ai pas encore pensé. Je me plais dans votre résidence, et j'y suis heureux.

De Ruyter se mit à rire.

— Bien, mon cher garçon, fort bien, je ne m'oppose pas à vos désirs. S'ils vous retiennent ici, le bungalo est à vous, si vous vou-

lez. Visitons la propriété ; voyons, il y a seize cocotiers, et ce sera bien le diable si, avec le produit de ces arbres et celui du jardin, vous et votre jak vous ne trouvez pas assez de subsistance pour vivre. Vous ferez du toddy, et le toddy fermenté devient un excellent rack. Mêlée avec du riz, l'amande du coco fera un nourrissant curry. De plus, cet arbre précieux vous fournira de l'huile pour polir votre peau et pour vous éclairer le soir. Ajoutez à cela que de chaque coquille de noix vous pouvez faire une tasse ; les gousses vous fourniront de la literie, du fil, des cordages. On peut encore faire une canne de l'arbre lui-même lorsqu'il est vieux.

— Oui, je ferai tout cela, dis-je avec le plus grand sérieux ; du reste, je ne me contenterai pas de la frugale nourriture des fruits, je chasserai.

— Parfaitement, mon garçon, mais permettez-moi de vous faire une petite remarque. Les choses les plus exquises deviennent insipides et nauséabondes lorsqu'elles sont trop entièrement possédées. Cela peut arriver à celles-ci, tout exquises, toutes délicieuses qu'elles sont. Si ce dégoût arrive, rappelez-vous que j'ai sur mer un joli petit vaisseau bien armé, et façonné pour la guerre ou pour la paix, suivant le besoin des circonstances. Souvenez-vous encore qu'il me manque un officier entreprenant, un homme tel que je vous jugeais autrefois, mais je me suis trompé.

— Où est ce vaisseau, de Ruyter ? Vous ne m'avez jamais parlé de cela. Allons, où est-il ?

— Vous oubliez votre toddy, vos noix de coco, votre vie pastorale ?

— Eh ! non, je ne l'oublie pas, mais laissez-moi voir le bateau. Comment est-il formé ? où est-il ? combien de tonneaux ? d'hommes ? qu'est-ce qu'il doit faire ? Répondez-moi.

— Du tout, vous me semblez si admirablement conformé pour la vie de baboo (cultivateur), qu'il vaut mille fois mieux que vous restiez ici. Peut-être que l'année prochaine votre fantaisie vous conduira dans les îles pour ramasser quelques jeunes beautés perses et hindoues, afin d'activer la propagation des paysans. Est-ce là votre loi de la nature ?

De Ruyter se moqua de moi pendant toute la soirée, et ne voulut jamais répondre aux questions que je lui faisais relativement au vaisseau. Comme il avait l'habitude de voyager la nuit, au premier rayon de la lune il se leva, me tendit la main, et me dit en jetant sur la table un sac de pagadas :

— Ne vous privez, mon cher Trelawnay, d'aucune des satisfactions que l'argent procure, et attendez ma visite d'ici à quelques jours.

q

Chapitre 23

Je passai de longues soirées à moitié assoupi sur la pelouse, admirant ces belles nuits sans vent de l'Est, qui donnent à la terre tant de grandeur et tant de majesté dans son suave et profond silence. Pendant les nuits, tous ces objets, fruits, fleurs, arbustes, sont illuminés par la brillante et limpide clarté de la lune, qui montre leur forme et leur couleur presque aussi vivement que

s'ils étaient baignés par la resplendissante clarté du jour. Mais les teintes du ciel, plus pâles et plus adoucies, l'air plus tranquille et plus doux, forment alors une délicieuse opposition avec l'ardente et éblouissante lumière du soleil.

Le soir venu, je m'asseyais sur le vert talus d'un tapis d'émeraude étendu à la porte de ma maison, et j'écoutais les huées des hiboux, en suivant de l'œil la voltige capricieuse des chauve-souris. Souvent je m'endormais, et mes rêves m'entraînaient dans l'Inde accompagné de mes deux amis, Walter et de Ruyter, ou bien encore la voix du maudit Écossais venait bruire à mes oreilles. J'entendais presque réellement cette voix me dire avec son âcreté sifflante : – Comment, monsieur, vous vous endormez à l'heure de la faction ! allez à la cime du mât, cela vous éveillera.

Un jour ce rêve se présenta à mon esprit avec des formes si réelles et en apparence si palpables, qu'éveillé en sursaut et prêt à répondre au hargneux lieutenant, je vis penché vers moi, au lieu de la figure de ce détestable officier, la bonne tête de l'honnête Saboo, qui m'éveillait avec ces paroles d'avertissement :

— Pas bon de coucher dehors, rend malade ; maison faite pour dormir.

Je me levai alors tout frissonnant ; le soleil déchirait les derniers voiles du matin, et en attendant que le vieillard eût achevé les préparatifs de mon déjeuner, je pris un bain dans la citerne, dont l'eau était parfumée par l'odoriférante senteur des roses et des jasmins.

Malgré les prévisions de mon ami de Ruyter, le paisible bonheur dont je savourais si librement les jouissances ne m'avait pas encore fait connaître les dégoûts de la satiété. Cependant, pour

rendre justice aux piquantes observations qu'il avait faites sur la bizarrerie de mon costume, j'avais déjà repris ma jaquette et mes pantalons. N'étant pas tout à fait à l'épreuve des moustiques, et ayant par inadvertance marché sur un nid de jeunes centipèdes, je m'empressai de remettre mes souliers.

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été involontairement soumis à des attaques de spleen, non d'un spleen triste, désespéré, mais plutôt d'une mélancolie douce, rêveuse et presque agréable.

La poétique habitation dans laquelle je me trouvais était faite pour éveiller dans mon esprit ces illusoires fantômes. Peu à peu, cependant, ils se dissipèrent, se confondirent dans la réalité, et je commençai à méditer sur la singularité de ma position vis-à-vis de Ruyter.

Il y avait dans la vie, dans les actions, dans les manières de Ruyter, et dans ses amicales poursuites à mon égard, un mystère qui m'intriguait vivement ; mais, loin qu'il me mît en défiance contre cet homme au regard fascinateur, à l'entraînante parole, je me plaisais dans ce clair-obscur, dans ce doute indécis qui me montrait mon ami tantôt dans une situation ordinaire, tantôt dans des conditions tout à fait exceptionnelles. La rapidité avec laquelle de Ruyter avait acquis sur moi une irrésistible influence était merveilleuse. Sa franchise, son courage, sa générosité, la noblesse de sa nature, tout chez lui était si grand, si spontané, si réellement bon, que je ne pouvais croire qu'il fût de la race mercantile et intéressée des négociants que j'avais connus à Bombay.

Après avoir sérieusement réfléchi et sur ses paroles et sur tout ce que je connaissais de sa conduite, j'arrivai à la conclusion qu'il devait être le commandant d'un vaisseau de guerre particulier.

Mais à cette époque ni les Anglais ni les Américains n'avaient de vaisseaux de guerre dans l'Inde ; il est vrai que les Français en possédaient ; mais si de Ruyter était sous leur drapeau, que faisait-il dans un port anglais, traité comme un ami bien connu par tous les habitants ? Je pensai aussi que de Ruyter pouvait être l'agent de quelques-uns des rajahs, qui étaient encore des souverains indépendants, quoique la Compagnie les entourât de ses cercles jusqu'au jour où elle parvenait à les chasser de leurs villes dans les plaines pour y vivre en fugitifs et en bêtes fauves. Il était connu à cette époque que, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, les princes entretenaient des agents cachés dans les résidences pour leur transmettre le mouvement de la politique des résidents de la Compagnie.

De Ruyter me semblait admirablement propre à remplir les fonctions de cette charge, quoique souvent il ne parût avoir nul souci de déguiser ses opinions sous un prudent silence.

Cependant de Ruyter aimait l'Angleterre, et même les individus de cette nation, quoiqu'il leur préférât beaucoup ceux de l'Amérique, son pays de prédilection.

Le souvenir des réflexions de de Ruyter me montra que mon jugement sur lui était faux. Je ne m'arrêtai donc plus à la recherche de ce qu'il avait été dans le passé, ni de ce qu'il pouvait être dans le présent ; je l'aimais, et je résolus de confier ma vie à la direction de son amitié.

Je recevais presque journellement des lettres de de Ruyter, et comme son départ de Bombay était retardé, je ne trouvai plus de prétexte plausible pour refuser l'invitation que Walter m'avait faite d'aller le voir.

Un soir je dis adieu à mes belles journées de paresse, et un magnifique cheval envoyé par Walter me conduisit à la porte de sa tente. Mon fidèle et tendre ami prit un plaisir enfantin à me montrer les agréments et les avantages de sa position, si différente du cruel passé de son séjour sur le vaisseau. Je fus heureux de son bonheur, heureux de le voir aimé, estimé par les officiers du corps, auxquels il me présenta.

Le récit de mes aventures amusa tous ces jeunes gens, qui me prirent en amitié, et le lendemain, escorté autour de mon palanquin par une demi-douzaine des amis de Walter, je fus m'installer dans mon ancien quartier de Bombay. De Ruyter se joignait à nous et partageait les plaisirs de nos nuits de folie lorsqu'il n'était pas retenu dans la ville par ses affaires, ou, comme il le disait, par ses occupations.

q

Chapitre 24

Un jour, de Ruyter m'amena au bord d'un grab, brigantin arabe, remarquable par sa proue mince et élancée. Ce grab était funé comme un hermaphrodite, et, suivant la coutume des Arabes, il avait les antennes carrées et inégales. La plus grande partie de l'équipage était arabe par le teint et le costume ; le reste des matelots laissait voir qu'ils appartenaient à différentes castes. Ce brigantin déchargeait une cargaison de coton et d'épices, achetée, me dit Ruyter, par la Compagnie.

Après sa première visite, mon ami n'alla que rarement à bord du vaisseau, mais son capitaine, nommé le Rais, vint le voir tout les jours. Ils fixèrent le lieu du rendez-vous sur un très petit et très singulier bateau nommé un dow. Ce bateau était principalement équipé d'Arabes, et, à mon grand étonnement, j'y vis aussi des matelots européens, des Danois, des Suédois et quelques Américains. Ces derniers restaient cachés dans l'intérieur du vaisseau. J'ignore pour quelle raison, mais je fus averti qu'il serait dangereux de parler sur terre de cette circonstance.

Ce dow avait un grand mât à l'avant et un petit mât à l'arrière ; c'était bien le plus gauche et le plus vilain vaisseau que j'eusse jamais vu dans l'Inde. Son avant et sa poupe, élevés et saillants, étaient faits de légers bambous. Il semblait plein et n'avait que peu de prise sur l'eau.

De Ruyter me demanda si le titre de commandeur de ce vaisseau me serait agréable.

— Oui, lui répondis-je, quand je ne pourrai pas trouver un Catamaran (ou bateau masolie), peut-être hasarderai-je ma carcasse à son bord.

— Je vois que vous êtes difficile, mon cher Trelawnay ; eh bien ! comme j'ai le choix entre le grab et le dow, je vous laisse, si vous en avez la plus légère envie, le commandement du premier.

— En vérité, mon ami ! alors, ôtez-lui sa tête de requin et mettez un beaupré à la place ; je serai alors très content de m'embarquer dessus, car j'aime la mine de ces pâles et sombres Arabes ; j'aime leurs regards sauvages, leurs vestes rouges et leurs turbans. Je n'ai jamais vu de gaillards si bien constitués pour grim-

per dans les cordages à l'heure d'une rafale, ou pour aborder un vaisseau ennemi pendant le feu de la bataille.

— Votre remarque est juste, mon cher enfant ; ce sont en effet les meilleurs soldats et les meilleurs marins que je connaisse ; ils viennent de Dacca et ils se battront fort bien, je puis vous l'assurer.

— Se battre, se battre, il faut des armes pour se battre.

— Oh ! il y a des canons sur le grab.

— Je déteste l'apparence des canons sur les plats-bords ; quelques douze ou courts vingt-quatre ne seraient pas trop forts pour lui, car il a une magnifique ligne d'eau, et sa tournure à l'arrière est celle d'un schooner, sa proue est des plus minces ; enfin, il a un air mauvais sujet et intelligent qui m'enchante.

— Eh bien ! voulez-vous l'essayer, Trelawnay ? voulez-vous le conduire le long de la côte jusqu'à Goa, je vous suivrai dans le vieux dow. Quand le soleil sera couché, allez à bord, et levez l'ancre sitôt que le vent de terre se fera sentir. Vous voyez que le grab est déjà transporté dans la rade, et qu'il est tout prêt pour se mettre en mer. Au point du jour, je lèverai l'ancre aussi. J'ai dit au rais que vous partiez dans le grab ; il est prévenu également qu'il doit vous obéir. Je vais vous donner quelques notes dans la prévision de l'avenir. Un accident pourrait nous séparer ; ce n'est guère probable, cependant il est plus sage que vous ayez, dans ce cas-là, un règlement de conduite à suivre. Ne considérez, mon ami, votre voyage jusqu'à Goa qu'en passager curieux d'en visiter les côtes, et ne parlez nullement de tout ceci à Walter. Quand nous serons sur l'eau bleue, je vous expliquerai bien des choses qui vous paraissent peut-être aussi étranges qu'incompréhen-

sibles. Êtes-vous, malgré le mystère de ses allures, content de mon amitié ?

— Très content, mon cher de Ruyter, et je ne serais pas resté si longtemps sans vous questionner si je n'avais eu en vous une confiance absolue et entière. Partout où vous irez, je serai auprès de vous, et je n'ai ni l'esprit inconstant, ni l'estomac délicat.

— Fort bien, mon garçon ; mais souvenez-vous toujours qu'avant que vous puissiez être en état de gouverner les autres, il faut que vous soyez tout à fait maître de vous-même ; et afin de l'être, il ne faut pas, comme une fille, laisser vos paroles et vos gestes trahir les préoccupations de votre esprit ou les préparatifs de vos actions. Un seul mot dit dans un instant de colère, un seul regard embarrassé, peuvent gâter l'exécution des projets les plus admirablement conçus. Surtout, Trelawnay, gardez-vous de boire ; car le vin ouvre le cœur, et, excepté un sot, quel est celui qui voudrait trahir des secrets devant des malveillants ou devant des espions ? Ici nous sommes entourés de ce genre d'ennemis.

— Vous savez que je bois fort peu, dis-je en souriant à de Ruyter.

— Je le sais, répliqua mon ami avec un fin regard de moqueuse affirmation, mais je désire que vous ne buviez plus du tout.

Je regardai de Ruyter avec un air d'étonnement si stupéfait qu'il se mit à rire.

— Si quelquefois vous vous abandonnez à ce plaisir, reprit-il, faites-le avec de vrais amis ; mais là, bien sérieusement, il vaut encore mieux ne pas boire, car je sais qu'il est plus facile de s'en

priver tout à fait que de suivre un milieu. Mon observation n'est-elle pas juste ?

— Parfaitement juste.

À mon retour dans la ville, de Ruyter me dit :

— Vous donnerez des ordres aux bateliers qui sont dans la taverne pour les choses dont vous pourrez avoir besoin, mais vous trouverez presque tout ce qu'il vous faut sur le grab, et cela est fort heureux pour vous, qui êtes d'un naturel si insouciant et si étourdi.

Je reçus les dernières instructions de de Ruyter quelques moments avant le coucher du soleil, et, en lui serrant la main, je sautai sur le bateau qui devait me conduire au grab. Le rais, qui parlait parfaitement anglais, me reçut à bord et me fit entrer dans sa cabine. Là, je lui donnai une lettre de de Ruyter ; il la mit à son front, la lut avec les signes du plus profond respect, et me demanda à quelle heure on levait l'ancre.

— À minuit, lui répondis-je, suivant l'ordre que j'avais reçu de mon amiral ; ensuite je commandai au rais de hisser à bord tous les bateaux, de les arrimer et de se préparer au départ.

Pendant que le rais exécutait mes ordres, j'examinai les notes de de Ruyter. Quoique j'eusse parfaitement compris que, si je le voulais, le commandement du vaisseau était à ma disposition, je ne savais que penser de l'étrange manière qu'employait de Ruyter pour me forcer à l'accepter. Les notes de mon ami me disaient que le rais n'agirait plus sans mes ordres.

— Fort bien, me dis-je, j'accepte le commandement de bon cœur. Demain nous serons rejoints par le dow, et de Ruyter m'ex-

pliquera le mystère de sa conduite.

Ma vie avait été, jusqu'à ce jour, tellement semblable à celle d'un pauvre chien ballotté de ci et de là par d'impérieuses volontés, qu'il ne m'était pas possible, en cherchant la fortune les yeux bandés, de tomber plus mal dans le présent que je n'étais tombé dans le passé : de sorte que non seulement sans hésitation, mais encore avec une joyeuse promptitude, je me déterminai à exécuter tous les ordres de de Ruyter, car il était bien la seule personne qui semblait prendre intérêt à ma triste destinée.

Je montai sur le pont, et j'y fis deux ou trois tours avec le pas ferme et le regard fier que donne la puissance de l'autorité. Je parlai avec bonté au sérang (second officier) et aux autres, comme un homme fait toujours au commencement de son pouvoir ; la bienveillance est alors si douce ! Quoique en désordre, le grab ne manquait pas d'armes de guerre offensives et défensives ; mais les mâts de ses voiles avaient quelque chose de malpropre aux yeux d'un homme habitué à l'admirable tenue d'un vaisseau de guerre ; il manquait de goudron, de peinture, et sa carcasse avait la couleur du bronze. Malgré ce triste extérieur, on pouvait, en l'examinant avec attention, voir qu'il avait été équipé avec un grand soin sur tous les points essentiels, et surtout à l'aide des inventions européennes.

En mesurage, le grab était à peu près de trois cents tonneaux, mais il ne pouvait arrimer que la moitié de cela. Son milieu était profond et percé de sabords pour les canons, mais ils étaient enfoncés, à l'exception de deux placés en avant, et de quatre à l'arrière. Les plats-bords étaient armés de porte-mousqueton. Le gaillard d'avant était élevé, et celui d'arrière avait une poupe basse ou demi-tillac, sous lequel était située la principale cabine.

Quand le dernier coup de la cloche eut sonné huit heures, l'heure du souper des matelots, j'entrai par instinct dans cette cabine.

La fosse que le temps avait creusée dans mon estomac demandait à être remplie.

Une foule d'hommes qui ressentaient le même besoin se pressa d'en bas et s'accroupit sur les talons en petits cercles, divisés par tribus : ils mangèrent leur messalo (mets) de riz, de ghée, du bumbalo sec et des fruits frais.

Ayant bientôt rempli le vide de mon estomac, je me couchai sur le canapé, et je fumai le hooka de de Ruyter en faisant l'inventaire de sa cabine. Elle était basse, mais grande, bien éclairée, et l'air y entrait librement par les embrasures de la poupe. Elle contenait deux lits aux côtés opposés d'une fenêtre, et entre l'espace de ces lits il y avait deux étoiles formées de pistolets, c'est-à-dire une quinzaine de ces armes, dont les bouches réunies formaient le centre de l'étoile, tandis que les crosses en étaient les rayons. La projecture en avant de la cabine était garnie de barres de bambou, auxquelles étaient suspendues des baïonnettes et des poignards malais, dentelés et réunis dans les formes les plus fantastiques. Comme le disait de Ruyter, c'était son équipement de guerre ; mais la partie arrière de la cabine était certainement dédiée à la paix. Ses rayons étaient encombrés de livres, de matériaux pour écrire, d'instruments nautiques. Dans d'autres coins se trouvaient des télescopes, des cartes de géographie, et, quoique moins pittoresques, mais également indispensables, les articles dont j'avais eu besoin pour mon souper.

Comme il ne m'était pas défendu de dormir, et que j'étais sans la crainte d'encourir une punition pour la négligence de mes devoirs, j'étais vigilant et alerte. Mon esprit était occupé de la responsabilité que de Ruyter avait remise entre mes mains ; je remontai donc sur le pont pour regarder la girouette et attendre que la première caresse du vent de la terre me donnât le signal du départ.

À minuit, un souffle d'air la fit tourner sur elle-même, je dis au rais de lever l'ancre, et de la lever sans bruit si cela était possible.

— La première chose est facile à faire, me dit-il, mais quant à la seconde, elle est indépendante de ma volonté.

Nous levâmes l'ancre vers une heure du matin, et nous mîmes à la voile.

q

Chapitre 25

Lorsque les puissances matérielles ou morales d'un être ont été poussées par des moyens artificiels à un hâtif développement, cet être parvient à une croissance prodigieuse et rapide ; mais s'il a porté des boutons et des feuilles, ils ont été vite flétris, et les fruits ont toujours paru malsains et sans goût.

Il en est ainsi des animaux : lorsque les facultés de leur nature élevée se trouvent excitées par les bienfaits de la civilisation, ils donnent l'espoir d'une force extraordinaire ; mais ces promesses

ne sont jamais réalisées, elles sont anéanties dans leur fleur, en laissant les traces de l'âge et de la décrépitude.

Il y a dans le Nord quelques hommes rares qui, sans soin et sans culture, s'élancent dans la vie avec la merveilleuse rapidité du vent, et la source de leur force ne peut être altérée ni par le temps ni par la fatigue, si bien qu'on les voit, à l'âge où l'homme penche vers sa fin, se tenir debout fermes et robustes comme des hommes de fer.

Tels étaient les patriarches des anciens temps, et encore maintenant, que le monde est mûri par la guerre, par les calamités qui déciment les peuples, il y a des êtres qui survivent à tout, qui ne comptent plus le temps par année, mais qui renvoient pour leur histoire aux annales du monde, et qui s'étonnent de ce que leurs frères soient morts de maladie.

Quoique je ne fusse pas un de ces piliers de granit, je donnais des signes non équivoques de ma ressemblance avec leur vaillante espèce, car, à cette période de ma vie, je possédais les attributs d'un homme fait. J'avais six pieds de haut, j'étais robuste, avec des os saillants jusqu'à la maigreur, et à la force de la maturité je joignais cette souplesse des membres que la jeunesse peut seule donner. Naturellement d'une nuance foncée, mon teint se brunit si bien, sous les feux du soleil, que je devins complètement bronzé. J'avais les cheveux noirs et les traits arabes. À dix-sept ans on m'en aurait donné vingt-sept. Comme, à toutes les époques de ma vie, j'ai été forcé de me frayer par mes propres forces un passage à travers la foule, mes progrès avaient été prompts dans ce qu'on appelle la connaissance du monde. Connaissance que l'expérience fait mieux approfondir que la maturité des années.

J'ai raconté les suites de ma première rencontre avec de Ruyter et les commencements de notre amitié ; je crains qu'on ne puisse concevoir qu'il ait voulu tirer un profit de l'abandon de ma jeunesse ; loin de là, de Ruyter était un grand cœur, et mon jugement sur lui n'était point erroné, car maintenant j'ai éprouvé cet homme par la pierre de touche, et je l'ai trouvé d'or pur. De Ruyter était lui-même un voyageur délaissé, un homme qui s'était délivré des entraves de la civilisation, et il était naturel qu'avec une imagination aussi élevée que la sienne et un esprit aussi bien cultivé, il cherchât un objet sur lequel il pût répandre ses affections et trouver un retour de sympathie.

Cet être n'était pas facile à rencontrer, au milieu d'un genre de vie qui conduisait de Ruyter dans toutes les parties du monde. Parmi les barbares il avait été inutile de le chercher, car les aventuriers européens étaient dispersés de tous les côtés, entièrement occupés du soin d'accumuler des richesses ou exclusivement engagés dans les vues particulières de leur propre ambition. Quelques rares amis lui avaient été enlevés par la mort, ou, ce qui est la même chose, par la distance. De Ruyter n'était pas formé pour être asiatique. Sa nature libre et légère le forçait de rechercher la société de quelques compagnons, et comme le hasard m'avait jeté sur son chemin dans un moment où il était isolé, les sentiments affectueux de son cœur se concentrèrent sur moi. De Ruyter avait pénétré jusqu'au fond de mon âme, et il ne doutait pas que, bien dirigé, je ne devinsse l'ami utile dont il poursuivait depuis si longtemps la possession.

Naturellement observateur, de Ruyter découvrit qu'en outre des frais et chaleureux sentiments de la jeunesse, je possédais l'honnêteté, la sincérité, le courage, et que je n'étais encore ni

usé, ni gâté par les bourbiers du monde. D'après ces observations, la tendresse dont de Ruyter m'entoura n'est point si absurde que pourraient le trouver quelques observateurs superficiels, car depuis l'heure où j'avais consommé ma vengeance sur le lieutenant écossais, je me trouvais rayé de la liste maritime, sous le coup d'une condamnation injuste et infamante, sans amis, sans protection ; la bienveillance de de Ruyter fut un appui suprême, et il me traita en frère dans le sens énergique et profond de ce mot… Frère ! n'est-ce pas dire un second soi-même ? Si les parents suivaient cet exemple d'urbanité, nous entendrions moins de plaintes sur l'insipide et éternel jargon de l'obéissance filiale, jargon qui est aussi émoussé que faux.

L'instabilité de l'esprit de de Ruyter le forçait à chercher une vie d'aventures et par conséquent une vie de périls. J'étais un scion de la même tige, mes inclinations étaient homogènes, et si le hasard ne m'avait pas favorisé en me donnant un si noble compagnon, j'eusse poursuivi seul les aventures d'une existence errante.

Comme j'écris maintenant plutôt pour ma propre satisfaction et pour passer sans ennui de longues heures de solitude que pour des étrangers, il faut qu'ils me donnent du câble et de l'espace pendant que je raconte cette partie de mon histoire, qui, quoique sèche et ennuyeuse pour eux, est pour moi la plus intéressante. Il est peu de personnes sur la terre dont le cœur ne batte avec plaisir au souvenir de ses vingt ans. Il n'en est pas ainsi pour moi, car à vingt et un ans j'étais semblable à un jeune bouvillon transporté de la pâture à la boucherie, ou comme un cheval sauvage choisi dans le troupeau et razoed au milieu de sa carrière par les Gauchos de l'Amérique du Sud. Le fatal nœud coulant était jeté au-

tour de mon cou, ma fière crête abaissée vers la terre ; mon dos, auparavant libre, plié sous un fardeau que je ne pouvais ni supporter ni rejeter loin de moi. Mes mouvements souples et élastiques étaient changés en un amble pénible. Bref, j'étais marié, et marié à… Mais il ne faut pas que j'anticipe sur les événements. Pendant l'heure où j'écris, il faut que je tâche d'oublier les moments douloureux, il faut que je raconte mes aventures dans l'Inde avec l'esprit ouvert et ardent que donne la liberté, et non avec le ton larmoyant, plaintif et soucieux d'un mari.

Le vaisseau sortit doucement du port, « juste avec assez d'air, comme disaient les matelots, pour endormir les voiles. »

Au point du jour, le havre était encore visible, et nous aperçûmes le vieux dow qui se traînait paresseusement, comme une tortue, le long du rivage.

À midi, une brise s'éleva du sud-ouest, et au coucher du soleil nous étions à une telle distance de Bombay, que nos appréhensions d'être guettés dans nos mouvements furent complètement détruites. Nous avançâmes de quelques lieues vers la terre, nous carguâmes les voiles, et nous jetâmes l'ancre.

Armé d'un télescope, j'aperçus bientôt le dow, qui était semblable à une tache noire sur la mer bleue.

J'ordonnai au timonier de larguer, et, chargés de voiles, nous rejoignîmes le dow à huit heures.

Je le hélai, et de Ruyter vint à notre bord.

De Ruyter se retira avec moi dans la cabine, et pendant que nous déjeunions, il me demanda mon opinion sur le grab.

— Il semble se mouvoir indépendamment du vent, lui répondis-je ; hier, nous sommes passés devant un vaisseau de guerre comme devant un rocher.

— Il est d'allure légère, mon cher Trelawnay, et il n'y a pas un vaisseau qui puisse l'approcher. Pendant un orage, il tangue beaucoup, mais s'il n'est pas trop chargé, il est rapide, flottant, et tient bien le vent. En conséquence, ne l'accablez pas trop de voiles, ou il sera enseveli.

q

Chapitre 26

Après un entretien nautique, de Ruyter changea le sujet de la conversation et me dit en souriant :
— Tout ce que je vous ai raconté à Bombay est vrai, mon cher enfant ; là, j'étais simplement un marchand, mais, comme j'ai fini mes affaires mercantiles, je suis prêt à fréter un vaisseau ou à me battre ; mais généralement, quelques bonnes et pacifiques que soient mes intentions, je suis toujours forcé de commencer par le dernier. Ma conduite n'est cependant pas invariable, le grab et moi nous sommes à la merci des circonstances.

— Comment allons-nous régler notre course maintenant ?

— Dans cette vaste mer, sillonnée en tous sens par des aventuriers européens en guerre ouverte avec les rajahs, se disputant entre eux la pâture, se déchirant, se coupant la gorge les uns aux autres pendant que les loups anglais s'insinuent au milieu de la bagarre et filent avec les bestiaux, l'occupation ne peut pas nous

manquer, quoiqu'il soit nécessaire de faire un choix avant de décider un plan d'attaque. D'abord, il faut que nous allions à Goa, et après y avoir réglé quelques affaires et rendu le dow, nous nous réunirons. Quel âge avez-vous, Trelawnay ?

— Dix-sept ans.

— Dix-sept ans ! je croyais que vous en aviez vingt-quatre. C'est bien, n'importe votre âge, un tronc vert produit souvent le plus mûr et le plus riche des fruits. L'expérience que vous acquerrez bientôt et beaucoup de contrôle sur vos passions vous donneront toutes les qualités nécessaires pour faire un bon chemin dans la vie, soit que vous adoptiez la carrière maritime, soit que vous en choisissiez une autre, car vous êtes et serez toujours libre de vos actions. Si vous préférez travailler sur terre, j'ai des amis çà et là qui, par amitié pour vous et par considération pour moi, seront heureux de vous employer. Si vous restez avec moi, je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez toujours le bienvenu. Mais ma vie est une vie rude, et si vous allez juger mes actions d'après les narquois raisonnements du monde, vous pourrez voir leur légalité comme étant quelque chose de plus que douteux ; il vaut peut-être mieux ne pas hasarder votre réputation.

— Au diable tout cela, de Ruyter ! Avec votre permission, je resterai où je suis ; je vous ai déjà dit que je désirais partager votre existence, et, je vous le répète encore, je ne veux pas connaître vos projets ; vous m'apprendrez ce que vous voudrez, lorsque vous me croirez assez d'expérience pour vous aider de mes conseils.

— Vous êtes un homme pour l'intelligence, et vous avez plus de fermeté dans le caractère que la plupart de ceux avec lesquels

j'ai eu des relations. Pour quelque chose que j'ai fait, les sauterelles dévorantes de l'Europe m'ont dénoncé comme boucanier. Ces sordides fripons, qui arracheraient les yeux de leurs pères, s'ils étaient des muscades, ne permettent à aucun homme de chauffer son sang avec de l'épice ou de le rafraîchir avec du thé, sans qu'ils y trouvent leur profit, comme ils nomment cela, leur dustoory. Ils accaparent tout, et dès que dans un coin il y a quelque chose à gagner, ils en trouvent, ils en suivent la piste, et ils la suivraient au travers du sang et de la boue sans vouloir admettre personne au partage du butin.

Maintenant, j'aime aussi l'épice et le thé, et leur système de droit exclusif n'étant pas en harmonie avec mes idées, j'entrepris un commerce pour moi-même. Ils me dénoncèrent, saisirent mon vaisseau, et me firent faire banqueroute. Mais je ne me suis ni laissé pourrir en prison, ni anéantir par un abject désespoir. Je n'ai pas non plus prodigué mon temps à écrire de misérables pétitions. Je me suis relevé seul, comme un lion blessé et non vaincu ; et, quoique borné par d'étroites limites, je pris la résolution de rendre coup pour coup.

Entre ma ruine et mon retour à une vie maritime, je satisfis mon désir de voir l'intérieur de l'Inde, et j'en traversai la plus grande partie. Je demeurai quelque temps avec Tippoo Saïb. Lui seul possède toutes les grandeurs de la noblesse. Je l'accompagnai dans quelques-unes de ses principales batailles ; mais vous connaissez sa destinée. À cette époque, je fus du nombre de ces enthousiastes visionnaires qui, poussés par un amour ardent de la liberté, essayaient d'arrêter le courant qui emporte les hommes faibles et sans résistance.

Comme un pauvre torrent de la montagne se débattant contre l'entraînement d'une puissante rivière, j'écumai et je luttai pour soutenir ma cause ; mais ce fut en vain, je fus emporté comme les autres jusqu'à ce que, mêlé avec eux, je me trouvai perdu dans le vaste océan. Je croyais sottement qu'on pouvait persuader aux hommes de mettre de côté pendant une saison leurs propres intérêts, et laisser dormir leurs passions, comme dorment les scorpions en hiver, jusqu'à ce que le soleil de la liberté apparût et leur donnât le loisir, sans être interrompus par une invasion étrangère, de reprendre leurs dissensions civiles et religieuses.

Je conjurai les princes et les prêtres (les avoués du monde) de relâcher leur prise sur la gorge des uns et des autres, jusqu'à ce que l'ennemi général fût chassé du pays à la mer d'où il était venu. Mais la vérité ressemble à une arme meurtrière dans la main d'un enfant, elle n'est dangereuse que pour lui seul. Ma doctrine fut trouvée damnable ; je me sauvai avec difficulté pour éviter de voir mon nom compléter la longue liste des martyrs.

Dans toutes les parties de l'Est, j'ai vu la nécessité d'une grande révolution morale. Le vieux système est établi là dans toute la grisâtre horreur de la désolation et de la décadence ; il y restera triste et hideux jusqu'à ce qu'un autre, entièrement nouveau, précipite sa chute par son élévation. Le temps seul peut opérer cette métamorphose, et les efforts des mains semblables aux miennes, pour hâter son pas de tortue, sont vains et puérils.

— Il me semble, de Ruyter, qu'en Europe il y a des hommes dont les esprits, aussi bien que les mains, ont déjà commencé l'ouvrage de la régénération.

— Oui, mais pour eux-mêmes, comme parmi les natifs ici. L'Europe est l'enfant d'un vieillard, un avorton dénaturé et ridé, créé des débris de l'Est, raccommodés et unis ensemble avec ingénuité, mais sans force. L'Europe est un bronze antique rapiécé et barbouillé de cosmétique ; un petit modèle de plâtre d'après une statue de granit. Le doigt de la destruction est déjà dessus comme celui d'une mère spartiate sur son chétif enfant.

Mais je fus éveillé de mes rêves de réformation ; j'avais dépensé mon or ; je manquais de pain ; je résolus donc d'aller vers le courant, en disant avec ce sage philosophe, le vieux Pistol :

« Le monde est mon huître ; je l'ouvrirai avec mon épée ! »

q

Chapitre 27

Je retournai à la mer ; j'allai à l'île Maurice, j'équipai à crédit un vaisseau armé, et j'eus bientôt quadruplé mon capital. Ma personne n'est pas beaucoup connue, cependant je ne me hasarde que rarement dans les résidences. Ma visite à Bombay avait un but, une affaire importante ; ce n'était point pour y disposer de la mesquine cargaison du grab. Cependant, ajouta de Ruyter en riant, on pouvait m'attraper là ; qu'en pensez-vous ? Cette même cargaison, ils l'ont déjà payée une fois, et peut-être deux, si les premiers vendeurs n'en ont pas été fraudés. Il y a six mois que, croisant dans le grab sous les couleurs françaises, je détruisis un fainéant vaisseau de la compagnie d'Amboine, qui se mouvait lentement derrière son convoi. La cargaison du grab était la

sienne. Je sais qu'il y a d'autres vaisseaux chargeant à Banda, et peut-être les rencontrerons-nous. Quand ils seraient ventrus comme des sangsues gorgées de sang, je les serrerai jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Mais le soleil s'abaisse dans les vagues, et son manteau couleur de sang nous présage une brise. Je n'ai que ceci à ajouter : je ne suis pas un chien affamé, assis tranquille dans l'espoir de ronger un des os que ces nobles marchands blanchissent en général avec assez de succès avant de les laisser tomber. Laissons-les se gorger jusqu'à ce que, comme le vautour, le poids de leur ventre entraîne leurs ailes ; alors, semblables aux faucons, après les avoir guettés attentivement, nous tomberons sur eux. Il n'y a pas de mal à dépouiller les voleurs. Un convoi de vaisseaux de pays, appartenant à la Compagnie, est parti pour les îles épicières. À propos, Trelawnay, il faut que vous vous transformiez en Arabe. Sous ce déguisement, ils ne pourront pas vous découvrir. J'ai écrit tout ce qu'il faut faire. Continuez votre course jusqu'à Goa, où je vous suivrai. Ne quittez pas le vaisseau jusqu'à mon arrivée. Le marchand perse, pour lequel j'ai préparé une lettre, fera tout ce que vous désirerez. Voyez, la brise s'élève ; tirez le bateau bord à bord.

De Ruyter me serra la main, sauta dans le bateau et remonta sur le vieux dow.

Rien d'extraordinaire ne se présenta jusqu'à notre arrivée à Goa. Je m'étais habillé en Arabe, avec un large pantalon de couleur sombre, une veste écarlate et un grand chapeau de Mantois d'Astracan. Un châle de cachemire entourait ma taille, et dans ses plis j'avais mis un élégant poignard. Mes cheveux étaient rasés, à l'exception de la précieuse mèche du milieu de la tête, par

laquelle les houris aux yeux noirs devaient m'emporter dans le paradis de Mahomet. Mes dents étaient teintes de la brillante couleur rouge des échecs ; mon cou, mes bras et mes jointures, soigneusement frottés d'huile, étaient luisants et polis comme de l'ivoire. Les hommes du bord s'assemblèrent autour de moi, et d'une voix unanime, je fus déclaré un véritable Arabe.

Nous nous arrêtâmes près de la pointe du cap Ramas, et j'attendis toute la nuit l'arrivée du dow.

Vers le matin, je donnai l'ordre de jeter l'ancre dans le port de Goa. Le soleil s'était levé magnifiquement ; il enveloppait dans ses rayons d'or les monastères de marbre, les arches des ponts et les collèges en ruines de l'ancienne ville. Ces ruines, disséminées sur une vaste étendue de terrain, montraient qu'autrefois elles avaient paré de leurs splendeurs éteintes une belle et florissante cité. La jetée était entaillée par la mer, et dans le port il n'y avait qu'un assemblage bigarré de petits bateaux appartenant à la Compagnie.

J'envoyai le rais dans la ville avec les papiers du vaisseau et la lettre de Ruyter destinée au marchand perse, puis, vers le soir, le dow arriva et vint jeter l'ancre sous notre poupe.

Le lendemain, de Ruyter alla dans la campagne à la rencontre de quelques agents envoyés par le rajah du Mysore et par un prince mahratte, me laissant à Goa pour y décharger le reste de la cargaison de café et de riz, y prendre lest et renouveler notre provision d'eau.

Quand de Ruyter reparut à Goa, il était accompagné par un Grec et par un Portugais, deux espions qu'il employait à la surveillance de ceux dont il avait à redouter le pouvoir. Les confé-

rences de mon ami avec ces deux hommes avaient lieu pendant la nuit, dans les ruines d'un monastère de l'ancienne ville, tout près de la mer. Pour se rendre à ces rendez-vous, de Ruyter venait à bord du grab chercher un des bateaux, et l'équipage de ce bateau était choisi par lui-même.

Après avoir fait tous mes préparatifs pour nous remettre en mer, nous transportâmes hors du dow, qui devait être rendu à son propriétaire, les hommes et les choses dont nous avions besoin. Je touai le grab en dehors du port, et tous les soirs, au coucher du soleil, je guindais les bateaux à bord, afin d'être prêt à partir au premier signal.

Le dixième jour de notre arrivée dans le port de Goa, et au milieu de la nuit, je vis une lumière phosphorique et brillante sur la surface noire de l'eau, qui s'avançait vers nous avec une vitesse extraordinaire. Le bruit lointain du havre était calme et toute la ville était plongée dans une nuit profonde ; cependant j'avais cru voir du mouvement sur la jetée, mais le bruit presque insaisissable de ce mouvement avait été emporté par les brises de la terre, et tout était redevenu silencieux.

Tout à coup j'entendis distinctement héler un bateau dans le port ; ce cri se répéta plusieurs fois, et les intonations s'élevèrent à la rudesse d'un ordre donné avec fureur ; puis des lumières apparurent le long du rivage, puis enfin un bruit d'avirons, de barres et de bateaux, comme s'il y en avait un qui se détachât des autres pour prendre sa course vers la terre. Le fracas augmentant, je dirigeai mes regards vers le premier objet qui avait attiré mon attention, et quoique tout parût tranquille, je distinguais toujours le bouillonnement de l'eau et la ligne de lumière qui, semblable à une étoile volante, courait dans le sillage du bateau.

Par le bruit des avirons et par les coups longs et lourds que de Ruyter avait appris aux rameurs de son bateau préféré, je reconnus son approche, tout en m'étonnant de le voir rentrer avant l'heure habituelle. Je compris tout de suite qu'il courait un danger, et mon cœur battit sans qu'il me fût possible d'en préciser la cause. J'appelai vivement le sérang qui dormait (le rais était dans le bateau), je lui dis d'éveiller les hommes, et, dans mon impatience, je les jetai à bas des hamacs avec des coups de pied.

— Vite ! armez le cabestan, détachez la misaine, lâchez les grandes voiles de l'avant à l'arrière !

Je retournai à l'embelle, d'où je vis distinctement le bateau, que je hélai.

Mais, au lieu de recevoir la réponse habituelle de Acbar, j'entendis une voix basse et contenue murmurer : Yup ! yup ! (silence ! silence !) Ayant reçu des instructions à l'égard de ce signal, je me précipitai à l'avant, je saisis la hache qui était là toute prête, et j'ordonnai de lever le beaupré, afin de tourner le vaisseau. Impatienté de n'être pas assez lestement obéi, je coupai le câble et un morceau de la jambe d'un Arabe qui se trouvait à côté.

À ce moment, de Ruyter franchissait le bord :

— Vous avez bien fait de couper le câble, mon garçon, me dit-il ; mais soyez moins emporté ; vous avez blessé ce pauvre diable : envoyez-le à l'infirmerie. Chargez toutes les voiles immédiatement, j'irai à l'arrière. Les limiers ont trouvé la piste ; ils croyaient nous prendre comme on prend les poules des jungles, mais ils trouveront une panthère qui n'est jamais endormie.

Le vaisseau se tourna lentement, et, comme je maudissais la longueur de sa quille et la légèreté de la brise qui le faisait se mouvoir avec une incroyable lourdeur, de Ruyter s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— Armez les hommes, mais seulement avec leurs lances ; ne laissez aucun bateau venir côte à côte du grab, ni même l'essayer. Parlez doucement ; mais si un homme met la main sur l'échelle, tuez-le comme vous tueriez un sanglier. Pas de salpêtre, cela fait du bruit. Harponnez-les, mais seulement quand je vous le dirai. Il faut que je me tienne en arrière, afin de ne pas être vu ; s'ils vous interrogent sur le marchand de Witt, dites que vous ne le connaissez pas.

Deux bateaux s'approchaient.

Le premier nous salua de ces paroles :

— Grab ! holà ! Arrêtez, je désire voir le capitaine.

Je dis au sérang de laisser tomber la grande voile, de détacher celle du perroquet, et je répondis :

— Nous allons en pleine mer ; j'ai mes acquits du port, les papiers du vaisseau sont tous signés, je suis en règle, que voulez-vous ? me faire perdre cette brise ?

— Arrêtez de suite, monsieur, où nous allons vous y contraindre par l'ordre de faire feu sur vous.

— Ce serait un ordre absurde ! m'écriai-je.

Nous n'avions pas assez de voiles sur notre vaisseau pour l'éloigner du premier bateau, qui appartenait au capitaine du port. De Ruyter ordonna aux hommes de se coucher sur le pont,

tandis qu'il se tenait debout au gouvernail. De Ruyter allait me dire de me mettre à l'abri, quand, avec un éclat de lumière venant du bateau, une balle siffla près de ma tête et alla se loger dans le mât. Pour obéir aux ordres de Ruyter, mais bien à contrecœur, je ne rendis pas le coup. Bientôt après, comme le bateau s'élançait pour nous aborder, de Ruyter élargit le grab, et les agresseurs se trouvèrent à notre côté, sous le vent. Ne pouvant pas nous aborder là, ils perdirent du temps en reculant en poupe, avant qu'il leur fût possible de se servir des avirons. De cette manière (le vent s'était levé), nous les tînmes éloignés quelques minutes, pendant lesquelles aucune parole ne fut prononcée.

De Ruyter resta au gouvernail, tandis que moi et une partie des hommes armés de lances nous étions prêts à empêcher l'abordage. Le second bateau s'approchait ; celui-là avait déjà tiré sur nous plusieurs coups de mousquet, mais ils furent perdus, car nous étions protégés par les bastingages du vaisseau. Le premier bateau avait saisi les chaînes de la poupe, et ils s'occupaient avec le plus grand sang-froid à tenter l'abordage. De Ruyter dit tout à coup : Cheela chae ! (avancez, mes garçons !) Nous poussâmes nos lances à travers les sabords et trois ou quatre hommes tombèrent blessés en jetant des cris de douleur.

Malgré les ordres que donna un officier de recommencer l'attaque, ils ne voulurent pas la tenter ; mais comme l'autre bateau s'avançait vers la poupe, j'avançai un des canons de l'arrière, et, le mettant hors du sabord, je hélai les deux bateaux en leur disant :

— Si vous tirez un autre coup dans notre sillage ou si vous continuez vos feux d'artifice sous notre poupe, vous entendrez le rugissement de ce serpent d'airain. Commandez où vous avez le

pouvoir de forcer à l'obéissance, et non ici, où vous n'en avez aucun.

Je soufflai sur la mèche de coton, et ils virent abaissée au niveau de leur coquille de noix la brillante bouche d'airain du canon, avec laquelle je pouvais les faire sauter en l'air brisés en mille morceaux.

Ils retournèrent lentement au rivage, et les injures menaçantes de leur rage inassouvie se mêlèrent aux murmures des vagues, et furent emportées par le vent, pendant que notre vaisseau, chargé de voiles, glissait majestueusement hors du port.

q

Chapitre 28

Après avoir examiné la position de la terre, de Ruyter me frappa sur l'épaule en me disant d'un air joyeux :
— Ceux qui se battent sous la bannière du silence remportent la victoire ; mais ceux qui s'amusent à faire du bruit et à menacer de leur attaque sont vaincus. La force de l'air et celle du feu comprimés sont irrésistibles, souvenez-vous de cela, mon jeune ami ; souvenez-vous aussi qu'un homme silencieusement armé est plus à craindre qu'un fanfaron. Je suis content de vous, Trelawnay ; votre prudence s'est montrée aussi prévoyante que celle d'un vieux loup de mer. Dites-moi, pour quelle raison êtes-vous donc si alerte ? pour quelle raison avez-vous tout préparé pour mettre à la voile, même avant que je vous eusse hélé ? J'ai cru un instant que ces hiboux du rivage m'avaient devancé auprès de vous.

— Quelques mouvements sur la jetée, un bruit de rames, peut-être un pressentiment, m'ont fait craindre un danger pour vous.

— Merci, mon cher enfant, merci ; j'avais déjà pour vous une haute estime, mais je m'aperçois aujourd'hui que votre jugement n'a pas besoin des leçons de l'expérience. Vous m'égalez en tout ; vous êtes digne de l'affection que je vous porte. Mais allez dormir, mon garçon, allez ; je veillerai pendant le reste de la nuit.

J'étais à moitié endormi, ma tête appuyée sur l'écoutille, et je n'entendais que confusément les bienveillantes paroles de mon ami. De Ruyter me secoua le bras en me disant d'un ton amical :

— La rosée du soir, mêlée au vent de la terre, est aussi pernicieuse ici que la morsure d'un serpent, car elle est chargée de la vapeur des jungles. Bonsoir, mon enfant, bonsoir, bonne nuit.

— Laissez-moi dormir sur le pont, de Ruyter ; il fait horriblement chaud dans la cabine, et puis nous pourrions encore être attaqués.

— N'ayez point cette crainte avant l'aurore ; l'œil d'un aigle perché sur la plus haute montagne ne nous découvrirait pas.

J'obéis aux ordres réitérés de de Ruyter, mais je fus bientôt éveillé par le changement de l'atmosphère, et ce changement s'opère une heure avant l'apparition du jour. Je montai en trébuchant l'échelle qui conduisait sur le pont, et ce ne fut qu'en meurtrissant mes jambes contre l'affût d'un canon que je parvins à me réveiller. Un télescope de nuit à la main, de Ruyter était debout près de la poupe : la lune éclairait sa figure livide d'insomnie, ses cheveux et ses moustaches étaient humides de rosée, et toute sa

personne révélait une horrible fatigue physique, mais soutenue par l'énergie de la volonté.

— Déjà levé, mon garçon ! s'écria de Ruyter ; les jeunes gens et les heureux du monde reposent pendant la disparition du soleil, mais quand vous aurez mon âge, vous tiendrez compagnie à la lune, et vous préférerez le sombre silence de la nuit à l'éblouissante clarté du jour.

Nous dirigions notre course, toutes voiles déployées, vers le midi-ouest ; les sentinelles dormaient sous l'abri des demi-ponts, et un calme enchanteur régnait dans l'air et sur l'Océan. Nous étions à une si grande distance du havre que tous les objets étaient confondus dans une masse d'ombres enveloppées de légères vapeurs. Nous quittâmes la terre, et, avant de se retirer dans sa cabine, de Ruyter marqua sur la carte marine la course du vaisseau, me donna ses instructions, et, en les suivant, je dirigeai le grab vers le sud-est, afin de gagner la plus méridionale des îles Laquedives.

En entrant dans la latitude de ces îles, nous fûmes forcés de rester en panne pendant quelques jours. Ce contretemps ne m'apporta aucun ennui, car j'aimais la mer, n'importe sous quelle forme. Pendant la journée, je m'occupais du vaisseau ; et quoique le grab restât aussi stationnaire que s'il avait pris racine dans les profondeurs de la mer, les heures passaient pour moi avec la rapidité d'un vol de mouette. Pour la première fois dans ma vie, mes goûts et mes devoirs se trouvaient confondus ensemble, et le stupide et paresseux garçon s'était transformé, comme par magie, en un jeune homme actif, énergique et courageux.

De Ruyter désira donner à son vaisseau un air plus martial. Il fit donc transporter sur le pont quatre canons de neuf livres, ordonna de remplir les boîtes à balles, fit faire des cartouches et préparer des fourneaux pour chauffer les balles. Nous mîmes le magasin en ordre, de Ruyter passa la revue des hommes, les divisa en quatre parties et les exerça à tirer les canons ainsi que les petites armes. Moi, j'appris à manier la lance sous la tutelle du rais.

Nous avions à bord quatorze Européens : des Suédois, des Hollandais, des Portugais et des Français, de plus quelques Américains et un échantillon de tous les natifs de l'Inde qui vont sur mer, des Arabes, des musulmans, des Daccamen, des Lascars et des cooleys.

Notre munitionnaire était un métis français ; le mousse, Anglais ; le chirurgien, Hollandais ; l'armurier et le maître d'armes, Allemands. De Ruyter ne faisait aucune distinction entre ses hommes, ni par rapport au pays qui les avait vus naître, ni à la religion qui gouvernait leur conscience ; il ne les distinguait les uns des autres que pour leur mérite personnel. J'étais parfois extrêmement étonné de voir tant d'ingrédients incongrus et dissemblables mêlés et fraternellement unis avec la plus parfaite entente.

L'adresse de la main du maître opérait journellement ce miracle ; sa manière d'agir, froide et ferme, dirigeait tout, et avant que le murmure du mécontentement se fût fait entendre, il y trouvait le remède. De Ruyter travaillait sur le vaisseau comme un manœuvre : actif, infatigable, il était toujours le premier au-devant du danger ; mais les actions de de Ruyter dépeindront mieux son caractère que ne le ferait une brève analyse.

Le quatrième jour de notre station en pleine mer, la monotonie de la scène du ciel bleu et de l'eau limpide subit un changement : des masses de nuages commencèrent à se mouvoir et à se rencontrer, jusqu'à ce que l'horizon se revêtit d'un voile d'ombre.

Nous carguâmes nos petites voiles et celles du perroquet. Les pattes de chat ou les vents légers glissèrent le long des eaux parmi les éclairs et les sourds roulements d'un tonnerre bas.

La pluie tomba par torrents ; les bouillonnements de la mer furent bientôt accompagnés par une brise ferme, et à la place du violent orage que nous avions attendu, nous eûmes un temps magnifique.

Au point du jour, nous vîmes en face de nous les îles Laquedives.

La surprenante rapidité des canots de ce pays m'étonnait beaucoup. Les Européens appellent ces légères embarcations des proues volantes. Un de ces canots s'avança vers nous, et quoique, sous l'influence d'une excellente brise, le grab filât onze nœuds à l'heure, le canot passa auprès de nous comme si nous avions été stationnaires. Deux ou trois hommes se tenaient debout sur les agrès de dehors ; ils semblaient voler sur l'eau. Le canot ne glissait pas entre les vagues, mais il passait au travers, car de minute en minute il disparaissait sous des flots d'écume.

Tout en me la décrivant, de Ruyter fit une esquisse de cette embarcation.

— Ces ignorantes gens, me dit-il, ont complété dans la construction de ce bateau le triomphe de la perfection de l'architecture navale, dans laquelle, malgré notre érudition, nos études

et les encouragements qui nous ont été donnés, nous ne sommes pas allés au delà de l'A B C pour la vitesse, la dextérité, et surtout pour la simplicité de manœuvre. Ce bateau les surpasse tous. La construction de leur proa est complètement en désaccord avec nos idées sur l'architecture navale. Nous bâtissons la proue ou la poupe d'un vaisseau aussi dissemblables que possible ; ces gens les construisent de la même forme et dans les mêmes proportions.

Les côtés de nos vaisseaux sont, au contraire, précisément les mêmes ; mais, dans le proa, vous voyez que les côtés sont tout à fait différents. Le proa ne revire jamais ; il navigue indifféremment avec l'un ou avec l'autre bout en avant, selon l'occasion, mais le même côté est toujours celui du côté du vent. Le côté gauche (ou côté opposé au vent) est aussi plat qu'une ligne de plomb peut le faire. Le côté du vent est rond, et, à cause de sa longueur et de son étroit timon, le proa chavirerait ; pour l'empêcher, un agrès de dehors, construit de bambous, saillit considérablement dans la mer et supporte un grand billot de bois de coco : cela lui donne un immense timon artificiel, sans opposer beaucoup de résistance à l'eau. Entre cet agrès de dehors et le côté plat du proa, l'eau passe sans peine : voilà la cause de sa rapidité.

Le proa lui-même, ou le corps du bateau, est composé seulement de quelques planches cousues ensemble et bourrées entre les joints avec de l'étoupe, car il n'y a ni un clou, ni un morceau de métal. Les voiles sont du paillasson, les mâts et les vergues du bambou.

Quand ceux qui conduisent le canot veulent virer, ils larguent, tournent la poupe au vent et meuvent le talon de la voile triangulaire jusqu'à ce qu'ils l'attachent à l'autre extrémité, en même

temps ils transportent la barre dans la direction opposée, de sorte que ce qui était la poupe est maintenant la proue.

Il y a toujours un homme ou deux pour naviguer le vaisseau. Il peut être dit d'eux qu'ils marchent aussi rapidement que le vent. Pas un seul vaisseau européen n'a pu avantageusement lutter de vitesse avec eux.

Ces canots sont admirablement adaptés pour la navigation des îles situées dans la latitude des vents alizés, car ils peuvent passer d'un vent à l'autre avec un essor aussi sûr que celui d'une grue, tandis que, dans nos vaisseaux, si nous allons contre le vent, nous laissons échapper l'objet de nos poursuites. Il est vrai que ces canots sont d'une très petite dimension et ne peuvent être employés que pour l'échange des produits superflus ou pour les choses absolument nécessaires. Le canot indien ordinaire ne servirait pas à leurs besoins, car il coule à fond dans les rafales imprévues, ou il est chassé par le vent loin de sa destination. Les natifs ont ingénieusement inventé le proa, et ils ont obtenu les importantes améliorations que je viens de vous désigner.

q

Chapitre 29

En approchant d'une des îles Laquedives, je débarquai pour voir les natifs et pour en obtenir quelques fruits. Pendant la nuit, le vent s'affaiblit, et au point du jour nous aperçûmes, à trois lieues de nous, quelques vaisseaux en panne. J'abordai un de ces vaisseaux, accompagné d'une dizaine d'hommes tous bien armés. Le

rais du premier bâtiment me dit que, hors du golfe Persan, il avait été abordé par un grand brigantin malais plein d'hommes, qui non seulement avaient pillé son vaisseau et deux autres, mais encore avaient tué une partie de son équipage en les traitant avec la plus grande cruauté. Ce Malais croise à l'entrée du golfe, et il s'est déjà rendu maître de plusieurs bâtiments.

J'amenai le rais sur le grab avec quelques hommes de son équipage. De Ruyter écouta son histoire, et en m'assurant que tous les détails en étaient vrais, il me dit :

— Nous allons poursuivre cet affreux pirate et nous en emparer.

— Le Malais est chargé d'or, dit le rais ; sa cargaison est si riche, que le capitaine a été obligé de faire jeter dans la mer d'énormes ballots de soierie persane, n'ayant pas de place pour les arrimer.

Vers le soir, une légère brise s'éleva, et nous fîmes une longue course vers le nord-ouest, avec l'espoir de rencontrer le Malais avant qu'il entrât dans le détroit de Malacca.

Pendant quelques jours, nous voguâmes heureusement, abordant les bateaux de tous les pays pour leur demander des nouvelles du pirate. Notre vigilance était sans repos, sans trêve, et, d'heure en heure, l'apparition d'une voile dans les vapeurs nuageuses de l'horizon nous donnait de décevantes espérances. La patience de de Ruyter commençait à s'épuiser ; il avait des dépêches importantes pour l'île Maurice, et il ne voulait plus prodiguer son temps en de vaines poursuites. À contrecœur, et surtout à mon grand chagrin, de Ruyter donna l'ordre de diriger la course vers le sud.

Le lendemain, au point du jour, l'homme qui était de faction sur la cime du mât cria :

— Une grande voile à l'avant !

Je pris vivement un télescope, et je montai sur le mât.

— Eh bien ! qu'est-ce ? demanda de Ruyter.

— C'est le Malais, répondis-je avec confiance.

— Quelle route prend-il ?

— Il ne nous a pas encore vus, et sa course se dirige vers le nord.

Je descendis sur la poupe.

L'horizon devint obscur ; et comme le Malais avait négligé d'être attentif, nous espérâmes l'approcher de très près avant qu'il nous découvrît.

Nous avancions vers lui toutes voiles déployées ; mais, à huit heures, le Malais nous aperçut et élargua.

Nous avions considérablement gagné sur lui, et de notre poupe la cime de ses plus basses antennes était tout à fait visible.

— Si la brise continue jusqu'à midi, dis-je à de Ruyter, il ne peut pas nous échapper.

Une vive allégresse se répandit sur le vaisseau, et tout l'équipage, excité par l'espérance du butin, se prépara activement au combat. Nous pompâmes l'eau qui était dans le vaisseau, et, pour l'alléger un peu, on jeta dans la mer quelques tonneaux de ballast. Les ponts furent débarrassés pour l'action, les armes et les

bateaux apprêtés, et ensuite, comme un faucon guette un courlis, nous suspendîmes toute notre attention à la manœuvre du vaisseau.

À midi, le vent se rafraîchit encore, et nous gagnâmes rapidement sur le Malais. Il était près de six heures quand nous arrivâmes à la portée du canon, mais nos coups n'attirèrent point l'attention du pirate. De Ruyter hissa un drapeau français tricolore, et comme nous avions un Malais à bord du grab, il lui ordonna de héler le vaisseau en l'engageant à nous envoyer ses papiers.

Le corsaire ne répondit pas, et nous rendîmes la parole au canon. À cette nouvelle attaque, il opposa une décharge de quatre caronades, de plusieurs petits pierriers sur ses plats-bords et de vingt ou trente mousquets.

Quand les morceaux de vieux fer, de verre et de clous tombèrent sur nos agrès, trois de nos hommes furent blessés.

— Arrêtons leur insolence ! cria furieusement de Ruyter.

Nous commençâmes à faire feu, manœuvrant avec nos volées sur sa poupe et sur ses quartiers. Nos coups étaient si bien dirigés, que de Ruyter nous cria bientôt de cesser. Nous n'avions pas seulement imposé silence aux canons ennemis, mais encore vidé son pont, coupé ses agrès en morceaux et jeté à bas son gouvernail. Trois de nos bateaux furent apprêtés, et je partis avec trente hommes pour aborder l'ennemi.

— Tenez-vous bien sur vos gardes, me dit de Ruyter ; méfiez-vous de leurs ruses et de leur perfidie !

Nous nous avançâmes vers le Malais avec beaucoup de précaution, et il ne mit pas le moindre obstacle à notre approche ; personne ne paraissait sur le pont.

— Abordez sur l'avant avec vos Arabes, dis-je au rais, qui commandait un des bateaux, mes Européens et moi nous allons grimper sur la poupe de bambou.

En arrivant à bord, nous trouvâmes quelques blessés et beaucoup de morts, mais rien de plus. Les voiles et les vergues pendaient de tous côtés en désordre. Installé sur le pont avec une partie de mes hommes, je me préparais à descendre, quand tout à coup retentit un tumultueux et sauvage cri de guerre. Je m'élançai à l'avant, et je vis apparaître d'en bas un bosquet de lances passées au travers du paillasson. Ces lances blessèrent plusieurs de mes hommes.

J'étais certainement aussi étonné de cette nouvelle mode de guerre que le fut Macbeth en voyant marcher la forêt de Dunsinam. Je me sauvai vers l'endroit le plus solide du pont, et je n'échappai qu'avec peine aux coups dirigés contre moi. Plusieurs de mes hommes avaient reculé.

— Tirez en bas, à travers les treillis ! m'écriai-je.

Une partie des hommes commandés par le rais s'étaient jetés dans la mer pour regagner le bateau. J'expliquai à de Ruyter notre position.

— Je vais vous envoyer une haussière, pour l'attacher au beaupré du Malais, puis vous reviendrez sur le grab.

Très soigneux de la vie de ses hommes, de Ruyter ne voulait pas les voir lutter plus longtemps contre l'irrévocable résolution

des pirates, qui, une fois déterminés à ne pas être pris, devaient mourir dans l'énergie de leur résistance.

— Si j'avais des boules à feu, de Ruyter, je les ferais bien sortir, car nous en avons déjà tué un grand nombre avec nos armes ; les Européens consentent à me suivre, mais les natifs résistent, et seuls nous aurons peu de chances de succès, car, incapables de voir nos ennemis dans l'obscurité, ils nous perceraient à coups de lance sans aucun danger pour eux.

L'équipage s'occupait à relever nos blessés et à les mettre dans les bateaux.

Un garçon suédois, pour lequel j'avais une vive amitié, avait été atteint au pied par un affreux coup de lance ; il souffrait horriblement ; je donnai l'ordre de le soulever avec précaution, et en courant à l'avant pour voir descendre mon protégé dans le bateau, je passai contre le corps d'un Malais mourant, qui avait été atteint par une balle avant que nous eussions abordé le vaisseau.

En observant mon entourage, au premier pas que j'avais fait sur le pont, j'avais remarqué sa mine particulièrement féroce, ainsi que l'expression méchante de sa large et brutale figure.

Au moment où j'allais passer sur lui, je fus arrêté par un regard de son œil profondément enfoncé dans l'orbite, mais qui brillait comme un ver luisant. Mon pied glissa sur le sang caillé échappé d'une blessure que cet homme avait reçue à la tête, et je tombai sur lui. Le moribond m'empoigna avec sa main osseuse, et fit un horrible effort pour se soulever. L'impossibilité de ce mouvement lui donna l'idée d'une dernière vengeance : il tira un poignard de sa poitrine et essaya de le plonger dans la mienne. La haine survivait aux forces physiques, le poignard ne fit que

m'égratigner légèrement. Mais l'effort du malheureux était surhumain, car ses mains se détendirent, et il jeta un dernier cri d'agonie et de désespoir. Des hommes tels que ceux-ci ne peuvent être vaincus, pensai-je en moi-même ; ils meurent dans un sanglant triomphe.

De Ruyter devint tout à fait péremptoire en nous ordonnant de rentrer à bord du grab, car la nuit approchait et les Malais commençaient de nouveau à faire feu sur nous avec leurs mousquets. Je fus donc obligé de retourner au grab le cœur plein de rage et fort désappointé.

Nous avions en tout huit hommes de blessés. À mon arrivée sur le grab, de Ruyter me dit :

— Il n'y a pas de remède, il faut maintenant que nous tâchions de touer le Malais vers la terre ; quand ils seront près du rivage, ils se sauveront peut-être à la nage, mais j'ai bien peur que nous ne réussissions pas à les vaincre.

Nous remplîmes nos voiles et nous commençâmes à touer le Malais. Une bande d'hommes fut placée à notre poupe, prête à tirer sur les objets qu'elle verrait mouvoir à bord de l'ennemi. Nous eûmes beaucoup de peine à réussir dans notre tentative, car, n'étant pas gouverné, le Malais tournait sur lui-même. Quelques secondes après le succès de nos efforts, les hommes de l'équipage avaient trouvé le moyen de couper la corde de touage. Protégés par une volée de mousquets, nous attachâmes une autre corde ; rien de vivant ne parut sur le pont, mais la haussière fut encore tranchée.

De Ruyter le héla à plusieurs reprises sans obtenir la moindre réponse. La nuit se passa dans le calme ; mais au point du jour de

Ruyter prit la résolution de couler à fond le Malais. Nous nous y résignâmes en faisant feu sans relâche avec nos plus grands canons. Des symptômes d'incendie se manifestèrent ; bientôt une fumée opaque s'éleva lentement, et quelques explosions de poudre se firent entendre. Enfin, la fumée s'éleva plus noire et plus épaisse ; les sauvages parurent, se traînant à plat ventre sur le pont. Nous avions jeté leurs canons dans la mer, et par conséquent ils étaient sans défense. Des rayons de feu s'échappèrent des écoutilles et des embrasures, et quand les balles percèrent le Malais, les Arabes s'écrièrent : « Nous voyons de la poudre d'or, des perles, des rubis, qui tombent dans la mer. » Je ne pouvais ni en dire autant, ni sentir l'eau de rose qu'ils prétendaient voir couler comme une fontaine des dalots. Je ne voyais que les flammes, l'épaisse fumée et les pauvres diables fourmillant sur le pont ou se jetant dans les vagues.

Dès que nous eûmes cessé notre canonnade, nous nous éloignâmes à quelque distance du Malais, dont nos regards suivaient anxieusement l'agonie. Après une explosion qui vibra dans l'air, semblable à un violent coup de tonnerre, nous ne vîmes qu'un nuage noir étendu sur la surface de l'eau, et comme un drap mortuaire obscurcissant le ciel. La place occupée quelques instants auparavant par le pirate ne pouvait être distinguée que par un bouillonnement de la mer, pareil au confluent des marées. D'énormes fragments du vaisseau voguaient çà et là, des mâts, des cordages, de temps à autre une tête d'homme surnageait à la surface, hurlant d'une voix faible son dernier cri de guerre. La carène du vaisseau était enfoncée la poupe la première, et sa tombe se remplit bientôt.

La secousse de l'explosion avait été si grande, que le vent s'était calmé, et que la carène du grab tremblait comme si elle avait peur. Le nuage noir disparut et passa doucement le long de la surface de l'eau, puis il monta et resta suspendu dans les airs, concentré en une masse épaisse. Je le regardais fixement, car il me semblait que le pirate était métamorphosé et non détruit, il me semblait que son équipage de démons peuplait l'immensité des airs.

— Nous venons d'assister à un terrible, à un pénible spectacle, me dit de Ruyter, mais ils méritaient leur destinée. Allons, donnons de l'ouvrage à nos hommes, faites hausser les bateaux et mettons toutes voiles dehors pour notre propre course.

Deux jours après cet événement, un de nos Arabes mourut de ses blessures, et ses camarades l'ensevelirent dans la mer, en présidant à cette cérémonie par des formes graves et mystiques.

Le corps du trépassé fut soigneusement lavé ; sa bouche, ses narines, ses oreilles et ses yeux remplis de coton saturé de camphre, avec lequel son corps avait été également imbibé.

Les articulations de ses jambes et celles de ses bras furent brisées et resserrées les unes contre les autres, à la façon des momies égyptiennes ; puis, avec un boulet de douze livres attaché aux extrémités, ce cadavre mutilé fut jeté dans l'Océan.

Je demandai aux Arabes pour quelles raisons ils avaient cassé les jointures du mort.

Leur réponse fut que c'était pour l'empêcher de suivre le vaisseau ; « car, ajoutèrent-ils, si nous avions négligé ce devoir sacré,

le corps flotterait sur les eaux, et l'esprit du mort nous poursuivrait éternellement. »

Heureusement pour nous, les Malais n'avaient pas empoisonné leurs lances, car nos hommes se rétablirent bientôt, à l'exception du pauvre garçon suédois, dont la blessure était tellement grave, que si de Ruyter n'avait pas possédé quelques notions médicales, nous aurions eu à déplorer sa perte.

De Ruyter l'installa dans sa propre cabine, et nous le soignâmes avec toute l'attention possible, cherchant à éviter pour lui une horrible opération que le chirurgien du grab démontrait comme indispensable.

Van Scolpvelt, notre Esculape, avait été engagé à bord d'un east Judiaman hollandais, dans lequel il avait été employé comme aide-chirurgien ; il y vieillit, espérant voir arriver le jour où il lui serait possible d'exercer ses grandes capacités de découpeur de chair. Mais rien n'était capable de remuer le courage boueux de ces bourgeois hollandais, dont l'antipathie contre la poudre était aussi forte que celle des quakers ; de sorte que Van Scolpvelt s'attrista de manquer d'exercice et que les instruments de son métier se rouillèrent dans leurs boîtes. Tout le travail qu'il avait à faire à bord de l'east Judiaman consistait en celui de donner un enseto catharticus, un enoma ou simple déjection aux Hollandais ventrus, lorsque leur gloutonnerie avait dérangé les fonctions gastriques.

q

Chapitre 30

Van Scolpvelt trouvait sa dignité et surtout celle de sa chère profession odieusement compromise par cette dégradante application de la science. Il accepta donc avec joie la proposition que lui fit de Ruyter de monter à son bord et de l'accompagner dans ses voyages.

— De Ruyter, disait le docteur, est un homme sensé, et généralement il me trouve assez d'ouvrage : cependant il a un défaut de caractère qui est inexplicable dans la nature d'un homme si libéral et si humain, ce défaut est celui d'approuver tous les païens préjugés de son barbare équipage, qui s'oppose toujours à l'amputation.

— Sur ce point, continua le docteur en s'adressant à moi, les Anglais sont les êtres les plus éclairés du monde. Votre gouvernement donne un prix pour tous les membres enlevés au tronc paternel : non seulement l'opérateur est récompensé, mais encore la personne sur laquelle il opère, et souvent cette personne gagne davantage à être estropiée qu'à continuer les labeurs d'une vie de fatigues. Ainsi, moi, moi Van Scolpvelt, continua le docteur en s'animant, j'ai vu couper la jambe droite à un homme sur une frégate anglaise, et c'est bien la plus magnifique opération que j'aie jamais vue de ma vie. L'homme était tombé du mât, de sorte que l'os du genou était passé au travers des téguments.

Le lendemain, le blessé reprit ses facultés, et nous commençâmes à travailler sur lui.

Si vous aviez été là, monsieur, votre cœur se serait réjoui.

C'était un glorieux sujet, et personne ne pouvait assister à l'opération sans plaisir et sans étonnement.

L'homme ne jeta pas un cri, ne fit pas une grimace, ne dit pas un mot. À la fin de l'opération, il tourna flegmatiquement sa chique dans sa bouche et demanda un verre de grog. S'il n'y avait eu qu'une bouteille d'eau-de-vie dans le monde, il l'aurait eue, le courageux marin. Je l'adorais !

Les Anglais sont de braves gens ; ils ne sentent pas plus le mal que ce morceau de bois que le charpentier est en train de couper. Les patients doivent être tous comme cela.

Maintenant, monsieur, parlons de ce garçon qui est dans la cabine du capitaine. Si on voulait, je lui ôterais la jambe sans lui rien dire, et demain nous lui demanderions comment il se porte, s'il survit toutefois !

Eh bien ! ce cas existant, il serait envoyé à l'hôpital pour le reste de sa vie : s'il meurt, rien de plus. En le soignant, pour le guérir sans fracturer sa jambe, il me faudra trois ou quatre mois : pendant ce temps, il mangera, il boira, et cela sans faire aucun ouvrage. De Ruyter ne pense nullement à l'inutilité de cette dépense ; persuadez-le de me laisser agir, j'ôterais la jambe au blessé avec si peu de douleur pour lui et avec tant de plaisir pour moi !

J'arrêtai brusquement les cajolantes lamentations du docteur en lui disant d'un air glacial :

— Si ma jambe n'était soutenue à mon corps que par un morceau de peau, et si un chirurgien essayait de me la couper, je le poignarderais avec ses propres instruments.

Le docteur me regarda d'un air surpris et méprisant, puis il mit sous son bras sa boîte d'instruments, avec laquelle il avait fait son discours, et se sauva en faisant autant de bruit qu'en fait la nageoire d'un requin, nageoire à laquelle ses pieds plats ressemblaient beaucoup. De Ruyter appela le docteur, et, tandis qu'il se rendait aux ordres de son chef, je m'amusai à jeter un coup d'œil sur sa figure extraordinaire. Il avait le corps petit, sec, sans sève, et, comme il s'était déshabillé dans l'espoir de faire cette opération, il me fut permis de le comparer à une énorme chenille au poil roussâtre.

La maigre figure de ce laid personnage était froncée comme celle d'un mandarin chinois, son crâne chauve entouré de longs cheveux d'un gris rougeâtre ; les poils qui auraient dû former des sourcils, des cils et de la barbe, avaient déserté leurs postes respectifs et étaient pointillés çà et là sur ses maigres joues et sur son cou, pareil par sa longueur à celui du héron. Quatre ou cinq défenses irrégulières et incrustées de jaune s'élançaient de sa mâchoire comme de celle d'un sanglier, et sa large bouche aux lèvres poisseuses achevait de compléter sa ressemblance avec un john dory (poisson). Ses yeux, petits et enfoncés, avaient pris leur couleur dans un mélange du rouge clair, du vert et du jaune.

Cependant, malgré l'amour immodéré que le docteur avait pour l'exercice de sa vocation, malgré son absurde et risible extérieur, il ne manquait pas d'une certaine habileté, et il était fort enthousiaste et fort instruit dans les mystères de sa profession. Quand il n'était pas activement occupé des soins à donner à ses malades, il lisait avec beaucoup d'attention de vieux manuscrits annotés sur toutes les pages par sa propre main, et ornés d'ef-

frayantes opérations coloriées avec une férocité de conception inouïe.

Le costume ordinaire du docteur était composé de divers articles qu'il avait ramassés dans le quartier des malades, ou arrachés aux cadavres des sauvages. Quant à son âge précis, il était impossible de s'en former une idée, car il avait l'air d'une momie égyptienne ressuscitée.

Quand le docteur revint vers moi – après avoir causé avec de Ruyter – il ouvrit la main en faisant d'affreuses contorsions, comme s'il eût cherché à saisir une victime de son fanatisme ; il était très fier de cette main longue, crochue, étroite et osseuse comme la serre d'un oiseau de proie. De plus, elle était si maigre, qu'un soir, en rencontrant le docteur avec une chandelle cachée entre ses doigts réunis, je crus qu'il tenait une lanterne, et je voulus la lui emprunter. Van Scolpvelt trouvait sa main admirable de forme, et surtout précieuse pour son utilité, car, ainsi qu'il le disait, « n'importe à quelle profondeur va une balle, je puis la suivre », et il avançait un affreux doigt, orné d'une antique bague en escarboucle montée en argent.

Je descendis avec le docteur à l'infirmerie pour voir les blessés, et sans mots de commisération ni d'encouragement pour les uns et les autres, il se mit à l'ouvrage, maniant sa sonde avec la même indifférence que mettrait un homme à bourrer sa pipe.

Quand le chirurgien eut sondé, coupé ou touché ceux qui n'étaient que légèrement blessés par les lances ou par les coups de mousquet, de Ruyter lui fit regarder l'égratignure que j'avais à la poitrine. Il l'examina attentivement, et narra aux spectateurs la physiologie de cette partie du corps, harangue sur l'action et sur

l'effet que produit le poison indien. Il s'étendit avec complaisance sur la subtilité avec laquelle il s'infuse par absorption dans le corps, et surtout par le moyen de la circulation du sang par le système nerveux.

— Pour vous dire toute la vérité, reprit le passionné docteur en admiration devant lui-même, ce poison, après avoir empoisonné, paralysé et miné son chemin à travers la cosse et la coquille, commence à manger l'amande ; ensuite il arrive aux extrémités, qu'il détruit, puis il assemble et concentre ses forces jusqu'à ce que le venin touche le cœur. Quand le malade est saisi de convulsions, le poison a atteint son but, car il tue dans sa dernière étreinte.

Telle était la joyeuse chanson que le médecin hollandais chantait à mes oreilles pendant qu'il faisait rougir un fer qu'il appliqua sur ma poitrine d'un air plein de sensualité.

Si cette opération mit un obstacle à l'agréable voyage du poison dans mon corps, elle changea une légère blessure en une horrible plaie qui me fit longtemps souffrir.

Quand Van Scolpvelt examina pour la seconde fois la blessure vraiment dangereuse du pauvre matelot suédois, il se replongea à plaisir dans une description des muscles et des nerfs déchirés du cou-de-pied.

— La gangrène et la mortification des chairs sont, dit-il, les moindres choses qui suivront cet affreux coup, et si le pied n'est pas amputé de suite au-dessus de la cheville, dans vingt-quatre heures je serai obligé de couper la jambe entière jusqu'à la hanche, mais avec peu de probabilité de lui conserver la vie, car généralement le malade meurt pendant l'opération.

Le pauvre blessé cria, supplia le docteur, et s'adressa à moi ; je fis appeler de Ruyter, qui défendit énergiquement l'opération.

Pour se dédommager un peu, le chirurgien donna l'ordre de maintenir le malade immobile, puis il se mit à travailler sur lui avec autant de satisfaction et d'adresse qu'un Indien en met à scalper son ennemi. Heureusement, le pauvre garçon devint insensible à cette horrible torture ; le docteur le regarda d'un air surpris, et dit en riant :

— Pourquoi a-t-il crié, pourquoi s'est-il évanoui comme une jeune fille ? En vérité, je lui gratte seulement l'os.

— Docteur, dit de Ruyter, vous ressemblez à une vieille cuisinière qui, mettant un jour dans un pâté brûlant des anguilles vivantes, leur frappait sur la tête en leur criant : « Restez donc tranquilles, folles que vous êtes ! »

Quand le Suédois reprit ses sens, de Ruyter lui donna un verre d'eau-de-vie et ne laissa plus le docteur tourmenter le malade, il en prit soin lui-même.

En dépit des prédictions de Van Scolpvelt, mon protégé recouvra la santé et l'usage de sa jambe. J'ai parlé assez longuement de ce garçon, parce que j'aurai à raconter dans la suite de cette histoire sa mélancolique et triste destinée.

q

Chapitre 31

Nous n'avancions que très lentement vers le but de notre voyage, car nous étions fréquemment forcés de mettre le vaisseau en panne ; malgré ces contretemps, dont s'impatientait de Ruyter, je passai les longues heures du jour d'une manière fort agréable, car nous avions à bord une foule d'amusements. La douceur de la température, jointe à la sobriété de nos natifs, rendait le grab plus facile à gouverner que ne le sont généralement les vaisseaux équipés d'Européens. Ceux que nous avions à bord avaient été choisis avec un grand soin, et ils avaient tous des situations responsables sur le vaisseau. De Ruyter n'était pas seulement un hardi et excellent commandant, mais encore un admirable compagnon, de sorte qu'il m'était impossible de trouver une cause pour me plaindre de ma situation.

Après avoir quitté les îles Laquedives, nous nous arrêtâmes à Diego-Rayes pour y prendre du bois et de l'eau, et après avoir passé les îles des Frères, nous dirigeâmes notre course vers le sud. À quelques jours de là nous nous trouvions entre le grand banc de Galapagos et les îles de Saint-Brandan.

Un matin, l'homme stationné sur le mât cria :

— Deux voiles étrangères à l'ouest ! elles sont dans notre chemin.

Une rafale de brouillard et de pluie nous surprit, et pendant quelque temps nous perdîmes de vue les voiles étrangères. Quand la rafale fut passée, elles devinrent encore visibles. J'appelai de Ruyter.

— J'aperçois deux frégates, lui dis-je, et je les crois françaises, du port de Saint-Louis, dans l'île Maurice.

— Elles peuvent l'être, dit-il, mais j'en doute ; donnez-moi le télescope. Trop élevées hors de l'eau, murmura de Ruyter, voiles trop sombres, carène trop courte, et les vergues ne sont pas assez carrées pour être françaises ; non, ce ne sont pas des Français. Lâchez les voiles, revirez le vaisseau près du vent.

En voyant exécuter cet ordre, le premier vaisseau étranger revira aussi pendant que l'autre continuait sa course. Nous ne faisions tous que tourner contre le vent, qui était très léger. La première frégate manœuvrait remarquablement bien, et laissait sa compagne en arrière. Mais cependant sa vitesse n'était pas comparable à la nôtre. Toutes nos craintes étaient de voir tomber le vent, ou de perdre la frégate de vue, ce qui arriva après le coucher du soleil. Pendant la nuit, nous fûmes sur le qui-vive, et de Ruyter ne permit pas de lumière, dans l'appréhension que le grab fût aperçu par les frégates.

Nos ponts étaient arrangés pour l'action, les canons apprêtés, et les petites armes furent montées et disposées en faisceaux, non dans la vaine espérance de pouvoir attaquer la frégate, mais dans celle de prévenir les tentatives qu'elle pourrait faire si elle essayait de nous aborder avec les bateaux.

Au milieu de la nuit une légère brise s'éleva du canal de Galapagos, et nous fîmes une longue course vers l'est ; puis le vent changea, et la nuit devint tout à fait obscure.

Les frégates ne montraient aucune lumière, et rien ne pouvait nous révéler la position qu'elles avaient prise.

Notre désir était de gagner le groupe d'îles des Frères, et de nous y cacher pour éviter leur rencontre ; car, selon toute probabilité, elles devraient tenir position entre nous et le port, dans la direction duquel nous naviguions quand elles nous avaient aperçus.

Le vent était si bas que le grab se mouvait à peine, et la nuit si obscure que nos télescopes ne pouvaient servir.

Nous attendîmes donc le jour avec une horrible anxiété.

Enfin les sombres nuages de l'est commencèrent à disparaître et à changer leur couleur, qui devint pourpre et frangée d'une teinte orange ; le cercle de l'horizon s'élargit, et chaque figure s'éclaircissait en considérant le lever de l'aurore. De Ruyter était debout sur un canon, regardant évaporer une épaisse masse d'obscurs nuages sur le côté opposé au vent, quand tout à coup il cria :

— La voici !

Je suivis la direction des yeux de de Ruyter, et je vis une des frégates sortir comme une île de la vapeur dont elle était enveloppée. Elle nous vit, car elle vira dans notre sillage et chargea toutes les petites voiles qu'elle avait. Elle était à peu près à neuf ou dix milles derrière nous ; sa compagne se trouvait encore en arrière et à une très grande distance. Nous mettions tous nos soins à arranger le grab, et nous déployâmes toutes les voiles qu'il avait, puis les vieux effets furent jetés à la mer.

Après avoir examiné la frégate pendant quelques instants, de Ruyter nous dit :

— Par le ciel ! elle navigue bien ; je crois qu'elle marche aussi vite que nous, et sa rapidité m'étonne d'autant plus que je ne connais pas de vaisseau qui puisse égaler le grab en légèreté. Ce doit être une frégate nouvelle et récemment arrivée d'Europe. D'ailleurs, avec cette assiette, le grab n'est pas lui-même. Je n'aime pas l'apparence du temps ; quand le soleil se lèvera, nous n'aurons plus d'air. Il faut donc tout préparer pour ce changement.

Deux heures après, l'eau devint calme. Le soleil sortit du sein des flots comme un globe de feu ; il avait l'air terrible, et on ne pouvait qu'avec peine supporter ses rayons, car ils brûlaient jusqu'à la cervelle. J'étais à chaque instant obligé de fermer les yeux ; son éblouissant éclat me privait de la vue.

Malgré l'étouffante chaleur qui embrasait l'air, la frégate osa envoyer ses bateaux à notre poursuite ; et, en admirant la hardiesse de cette chasse dangereuse, de Ruyter s'écria :

— Ces garçons travaillent inutilement ; à midi, nous aurons un vent de mer, ils seront obligés de se rappeler qu'ils perdent du temps.

Comme l'avait prédit notre commandant, vers midi, des bouffées de vent commencèrent à agiter légèrement la surface de la mer ; puis un faible courant d'air souleva la girouette ornée de plumes. Nous étendîmes nos mains vers le ciel, comme pour retenir le vent. Les légères voiles de coton du haut le sentirent les premières, et, au lieu de s'attacher au mât comme si elles y avaient été collées, elles se gonflèrent et prirent leur forme arquée.

— On croirait, dis-je à de Ruyter, que vous avez une communication avec les éléments.

— C'est vrai, me répondit-il, toute ma vie je les ai étudiés ; mais l'existence d'un homme est trop courte, elle ne lui permet pas d'en pénétrer les mystères. Les éléments sont un livre sur lequel un marin doit toujours avoir les yeux attachés, car il est continuellement ouvert devant lui. Ceux qui ne se livrent pas à cette constante étude ne doivent pas accepter la responsabilité de l'existence des hommes qui se confient à eux.

Nous vîmes la frégate hausser son signal de rappel pour ses bateaux, et donner l'ordre, par signe télégraphique, à sa compagne de se mettre en panne à quelque distance de nous, pour nous intercepter le chemin, si, pendant la nuit, nous tentions de gagner l'île de France. De Ruyter avait une copie des signaux de l'amirauté et de ceux des vaisseaux de guerre. Cette copie lui fut extrêmement utile en plusieurs occasions. Nous continuâmes à avancer vers l'île la plus proche de nous ; le vent augmenta de force, et nous fûmes forcés de carguer nos petites voiles. De Ruyter s'impatientait de voir que le grab ne devançait pas la frégate, comme il l'avait toujours fait lorsqu'il était poursuivi par un vaisseau hostile.

— Il est embarrassé dans ses mouvements ! s'écria de Ruyter.

Et, pour alléger le grab, les étais du mât furent relâchés, le bateau de la poupe retranché, et les ancres qui pressaient sur l'avant du vaisseau furent mises plus en arrière ; puis de Ruyter donna l'ordre aux hommes de venir sur l'avant du vaisseau, chacun avec une balle de dix-huit livres dans les mains ; ensuite il les

transporta de place en place ; mais, malgré tout cela, nous avancions avec une très grande peine.

— Le cuivre du grab a été gâté, dit de Ruyter, par la maudite vase de Bombay.

— Oui, répondis-je, et la frégate est un vrai clipper (vaisseau rapide).

Le soleil se coucha dans un nuage de sang, la brise fraîchit, et, vers onze heures du soir, étant rapprochés de la terre, de Ruyter se détermina à gagner le côté de l'île opposé au vent et d'y jeter l'ancre. Nous le fîmes, espérant que la frégate continuerait sa course vers le vent et qu'elle nous perdrait de vue. Cependant nous restâmes toute la nuit sur le qui-vive, et ceux qui dormaient avaient leurs armes toutes prêtes.

q

Chapitre 32

Le docteur avait, pour respirer l'odeur du sang, un nez aussi subtil que celui du tigre ; aussi, après avoir fait une plate-forme de caillebotis dans le fond de la cale pour ses blessés futurs, il passa sa tête hors de l'écoutille pour demander à quel heureux moment le massacre commencerait, et il sollicita de deux garçons la promesse de lui servir d'aides.

Dès que la nuit eut obscurci le ciel, Van Scolpvelt se hasarda sur le pont en tirant derrière lui un bandage aussi long qu'un câble, qu'il roulait adroitement autour de ses doigts.

— Mon cher garçon, me dit le docteur, il est temps que je vous instruise. Asseyez-vous pour une minute sur ce canon, je vais vous montrer comment il faut s'y prendre pour appliquer un tourniquet.

En disant ces amusantes paroles, Van Scolpvelt en tira un de son ceinturon.

— Vous êtes absurde, docteur, laissez-moi tranquille, j'ai bien autre chose à faire qu'à perdre mon temps à vous écouter.

— Ah ! vous êtes jeune et entêté. Tous les hommes doivent savoir comment on applique un tourniquet, car si ce n'est pas fait avec promptitude, je perds mon patient et le blessé meurt.

Appelé à l'arrière par le rais, je quittai le docteur, qui se dirigea vers de Ruyter en le suppliant de se laisser enseigner comment il fallait mettre les doubles bandages et les bandages en travers. De Ruyter accueillit avec brusquerie la prière du docteur, qui descendit en murmurant :

— Le manque de sommeil crée la fièvre, la fièvre enfante le délire, et le délire amène la folie.

Quelques instants après, Van Scolpvelt fit une seconde apparition sur le tillac, une bouteille et un verre à la main. Il supplia de Ruyter, il m'engagea, il invita l'équipage à prendre un verre de son eau, en disant :

— C'est un breuvage rafraîchissant ; il calme la chaleur du corps, il est même plus doux dans ses effets et plus utile que le sommeil.

De Ruyter, qui voulait réparer l'emportement de sa rebuffade, prit un verre de cette eau, en nous assurant que nous pouvions sans danger satisfaire la fantaisie du docteur, parce que son breuvage n'était que de l'acide nitrique et de la soude.

En voyant de Ruyter si docile à suivre ses conseils, Van Scolpvelt tira de nouveau de sa poche quelques brasses de bandages ; mais, à la vue de l'énorme ruban qui se déroulait entre les mains frémissantes du chirurgien, de Ruyter se sauva en criant.

Alors le docteur s'attaqua à moi, mais je pris la fuite. À défaut d'auditeurs et de commentateurs sérieux, il se rejeta sur l'équipage ; mais celui-ci repoussa insensiblement tous les efforts de cette verbeuse éloquence, qui tendaient à lui faire ingurgiter la précieuse composition.

Désespéré de l'insuccès de ses tentatives, le docteur absorba furieusement un grand verre de son eau, et il aurait infailliblement vidé la bouteille, s'il n'avait songé que, se trouvant sans moyens de défense, les malades lui en épargneraient la peine ; en conséquence, il se précipita à travers les écoutilles dans la salle de ses triomphes.

J'attendais le jour avec anxiété, car j'étais harassé de fatigue. Habitués à de pareilles scènes, les vieux marins dormaient profondément, couchés à leur poste, tandis que de Ruyter marchait sur le pont avec un télescope de nuit dans les mains.

À la première et soudaine lueur du jour, nous fûmes très étonnés de voir la frégate amarrée à trois milles de nous. Elle était stationnée près de la terre, et sa carène nous était cachée par de hauts rochers qui s'avançaient dans la mer. Ces rochers nous avaient empêchés de la voir pendant la nuit.

Les yeux vifs et perçants de de Ruyter découvrirent la frégate avant que celle-ci nous eût aperçus.

Notre câble fut vivement coupé, et le grab mit à la voile avec la rapidité de l'éclair.

La frégate nous suivit bientôt ; mais elle avait à naviguer autour d'un sombre rocher de corail, qui était semblable à un énorme crocodile.

Les sinuosités qu'elle eut à suivre, en ralentissant sa marche, nous permirent d'avancer considérablement.

Nous allégeâmes de nouveau le grab, en jetant à la mer toutes les inutilités et du lest ; mais, craignant d'être obligé de mettre en panne, de Ruyter disposa sérieusement les préparatifs du combat.

La brise était tombée, et à dix heures la frégate se trouvait à quatre milles de nous et commençait à préparer ses bateaux. Aidés par un peu de vent, et avec une peine infinie, nous réussîmes à continuer notre course. En voyant notre fuite, la frégate envoya sept bateaux à notre poursuite.

— Il n'y a pas d'espérance de vent jusqu'à ce soir, dit de Ruyter, et des efforts surhumains n'empêcheraient pas les bateaux de la frégate de gagner sur nous d'ici à trois ou quatre heures.

Après un instant de silence pensif, le beau front de de Ruyter devint sombre, et son regard ferme et sans peur parut attristé.

— Trelawnay, me dit-il en m'attirant à lui, voyez-vous là-bas ce rocher, celui qui s'avance hardiment dans la mer ? il est blanchi par le soleil et possède des cavernes creusées par le temps. Il

n'y a point de végétation dans les fentes de son granit, non plus que dans son entourage ; il reste là comme une sentinelle surveillante de l'île. Vous remarquerez par la couleur et par la tranquillité de l'eau qu'elle est très profonde de ce côté, et vous voyez une longue ligne semblable à un banc de poissons, s'étendant aux alentours en forme de croissant : c'est un sillon de corail blanc dont l'île abonde.

Maintenant, voici le but de ma description : je désire que le grab tourne le roc, mais vous vous en tiendrez à une certaine distance pour éviter le cap. Placez des hommes à la barre et à l'avant pour veiller aux écueils. Là, nous trouverons une petite place sablonneuse abritée contre les vents alizés qui soufflent à cette époque, et tout y est si bien protégé par les bancs, les rocs et les courants, que personne ne voudrait en approcher, à moins d'en connaître parfaitement les difficultés ; car si le moindre vent chasse le vaisseau, ou si les vagues sont gonflées par la brise, tout est en commotion et fort dangereux même pour un léger bateau, car le corail coupe comme l'acier. Par un vent même modéré, le plus hardi navigateur n'ose pas s'aventurer à quelques lieues du rivage ; les fortes lames qui s'élèvent entre cette île et le grand banc de Baragas sont très redoutables.

Les montagnes de vagues sont brisées – comme des armées régulières par des guérillas – par ces rochers sans nombre dont vous voyez les sommets se réfléchir dans les eaux ; alors la mer, retenue mais non arrêtée, couvre la moitié de l'île d'écume et de débris ; de l'autre côté, rien ne s'oppose à la course de la mer, et le mugissement de ses vagues étouffe, dans un sourd roulement, le bruit du plus violent tonnerre. Dans la brèche qui conduit au rocher, brèche qui ne semble pas plus grande qu'un nid d'alba-

tros, nous placerons le grab en travers pour donner le combat à ces hommes qui se battent par amour avec autant de férocité que les autres le font guidés par la haine. Avec mes hommes, je pourrais vraiment les rencontrer sur un meilleur terrain, et sans en craindre le résultat.

Mais les jours de la chevalerie sont passés ; la ruse, la fourberie et la finesse constituent aujourd'hui l'art de la guerre. Je désire épargner l'effusion du sang, mais il faut que je défende le grab, et je le défendrai à tout hasard, même si la frégate venait côte à côte de nous. Les sauvages malais nous ont appris que la mort était préférable aux prisons. Si tous les hommes pensaient ainsi, il n'en existerait pas. Qu'en dites-vous, mon garçon ?

— J'adore les combats, et je déteste l'air impur !

— Mais ils sont…

— J'en suis fâché ; les dogues, vous le savez, se battent contre leurs propres parents, et je ne suis pas un métis : je montrerai ma race.

De Ruyter sourit, et je le quittai pour aller encourager les hommes, placer les sentinelles et donner des ordres au timonier.

q

Chapitre 33

Suivant le plan tracé par de Ruyter, à deux heures de l'après-midi, nous tournions autour du roc. La frégate était en panne au nord, à l'extrémité de l'île. Ses bateaux gagnaient sur nous rapi-

dement. Quand nous fûmes encapalés parmi les battures et renfermés par le rivage, nous les perdîmes tous de vue, car ils étaient cachés à nos yeux par la proximité du roc. Je fis ferler toutes les voiles, et nous prîmes position à l'entrée intérieure de la petite baie. Des haussières furent suspendues à l'avant et à l'arrière du grab, et, avec une peine inouïe, nous réussîmes à les attacher au roc.

De Ruyter rassembla tous ses hommes ; il n'y en avait que cinquante-quatre en état de porter les armes, et parmi eux plusieurs étaient fort ignorants dans l'art de s'en servir.

Tout était prêt, et un pénible silence régna sur le pont pendant qu'on attendait les bateaux, qui traversaient difficilement le cap.

Malgré mon insouciance habituelle et mon ardeur pour les combats, je ressentais une singulière émotion. Ne me trouvais-je pas ligué avec des Maures au teint bruni contre mes compatriotes aux cheveux blonds ?

Quand le premier bateau parut, nous entendîmes leur cri d'encouragement, répété de bateau en bateau jusqu'à ce qu'il s'éteignît dans les murmures de l'Océan. Mon cœur battait tumultueusement dans ma poitrine, et des gouttes de sueur glacée tombaient de mon front.

Il régnait sur le grab un écrasant silence, et des pensées peu agréables commençaient à s'emparer de moi, lorsqu'elles furent chassées par la voix expressive, claire et vibrante de de Ruyter, qui s'avançait vers ses hommes le pas ferme et le regard tranquille, leur disant :

— Allons, répondez par le cri de guerre arabe ; il n'est point dans vos habitudes d'être silencieux. Regardez si le premier des bateaux est à la portée des canons.

Je fis feu.

— Ce canon, dit de Ruyter, est trop élevé. Je vais essayer celui-ci ; apportez une mèche. Oui, c'est cela.

Le boulet partit en ligne droite, frappa l'eau, bondissant comme une balle de crosse (jeu anglais), et passa au-dessus du premier bateau.

J'ai oublié de dire qu'en tirant le premier coup nous avions hissé les couleurs françaises, et que chaque bateau de la frégate avait l'union jack[1].

Quand les bateaux furent tous réunis, nous vîmes qu'ils tenaient conseil. À la fin d'une courte séance, ils se divisèrent en deux parties et avancèrent le long du cap ; peu effrayés de notre défense, ils répondaient à chaque coup de canon par ce cri : « Courage ! » en hâtant leur course vers nous.

— Regardez, de Ruyter, dis-je à mon ami peut-être avec un peu d'exaltation ; regardez quel courage héroïque ! Un des bateaux, atteint par un boulet, coule à fond, et les autres ne s'arrêtent même pas pour ramasser les hommes ! Ils étouffent leurs souffrances et le désespoir de leurs pertes sous des acclamations aussi joyeuses que s'ils se réjouissaient au milieu d'un festin.

De Ruyter me répondit froidement :

— Butin, promotion, habitude font beaucoup. Maintenant donnons-leur une volée de balles : il faut que nous estropiions les

chefs.

J'étais placé à l'avant du vaisseau, et presque tous les Européens étaient placés sous mon autorité. Après m'avoir donné les derniers ordres, de Ruyter se mit à l'arrière, entouré de ses Arabes, sur lesquels il avait une grande influence.

Un autre bateau chavira, et les pertes des Anglais devenaient évidemment si effrayantes, que nous les entendions s'appeler audacieux ! Ils l'étaient certainement, et nous les vîmes délibérer avec attention sur la manière qu'il fallait employer pour avancer avec plus de vitesse ; quant à reculer, ce mot n'était pas connu parmi des hommes que le succès avait rendus présomptueux.

Le plus lourd de leurs bateaux avait une caronade de dix-huit livres ; il était rempli de matelots, et il s'avança à l'attaque avec sa barge. J'entendis l'ordre de give way, my luds ! (avançons, mes garçons !) et, protégés par un feu bien nourri qui porta quelques dommages sur notre bord, ils s'approchèrent rapidement. Nos ennemis avaient supporté une fatigue énorme, et l'atmosphère était chargée d'un air aussi brûlant que celui qui sort de la bouche d'un fourneau. Il était évident qu'ils ne s'étaient attendus ni à une aussi chaleureuse réception ni à un combat aussi inégal. Le désespoir de leur bravoure caractéristique semblait seul les exciter à continuer.

Cinq bateaux de leur petite escadre vinrent côte à côte de nous, et nous fûmes forcés de repousser leurs attaques à l'aide de nos lances et de nos petites armes. Cependant quelques-uns des plus actifs grimpaient dans nos chaînes, et, quoique toujours repoussés, ils renouvelaient leurs tentatives pour gagner le bord. Pendant que nous étions tous occupés à soutenir le feu de l'avant,

la barge passa à travers la proue ; une brise et une légère houle tournèrent la proue du grab vers la terre, et plusieurs Anglais se précipitèrent sur le tillac. Cette action imprévue captiva notre attention, et de petites bandes en profitèrent pour aborder à l'arrière.

J'aperçus un lascar dont j'avais, quelques minutes auparavant, tancé la poltronnerie, qui se glissait vers l'écoutille. Toutes étaient fermées, à l'exception de la principale, sous laquelle le docteur devait recevoir les blessés, et de Ruyter, qui se méfiait du courage des matelots de Bombay, avait ordonné à Van Scolpvelt de ne permettre à personne (à l'exception des blessés et des porteurs de poudre) de descendre ou de monter.

— Docteur, avait ajouté de Ruyter en riant, coupez les jambes des lâches qui déserteront leur quartier.

— N'ayez pas peur, capitaine, répondit Van Scolpvelt en saccadant ses mots dans un ricanement joyeux ; connaissant le mauvais exemple de la poltronnerie et la rapidité avec laquelle se répand une terreur panique, je ne manquerai pas les petits hérons.

Je laissai au lascar le temps de gagner l'entrée des écoutilles, et, au moment où il posait le pied sur la première marche de l'escalier, je lui cassai la tête d'un coup de mousquet, et il tomba lourdement sur le dos de Van Scolpvelt, qui était déjà en train de tenailler les jambes d'un déserteur. Mais je ne pus répondre aux acclamations de surprise que poussa notre chirurgien, car je reçus en pleine poitrine un affreux coup de couteau.

— Regardez sur la proue à tribord ! me cria de Ruyter, qui, à la tête de ses Arabes, ravageait le pont.

Nos adversaires se battaient avec un courage téméraire ; les blessés se cramponnaient aux cordages et combattaient vaillamment. Après les avoir repoussés dans les bateaux ou jetés dans la mer, nous les crûmes vaincus ; mais ils s'efforcèrent encore de grimper sur le vaisseau. Mes veines semblaient remplies d'une lave brûlante ; je ressentis une surexcitation si vive qu'elle me rendait presque fou, et, quoique plusieurs parties de mon corps fussent coupées et mutilées, je ne ressentais aucune douleur.

Deux bateaux ennemis coulèrent encore à fond, et les Anglais qui se trouvaient à bord du grab cessèrent bientôt d'opposer une inutile résistance. J'en entendis un qui disait d'un ton vivement peiné : – Que je sois damné si je baisse pavillon devant un nègre, n'importe comment il me traitera !

Pour mettre en repos sur ce point la scrupuleuse délicatesse de ces hommes, je leur dis avec bienveillance : – Allons, mes garçons, rendez vos armes ; je vais vous faire donner une chose qui vous est plus utile en ce moment-ci, un morceau de porc salé et un bon verre de grog.

— Bien, dit un homme en se tournant vers ses compagnons ; tout est fini, tout ; et quoique ce jeune officier ne soit pas habillé, il parle comme un chrétien.

Les Anglais qui étaient restés à l'avant du vaisseau vinrent à moi, et me tendirent silencieusement leurs armes.

Après l'action, de Ruyter me raconta qu'aussitôt que Van Scolpvelt avait appris que j'étais l'auteur de la mort du lascar, il était monté sur le pont, et qu'au milieu des clameurs du combat il avait crié d'une voix de stentor :

— Trelawnay a agi contrairement aux ordres ; il m'a volé d'une manière inadmissible un excellent patient, un patient dont j'avais guetté les allures, et sur lequel je me proposais d'essayer un nouvel instrument de mon invention.

— Et, ajouta de Ruyter, le docteur me poursuivait dans tous les coins du vaisseau, tenant à la main le fameux instrument, qu'il nomme un hexagone, et cet hexagone coupe, dit-il, les chairs sans causer la moindre douleur.

Quand de Ruyter fut parvenu à se débarrasser de Van Scolpvelt, ce dernier, tout en regagnant son poste, continua le cours de ses désolantes plaintes.

— Quel mépris de la science ! s'écria le pauvre docteur ; certainement Trelawnay complote pour arriver à flétrir dans leur germe les plus belles espérances de ma philanthropie. Ce magnifique instrument restera peut-être inconnu, peut-être incompris !

Cette dernière crainte bouleversa tellement l'esprit du docteur, qu'oublieux de la défense faite par de Ruyter, il reparut sur le pont, cherchant du regard un blessé, un mourant ou un mort. Le souhait du docteur se réalisa : un pauvre matelot, frappé au cœur par une balle, alla tomber sans vie à ses pieds. Van Scolpvelt fondit sur le malheureux comme un faucon sur sa proie ; il le saisit par les bras, donna au corps la forme d'un Z, et, l'enlevant sur son épaule avec une force miraculeuse, il se dirigea vers l'écoutille en murmurant :

— Eh bien ! si je ne puis essayer ma scie sur un patient vivant, je l'essayerai du moins sur un sujet mort !

Chapitre 34

Nous avions ordonné à quelques-uns de nos hommes de prendre possession des bateaux et de la barge de l'ennemi, qui se trouvaient côte à côte du grab, pendant que le cutter et un autre bateau rempli d'officiers fuyaient en pleine mer. Mais une poignée de matelots, guidés par un officier, s'opposa à l'opération, revint à la charge, et tenta de se frayer à l'arrière un passage jusqu'à de Ruyter.

Soit qu'ils voulussent, d'un commun accord, s'attaquer au commandant de notre sombre équipage, soit que l'officier eût l'intention de se mesurer avec mon ami, soit encore qu'il ne voulût être désarmé que par un égal, toujours est-il qu'il se fraya bravement un passage au travers de la foule compacte des marins.

De Ruyter comprit le véritable désir de l'officier, car il cria impérieusement :

— Retirez-vous, Arabes, laissez passer le chef, mais seul !

Au lieu de rendre son épée, ainsi que je m'y étais attendu, l'officier s'élança vers de Ruyter avec l'impétuosité de la foudre. Sa taille, vigoureusement élancée, égalait la souplesse de celle de l'ennemi qu'il voulait combattre. La résolution de l'officier parut sourire à de Ruyter, car sa figure se dilata, et un éclair jaillit de ses yeux expressifs et perçants.

De Ruyter tenait un pistolet dans la main gauche, et sa main droite s'appuyait sur une courte épée d'abordage. À plusieurs reprises, et presque inutilement, il ordonna aux matelots de s'éloigner de lui, les menaçant de ses armes s'ils n'obéissaient pas. En-

fin l'espace fut laissé libre, et les deux champions se trouvèrent en présence.

L'arme de l'étranger, espèce de coutelas fait d'un mauvais métal, plia comme un cerceau quand il se frappa contre la garde de l'épée de de Ruyter, qui se tenait seulement sur la défensive. À ce moment critique, et croyant en danger la vie de son capitaine, le cuisinier du grab, un noir de Madagascar, s'arma de son couteau, et il allait le plonger dans la poitrine de l'officier anglais, lorsque de Ruyter, qui s'était aperçu du mouvement, changea de position, lui cassa la tête d'un coup de pistolet, et dit à l'étranger :

— Allons, lieutenant, vous avez agi en brave, et il fait trop chaud pour nous donner des coups d'épée. Vous oubliez que vous êtes sur le vaisseau d'un ami. Allons, allons, jetez votre arme !

En entendant les bienveillantes paroles de de Ruyter, je m'élançai vivement vers l'officier, et après un court examen de ses traits, je m'écriai avec joie :

— Aston ! Comment, c'est vous, Aston ?

Aston jeta son épée et me regarda avec surprise. Il pouvait à peine distinguer une figure humaine au travers du voile de sang, de sueur et de poudre qui me masquait le visage.

— Ah ! dit-il, je vous vois tous deux maintenant : le bien connu de Ruyter, qui se nommait autrefois de Witt, laborieux marchand de Bombay, et… et vous !

Aston me considéra tristement, et reprit, après m'avoir laissé comprendre par un muet reproche combien il blâmait ma conduite :

— En luttant contre un équipage commandé par deux pareils hommes, nous n'avions aucune chance de succès ; il était ensuite impossible de vous prendre dans une position si bien fortifiée ; nous avons inutilement perdu les plus braves garçons de notre vaisseau. Quelle sottise ou quelle folie ! Je ne sais de quel terme qualifier notre témérité ; mais elle vient de l'ignorance du nom de l'ennemi que nous voulions combattre.

Quelques-uns des hommes appartenant à la frégate essayaient encore de se sauver, et deux bateaux partis pendant la confusion tentaient de s'emparer d'un troisième dont nos Arabes avaient pris possession ; de sorte qu'il y avait encore de temps en temps des coups de canon et de pistolet. Irrité de l'entêtement des vaincus, de Ruyter s'avança vers Aston et lui dit d'un ton grave :

— Je vous en supplie, monsieur, parlez à vos hommes. S'ils désirent profiter des usages de la guerre, ils doivent abandonner des efforts inutiles pour soutenir une opposition plus longue ; leur lutte est une folie, plus encore, une déloyauté. Je ne puis m'opposer, en face d'une attaque, à la défense de mes gens ; mais, après avoir baissé leur drapeau, vos hommes ne doivent ni fuir ni essayer de reprendre leurs bateaux ; et, croyez-le bien, lieutenant, le seul désir qui dicte mes paroles est celui d'éviter l'effusion du sang.

Aston sauta sur le devant du navire, et ordonna aux hommes qui se battaient dans la barge de venir à bord du grab.

Quand cet ordre fut exécuté, Aston se tourna vers de Ruyter et lui dit en souriant : – Permettez-vous à ceux qui sont partis de profiter de leur chance ?

— Certainement, répondit de Ruyter ; je n'ai besoin ni de bateaux ni de prisonniers ; cependant il faut que je remplisse le devoir qui m'oblige de garder ceux que je possède, quoique je sois excessivement contrarié de les avoir. Je n'ai jamais de ma vie gagné une bataille aussi inutile, et non seulement j'ai perdu mes meilleurs hommes, mais encore les services momentanés de ceux qui sont entre les mains du docteur.

— Un succès continuel, fit observer Aston en contemplant avec tristesse les débris de sa petite flotte, rend trop confiant, et en voici les résultats.

— Non, dit de Ruyter, c'est au contraire cette confiance qui assure votre succès dans presque tout ce que vous entreprenez. Toutes les nations ont eu leur tour, et aussi longtemps qu'elles se sont crues invulnérables, elles l'ont été. Quand elles commencent à douter de leurs forces, elles ne sont plus victorieuses. Il faut que ces races – de Ruyter désigna un drapeau américain qui couvrait une écoutille – prennent l'essor en haut, c'est leur station… Mais, Trelawnay, conduisez votre ami en bas, traitez-le en frère. Mon Dieu, garçon, qu'avez-vous ? je ne vous croyais que très légèrement blessé !

En prononçant ces paroles, de Ruyter s'élança sur moi, et la promptitude de ce mouvement amortit ma chute, car je tombai sans connaissance.

Depuis quelques instants, Van Scolpvelt se promenait sur le pont, examinant, additionnant, récapitulant avec une indicible satisfaction la riche moisson de patients que la bataille lui avait faite. Malgré la joie qui remplissait le cœur du bourreau Esculape, un froncement de sourcils très prononcé accompagnait son

regard lorsqu'il rencontrait, dans les évolutions de sa promenade fantastique, la figure bienveillante et douce d'un médecin anglais qui avait suivi Aston sur le grab, et auquel, par l'autorisation de de Ruyter, devaient être confiés tous les blessés de sa nation, beaucoup plus nombreux que les nôtres, et qui ne prétendaient nullement aux soins de Van Scolpvelt, bien au contraire, et il en eut l'irrécusable preuve.

Occupé à chercher dans le groupe des malades de son confrère un cas d'amputation, afin de tenter une seconde épreuve de son nouvel instrument, Van Scolpvelt fut interrompu dans son ardente et silencieuse perquisition par la voix d'un matelot qui disait avec l'accent d'une frayeur jouée :

— Tom, mon ami, regarde ; voici un Indien, un diable, un cannibale, il va enlever le paillasson de nos têtes (c'est-à-dire nous scalper), nous hacher en morceaux, et ensuite il nous servira sous le nom de porc salé aux mauricauds qui seront assez forts pour se mettre à table à l'heure du dîner.

— Que je sois damné, répondit l'homme appelé Tom, si je n'oppose pas à la fourchette de ce vieux Belzébuth la défense d'une bonne cuiller !

Et il ramassa une des cuillers à balles.

Offensé par ces séditieuses paroles, l'opérateur vint pour se plaindre à de Ruyter au moment où je perdais connaissance.

En me voyant tomber, Van Scolpvelt se frotta les mains, se pencha vers moi, et dit en souriant d'un air content de lui-même :

— Je savais bien qu'il succomberait. Lorsque je l'ai vu blessé à la figure, je lui ai offert mes soins, mais il les a refusés, il a ri, –

ri ! Il ne rira plus maintenant. Oui, en vérité, il se croit plus savant que moi, plus savant que le docteur Van Scolpvelt !... Je préférerais fumer ma meershaun (pipe) dans le magasin à poudre que de prendre la peine de le saigner, car il est aussi entêté, aussi opiniâtre qu'une femme. Il a tué mon patient ; n'aurait-il pas été plus simple, plus juste et surtout plus utile de me laisser scier les jambes du lascar ? Mais non, il aime à tuer, c'est la passion de sa nature brutale, féroce, indomptable. Enfin, il a reçu sa punition, car ceci est un jugement de Dieu. Sans lui j'aurais eu un sujet, un sujet magnifique.

Pendant ce monologue, qu'Aston me répéta, je fus transporté dans ma cabine. Là, Van Scolpvelt détacha ma ceinture, et en ôtant ma chemise rougie par le sang, il trouva deux autres blessures, l'une faite par une balle qui avait traversé le bras gauche, l'autre par la crosse d'un mousquet.

— Jugement de Dieu, punition du ciel, reprit Van Scolpvelt, pour le plus atroce des crimes, celui de tromper son chirurgien. Il ne voulait pas non plus apprendre comment on applique un tourniquet, imprudent et déraisonnable jeune homme ! Je ne doute pas, on ne doit pas douter qu'il aimerait mieux perdre la vie que l'opiniâtre entêtement de son caractère ; rien ne l'émeut, rien ne l'arrête, rien ! Il m'a triché, volé, frustré d'un patient !

Ici, Van Scolpvelt coupait les chairs meurtries et fourrait de l'étoupe dans la blessure.

À un vif tressaillement de douleur qui me fit reprendre mes sens, Van Scolpvelt s'écria d'un ton surpris :

— Ah ! ah ! il n'aime pas cela ; je croyais pourtant qu'il n'avait pas la moindre sensibilité.

Sur ces paroles, le docteur me quitta en me confiant à la garde d'Aston.

q

Chapitre 35

Lorsque j'eus entièrement repris connaissance, je vis Aston penché sur moi, attentivement occupé à laver ma figure avec de l'eau mêlée de vinaigre.
Quelques minutes se passèrent avant qu'il me fût possible de comprendre l'état dans lequel je me trouvais et même de me rendre compte des circonstances qui l'avaient produit. La figure d'Aston me rappela la boutade que j'avais eue de me jeter du haut du mât dans la mer, et je lui dis, en me croyant encore sur le vaisseau du capitaine-fermier :

— Est-ce bien vous, Aston ; où suis-je ?

— Où je suis fâché de vous trouver, Trelawnay ; peut-être vous eussé-je pardonné tout autre drapeau que celui-ci.

— Voyons, Aston, – car ces paroles me firent revenir à la réalité, – avouez que j'ai eu mille raisons pour m'être à tout jamais dégoûté du premier. Maintenant, je ne me bats que sous les ordres de de Ruyter. Montrez-moi un homme plus loyal, plus chevaleresque, plus brave, plus noble, et je le quitte à l'instant.

— L'appréciation que vous faites du grand caractère de de Ruyter est connue, mon cher Trelawnay. Aussi bien que vous, je sais que c'est un homme d'un rare mérite ; mais là n'est point le

sujet du regret que j'exprime, et votre réponse nous éloigne de la question.

— Eh bien ! Aston, pour y répondre, je ne puis qu'interroger vos souvenirs ; ils vous rappelleront, sans doute, la situation dans laquelle je me trouvais à l'époque où je me suis mis, non dans la dépendance, mais sous l'amicale protection de de Ruyter. À ma place, quel parti auriez-vous pris ?

Aston réfléchit quelques instants, me serra affectueusement la main et me dit avec bonté :

— Par le ciel ! je crois que j'aurais agi comme vous l'avez fait… mais, ajouta-t-il en souriant, à votre âge.

— Si vous connaissiez de Ruyter comme je le connais, Aston, vous n'ajouteriez pas cette parenthèse. Sur tout homme de cœur, mon ami exercera l'irrésistible puissance qu'il a exercée sur moi : je l'ai suivi parce que je l'ai aimé, et je le suivrai toujours parce je l'aimerai toujours. En conséquence, ne parlons de rien qui puisse, même indirectement, assombrir l'éclatante lueur de cette amitié… Comment vont les choses sur le pont ? Il me semble que la nuit est bien profonde, et que nous sommes dans une singulière situation. Est-ce le ressac qui frappe contre le grab ?

— Non, mais contre les rocs. Il n'y a au monde que l'aventureux de Ruyter qui soit capable de se hasarder dans un pareil ancrage. Je comprends aujourd'hui son but, c'était celui d'empêcher notre vaisseau de venir côte à côte du sien. Quelle profondeur d'idée ! Je n'eusse jamais pensé à cette ingénieuse défense.

— Et ce n'est point la première fois qu'il a jeté l'ancre à l'abri de ces rochers, mon cher Aston ; mais le temps et les circons-

tances vous apprendront à connaître la supériorité de notre ami ; en attendant, parlons de choses fort terrestres : donnez-moi à manger ou un verre de grog, car il faut que je me hâte de remplacer la liqueur rouge qui s'est échappée de mes blessures.

Mais comment diable le vieux Scolpvelt a-t-il arrangé mon bras ? Je sens l'empreinte de ses griffes envenimer ma chair. Cet homme a toutes les qualités voulues pour être bourreau en chef des enfers. Aston, appelez, je vous prie, votre médecin. Van Scolpvelt a gâté mon appétit.

Aston envoya chercher son chirurgien, et me dit, en reprenant sa place auprès de moi :

— Van Scolpvelt a certainement une mise extraordinaire, et je ne puis pas dire que j'aime la coupe de sa figure.

— Je le crois, répondis-je en riant. Eh bien, mon ami, son affreux visage n'a rien de malséant ni de désagréable, en comparant la vue au toucher de ses mains, qui brûlent comme une pierre rougie dans un brasier.

Le chirurgien d'Aston parut.

Généralement les médecins ne censurent jamais avec franchise leurs confrères en profession, mais ils le font par une directe implication, c'est-à-dire en défaisant tout ce que l'autre a fait : ce qui fut exécuté par le médecin anglais, mais sans un mot de blâme. Pour apaiser l'irritation des chairs, du liniment était appliqué sur la blessure ; mon nouveau docteur l'enleva, ainsi que les bouchons d'étoupe. Cette opération me soulagea aussi vivement que si on avait ôté une écharde de mon doigt.

Remis à mon aise par l'habileté du médecin, je repris ma conversation avec Aston, je lui serrai les mains en lui demandant des nouvelles de notre vaisseau, et pour quelle raison il l'avait quitté, car je savais que ce n'était pas celui-là qui nous avait poursuivis.

— Un de mes amis, me dit-il, avait reçu le commandement d'une frégate, et il m'a donné la place de premier lieutenant à son bord. Ayant reçu des nouvelles de deux frégates françaises, nous étions partis en toute hâte porter ces nouvelles à l'amiral, arrêté à Madras, et, en nous faisant accompagner d'une autre frégate, il nous avait ordonné de veiller sur elles et de ne point les perdre de vue. Nous les découvrîmes au Port-Louis, qu'elles avaient bloqué pendant quelques jours. Outre cela, on nous avait averti que de Ruyter était sur mer avec sa corvette, et nous avions ordre d'intercepter son retour au port. Je n'avais pas la moindre idée de le trouver ici sur le grab, que j'avais pris pour un vaisseau arabe. Je croyais bien cependant l'avoir vu quelque part, et je n'ai jamais pu me souvenir que c'était à Bombay. Mais alors je n'avais pas de cause pour supposer que de Ruyter et même de Witt avaient quelque connexion avec le grab, et à plus forte raison qu'ils étaient l'un et l'autre une même personne. De Ruyter a fait plus de tort au commerce de la Compagnie que tous les vaisseaux de guerre français. Aussi sa tête vaut-elle la rançon d'une frégate. Il est merveilleux, quelque habile qu'il soit, qu'il ait pu éviter si longtemps les pièges tendus sur son passage.

Après avoir fini ses arrangements sur le pont, de Ruyter vint nous retrouver ; il serra la main que lui tendait Aston et lui dit avec bonté :

— Le désastre qui vous a fait tomber entre nos mains ne sera pas un très grand malheur, et il est bien préférable que la victoire soit de mon côté. Quelle miséricorde pourrais-je espérer des marchands inquisiteurs s'ils me tenaient dans leurs griffes ? Je préférerais mille fois sentir sur ma poitrine le genou d'un éléphant en fureur. Pour vous mettre à l'aise, autant que les circonstances peuvent le permettre, je laisse à votre jugement la disposition de vos hommes. Combien aviez-vous de personnes sur les bateaux ?

— Soixante au plus, en comptant les officiers, répondit Aston.

— Bien. Profitez du voisinage de la frégate pour envoyer votre docteur à bord avec les hommes qui sont sérieusement blessés ; ils y seront mieux soignés qu'ici, car nous sommes très serrés, et nous nous attendions peu à recevoir des hôtes. Si vous avez des lettres à écrire, préparez-les.

De Ruyter remonta sur le pont ; Aston commença sa correspondance, et, brisé de fatigue je m'endormis jusqu'au matin.

Le lendemain, je me trouvai assez fort pour monter sur le pont à l'aide d'un appui.

Une vigie que nous avions placée sur la pointe d'un rocher nous avertissait des mouvements de la frégate.

Vers huit heures, elle s'approcha de nous aussi près que purent le lui permettre le caprice du vent et le bouillonnement des vagues.

Nous envoyâmes notre chaloupe à son bord, pavoisée d'un drapeau de trêve. Elle contenait le docteur anglais, les blessés et un porteur des lettres d'Aston.

Le capitaine de la frégate renvoya ses remerciements ; mais il promit à de Ruyter, tout en lui sachant gré de sa conduite polie et humaine, de le forcer à sortir de sa cachette.

Pour y réussir, tous les expédients furent employés ; mais de Ruyter, en étudiant les signaux faits à l'autre frégate, savait que, sous aucun prétexte, elle ne devait quitter le blocus du Port-Louis. La première frégate, dépourvue de bateaux, ne pouvait donc rien faire par elle-même, et il lui était tout à fait impossible d'approcher du grab. La seule chance de succès qui restait à la frégate était de nous bloquer ; mais les fréquents et dangereux orages de la saison ne pouvaient lui permettre de le faire efficacement.

Pour éviter la prolixité, – ai-je été assez fortuné jusqu'à présent pour y échapper ? – et pour éviter le rocher sur lequel tant de gens ont fait naufrage, j'emprunterai un extrait du journal abrupt et concis de de Ruyter :

« Dix heures du matin. – Temps sombre, couvert de nuages, éclairs, fortes ondées ; nous levons l'ancre, nous touons le vaisseau de son ancrage ; aidés par les éclairs et par le vent frais de la terre, nous évitons les battures.

« Une heure. – Nous mettons à la voile et nous quittons l'île qui a été notre refuge. »

Ceci fut écrit trois jours après notre victoire. Nous dirigeâmes notre course vers Diego Garcia, et nous fûmes bientôt loin des frégates.

Nous avions à bord du grab mon ami Aston et vingt-six Anglais.

Chapitre 36

De Ruyter aurait volontiers libéré Aston, si ce dernier avait voulu accepter les offres généreuses de mon ami.
— Non, disait-il en fermant la bouche à de Ruyter, je dédaigne d'éviter les conséquences naturelles et méritées de ma folle entreprise. Si le succès qui a couronné votre défense avait récompensé mes efforts, il est certain que je me serais montré aussi généreux que vous. Malheureusement, les preuves de mes bonnes dispositions seraient limitées. Il est donc préférable que les événements aient pris cette marche. Je me soumets volontiers aux usages de la guerre, et je vous supplie, mon cher de Ruyter, de ne pas hasarder votre réputation en froissant les engagements que vous avez contractés envers la France. Ne vous servez pas de votre pouvoir pour me préserver de la punition qui m'attend. Ce ne sera qu'un emprisonnement rigoureux, mais court ; puis il y a tant de prisonniers dans l'Inde, qu'un échange pourra promptement s'effectuer.

— Votre volonté sera la mienne, mon cher Aston ; seulement, soyez assuré de ceci, – j'ai du moins assez de pouvoir pour vous le promettre avec certitude, – que si le nom de prisonnier ne vous tourmente pas, vous n'éprouverez aucune des indignités qui accompagnent ordinairement cette fâcheuse position. Si je pensais que dans les lieux où je commande il pût en être autrement, je vous libérerais malgré vous. Ma fidélité aux Français est de l'encre, et non du sang ; je ne leur en dois pas. Notre contrat est

un mutuel intérêt ; cet intérêt n'existant plus, chaque parti peut le briser sans un instant d'hésitation. La lie que la révolution de 93 a fait bouillir m'ouvre l'île de France, une seconde Botany-Bay, où la France exile ses félons. Là, ils sont aussi frivoles, aussi légers, aussi violents que les brises du Mousan à Port-Louis, où le vent souffle de chaque quartier de la boussole, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; mais ils n'osent pas se jouer de moi : je dis ils n'osent pas, parce qu'avec toutes leurs batteries de trompette, leurs cœurs ne sont ni nobles ni braves. Leur courage est une parole, leur fureur un ouragan en jupon. Ils vous détesteront parce que vous êtes brave, parce que vous êtes beau garçon, parce que vous avez un habit élégant ; ils sont aussi envieux, aussi cruels, aussi lâches que l'est la race caquetante des singes de Madagascar.

Aston regarda de Ruyter avec surprise, tandis que je riais de cette moqueuse tirade.

— Je vous dis tout cela, lieutenant, parce que je désire que vous compreniez que, sous leur drapeau, je ne sers que mes intérêts. Comme nation, je les méprise, quoiqu'il y ait quelques bonnes âmes parmi eux. Malgré toute leur civilisation, – civilisation dont ils sont très fiers, – malgré toute leur élégance de geste et de langage, ils vous traiteront avec indignité, car rarement ils ont eu ici l'occasion de décharger leur bile sur un prisonnier anglais. Mais, je vous le jure, ils vous respecteront, et je ne permettrai pas qu'un de mes prisonniers reçoive d'eux même un regard de mépris. Ainsi, nous nous comprenons.

— Maintenant, mes garçons, allons voir ce qu'il y a pour souper ; j'ai peur que notre cuisine et notre faïence aient souffert depuis que ces rudes visiteurs nous ont abordés, et pourtant, avec

un temps si froid et si obscur, nous n'avons pas besoin d'absinthe pour aiguiser notre appétit ; descendez en bas, je jetterai seulement un coup d'œil sur la mer et je vous rejoindrai.

En descendant, j'appelai notre munitionnaire Louis, et je lui dis que nous étions aussi affamés que des hyènes.

— Mais, Louis, m'écriai-je en jetant un coup d'œil sur la table, qui pourra avaler le porc sec et la salaison pourrie que vous avez servis ? Allons, mon vieux garçon, donnez-nous quelque chose de mieux, ou je serai obligé de faire rôtir Van Scolpvelt.

— Une fois que vous l'aurez avalé, vous ne mangerez plus, me répondit le munitionnaire ; je préférerais dîner avec le sabot d'un cheval.

Au même instant, le docteur parut, attiré par le désir d'examiner mes blessures.

— Laissez-moi tranquille, vieux Van, lui dis-je ; pas de chevilles caustiques pour moi. Asseyez-vous, et remplissez un peu votre peau, qui traîne sur vos os comme un morceau de canevas goudronné et ratatiné.

— Comment ! s'écria Van Scolpvelt en essayant d'attirer à lui tout le service de la table pour le faire disparaître, mais il ne faut pas que vous mangiez. J'ai ordonné au garçon de vous préparer du conzé.

— Que votre eau de riz soit maudite ! Allez, Louis, allez auprès du cuisinier, et dites-lui de nous faire rôtir deux poulets, ainsi qu'un morceau de porc ; j'ai besoin de prendre quelque chose de solide et de réconfortant.

Van Scolpvelt allait contremander cet ordre, lorsque je lui mis impatiemment la main sur les lèvres. Puis, à la grande surprise du pauvre docteur, je versai dans une tasse le contenu d'une bouteille de madère, et je me préparais à la vider, lorsque, revenu de sa stupeur, Van s'élança sur moi en s'écriant :

— Pendant que vous êtes mon patient, je ne vous permettrai pas d'attenter à vos jours ; vous ne stigmatiserez pas mon système. Au lieu de madère, vous boirez du jus de citron, à moins que vous ne préfériez du gruau de conzé ; mais le citron vaut mieux : c'est le fruit du citrus de la classe polyadelphia, ordre icosandria, le principal ingrédient dans l'acide citrique, précieux pour les usages pharmaceutiques sur terre, et mille fois plus utile sur un vaisseau, où on ne peut jamais le trouver. Mais moi, moi Van Scolpvelt, j'ai travaillé longtemps pour le rendre applicable par la condensation. Jusqu'à présent, dans les mains des chimistes, il a montré des symptômes de décomposition ; mais, avec l'aide d'un précieux mémoire composé par le savant Winschatan, précepteur de l'immortel Boerhaave, et daté de 1673, j'ai réussi à le préserver dans la forme concrète. Il a maintenant seize mois, et vous verrez qu'il est meilleur et plus frais qu'à l'époque où on l'a enlevé de l'arbre. Garçon, donnez-le-moi.

Tout occupé de prendre sa composition des mains de son aide, Van Scolpvelt oublia le madère, que j'avalai d'un trait.

Le docteur se leva gravement, et, après m'avoir jeté un regard froid, il prit sa bouteille, l'engouffra dans sa large poche et disparut.

— Capitaine, dit-il à de Ruyter, qu'il poursuivit sur le pont, Trelawnay est un fou : je ne suis pas habitué à les soigner ; seule-

ment, je vous conseille de lui faire mettre un gilet de force.

À la fin du souper, Louis plaça sur la table une bouteille de grès couverte de poussière et contenant du skedam couleur de bambou.

Nous nous assurâmes qu'il avait conservé son véritable goût et, selon la délicate observation de Louis, qu'il possédait la saveur d'une flamme mêlée avec le fumet de genièvre.

— Allons, Louis, faites-nous griller un biscuit ; vous êtes le seul homme utile à bord ; personne n'est capable d'égaler votre adresse pour faire cuire un biscuit à point.

Quand Louis fut descendu pour remplir sa mission, Aston me demanda :

— Quel homme est donc ce Louis ?

— Le munitionnaire ; il remplit de plus les fonctions de commis et quelquefois celles de cuisinier. C'est un homme double, un garçon sans pareil. Né à l'île Maurice, il réunit dans sa personne les traits caractéristiques de deux nations, le gros ventre et la taille carrée d'un Hollandais aux maigres bras et aux jambes d'un Français ; il ressemble à un muid de skedam posé sur des échasses. Sa figure est un burlesque mélange des traits de son père et de ceux de sa mère ; grasse et ronde comme une citrouille, elle laisse une large place à un nez français, semblable à une figue mûre, rouge et à la queue élevée. Sa bouche, fendue d'une oreille à l'autre, a des lèvres grosses, flasques, humides, qui en s'entrouvrant montrent une rangée de dents tout à fait pareilles aux pieux posés à l'entrée d'une digue hollandaise, et, comme cette digue, toujours prête à recevoir ce qu'on lui offre. Le

véritable menton de Louis est ridiculement court, mais, d'une nature aussi féconde que son estomac, il s'est ajouté trois ris. C'est une masse de gras collée sur un vrai cou français, long, osseux et courbé à la façon de celui du dromadaire. La tête de Louis paraît être formée pour porter une couronne d'or, car, à moins de quelque chose de cette forme et de ce poids, rien ne peut rester sur sa tête lorsqu'il fait du vent : aussi ses compagnons lui ont-ils donné le sobriquet de Louis le Grand. Mais le voici, regardez-le bien, et dites-moi si j'ai exagéré le portrait que je viens de faire.

Quand les biscuits furent placés sur la table, je dis à Louis :

— Racontez au lieutenant de quelle façon vous avez obtenu la place de munitionnaire.

— Quand le dernier mourut, monsieur.

— Soit, bien, je sais cela ; mais comment mourut-il ?

— Monsieur, dit Louis dans un jargon mêlé d'anglais et de français, ce munitionnaire avait un très grand amour pour l'économie, et un soir, comme il était en train de placer sur la table de la cabine un morceau de fromage dur, sec et salé, je voulus lui faire observer que ce fromage n'était pas mangeable. Il ne répondit à la justesse de ma remarque qu'en m'appelant niais, délicat, extravagant, et il me soutint que le fromage était un très bon fromage ; pour me le prouver, tout en continuant de m'appeler entêté, imbécile, il en cassa un morceau et essaya de l'avaler ; mais le morceau resta dans sa gorge comme restent dans celle d'un serpent les cornes d'une chèvre qu'il a avalée tout entière. Van Scolpvelt était sur terre, j'étais l'ami du pauvre munitionnaire, et je frappai sur son dos pour lui faire rendre l'étouffant fromage.

Ma foi, monsieur, je frappai tant et tant qu'il en mourut, et je pris tout naturellement la place du défunt.

q

Chapitre 37

L'équipage du grab s'amusait constamment aux dépens de Louis, dont il ridiculisait les gestes, la figure et les habitudes : mais cette amicale moquerie était rieuse, inoffensive, sans méchanceté, car tous les hommes du bord avaient contracté envers ce brave et loyal garçon une dette d'amitié ou de reconnaissance. Toujours bon, toujours honnête et serviable, Louis se montrait infatigablement industrieux : puis, comme son estomac avait la régularité d'un véritable chronomètre, il ne mettait jamais le moindre retard dans le service des rations, du partage desquelles, malgré son économie, il n'était nullement parcimonieux.

La parfaite organisation du système de dépense établi par le consciencieux munitionnaire satisfaisait tout le monde, et Louis était enchanté de voir ses matelots joyeux, dodus et bien portants.

Un seul personnage paraissait indifférent, non seulement au physique, mais encore au moral, à l'excellente nourriture distribuée par Louis, et ce personnage était l'étique Van Scolpvelt.

— Je crois, disait le munitionnaire, que ce docteur hollandais est le diable sous forme humaine ; il vit de lecture et de tabac ; sa pipe fume toute la journée ; il ne mange pas, il ne dort que d'un œil.

En entendant l'éloge que nous faisions des admirables qualités de Louis, de Ruyter, qui entrait dans la cabine, dit en s'asseyant près de nous :

— Il n'y a rien de si utile et de si important pour un commandeur que de bien nourrir ses hommes. Les matelots mangent très peu, mais si les aliments leur sont parcimonieusement limités, ils deviennent aussi indomptables et aussi sauvages que les bêtes fauves. Votre flotte, ajouta de Ruyter en se tournant vers Aston, s'est révoltée une fois, et cette flotte vous prit vos murs de bois, parce que vous aviez mesuré en petites portions leur part de nourriture. Pour nous, qui tenons notre autorité du suffrage universel de ceux qui se placent sous sa domination, il serait excessivement dangereux d'être entouré par des hommes mécontents et affamés. La faim est sourde à la voix de l'honneur ; elle ne connaît pas la crainte ; elle brise les liens de fer de l'habitude. Le seul abus qu'il soit nécessaire de réprimer à bord d'un vaisseau est celui des liqueurs, car l'ivresse réveille les idées d'indépendance et d'insubordination.

— Allons, vieux Louis, dit de Ruyter, donnez-nous encore une rasade de genièvre, et comme mes hommes ont beaucoup travaillé, je vous engage à leur porter à boire. Vous avez corrompu l'orthodoxie de nos Arabes, votre superbe éloquence a vaincu leurs scrupules. Ce Louis, continua de Ruyter en riant, a persuadé à mon équipage musulman que le gin n'a jamais été défendu par Mahomet, que les libations prohibées sont celles du vin ; la raison de cette dernière défense vient de la faveur dont jouit le gin dans le paradis des croyants. Une vision miraculeuse m'a assuré ce que je vous dis, déclama Louis le munitionnaire : les jours où quelques rebelles refusèrent le genièvre, un ange m'est

apparu ; il m'a donné une bouteille de grès pleine de gin, et ce gin était un échantillon de celui qui se boit dans le séjour des bienheureux.

Après avoir rempli sa commission, Louis vint nous dire qu'un requin suivait notre sillage.

— Nos provisions fraîches sont épuisées, ajouta-t-il, je vais l'attraper ; il sera très bon à manger, car je le ferai cuire moi-même.

Aston et de Ruyter me suivirent sur le pont. J'appâtai le croc avec des entrailles de volailles, et je le lançai devant le poisson. À peine le vorace animal eut-il aperçu ma friandise qu'il se précipita sur elle, et, sans bénir le ciel de la trouvaille, il avala viande et pointes de fer. Nous le hissâmes sur le pont, et Louis eut bientôt taillé sur ses côtes un plat de côtelettes.

— Ma foi, il a mérité sa mort, dit le munitionnaire en montrant les restes d'une jaquette de matelot enfouis dans l'estomac du monstre.

Les hommes du bord passèrent la soirée autour du requin. De Ruyter s'absorba dans la lecture d'un drame de Shakspeare, et je restai songeur, cherchant à prévoir l'avenir qui m'était réservé.

Le temps passait, toujours rapidement, emporté sur les ailes de la satisfaction ; si quelquefois l'harmonie de notre tranquillité était interrompue par les inévitables rencontres d'un voyage à travers l'Océan, ces nuages fuyaient bientôt vers l'horizon, en laissant le ciel plus bleu et plus limpide. J'étais donc heureux entre deux hommes que j'aimais et que j'admirais à la fois. Il ne manquait au complément de mon bonheur que la présence de

Walter. Un déluge eût englouti le monde, que le grab serait resté mon arche. Je n'aurais rien perdu, car, à cette époque, l'affection que je ressentais pour de Ruyter absorbait mon cœur. Il y avait entre mes deux amis, malgré la différence de leur éducation, de leur patrie, de leurs habitudes, une profonde ressemblance. Chez l'un comme chez l'autre existaient une grande stabilité d'esprit, un courage héroïque, des manières douces, affectueuses, un air mâle, fier, et l'inaltérable bonté des grands caractères.

Les marins considèrent la mer comme leur patrie, et tous les vrais enfants de Neptune sont frères ; les préjugés nationaux lavés et effacés par les éléments permettent de former vite des amitiés qui durent longtemps. Quand les marins partagent leur bourse, cette action se fait avec plus d'empressement et de générosité que n'en mettra sur terre un frère à obliger son frère avec la garantie des hypothèques. Le mot emprunter ou prêter n'existe pas dans le langage d'un matelot. Il donne ou il reçoit ; ce qui ferait croire que l'amitié, la confiance et la sincérité ont cherché un refuge sur l'océan.

Un matin, nous aperçûmes à l'ouest une voile étrangère, qui dirigeait sa course vers nous.

De Ruyter nous dit :

— C'est une corvette française.

Nous hissâmes un signal secret, et elle répondit.

Au coucher du soleil, la corvette vint sous nos quartiers, et, après une conversation avec le capitaine, de Ruyter alla à son bord.

Au retour de notre commandeur, nous changeâmes notre course vers l'île de Madagascar.

Plusieurs de nos blessés moururent, et, n'ayant pas assez de place sur le grab pour garder les prisonniers sans un grand embarras, de Ruyter demanda à Aston s'il voulait lui permettre de les confier au capitaine de la corvette.

— C'est un homme humain, dit de Ruyter, ils seront très bien traités.

— J'y consens, répondit Aston, qui présida lui-même au transfert des prisonniers.

Aston et quatre Anglais dévoués à leur jeune lieutenant restèrent avec nous.

q

Chapitre 38

Cette corvette, nous dit de Ruyter, a été envoyée pour examiner et mentionner les détails d'un acte de piraterie qui, on le suppose, a été commis par les Marratti, formidable nid de brigands perché vers le nord, sur la pointe de Madagascar.

Les Portugais et les Français ont tenté plusieurs fois de s'établir dans l'île de Madagascar, mais leur séjour n'a jamais pu s'y prolonger, tellement les natifs le leur rendaient odieux. Ils harcelaient nuit et jour ces faibles colons, qui abandonnaient l'île en rejetant l'insuccès de leurs efforts sur l'insalubrité du climat. Quelques-uns n'avaient même pas le temps de fuir : ils étaient

assassinés ; ceux qui parvenaient à s'échapper le faisaient avec une telle précipitation, qu'ils abandonnaient leurs bâtiments, leur famille, et les Marratti s'emparaient de tout.

Ces Marratti sont une ancienne horde de pirates qui demeurait autrefois à l'est de Madagascar. De là, ils jetèrent dans les îles voisines une profonde terreur, car ils étaient alliés avec les corsaires de Nassi-Ibrahim, nommés plus tard les corsaires de Sainte-Marie. Ils détruisaient ou s'emparaient des provisions et des bestiaux envoyés aux îles par Madagascar. Quelquefois ils débarquaient sur les côtes, brûlaient et massacraient tous les habitants des îles Maurice et Bourbon. Les Hollandais, qui possédaient alors l'île Maurice, furent si tourmentés par le manque de vivres, si harassés par ces frelons, qu'ils abandonnèrent le pays. Comme les Portugais, les Hollandais eurent leur excuse toute préparée. Ils prétendirent que les sauterelles et les rats étaient la cause qui activait le désordre de leur fuite. Mais, ainsi que le dit le vieux Shylock, il y a des rats de terre et des rats d'eau. Ce furent des rats d'eau qui chassèrent les Hollandais.

Retirés au cap de Bonne-Espérance, les pauvres gens y trouvèrent le sauvage Hottentot, un animal peu agréable, mais cependant moins dangereux et moins rongeur que les rats (c'est-à-dire les pirates). Les Français, qui s'étaient établis dans l'île Bourbon, profitèrent avidement du départ des buveurs de gin : ils se précipitèrent dans leur nid, sans attendre même qu'il fût froid. À cette époque, Port-Louis était un misérable hameau ; car les Hollandais adorent la boue et le bois, matériaux avec lesquels ils construisent leurs habitations.

Quelque temps après ces diverses installations, les compagnies française, portugaise et hollandaise équipèrent un arme-

ment pour exterminer les Marratti, qui continuaient à faire un grand ravage dans leur commerce. Ils attaquèrent la place forte de Nassi-Ibrahim, refuge des pirates, et réussirent, non sans de grandes pertes, à détruire une partie de leurs canots de guerre et à les chasser vers les montagnes de Madagascar.

Un mois de repos suivit cet exploit, puis les Marratti, après avoir exterminé une colonie française que la compagnie avait établie dans la baie d'Antongil, se rétablirent de nouveau sur les côtes de Madagascar, près du cap de Saint-Sébastien, où leur nombre devint alors formidable. Encouragés par les natifs, qui les trouvèrent moins désagréables que les Européens, lesquels ravageaient leurs côtes et les tuaient pour conquérir plus facilement des œufs frais ou une salade, les Marratti élargirent le cercle de leurs dévastations ; ils dépeuplèrent le Comore, Mayatta, Mahilla et toutes les îles de leur voisinage, dont ils saisissaient les habitants pour les vendre comme esclaves aux marchands européens.

Avant leur expulsion de Nassi-Ibrahim, on ne pouvait leur persuader d'entrer dans le commerce des esclaves, car ils avaient pour ce commerce une si profonde horreur qu'ils massacraient invariablement l'équipage de chaque vaisseau qui tombait dans leurs mains, poursuivant comme une vengeance ce détestable trafic en comparaison duquel leur piraterie leur paraissait honorable. Cette conduite antérieure à leur première défaite avait servi à la combinaison de la compagnie pour arriver à les anéantir comme des barbares peu chrétiens et assez aveuglés pour ne pas comprendre leur propre intérêt. À Saint-Sébastien (qui, je le suppose, est le patron des esclaves), les Marratti prouvèrent qu'ils avaient non seulement changé leur manière d'agir, mais encore

qu'ils étaient moins portés vers le paganisme qu'on voulait bien le croire, car avec un vrai zèle chrétien, ils entrèrent dans toutes les ramifications du commerce des esclaves, ils accaparèrent ce trafic dans l'Est avec le système exclusif dont se servaient les méthodiques Hollandais pour vendre l'épice, et les Anglais pour exploiter les feuilles de thé.

Pour tout faire avec ordre, les Marratti comptèrent leur population, se divisèrent en districts, calculèrent leurs produits, et au commencement de chaque saison ils envoyèrent une flotte de proas pour visiter en rotation les différentes îles. Mais ils se gardaient bien de tomber sur la même île plus d'une fois dans l'espace de quatre années. Quand ils faisaient leur descente, ils choisissaient les habitants jeunes et robustes, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de trente. Après avoir été marqués d'un fer chaud noirci de poudre, ces malheureux étaient transportés à Saint-Sébastien et vendus comme esclaves aux Français, aux Portugais, aux Hollandais et aux Anglais. Les Marratti s'instruisirent fort à l'école des Européens ; ils apprirent encore à savoir tirer un grand parti de la discorde en semant le germe de ces disputes parmi les natifs de Madagascar, et cela en leur montrant l'avantage qu'ils auraient de se vendre les uns les autres. À ce trafic, les Marratti gagnèrent un très joli intérêt, une sorte de dustovery. Alors les fils furent vendus par leurs pères, les frères et les sœurs par l'aîné de la famille, et tout fut accepté comme un commerce juste et honorable.

Sur ces entrefaites, un schooner français, ayant débarrassé un village de ses volailles et de ses moutons, fut poursuivi par les Marratti, abordé, pris, avant que les Français eussent eu le temps de couper la gorge aux moutons ; ils furent eux-mêmes massa-

crés, et les innocents agneaux reprirent le chemin de leur pâturage. Les représentants de la grande nation, établis à l'île Maurice, furent frappés d'horreur, et on décida que si cette audacieuse atrocité n'était pas expiée par une destruction complète des pirates, l'honneur de la France se trouverait compromis. Le massacre des natifs de Madagascar fut d'abord prémédité, mais ce projet de rigueur échoua devant une malheureuse circonstance. Toutes les forces que les Français avaient à leur disposition se composaient de deux frégates, bloquées dans le Port-Louis par deux vaisseaux anglais. Enfin une corvette arriva et fut envoyée par des ordres très amples ; mais les moyens sont limités pour les exécuter. Cette corvette, mes amis, est celle que nous venons de rencontrer.

Quand de Ruyter nous eut quittés, je dis à Aston : – Bien certainement, nous allons attaquer les Marratti.

Le lendemain, le commandeur de la corvette vint à notre bord. Il employa tous les arguments possibles pour persuader à de Ruyter de se joindre à l'expédition.

— Venez dîner à mon bord avec ces messieurs, ajouta-t-il en désignant Aston et moi ; vous me donnerez, au dessert, votre réponse définitive.

q

Chapitre 39

— Il y a une grande difficulté à l'exécution de votre projet, commandant, dit de Ruyter ; mais si vous croyez qu'il nous soit pos-

sible de la surmonter, je me ferai non seulement un devoir, mais encore un plaisir de partager les périls de votre expédition. Cette difficulté est notre faiblesse matérielle, car par nous-mêmes ils nous est littéralement impossible d'agir. D'abord nous ignorons dans quel lieu ils se trouvent, ces Marratti. (Je ne parle pas ici de les attaquer à Saint-Sébastien.) Puis, quel est leur nombre ? Il faut également que nous soyons informés du motif de leur attaque contre le drapeau français, et si le schooner leur avait donné réellement un sujet de plainte. Car, mon cher commandant, et je suis fâché de le dire, nous sommes quelquefois trop emportés et trop arrogants dans notre manière d'agir vis-à-vis les natifs de ces îles. En conséquence, notre devoir est de chercher à connaître le premier agresseur. Si les Marratti ont tort, nous les punirons.

— J'ai abordé plusieurs vaisseaux, capitaine, répondit le commandeur, et tous m'ont dit qu'ils avaient été récemment pillés par les canots de guerre de Saint-Sébastien.

— Je croyais que les Marratti n'allaient sur mer que vers le sud-ouest, à l'époque des moussons. Cependant je ne mets pas en doute la mauvaise action dont ils se sont rendus coupables envers le schooner. Malheureusement je suis forcé d'être prudent et de me demander si une attaque faite avec passion ne sera pas une témérité regrettable.

— Ils sont en mer dans ce moment, capitaine, et je suis certain de la vérité de mes paroles ; seulement il m'est impossible de désigner le lieu où ils se trouvent. Pensons d'abord à vos dépêches, car je crois que nous allons avoir une occasion pour les envoyer ; je m'attends tous les jours à faire la rencontre de nos bateaux de transport.

La corvette et le grab marchèrent ainsi de compagnie. Le temps était beau, et nous passions les heures du jour et celles de la nuit d'une manière très agréable. Aston, qui avait été prisonnier en France pendant son premier séjour sur la mer, parlait français aussi bien que de Ruyter. Au point du jour les deux vaisseaux se séparaient, et au coucher du soleil nous les rapprochions, afin de passer la nuit ensemble.

Le premier vaisseau que nous rencontrâmes fut un schooner, et après l'avoir chassé longtemps, nous découvrîmes que c'était un bâtiment américain. Aussitôt qu'à son tour il nous eut reconnus pour être des Français, il mit en panne. Cet américain était un magnifique vaisseau aux mâts élancés, terminés en pointe, aux girouettes en queue-d'aronde, volant çà et là comme des feux follets. Le drapeau étoilé voltigeait sur la poupe, et quand le vaisseau tourna sous le vent pour se mettre en panne, il mit dans ses mouvements une vitesse et une légèreté d'oiseau qui n'appartient qu'à cette classe de bâtiments. Il s'agitait avec la grâce et la fierté qu'apporte dans sa course un coursier arabe traversant le désert.

L'Amérique a le mérite d'avoir perfectionné cette merveille nautique, et elle surpasse tous les autres vaisseaux par ses proportions exquises, par sa beauté autant que la fine et souple gazelle surpasse toute la nature animale.

Un bateau léger, presque féerique, fut lancé à la mer par-dessus le plat-bord, et j'avais de la peine à comprendre comment il était possible que ce léger esquif pût supporter le poids des quatre hercules qui en dirigeaient la course. Deux ou trois coups de rames l'amenèrent auprès de nous, et de Ruyter fut joyeusement surpris en reconnaissant des compatriotes ; car, Hollandais par son père, il s'était fait naturaliser Américain. Après avoir af-

fectueusement serré la main du capitaine du schooner, qui était de ses amis, après avoir longuement causé de Boston-Ville, où s'était écoulée sa première jeunesse, de Ruyter demanda pour quelle destination voyageait le schooner.

Il avait touché à Saint-Malo et voguait vers l'île Maurice.

Ce schooner était un de ces vaisseaux qui sont remarquables pour l'excessive rapidité avec laquelle ils naviguent, et qui suivent ce que l'on appelle un commerce forcé de drogues et d'épices. Généralement ces vaisseaux étaient américains, et, après avoir quitté l'Amérique, ils touchaient à quelque port français, prenaient du papier, des livres, des commissions, des lettres ; et comme tous les hommes du bord avaient une part dans les profits de la cargaison, ils étaient tous intéressés au succès de l'entreprise.

Le schooner que nous venions de rencontrer avait, à mon avis, une cargaison plus riche qu'une mine d'or ; elle se composait des meilleurs vins de France et de différentes liqueurs européennes. Tous ces précieux liquides devaient être échangés à l'île Maurice contre des épices. Le schooner avait déjà passé sous les baguettes de l'escadre anglaise, dans la baie de Biscaye, ainsi qu'au cap de Bonne-Espérance ; et si nous ne l'avions pas informé des événements, il n'eût point évité les Marratti.

De Ruyter conseilla au capitaine d'entrer dans le port de l'île Maurice par le côté opposé au vent ; il lui donna nos dépêches, ainsi qu'un paquet de lettres. En échange, le capitaine fit passer sur notre bord une pipe de vin de Bordeaux, une pièce de cognac et une grande quantité de vivres.

La corvette vint nous rejoindre. Nous nous séparâmes du schooner, et nous continuâmes notre course vers Saint-Sébastien.

Quelques jours après, nous fîmes la rencontre de plusieurs vaisseaux arabes ; ils avaient été pillés, et la plupart n'avaient plus à leur bord que de pauvres vieillards. Cet outrage avait été commis par une flotte de dix-huit proas, montées chacune par une quarantaine d'hommes. Ces malheureux nous apprirent que la flotte se dirigeait vers les îles situées dans le canal de Mozambique.

Après une longue conférence avec le capitaine de la corvette, il fut décidé que, pendant l'absence d'une partie des pirates, nous ferions une descente sur Saint-Sébastien.

— Nous allons, dit de Ruyter, nous diriger vers ce repaire de brigands pendant la nuit ; il nous sera facile de les surprendre, de détruire leurs fortifications, de brûler leur ville et d'emmener leurs prisonniers.

Ce plan d'attaque arrêté, la corvette nous donna deux canons de cuivre et quinze de ses soldats.

Aucun événement particulier ne troubla notre course, et nous arrivâmes bientôt en vue des montagnes de Madagascar. Des pêcheurs de baleines nous donnèrent toutes les informations dont nous avions besoin pour diriger savamment notre attaque.

À la faveur du crépuscule, de Ruyter nous pilota au travers d'un étroit canal dans la retraite, et vers minuit nous nous trouvâmes à l'est, près des rochers cachés par le cap placé entre la ville et nous.

La nuit était profondément obscure. Nous fîmes sortir nos bateaux, et nous débarquâmes cent trente soldats et marins, tous résolus et bien armés. Pour rendre justice et pour faire apprécier le caractère du capitaine français, je dois dire ici qu'il n'était point jaloux de la supériorité de de Ruyter ; que non seulement il la reconnaissait, mais encore qu'il avait insisté pour que ce dernier prît le commandement. Il ordonna donc à ses officiers d'obéir implicitement aux ordres du commandeur du grab, car il restait lui-même sur la corvette.

En débarquant, de Ruyter divisa ses hommes en trois parties, se réservant pour lui une troupe composée de cinquante hommes armés de mousquets et de baïonnettes. Le lieutenant français eut trente-cinq marins sous ses ordres, moi j'en reçus trente, et parmi ces hommes j'avais plusieurs Arabes de la compagnie favorite de de Ruyter.

Nous marchâmes ensemble jusqu'à ce que nous fûmes passés de l'autre côté du cap. Là, de Ruyter me dit de grimper sur les rochers et de faire le tour de la colline au pied de laquelle était située la ville ; je ne devais m'arrêter qu'en me trouvant placé au-dessus de Saint-Sébastien. Le lieutenant continua sa course le long du rivage et se mit en face de moi ; de Ruyter dirigea ses hommes en avant. Nous devions marcher aussi près que possible les uns des autres et prendre les précautions les plus minutieuses pour éviter d'être découverts. Il avait encore été convenu que nous devions jusqu'au point du jour rester en silence dans nos positions respectives, que le signal annonçant l'heure de l'attaque serait une roquette faite par de Ruyter.

Protégés par la solitude de la nuit, nous pouvions faire toutes les observations possibles, afin d'entrer facilement dans la ville,

qui n'était défendue que par des murs de boue, et qui avait trois portes d'entrée. En prenant possession de ces trois portes, nous devions y laisser une partie de nos hommes, afin de les garder. Il fut ordonné de tuer ou de faire prisonnière toute personne qui essaierait de fuir. Si nous étions découverts et attaqués avant le signal, il fallait se replier sur de Ruyter.

— Ne tuez que les gens armés, avait encore dit notre commandant, et surtout évitez de faire aucun mal aux femmes, aux enfants et aux prisonniers.

q

Chapitre 40

Mes hommes m'avaient précédé de quelques pas, et nous suivions un sentier rude, étroit et irrégulier. Nous fûmes arrêtés tout à coup par un infranchissable obstacle ; un profond ravin coupait la route, et nous entendions clapoter une eau que l'obscurité nous montra noire et boueuse. Franchir cet abîme était une chose à la fois impossible et dangereuse, car, ne pouvant agir librement, deux hommes se seraient facilement opposés à notre entrée dans la ville. Nous descendîmes plus bas, et cette descente ne put s'opérer sans de grandes fatigues et une perte de temps considérable ; enfin nous réussîmes à passer de l'autre côté du ravin.

Quelques minutes avant l'aurore, nos sentinelles avancées me donnèrent l'agréable nouvelle que nous étions à quelques pas de notre destination. Je fis arrêter ma petite troupe, et, suivi de

deux Arabes, je descendis vers la ville par un étroit sentier bordé d'arbrisseaux et d'informes blocs de cocotiers. Nous entendions distinctement le choc des vagues qui frappaient contre la terre avec la monotone régularité du mouvement de pendule. Le terrain devint plus ferme, et nous aperçûmes au-dessous de nos pieds les huttes basses de la ville, tout à fait semblables à des ruches d'abeilles ; puis, sur la hauteur d'une petite colline, je découvris un bâtiment en ruines : il était vide, et je me dis que, si on venait à nous surprendre, ce bâtiment pouvait être un excellent poste.

Je gagnai le mur de la ville ; il était fort bas et commençait à tomber en poussière. Sur un coin de ce mur, une hutte était bâtie. Elle avait dans le bas une entrée, ou plutôt un trou qui devait conduire dans l'intérieur. Après avoir examiné la place dans son ensemble et dans ses détails, je rejoignis ma troupe. Les nuages commençaient à disparaître, le jour allait poindre. Accompagné de dix hommes, je m'avançai sous l'ombre du mur, et nous nous plaçâmes à une portée de fusil de la première porte. Là, nous prîmes position, attendant avec impatience de voir paraître le signal concerté avec de Ruyter.

Le calme du silence fut interrompu par le sifflement de la roquette, qui vola comme un météore sur la maudite ville des pirates ; mais elle ne venait pas de de Ruyter, car elle monta directement en face de la place que nous occupions. Cette roquette annonçait que le lieutenant était découvert, ou seulement qu'il le craignait. Je répondis à cet appel, et à la même minute la fusée de de Ruyter s'élança dans les airs : l'heure de l'attaque était arrivée.

Je brisai lestement les frêles obstacles de l'entrée, et, dans mon emportement, je tombai sur quelque chose qui était par

terre. L'homme, car c'était un de nos sauvages, essaya de se relever, mais je le saisis par la gorge. La plupart de mes Arabes se précipitèrent sur la hutte, au pied de laquelle dormait le Marratti que je tenais dans mes mains. Ils en forcèrent l'entrée, et les quelques individus qu'elle contenait furent expédiés avant d'avoir pu jeter un seul cri d'alarme.

L'homme que je tenais n'avait plus besoin de défense ; il était mort sous la crispation de mes doigts. De l'autre côté de la ville, le bruit de l'assaut commençait à se faire entendre. Je donnai à quelques-uns de mes hommes l'ordre de garder l'entrée, et je courus vers les habitations ; elles s'ouvraient toutes les unes après les autres : les habitants en sortaient pâles, à demi vêtus et dans la plus grande confusion. La surprise était horrible et complète. Ceux qui passèrent devant ma petite troupe furent percés par nos lances, et les fuyards arrêtés à coups de fusil. Nous ne leur laissions pas le temps de se rallier, et en tuant tous ceux qui s'opposaient à mon passage, je gagnai un grand bâtiment, dont l'heureuse situation au milieu de la ville m'inspira l'idée d'y établir un quartier général. Le lieutenant et de Ruyter vinrent bientôt m'y rejoindre.

— Fort bien, mon garçon, me dit le commandant, je suis content de vous, mais je vous engage à aller reprendre votre poste à l'entrée de Saint-Sébastien. Je crains que les habitants n'essayent de fuir par cette sortie, qui les conduirait dans la montagne.

Comme pour appuyer la vérité des paroles prononcées par de Ruyter, un feu très vif fut ouvert à cet endroit de la ville. J'y courus en toute hâte.

Douze hommes, placés sous la garde d'un officier, furent chargés par de Ruyter de la surveillance du poste que j'avais désigné comme le centre de la ville, et tous les prisonniers devaient y être conduits.

Les balles de mousquet volaient çà et là, des cris de désespoir, d'horreur, d'impuissance et de rage faisaient retentir l'air du bruit sinistre d'un affreux hurlement. Des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards couraient éperdus dans toutes les directions, et leurs clameurs épouvantées se mêlaient aux cris de guerre des Arabes, aux allons ! et aux vite ! des Français.

En approchant de la porte par laquelle nous étions entrés, je vis une foule mêlée de sauvages nus de tout âge, armés de poignards, de fusils, de couteaux et de lances de bambou, qui essayait de se creuser un passage dans la muraille vivante qui barrait la porte. J'arrêtai mes hommes, et en prenant l'ennemi de côté, je lui fis donner une volée de mousquets ; il se retourna vers moi, et se défendit avec la férocité que donne le désespoir ; mais sa résistance était sans méthode, et il fut bientôt vaincu.

Nos hommes oublièrent les recommandations faites par de Ruyter. Ils massacrèrent sans pitié tous les Marratti qui leur tombèrent sous la main, car le sang produit une ivresse plus insatiable encore que celle donnée par l'eau-de-vie, et il est plus facile de persuader à un homme ivre de cesser de boire pendant qu'il peut encore tenir son verre, que d'arrêter le furieux emportement d'un homme dont les mains sont couvertes de sang, et qui a la possibilité d'en verser encore.

Bientôt le jour commença à poindre ; les objets devinrent plus visibles, et je m'aperçus de l'horrible confusion et de l'effroyable

carnage qui décimait les malheureux habitants de Saint-Sébastien. Je réunis quelques hommes, et je leur donnai l'ordre de garder la sortie que nous venions de défendre, car j'avais versé tant de sang et j'en avais tant vu verser, que mon regard était obscurci par un voile de pourpre.

Enveloppés dans leurs murs, les Marratti firent des efforts surhumains pour essayer de sauver de la mort leurs femmes et leurs enfants ; mais comprenant bientôt qu'il n'y avait pour leur famille aucun espoir de salut, ils revinrent sur nous avec l'intrépidité ou l'imprudence d'un tigre tombé dans un piège. Ils couraient de porte en porte avec une furie aveugle, se jetant la tête la première sur les baïonnettes et sur la pointe acérée des lances.

N'ayant jamais entendu parler de miséricorde ou de soumission, n'ayant jamais demandé grâce, ces malheureux ne voyaient que la mort ou le succès.

Depuis leur enfance, ils avaient été habitués à verser le sang, soit celui des hommes, soit celui des singes, et l'un comme l'autre avec une profonde indifférence, car les Européens tombés entre leurs mains avaient toujours été traités avec une odieuse brutalité. Sachant par eux-mêmes le sort d'un prisonnier de guerre (ils nous jugeaient aussi féroces qu'eux), les Marratti se battaient vaillamment, et, malgré nos désirs, il nous était impossible d'épargner même les femmes, qui nous attaquaient avec un incroyable courage.

J'éprouve maintenant une honte réelle, une peine profonde, lorsque mes souvenirs me rappellent avec quelle horrible férocité j'ai massacré ces barbares, et surtout le délice sauvage et inhumain que j'ai trouvé dans cette odieuse action.

La destruction des habitants de Saint-Sébastien eût été complète, si quelques-uns ne s'étaient sauvés en faisant des trous dans la boueuse maçonnerie du vieux mur qui entourait la ville.

Quelques minutes après l'entière défaite de nos ennemis, une femme, sur laquelle j'avais marché fort involontairement, essaya de me couper une jambe. Ma première pensée fut de lui briser la tête ; mais ma fureur tomba devant son impuissante faiblesse, et, au lieu de l'écraser sous le talon de ma botte, je la fis transporter au poste du milieu de la ville.

— Nous avons versé assez de sang, me dit de Ruyter, laissez fuir ces pauvres diables ; appelez vos hommes, et conduisez-les aux huttes, sur cette colline de sable, là-bas, à l'extrémité de Saint-Sébastien ; vous y trouverez un chef arabe qui a été pris et emprisonné par les Marratti ; quelques prisonniers de différentes nations se trouvent avec ce malheureux. Veillez, je vous prie, mon enfant, à ce qu'il ne leur soit fait aucun mal. Mais, ajouta de Ruyter en apercevant ma blessure, reposez-vous plutôt, mon cher Trelawnay, et faites mettre un bandage sur votre jambe, car vous perdez beaucoup de sang.

q

Chapitre 41

Je pris à la hâte le soin recommandé par de Ruyter, et, suivi de mes hommes, je grimpai lestement sur la colline sablonneuse, dont une des principales huttes renfermait les prisonniers des Marratti.

Un horrible spectacle se présenta à mes regards.

Les malheureux prisonniers étaient couchés par terre, enchaînés les uns aux autres, bâillonnés, pieds et mains liés, et une troupe immonde de vieilles femmes, accroupies sur ces corps sans défense, les massacraient en poussant d'effroyables cris de triomphe. Mes hommes tombèrent comme la foudre sur ces odieuses sorcières, qui furent bientôt jetées sans vie en dehors de la hutte.

Nous détachâmes les prisonniers, et, après leur avoir donné les premiers secours, j'aperçus, dans un coin reculé de la vaste et sombre pièce qu'ils occupaient, un pauvre Arabe attaché à un court poteau enfoncé dans la terre. Le corps de cet homme, vieux et faible, était couvert de coups de poignard ; il nageait dans une mare de sang. Quoique enchaîné, impuissant et presque sans vie, le vieillard semblait ne pas sentir ses douleurs ; son regard brillant et fier avait encore une suprême puissance. Je m'approchai vivement de lui, et, avec une surprise pleine d'horreur, j'aperçus une vieille femme couchée auprès du moribond, un couteau à la main, et hachant sa victime à l'aide de faibles coups ; à la droite du vieillard, une toute jeune fille, presque nue, criait avec un accent intraduisible de souffrance et de terreur.

— Mon père, mon père, laissez-moi me lever !

Mais l'Arabe retenait l'enfant, dont il cachait la poitrine sous la forte pression d'un de ses bras, cherchant à la soustraire au démon qui se cramponnait si cruellement à lui.

Je bondis comme un tigre sur la vieille Hécate, et, la saisissant par la ceinture de drap qui entourait ses reins, j'envoyai sur le sable de la rue sa carcasse flétrie. La violence de la chute la fit

rester immobile, et, comme un crapaud écrasé, elle mourut sans jeter une plainte.

Cette scène me montra la cruauté sous sa forme la plus hideuse et la plus diabolique ; elle me remplit le cœur d'épouvante et de pitié.

J'ordonnai à un de mes hommes de détacher le vieillard, et je m'occupai de la jeune fille.

Pendant les minutes que ce soin remplit, l'Arabe, peu inquiet de son sort, suivait avec inquiétude tous mes mouvements ; il semblait douter de sa délivrance, plus encore de ma loyauté. Je devinai les craintes de ce pauvre père, et, pour les dissiper entièrement, je m'avançai vers lui, je le fis asseoir, et je tirai un poignard de ma ceinture.

L'Arabe me lança un regard de flamme, un regard brillant de fureur.

Je compris son impuissante menace. Le sourire aux lèvres, je mis l'arme dans ses mains en lui disant d'une voix émue et affectueuse :

— Nous sommes des amis, mon père, des sauveurs, ne craignez rien.

Le vieillard voulut parler, mais un flot de sang noir s'échappa de ses lèvres, et il ne put que balbutier des paroles inintelligibles.

Débarrassée de ses liens, la jeune fille s'enveloppa dans un manteau que j'avais jeté sur ses épaules, et vint s'agenouiller auprès de son père ; elle se pencha sur lui, et son regard exprima une profonde angoisse. Les yeux du vieillard se mouillèrent de

larmes. J'étais profondément ému ; involontairement, et peut-être sans avoir conscience de mon action, je m'agenouillai auprès du mourant, que je soutins dans mes bras. L'Arabe prit ma main dans la sienne, il la porta à ses lèvres, ôta une bague de son doigt, la posa dans ma main, qu'il unit à celle de sa fille ; puis il nous regarda alternativement, murmura quelques mots, et pressa avec tendresse nos deux mains unies.

Je me pris à pleurer comme un enfant. Cette scène me brisait le cœur ; le pauvre vieillard frissonna ; ses doigts se glacèrent ; ses yeux perdirent le regard ; il tressaillit faiblement, et l'âme de ce malheureux père s'enfuit en gémissant de sa demeure terrestre ; mais la main froide du moribond retint encore si fortement celle de sa fille et la mienne, que l'expression de la pensée, du désir, de l'ordre, survivait à l'existence même.

Immobile comme une statue de marbre, pâle et sans haleine, la jeune fille avait le regard attaché sur son père avec une si effrayante fixité, que je crus un instant qu'elle avait cessé de vivre. Cette affreuse angoisse me rendit la raison. Je me dégageai doucement, mais par un énergique effort, de l'étreinte du vieillard, et je m'approchai de la jeune fille.

Quand j'essayai de l'enlever, elle me repoussa, et se jeta en sanglotant au cou de son père, qu'elle serra contre son sein avec une force convulsive.

Je fis sortir mes hommes, tous émus de ce triste spectacle, et j'ordonnai à dix Arabes de garder l'entrée de la hutte, puis j'en sortis moi-même ; j'avais besoin d'air ; mon cœur battait dans ma poitrine avec une violence telle que je craignais de perdre tout à fait l'usage de mes sens. Je jetai ma carabine sur mes épaules et

je m'élançai vers la ville, faisant tous mes efforts pour arrêter le carnage.

Saint-Sébastien était livré au pillage. Des chaloupes appartenant au grab et à la corvette attendaient au rivage, car les vaisseaux ne pouvaient longer le tour du cap, l'eau était trop calme. En conséquence, nous commençâmes à charger les bateaux et quelques canots qui se trouvaient dans la rade. Le butin était considérable : il se composait d'or, d'épices, de ballots de soieries, de mousselines des Indes, de drap, de châles du golfe Persique, de sacs de bracelets, de bijoux d'or et d'argent, de maïs, de blé, de riz, de poisson salé, de tortues, et d'une immense quantité d'armes et de vêtements ; en outre, d'esclaves de tous les pays et de tous les âges. Les yeux de nos hommes brillaient de joie, et chaque dos ployait sous un fardeau précieux.

Dans les premiers instants du pillage, les marins se trouvèrent très insouciants du choix de leur butin ; mais bientôt ils devinrent insatiables et si avares, qu'ils regardèrent tout avec des yeux d'envie ; leur désir de possession augmenta tellement, qu'ils emportèrent des viandes dont un chien sauvage n'avait pas voulu : les uns s'étaient chargés de poissons gâtés, de riz moisi, de ghec rance, de pots, de casseroles cassées, de vêtements en lambeaux, de nattes et de tentes. Ils ne trouvaient rien ni d'inutile ni de dégoûtant, tellement leur avidité devenait insatiable. Tout ce qu'ils ne pouvaient pas porter sur leur dos, ils le portaient dans leur estomac, car, comme l'autruche, ils se gorgeaient jusqu'à en perdre la respiration.

Van Scolpvelt et le munitionnaire apparurent bientôt, et chacun prit sa place respective. Certes, le but de l'un et de l'autre était bien dissemblable. Le docteur semblait hors de lui ; il

contemplait avec un regard insensé de joie la riche variété de patients qu'il avait devant les yeux. Il courait comme un fou sur le champ de bataille, et sa chemise retroussée laissait voir ses bras maigres, nus, osseux et velus ; d'une main il tenait une boîte remplie d'instruments d'un effrayant reflet, et dans l'autre une énorme paire de ciseaux arrondie dans la forme d'un croissant. Quelques-uns, à moitié expirants, menacèrent Van Scolpvelt avec leurs poignards ; d'autres jetèrent des cris de terreur quand il s'avança vers eux pour examiner leurs blessures ; les plus effrayés ou les plus faibles moururent de la peur de son approche.

D'un autre côté, en voyant l'énorme quantité de butin et le massacre des Marratti, qu'il détestait pour leurs pirateries, le munitionnaire ricanait de joie. Mais cette joie fut bientôt amoindrie, car il vint me dire d'un ton triste, et avec un jargon mélangé d'anglais et de français, plus bizarre encore que celui que je lui donne :

— Ah ! capitaine, pouvez-vous laisser ces imprévoyants imbéciles gâcher tant de bonnes choses ; regardez la terre, elle est couverte de grains et de farine, comme s'il avait neigé. Voyez-vous là-bas ces vigoureuses tortues : elles sont bien les plus belles, les plus délicieuses créatures qui existent sous le ciel. Quels brutaux sauvages, de les laisser ici ! Dites à vos hommes de jeter toutes les choses inutiles qu'ils emportent à bord du grab. Avez-vous ? et faites charger les bateaux de tortues. Pensez-vous que les noirs corbeaux que vous envoyez dans les chaloupes nous seront utiles à quoi que ce soit, on ne peut pas les manger. Pouvez-vous ? Bah ! je déteste les sauvages et j'adore la tortue, vous aussi, n'est-ce pas ? Je n'en ai jamais vu d'aussi magnifiques que celles que je vous montre. Avez-vous ?

L'esprit de Louis s'absorba dans le désir de posséder des tortues. Il épuisa les menaces, les supplications, les prières, pour persuader aux hommes qu'ils devaient emporter des tortues ; puis enfin il devint furieux devant l'énergique opposition que firent les Arabes, qui ont ce poisson en horreur.

Tout en criant que les Arabes donnaient dans l'expression méprisante du refus de leur aide une preuve qu'ils n'avaient pas de goûts humains, il commença à en charger les esclaves et les femmes, assurant que ces dernières n'avaient jamais de leur vie été si bien utilisées. Pendant le transport, Louis se tourna vers moi, et me dit, avec sa voix dont la singulière expression commençait comme un roulement de tambour et finissait comme l'aigre tintement d'une sonnette :

— J'ai, avez-vous ?

De Ruyter vint me rejoindre, accompagné par Aston, qui était venu seulement pour voir la place. Je lui racontai la scène que j'avais vue dans la tente des esclaves. Le tendre cœur d'Aston fut vivement affecté, et il me reprocha d'avoir trop légèrement abandonné la jeune fille.

— Mon cher Aston, lui répondis-je, j'ai cru agir avec délicatesse en laissant cette enfant épancher dans une solitude gardée et respectée la première violence de sa douleur.

q

Chapitre 42

— Ne perdons pas les précieux instants qui nous restent pour regagner le grab, dit de Ruyter ; mais profitons en toute hâte du désordre et de la stupeur qui affaiblissent les forces des Marratti. Ceux qui errent encore dans les murs de Saint-Sébastien ne sont pas à redouter ; mais les hommes enfuis peuvent se rallier d'une minute à l'autre, appeler à leur aide les habitants de Madagascar et nous attaquer à leur tour. Ainsi, cher Trelawnay, ramassez les traînards, dirigez-les vers les bateaux ; les prisonniers sont embarqués, il faut que nous les suivions.

— Occupons-nous d'abord de la pauvre orpheline, répondis-je à de Ruyter. Voulez-vous m'accompagner auprès d'elle, Aston ?

Le lieutenant me suivit, et nous nous dirigeâmes vers la hutte.

À notre approche, la jeune fille se leva vivement, joignit les mains, et sa figure, inondée de larmes, s'inclina sur le pâle visage du mort, dont elle n'avait pas encore compris l'effrayante immobilité.

— Mon père, dit-elle d'une voix pleine de sanglots, lève-toi, les étrangers sont bons, regarde, ils viennent nous libérer. La vieille femme ne m'a pas tuée, je suis bien portante ; lève-toi, j'ai enveloppé tes blessures, le sang s'est arrêté.

La pauvre enfant avait soigneusement bandé les bras et les jambes du vieillard avec l'unique vêtement que les sauvages lui eussent laissé.

— Chère sœur, dis-je à la jeune Arabe en prenant doucement sa main, vous êtes libre ; venez, il faut que nous quittions sans re-

tard la ville de ces cruels Marratti.

— Mais voyez comme mon père dort, dit-elle en dégageant sa main de l'étreinte de la mienne ; parlez bas, il faut le laisser dormir, car il est bien fatigué.

— Mais, chère, nous sommes obligés de quitter Saint-Sébastien, venez.

— Nous en aller, mon frère, nous en aller quand notre père dort ; non… S'il le faut absolument, reprit-elle en m'enveloppant d'un regard de prière, eh bien, réveillez-le, nous lui donnerons à manger ; j'ai des fruits, de beaux fruits ; un Arabe libre me les a apportés. Regardez comme les lèvres de notre pauvre père sont sèches et froides. Vous dites qu'il faut partir ; vous ne songez donc pas que pendant notre absence les cruels Marratti pourront revenir, et alors qui défendra mon père contre leurs coups meurtriers ? Mon père, si épuisé par les privations, par le manque de sommeil, par sa longue captivité ! Pitié pour ta fille, père, pitié pour ta pauvre Zéla ! ouvre les yeux, tiens, essaie de boire le jus de cette grenade ; parle-moi, lève-toi.

— On nous appelle, dit Aston, hâtons-nous. Si vous le voulez, je vais prendre cette enfant dans mes bras, et je la porterai jusqu'à un bateau.

— Je vous en prie, ma sœur, venez avec nous, dis-je en dégageant doucement les mains de Zéla des mains de son père, auxquelles la pauvre enfant s'était cramponnée.

La jeune fille voulut résister ; mais je couvris vivement ses épaules avec mon abbah, et Aston la prit dans ses bras.

Les cris de la pauvre enfant étaient lamentables. Elle se débattait, appelait son père, et les tremblantes mains d'Aston pliaient, non sous le léger fardeau de ce corps d'enfant, mais sous l'émotion d'une profonde peine.

Quelques Arabes accompagnèrent Aston, et je me rendis auprès de de Ruyter, qui tâchait de réunir ses hommes.

Quand Aston passa auprès de Louis, celui-ci s'écria d'un ton de fureur comique :

— Qu'est-ce donc qu'il emporte, Seigneur Dieu ? Comment ! une jeune fille ! elle ne sera pas utile, qu'il la laisse ; il vaut mille fois mieux qu'il emporte cette grande tortue près de laquelle il passe sans seulement la regarder, et cependant elle est magnifique ; il faut un homme fort pour la porter. Monsieur Aston, laissez aller la jeune fille, prenez la grosse tortue ; votre compagne portera cette petite que je tiens, et j'en prendrai une autre ; il y en a des masses de ces belles filles-là, et ces belles filles-là se mangent ; celle que vous leur préférez ne sera bonne à rien, c'est un fardeau inutile ; laissez-le, prenez cette bonne tortue, elle fera une excellente soupe ; elle est très jolie, beaucoup plus jolie que votre petite fille.

J'arrivai auprès de Louis au moment où il achevait cette lamentable prière.

— Venez à bord, lui dis-je, venez-y vite, si vous ne voulez pas que les Marratti fassent de la soupe, non avec une tortue, mais avec un munitionnaire.

— Comment, capitaine, comment, laisser cette tortue ? Cette tortue qui vaut à elle seule toutes celles que nous avons prises.

Jamais ! jamais ! répéta Louis en se tordant les mains dans une indicible angoisse, jamais !

Des Marratti armés apparurent sur les collines. De Ruyter perdit patience, et ce fut avec fureur qu'il hâta la marche de ses hommes. La plupart des Français étaient ivres, et nous ne pouvions les faire sortir des huttes. Des exclamations de rage se firent entendre sur la colline. De Ruyter sortit par la grande porte de Saint-Sébastien, et je restai avec quelques Arabes pour ramasser les traînards.

J'ai oublié de dire que nous avions incendié la ville dans plusieurs endroits, brûlé deux vaisseaux arabes et sept ou huit canots appartenant aux vaincus.

Les natifs se précipitèrent vers la ville, et nous aperçûmes bientôt des groupes d'hommes armés, courant le long de la rivière que nous avions à traverser. Évidemment, ces hommes avaient l'intention de nous attaquer là. Tout en préparant nos armes, nous hâtâmes le pas ; de Ruyter traversait la rivière, et une partie de ses hommes protégeait son passage par une volée de mousquets tirée presque à bout portant sur les natifs. Un messager vint m'avertir de hâter ma course, et il me prévint que de Ruyter allait garder les bateaux. Mais, retenu par la difficulté que j'avais de faire marcher les hommes ivres, je ne pouvais mettre obstacle au rassemblement des natifs, qui s'augmentait de minute en minute.

Quand le nombre des Marratti parut leur promettre une force suffisante, ils s'enhardirent et attaquèrent les marins que de Ruyter avait placés sur l'autre côté du rivage, puis ils traversèrent le courant, se réunirent derrière nous, et un réel danger menaça

notre sortie du cap. Je tins ferme et je restai sur le rivage jusqu'à ce que mes hommes eussent passé la rivière. Au moment où j'allais les suivre avec mes Arabes, j'entendis derrière moi des coups de fusil, puis apparut tout à coup, au détour d'un banc de sable, un énorme personnage revêtu d'une brillante armure écailleuse. C'était le munitionnaire, portant sur ses épaules la fameuse tortue, l'un et l'autre accompagnés et protégés par un soldat hollandais.

— Marchez rapidement, leur criai-je de toutes mes forces, car les minutes sont précieuses.

Eh bien, malgré l'extrême danger de ma position, je ne pouvais m'empêcher de rire en considérant l'étrange aspect de Louis.

Il s'avançait vers moi en chancelant sous le poids de son fardeau, et il était difficile de distinguer dans l'ensemble de Louis les formes d'un être humain : il ressemblait à un hippopotame. Le soldat hollandais qui suivait Louis était gonflé dans des proportions ridicules : son surtout rouge de Guernesey et son ample pantalon hollandais, attachés aux poignets et aux genoux, étaient remplis d'une masse d'or et de bijoux qu'il avait découverts après la démolition d'une hutte. Il ressemblait à un ballot de laine, et se mouvait comme un dogre hollandais manœuvrant dans une houle.

— Jetez tout ce que vous portez, si vous tenez à votre vie ! leur criai-je avant de m'élancer dans la rivière.

Les natifs approchaient à grands pas de notre arrière-garde, et les difficultés que nous avions à surmonter pour nous servir de nos armes encourageaient les Marratti. Sans l'aide des hommes stationnés de l'autre côté de la rivière, nous n'aurions pas eu la

possibilité d'échapper à la mort. Leur feu mettait entre les vaincus et nous une légère distance. Nous étions donc obligés non de nous éloigner, mais bien de fuir en grande hâte.

Tout d'un coup j'entendis quelque chose se débattre dans l'eau, et un cri sauvage de triomphe fut jeté par les natifs. Je regardai vivement autour de moi, le soldat hollandais venait de disparaître, trop chargé par son trésor. Le malheureux avait glissé sur le gué et il coulait à fond. Malgré ses efforts, il lui fut impossible de se débarrasser du poids écrasant qui l'entraînait dans les profondeurs de l'eau. Ce malheur m'affecta, et cependant je n'y pouvais apporter aucun secours. Mon attention fut bientôt distraite par le munitionnaire qui venait également de tomber dans l'eau.

Je courus en arrière, et je tendis ma lance à Louis, qui s'y cramponna avec force. Ce mouvement fit tomber l'énorme tortue, qui profita de ce répit de liberté pour ouvrir ses lourdes nageoires et regagner en triomphe son élément naturel.

Quand Louis se fut redressé, il s'écria avec une expression de physionomie lamentable :

— Mais où est ma tortue ? Ah ! ne faites pas attention à moi, capitaine, sauvez la tortue !

— La tortue ! m'écriai-je, que la tortue soit maudite ! je voudrais qu'elle fût dans votre gorge !

— Ah ! et moi aussi, capitaine, c'est tout ce que je désire. Ah ! ma tortue, ma tortue, où est ma tortue ?

Au moment où le désespéré Louis vociférait cette demande, la tortue s'éleva à la surface de l'eau et nagea vers Louis, comme si

elle eût voulu se moquer de son ennemi. Dès que le munitionnaire vit la brillante carapace du crustacé reluire au soleil, il tendit les bras, fit le geste de se précipiter au-devant d'elle, en criant d'une voix suppliante :

— La voilà, elle revient, elle approche. Oh ! sauvez-la, capitaine ! sauvez-la !

N'entendant qu'à moitié les prières de Louis, je crus qu'il me parlait du soldat.

— Où ? m'écriai-je en mettant dans ma question autant d'empressement qu'il avait mis d'instance dans sa prière.

— Ici, me dit-il en me désignant la tortue. Oh ! capitaine, je ne vous ai pas encore dit comme elle est belle et vigoureuse ; je lui ai coupé la gorge il y a deux heures, mais elle ne mourra pas avant le soir : elles ne meurent jamais de suite. Mais si nous la laissons fuir, elle sera perdue, perdue ! Vous ne le voudriez pas, j'en suis certain, capitaine.

J'ordonnai à un de mes hommes de s'emparer de Louis ; la force l'entraîna au milieu de nous, mais le pauvre munitionnaire marchait aussi obliquement qu'un crabe, les yeux fixés sur la bien-aimée tortue.

Arrivés de l'autre côté du rivage, nous nous empressâmes de regagner nos bateaux ; quatre de nos marins furent légèrement blessés pendant cette retraite, mais je n'eus que ce malheur à déplorer, en y joignant toutefois la perte du soldat hollandais et celle de la magnifique tortue.

q

Chapitre 43

Partout où le terrain présentait des irrégularités, partout où se trouvait un abri de rochers ou d'arbrisseaux, nous trouvions des Marratti ; ils se formaient autour de nous par groupes ou disséminés en espèce de cercle. En conséquence, nous nous retirâmes tout près de la mer, et nous courûmes le long du bord.

Nous avions encore un passage très dangereux à traverser : c'était celui qui se trouvait sous la rude proximité des rochers, dont les pointes inégales s'avançaient vers la mer, à un demi-mille de laquelle nos bateaux étaient stationnés. Les natifs s'étaient rangés en file le long des sommets, et un feu très vif était déjà commencé. Dans le premier moment, je fus surpris que de Ruyter m'eût abandonné seul au hasard d'une lutte aussi dangereuse, et en réfléchissant sur le meilleur parti que j'avais à prendre, je vis sur l'extrême pointe d'un rocher son drapeau en queue-d'aronde. Il veillait sur nous.

Je fis courir mes hommes, et nous fûmes bientôt appelés par nos camarades, qui, ayant vu que ce poste était occupé par l'ennemi, l'avaient chassé sur les rochers et avaient ainsi préparé notre passage.

Malgré le ferme appui de cet utile secours, chaque pouce du terrain nous fut disputé, et six de mes hommes y trouvèrent la mort ; car, protégés par les rochers et se couchant par terre, les natifs, armés de leurs longs mousquets, avaient sur nous le grand avantage d'être presque invisibles.

Les bateaux s'approchèrent, et les soldats français furent rangés sur le rivage. Quoique n'osant pas tout à fait s'approcher de

nous, les natifs continuèrent le feu ; nous nous embarquâmes au milieu des cris farouches des sauvages, et dès que nous eûmes quitté la terre, ils vinrent comme une innombrable multitude de corneilles faire autour de nous un fracas et un tapage épouvantables. Quelques-uns même nous suivirent dans l'eau, et leurs flèches, leurs pierres, leurs balles tombèrent sur le grab comme une pluie d'orage.

Une joie universelle régna à bord dès que nous fûmes tous rentrés à peu près sains et saufs sur le vaisseau, et à la nuit tombante nous dirigeâmes notre course vers l'île Bourbon.

En calculant nos pertes personnelles ainsi que celles de la corvette, nous nous aperçûmes qu'il nous manquait quatorze hommes ; mais nous en avions vingt-huit assez grièvement blessés. J'inscrivis ces particularités sur le journal de mer de de Ruyter, et je lui dis :

— Il me semble qu'en considérant et les dangers que nous avons eu à courir et le nombre de nos adversaires, nos pertes n'ont pas été grandes.

— Si, elles ont été très grandes, dit Louis, qui venait de descendre l'escalier ; vous n'en reverrez jamais une si belle. J'aurais voulu que tous les hommes, oui, tous, eussent été perdus plutôt qu'elle. Vous aussi, n'est-ce pas ?

— Je ne vous comprends pas, Louis. Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? s'écria Louis ; je veux dire que je déplore la perte, l'irréparable perte de la tortue. Vous l'avez vue, capitaine, et vous auriez pu la sauver ! Ne le pouviez-vous pas ? Mais M. Aston et vous, vous ne pensez à rien, car une petite fille,

ce n'est rien, ma tortue valait toutes les filles du monde, n'est-ce pas vrai ? ajouta Louis en tournant sur lui-même comme il le faisait à chaque interrogation, et en avançant ses narines dilatées jusque sur le visage de ses interlocuteurs.

— Cet homme, dit de Ruyter, est un Hindou ; il croit que le monde est soutenu sur le dos d'une énorme tortue.

— Et je ne serais pas étonné, ajoutai-je, s'il faisait un voyage au pôle nord, non pas dans l'intérêt de la navigation, mais pour se livrer à la recherche des crustacés. Quel luxe et à la fois quel bonheur pour vous, Louis, si vous pouviez prendre un bain dans une mer de gras-vert ! (graisse de tortue.) Ne serait-il pas ? ajoutai-je en imitant sa forme de dialogue interrogative et incompréhensible.

— Oui, me répondit-il, mais dans le pôle nord, au lieu de tortues, il y a des wabrusses, des ours blancs et des baleines.

Van Scolpvelt apparut tenant quelques esquilles dans une main et une scie dans l'autre.

— Voyez, nous dit-il, j'ai trépané un crâne, et tout ce que je vous ai dit est vrai ; tâtez les bords de l'os, ils sont aussi unis que l'ivoire, et ils ont un lustre qui est tout à fait beau. J'ai extrait une balle, et le cerebrum n'est point blessé, car le poids d'un cheveu n'est pas même tombé dessus.

Van Scolpvelt allait dire qu'il avait opéré avec une adresse si remarquable, que le patient, n'ayant point souffert, se portait admirablement bien, lorsqu'on vint lui dire que le malade était mort.

— Voilà un affreux mensonge ! s'écria le docteur en se précipitant sur l'échelle derrière le messager, qui courait devant Scolpvelt tout effrayé de la scie.

À la descente de l'escalier, l'instrument chatouilla le dos du garçon, et ce contact le fit bondir jusqu'au bas aussi lestement qu'une balle lancée par une main ferme.

Quelques heures après cet incident, et sous la surveillance de Louis, un festin, qui pouvait très bien être nommé un festin de tortue, fut servi sur la table.

Une énorme soupière, sur la surface de laquelle une flotte de canots aurait pu se livrer bataille, fut placée en face de moi par le munitionnaire lui-même, qui nous dit en essuyant son front couvert de sueur :

— Goûtez cela, et vous vivrez un siècle. En vérité, l'odeur seule est un régal, aussi bien pour un prolétaire que pour un empereur. Je n'ai jamais respiré une odeur aussi délicieuse, avez-vous ?

Après la soupe, la chair de tortue fut servie sous toutes les formes : une partie bouillie ou rôtie, une autre hachée et roulée en boules. Quand ce premier service eut été enlevé, Louis le Grand nous dit, sans s'apercevoir du dégoût que nous éprouvions pour la chair de tortue :

— Maintenant, voici deux plats que j'ai inventés moi-même, et personne n'en a le secret, quoique des bourgeois et des ambassadeurs étrangers m'aient été envoyés pour le découvrir, pour me l'acheter avec le prix de la rançon d'un roi ; mais je n'ai voulu ni vendre ni donner mon secret, parce que ce secret me rend plus puissant que les rois du monde, qui, avec toute leur puissance, ne

peuvent pas acheter la science d'un homme. Non, je ne l'ai pas voulu, ajouta Louis en clignant les yeux d'un air content de lui. J'aurais refusé un royaume ! Voudriez-vous ?... La seule chose que je vous dirai, et je n'en ai jamais dit autant à personne, c'est que les œufs mous, la tête, le cœur et les entrailles sont tous là ! Mais il y a aussi bien d'autres différents ingrédients, et je ne veux pas, je ne dois pas en parler.

Louis jeta les yeux sur mon assiette, et, y voyant le gras-vert que j'avais laissé, il me demanda d'un ton surpris : – Pourquoi ne l'avez-vous pas mangé ?

— Je ne puis pas, mon cher Louis, je ne l'aime pas.

— Vous ne l'aimez pas ? vous ne pouvez pas ? s'écria-t-il. Comment ! mais moi, moi qui vous parle, si j'étais mourant, si je n'avais que la force d'ouvrir la bouche, ce serait pour demander et avaler cette divine nourriture. Et vous ne l'aimez pas ? Alors, capitaine, vous n'êtes pas un chrétien. Est-il ? Mais c'est impossible, je ne le crois pas ; le croyez-vous ?

Je tendis mon assiette à Louis, qui avala le gras-vert, et qui sortit en faisant un geste mêlé de plaisir et d'indignation.

q

Chapitre 44

Madagascar est une des plus grandes, des plus belles et des plus fertiles des îles du monde ; elle a presque neuf cents milles de longueur sur trois cent cinquante de largeur. Une magnifique

chaîne de montagnes traverse tout le pays, et de grandes et navigables rivières y prennent leur source. L'intérieur de cette île n'est pas plus connu que ses habitants ; mais les parties de la côte que j'ai longuement visitées donnent d'abondantes preuves que la nature y a prodigué d'une main généreuse ses plus précieuses richesses. Rien ne manque à cette terre productive, rien, excepté la science et la civilisation, qui sont indispensables pour arriver à placer cette île sur le premier rang que tiennent les grands et puissants empires. À l'époque de mes voyages, la sauvagerie y était si complète, qu'à peine pouvait-on distinguer une différence de manière entre les hommes et les animaux.

La soirée était singulièrement belle ; la mer calme, limpide comme un miroir, et notre équipage se reposait des accablantes fatigues de la journée. De Ruyter était dans sa cabine ; et en compagnie d'Aston, qui était couché sur la poupe élevée du vaisseau, contre laquelle je m'appuyais, je regardais la terre. Les formes des montagnes devenaient sombres et indistinctes, le bleu profond et transparent de la mer disparaissait dans une sombre couleur d'un vert olive subdivisée par une infinité de barres confuses et brillant faiblement, comme si elles étaient bordées par une ligne de diamants. Le soleil s'enfonçait dans la mer, et ses rayons expirants nuançaient le ciel des brillantes couleurs de la topaze, de la pourpre et de l'émeraude, rayées d'azur, de blanc et de violet.

Quand le soleil disparut dans l'eau, tout le firmament fut teint en cramoisi et laissa l'ouest plus brillant que de l'or fondu. La lumière argentée de la lune fit disparaître les joyeuses couleurs, qui s'éteignirent en laissant çà et là sur la nacre du ciel de légères taches aux nuances délicates et presque indistinctes. La poupe du

grab tourna, et je vis notre compagne la corvette, dont la carène et les ailes blanches coupaient la ligne de l'horizon. Éclairée par la lune, elle ressemblait à un esprit de la mer se reposant sur l'immensité de l'eau.

Absorbés dans la contemplation des merveilleuses beautés d'une nuit de l'Orient, nous passâmes la nuit dans un poétique et suave silence. Après les écrasantes fatigues d'une journée de combat, ce calme surnaturel avait sur l'esprit une influence plus douce, plus magique et plus rafraîchissante que celle du sommeil. Quoique endormi, mais cédant à la force de l'habitude, le timonier criait de temps en temps : – Doucement ! doucement !

La formule ordinaire de changer le quart avait été négligée, et les sentinelles qui avaient la garde des prisonniers, ignorant que l'heure de leur devoir était passée, dormaient à leur poste. Le baume du sommeil guérissait les blessés, rendait libre les captifs, qui rêvaient peut-être qu'une chasse bruyante les entraînait dans les montagnes de leur pays natal ; peut-être encore croyaient-ils qu'assis à l'ombre des cocotiers ils jouaient avec les jeunes barbares leurs fils, et ces malheureux, dont les rêves étaient si doux, devaient s'éveiller enchaînés, liés avec des menottes, dans le pire des donjons, le fond de cale d'un vaisseau, sous la mer, et condamnés à la mort ou à l'esclavage !

Le calme enchanteur de la nuit fut troublé tout à coup par un bruit étrange, mais dont, au premier instant, il me fut impossible de comprendre les causes. Je prêtai l'oreille, et mon ardente attention me permit de saisir le murmure confus d'un piétinement assez vif, auquel se joignit bientôt le râle d'une respiration haletante.

Aston tressaillit, se leva vivement, et me dit d'un ton ému : – Que se passe-t-il donc ?

— Je l'ignore, répondis-je, mais nous allons le savoir.

Aston bondit sur le tillac, et nous avançâmes de quelques pas vers l'avant.

Tout d'un coup une ombre noire se dressa devant nous.

Croyant qu'elle allait essayer de nous barrer le passage, je saisis le poignard malais qui ne quittait jamais ma ceinture, et j'attendis l'approche de l'immobile fantôme.

Mais il ne bougea pas, et fit seulement entendre une sorte de sanglot.

— Est-ce vous, Torra ? demandai-je, en croyant reconnaître la voix d'un nègre de Madagascar que de Ruyter avait émancipé.

— Oui, maître.

— Que voulez-vous, et quelle est la cause du bruit que nous venons d'entendre à l'avant ?

— Ce bruit est celui qu'a fait Torra en tuant mauvais frère avec ce grand couteau.

— Tué ! m'écriai-je avec surprise ; qui avez-vous tué ?

— Mon frère, mauvais frère Brondoo.

— Quel frère ? vous êtes ivre ou fou, je ne vous connais pas de frère.

— Torra pas fou, Torra pas ivre, maître.

Les hommes du bord avaient entendu le bruit de la lutte criminelle que révélait l'aveu de Torra ; ils se levaient tous les uns après les autres et s'approchaient lentement de nous.

En voyant les hommes du bord se grouper en silence à quelques pas de lui, Torra les examina d'un air triste et froid, puis il me dit avec douceur :

— Torra parlera à maître quand jour sera venu.

La vue du couteau rougi par le sang, et que le nègre tenait encore dans ses mains, irritait ou effrayait les hommes. Torra comprit le sentiment d'horrible effroi qui était peint sur la physionomie de ses compagnons. Il secoua la tête, sourit et murmura doucement :

— Ne craignez pas Torra, Torra ne fait pas de mal ; il a seulement tué mauvais frère. Arme fait peur à vous ? eh bien, voilà l'arme ! – Et il lança son couteau dans la mer. – Maître, continua l'esclave en se tournant vers moi, vous bon, vous aimer pauvre nègre ! vous ne pas laisser marins tuer Torra pendant que le ciel tout noir ne montre point les faces ; mais demain vous devoir écouter Torra, parce que Torra dira vrai ; il ne désire pas vivre ; vous tuerez lui, et il ira rejoindre son frère dans le bon pays. Au bon pays, il n'y a point d'esclaves, point de mauvais hommes blancs pour acheter pauvre noir ! pour enchaîner pauvre noir !

Je crus le malheureux fou, et je donnai l'ordre à mes gens de le charger de fers sans lui faire de mal. Ne comprenant pas le mouvement que les hommes firent vers lui, Torra répéta d'une voix troublée :

— Il ne faut pas tuer Torra la nuit, il faut attendre le matin, le jour, le soleil ; Torra dira tout.

Je n'écoutai plus les supplications inutiles du nègre, dont je ne connaissais pas encore le crime réel, et je me rendis à l'avant, suivi d'Aston. Un de nos hommes nous avait devancés, car à mon approche, il souleva un vêtement de coton blanc tout taché de sang, et me dit :

— Le voici !

Quelques Arabes qui s'étaient joints à nous reculèrent épouvantés en criant : – Allah ! Allah !

J'interrogeai tous mes hommes, afin de pouvoir donner un nom à ce cadavre ; mais l'ignorance de l'équipage était aussi complète que la mienne : personne ne connaissait la victime. Après un long examen des traits, je finis par découvrir que cet homme était un des prisonniers marratti. La mort bien constatée et tout secours se trouvant inutile, je donnai l'ordre que, placé sur un treillis, le cadavre fût porté à l'arrière du vaisseau, sous la garde d'une sentinelle qui veillerait également sur l'assassin.

Cet horrible spectacle semblait avoir banni le sommeil ; les hommes se réunissaient, parlaient à voix basse, tout émus et tressaillant presque au murmure de leur propre parole. Une réelle épouvante se communiqua à tout l'équipage, et ces mêmes hommes, dont les mains et les vêtements étaient encore humides et souillés du sang d'un terrible combat, ces mêmes hommes, qui avaient assailli quelques heures auparavant une ville entourée de murailles et défendue par des pirates intrépides, frémissaient d'horreur devant la preuve d'un crime commis dans l'ombre.

Quelques-uns se groupèrent silencieusement autour de Torra, qui était assis sur ses talons, la tête dans ses mains.

Aston et de Ruyter conféraient ensemble. J'étais seul à veiller sur le pont. En sentant une légère brise s'élever de la terre, j'appelai toutes les mains aux voiles ; l'équipage, qui était plongé dans une sorte de torpeur, tressaillit au son de ma voix. J'allais donner l'ordre de raccourcir les voiles, de carguer le perroquet, lorsque de Ruyter vint à moi et me dit :

— Pourquoi toutes les mains ? Je ne vois aucune apparence de tempête.

— Ni moi non plus, répliquai-je ; mais une panique dangereuse règne à bord, attriste les hommes, il faut que je tâche de les distraire par une grave occupation ; ils sont sous la puissance d'un mauvais charme, et si une rafale survenait, nous perdrions nos mâts avant qu'ils eussent la conscience du danger.

— Vous avez eu une très bonne pensée, mon garçon.

Les marins obéirent à mes ordres, et leur préoccupation intérieure était si grande, qu'ils ne s'apercevaient pas de l'inaltérable tranquillité de la mer. Dans un tout autre moment, je me serais certainement attiré une averse de malédictions et de blasphèmes.

Mes ordres remplis, je laissai la garde du pont à de Ruyter, et en dépit de ce qui venait d'arriver, l'excès de la fatigue me fit tomber mourant de sommeil sur l'oreiller de mon lit.

q

Chapitre 45

Dans un corps jeune, bien constitué, plein de santé et de vigueur, un cœur généreux cherche naturellement asile ; car pour s'épanouir, se développer, il faut qu'il ait une large place, il faut que ses impulsions ardentes puissent se répandre sans obstacle. Dans ce corps privilégié par la nature, l'âme ou l'esprit qui nous gouverne est fortement engendré : sa naissance et sa vitalité sont puissantes.

En revanche, quand l'âme est emprisonnée dans une poitrine étroite, sous le fardeau des humeurs sombres et tristes, quand elle manque d'air et d'espace, sa flamme vacille obscurément dans la lampe de la vie, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement éteinte.

Le philanthrope Owen de Lanark et la sage et pieuse Hannah More disent que la différence des constitutions fait la différence du caractère des hommes, et que la nature nous a envoyés dans le monde également disposés pour faire le bien et pour faire le mal.

Shakespeare et Bacon pensaient autrement, et ils sont aussi profonds et aussi savants que les autres sont ignorants et superficiels.

Bacon dit : « Les gens difformes sont généralement méchants de caractère ; la nature leur ayant fait du mal, ils en font autant par instinct que par vengeance : ils naissent donc exclusivement méchants, et n'apportent point avec eux cette part de bonté qu'on croit commune à tous les hommes. »

Le double souvenir d'Aston et de de Ruyter m'éloigne de mon sujet ; pour eux, la nature avait été prodigue de ses dons en leur

accordant non seulement la beauté du visage, la grâce des formes, mais encore la vigueur d'une âme fortement trempée à la puissance magnétique, car eux seuls m'ont révélé, en me l'inspirant, cette vive amitié qui unit les hommes les uns aux autres plus saintement, plus tendrement surtout qu'ils ne le sont par les liens du sang. Avant d'avoir connu ces deux nobles cœurs, j'avais pensé que le monde était peuplé de démons et que j'étais emprisonné dans un enfer.

Avec quel plaisir je puise dans les souvenirs des jours passés auprès de mes amis ! Avec quelle joie je leur paye ici le tribut de mon affection et de ma reconnaissance, faible prix pour tout le bonheur que m'a fait connaître leur vive et sérieuse tendresse ! Ma vie auprès d'eux a été un enchantement ; sous leur regard brillant d'amitié, le monde me paraissait un jardin plein de fruits et de fleurs. À cette époque, je n'eusse pas échangé mon existence contre les délices du paradis, tels qu'ils sont dépeints par les enthousiastes. Cependant je menais une vie de fatigues et de dangers presque sans exemple ; une vie partagée entre les combats, la douleur des blessures, les tourments de la faim et ceux plus ardents encore de la soif. J'ai si douloureusement connu ce dernier supplice, que plus d'une fois il m'est arrivé de vouloir donner mon sang et mes deux mains pleines d'or pour quelques gouttes d'eau.

L'abondance est venue, mes souffrances sont oubliées, et, si je m'en souviens, c'est seulement pour en faire la narration ou donner plus de saveur aux mets exquis que l'habitude rend communs et inappréciés. J'ai souvent dormi ma tête sur une boîte à balles, et le fer me paraissait alors plus doux que le duvet, couvert d'un canevas goudronné pour me protéger contre la violence de la

pluie, contre la glaciale étreinte de l'écume dans laquelle j'étais presque submergé, profondément endormi dans ce qu'on pourrait bien appeler un cercueil de mer, près d'un rivage dangereux, parmi les éclairs et le tonnerre, dans une tempête dont la violence aurait déraciné un cèdre aussi facilement qu'un homme déracine une tige de blé.

Eh bien ! ce sommeil de repos, si près de l'éternel sommeil, était aussi calme, aussi doux, aussi profond que celui d'un enfant fatigué. Si, soutenu par l'affection, il m'a été possible de supporter ces fatigues sans en souffrir, sans m'en plaindre, quelle conduite odieuse et dénaturée faut-il que mes parents aient tenue vis-à-vis de moi, pour arriver à me dégoûter de la vie dans l'âge le plus tendre, pour me faire concevoir et méditer sérieusement ma propre destruction ! Non seulement je l'ai méditée, mais à l'âge de quatorze ans je me suis vu sur le point de mettre à exécution cet effroyable projet.

Je ne m'éveillai qu'à midi, et la première personne sur laquelle tomba mon regard fut l'aide du docteur, qui tenait d'une main une bouteille d'huile camphrée, avec laquelle je devais frotter mes blessures, et de l'autre une potion calmante, dont, suivant l'ordonnance de Van Scolpvelt, il était nécessaire que j'abreuvasse mon estomac.

Je me levai et, suivi du garçon, dont je repoussais les offres, j'entrai dans la cabine où se trouvait Louis aux heures de repas.

Le munitionnaire, qui donnait au cuisinier l'ordre de préparer un second festin de tortue, s'interrompit brusquement, et se tournant vers le garçon, il lui dit, avec un inimitable accent de mépris dans le geste et dans la voix :

— À quoi le camphre est-il bon, je vous prie, si ce n'est à bourrer les narines et la bouche d'un Arabe mort ? J'en déteste l'odeur ; la détestez-vous ? Le docteur vous croit-il de la race des scorpions et des centipèdes, qu'il veut vous nourrir de poison ? Le croyez-vous ? Le capitaine a besoin de remplir son estomac, et nullement d'avaler des potions et de masser ses jambes. La soupe est prête, et je garantis que son bienfaisant bouillon, après avoir visité l'estomac, descendra jusqu'aux ongles des pieds, et même qu'il circulera autour des cors, dont il amortira les élancements douloureux, si toutefois le capitaine a des cors. Avez-vous ? Ma soupe est un remède, un remède universel pour toutes les maladies, n'est-ce pas ?

J'approuvai le raisonnement de Louis, car, aussi affamé que l'est un oiseau par une forte gelée, je trouvais une immense différence entre une bonne assiettée de soupe et la nauséabonde potion du docteur.

Le garçon disparut, et Louis posa sur la table une immense soupière remplie de potage.

Quand de Ruyter et Aston vinrent me rejoindre, je leur demandai ce qu'on avait fait de Torra.

— Il est toujours assis sur ses talons, la tête dans ses mains, répondit de Ruyter.

— Pauvre garçon ! Avez-vous découvert le mystère que cache son étrange conduite ? car je suis convaincu qu'il doit avoir été excité au crime par un puissant motif ; il m'a toujours paru bon, naïf, doux et tranquille.

— Vous devinez juste, répondit de Ruyter ; mais j'observe depuis longtemps que les hommes aux extérieurs calmes sont les plus dangereux, les plus vindicatifs et les plus cruels. S'ils ont une raison de haine, ils projettent la vengeance et l'accomplissent pendant que les brailleurs se contentent de paroles. N'avez-vous pas remarqué l'effroyable rage qu'apportait Torra dans la destruction des Marratti ? Il était couvert de sang comme un peau-rouge.

— Je me suis aperçu en effet de cette ivresse furieuse, mais je l'ai attribuée à l'entraînement du combat. J'avoue même que, tout en comprenant l'exaltation de cette conduite, elle m'a effrayé, car Torra se jetait avec une sorte de désespoir au centre même de l'ennemi et n'avait pour arme qu'un immense couteau, le même qui lui a servi pour tuer son frère. Malgré cette apparente cruauté, je suis certain que le cœur de Torra est bon, qu'il est d'une nature honnête et brave. Rappelez-vous, de Ruyter, la preuve de sensibilité et de dévouement qu'il a donnée l'autre jour en se précipitant dans la mer pendant une rafale pour sauver la vie à mon oiseau, à mon charmant loriot ; oui, je le répète, Torra est brave, Torra est honnête, car il était presque continuellement dans cette cabine, où les dollars sont aussi abondants que les biscuits et les liqueurs ; eh bien, il n'a jamais pris ni un dollar, ni un biscuit, ni même un verre de vin ; n'est-ce pas, Louis ? demandai-je au munitionnaire, qui écoutait bouche béante, n'est-ce pas que Torra est un brave garçon ?

— Oui, capitaine, oui, je suis sûr de la loyauté de ce pauvre nègre ; j'en suis si sûr, que je n'hésiterais pas à lui confier ma fortune si j'avais une fortune. Écoutez-en une preuve, une preuve évidente, non de ma confiance, mais de son honnêteté, quoique

ce soit ma confiance qui l'ait fait ressortir : Auprès de Ceylan, je ramassai un jour une petite tortue, que vous preniez tous pour un morceau de bois, mais je savais bien que c'était une tortue ; je verrais une tortue à vingt milles de nous, quand bien même elle ne montrerait au-dessus de l'eau que la rondeur de sa carapace. Quand les tortues dorment, elles aiment à sentir la chaleur du soleil : vous aussi, n'est-ce pas ?

Eh bien ! rappelez-vous que je pris la tortue tout doucement, sans l'éveiller, comme on prend dans un berceau un petit enfant endormi. Au moment où je glissais mon couteau dessous sa carapace, elle sortit sa jolie petite tête et me regarda d'un air de reproche ; mais elle n'eut pas le temps de m'attendrir, car je la mis aussitôt dans le pot, qui était sur le feu. Ah ! oui, l'homme noir est honnête et brave, car il assomma un des hommes, qui voulait mettre sa cuiller dans ma soupe. Eh bien ! messieurs, je laissai Torra seul auprès de ma tortue ; il en respecta la cuisson et ne mit même pas son doigt dans le pot pour le lécher avec gourmandise.

Ah ! je le dis et je le dirai toujours, ce nègre est le plus honnête homme du monde ; tout autre que lui aurait goûté ma soupe ; n'auriez-vous pas ? Un homme noir, un homme si différent d'un chrétien et qui ne vole pas une cuillerée de soupe, c'est un homme remarquable. J'aime Torra rien que pour sa discrétion ; et vous ?

— Allons, bavard, dit de Ruyter, faites passer les longs bouchons et débarrassez le pont.

Le vin mis sur la table, Louis se retira dans l'office, et nous l'entendîmes manger comme un glouton un cormoran, son mets

favori.

— Le vaisseau serait en feu, dit Aston, que Louis ne bougerait pas de son amarrage ; il s'y tient ferme.

— Maintenant, de Ruyter, dis-je en me tournant vers mon ami, racontez-nous ce que vous savez sur les causes qui ont conduit Torra au crime.

— Volontiers, mais il faut d'abord que je vous raconte l'histoire de sa vie.

q

Chapitre 46

— Il y a dix mois, en touchant à l'île Rodrigues pour y prendre du bois et de l'eau, il me prit fantaisie d'aller chasser dans les jungles ; je découvris dans une crevasse de rocher un homme nu, sauvage et affamé. Ce malheureux était Torra.

— Comment ! s'écria Louis, qui ne se leva pas de son siège, mais qui avança son énorme tête en dehors de la porte de l'office ; comment ! répéta-t-il, affamé ! S'il a encore faim, je lui donnerai de cette tortue, je ne puis pas tout manger, et il y en a en abondance sur le vaisseau ; j'aime Torra, moi, parce que c'est un honnête homme.

La sueur qui coulait du front de Louis, la graisse de tortue qui suintait de sa bouche, ses yeux brillants de satisfaction sensuelle, nous firent éclater de rire. Il retira sa tête en grommelant un interrogatif croyez-vous ?

— Mon arme ne permettait pas à l'esclave de fuir, reprit de Ruyter, je lui fis signe d'approcher de moi, et je l'interrogeai.

Avec une peine et une attention inouïes, je parvins à comprendre qu'il avait fui les tortures que lui faisait subir un inspecteur hollandais, son maître ; il me dit encore qu'il avait été employé avec d'autres esclaves, dans le nord de l'île Rodrigues, à saler du poisson et à attraper des tortues pour les expédier à l'île de France.

Torra s'était évadé au moment où ses compagnons et lui allaient partir pour Macao, avant que le sud-ouest mousson fût passé, et depuis cette époque, qui datait de plusieurs semaines, il avait vécu dans les bois, se nourrissant d'œufs, de poissons et de fruits. Bien que ce lamentable récit me parût une vieille histoire, l'histoire de tous les nègres marrons, je pris ce pauvre diable en pitié et je l'emmenai sur le grab. Depuis cette époque, il s'est parfaitement comporté.

Lorsque Louis fut rassasié, il vint nous engager à prendre un verre de skedam.

— Il est très urgent de m'obéir, ajouta Louis ; l'absorption de cette liqueur apaisera la tortue que vous avez mangée, car, quoique vous l'ayez dans l'estomac, elle ne mourra pas avant le coucher du soleil, n'ayant été tuée qu'au matin. Une tortue devrait toujours avoir la gorge coupée le soir, alors elle mourrait tout de suite. Torra sait cela, mais les autres hommes du bord sont des imbéciles qui ne savent absolument rien ; savent-ils quelque chose ? Allons, buvez cette petite goutte, elle tournera la tortue, qui restera tranquille jusqu'au soir, et passé le soir, vous n'entendrez plus parler d'elle. Le vin français n'est bon que pour

faire digérer la soupe de tortue, et encore est-il bien inférieur au madère.

Comme Louis ne pouvait arriver à nous persuader que le gin était meilleur que le vin de Bordeaux, il essaya de se consoler de cet échec en remplissant de la liqueur dédaignée une tasse de coco qu'il nommait un dé de voilier, et, ouvrant sa large bouche, il vida la tasse d'un trait.

De Ruyter reprit le récit de l'histoire de Torra.

— Hier au soir, après votre départ, je questionnai le nègre, et il me raconta sa vie ; je vais, autant que ma mémoire pourra me le permettre, vous traduire ses propres paroles.

— Soyez consciencieux, mon cher de Ruyter, dis-je en riant, et ne faites pas le récit que nous attendons avec votre brièveté habituelle. Vous êtes un impitoyable rogneur des histoires des autres, et je désire connaître toutes les particularités de l'existence de Torra ; car, pour me servir de l'expression de Louis, je dirai simplement je l'aime, et je serais très fâché de m'apercevoir qu'en le jugeant bon et brave, j'ai commis une grande erreur.

— Je serai plus honnête, mon cher Trelawnay, que ne le sont la plupart des narrateurs ; car, si je ne raconte pas l'histoire littérairement, vous aurez du moins la matière pure, sans aucune digression morale, soit comme épisode, préface, notes, choses qu'un sot se permet d'ajouter au récit de l'auteur en croyant que plusieurs sots les liront.

« Je suis né, m'a dit Torra, dans un village habité par des pêcheurs ; ce village est situé au nord-est de Madagascar, dans la baie d'Antongil. Mon père était pauvre ; il prit une femme, et eut

d'elle un garçon chétif et qui ne valait pas grand-chose. » Sa mère ne voulait pas le laisser travailler, et désirait avoir un autre enfant ; mais c'était chose impossible, car elle vieillissait, et sa vieillesse la rendait méchante, ou, pour mieux dire, d'une détestable maussaderie.

Ainsi vous voyez que les mêmes femmes florissent en Europe et à Madagascar. Quand nous leur faisons la cour, elles nous donnent leur main couverte de faveurs, et, la trouvant douce comme le velours, nous les épousons. Le nœud conjugal formé, les mains deviennent griffes, la douce voix se change en sifflement furieux.

Aston et moi nous nous mîmes à rire. De Ruyter oubliait vite l'engagement qu'il avait pris de faire d'une manière concise et dépourvue de toute réflexion le récit de l'histoire de Torra.

De Ruyter comprit la cause de notre gaieté, car il reprit vivement :

— Par le ciel, mes amis, ceci est une traduction littérale ou pour mieux dire l'imitation d'une comparaison faite par Torra. Écoutez donc ses propres paroles : « Dans sa jeunesse, une femme ressemble à une tortue verte ; sa coquille est douce et souple ; mais, dans sa vieillesse, elle est plus dure que du bois de fer. Mon père voulut calmer l'irritation de sa femme, sa peine fut perdue ; alors, en homme prudent, il acheta une autre femme et eut d'elle trois beaux enfants.

» La première épouse fut froissée, et elle ne permit pas à son mari d'introduire cette seconde femme dans la maison. Mon père ne discuta pas, il traversa la rivière et se bâtit une autre hutte. Là, il eut du bonheur ; il fit de bonnes pêches et en vendit le produit

aux blancs. Séparé de sa vieille femme, dont le fils était assez grand pour travailler, mon père leur donna un canot, un filet de pêche et une lance. Mais, aussi paresseux l'un que l'autre, la mère et le fils devinrent très pauvres.

» Je grandis et je fus un bon pêcheur, mon père m'aimait. Quelquefois je partageais avec mon père le poisson que j'avais pris, et lorsque ma journée avait été mauvaise, ne voulant pas qu'il en souffrît, je lui donnais des courses (petite coquille, argent des Indiens sauvages). Ayant appris que la place occupée par mon père était bonne, les blancs de l'île de France vinrent s'y établir. D'abord ils parlèrent doucement à mon père, qui ne voulut pas les écouter. Quand ils virent cela, ils se fâchèrent et bâtirent une place forte dans le champ où mon père cultivait son pain. Mon père n'était pas content ; voyant son irritation, les blancs le tuèrent et prirent ma mère et mes sœurs pour en faire des esclaves.

» Je me sauvai dans les montagnes et je me rendis à Nassi-Ibrahim. Là existe un très brave peuple ; il vole sur l'eau, c'est vrai, mais il ne fait point d'esclaves. Quand je leur dis que les blancs étaient venus tuer mon vieux père, ils dirent qu'ils étaient contents, parce que le vieillard avait eu tort d'établir un commerce avec les blancs ; mais quand je terminai mon récit en ajoutant que ma mère et mes sœurs étaient devenues les esclaves des blancs, ils s'écrièrent :

» – Ceci est mal, et nous allons tenir conseil.

» Ils me dirent :

» – Nous voudrions parler aux hommes blancs.

» Un vieillard, qui était un ami de mon père, dit :

» – Non, il ne faut pas parler aux blancs : leurs paroles sont blanches comme le matin, mais leurs actions sont noires comme la nuit ; il est inutile de les entendre : il faut les tuer, voilà tout.

» Après un long entretien, l'assemblée se rendit aux conseils du sage vieillard. On arma de grands canots de guerre, et pendant la nuit cette petite armée traversa l'eau pour aller surprendre et attaquer les blancs. Il n'y avait pas de lune, pas d'étoiles, et la nuit était sombre.

» – J'aime la nuit sombre, dit le sage vieillard, parce que les blancs ont peur de l'obscurité, parce qu'ils n'aiment à se battre que sous les rayons du soleil. L'homme noir est un hibou qui voit pendant la nuit ; mais eux, ils sont semblables aux coqs d'Inde sauvages, qui ne voient rien ; leurs tonnerres ne frappent pas.

» Les hommes blancs étaient en réjouissance ; car c'était le grand jour de leur bon esprit, et ils étaient tous ivres dans la maison des pauvres noirs. Quand nous ne les entendîmes plus chanter, nous descendîmes la montagne. Ils dormaient autour des débris d'un festin ; nous les tuâmes tous.

» Mes amis prirent ce qu'ils trouvèrent, et ils me dirent adieu.

» Je souffrais de rester dans les lieux où était mort mon père. Je pris ma mère et mes sœurs avec moi, et nous allâmes de l'autre côté de l'eau, dans la première maison de mon père.

» Mon frère aîné parut très chagrin de la mort de mon père, et nous fûmes bientôt de très bons amis. Je travaillais pour tous, mais je travaillais seul ; car mon frère s'absentait souvent, et il ne disait pas où il allait.

» Quatre lunes après la destruction des blancs qui avaient tué mon père, je me rendis à Nassi-Ibrahim pour voir le vieillard, car il était bon, et son âge commandait le respect. Quand je rentrai à la maison, je n'y trouvai personne, et cependant l'heure du repos était venue. Enfin, après de grandes recherches, je découvris mon frère couché dans le champ et presque mort de douleur. – Les Marratti, me dit-il d'une voix frémissante, sont venus ; ils ont pris ta mère et mes sœurs, et comme la vieille mère les suppliait d'avoir pitié, et comme elle ne valait pas grand-chose, ils l'ont tuée. Maintenant, continua mon frère avec une poignante expression de souffrance répandue sur tous ses traits, faisons du feu pour brûler le corps de cette pauvre femme.

» Nous le fîmes en pleurant.

» – Les larmes ne sont pas utiles, me dit mon frère, elles ne feront point revenir les femmes.

» – Pourquoi les Marratti ne t'ont-ils pas pris ? demandai-je à mon frère.

» – Ah ! me dit-il, je courais sur la montagne et ils ne m'ont pas vu.

» – Je vais aller demander conseil au sage vieillard de Nassi-Ibrahim, dis-je.

» – Non, Torra ; le peuple est pauvre et il ne vend ni n'achète d'esclaves. Mais les Marratti de Saint-Sébastien sont un très grand peuple, et il a beaucoup d'esclaves. Parmi les Marratti il y a des hommes qui sont bons, allons les trouver ; un d'eux est frère de ma mère : il nous fera rendre ce que nous avons perdu, car il m'aime. Allons-y.

» Je partis avec mon frère. »

q

Chapitre 47

— Vous devez comprendre, reprit de Ruyter, que le pauvre niais de Torra fut vendu par son frère, qui, étant l'aîné de la famille, avait non seulement des droits de père sur son cadet, mais encore le pouvoir de vendre tous ses parents. Sa vieille mère avait voulu mettre un obstacle à cet odieux trafic, et elle avait trouvé la mort dans les tentatives d'une vaine opposition. Torra fut envoyé en esclavage à Rodrigues, et sa mère ainsi que ses sœurs furent expédiées à l'île de France. Vous connaissez déjà la fin tragique de l'histoire de Torra ; il n'y a rien à y ajouter que ceci : Hier matin, après notre débarquement, Torra a traversé la rivière à la nage pour se joindre à vos hommes.

— C'est vrai, mon cher de Ruyter, et quand nous avons dû franchir le ravin, entreprise que l'obscurité rendait très difficile et très dangereuse, il nous a guidés en nous montrant un endroit plus bas et plus praticable ; en outre, il nous a conduits à la porte de la ville.

Pour vous dire la vérité, son empressement était si grand, que j'ai craint un instant qu'il ne voulût nous jouer un mauvais tour ; en conséquence, je guettai tous ses gestes ; mais, quand le signal de l'attaque eut été donné, mes soupçons se dissipèrent : le gaillard était le plus actif de nous tous ; sa fureur m'étonnait,

mais vous m'avez fait comprendre le sentiment de vengeance qui le faisait agir avec une si implacable cruauté.

Pendant les premières minutes de notre entrée dans la ville, je fis la rencontre d'un homme dont je saisis la gorge pour l'empêcher de donner l'alarme. Torra agit, lui, avec plus de promptitude et surtout plus d'efficacité, car il imposa silence à trois Marratti en les tuant dans leur sommeil. Après m'avoir aidé à forcer l'entrée qui conduisait dans l'intérieur de la ville, il s'éloigna de moi, et je le revis une heure après couvert de sang depuis les pieds jusqu'à la tête, se précipitant de hutte en hutte.

Partout où se trouvait Torra, l'air était rempli par des hurlements de rage, par des râles de mort. J'ai cru un instant que ce massacreur était fou, tellement que je fus obligé de lui envoyer une balle dans les jambes, car il était inutile de lui parler, il n'entendait pas. J'arrêtai donc, en le blessant, ses furieux cris de guerre.

— Mais, demanda Aston à de Ruyter, vous ne nous parlez pas de la rencontre de Torra avec son frère.

— Ah ! s'écria de Ruyter, son récit a été vraiment touchant, et je l'avais cependant oublié. Torra est un rêveur, il a des visions ; comme je ne me rappelle jamais de mes propres rêves, vous ne devez pas être étonné que je mette un instant en oubli ceux de mon ami Torra. Par Jupiter ! son rêve est miraculeux et il mérite d'être enregistré dans les annales des songes. Écoutez donc le rêve de Torra, il a décidé le dénouement de sa vie.

« – J'étais dans la ville des Marratti et je fouillais inutilement toutes les huttes pour trouver mon mauvais frère ; cette recherche infructueuse m'agitait tellement, que mon sang bouillon-

nait dans mes veines comme une lave enflammée. Je tuais tous les êtres que je rencontrais ; ils fuyaient ou tombaient sous mes coups, mais aucun ne voulait se battre avec moi. Les lâches avaient peur de Torra, et Torra n'avait qu'un seul couteau à opposer à leurs lances, à leurs mousquets, à leurs épées. Si par hasard un fer me frappait, il ne me faisait pas de mal ; les fusils ne blessent point Torra.

» Je rentrai malade à bord du grab, et j'allai me coucher dans les filets des hamacs du gaillard d'avant, mais non pas pour dormir, je souffrais trop. Je me reposais en regardant la mer, quand tout à coup je vis mon vieux père sortir lentement de la profondeur des eaux. Il était assis dans une grande coquille et tenait son filet de pêche à la main. Mon père s'arrêta en face de moi, me regarda avec une fixité étrange, et me dit d'un ton sombre :

» – Torra, mon fils ?

» J'essayai de répondre à cet appel, mais la terreur paralysait ma langue.

» – Où est ta mère, Torra ? Où sont tes sœurs, mon fils ?

» – Mon père, elles sont esclaves chez les hommes blancs.

» – Non, Torra, elles sont libres. Regarde, c'est toi qui es un esclave, mais ta mère et tes sœurs sont avec moi ; regarde, regarde.

» J'obéis à mon père, et je vis ma mère et mes sœurs dans la coquille.

» – Où est ton frère, Torra ? demanda mon père.

» – Je ne sais pas, murmurai-je d'une voix tremblante.

» Au même instant un vieillard blanc parut dans les sombres nuages qui obscurcissaient la nuit ; il tenait à la main une lance couleur de feu, et, se faisant l'écho de mon père, il répéta :

» – Où est ton frère ?

» – Où est-il ? redit mon père en secouant son filet de pêche ; Torra, tu es un mauvais fils, un mauvais frère, puisque tu n'as pas envoyé à l'esprit du mal le parricide et le parjure. L'esprit m'a ordonné de jeter mon filet pour y recevoir ton frère, et nous n'aurons, tant qu'il vivra, ni bonheur ni repos. Nous sommes condamnés à le suivre. Je sais qu'il se trouve sur le vaisseau où tu es esclave ; je sais que dans cet instant il dort. Tu as donc oublié ou renié la loi du pays, Torra : du sang pour du sang, dit le juste. J'attends, j'attends !

» Mon père jeta son filet dans la mer, le retira vide, le rejeta encore, tandis que le démon blanc des nuages agitait sa lance en appelant mon frère : – Brondoo, Brondoo !

» Je regardai attentivement sur le pont, et j'aperçus mon frère : il dormait à quelques pas de moi.

» Je descendis de mon hamac et je tuai Brondoo. À travers le sabord, je vis le filet de mon père se fermer sur l'âme du mort, que le démon blanc prit du bout de sa lance. Après avoir accompli la tâche imposée par l'esprit du mal, mon père poussa un cri de joie. Mes sœurs frappèrent leurs mains l'une contre l'autre, la coquille s'enfonça dans la mer, et le démon disparut. »

Voilà la vision de Torra ; qu'en pensez-vous ? Je vous assure maintenant que ce nègre est un garçon d'un esprit sérieux ; mais il croit si fermement aux hallucinations de ce délire, qu'il me sup-

plie de le laisser aller rejoindre son père ; je m'y oppose, car je trouve que la coquille paternelle est déjà bien assez chargée.

— Pauvre garçon ! dit Aston, le sort a été cruel envers lui, et le malheur a éteint le peu d'intelligence qu'il possédait.

— Par le ciel ! m'écriai-je, vous êtes injuste, mon cher Aston, le plus sage des hommes aurait perdu l'esprit dans une pareille situation. Quant au crime d'avoir tué son frère, et le mot crime est une expression que j'emploie non pour qualifier, mais pour désigner la faute qu'on reproche à Torra ; eh bien ! ce crime n'en est pas un, et s'il avait massacré une myriade de pareils hommes, il mériterait de magnifiques récompenses.

— Vous avez raison, Trelawnay, me répondit de Ruyter, mais il faut que les préjugés des hommes pèsent dans les balances de la justice. Notre équipage se révolterait si je faisais grâce à Torra. Étant l'aîné, je vous l'ai déjà dit, son frère avait sur lui des droits patriarcaux, et il pouvait vendre tous ses parents. L'ordre du père, quoique illusoire, peut justifier le crime de Torra, mais, comme ce père n'est pas ici pour témoigner de l'innocence relative de son fils, il faut que le sang de Torra paie pour celui qu'il a versé.

— Comment, de Ruyter ? Mais votre intention, je l'espère, n'est pas de punir ce malheureux visionnaire.

— Non, mais il faut que nous fassions semblant de rendre justice. Quand nous serons près de terre, je saisirai un moment favorable pour sauver Torra.

La bonne intention de de Ruyter fut perdue, car deux jours après la nuit du meurtre, Torra, enchaîné, sauta sur la proue du

vaisseau, regarda la mer en s'écriant :

— Le voilà, il m'attend !

De la proue Torra bondit dans la mer et le vaisseau passa sur son corps. Il était inutile de faire un effort pour le sauver, le poids des menottes précipita le pauvre nègre dans les profondeurs de l'Océan.

Le souvenir de ce malheureux nous attrista pendant quelques jours. Aston, qui avait une foi de marin dans les rêves et dans les présages, prit la peine, dès notre arrivée à l'île de France, de s'informer si les particularités de la vision relative à la sœur et à la mère de Torra étaient vraies. Il s'adressa donc à un bureau du gouvernement, qui tient enregistrée la mort des esclaves, et il apprit qu'en se rendant à l'île Bourbon les trois femmes s'étaient jetées dans la mer. Cet événement avait eu lieu la nuit même du rêve de Torra. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cet étrange coïncidence des faits affermit la foi d'Aston dans les rêves, les présages, les pressentiments et les visions.

q

Chapitre 48

Nous nous trouvions sous les vents alizés de l'ouest, et nous hâtâmes gaiement notre course, accompagnés par la corvette. De Ruyter décida que nous rentrerions au port Bourbon, dans l'île Maurice, sur le côté sud-est, puisque les frégates anglaises bloquaient le port au nord-ouest.

— Le port Bourbon, dit de Ruyter, est le meilleur port pour entrer dans l'île, mais il est le plus difficile pour en sortir. Cependant, c'est un havre magnifique, et nous serons obligés d'y rester jusqu'à ce que la mousson du nord-ouest, qui va bientôt commencer, soit tout à fait tombée. D'ailleurs, nous serons plus près de mon pays, et surtout plus tranquilles, car il n'y a guère de vaisseaux au port Bourbon, le commerce n'étant suivi qu'à côté, sous le vent de Port-Louis.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis notre conquête de Saint-Sébastien, et je pensai qu'il était temps de faire une visite à ma petite captive. Malgré mon apparent abandon, je n'avais point négligé de l'entourer de soins, car elle habitait ma propre cabine, et j'avais ordonné au bon vieux rais de trouver, parmi les gens que nous avions à bord du vaisseau, ceux qui étaient de la même tribu que Zéla ou qui avaient été ses domestiques.

Privilégié par son âge et par son rang, le rais put aller voir la jeune fille, lui parler, et l'assurer qu'elle ne manquerait de rien. Le rais me dit que trois femmes qui avaient été avec Zéla sur le vaisseau de son père étaient déjà auprès d'elle, et qu'il avait donné à ces femmes toutes les choses dont elles avaient eu besoin. Par respect pour le père de Zéla, qui avait été non seulement un Arabe, mais encore scheik d'une tribu dans le golfe Persique, près de sa propre patrie, le vieux rais avait prévenu tous mes désirs.

— Il faut, me dit-il, que je traite cette jeune fille comme je traiterais ma propre enfant, car nous sommes tous des frères.

De Ruyter, qui se trouvait auprès de moi et qui entendait notre conversation, se tourna vers le rais.

Lorsque de Ruyter parlait au vieillard, il lui donnait le nom de père, car c'était ainsi que tous les marins nommaient le commandeur des Arabes. De Ruyter consultait toujours le rais dans les décisions qu'il devait prendre lorsqu'elles étaient relatives à ses hommes ; de plus, il ne s'opposait jamais à l'accomplissement des cérémonies des sectateurs de Mahomet. Pendant ses voyages secrets aux ports anglais, le commandement du vaisseau était confié au vieil Arabe, et de Ruyter prenait alors le caractère d'un marchand arménien, persan ou américain.

— Mon père, dit de Ruyter, j'ai dit à ce garçon que la jeune fille arabe était légitimement sa femme, et cela de la manière la plus sacrée selon les coutumes de votre pays. N'ai-je pas dit la vérité ?

Les hommes qui avaient été témoins de la mort du père de Zéla en avaient raconté tous les détails.

— Certainement, malek, où est la personne qui pourrait en douter ? La chose cependant me paraît étrange ; car, tout vieux que je suis, c'est la première fois que j'entends dire qu'un scheik arabe, dont les générations sont innombrables comme les grains de sable dans le grand désert, donne sa fille et mêle le sang des ancêtres de sa race à celui d'un infidèle d'un pays si nouvellement découvert, d'un pays que nos pères ne connaissaient pas ; le père même qui a donné sa fille ne pouvait admettre l'existence d'un giaour (chien).

— Bah ! répondit de Ruyter, le père savait que Trelawnay était un Arabe ; il est certain qu'il le savait et qu'il lui était impossible de craindre une erreur. Ce garçon a-t-il l'air d'un chrétien ? n'a-t-il pas le Coran dans sa cabine ? Allons, mon fils, récitez votre namaz.

— Vous êtes savant, malek, dit le rais, cela est bien vrai, il n'est donc point extraordinaire alors que le père ait pris Trelawnay pour un Arabe. Je suis un homme ignorant, mais si son père n'est pas Arabe ou descendant d'un Arabe, je serai surpris, car je n'ai jamais vu aucun homme de l'Ouest avoir le teint basané et les traits du visage caractérisés comme ceux de ce garçon. Il est honnête et brave, il aime notre peuple, il se bat avec nos armes, il a les mêmes habitudes que nous, il est donc Arabe. Sa véritable nature se révélera maintenant que, par la grâce divine de Mahomet, notre saint prophète, il possède une femme arabe. J'espère qu'il cherchera la tribu de ses ancêtres, qu'il s'établira au milieu d'elle en déplorant que l'auteur de ses jours ait fait la folie d'aller loin de son pays natal habiter les rochers blancs de la mer.

Le rais dit tout cela si sérieusement, que de Ruyter ne parvint qu'avec peine à réprimer une violente envie de rire. Pour compléter la comédie, il conversa si savamment sur le sujet, que je finis par avoir des doutes sur ma propre identité.

Avec la conviction que j'étais Arabe, le rais s'appuya encore, pour consolider mon mariage, sur les ordres donnés par le père de Zéla, qui avait joint nos mains avant de mourir.

— Au moment suprême où s'opère la séparation de l'âme avec le corps, dit le rais, si les objets éloignés deviennent indistincts, les choses que le regard embrasse sont miraculeusement développées. En conséquence, continua le rais, le père ne s'est pas trompé ; il a vu dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, et cela d'un seul regard par l'analyse d'une chose visible, la physionomie. Il savait donc dans quelles mains il confiait sa fille, les espérances de sa maison et le soin de ses enfants.

— Quels enfants ? demanda Aston. A-t-il d'autres enfants ?

Je commençais déjà à réfléchir à l'embarras de la situation dans laquelle m'avait placé ma sympathie pour Zéla, une femme, des enfants, et quoi encore…

— Des enfants, reprit le rais, oh ! oui, mais pas beaucoup, car c'était un brave et intrépide guerrier, et la moitié de sa tribu a été exterminée dans des guerres contre des gens semblables aux Marratti, qui ont pillé son village et tué presque tous les habitants ; il lui reste donc à peine une trentaine d'enfants.

— Trente ! s'écria Aston, c'est bien assez, je vous assure.

— Je trouve aussi que c'est un joli nombre, dit de Ruyter en imitant la manière de parler de Louis, et vous aussi, n'est-ce pas ?

En écoutant cette conversation, en apparence des plus sérieuses, je suppose que ma figure n'était pas très animée, et peut-être était-elle aussi triste que celle d'une des vigoureuses tortues de Louis après qu'il lui avait coupé la gorge. Cependant, je fus un peu consolé en découvrant que les enfants de l'Arabe, tombés pour la plupart sous le poignard de ses ennemis, n'étaient qu'une famille fictive, c'est-à-dire les fils de sa tribu.

De Ruyter m'assura sur son honneur et en mettant toute plaisanterie à part que les paroles du vieux rais étaient aussi vraies que le Coran. – Mais, ajouta-t-il, le Coran n'est rien pour vous, et la loi arabe n'est point la vôtre.

— C'est vrai, mais la jeune fille, de Ruyter, que pensera-t-elle ?

— Que, fiancée à vous par son père, elle doit vous regarder comme son mari. Ainsi votre devoir aussi bien que votre honneur

exigent que vous preniez soin d'elle, que vous la conduisiez avec sa suite dans son pays natal. Je sais que vous avez autant de générosité que d'honneur, et que vous ne faillirez point à vos obligations ; je n'ai jamais donné d'officieux conseils, mon cher enfant, car pour les digérer il faut un estomac aussi fort que celui d'une autruche. D'ailleurs vous n'êtes pas de ceux qui s'arrogent exclusivement à eux-mêmes leur secte et leur patrie (comme le font beaucoup de compatriotes) et toute la beauté et toute la vertu qui existent sous le soleil. La lumière n'est que plus brillante sur les sables de ces sauvages enfants du désert ; car elle n'est pas obscurcie par ce que l'on appelle faussement la civilisation. Quoiqu'ils ne soient pas échauffés ou affranchis par le même été ou par le même hiver, dit le vieux Shylock, les juifs, les mahométans et les chrétiens sont tous des hommes ; si vous les piquez ils saignent, et ainsi de suite… Vous me comprenez ?…

— Descendons, et, après avoir discuté cette grave question, discutons celle bien moins grave d'un verre de claret.

— Quel parti allez-vous prendre relativement à Zéla ? me demanda Aston.

— Quel parti je vais prendre, mon ami ? comment ! vous n'avez donc pas entendu ? Mon parti est pris ; tout est terminé.

— Quelle est donc la chose terminée ?

— Mon mariage, sans bans ni chuchoteries. Ce n'est que pareil à la première secousse qu'on ressent en se baignant : les timides souffrent le plus en entrant dans l'eau peu à peu ; les courageux s'y plongent la tête la première et ne sentent pas la douloureuse sensation que fait éprouver l'étreinte de l'eau. Je ne suis pas

craintif ; s'il faut que je plonge, donnez-moi de l'eau profonde et une hauteur pour sauter dedans.

— Mais, mon garçon, réfléchissez, dit Aston. Zéla n'est qu'une enfant, et vous l'avez à peine vue.

— Bien. Mais quel Arabe voit une femme avant de l'avoir épousée ?

— Comment pourrez-vous l'emmener en Angleterre ? Votre intention n'est pas de passer votre vie avec des Arabes ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai pas de patrie, pas de foyer domestique. Le vieux père rais dit que mon pays est ici. Je l'admets, car je l'aime. Je préfère le soleil à la neige. Allons, Aston, ne froncez pas le visage comme le fronce un curé dans sa chaire en exhortant ses paroissiens à obéir à l'appel de sa cloche. Allons, allons, effacez les rides de votre front, videz ce verre de vin de Bordeaux. N'avez-vous pas entendu dire qu'on célébrait ce soir la confirmation de mon mariage ? Faisons-le gaiement. Je déteste les sermons et j'aime le vin : buvons !

Nous passâmes la soirée à fumer et à vider des bouteilles. De Ruyter et Aston me plaisantèrent, mais mon humeur était trop joyeuse pour s'attrister d'une bagatelle aussi insignifiante qu'un mariage. Je le traitais légèrement en ce temps-là.

Quand Louis apprit la nouvelle, il vint auprès de moi et me dit :

— Moi aussi j'ai une femme, mais elle ne vaut pas grand-chose. Quand j'allais sur mer, elle buvait tout mon gin et je ne pouvais jamais garder une seule goutte de bon skédam dans la maison, je n'aimais pas cela ; l'auriez-vous ? Tout à coup, elle de-

vint très grosse et tout le monde disait : « Cette femme est enceinte. » Moi, je riais, car je savais mieux que les commères que si ma femme avait là quelque chose, c'était des caques de gin. Les médecins pensaient la même chose, et ils voulurent lui faire rendre ce qu'elle avait conservé là ; mais ma femme aimait trop les liqueurs pour y consentir, elle ne leur donna que de l'eau. Je fus saisi de surprise, de l'eau ! Je ne lui en avais jamais vu boire une seule goutte, l'auriez-vous ? Elle détestait l'eau, parce que, disait-elle, l'eau enrhume l'estomac.

Fatigué de ma femme, je la laissai, et je partis sur un vaisseau ; la mer lui faisait peur, j'étais donc bien sûr d'être débarrassé d'elle. Après mon départ, elle devint triste, chagrine, pauvre femme ! et cela parce qu'elle n'avait plus de gin, car j'avais emporté toute la cave avec moi.

q

Chapitre 49

Van Scolpvelt descendit, tenant dans ses mains la liste des malades et des blessés. Il était toujours si occupé que nous ne l'apercevions presque jamais, à l'exception toutefois de sa tête, qu'il avançait de temps en temps hors de l'écoutille pour prendre l'air, absolument comme le fait une baleine en haussant sa tête au-dessus de l'eau. Le docteur nous expliqua la loi relative aux assassins, dont les corps, dans tous les pays civilisés, étaient disséqués. – En faisant du bien à la science, ajouta-t-il, les assassins sont peu coupables, et il est vraiment dommage que de nos jours il y ait si peu de meurtres. Après avoir émis cette belle réflexion,

Van Scolpvelt nous accusa de l'indigne pensée de vouloir paralyser l'essor de la science, les tentatives des hommes studieux, non seulement en mettant l'obstacle de notre défense à l'amputation des membres, mais encore en le privant d'une dissection après la mort. – Si vous aviez agi avec discernement, vous auriez pendu Torra, qui était un magnifique sujet, et vous m'auriez donné son corps. Je le croyais un honnête homme, mais je vois aujourd'hui qu'il ressemblait aux autres ; il conspirait également pour tromper mes espérances, car il m'a trahi en se jetant aux poissons. Ne m'appartenait-il pas légitimement ?

Le docteur prit un verre, le remplit de vin, le vida avec gravité et se rendit auprès de ses malades.

— Si je ne voyais pas le docteur boire de temps en temps, dit Louis, je le prendrais pour un démon ; mais cependant aucun homme ne peut vivre d'un liquide seul, quelles que soient sa force et sa saveur. Ne le pensez-vous pas ?

— Cela suffirait avec l'addition d'une tortue, dis-je en riant ; je crois que je pourrais vivre avec ces deux choses. Pensez-vous, Louis, qu'il y ait des tortues au ciel ?

— Je suis sûr qu'il y en a, répondit Louis ; sans cela, quelle est la personne raisonnable qui désirerait y aller ? Le désireriez-vous ? Le ciel ne serait pas un paradis sans les tortues, n'est-ce pas ? Puis, il y a beaucoup d'eau dans la lune, d'où aurions-nous la pluie, s'il n'en était pas ainsi ? De sorte qu'il faut encore qu'il y ait du gin pour chasser l'humidité.

Je montai sur le pont pour la première faction. De Louis et de ses tortues, mes pensées se dirigèrent vers ma petite tourterelle en cage.

Je vis alors les choses sous un aspect plus favorable à mes désirs, tout me parut joyeux, et je me trouvai grandi au moral autant qu'au physique. Mes pensées furent presque semblables à celles d'Alnaschar le bavard, frère du barbier, le marchand de verres ; comme la sienne, mon imagination était étourdie. Je pris la résolution d'être d'abord un mari doux et aimant, puis austère et bourru, puis enfin cruel et bienveillant tour à tour. Pendant une heure entière, je me plongeai à plaisir dans les rêveries les plus folles et les plus absurdes, sans qu'une pensée raisonnable vînt un seul instant en obscurcir la lumière. La cloche sonna minuit, et un autre prit ma place. Les soucis de la vie conjugale ne troublèrent pas mon sommeil ; je suis encore étonné d'avoir dormi aussi profondément.

Je fus éveillé par le docteur, qui secouait ma jambe. Je me jetai vivement en bas du lit, car j'eus l'horrible crainte que Van ne se fût permis d'opérer sur ma jambe pendant mon sommeil.

— Qu'est-il donc arrivé ? lui demandai-je.

— Un des prisonniers, un Arabe, est mourant, et il désire vous voir.

Je plongeai ma tête dans un seau d'eau de mer et je suivis le docteur.

Malgré Louis, qui voulut m'arrêter pour me faire déjeuner, en me disant qu'il était dangereux d'entrer dans une chambre de malade l'estomac vide, je me rendis en toute hâte auprès du prisonnier.

Sérieusement blessé, l'Arabe désirait me recommander d'être bon pour l'enfant de son père, et, en même temps, obtenir la per-

mission de voir Zéla avant de mourir, afin de prendre le message qu'elle voulait envoyer à son père, auprès duquel le mourant allait bientôt se trouver. – Car, ajouta-t-il, je vois l'ange de la mort voltiger sur mon lit, et il est impatient de s'élancer vers le ciel. Soyez un père pour mes deux femmes et pour mes cinq enfants, continua le moribond, et dites-leur qu'il faut, ish Allah (s'il plaît à Dieu), qu'ils continuent la guerre commencée contre les Marratti, parce que, pendant qu'il en restera sur la terre, l'âme de leur père ne pourra pas entrer au ciel.

La dernière prière de l'Arabe fut pour me demander qu'on respectât son corps, qui devait être enseveli dans la mer avec toutes les cérémonies habituelles de son pays. Il me supplia encore de ne pas permettre à l'Indien blanc au long couteau (il désigna Van Scolpvelt) de le scalper ou de lui fracturer les membres. – Car, ajouta l'Arabe, s'il coupe un morceau de mon corps pour le manger, je ne serai pas capable d'être un guerrier dans l'autre monde.

Van Scolpvelt fronça les sourcils, et sa figure exprima un mélange d'horreur, d'étonnement et de férocité ; il rugit comme une hyène en fureur. La colère du médecin effraya le malade et hâta sa mort, car il rendit le dernier soupir pendant que j'essayais de calmer l'irritable Van.

Je remis le corps entre les mains des Arabes ; ils l'enveloppèrent dans de la toile et répétèrent les cérémonies que j'ai déjà racontées. Seulement je me trouvai dans l'obligation de participer à leurs mystères.

Voici donc un nonchalant garçon de l'Ouest, sans lien ni famille, transformé en scheik de mer, en Arabe, en musulman, et marié. Pour donner l'idée combien ces changements (du moins le

dernier, qui gouverne les autres) pesaient peu sur mon esprit, je n'aurais même pas reconnu ma femme au milieu d'un groupe de jeunes filles. Tout occupé de son père, je n'avais point remarqué ses traits. Je ne savais même pas son nom, quoique je l'aie employé ici pour faciliter ma narration. Je possédais un Coran, mais j'ignorais où était le pays que désormais je devais considérer comme le mien.

La première démarche que je fis pour me rapprocher de Zéla fut, je crois, excellente, car cette démarche tendait à obtenir des renseignements sur la dame. En conséquence et pour bien commencer, j'appris d'abord son nom. Ce nom, faiblement gravé dans ma mémoire à cette époque, sera trouvé profondément imprimé sur mon cœur lorsque j'aurai cessé de vivre. Si par hasard un Van Scolpvelt désire disséquer mon corps, je le lui permets volontiers, plus volontiers encore j'accorde cette faveur à l'estimable Van, s'il existe. Il verra bien que je n'ai pas pour la science cette haine sans bornes qu'il m'a si souvent reprochée. Il trouvera joint un codicille à mon dernier testament, et ce codicille exprime le désir que mon corps, enseveli dans un tonneau de vrai skédam, soit envoyé à Amsterdam (ville natale de Van Scolpvelt) : l'un sera pour le scientifique docteur, l'autre pour la femme du bon munitionnaire, si toutefois elle a eu l'esprit de faire passer son hydropisie.

Après avoir déjeuné et satisfait la dernière demande de l'Arabe mourant, dont le corps fut jeté dans la mer, mes pensées s'envolèrent vers l'asile de mon épouse vierge. J'avais appris, quoique avec peine, la gutturale prononciation de son nom, tâche fort difficile, car j'avais été obligé d'en répéter cent fois les deux

syllabes avant que la vieille duègne fût satisfaite de ma sifflante aspiration. Après cette première étude, la bonne femme me dit :

— Il ne faut ni toucher le voile de lady Zéla, ni effleurer ses vêtements ; il ne faut pas beaucoup parler, et ne rester auprès d'elle que pendant quelques minutes, car les pensées de lady Zéla conversent avec l'âme de son père ; toutes ses joies de jeune fille sont mortes avec le bon vieillard. Ses yeux, qui autrefois étaient plus brillants que les étoiles, sont maintenant ternes et sans regards ; sa figure, plus belle que la lune, est obscurcie par les sombres nuages de l'affliction ; ses lèvres, rouges comme du henné, sont blanches de chagrin. Toute sa beauté est cachée sous une éclipse, car les larmes sont sa seule nourriture. La paix et le sommeil ont abandonné la jeune fille, depuis que l'âme de son père l'a laissée seule dans un monde inconnu. Ô étranger, soyez bon pour elle, et le bonheur sera votre récompense.

q

Chapitre 50

— Je vais me rendre auprès de lady Zéla, me dit la duègne, et dans une heure elle sera préparée à recevoir visite.

L'heure demandée par la vieille femme fut suivie de tant de minutes, que bien certainement mon ardeur se serait refroidie jusqu'à l'indifférence si j'avais été un amoureux vif et impatient. Je dois peut-être ajouter que la certitude d'être solidement marié aidait beaucoup à calmer mes désirs, de plus que cette heure d'attente, étant celle où j'avais l'habitude de fumer ma pipe en savou-

rant avec lenteur le nectar de mon café, fit qu'elle ne me parut ni plus longue ni plus courte que tout autre moment de la journée. Je n'ai jamais perdu ce vice ou plutôt cette vertu, car au moment où je parle, si je me trouve dans l'obligation de sortir avant d'avoir pris mon café ou fumé ma pipe, je suis aussi bourru qu'un dogue auquel on prend un os ou qu'une femme qui voit son mari, harassé de fatigue, s'étendre nonchalamment sur un chapeau neuf posé avec soin au milieu d'un fauteuil.

Au lieu de me perdre dans les vagues rêveries d'un amoureux, je me perdais dans l'odorante fumée de tabac de Skiray ; j'en remplissais mes poumons, j'en savourais l'enivrante odeur, odeur aussi douce et aussi parfumée que celle des roses de Bénarès. Tantôt mes lèvres capricieuses retenaient la vapeur, tantôt elles la renvoyaient comme un jet d'eau vers le ciel, tantôt encore elles la faisaient monter en spirales pour la laisser s'empreindre des chatoyantes couleurs d'un rayon de soleil égaré sur moi. Ce jeu amusait et absorbait tellement mon attention, que je n'avais point vu entrer la vieille femme arabe. Je suppose que les beautés de l'intéressante duègne s'étaient cachées, comme celles de la lune, sous un nuage ou sous une éclipse, car sa sombre figure me fit tressaillir, et je crus un instant que la fumée de ma pipe s'était condensée dans une sorcière noire.

— Lady Zéla, me dit la vieille Arabe d'un ton de reproche, a attendu jusqu'à ce que le café servi pour vous fût entièrement froid et que les confitures fussent devenues aigres.

— Personne n'est venu m'avertir, répondis-je en me levant.

La figure de la messagère était si froide et si irritée, que bien certainement un seul de ses regards avait dû opérer la transfor-

mation de l'atmosphère du café et de la qualité des confitures. Cependant elle dissimula sa colère et me répondit d'un ton plaintif :

— Je suis restée ici debout pendant un si long espace de temps, que mes pieds y ont pris racine.

Je me mis à rire ; la pauvre vieille disait vrai, et voici pourquoi : la chaleur de ses pieds nus avait fait fondre le goudron, et comme le vaisseau était penché de côté, l'Arabe avait toutes les peines du monde à se maintenir en équilibre.

Après avoir cherché dans mon esprit les choses les plus aimables, après les avoir dites à la messagère d'un ton et d'un air aussi gracieux que possible, je la suivis dans la cabine qu'habitait Zéla.

La porte du mystérieux sanctuaire fut ouverte par une petite esclave malaise (cette esclave était le premier cadeau que j'avais fait à Zéla), et je pénétrai dans la chambre de ma jolie captive avec autant de respect, d'émotion et de silence qu'en met une femme pieuse en entrant dans le sanctuaire d'une église. La jeune fille était assise les jambes croisées sur une petite couche, et elle était si hermétiquement enveloppée dans une draperie blanche (deuil national de son pays), qu'il me fut impossible de distinguer les merveilleuses perfections vantées par l'Arabe. La pose de Zéla avait la grâce froide et digne des statues de marbre qu'on pose aux portes des temples égyptiens ; mais un mouvement me révéla bientôt que la charmante statue était une créature humaine. Après avoir lentement décroisé ses jambes, la jeune fille se leva, glissa ses pieds nus dans des pantoufles brodées, s'avança vers moi et me prit la main, que de son front elle porta à ses lèvres.

— Asseyez-vous, je vous prie, ma chère sœur, lui dis-je, tout ému de cette naïve caresse, de ce gracieux témoignage de sa reconnaissance.

Zéla reprit sa première position et resta immobile ; ses bras retombèrent nonchalamment le long de son corps, et ses pieds mignons se cachèrent dans le lin du vêtement qui l'enveloppait, comme se cachent de petits oiseaux sous l'aile de leur mère.

La seule chose visible de cet ensemble de grâces (suivant la vieille Arabe) était les cheveux, et ces cheveux, d'un noir de jais, couvraient Zéla tout entière. J'avais senti et savouré, avec un inexprimable bonheur la douce pression des lèvres tremblantes de la belle Arabe, et l'imagination, ou peut-être un léger contour que la fantaisie me fit voir gravé sur ma main, me dépeignait la bouche de Zéla adorablement petite (je déteste les grandes bouches) ; et je pense maintenant que cette passion silencieuse forma le premier anneau de la chaîne de diamant qui nous unit, chaîne qui n'a pu être brisée ni par le temps ni par l'usage.

Quelques minutes s'écoulèrent en silence. J'étais plongé dans l'extase d'un enchantement indéfinissable ; mais j'avoue que je fus presque heureux d'en être distrait quand la porte s'ouvrit pour donner passage à la duègne, les mains chargées d'un plateau sur lequel étaient servis du café et diverses espèces de confitures.

Zéla se leva une seconde fois. Je fis un geste pour essayer de l'en empêcher, mais la vieille femme me pria de rester assis et silencieux. Zéla prit une petite tasse sur un plateau d'argent et me la présenta.

J'étais si occupé à regarder, à admirer la blancheur et la délicatesse de forme des jolis doigts de Zéla, que je renversai le café en portant la tasse à mes lèvres, tasse que j'aurais pu avaler sans peine, car elle n'était pas plus grande que l'aromatique coquille du macis (enveloppe de la muscade).

Quelques jours après ma première entrevue avec Zéla, la vieille femme me fit observer qu'elle regardait la maladresse de mon action comme d'un très mauvais présage pour mon bonheur à venir.

Après m'avoir offert des confitures, Zéla rendit le plateau à la duègne, et se rassit sur sa couche.

J'ôtai de mon doigt un anneau d'or entouré de deux cercles formés avec des poils de chameau (l'anneau donné par le père de la jeune fille), et je l'offris à Zéla.

La pauvre enfant baissa les yeux et sanglota si amèrement que son ample veste se soulevait sous les battements de son cœur. Je voulus cacher l'objet dont la vue réveillait de si douloureux souvenirs ; mais la jeune fille tendit la main vers moi, saisit l'anneau, le porta à ses lèvres et le baigna de ses larmes.

La vieille Arabe dit quelques mots à Zéla, et, sans être guidée par le regard, la belle enfant tendit vers moi ses jolies petites mains, prit une des miennes, et glissa doucement l'anneau à mon doigt.

Cet anneau était l'antique sceau de la tribu de son père, et, comme tous les cachets des princes, il rendait vrai le faux, faux le vrai ; il donnait ou il reprenait, il faisait ou il défaisait les lois, se-

lon la capricieuse volonté de celui qui en était l'heureux possesseur.

Avant de laisser retomber ma main, Zéla la porta encore à son front et l'effleura doucement de ses lèvres.

Je pris vivement dans ma poche une bague que j'avais choisie dans les bijoux de de Ruyter, bague d'un grand prix, car elle était massive, d'or pur, et fermée par un rubis de la grosseur d'un grain de raisin ; et, prenant avec tendresse la main de Zéla, qui pendait immobile entre les plis de son grand voile, je plaçai cette bague au second doigt de sa main droite.

La vieille femme sourit.

L'approbation tacite de ce sourire éveilla mon audace ; je gardai, pressée entre les miennes, la main de Zéla, et j'en couvris de baisers les petits doigts tremblants.

J'outrepassais sans doute les droits que j'avais sur Zéla, car le front de la vieille femme se rembrunit, ou, pour mieux dire, les rides de sa figure devinrent plus profondes, changement de physionomie peu avantageux aux agréments extérieurs de ce gardien de l'étiquette, dont le temps et le soleil avaient donné au teint l'ineffaçable couleur du bronze. Je laissai tomber la main de Zéla, qui alla se cacher, toute rougissante d'effroi ou de pudeur, sous les plis de son voile blanc.

L'échange mutuel de nos bagues était la déclaration définitive de notre mariage.

— Chère lady, dis-je à Zéla, veuillez me donner vos ordres ; que puis-je faire pour vous être agréable, pour vous rendre moins tristes et moins longues les heures de votre isolement ? J'ai mis

en liberté toutes les personnes qui appartenaient à la tribu de votre père, et elles sont traitées par mes ordres avec la plus grande bonté. Je suis un étranger, chère lady, j'ignore une grande partie de vos habitudes ; daignez donc, je vous en supplie, guider ma conduite par vos bienveillants conseils. Le rais, qu'on nomme ici le père des Arabes, vous aime avec tendresse ; il sera, si vous le voulez, l'écho de vos pensées ; parlez-lui, ordonnez ; entendre et obéir ne seront pour moi qu'une seule et même chose.

Zéla ne répondit à mes supplications que par de violents sanglots.

Cette douleur m'attrista profondément ; je gardai le silence, puis la crainte de devenir importun me fit songer à la retraite.

— Ma chère sœur, dis-je en me levant, calmez-vous, je vous en prie, et souvenez-vous de mes paroles : Je suis et je serai toujours votre esclave le plus humble, le plus soumis et le plus dévoué.

Après avoir salué l'éplorée jeune fille, je sortis de la cabine triste et heureux à la fois.

q

Chapitre 51

Je rendis plusieurs visites à ma jolie captive avant que le bonheur d'entendre sa voix musicale me fût accordé. Zéla semblait muette et souvent aussi immobile qu'une statue de marbre. Ni supplications ardentes ni prières murmurées tout bas n'avaient le don d'émouvoir cette insensibilité extérieure, qui puisait peut-être

son calme dans la grande froideur de ses sentiments pour moi. Cependant, malgré l'apparente monotonie de nos tête-à-tête, malgré la tristesse dans laquelle ils me jetaient, j'éprouvais un véritable bonheur auprès de Zéla, bonheur étrange, mystérieux, indéfinissable, bonheur réel pourtant, car il occupait les heures du jour, car il remplissait de rêves enchanteurs le sommeil de la nuit.

Après avoir soigneusement cherché à être agréable à Zéla en l'entourant de toutes les choses qui, par leur possession, pouvaient lui apporter un amusement, je fouillai dans l'immense butin enlevé aux Marratti. Les vêtements, les meubles, les bijoux, enfin tout ce qui appartenait à Zéla, tout ce qui venait de son père ou de sa tribu, fut déposé dans la cabine de la jeune fille. Le désir de lui plaire, celui d'attirer son regard, celui plus ardent encore d'entendre sa voix mélodieuse, me rendaient infatigable ; mais, à mon grand chagrin, Zéla parut si froide, si indifférente, si insensible, que j'en arrivai à croire qu'il serait infiniment plus logique d'adorer une momie des pyramides, et bien certainement, si l'exaspération que je ressentais n'avait pas été adoucie par les généreuses paroles de mon ami Aston, je me serais donné l'amer plaisir d'exprimer à Zéla le vif mécontentement que me faisait éprouver sa conduite. Dans l'excès de ma mauvaise humeur, je me jurais à moi-même de cesser entièrement mes visites ; mais tout en jurant je consultais ma montre pour savoir combien d'heures ou de minutes me séparaient encore de l'instant de mon entrevue avec elle. J'aurais, je l'avoue, difficilement renoncé au bonheur de la voir, et quoique ma visite fût un monologue ou un silence, elle était l'oasis de ma vie, le repos de mon existence active.

Heureusement pour moi la vieille Arabe n'était ni discrète, ni silencieuse, ni réservée. Quand elle traversait le pont pour remplir soit une commission de Zéla auprès du rais, soit une partie de son service, elle s'arrêtait et me parlait de la jeune fille. Dans les premiers jours de ses longues causeries, je maudissais souvent la force des jambes de la vieille, car les miennes se fatiguaient à rester ainsi stationnaires ; mais ni engagement, ni prières ne pouvaient parvenir à persuader à la duègne que je lui permettais de s'asseoir.

— Non, me disait-elle d'une voix grave, je dois rester debout devant mon malek, et, du reste, sa bonté me permettrait-elle de prendre un siège qu'il me serait encore impossible d'user de cette bienveillante autorisation. Lady Zéla attend mon retour pour prendre son café.

Je conclus de là que la jeune fille était douée d'une merveilleuse patience, si elle attendait ainsi une douzaine de fois par jour la rentrée de sa camériste, qui causait souvent de longues heures avec moi.

J'avais tant de plaisir à écouter, à faire répéter à la vieille femme que Zéla n'était pas insensible à mes soins, qu'elle disait que j'étais bon, que je l'étais non seulement parce qu'elle le jugeait ainsi, mais parce que son peuple le trouvait, qu'il était bien dommage que je ne parlasse sa langue qu'imparfaitement, bien dommage encore que j'appartinsse à une tribu si éloignée de la sienne, qu'elle était fâchée que la grande Kala passée (mer Noire) se trouvât entre moi et le pays de ses pères, mais que j'étais doux, bon, beau comme un zèbre, et qu'elle aimait à entendre ma voix.

Ce délicieux poison rallumait des espérances qui commençaient à s'éteindre ; il me faisait croire à l'avenir et souffrir avec patience les douleurs du présent. À mes yeux la bonne vieille devint un personnage amusant, spirituel ; elle s'embellit de ses paroles comme d'un fard, et je finis par trouver sa voix dure et sèche plus musicale que le son harmonieux d'une harpe éolienne. Mes veilles de nuit s'abrégeaient merveilleusement, elles se remplissaient de l'éclatante lumière des yeux de Zéla, que je n'avais cependant pas vus.

Je ne m'explique pas encore par quelle puissance attractive et magnétique j'ai pu si tendrement aimer Zéla, dont je n'avais pas entendu la voix, dont je n'avais pas rencontré le regard, dont je n'avais pas même reçu un signe de sympathie, car son premier et bienveillant accueil n'avait été que l'accomplissement d'une coutume ; elle avait reçu son sauveur, son mari, mais le cœur n'entrait pour rien dans le témoignage de son respect et de sa gratitude.

Mon esprit indépendant ne s'était jamais plié ni même arrêté à la recherche de ce grand sentiment qu'on appelle l'amour, et en vérité je ne sais pas quand et pourquoi, où et comment il a pu pénétrer et remplir si exclusivement mon cœur.

Avant de comprendre que j'aimais ardemment Zéla, les soins dont je l'entourais m'apparaissaient sous la forme froide de l'accomplissement d'un devoir, devoir sacré, parce qu'il m'avait été imposé par un père mourant, par un père dont la suprême volonté me confiait son enfant prisonnière et orpheline. Dans la transparente pureté de la jeunesse, les scènes touchantes se reflètent comme sur un lac d'azur, et cette scène de deuil, d'exil, de larmes, fut la première dans laquelle le hasard me fit jouer un rôle, la

première où un appel sympathique fut fait aux bons sentiments de mon cœur, qui alors était une fontaine scellée, mais qui s'ouvrit bientôt à la pitié et à la tendresse, et maintenant l'amour en coule comme un puissant torrent, il emporte tout ce qu'il trouve devant lui.

Le pauvre petit oiseau captif bâtissait donc silencieusement son nid sous l'abri de mon cœur, tandis que je le croyais tranquillement encagé dans la chambre qui lui servait de prison.

Les paroles de la duègne, en ranimant le feu de mes espérances, me conduisirent plus souvent auprès de Zéla, dont je regardais pendant des heures entières la passive main pressée entre les miennes. L'air qui entourait la jeune fille me semblait chargé de parfums odoriférants, et le contact de ses insensibles cheveux, plus gracieux que les branches pendantes d'un saule, remplissait mon âme d'amour quand par hasard ils effleuraient ma joue. Tous mes sens me parurent délicieusement raffinés, et un monde de nouvelles pensées, un monde d'idées naquit dans mon cœur.

Quand enfin il me fut permis de voir la radieuse splendeur des grands yeux noirs de Zéla, mes membres chancelèrent, mon cœur palpita convulsivement, et, les deux mains de la jeune fille enfermées dans les miennes, je restai pendant un quart d'heure dans l'extase d'une adoration absolue et muette. Je ne sais pas si la jeune fille remarqua mon agitation, si elle en fut émue ou seulement flattée ; mais elle retira vivement ses mains et couvrit ses yeux de diamant. Je les avais assez vus : leur regard de flamme avait embrasé mon cœur, et le feu en devint inextinguible.

D'une voix entrecoupée, Zéla murmura quelques paroles qui bourdonnèrent à mon oreille comme le chant d'un colibri, oiseau charmant et gazouilleur des bosquets de cannebiers. L'haleine de Zéla fut plus odoriférante que ne le sont ces arbres. La tête me tourna, et je crus devenir fou en contemplant le monde de délices qui s'ouvrait devant mes yeux.

C'est ainsi que l'amour s'alluma dans mon sein, un amour pur, profond, ardent et impérissable. Depuis le jour où je plongeai mon regard dans le brillant miroir où se reflétait l'âme divine de Zéla, elle fut l'étoile de ma vie, la déité à laquelle je devais offrir la virginité de mes affections. Jamais un saint dévot ne s'est consacré à son Dieu avec une adoration plus intense que la mienne. Je n'étais ni l'époux ni l'amant de Zéla, j'étais son esclave ; ma vie lui appartenait sans partage, elle était tout pour moi, j'étais à elle pour elle.

Quand la triste mortalité rendra mon corps au néant, quand mon âme s'envolera, comme une colombe longtemps captive, elle n'aura de joie et de repos que le jour où il lui sera permis d'être réunie à celle de Zéla. Alors ces deux âmes sœurs se confondront ensemble, et comme un rayon de soleil elles s'élanceront brillantes dans l'éternité.

q

Chapitre 52

Aucune circonstance digne d'être mentionnée ne marque dans mes souvenirs l'époque de ce mémorable voyage. Nous nous

trouvâmes bientôt dans la latitude de l'île Maurice, à trente-deux lieues N.-O. de l'île Bourbon.

En visitant l'île Maurice, en 1521, les Portugais la nommèrent l'île des Cygnes, parce qu'elle était l'asile favori de cet oiseau. Les lourds et avares Hollandais furent les premiers qui prirent possession de cette île, mais vers une époque très éloignée du passage des Portugais, c'est-à-dire vers l'an 1600. Ces nouveaux possesseurs changèrent le doux nom de l'île des Cygnes en celui de Maurice, faisant, par cette dénomination, un compliment à l'amiral dont Maurice était le prénom.

Comme je l'ai déjà dit, les Français succédèrent aux Hollandais, et ils appelèrent l'île île de France ; ils en firent leur place de ralliement et le rendez-vous de tous leurs croiseurs. Les Français avaient soin d'apprendre le moment du départ des flottes indiennes appartenant à la compagnie qui rentraient dans leur patrie ou qui partaient pour l'étranger. Dans l'un ou l'autre cas, ils envoyaient leurs vaisseaux pour les arrêter, et les vaisseaux, secrètement armés en guerre, avaient des lettres de marque.

Ce mode d'attaque faisait beaucoup de tort aux flottes anglaises, qui souvent marchaient protégées par leurs propres vaisseaux de guerre. Mais les petits croiseurs français, qui naviguaient très vite et qui étaient remplis d'aventuriers intrépides, s'attachaient aux flottes anglaises comme s'attachent des Arabes vagabonds autour d'une caravane dans le désert ; tandis que les vaisseaux de guerre anglais étaient empêchés d'agir par la crainte de perdre de vue les vaisseaux marchands, qui pouvaient être arrêtés d'un autre côté pendant leur absence.

Les Français s'exposaient rarement à attaquer les Anglais en plein jour ou quand il faisait beau temps, à moins cependant qu'ils ne fussent soutenus par une frégate, presque toujours à leur suite, dans l'espoir de s'emparer de quelque traînard. Quand il faisait mauvais temps et pendant les nuits obscures, les Français trompaient les Anglais en faisant de faux signaux pour les attirer ; cela avait lieu au moment des rafales, qui sont très fréquentes dans ces latitudes. Si les Anglais perdaient leur convoi de vue, ce qui arrivait souvent, ils étaient sûrs d'être attaqués par un ou par plusieurs de ces corsaires français ; mais étant tous très bien armés, les vaisseaux réussissaient quelquefois à se défendre non seulement contre les vaisseaux de guerre secrets de l'ennemi, mais encore ils parvenaient à chasser bravement l'escadre française.

La possession de l'île Maurice était d'une très grande importance pour les Français, car elle les mettait à même de pouvoir harceler le commerce de l'Angleterre et de tenir un pied dans l'Inde. Ils n'épargnaient aucune dépense pour fortifier l'île, et, pour dire la vérité, ils employèrent peu de temps pour obtenir le résultat d'en rendre le sol utile et productif. Ils y introduisirent et y cultivèrent avec succès les épices et les fruits de l'Inde. Ils y ajoutèrent du riz et plusieurs espèces de blé : celui de Bourbon, de la Cochinchine et de Madagascar. Mais l'île étant très petite (elle n'a que dix-neuf lieues de circonférence), les améliorations apportées par les Français furent naturellement fort limitées.

Par leur négligence, les Hollandais avaient laissé le plus précieux de leurs ports, au nord-ouest, se remplir de la boue et des pierres envoyées par le torrent des montagnes qui s'élèvent tout auprès.

Dirigé par un gouverneur habile et entreprenant, les Français débarrassèrent ce port, bâtirent un mur et construisirent un magnifique bassin pour recevoir leurs vaisseaux de guerre et les mettre à l'abri des vents, qui sont toujours, dans les tempêtes, d'une violence épouvantable.

Nous découvrîmes bientôt la terre de Bourbon, et nous arrivâmes bientôt en vue de l'île Maurice.

Cette île a une forme ovale, et la partie dont nous rasions le côté nord-ouest est grande, inégale, ayant çà et là des signes de végétation.

— Ce côté de l'île, nous dit de Ruyter, a été retourné sens dessus dessous par l'action des volcans, et les gens instruits de cet événement croient que l'île Maurice était autrefois liée à celle de Bourbon, mais qu'elles ont été divisées en deux par la force d'un feu intérieur.

Nous vîmes plusieurs énormes cavernes voûtées dans lesquelles la mer s'écoulait avec un bruit de tonnerre ; de gros morceaux de rocher gris, rudes et calcinés, étaient entassés les uns sur les autres dans un désordre fantastique, puis la terre s'éleva peu à peu, et nous vîmes des roches escarpées, même au centre de l'île, s'unissant à une montagne qui s'élève comme un dôme.

— Cette montagne, dit de Ruyter, était autrefois une plaine élevée de treize cents pieds au-dessus de la mer, quoique, du côté où nous sommes, elle nous paraisse d'une roideur impraticable ; l'autre côté, au Port-Louis, a l'élévation si graduelle qu'un cheval peut aller au galop jusqu'à son sommet, qu'on nomme le Piton du milieu. Ce piton, pointu comme un pain de sucre, est entouré par une plaine.

Nous découvrîmes encore sept montagnes qui ressemblaient à sept grands géants tenant un conseil ; puis plusieurs petits promontoires étendant dans la mer leurs racines pleines de rochers, et qui formaient de magnifiques baies, des rivages couverts de sable blanc et des vallées étroites, entrecoupées par des ruisseaux et des rivières verdoyantes et boisées. Ces vallées étaient remplies d'arbrisseaux et de fleurs.

Aston, de Ruyter et moi, nous étions debout sur le pont, armés de télescopes, et nous admirions le ravissant paysage qui se déroulait devant nos yeux.

— Que cette vallée est tranquille et belle ! dis-je à mes amis ; allons y demeurer.

Puis, quand la marche du vaisseau nous montrait un site plus enchanteur encore, nous répétions la même exclamation.

Tous les trois, nous aimions les beautés de la nature, et de Ruyter se plaisait à nous faire admirer les changements merveilleux de ce splendide panorama.

— Vraiment, m'écriai-je, cette île est le paradis des poètes orientaux. Quelle est la personne sensée qui voudra quitter cette terre après l'avoir connue ? Ô mes amis, abandonnons l'incertain océan, abandonnons la mer capricieuse, la mer aux sourires perfides qui nous attire vers la souffrance, vers le désappointement et vers la mort !

Aston n'était pas moins enthousiasmé que moi, et notre enchantement était partagé par tout l'équipage. La joie illuminait toutes les figures, chaque cause personnelle de chagrin ou de mécontentement était oubliée ; l'union et l'harmonie la plus parfaite

régnaient sur le vaisseau. Quand nous jetâmes l'ancre, les hommes montèrent aux mâts comme des écureuils, et dans un instant les voiles furent ferlées. Des canots rôdèrent bientôt autour du grab, presque submergés par la grande quantité de poissons et de fruits qu'ils venaient nous offrir.

Le plaisir qui remplissait mon cœur était presque de l'ivresse, car j'avais à mes côtés ma petite fée orientale, ma belle Zéla, qui, cédant à mes ardentes prières, avait consenti à m'accompagner sur le pont.

Quand le doux vent de la terre vint jouer dans les cheveux de la jeune fille, quand il pressa contre elle ses légers vêtements de gaze, en révélant les contours de ses formes élégantes, Aston la regarda avec une admiration surprise, et compara la belle enfant à un jeune faon.

De Ruyter, qui parlait parfaitement la langue de Zéla, s'approcha d'elle pour lui adresser quelques paroles d'affectueuse bienvenue. Il prit sa main ; mais, stupéfait de la merveilleuse beauté de la jeune fille, il resta silencieux, ne pouvant que par sa muette contemplation lui exprimer combien il la trouvait belle. Après quelques secondes de cet éloquent silence, de Ruyter parla à la jeune Arabe d'une voix douce et caressante comme un chant, puis, se tournant vers moi, il me dit en anglais :

— Cette jeune fille est une fée de l'Orient ; elle est trop délicate et trop frêle pour être touchée par la main d'un homme. Je vous félicite de tout mon cœur, mon cher Trelawnay, et il n'existe pas un homme qui puisse rester froid et indifférent devant votre bonheur. Par le ciel ! mon ami, je croyais que votre mariage était un sacrifice ; mais je trouve que vous possédez un diamant pour le-

quel un roi donnerait sa couronne. Souvenez-vous, mon garçon, que si vous ne gardez pas ce trésor comme on garde son propre cœur, le bonheur vous abandonnera, et la fortune sera toujours impuissante pour vous donner une femme comparable à lady Zéla.

La jeune fille regardait autour d'elle comme une gazelle effrayée. Surprise de se voir entourée et regardée par tant d'étrangers, elle rougit ; la pauvre enfant aurait bien voulu rentrer dans sa cabine ; mais je tenais sa main emprisonnée dans la mienne et je feignais de ne pas comprendre la prière de son regard.

Pour retenir Zéla le plus longtemps possible auprès de moi, j'envoyai chercher un tapis et des coussins, puis, environnée de ses femmes, la jeune fille s'assit sur le pont.

q

Chapitre 53

De Ruyter se rendit à bord de la corvette pour dire à son capitaine que les Anglais avaient levé le blocus du Port-Louis. Contraints à cette retraite par les pertes qu'ils avaient faites de leurs hommes et de leurs bateaux, les Anglais voulaient encore avoir le temps de rentrer à Madras avant que le sud-ouest mousson commençât à se faire sentir. D'ailleurs, comme la flotte qui devait regagner l'Angleterre était censée avoir passé les latitudes des îles, le but des frégates qui bloquaient Port-Louis se trouvait atteint.

De Ruyter convint avec la corvette qu'aussitôt qu'elle aurait renouvelé sa provision d'eau et de vivres, elle irait au Port-Louis, et que, par la traverse sur terre, de Ruyter la rejoindrait avant son départ pour lui donner les dépêches destinées au général français.

Cet arrangement fait, de Ruyter remonta sur le grab et nous envoyâmes les prisonniers et les blessés sur la corvette.

— Il faut maintenant songer à nos malades, me dit de Ruyter, lorsque le transport des étrangers fut opéré. Je vais me mettre à la recherche de quelques logements, et vous envoyer toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin.

Le lendemain, de Ruyter nous quitta encore pour se rendre au Port-Louis ; mais, avant son départ, il me donna des instructions précises sur tout ce que je devais faire pendant son absence, et il quitta le vaisseau en nous promettant d'être rentré dans trois ou quatre jours.

Il avait été convenu qu'après avoir chargé le grab, nous le mettrions dans un lieu sûr, et que nous irions passer quelque temps dans la maison de campagne de de Ruyter, car mon ami possédait des terres considérables dans l'intérieur de l'île.

Cette île a, relativement au climat, une particularité digne de remarque, et je n'ai jamais trouvé dans aucune autre partie de l'Inde l'étrange bizarrerie de sa température. Généralement les îles ont sur les côtes une atmosphère douce et fraîche, tandis que l'intérieur des terres est chaud, malsain, excepté toutefois les hauteurs du centre de l'île ; mais, à l'île Maurice, c'est le contraire : il fait si horriblement chaud le long de la côte entière, l'air y est si impur, qu'à Port-Louis et dans ses environs, per-

sonne n'ose sortir pendant six mois de l'année, tellement on est sûr de recevoir un coup de soleil, coup de soleil fort dangereux, car d'ordinaire il amène la frénésie, la fièvre, le choléra-morbus ou la dysenterie. En revanche et à la même période de l'année, dans l'intérieur de l'île, et surtout au côté opposé au vent, l'air est doux, suave et sain.

Depuis novembre jusqu'en avril, l'air de la ville de Saint-Louis est si insupportablement chaud, que peu de personnes, à l'exception des esclaves, osent y rester. Les habitants assez heureux pour avoir la liberté de choisir le lieu de leur résidence vont s'établir dans l'intérieur de l'île. Ajoutez à ces six mois d'étouffante chaleur une fin d'année pluvieuse, pendant que d'horribles orages ravagent les côtes. Toujours à la même époque, l'intérieur de l'île est calme, doucement chauffé par le soleil. J'ai été témoin de ce fait, fait d'autant plus étrange que l'île, nous l'avons dit, n'a que dix-neuf lieues de circonférence.

J'exécutais avec une infatigable ardeur les ordres de de Ruyter ; l'insomnie et le travail étaient pour moi un plaisir, car mon corps était fort et mon esprit avait des ailes. Nous eûmes bientôt construit sur le rivage des magasins en barres de bois, en planches et en paillassons, et toutes les choses qui n'appartenaient pas au grab furent débarquées et envoyées dans la ville sur le dos des mulets, des buffles et des esclaves. (Je rougis d'être obligé de dire que les esclaves sont les principales bêtes de somme de l'île Maurice).

De Ruyter avait fait de grands efforts et de grands sacrifices afin d'obtenir des buffles et des ânes pour remplacer les esclaves dans l'humiliante et pénible fatigue de porter des fardeaux pendant des journées d'une chaleur insupportable. Mais la moindre

indifférence, mais le cruel égoïsme avec lesquels les propriétaires des esclaves accueillirent les humaines propositions de de Ruyter rendirent sa tâche difficile.

Ces trafiquants sans cœur ne veulent ni voir ni entendre parler d'un projet qui ne tend pas à augmenter sur-le-champ leur bénéfice. Chez eux, les organes communs de la nature sont abrutis ; leur vue des choses est rétrécie à la circonférence qu'embrasse le regard.

Ils sont semblables à la guêpe, dont l'œil, rond comme une lentille, grossit dans des proportions énormes le plus petit objet qui se trouve devant lui, mais qui ne peut pas distinguer un mur d'une fleur, s'il est éloigné d'un mètre du centre de son regard. Ces hommes stupides voient donc les objets aussi clairement que la guêpe. Il était inutile de leur parler d'un gain à venir, gain que la recherche des ânes et des buffles pouvait leur produire. Ils disaient que cette recherche était une perte de temps, et que, les esclaves étant tout prêts, il fallait s'en servir. Quant à la souffrance de ces malheureux, elle ne pouvait attendrir des êtres qui n'ont pas de sentiments humains. À toutes les réflexions généreuses que fit de Ruyter, ils opposèrent cette étrange question :

— Est-ce la loi ? Je ne puis pas la trouver : elle n'est pas dans mon livre.

Tel est, en un mot, le résumé de leurs réponses aux avocats de l'humanité. À chaque appel, ils restent aussi sourds que des crocodiles, et pendant que vous leur parlez de charité chrétienne, ils fouettent ou donnent l'ordre de fouetter le dos nu d'un pauvre esclave succombant de fatigue sous le poids d'une trop lourde charge.

J'ai vu de ces malheureux nègres couverts d'ulcères, et dont les plaies saignantes étaient déjà à moitié dévorées par des mouches et par des vers. C'est alors que ces infortunés appellent de tous leurs vœux celle que les riches craignent tant : la mort, la mort qui devient leur seul refuge, leur seule espérance, est accueillie comme une fée bienfaisante, et, après la suprême séparation de l'âme d'avec le corps, ce corps, masse morte et corrompue, est jeté, sans cercueil, dans la mer ou dans un fossé. J'ai vu le dos de ces pauvres martyrs aussi couvert de nœuds qu'un pin, et la peau en était aussi dure et aussi rocailleuse ; de cette peau, semblable à de l'écorce d'arbre, le sang tombait goutte à goutte comme de la gomme.

Pendant que des centaines de ces malheureux travaillaient tous les jours dans les chantiers, à Port-Louis, sous un soleil brûlant, leurs maîtres, abrités et protégés dans l'intérieur de leurs habitations, se plaignaient de la chaleur en faisant de temps à autre des pas de tortue pour donner un ordre.

La pitié et la douleur que je ressentis en voyant le déplorable état dans lequel se trouvaient les esclaves à l'île Maurice, ne pouvaient être comparées, dans l'énergie de leur sensation, qu'à l'ardent souhait que je fis en suppliant le ciel d'envoyer sur la tête des oppresseurs les plus terribles malédictions. Ces monstres seront un jour anéantis, je l'espère, et s'ils doivent être immortels, que ce soit dans l'éternité, mais dans une éternité de souffrance. En toute justice, le mal qu'ils ont fait aux nègres doit leur être rendu, et je défie l'invention la plus hardie des démons d'arriver à égaler la cruauté de ces êtres sans âme.

Quoique ce barbare traitement des esclaves ne fût pas tout à fait aussi rigoureux dans l'intérieur de l'île, je me hâtai, le cœur

plein de dégoût, de reconquérir, en terminant mes affaires le plus promptement possible, le bonheur d'aller chercher quelques jours de repos sur la colline déserte et boisée que de Ruyter m'avait indiquée comme étant le lieu de sa résidence. Je savais que là, s'il y avait du pouvoir, la douleur de l'oppression y était non seulement adoucie, mais encore à peine sensible.

De Ruyter rentra au grab le troisième jour de son départ, et, quoique actif et énergique dans toutes ses entreprises, il fut étonné de l'extrême promptitude que nous avions mise à opérer le débarquement. Le vaisseau qui, avec sa carène chargée et toutes voiles déployées, était entré dans le port quelques jours auparavant à demi submergé sous le poids de sa cargaison, flottait maintenant sur l'eau aussi légèrement qu'une mouette endormie. Ses voiles étaient détendues, ses mâts et ses vergues baissés et démantelés, et le grab lui-même amarré près du rivage.

De Ruyter apprit à Aston qu'il avait obtenu la permission de le garder avec lui, ainsi que les quatre hommes de sa frégate, et que la parole d'honneur du jeune lieutenant était la seule chaîne qui l'attachât au grab.

Aston parut enchanté, et serra avec une reconnaissante affection la main de de Ruyter.

À l'arrivée de notre commandant, je traitais avec Aston la grande question des esclaves. De Ruyter prit la parole et nous dit :

— Il y a de cela deux jours, je me rendais vers la porte d'une église (je ne vais jamais au-delà), qui, ouverte pour la première fois à la piété des fidèles, venait d'être consacrée. J'allais donc aux environs de cette église pour y chercher un marchand d'es-

claves avec lequel j'avais une affaire à traiter. Cet homme, qui est un misérable fripon, ajoute à ses vices naturels celui d'être faussement religieux et d'affecter une grande exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs de chrétien ; il pousse l'hypocrisie si loin, que, s'il restait sur le globe en compagnie d'un seul homme dont les croyances différeraient de celles qu'il a adoptées, il poignarderait ou brûlerait cet homme. Sa foi est un fanatisme, un fanatisme aveugle, irréfléchi et intolérant.

Ne trouvant pas mon coquin, je m'approchai de la porte ouverte de l'église. Un coup d'œil dans l'intérieur me montra que les carreaux blancs de la nef étaient obscurcis par une douzaine de prêtres noirs. Une foule de monde venue pour voir la cérémonie encombrait l'église. Rien ne m'intéressant, j'allais continuer mes recherches, car un mélange d'encens, d'ail et de sueur formait une si horrible atmosphère que, pour l'avoir respirée une seconde, j'avais déjà des nausées.

Au moment de mon départ, je fus presque coudoyé par un esclave converti qui entrait dans l'église. Voyant à sa droite un bassin de pierre rempli d'eau, le nègre crut que cette eau était mise là pour servir aux ablutions ; il y plongea vivement ses deux mains et lava jusqu'aux coudes ses bras noirs et sales. Un dévot, qui s'aperçut de cette action, frappa sur la tête du nègre penché avec une croix qu'il tenait à la main. La croix de la rédemption servit à exécuter un meurtre ! Je frissonnai ; je ne comprends pas ainsi la religion. Si j'avais été Dieu, j'aurais foudroyé ce stupide enthousiaste. Le pauvre nègre tomba baigné dans son sang, il n'eut même pas le temps d'exhaler une plainte.

— Qu'a-t-on fait à ce misérable assassin ? demanda Aston.

— Rien. La cérémonie ne fut pas interrompue, car un nègre n'est pas un homme.

— C'est horrible ! m'écriai-je ; mais n'en parlons plus, de grâce, et hâtons-nous d'aller établir nos quartiers sur la colline, loin des oppresseurs et des esclaves.

q

Chapitre 54

De Ruyter laissa le rais à bord du grab en qualité de commandant, et quand tous les préparatifs de notre départ furent terminés, nous nous mîmes en route.
Le personnel de la caravane se composait de de Ruyter, d'Aston, de Zéla, accompagnée de ses femmes et de quelques Arabes de sa tribu. Notre voyage dans l'intérieur des terres se fit sur des mulets, des petits chevaux et des ânes. Nous suivîmes le rivage de la mer, qui était magnifiquement tessellé d'une grande variété de coquillages de toutes les couleurs et de toutes les formes. Je marchais aux côtés de Zéla, qui était gracieusement assise sur un petit cheval dont elle dirigeait vaillamment la marche.

— Chère sœur, lui dis-je, regardez la sublime beauté de ce paysage, voyez comme les nuages gris laissent à découvert le sommet des collines, tandis que leurs bases sont encore cachées par la vapeur : elles ressemblent à un groupe de magnifiques îles ou à une compagnie de cygnes noirs nageant sur un lac calme et silencieux. Quelques-unes sont couvertes d'arbres et de buissons jus-

qu'à la crête, tandis que d'autres se montrent dépouillées et flétries par les feux volcaniques.

Le sang d'une race intrépide coulait dans les veines de Zéla. Elle avait été élevée au milieu des périls de la guerre, et ne savait point affecter des sentiments qu'elle n'éprouvait pas. Elle traversa les ravins, marcha le long des précipices, passa à gué les ruisseaux et les rivières, non seulement sans nous arrêter par une représentation de craintes imaginaires, de larmes forcées, de prières, de cris, d'évanouissement ; mais encore en ne faisant attention aux dangers réels des passages que pour dire de sa voix douce et mélodieuse que les endroits que nous traversions étaient charmants aux regards, ou bien encore elle arrêtait sa monture sur les bords d'un précipice pour cueillir quelque fleur rare ou arracher les ondoyantes branches du plus gracieux des arbres indiens, l'impérial mimosa, dont la délicatesse est aussi sensible que celle de l'amour vrai, car il fuit le toucher des mains profanes.

— Mettez cette branche fleurie dans votre turban, me dit Zéla en me tendant une de celles qu'elle venait de cueillir, car je suis sûre que dans ces cavernes ou dans ces abîmes il y a des ogres qui nourrissent leurs petits avec du sang humain, et ils aiment à leur donner les hommes jeunes et beaux. Mettez donc la branche dans votre turban, mon frère ; je vous nomme ainsi parce que vous m'avez priée de ne point vous appeler mon maître, et ne froncez jamais vos sourcils : je n'aime pas l'expression que cet air sévère donne à votre physionomie, il nuit à votre beauté ; le sourire vous va bien, mais ne riez pas maintenant, prenez ma branche, elle sera pour vous un préservatif contre les charmes de la magie.

J'acceptai en souriant les fleurs du mimosa et je les plaçai dans mon turban.

En traversant une plaine sablonneuse, Zéla tressaillit, et sans arrêter son cheval, qui marchait lentement, elle sauta par terre et courut comme une biche vers une colline de sable. N'ayant jamais été le témoin d'une adresse et d'une légèreté semblables, Zéla eut le temps de revenir avant que l'étonnement dans lequel j'étais plongé se fût tout à fait dissipé.

— Un ogre vous a-t-il attirée par un mauvais regard ? lui dis-je en riant.

— Oh ! non, s'écria-t-elle ; regardez, vous qui aimez les fleurs, dites-moi si vous en avez jamais vu une qui soit aussi radieusement belle que celle-ci. Sentez-la, son odeur et sa beauté sont supérieures à celles de la rose, qui perd parfum et fraîcheur par jalousie si elle se trouve auprès de cette invincible rivale.

Je crus un instant que Zéla était ensorcelée par l'odieuse fleur dont elle aspirait si joyeusement la prétendue suavité. Cette fleur était une grande branche rouge, couverte de boutons bruns, de baies jaunes, et exhalant l'horrible odeur du musc.

— En vérité, ma chère sœur, m'écriai-je, la rose aurait autant raison d'être jalouse que vous de craindre le voisinage de la figure de Kamalia, votre nourrice. Cette fleur ressemble à une ronce, et son abominable odeur me rend malade.

Je fus sans doute poussé à accueillir la fleur de Zéla avec ces rudes paroles par l'impatience et le chagrin que me firent éprouver les caresses dont elle couvrit la branche appuyée sur ses lèvres.

Les yeux noirs de Zéla se dilatèrent ; et pendant une seconde elle me contempla avec un étonnement plein de tristesse, puis l'éclat de son regard se ternit, et ses longues paupières se couvrirent d'une rosée de perles ; la branche aimée s'échappa des mains de la jeune fille, sa figure pâlit, et le son de sa voix eut la navrante tristesse du dernier adieu qu'elle fit à son père, lorsqu'elle murmura faiblement :

— Pardonnez-moi, étranger, je ne me souvenais plus que vous n'étiez pas né dans la tribu de mes pères. Cet arbre, que j'aime, ressemble à celui qui abritait la tente de ma famille ; il nous protégeait contre l'ardeur du soleil, quand nous dormions sous son ombre. Nos vierges entrelacent ses fleurs en couronne pour parer leurs fronts, et si elles meurent, on en couvre la pierre de leurs tombeaux. Pardonnez-moi d'avoir cueilli ce souvenir du passé, je ne puis empêcher mon cœur de préférer cette fleur à toutes les fleurs ; mais puisque vous dites qu'elle vous rend malade, eh bien !... je ne l'aimerai plus, je ne la cueillerai plus !... Puis, ajouta la jeune fille d'une voix entrecoupée par les sanglots, pourquoi parerais-je mes cheveux d'une couronne de cette fleur, puisque j'appartiens à un étranger et que mon père est mort ?

Je n'ai pas besoin de dire que non seulement je ramassai la fleur pour la remettre entre les mains de Zéla, mais encore je lui fis comprendre que mon ignorance était l'excuse de ma conduite. Après avoir calmé le chagrin de la douce et sensible enfant, je courus sur la colline, j'arrachai l'arbre garni de ses racines, et je dis à Zéla :

— Chère sœur, j'ai dédaigné cette fleur uniquement parce que vous avez dit du mal de la rose, la plus belle parure de nos parterres, mais en examinant de près cet arbuste chéri (et je regardai

Zéla), je me suis assuré que la rose peut en être jalouse aussi bien que mes compatriotes pourraient l'être de vous. Je planterai cet arbre dans le jardin de notre habitation.

— Vous êtes bon, mon frère, me dit Zéla. Eh bien, moi, je planterai un rosier auprès de lui, et ces deux charmantes fleurs uniront leurs parfums. Notre affection et nos soins pour ces chers arbustes les feront grandir, prospérer et vivre ensemble, sans rivalité jalouse. On doit aimer sans préférence exclusive tout ce qui est beau ; moi, j'aime tous les arbres, tous les fruits et toutes les fleurs.

Malgré ces paroles joyeuses et calmes, je voyais à travers les plis vaporeux de la légère robe de Zéla son pauvre petit cœur aussi agité qu'un oiseau mis en cage. Pour arracher ses pensées au sujet qui l'avait attristée, je dis en lui serrant la main :

— Vous devez être fatiguée, chère Zéla ; mais ne craignez rien, voici le dernier ruisseau que nous avons à traverser, et nous serons bientôt dans cette magnifique plaine.

— Oh ! me répondit la jeune fille, Zéla n'a jamais craint que son père quand il était en colère, car alors ceux qui osaient regarder les éclairs qui déchirent la nue en feu ne pouvaient soutenir le regard de leur chef. La voix de mon père était plus forte que le bruit du tonnerre, et sa lance plus fatale que l'éclat de la foudre. Hier au soir, en parlant à cet homme grand qui est si doux, je croyais que vous alliez le tuer, et je voulais vous dire de ne pas le faire, parce que j'avais lu dans ses yeux qu'il vous aime de tout son cœur ; c'est très mal, mon frère, de se fâcher contre ceux qui nous aiment.

— Vous voulez parler d'Aston, ma chère Zéla, mais je n'étais nullement en colère contre lui : je l'aime beaucoup, et nous sommes les meilleurs amis du monde ; la vivacité de mes paroles était puisée dans le sujet de notre conversation, car nous parlions des horribles cruautés qui sont exercées dans l'île Maurice sur les pauvres esclaves.

— Je voudrais bien connaître votre langue, mon frère, j'aimerais tant à vous écouter ! Si j'avais compris vos paroles, j'aurais passé une nuit calme ; car, ignorant le sujet de votre conversation, j'ai beaucoup pleuré, j'avais tant de chagrin de vous croire fâché contre une personne qui vous aime !

Je rassurai bien tendrement l'adorable jeune fille, et nous reprîmes avec joie notre route. De Ruyter vint nous rejoindre, et nous nous trouvâmes bientôt sur une plaine élevée nommée Vacois, au milieu de l'île. Notre montée avait été très difficile et très rude. Devant nous, au centre de la plaine que nous traversions, se trouve la montagne pyramidale dont j'ai déjà parlé, et qu'on nomme le piton du Milieu. Sur notre droite s'étendaient le port et la ville de Saint-Louis. Vers le sud, nous découvrîmes de grandes et magnifiques plaines, dont la riche végétation se mire dans une belle rivière ; et vers le nord, d'autres plaines se penchant vers la mer : elles paraissaient les unes arides, les autres cultivées. On distinguait çà et là des champs de cannes à sucre, d'indigo et de riz. Du sud à l'est, le pays volcanique et montagneux est couvert de jungles et d'anciennes forêts, mais le nord-est est presque une surface plane. Dans la plaine où nous nous trouvions, il y a un grand nombre de mares d'eau qui forment de jolis lacs, et à l'époque des grandes pluies, le débordement de ces lacs rend la

plaine marécageuse et la couvre de cannes, de roseaux et d'herbes gigantesques.

Telle était la magnifique scène qui se déroulait sous nos yeux. Le soleil, qui s'était levé à l'est au-dessus de la montagne, dispersa les brouillards jaunes du matin et découvrit entièrement les beautés mystérieuses de cette île, fraîche et radieuse comme une vierge sortant du bain.

Nous mîmes pied à terre pour nous reposer sous l'ombrage d'un groupe de bananiers qui semblaient s'être plu à dessiner un cercle enchanté autour d'un chêne incliné vers le lac, dont l'eau, claire et limpide comme un diamant, avait une incommensurable profondeur. Des poissons rouges de la Chine jouaient sur la surface de l'eau, et les mouches-dragons rouges, vertes, jaunes et bleues volaient en bourdonnant autour de nous.

Interrompus dans leurs ablutions matinales, le chaste pigeon ramier et la blanche colombe s'envolaient vers les bois ; la perdrix grise courait se cacher, les oiseaux aquatiques plongeaient dans l'eau, tandis que les perroquets jaseurs caquetaient sur les arbres comme des femmes mariées en mauvaise humeur. Pendant le bruissement harmonieux de ses fuites, de ses gais ramages, le nonchalant babouin au ventre rebondi mangeait avec la gloutonne voracité d'un moine : il était inattentif à tout ce qui ne tendait pas à gorger de bananes son insatiable panse.

q

Chapitre 55

On nous avait dit à l'île Maurice que le lac auprès duquel nous nous reposions possédait des crevettes aussi grosses que des homards, et que des anguilles avaient quinze ou vingt pieds de longueur.

Les deux principales rivières de l'île prennent leur source dans cette plaine ; en marchant elles augmentent leur volume par le tribut que leur payent une infinité de ruisseaux, jusqu'à ce qu'elles arrivent à être fortes et puissantes. Coulant parallèlement pendant quelque temps, elles finissent, en rivales bien apprises, à tenter de se surpasser en largeur et en vélocité. Après cette lutte ambitieuse et coquette, elles se séparent ; l'une va forcément à droite, l'autre à gauche, arrosent leurs districts respectifs, et finissent par payer à leur tour un tribut au puissant océan.

Après avoir rassasié nos sens de la vue des incomparables beautés de cette riche nature, nous fûmes obligés de penser à des choses moins poétiques et moins délicates, car nos estomacs demandaient à grands cris d'être promptement restaurés. Nos gens placèrent devant nous les mets favoris des marins, c'est-à-dire du poisson, des fruits, des légumes, nourriture simple et sans apprêt, dont nous savourâmes les délices avec un zèle vraiment sacerdotal.

Vers la fin de ce frugal déjeuner, nous retombâmes insensiblement dans la contemplation des sublimes merveilles que renfermait cette île. La tiède chaleur du soleil levant faisait monter vers nous le parfum des citrons, des oranges, des framboises, celui encore plus doux des mangoustans sauvages et des fraises. Ces enivrantes odeurs se mêlaient à celles des herbes et des arbrisseaux

aromatiques dont la vallée envoyait l'encens confondu avec la rosée du matin. L'air pur et frais des premières heures du jour, en se pénétrant de toutes ces émanations embaumées, remplissait nos cœurs et nos sens d'un indéfinissable bien-être. Mes membres étaient si légers, si souples, si élastiques, qu'il ne m'eût pas semblé impossible de devancer à la course les cerfs en émoi que nous apercevions traversant les clairières pour se précipiter dans la profondeur des couverts.

Le plaisir que je ressentais se communiqua à Zéla ; elle effeuillait des fleurs en nous montrant, sous ses beaux sourires, l'émail de ses dents de perle.

Nous mangions pour la première fois ensemble le pain et le sel, et quand je lui en fis l'observation, elle me dit gaiement :

— Il faut aujourd'hui, mon frère, que nous soyons bons amis, et si vous tenez à suivre les coutumes de notre pays, vous ne devez plus froncer les sourcils en me regardant, parce que je suis votre hôte jusqu'à ce que le soleil se couche et se lève de nouveau.

En nous promenant ensemble, j'aidai Zéla à cueillir des fleurs, et je l'interrogeai sur leur classification, non sur celle que leur assigne la botanique, mais les poètes orientaux qui ont chanté l'amour.

De Ruyter interrompit notre douce causerie en nous criant qu'il fallait nous mettre en route.

Après avoir laissé le lac à notre droite, traversé la base du piton du Milieu, sur un terrain volcanique et réduit en poudre, nous nous dirigeâmes vers le sud et nous nous trouvâmes bientôt dans des plaines entourées de montagnes.

Ces plaines vertes, bordées de bois sombres, se trouvaient coupées par des marais remplis de vétiver, de fougère, de mauve, de bambous ondoyants et de tabac sauvage. Nous aperçûmes encore des plantations de manioc, de maïs, de patates, de cotonniers, de cannes à sucre, de café et de clous de girofle. Après avoir traversé ces vastes champs, nous franchîmes des canaux, dont l'eau claire et limpide coulait sans bruit, réfléchissant dans son onde cristalline des chênes nains, des oliviers d'un vert sombre, près desquels fleurissait le figuier au fruit rouge comme une fraise. Plus loin le majestueux palmier, isolé de tout entourage, élevait vers le ciel sa tête couronnée d'un unique fruit, et quand ce roi de la végétation perd son diadème, semblable aux monarques de la terre, il cesse de vivre en cessant de régner.

Nous pénétrâmes bientôt dans les sauvages forêts où poussent l'arbre de bois de fer, le chêne, le cannellier noir, le pommier, l'acacia, le tamarin et la muscade. Le chemin que nous suivions était couvert comme une charmille par des vignes vierges, du jasmin et une multitude infinie de plantes rampantes d'un rouge brillant. Ces plantes avaient si épaissement entrelacé leurs vivants cordages, que ni le soleil ni la tempête ne pouvaient les pénétrer. Si, par hasard, un rayon égaré trouvait un passage au travers de cet épais treillis, il ne lui était possible d'étendre sa lumineuse clarté que sur une touffe de violette ou de fraisier. La bienfaisante chaleur de ce doux rayon réchauffait le fruit et la fleur, qui grandissaient avec force, en regardant d'un air de commisération les pâles et frêles enfants de l'obscurité.

Les songes les plus poétiques des rêveurs ne pourront jamais inventer de plus radieuses, de plus admirables merveilles que celles que nous présentait cette nature sauvage et si réellement

idéale. Ces retraites, ombragées par de grands arbres verts, ces gazons émaillés de fleurs suaves, me semblaient la demeure d'un peuple de génies, et je considérais notre passage comme une odieuse profanation de leurs droits divins.

Pour la première fois de ma vie, les belles voix d'Aston et de de Ruyter me parurent discordantes, leurs formes si magnifiquement dessinées, leurs fronts fiers, mais hâlés, ne me paraissaient nullement en harmonie avec le lieu dans lequel nous nous trouvions.

— Ils sont fort déplacés ici, pensais-je en moi-même, le véritable encadrement qui puisse faire ressortir leurs martiales figures est le pont d'un vaisseau armé en guerre.

J'avais beau chercher à les assimiler à l'entourage de féerie qu'embrassait ma vue, il m'était impossible de les grouper, ni par la pensée, ni par les yeux, d'une façon assez avantageuse pour les faire contribuer à la splendeur de la scène. Le regard le plus bienveillant, le plus favorablement disposé, ne pouvait les prendre que pour des démons, des jungles admee (hommes sauvages), des orangs-outangs ou des centaures.

La vieille nourrice Kamalia, suivie de deux esclaves noirs, marchait derrière nous, et je fus si certain, dans la fièvre de mon imagination, qu'elle était ou une sibylle ou une sorcière accompagnée de deux démons prêts à exécuter les plus horribles enchantements, que je commençai à maudire l'obscurité de la forêt en désirant de revoir le soleil. Zéla arrêta tout à coup son cheval, et la sorcière noire, toujours suivie de près par les deux démons, s'approcha de la jeune fille.

Sous l'influence de mon étrange hallucination, je me précipitai vers Zéla, je saisis la bride de son cheval, dont j'excitai vivement la marche. J'avais peur de voir ma petite fée se transformer en faon blanc et s'élancer vers les bois. La suite de cette métamorphose devait m'envelopper dans la peau d'un chien noir et me condamner à poursuivre la fugitive dans les mystérieux sentiers de cette ténébreuse et impénétrable forêt.

Mes craintes se dissipèrent un peu quand je vis Zéla maintenir avec force l'impétuosité de son cheval, qui voulait s'élancer en avant, et, penchée vers moi, me dire de sa voix musicale :

— Laissez-moi libre, mon frère, vous allez me faire tomber ; marchez un peu en avant, je désire parler à Kamalia et lui demander le nom des belles fleurs rouges qui sont sur cet arbre. Oh ! regardez, ce ne sont point des fleurs, mais de petits oiseaux ; vous les avez effrayés en voulant arrêter ma marche. Quel malheur ! ils se sont enfuis.

Revenu à moi, je communiquai en riant mes chimériques angoisses à la jeune fille.

— Et, me demanda-t-elle, quelle figure avais-je prise dans votre esprit avant d'être transformée en faon ?

— Vous, chère, vous êtes le doux Ariel, l'esprit enchanteur de ce bois, votre demeure, votre empire. Rien d'humain ne doit vous entourer, car chaque chose humaine a sa faiblesse ou son défaut. Ici, il y a des murs de fleurs pour vous cacher à tous les regards : vous vivrez comme les abeilles, comme les brillants oiseaux que vous venez d'admirer, de parfums, de fruits et de rosée.

— Ce bois est un séjour vraiment enchanté, mon frère, je partage votre admiration ; mais je ne voudrais pas y vivre toute seule, puis je ne saurais être heureuse emprisonnée : fleurs ou barreaux, marbre ou pierre, les murs sont toujours sombres, et j'aime la liberté, l'espace, le caprice qui m'emporte où m'appelle ma fantaisie.

— Ma bien-aimée, répondis-je à Zéla, je resterai avec vous comme votre esclave.

— Mon esclave ! oh ! non, non, non, pas d'esclave ; vous avez dit hier qu'il ne devait point y en avoir, je pense et je dis comme vous : la liberté pour tous.

Le sentier que nous suivions s'élargit bientôt ; son obscurité se dissipa, et nous atteignîmes l'entrée d'une grande plaine. L'éblouissante clarté d'un ciel limpide, brillamment inondé par les rayons du soleil, nous rendit presque aveugles.

En traversant une rivière sur un pont rustique, je reconnus la main de de Ruyter dans la construction forte et élégante de ce pont. Après avoir gravi de nouveau un sentier très irrégulier, nous montâmes, au travers d'une longue allée d'arbres et de buissons, sur une plate-forme élevée. Sur cette plate-forme était assise la maison de de Ruyter.

— Aston, criai-je joyeusement au lieutenant, voici notre résidence, je suis certain que c'est bien elle. Quel autre que de Ruyter aurait eu l'esprit de trouver cette délicieuse, cette ravissante situation ! Toutes les beautés que nous avons admirées ne sont point comparables à celles qui environnent ce charmant séjour. La possession de ce paradis terrestre doit satisfaire à jamais

toutes les ambitions, tous les désirs d'un homme ; car la nature y a jeté à profusion toutes ses parures pour le rendre parfait.

— Vous dites vrai, me répondit Aston en regardant autour de lui et dans l'immensité de l'espace ; quelle magnificence ! quelle grandeur ! je n'ai jamais rêvé rien d'aussi splendidement beau.

— Allons, allons, cria de Ruyter, descendez de cheval ; demain, vous aurez la journée entière pour admirer tout cela. Maintenant il faut songer au repas ; votre mari, continua de Ruyter en se tournant vers Zéla, n'est bon à rien, si ce n'est cependant à rôder dans les déserts ; regardez, mon enfant, il a choisi la place la moins ombragée du jardin, afin de recevoir sur sa tête toute la chaleur des rayons du soleil. Par le ciel ! je crois qu'il ôte son turban ; il serait un saint parmi les Raypaats (descendants du soleil).

Zéla accourut vers moi et me dit doucement :

— Ne restez pas au soleil, mon frère ; dans ce moment-ci sa chaleur est très dangereuse. Voyez comme les boutons et les fleurs cherchent à échapper à son brûlant contact, en fermant leurs corolles et en se cachant sous l'ombre des feuilles, qui baissent également avec tristesse leur tige fatiguée. Les oiseaux, les insectes sont tous endormis dans les bois ; il n'y a pas un animal qui ose rester sans abri quand la chaleur est aussi étouffante. Tout dort maintenant ; le vent même est allé se cacher dans les cavernes que nous avons vues ce matin sur le rivage. Il n'y a que la méchante mouche qui soit éveillée ; elle ramasse les vapeurs empoisonnées pour s'en faire un venin, et la nuit elle jette son cri de guerre ; puis elle perce avec sa lance le doux et bienfaisant sommeil : la mouche est le mauvais esprit des ténèbres et le som-

meil en est le bon. Venez, mon frère, le capitaine l'ordonne, et vous obéissez mieux à sa voix qu'à celle de Zéla.

Je suivis la jeune fille, en pensant qu'elle avait fait une très jolie description de la tribu des mouches.

Tout le monde mit pied à terre sous une véranda, et nous fûmes conduits par de Ruyter dans l'intérieur de la maison. Une double rangée de persiennes protégeait les appartements contre les ardeurs du soleil, et laissait l'air et le vent circuler par les ouvertures en toute liberté. La salle d'entrée occupait le tiers de la maison : elle était pavée en grands carreaux de marbre blanc, et un bassin d'une forme ovale, rempli d'eau, jetait dans l'air la fraîcheur la plus suave.

En visitant le jardin, je découvris une citerne dont l'eau, après avoir arrosé la terre, formait une cascade et allait sauter de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la rivière, dont on voyait, des hautes fenêtres de la maison, la nappe calme et argentée.

De Ruyter avait fait creuser la montagne jusqu'à la source d'une de ces fontaines, dont il dirigeait le cours dans ses terres.

Autour de la salle dans laquelle nous étions entrés s'étendait un large divan garni de coussins ; les murs étaient ornés d'armes indiennes et européennes pour la chasse, mêlées à des dessins et à des gravures de prix.

Zéla et ses femmes furent conduites dans une aile de la maison, et sur la porte d'entrée de l'appartement qui s'y trouvait était écrit ce mot en caractères persans : Le Zennanah.

— Cette désignation, nous dit de Ruyter, est une fantaisie de l'artiste qui a peint l'intérieur de la maison ; car votre Zéla est la première femme qui entre ici.

Après avoir montré à Aston la chambre qui lui était destinée, de Ruyter se tourna vers moi et me dit :

— Je crois, mon Trelawnay, qu'une chambre entourée de murailles ne pourrait convenir à votre esprit errant : nous vous laisserons aller çà et là ; du reste, je sais que vous le feriez sans ou avec ma permission. Si vous avez besoin de quelque chose, frappez dans vos mains, et si ces besoins sont des besoins réels, ils seront à l'instant satisfaits. Quant aux choses luxueuses, j'évite ce luxe du climat ; mais il n'est pas défendu. La défense n'atteint jamais son but et met une valeur sur des ombres. Quand la cloche sonnera une heure, le déjeuner sera servi dans la salle.

q

Chapitre 56

Quand de Ruyter nous eut quittés, Aston s'écria d'un ton surpris :
— Que veut-il dire ? Quel est le sens réel de sa phrase ? Parle-t-il bien sérieusement du luxe intérieur de sa maison, de ce luxe dont la grandiose simplicité surpasse les splendeurs les plus raffinées et les plus exquises de la civilisation ?

— Je crois, répondis-je en riant, que de Ruyter se moque de nous, ou qu'il cherche à se mettre en garde contre les excès complimenteurs de notre juste admiration.

— Vous avez peut-être raison, mon cher Trelawnay, reprit mon ami ; mais une chose dont je suis bien certain, c'est qu'un long séjour dans cette royale résidence du désert nous rendra fort difficiles sur le choix d'une habitation, en les faisant toutes paraître à nos yeux plus laides et plus sales qu'une hutte irlandaise.

Tout en causant, nous nous promenions autour de la salle, et j'allais proposer à Aston de m'accompagner dans le jardin, lorsque la cloche dont nous avait parlé de Ruyter annonça que le déjeuner était servi.

Nous nous mîmes à table.

— Je crains fort, mon cher Trelawnay, me dit de Ruyter en riant, que vous ne soyez un triste convive, si la reine des abeilles ne daigne pas abandonner en votre faveur les coutumes de son pays pour se conformer à celles du nôtre.

Une femme fut appelée, et je lui donnai l'ordre d'aller chercher lady Zéla. Après d'assez longues hésitations entremêlées de pourparlers, la jeune fille se décida à se rendre à nos prières.

Une couche disposée à la hâte reçut la belle Arabe, qui ne s'était jamais assise sur une chaise.

Les jolis petits doigts de Zéla essayèrent vainement de se servir pour manger d'une vilaine fourchette de fer : leurs gracieux et impuissants efforts donnaient à tous les gestes de la jeune fille une si adorable gaucherie, qu'après avoir contemplé un instant son léger embarras, je lui ôtai la fourchette des mains en la priant de m'apprendre à me servir de mes doigts pour ramasser les grains de riz servis sur mon assiette et les porter à mes lèvres ; mais la leçon, rieusement donnée, fut très peu profitable, car

l'impatience me faisait avaler ensemble et le riz et la chair du poulet.

Zéla sortit de table avant la fin du déjeuner, et nous promit gracieusement que sa présence charmerait notre promenade du soir.

Quand les débris du repas eurent été remplacés par le café et les pipes, nous nous couchâmes sur les divans qui entouraient la salle, et nos yeux, alanguis par la fatigue, se reposèrent doucement dans la contemplation de l'eau limpide du bassin, qui ressemblait à une glace entourée d'un cadre de marbre. Trop heureux pour analyser nos jouissances et nous faire part mutuellement des sensations de bien-être qui remplissaient nos cœurs, nous restions silencieux, et cet engourdissement moral se répandit peu à peu sur la nature physique ; car nous tombâmes, sans nous en apercevoir, dans le repos d'un profond sommeil.

Deux heures après nous sortions du bain, et on nous apportait des rafraîchissements avec une corbeille remplie de fruits et de confitures. Quand nous eûmes savouré le jus acide de la grenade et celui de l'orange mêlé à de l'eau glacée, nous rentrâmes dans la salle, où du café brûlant et nos pipes nous aidèrent à attendre sans impatience la disparition du soleil derrière les montagnes. À la chute du jour, Zéla se rendit à notre appel, et nous visitâmes les terres cultivées qui entouraient la maison de de Ruyter.

Un sentier sablonneux, ombragé d'arbres touffus, nous conduisit par une montée facile dans une chambre d'été, dont la construction extérieure, aussi bien que la couleur des murs, ressemblaient exactement aux draperies d'une tente. Des fenêtres de cette chambre on découvrait un panorama magnifique, car toutes

les mystérieuses beautés de l'île se montraient sans voile : d'un côté, les plaines laissaient pleinement voir leur robe de pourpre et d'émeraude ; de l'autre, la mer et le port entier de Bourbon s'offraient aux regards.

— Je vois le vaisseau ! s'écria Zéla en frappant joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre ; regardez, mon frère, ne dirait-on pas qu'il est tout près de nous ?

Armé d'un télescope, je vis si distinctement le grab, que mon imagination me montra aussitôt Louis-le-Grand, l'air empressé, égorgeant des tortues sous la banne du pont.

Je sortis avec Zéla de la chambre d'été, et j'allai m'asseoir sur un morceau de rocher, qui formait un dôme arrondi au-dessus d'un profond abîme. Des hauteurs de ce trône improvisé je pus, sans être importun, suivre des regards les mouvements légers et souples de Zéla, qui voltigeait, comme une abeille, de fleurs en fleurs, d'arbres en arbres, effleurant tout du bout de ses jolis doigts, penchant sur chaque arbuste ou sur chaque buisson sa jolie tête et ses beaux yeux rayonnants de plaisir.

Les mouvements gracieux et élégants du corps, l'adresse modeste et dégagée des gestes atteignent dans l'Est une réelle perfection. Comme si elle redoutait la rivalité de l'art, comme si elle s'en indignait, tout en dédaignant de le combattre, la nature a jeté là ses dons les plus rares, les plus précieux et les plus recherchés. Innés chez ce peuple, ils sont défigurés sous la laide forme de l'affectation dans les pays qu'on appelle civilisés ; la beauté du corps, la majesté simple et naturelle des gestes, la grâce des mouvements, cet ensemble des qualités extérieures qui ont un charme si séduisant, a déserté les villes populeuses pour se jeter

dans les déserts et dans les montagnes. La beauté vit là ; elle joue avec les enfants, elle pare le front des jeunes filles, elle flotte sur l'aile du pigeon ramier, elle étincelle dans le brillant et doux regard de la sauvage gazelle.

Un enfant du désert ressemble à une vigne vierge étendant avec profusion ses branches couvertes de feuilles. Arrêtez cette croissance, taillez la vigne, rendez-la productive, et vous aurez un vilain feuillage et une mesquine vendange. La vigne et l'olivier sont les enfants des collines et des sables, ils sont nourris par les rayons du soleil ; libres de grandir, ils deviennent splendides. Le cheval du désert et l'antilope sont les plus rapides et les plus beaux des animaux.

Le majestueux roi des oiseaux, ce roi dont le plumage voltige sur le diadème des souverains du monde ou se penche en triomphe sur un corbillard royal, habite les landes sablonneuses.

Les fruits les plus riches, les fleurs les plus belles, l'air le plus odoriférant, l'eau la plus limpide, se trouvent dans les plaines, dans les rochers, dans les sables, et sont tous nourris dans la solitude par le soleil de la liberté.

C'est là que l'homme parle avec son Dieu jusqu'au moment où le cœur, rempli d'amour et d'admiration, divinise ses sentiments.

J'ai vu les vierges de l'Est (Zéla en était une) aussi ignorantes que ses plus sauvages enfants, et dont la beauté exquise ferait tomber le ciseau des mains des sculpteurs grecs. J'ai regardé leurs formes, leurs traits, l'expression de leurs figures, et tout se mêlait si harmonieusement ensemble, que je ne pouvais pas comprendre qu'il fût possible de rester froid devant tant de beauté, en cherchant à découvrir si les lignes étaient de la forme

grecque ou romaine. Il serait plus facile au hibou de regarder le soleil sans en être ébloui, qu'à un homme de cœur et d'imagination de contempler avec calme l'idéale beauté des vierges de l'Est.

La plus belle et la plus délicieuse de ces vierges était à mes yeux ma jeune et charmante femme. Zéla venait d'atteindre sa quinzième année ; et quoique ne pouvant, même dans l'Est, être considérée comme une femme faite, son développement précoce donnait des promesses de la plus rare beauté. Élevée dans l'ombre, Zéla avait le teint pâle, et cette pâleur de camellia paraissait de l'albâtre au milieu des femmes brunes qui entouraient la jeune fille. La largeur et la profondeur du front de Zéla, clair et poli comme de l'ivoire, étaient à moitié cachées par une magnifique couronne de cheveux fins, abondants et légèrement ondulés.

Ses yeux étaient expressifs, même pour une Orientale, mais ni brillants, ni saillants ; ils étaient aussi doux que ceux d'une grive, lorsque le calme du repos ne laissait ni la joie, ni la douleur, ni la surprise y jeter leur brillante étincelle de satisfaction ou de souffrance. Les cils d'ébène qui ombrageaient ce beau regard étaient extraordinairement longs, et quand la jeune fille dormait, ils se pressaient contre ses pâles joues en y jetant le doux reflet de leur ombre. La bouche était pleine d'harmonie et de grâce ; la figure, petite et ovale, était fièrement portée par un joli cou aux mouvements onduleux ; les membres de Zéla, longs, pleins et arrondis, avaient des gestes vifs et légers.

Au moment où j'analysais les rares perfections de la jeune fille, elle se tenait debout sous l'ombrage d'un arbre dont les languissantes branches tombaient en grappes autour d'elle. Cet arbre indou cache, dit-on, dans ses feuilles fermées, l'asile d'une

fée. Je crus que Zéla, leur reine, était descendue de sa demeure de verdure pour folâtrer un instant sur un gazon de fleurs, et, sous la fascination de cette idée, je descendis rapidement auprès d'elle.

— J'ai guetté votre chute, lui dis-je en la prenant dans mes bras, chère enfant ! Je vous tiens, je vous garderai auprès de moi.

— Oh ! mettez-moi par terre, s'écria la jeune fille effrayée, vous me faites mal. Je ne suis pas tombée ; laissez-moi, je vous prie, laissez-moi m'en aller.

— J'y consens, si vous voulez me promettre de ne pas fuir, de ne pas remonter dans le feuillage de cet arbre, votre féerique habitation.

— Je ne vous comprends pas, me répondit Zéla en ouvrant de grands yeux ; laissez-moi, vous me serrez avec trop de violence.

Je posai doucement la jeune fille à terre et je lui fis part de mes craintes ; mais elle m'écouta à demi, car, à peine libre, elle courut vers sa vieille nourrice d'un air aussi effrayé qu'un jeune levraut.

Le lecteur aurait tort s'il m'accusait d'exagération dans l'éloge que je fais des Arabes de l'Inde. S'il doute de ma véracité, il en croira peut-être mieux les paroles d'un savant voyageur tout à fait exempt de préjugés. Ce voyageur dit :

« Les Arabes sont nombreux dans l'Inde ; ce sont des hommes magnifiques, au teint blanc, aux formes belles, osseuses et musculeuses ; leurs mines nobles, leurs costumes pittoresques, leurs regards intelligents, hardis, etc, etc. »

Ceci est donc le portrait du père de Zéla. Sa mère, d'une beauté célèbre, avait été apportée du Caucase géorgien, et le hasard de la guerre l'avait faite deux fois captive. La naissance de Zéla fut la mort de cette femme, et elle quitta le monde, heureuse d'y laisser sa vivante image.

Zéla était belle, plus belle que je n'ai pu la décrire, car je ne suis pas versé dans la science des paroles, et les paroles sont souvent impuissantes à représenter ce que l'œil voit, aussi bien qu'à exprimer ce que le cœur ressent.

q

Chapitre 57

Quand je rejoignis Aston et de Ruyter, je les trouvai en train de discuter sur la nécessité de faire une visite officielle au commandant de Saint-Louis. Comme cette visite, dont ils fixèrent l'heure pour le lendemain, ne me paraissait ni agréable à faire ni urgente à mes intérêts personnels, je priai de Ruyter de vouloir bien m'en dispenser. La soirée se termina très agréablement, quoiqu'il y eût manqué, pour l'entière satisfaction de mon cœur, la présence aimée de la belle Arabe.

Obligés de nous lever le lendemain aux premiers rayons du soleil, nous nous couchâmes de bonne heure, et, si Aston et de Ruyter se reposèrent, il me fut bien impossible de trouver le sommeil. Mon esprit inquiet me jeta bientôt hors du lit et hors de la maison. J'errai dans les champs, je pris un bain, je tuai les

heures, et je vis arriver, sans avoir fermé les yeux un instant, les splendides lueurs de la plus belle journée.

Quand mes deux amis parurent, nous allâmes visiter les plantes et les arbrisseaux que de Ruyter avait apportés des différentes îles de l'archipel des Indes. De Ruyter avait une grande passion pour le jardinage, la construction et l'agriculture. Il aimait l'île Maurice, non seulement pour la douceur de son climat, mais encore pour la bonté de son terrain, qui produisait toute chose et en profusion.

— J'ai questionné sur leur bonheur, nous dit-il, toutes sortes de gens, même des princes, et j'ai vu que les hommes heureux, mais heureux dans toute l'acception du mot, sont les jardiniers. Je confesse avec franchise que si le hasard ne m'avait pas fait marin, j'aurais été, par choix, un modeste cultivateur.

Il n'existe pas dans le monde un fruit ou une fleur qui soit resté inconnu à de Ruyter. Il avait tout vu, tout recueilli, tout réuni dans son jardin, et au milieu de cette quantité innombrable d'arbres et de plantes, il y en avait au moins le quart qui m'étaient complètement inconnus. À l'exception de la plate-forme, sur laquelle était bâtie la maison, et qui comprenait le jardin, les terres d'alentour étaient incultes. On avait en partie déraciné tous les arbres, en laissant çà et là des groupes de cannelliers ou de chênes d'une hauteur prodigieuse.

La maison n'avait qu'un seul étage. Sa façade regardait le sud, en dominant une plaine ; la mer formait l'horizon au nord-ouest, et l'est déployait un immense rideau de bois, de précipices et de rochers. À l'exception d'une plaine voisine de la maison, rien n'indiquait le travail de la culture ; on se serait cru dans la soli-

tude d'un immense désert, si, dans le clair-obscur des avenues et des sentiers qui coupaient cette plaine, on n'eût découvert des chaumières de bois. De Ruyter avait eu le soin de faire produire à ses terres les choses indispensables à la vie, et de les peupler de travailleurs heureux dans leur dépendance libre.

— Il serait, nous dit-il, plus avantageux, d'après les règles du calcul, d'ensemencer la terre des grains, des fruits ou des végétaux qu'elle reproduit avec le plus d'abondance, pour en échanger le surplus inutile à la consommation de la maison contre les choses de luxe qui y manquent : mais, outre la satisfaction que je ressens de voir tout le monde heureux autour de moi, j'ai le plaisir de la distraction, le bonheur de la santé et celui plus grand encore d'améliorer la cruelle destinée de ceux qui souffrent sous les impitoyables lois d'un système détestable, d'un système que j'abhorre, mais auquel malheureusement il m'est impossible d'apporter des remèdes : ce système est celui de l'esclavage.

J'ai fait pour le bien-être des noirs tout ce que j'ai pu ; vous ne trouverez pas un seul esclave dans mon domaine. Le pain que vous mangez n'est peut-être pas le meilleur, le plus blanc, le plus exquis des pains, mais il n'est ni aigri ni taché par le sang ou les larmes d'un pauvre captif surchargé de travail. Une centaine d'esclaves, que j'ai rachetés ou trouvés libres, sont devenus mes fermiers.

Je reçois d'eux une partie des fruits de la terre : un m'apporte tous les ans du blé, un autre du café, et ainsi de tous. J'ai donc de cette manière du riz, du sucre, des épices, du coton, du tabac, du vin, de l'huile, enfin tout ce que la terre produit. Je dispose à ma guise du superflu des choses que vous mangez ; ici ce sont les fruits d'un travail libre, et je crois que cette connaissance des

faits vous rendra la modeste chère que je vous fais faire infiniment plus savoureuse.

Je ne suis point un de ces pédants et lourds moralistes qui prêchent l'émancipation des nègres en faisant des pas de géant pour fuir l'exécution de leurs pompeuses paroles, ni un de ces gaillards qui examinent la doctrine d'un tailleur avant de se hasarder à porter l'habit qu'il leur a fait, quoiqu'ils n'aient pas l'idée honnête et juste de le lui payer. Je regarde la perfection de l'ouvrage et non la piété de ceux qui l'ont fait, et je suis mieux servi par des gens libres, travaillant de bonne volonté, que par des mains d'esclaves sans cœur.

La visite que de Ruyter et Aston devaient faire au commandant de Saint-Louis fut remise au lendemain, et nous procédâmes à nous occuper suivant la loi de nos fantaisies. De Ruyter traça le plan d'un pavillon qu'il voulait construire, comme un zennanah, pour les femmes. Aston arracha des pommes de terre et des yams ; moi, je construisis un berceau de bambous entrelacés, et je plantai sous son abri notre arbre mystique, le jahovnov chéri de ma chère Zéla.

Après avoir terminé mon petit travail, la fatigue d'une nuit sans repos se fit sentir : elle affaiblit mes forces, et, n'ayant ni l'envie ni la prudente pensée de gagner mon lit, je me couchai sous l'ardeur d'un soleil brûlant, près du faible ombrage d'un laurier-rose, et je m'endormis profondément.

Je fus éveillé par la chaleur intense des rayons du soleil, qui dardaient sur moi leur fulgurante lumière. Je sentais que ma tête, presque sans abri, allait être livrée à la flamme de cette lave ardente, et que j'en éprouverais de vives douleurs. Mais mes

forces étaient tellement abattues, que je n'avais pas l'énergie de me relever.

Au moment où j'allais forcer la paresse à se plier aux ordres de la raison, j'entendis un léger frôlement. D'où pouvait-il provenir ? Tout en m'adressant cette question, je restais immobile, car j'étais étendu sur la terre avec tant d'indolence, que je ne pouvais ni remuer ni regarder, quoique mon ouïe fût violemment tendue dans la direction de l'indistinct murmure qui venait de se faire entendre. Je sentais pourtant qu'il était nécessaire de quitter la position nonchalante que j'avais prise, car le bruit augmentait de minute en minute. « C'est peut-être un serpent » pensai-je en moi-même. Ce rapide soupçon fut bientôt détruit par le souvenir de l'assurance que de Ruyter m'avait donnée qu'il n'y avait dans l'île aucun reptile venimeux. J'écoutai encore, et, toujours immobile, je me dis : « Ce sont des lézards qui attrapent des mouches » ; au même instant, je sentis sur mon front un toucher froid et dont la douce sensation me fit soudain ouvrir les yeux. Zéla et Ador, la petite esclave malaise, cherchaient à me garantir contre les rayons du soleil en plaçant sur ma tête un morceau de feuille de palmier tallipot, car une feuille entière a quelquefois trente pieds de circonférence.

Quand Zéla s'aperçut que j'étais éveillé, elle voulut s'enfuir, mais je saisis avec promptitude l'ourlet de son ample pantalon brodé, et je lui dis en souriant :

— Laissez-moi vous remercier, chère.

— Non, je ne suis pas contente de vous ; pourquoi vous coucher ainsi au soleil ? Ne savez-vous pas que sa chaleur est plus

dangereuse que la morsure du chichta ? et que, si elle tombe sur un front nu, elle est plus fatale que le bahr ?

— Douce Zéla, pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Pour cueillir des fruits.

— Pour quelle raison avez-vous apporté cette feuille de palmier ? il n'y en a pas de ce côté du jardin.

Les yeux de la jeune fille découvrirent l'arbre que j'avais planté ; et elle me répondit vivement :

— Pour qui pensez-vous donc que j'aie pu l'apporter ? J'ignorais que vous étiez assez imprudent pour vous coucher au soleil ; ma feuille est destinée à couvrir le jahovnov.

— Comment avez-vous appris, chère sœur, que je l'avais planté ? je n'en ai parlé à personne.

Zéla rougit, et je lus dans ses yeux charmants, dans l'expression de ses traits, ce limpide miroir de l'âme, que je ne lui étais plus indifférent. Je pris la main de la jeune fille, et nous regagnâmes l'habitation le sourire aux lèvres et la joie dans le cœur.

q

Chapitre 58

A la porte de la maison nous rencontrâmes de Ruyter, qui dit à Zéla :
— J'allais vous rendre une visite, chère lady, et vous demander une tasse de ce café exquis que fait si bien la vieille Kamalia.

— Venez, je vous en prie, capitaine, répondit en souriant la jeune fille ; ma nourrice excelle, il est vrai, dans l'art de distiller les liqueurs ; elle fait non seulement de très bon café, mais encore des sorbets délicieux, et son arekec est excellent ; de plus, la science de Kamalia ne se borne point à cette seule connaissance ; elle est très savante, car elle sait lire dans les vieux livres de notre pays et dans un ciel plein d'étoiles.

— Son air antique me laisse croire, répondit de Ruyter, qu'elle a étudié dans des papyrus, et je ne serais pas étonné si elle pouvait découvrir le mystère des hiéroglyphes.

Nous nous rendîmes au zennanah, et quand la vieille gouvernante nous eut comptés sur ses quatre maigres doigts, elle alla remplir le rite sacré qui n'est jamais négligé dans l'Est, celui de présenter des rafraîchissements sans la cérémonie avare et sans cœur qui est usitée en Europe, cérémonie qui consiste à demander aux visiteurs s'ils veulent oui ou non prendre quelque chose, puis à les regarder d'un air féroce s'ils acceptent l'offre.

Je suivis Kamalia pour apprendre comment se fait le véritable café oriental.

Les musulmans seuls savent faire le café, car les liqueurs fortes leur étant défendues, leur palais est plus fin et leur goût plus exquis.

Un feu brillant de charbon de terre brûlait dans un poêle ; Kamalia prit quatre poignées de baies de moka, pas plus grandes qu'un grain d'orge (ces baies avaient été soigneusement choisies et nettoyées), puis elle les mit dans une casserole de fer où elles furent lestement rôties ; la vieille femme ne les retira de cette casserole qu'au moment où elles eurent atteint une couleur d'un

brun foncé ; les baies trop cuites furent enlevées et les autres mises dans un grand mortier de bois pour y être broyées. Réduit en poudre, le café fut tamisé au travers d'un morceau de drap en poil de chameau, et, pendant cette opération, une cafetière qui contenait quatre tasses d'eau bouillait sur le feu. Quand la gouvernante se fut assurée de la finesse de la poudre de café, elle la versa dans l'eau, replaça la cafetière sur le feu, et, au moment où ce mélange fut sur le point de bouillir, elle ôta la cafetière, la frappa contre le poêle et la remit sur les charbons ; cette dernière opération fut répétée cinq ou six fois.

J'ai oublié de dire que Kamalia avait mis dans le café un très petit morceau de macis, mais pas assez cependant pour qu'il fût possible d'en distinguer la saveur. Pour faire ainsi le café, il faut que la cafetière soit en étain et sans couvercle, autrement il serait impossible que l'ébullition pût former sur sa surface une épaisse couche de crème.

Quand le café fut tout à fait ôté du feu, Kamalia le laissa reposer un instant et le versa dans les tasses, où il garda pendant quelques instants une onctueuse couche de crème.

Ainsi préparé, le café a non seulement une délicieuse odeur, mais encore le goût le plus exquis. On pourrait croire que l'opération est ennuyeuse à faire, à en juger par mon récit ; elle n'est cependant ni longue ni difficile. Kamalia demandait deux minutes par personne, de sorte que pour quatre tasses elle avait employé huit minutes.

Zéla nous offrit le café ; la petite esclave malaise la suivait auprès de chacun de nous, portant dans ses mains des confitures et de l'eau. Après avoir servi le café, Zéla m'apporta une chibouque

(pipe turque), car quand une femme arabe est dans son propre appartement, elle emplit et allume une pipe, mais seulement pour son père ou pour son mari. Zéla ôta de ses lèvres de corail le pâle bout d'ambre de la pipe et me l'offrit, en croisant ses mains sur son front, puis elle me quitta pour s'occuper d'Aston et de de Ruyter.

La seule boisson admissible pour conserver la sensibilité du goût, pendant qu'on respire la vapeur de cette exquise et inestimable feuille qui pousse à Chiraz, sur un bras de mer, à l'est du golfe Persique, est le café comme je l'ai dépeint, ou le jus d'un fruit dans de l'eau glacée, ou bien encore du thé du Tonkin, cueilli pendant que les feuilles étaient imbibées de la rosée du matin. Pour bien faire le thé, il faut choisir les meilleures feuilles et les mettre dans l'eau un instant avant qu'elle ne bouille, et non les étuver comme on fait en Europe. Quand les feuilles commencent à s'ouvrir, l'infusion est piquante et aromatique, sans être ni devenir amère ou fade. Les fumeurs raffinés ont une antipathie prononcée pour les liqueurs fortes, parce qu'ils trouvent qu'elles affaiblissent la sensation délicate du palais, en détruisant la saveur de la pipe.

Le père de Zéla était profondément versé dans l'art de fumer, et il avait initié théoriquement sa fille dans ses mystères les plus cachés, comme étant une partie indispensable de l'éducation féminine, et de Ruyter, qui n'était point ignorant de cette science pratique, nous disait entre deux nuages de fumée odorante :

— Je considère les perfections des femmes européennes comme des pièges dans lesquels les imbéciles seuls se laissent attraper. Ces femmes n'ont généralement aucune connaissance utile ; elles sont coquettes, vaniteuses, et ressemblent beaucoup

au muckarungo, au pimpant paon, ou au geai bigarré, stupide, arrogant et bavard, et cependant elles se moquent des filles arabes, les traitent de barbares, parce qu'elles seules ont l'esprit d'apprécier les choses utiles.

Les femmes arabes savent fabriquer des étoffes, en faire des vêtements, semer le blé, le broyer et en confectionner le meilleur pain, chasser et tuer l'antilope ou l'autruche, et les faire cuire de plusieurs manières. Fidèle au serment d'amour qui l'attache à un homme, l'Arabe est active, vigilante, dévouée, courageuse ; sa poitrine et son amour sont le bouclier qui protège, qui sauve quelquefois leur mari. Quant à la beauté des femmes en général, c'est une question qui ne peut être résolue que par le goût.

À Siam et à Arracan, les grandes oreilles et les dents noires sont trouvées charmantes, et, en Chine et en Tartarie, la beauté consiste en de grosses lèvres. Dans d'autres parties de l'Europe, les points de beauté sont considérés homogènes à ceux d'un cheval ; il faut là grandeur, largeur et solidité de structure. En Angleterre, il y a une race amazone qui est arrivée à réunir en elle les perfections du cheval, du bœuf et du chêne. Mais ceux qui aiment les formes délicates, friandes et féminines doivent les chercher dans les pays ou fleurissent le cerba aux belles fleurs cramoisies, la datte et l'ondoyant bambou, car ces arbres aiment les coins les plus sauvages de la nature, et refusent de mêler leurs beautés avec le jungle et surtout avec les plantes cultivées.

Le lendemain matin, Aston et de Ruyter se rendirent à Port-Louis pour faire au commandant de la ville la visite qui avait été projetée. Je regardai partir mes deux amis, et, fort peu désireux de les accompagner, je pris une bêche et je me rendis dans le jardin.

Zéla commençait à se plaire auprès de moi, et je n'étais réellement heureux que pendant les heures qui nous réunissaient soit dans le zennanah, soit à l'heure des repas ou des promenades.

La figure si placide et si calme de la jeune fille s'animait un peu ; la pâleur des joues avait fait place à l'incarnat du bonheur ; nous étions pourtant l'un et l'autre bien ignorants de l'amour. Malgré les fautes que je faisais en parlant la langue arabe, nous causions assez bien sur les sujets ordinaires, mais nous étions également novices dans le langage du cœur. La violence de mes passions, violence qui me rendait si impétueux, était maintenue par la plus grande sensibilité.

Je ne pouvais trouver des paroles assez tendres, assez émouvantes pour exprimer mes nouveaux sentiments, car leur profondeur exigeait, pour être bien comprise, la perfection de l'éloquence. Si j'essayais de parler, les mots expiraient sur mes lèvres, et quand j'étais assis auprès de Zéla, sous l'ombre d'un arbre, nous causions à l'aide des antiques caractères de son pays, et ces caractères sont pour des amoureux bien supérieurs à l'alphabet de Cadmus.

Nous dessinions sur le sol rouge et sablonneux des images d'oiseaux, de vaisseaux, de maisons, et à ces hiéroglyphes nous ajoutions le langage muet des fruits et des fleurs. Ces figures charmantes, nos regards, le doux mouvement des lèvres de Zéla, le toucher de nos mains unies me semblaient une langue éloquente, et surtout fort intelligible. Le temps passait aussi rapidement que les petites bouffées du vent qui agitaient la surface miroitante de la citerne ou que celles qui courbaient, en nous effleurant, la tige des fleurs.

Après avoir longuement causé, nous nous promenions çà et là, ravageant le jardin, le dépouillant à plaisir de ses plus beaux fruits, et nos grandes disputes avaient pour cause la grosseur ou la maturité d'un fruit. Zéla s'animait dans ses éloges sur la fraîcheur d'une datte, moi je soutenais que rien ne pouvait surpasser l'ananas à la fière crête ou le doux brugnon. Pendant l'ébat de cette joyeuse querelle, Aston, qui s'était tout doucement approché de nous, s'écria en riant :

— Le mangoustan est le meilleur des fruits, car non seulement il a une saveur personnelle, mais encore celle du brugnon, de la datte et de l'ananas.

— Eh quoi ! Aston, vous êtes là ? Je vous croyais parti pour la ville ; mais c'est trop tard maintenant, le soleil est chaud. Pourquoi n'êtes-vous pas allé avec de Ruyter ?

— Vous rêvez, répondit Aston. De Ruyter et moi nous sommes partis il y a de cela six heures, et nous sommes de retour. Midi vient de sonner, nous vous avons cherché partout ; le dîner est prêt.

— Vous plaisantez, très cher. Zéla et moi nous sommes ici depuis une heure.

— Éveillez-vous, rêveur que vous êtes ! et regardez le soleil. Ne voyez-vous pas qu'il a passé le sud, et qu'il plane maintenant au-dessus de votre tête ? Il faut en vérité qu'il ait affecté votre cervelle ! Mais, allons, Trelawnay, levez-vous : nous qui comptons le temps par nos appétits et les dates du calendrier, nous avons besoin de quelque chose de plus substantiel et de plus solide que la délicate nourriture de l'amour.

Étonnés de comprendre avec quelle rapidité le temps s'était écoulé, nous rentrâmes à la maison, et, ignorante de tout artifice, Zéla ne sut répondre aux railleries de de Ruyter que par cette phrase ingénue :

— Je ne savais pas qu'il était si tard, et je crains d'avoir trop dormi.

Comme j'avais, ainsi que Zéla, mangé beaucoup de fruits, nous avions parfaitement oublié l'heure du dîner.

— Le commandant de Port-Louis désire vous voir, me dit de Ruyter. Il nous a tous invités à dîner, et Aston a été reçu avec la plus grande bonté.

Quelques jours après, de Ruyter décida que le lendemain, à la pointe du jour, nous nous rendrions à la ville. En conséquence, aux premiers rayons de l'aurore, nous nous mîmes en route. Nous passâmes le Piton, et, par un chemin assez beau, nous arrivâmes à la ville de Port-Louis. Sur ce côté, les montagnes penchent aussi doucement vers la mer, que de l'autre elles s'élèvent hautes et escarpées. Les terres voisines de la ville étaient bien cultivées ; des groupes de jolies cabanes, aux vérandas vertes, étaient dispersées çà et là dans des plantations, et ces plantations étaient séparées les unes des autres par des avenues d'arbres. Ces arbres étaient des vacours impénétrables, à cause de l'épaisseur et de la quantité de leurs feuilles hérissées et pointues. Nous vîmes une grande variété de bananiers et de champs d'ananas fermés par des haies de pêchers, de roses persanes et par un magnifique arbrisseau indien, nommé le neshouly, puis encore, pareil à un saule pleureur, le bambou qui penchait sa tête sur la rivière d'un air amoureux de sa gracieuse forme.

Chapitre 59

En arrivant à la ville, qui est bâtie près du port, à l'entrée d'une charmante vallée que nous venions de franchir, et au-dessus de laquelle était une montagne, nous passâmes devant d'assez jolies maisons entourées de jardins remplis de fruits et de fleurs. Après avoir traversé les faubourgs, nous franchîmes plusieurs rues sales, étroites, dépavées, aux maisons construites avec des matériaux mélangés de mauvaises pierres, de boue et de bois. En approchant du havre, nous découvrîmes la maison du commandant, et les vilaines habitations qui entouraient cette résidence lui donnaient l'apparence extérieure d'un magnifique palais.

Le commandant nous reçut avec une politesse parfaite, avec cette politesse française qui contraste si vivement avec les manières du grossier et roide Anglais au pouvoir, qui, du haut de sa puissance, regarde chaque étranger comme un importun, et lui demande d'un air bourru :

— Que voulez-vous, monsieur ?

Si, contre sa nature, ce personnage vous engage à entrer dans l'intérieur de sa maison, et si vous trouvez sa femme, qui n'est point préparée à recevoir votre visite, elle rougit de colère, et, après avoir adressé à son mari quelques mots à demi prononcés, elle sort du salon comme une furie ; à moins que vous n'ayez personnellement ou par un moyen quelconque la puissance de calmer cette femme, elle sera de mauvaise humeur pendant toute la

durée du jour, et à ses yeux vous passerez éternellement pour un importun.

La réception que nous fit le commandant français fut tout à fait différente, car il nous accabla de prévenances et d'amitiés.

Pendant qu'on préparait des rafraîchissements, il m'entraîna dans le boudoir de sa femme et lui dit :

— Ma chère, je vous présente un jeune chef arabe.

Quand le commandant nous eut quittés, la dame me fit asseoir à côté d'elle sur un canapé, et m'adressa, sans en attendre la réponse, une foule de questions, ne mettant pas un seul instant en doute que je n'étais pas ce que je semblais être.

— Vous êtes fort beau, me dit-elle, mais vos châles sont encore plus magnifiques que vous. Je désirerais bien savoir s'ils sont de véritables cachemires. Pourquoi rasez-vous votre tête ? Croyez-vous à la vierge Marie ? Avez-vous jamais aimé ? Voudriez-vous être baptisé ?

Les mains de la dame étaient aussi vives que sa langue, et elle me déshabillait presque pour examiner plus à l'aise chaque partie de mes vêtements.

— Votre peau est bien douce, reprit-elle après un court silence, et vous n'êtes pas très noir. Les femmes arabes sont-elles belles ? Aimez-vous les Françaises ? Mon intention est de rentrer bientôt en France. Je ne puis plus supporter ni la chaleur, ni l'entourage d'un peuple barbare, ni le manque absolu d'une société amusante ; les choses indispensables au bien-être de l'existence sont ici en profusion, mais j'en suis lasse, car elles ne satisfont plus que des besoins matériels.

L'arrivée de de Ruyter suspendit pendant quelques minutes le bavardage de l'éloquente dame, et elle accueillit mon ami avec un empressement qui prouvait la haute considération qu'elle avait pour son hôte. Pour elle, de Ruyter était le seul gentleman de l'île ; il avait passé plusieurs années à Paris, et elle lui parlait sans cesse de cette chère ville.

— Cher de Ruyter, ce garçon vous appartient-il ? Où l'avez-vous trouvé ? Il me plaît beaucoup, et je suis positivement déterminée à l'emmener avec moi à Paris. Pensez donc à la magique sensation qu'il y fera ! N'est-il pas surprenant que ces peuples, qui vivent dans les déserts avec des lions et des tigres, aient un air si distingué et se comportent d'une manière si convenable ? Mon cher de Ruyter, vous faites-vous une idée de ce que sera ce garçon quand il aura passé un hiver à Paris, et appris à valser ? La belle et chère créature ! Souvenez-vous bien que vous m'avez donné ce garçon, de Ruyter. Qu'il met donc bien son turban ! Quel est votre nom ? Allons, montrez-moi comment vous pliez vos châles ; tout Paris raffolera de vous.

Madame *** bavarda ainsi jusqu'à ce que l'accès de fatigue la contraignît à se taire, puis elle protesta qu'il lui serait impossible de supporter que je la quittasse un instant. Elle se coucha sur le canapé et me dit de lui donner un punka et un éventail.

— Ah ! s'écria-t-elle, qui voudrait vivre dans un pays où la chaleur est si insupportable ; on ne peut dire un seul mot de bienvenue à un ami sans être près de mourir de fatigue. Je vous assure que ce mois-ci je n'ai pas prononcé vingt paroles. Ce garçon doit être bien las aussi. Vous connaissez notre maison, de Ruyter, et je vous prie – voilà une chère créature ! – de m'envoyer quelques-unes de mes femmes et de me passer cette eau de Cologne.

Après un magnifique déjeuner, le commandant nous conduisit, avec le capitaine et quelques officiers de la corvette, qui était alors à Port-Louis, dans un cabinet de lecture que les marchands avaient établi là ; nous trouvâmes rassemblées les principales personnes militaires, civiles et mercantiles du pays. Le commandant fut prié de lire une lettre de remerciements, adressée par tous les habitants de l'île au capitaine de la corvette, aux officiers, à de Ruyter, en un mot à tout l'équipage du grab et de la corvette, pour le grand service qu'ils avaient rendu en exterminant les pirates de Saint-Sébastien.

Le capitaine français dit que le succès de l'entreprise devait être attribué à l'adresse et à l'intrépidité de de Ruyter.

Après cet éloge, auquel répondirent des félicitations chaleureuses, le commandant offrit aux capitaines des vaisseaux deux belles épées, et au premier lieutenant et à moi deux coupes d'argent avec des inscriptions dessus.

Pour se conformer à un désir exprimé par de Ruyter, le commandant de l'île ne fit aucune mention de la frégate anglaise.

Après avoir pris quelques rafraîchissements, feuilleté des livres et parcouru des journaux, nous nous séparâmes.

À notre rentrée dans la maison du commandant, où un dîner public devait se donner le soir, nous trouvâmes sa femme, qui voulait absolument nous contraindre à dormir pendant la chaleur de la journée, mais je pris la fuite et je me rendis sur le port.

Le magnifique schooner américain était là, et j'aurais volontiers consacré mon séjour à Port-Louis à la contemplation de ses formes merveilleuses, si les plaintes des esclaves chancelants

sous leurs lourds fardeaux, si leurs fronts couverts de sueur, leurs yeux fatigués et leurs dos meurtris ne m'eussent chassé loin de ce triste spectacle.

Je poursuivis ma promenade autour de Port-Louis. La ville a une population de dix-sept à dix-huit mille âmes, et il y a au moins huit cents Européens. Le reste est un mélange de toutes les nations, ce qui fait que le nombre des esclaves y est énorme. Ces esclaves sont presque tous natifs de Mozambique, de Madagascar ou de différentes îles. La ville n'emploie pour le transport de ses marchandises ou de ses denrées ni chevaux ni charrettes, et les esclaves et les buffles sont les bêtes de somme. Je pénétrai dans les cabanes des natifs et je causai avec eux jusqu'au moment où l'heure m'annonça qu'il était temps de rentrer dans la maison du commandant.

À la nuit tombante, notre hôte nous conduisit jusqu'au dehors de la ville, et nous quitta en nous engageant à aller lui rendre visite toutes les fois que nous voudrions bien songer à lui.

q

Chapitre 60

J'éprouvais une si ardente impatience de rentrer à la maison, que je n'accordai aucun égard au paysage.

— Quelle opinion avez-vous de cette dame ? me demanda de Ruyter.

— C'est un ange de douceur ; elle a un caractère divin, des sentiments et un courage de lionne ! Quoiqu'elle soit très silencieuse,

elle est spirituelle, parce que son silence est la timidité d'une méditation profonde, car des yeux si beaux et une bouche si adorable ne peuvent être sans signification.

— Arrêtez là, mon jeune ami, vous en avez assez dit. J'admets qu'elle possède les beautés de sa nation, c'est-à-dire la jeunesse et la toilette ; quant aux charmes que vous énumérez si pompeusement, je ne suis pas sur la voie qui peut me les faire découvrir, et je n'ai même aucune idée de leur mystérieuse existence. J'ai vécu, Trelawnay. Appelez-vous timidité l'air et les manières d'une courtisane ? Quant à sa profonde méditation, vous pouvez tout aussi bien appeler contemplatifs les criards perroquets. Vous parlez encore de son extrême silence, mais je préférerais être couché dans un gouffre avec un ouragan sur ma tête, ou bien encore être condamné aux galères, que de supporter l'horrible torture d'entendre parler une Française une heure par jour dans un climat des tropiques.

— Une Française ! m'écriai-je, de qui parlez-vous ?

— De qui ? Mais de quelle autre personne, pensez-vous que je puisse parler, si ce n'est de la femme avec laquelle nous avons passé la journée ?

— Ah ! je l'avais tout à fait oubliée ; j'ai cru que vous me parliez de Zéla.

— Ah ! ah ! répondit de Ruyter en riant, vous êtes le garçon qui écrivit à son père en finissant ainsi sa lettre :

« Ma bien-aimée Zéla, je suis toujours à toi. »

Je vous croyais plus grand dans vos vues que cela, Trelawnay. Les esprits sérieux ne doivent jamais se laisser assujettir par un

ennemi aussi rampant et aussi faible que l'amour. Vous vous nourrissez d'un poison qui tuera les nobles sentiments de votre cœur et l'énergie de votre nature ; vous avez maintenant dans le sein un feu aussi inextinguible que celui qui brûle dans le flanc de cette montagne. Souvenez-vous de mes paroles, mon garçon ; il vous détruira comme ce volcan détruira cette montagne, quoiqu'elle soit de granit.

Pauvre enfant, je vous plains, car je vois que vous êtes déjà soumis et résigné comme un esclave sans espoir, résigné et soumis à la plus énervante des passions humaines !

Les femmes ressemblent à des plantes parasites qui jettent leurs sauvages tendrons sur un arbre, sur deux, sur trois, jusqu'à ce que, devenues un dur cordage, elles étranglent ceux qu'elles embrassent.

Votre front grand et ouvert indique un jugement qui, à sa maturité, devra écraser la vile passion au premier jour de sa naissance. Des hommes comme vous, Trelawnay, sont créés pour accomplir de nobles et grandes choses, pour faire des actions qui les placent au-dessus de la faiblesse du genre humain ; ils ne doivent consacrer leur temps ni aux idées étroites et intéressées, ni aux plaisirs d'un seul individu, quelque digne qu'il en soit. Comment, vous vous livrez à l'amusement puéril de caresser une pauvre petite babiole, une poupée d'enfant !

Me voyant silencieux et attristé, de Ruyter termina son discours par la citation d'une phrase de son auteur favori (Shakespeare), mais, comme tout le monde, il citait dans l'espoir de gagner sa propre cause :

« Réveillez-vous, enfant, et le faible, le lascif Cupidon desserrera de votre cou son étreinte amoureuse, et, comme une goutte de rosée rejetée de la crinière d'un lion, il tombera à vos pieds. »

Pour adoucir la peine qu'il m'avait faite, de Ruyter ajouta :

— Je ne blâme pas positivement l'amour que vous avez pour Zéla : elle est votre femme, et, de plus, digne d'être aimée ; mais je blâme une affection exclusive qui vous fait perdre votre temps et vos talents, et ils peuvent l'un et l'autre être utilement employés.

Quand de Ruyter eut épuisé un sujet de conversation auquel mon silence donnait des limites restreintes, il essaya de réveiller en moi l'intérêt que j'avais autrefois pour mes devoirs particuliers.

Je répondis peu à ses bienveillantes paroles, et, pour éviter une plus longue discussion, je donnai un coup de cravache à mon cheval, et je laissai de Ruyter causer avec Aston.

En galopant vers la hauteur sur laquelle était située la maison, je fus très surpris de voir que les fenêtres et les jalousies de la salle du milieu étaient hermétiquement fermées. La soirée était fraîche, le soleil avait disparu derrière les collines ; à l'ouest, une douce brise venant de la mer faisait bruire les arbres et demandait l'ouverture de toutes les croisées. Un malheur devait être arrivé, pour que la préoccupation empêchât de prendre le soin habituel de changer l'air des appartements. Comme Zéla occupait entièrement mes pensées, malgré la censure que de Ruyter venait de me faire sur l'amour, je sautai à bas de mon cheval, je brisai une jalousie, et je tombai dans la salle.

La soudaine transition de la lumière à une complète obscurité m'empêcha de distinguer les objets.

— Qui est là ? criai-je vivement.

— Fermez la fenêtre, me répondit une voix, fermez la fenêtre ; elle se sauvera ; fermez vite.

En avançant, je fis un faux pas et je tombai dans le bassin.

La voix vociférait toujours :

— Fermez la fenêtre. Ah ! elles se sauveront ! elles se sauveront !

Je sortis du bassin, et en regardant autour de la salle, je vis une forme longue, maigre et sombre qui s'avançait vers moi.

Je reconnus bientôt le pas flasque et le visage fantastique de Van Scolpvelt.

D'une main le docteur tenait une lanterne, et de l'autre il brandissait un long bambou blanc.

Il passa près de moi sans me regarder, car ses yeux, presque hors des orbites, dévoraient le plafond.

Après avoir fermé la fenêtre, il murmura :

— Elles ne se sont pas échappées, les voilà, et l'air leur a fait du bien ; elles étaient un peu étourdies, mais elles ont repris leur vivacité première. Eh bien ! c'est vraiment merveilleux ; regardez... Ah ! c'est vous, capitaine ?... Je croyais que c'était un des noirs ; je suis content que vous soyez venu, car vous serez enchanté de voir les jolies bêtes qui folâtrent dans l'air.

— Que voulez-vous dire, docteur ? Je ne vois rien ; je crois, en vérité, qu'une vision diabolique occupe votre esprit ; il le faut vraiment pour que vous ayez la force de supporter l'étouffante atmosphère de cette chambre.

— Je ne sens pas la chaleur, répondit Van Scolpvelt. N'ouvrez pas les fenêtres, regardez-les, je vous en prie.

— Je les vois et j'entends leurs faibles cris. Que faites-vous renfermé avec ces oiseaux ? Êtes-vous en train de les ensorceler ?

— Des oiseaux, hum ! des oiseaux ! Elles ne sont pas plus des oiseaux que moi, elles sont vivipares et classées dans le même rang que les animaux, et que vous-même. L'autre jour, quand je vous ai envoyé mon Spallanzani, vous l'avez rejeté. Eh bien ! si vous l'aviez lu, vous ne seriez pas si ignorant ; une chauve-souris un oiseau !

— Allons, Van, ouvrez les fenêtres, j'ai mal au cœur.

— Mal au cœur ! qu'est-ce que cela fait, ne suis-je pas ici ? Je désire vous faire voir le secret de l'expérience. Ne croiriez-vous pas, en regardant leurs mouvements, qu'elles ont l'usage de leurs orbes visuels ? Imaginez-vous qu'ils ont été brûlés !

— Brûlés ?

— Oui, il y a une demi-heure.

— Quelle est la brute qui a fait cela ?

J'ouvris la porte et je vis accourir Zéla, qui me dit en pleurant :

— Je suis bien contente que vous soyez revenu ; cet horrible Indien jaune a attrapé des chauves-souris et il leur a arraché les

yeux avec des aiguilles brûlantes.

Voici ce qui était arrivé. En venant rendre visite à de Ruyter, le docteur avait trouvé des chauves-souris dans les trous d'un vieux mur en ruine. Il en avait attrapé trois, aveuglé deux avec un fil de fer rouge, et après avoir arraché les yeux à la troisième, il les avait mises en liberté dans la chambre, afin de voir s'il leur était possible de diriger leur vol avec la même rapidité et la même précision qu'avant d'être si horriblement privées de la vue. Van nommait cela une expérience intéressante, délicieuse, et surtout satisfaisante.

— Spallanzani, me dit-il, a fait ce même essai sur la chauve-souris ordinaire, mais moi j'essaie sur la classe vampire. Ce soir je résoudrai une autre question. On dit que les chauves-souris sont de si admirables phlébotomistes qu'elles insinuent leurs langues, – qui sont pointues comme les plus fines lancettes, – dans les veines des personnes endormies ; elles se servent de leurs longues ailes comme d'un éventail pour rendre le sommeil plus calme, puis elles extraient une énorme quantité de sang. Ces vampires ailés préfèrent les veines qui sont derrière le cou ou sur les tempes. Quelquefois la victime meurt insensiblement, affaiblie degré à degré par la perte de son sang.

Maintenant, capitaine, vous qui êtes jeune, échauffé, fiévreux ; vous dont les veines sont grandes et pleines, vous devez aller reposer cette nuit à côté de ce vieux mur. Je réglerai la quantité de sang qu'aspirera le vampire, et je m'engage à empêcher que vous saigniez après, ce qui constitue le seul danger de cette expérience. Pensez au bienfait dont vous doterez la science, car si le succès couronne notre tentative, les ventouses, les sangsues, enfin tous les moyens employés pour ôter le sang seront avantageu-

sement remplacés par cet inestimable phlébotomiste. Vers le matin nous ferons l'examen de la construction physiologique de la langue du vampire, car peut-être y découvrirons-nous un moyen pour perfectionner les lancettes dont on se sert usuellement.

Échauffé par ses désirs, le docteur devint éloquent, et son éloquence, que n'interrompit pas l'arrivée de de Ruyter et d'Aston, me faisait rire aux éclats.

Comme je savais qu'il était parfaitement inutile de disputer avec Van Scolpvelt, je me contentai de refuser nettement sa charmante proposition en lui exprimant l'horreur que je ressentais pour tout ce qu'il avait déjà fait.

Le docteur se tourna vers Aston et vers de Ruyter en les suppliant l'un et l'autre, toujours au nom de la science, de se soumettre à cette savante expérience. Mais les trouvant sourds à ses ardentes prières, le docteur donna à ses traits la mine la plus plaintive et la plus attendrissante, et dit à Zéla :

— Et vous, me…

La jeune fille n'en écouta pas davantage ; elle se sauva avec la rapidité d'un lièvre.

Van Scolpvelt gronda sourdement contre l'égoïsme des hommes, contre la légèreté d'esprit des femmes, puis il dit d'un air inspiré :

— Eh bien, ce sera moi ! oui, moi ! Je me coucherai auprès du mur ; qu'on m'y fasse immédiatement porter une couche ou des tapis suffisants.

q

Chapitre 61

Aston et moi nous nous jurâmes de punir Van Scolpvelt de sa cruauté envers les chauves-souris. Notre plan d'attaque fut arrêté, et pendant que de Ruyter tint compagnie au docteur, je me fis suivre de deux garçons noirs afin d'examiner sur toutes leurs faces les localités du puits. Bâti à la façon orientale, ce puits était large, profond, et des marches de pierre cassées, usées, conduisaient à la proximité de l'eau. Couchées au centre d'une végétation de plantes grasses, de fleurs gluantes, les marches étaient glissantes, et les excréments des chauves-souris, le passage des crapauds, ne contribuaient pas faiblement à les rendre fort dangereuses. Quand je fus parvenu, avec une peine inouïe, à descendre ce gluant escalier, je plongeai un bambou dans l'eau afin de me rendre compte de sa profondeur ; cette profondeur n'était que de trois pieds.

J'envoyai un garçon me chercher le hamac de de Ruyter, et nous le plaçâmes, la tête sur les marches du puits, en passant une corde dans les anneaux qui étaient à chaque bout ; à ces deux soutiens nous joignîmes une seconde corde mise transversalement, afin de donner de la roideur au hamac quand le docteur y serait étendu.

Les branches d'un grand arbre ombrageaient l'ouverture du puits, nous attachâmes une poulie à la plus forte des branches, à celle dont le feuillage nous parut assez épais pour dissimuler le jeu de la poulie. Ceci fait, j'instruisis les noirs de mes projets ; je leur appris les rôles qu'ils avaient à jouer, et je les emmenai à la maison, pour les habiller suivant les exigences du devoir qu'ils devaient consciencieusement remplir.

En entrant dans la salle pour appeler de Ruyter, – car il avait été convenu qu'Aston resterait avec le docteur pour l'amuser jusqu'à l'heure qui devait sonner le repas, – je fus obligé de m'arrêter pour écouter avec une juste admiration le discours prononcé par le savant Esculape.

— Je voudrais, criait Van Scolpvelt d'une voix stridente, je voudrais que ma mère ne m'eût point donné la vie, ou bien encore que cette vie m'eût été accordée par le ciel mille années avant cette époque de ténébreuse ignorance, époque désastreuse, qui laisse lâchement dépérir la science. Si les hommes étaient sages, sensés ou seulement raisonnables, ils eussent fait des prodiges pour activer la marche tortueuse de la science. Elle se serait avancée à la voix protectrice de l'encouragement, à l'aide des protections du pouvoir ; elle eût prospéré, grandi, et son éclatante lumière serait venue dissiper les sombres nuages qui nous enveloppent. Le chimiste et sa batterie galvanique ne seraient pas en train de détruire, mais de créer ! Ô ma mère, si vous étiez arrivée jusqu'à cette sombre période, si vous aviez connu une époque de faiblesse telle, qu'il soit impossible au savant de trouver un homme assez généreux pour se coucher auprès d'un puits ! Qu'auriez-vous dit dans la stupeur de votre affliction ? vous, ma mère, qui m'aimiez, vous qui ne révériez que la science et moi, votre unique enfant ; et, en aimant ce fils de vos entrailles, vous aimiez encore la science ! la science, à laquelle j'avais consacré mes jours et mes nuits ; et vous savez, ma mère, avec quelle ardeur les Van Scolpvelt ont poursuivi leur divine, leur sainte profession. Vous souvient-il encore du jour où les suites d'une trop grande application à l'étude vous donnaient une vive douleur à l'œil ? cette douleur s'augmenta, et je vous dis :

— Ma mère, si vous ne me laissez pas arracher votre œil, vous aurez un cancer.

— Mon fils, ôtez-le.

Ce fut votre seule réponse. J'enlevai à l'instant votre œil, et vous ne laissâtes échapper ni une plainte, ni un regret, ni un soupir ; votre beau front rayonna de joie, car la main de l'opérateur avait été calme, légère, sûre et ferme ; et, ajouta Van Scolpvelt avec exaltation, où trouveriez-vous aujourd'hui une pareille femme ?

Notre réponse fut un immense éclat de rire.

Van Scolpvelt se leva furieux ; il alluma, en grondant de sourdes paroles, l'inséparable amie de ses études, son écume de mer, et il se rendit au jardin en rappelant à Aston qu'il avait promis d'aller, d'heure en heure, lui rendre visite dans sa couche aérienne.

Nous préparâmes aussitôt les noirs aux rôles qu'ils avaient à jouer. Avec de la chaux liquide, de Ruyter dessina sur le corps nu des jeunes garçons des lignes blanches, et dont l'éclat ressortait vivement sur la teinte noire de leur peau ; ces lignes donnaient à nos acteurs une apparence de squelette réellement effrayante. Ce ne fut pas tout ; nous attachâmes à leur dos, en forme d'ailes, des archets malais couverts de papier noir rayé de blanc, ensuite nous leur mîmes entre les mains des aiguilles à coudre, liées ensemble avec du fil, mais séparées les unes des autres comme celles dont les matelots se servent pour tatouer leur peau.

Vers minuit, Aston et de Ruyter se placèrent au bout du cordage qui devait être hissé au moment du signal. Sans être ni vu,

ni entendu, je me glissai sous l'arbre qui avoisinait le puits, et les garçons spectres se cachèrent sous les buissons de chaque côté du hamac. Les noires chauves-souris voltigeaient les unes autour du puits, les autres au-dessus de la tête de Van Scolpvelt, qui était couché sur le dos, et qui semblait les regarder avec une anxiété curieuse et non effrayée. Van s'était muni d'un bandage, afin d'arrêter l'écoulement du sang, quand, en sa qualité de médecin, il se serait écrié : – Arrêtez ! assez !...

Le plus profond silence régnait dans le jardin. Je donnai le signal de l'entrée en scène. Aussitôt les spectres se levèrent, et leur voix criarde jeta un hurlement aigu ; ils battirent bruyamment leurs ailes, et vinrent envelopper le docteur dans les pans du hamac. Un second signal éleva l'amant de la science au-dessus de l'arbre, et, quand il redescendit à la hauteur du puits, les noirs gambadèrent autour du docteur et le piquèrent du bout de leurs aiguilles avec une rapidité si légère et à la fois si tourmentante, que le docteur dut se croire la proie d'un essaim de guêpes sauvages.

Après cette seconde scène, nous précipitâmes le hamac dans les profondeurs du puits ; alors le spectacle devint étrange : troublées dans leur retraite, les chauves-souris s'élancèrent dehors en battant confusément leurs ailes ; les crapauds et les rats augmentèrent le tapage, et ce fut la symphonie la plus horriblement discordante que j'aie jamais entendue. Quand le hamac fut posé au fond du puits, nous poussâmes ensemble le cri aigu des Indiens ; ce cri retentissant effraya tous les habitants du puits, qui sortirent en désordre de leur sombre demeure.

Pour nous, qui ne faisions que regarder dans le puits, ce spectacle était épouvantable, et pour celui qui était au centre même

de l'insurrection, il devait être horrible.

Je commençai à comprendre que mon espièglerie pouvait devenir dangereuse, et je fis part de mes craintes à de Ruyter.

— Ne vous tourmentez pas, me répondit-il, Van Scolpvelt a le cœur d'un stoïcien ; c'est sa philosophie ou sa peur, – car ces deux sentiments ne sont pas incompatibles, quoiqu'ils doivent l'être, – qui l'empêche d'appeler au secours.

— Chut ! dis-je tout bas, j'entends sa nageoire agiter l'eau ; il se remue, écoutez : son coassement s'élève plus haut que celui des crapauds.

Nous entendîmes Van marmotter des plaintes en faisant des effort inutiles pour se délivrer de sa prison. Il clapota dans l'eau quelques instants, et resta enfin silencieux.

Nous étions assez certains de ne faire qu'une méchanceté sans conséquence pour ne pas nous effrayer du silence de Van. Une heure s'écoula. À la dernière minute de cette éternité (pour le docteur), Aston se dirigea vers le puits d'un air nonchalant, parut très surpris de ne pas trouver le docteur, et l'appela en arpentant le jardin dans toutes les directions. J'avais suivi Aston, et nous approchâmes doucement du puits. Van se débattait dans l'eau en maudissant le jour de sa venue dans le monde, les chauves-souris, le puits et tous les diables qui se trouvaient dedans. Ces malédictions étaient proférées en hollandais, en latin et en anglais. Aston daigna enfin entendre la voix du docteur ; il s'exclama, s'attendrit, s'indigna, et nous courûmes chercher des cordes et des lumières.

Un garçon descendit dans le puits, attacha une corde autour des reins du docteur, et nous le hissâmes jusqu'aux dernières branches de l'arbre avec une telle rapidité, que le pantalon et la chemise du pauvre savant se déchirèrent par lambeaux.

Quand le docteur fut déposé par terre, il était tellement épuisé, tellement ému, qu'il lui fut à peine possible de respirer. La résurrection de Lazare ne donne qu'une faible idée de la figure de Van Scolpvelt, dont la pâleur livide prenait, sous la terne lueur de nos lanternes, des teintes cadavéreuses. La tête du docteur oscillait sur ses épaules ; ses jambes pliaient comme des bambous sous les caresses du vent ; son cou, ses mains et son front étaient couverts d'une vase verte ; ses cheveux longs et minces pendaient comme ceux d'une sirène ; les sourcils de Van se tenaient droits, et son regard effaré paraissait aussi bourru et aussi furieux que celui d'un chacal pris dans un piège.

Quand il se sentit en état de marcher, il nous tourna le dos et se dirigea vers la maison sans répondre un seul mot à nos pressantes questions.

— Eh bien, docteur, lui demandai-je, avez-vous vu les vampires ? Qui donc vous a poussé dans le puits ? Avez-vous été saigné ?

Van Scolpvelt me regarda d'un air féroce et ne répondit rien.

On lui prépara un verre de skédam ; il le but sans mot dire, passa une chemise et se coucha sur le divan de la salle.

q

Chapitre 62

Le lendemain, munis de nos lances, Aston et moi, nous grimpâmes le côté boisé de la montagne. Après avoir rôdé pendant quelque temps, nous suivîmes le cours d'une petite rivière qui était à moitié consumée par l'aride chaleur d'un temps sec et sans air. Les eaux de cette rivière serpentaient sous l'ombrage des arbres et des arbrisseaux qui, maintenus dans leur verdure par l'humide contact de l'eau, se penchaient amoureusement vers leur faible nourrice pour lui payer en retour de ses bienfaits le tribut de leur ombre.

Le soleil brûlant dévorait comme un ardent incendie tout ce qui affrontait ses rayons. Le chêne robuste, le fin pin, le palmier gigantesque, le teck majestueux, qui s'élèvent comme des chefs au-dessus de tous les arbres de la forêt, montraient tristement leurs cimes brûlées, séchées, presque anéanties par l'angoisse de la soif. Les bruyants perroquets étaient silencieux, et les singes inconstants, à moitié endormis, se traînaient sur les branches avec une apathie si nonchalante, qu'ils nous laissaient passer indifféremment.

Si je cherchais à attirer leur attention en leur jetant ma lance ou une pierre, ils montaient doucement et d'un air chagrin sur une branche plus élevée, ou bien encore ils changeaient simplement de place. Il n'y avait pas, sous ce ciel brûlant, un autre animal visible.

Notre vive jeunesse, notre santé de fer semblaient nous mettre à l'épreuve du soleil, car nous marchions joyeusement, insouciants de tous les obstacles que nous présentaient les buissons, les bambous et les ronces. Nous débarrassions les chemins avec

nos lances, et nous nous faisions un passage aussi adroitement que les sangliers dont nous cherchions les traces.

En traversant la rivière pour rentrer au logis (midi venait de sonner dans nos estomacs), nous fûmes étonnés d'entendre tout près de nous la détonation d'une arme à feu. Cette détonation, dont le silence tripla la sonorité, fut semblable à celle d'un coup de canon, car elle se répéta de rocher en rocher.

Dans une seconde, tout le bois fut en confusion ; tous ses hôtes, effrayés, s'agitèrent. Nous courions vers l'endroit d'où le coup de mousquet avait dû partir, quand un sanglier, suivi par une litière de petits, qui joignaient au cri de leur mère leur timide voix, passa rapidement devant nous.

Nous nous jetâmes hardiment à la poursuite de cette précieuse bande. La féroce mère se retourna et mit sa poitrine entre ses enfants et nos armes.

Je voudrais que ma bonne mère pensât ainsi quelquefois aux siens ; mais il y a si longtemps qu'elle leur a donné le jour, qu'il est bien possible qu'elle ne s'en souvienne plus.

Je devançai Aston, et je me précipitai au-devant du sanglier. Ma lance se brisa, car le coup, mal dirigé, ne fit qu'effleurer la peau dure et ridée de l'animal. La terre, sèche et glissante, me fit perdre pied, et je tombai devant la bête. Je saisis le petit poignard que j'avais dans ma poitrine, et, sans m'effrayer des regards féroces et des défenses énormes de mon ennemi, j'allais l'attaquer quand Aston me cria :

— Restez tranquille ! ne bougez pas !

Je retins mon haleine, et je sentis la lance d'Aston glisser au-dessus de moi. Elle atteignit le sanglier au cœur, et la bête, expirante, tomba sur moi.

Une voix inconnue s'écria aussitôt et d'un ton ravi :

— Cette belle personne fera des jambons excellents. Je l'emporterai là-bas pour la saler et la préparer.

Et au même moment quelqu'un, le propriétaire de la voix, empoigna mes jambes.

— Que je sois pendu si vous faites cela ! m'écriai-je en me levant et en regardant le personnage, qui n'était autre que Louis, arrivé le matin à la maison avec une provision de vivres.

— Ah ! me dit-il, je ne vous avais pas vu. Le beau porc !

Et le munitionnaire riait de plaisir, se régalait en imagination sur le cadavre encore chaud de la victime d'Aston.

Tout à coup l'attention de Louis fut attirée par les cris des pourceaux, qui couraient éperdus en cherchant leur mère çà et là.

— Comment ! cria-t-il, elle a des petits et vous ne me le dites pas ?

Nous réussîmes sans peine à attraper tous les orphelins. Louis les dorlota, les caressa ; il les pressa dans ses bras en les appelant ses jolis petits chéris.

— Ne pleurez pas, mes amours, leur dit-il ; je vous donnerai des soins aussi tendres que ceux que vous a prodigués votre mère.

En achevant cette bienveillante promesse, Louis se tourna vers nous.

— Avez-vous faim ? nous demanda-t-il ; si vous le voulez, je vais allumer du feu, afin de faire cuire deux de ces petits ?

— Sur quel animal avez-vous tiré un coup de fusil, Louis ?

— Ah ! c'est vrai. J'ai tiré, et fort adroitement. Je l'avais tout à fait mis en oubli ; mais, avant de vous montrer ma victime, laissez-moi attacher les jambes de ces belles petites créatures. Mon fusillé n'est pas encore mort.

Après avoir enchaîné ses jolis petits chéris, Louis nous montra un arbre sur une branche duquel était couché un énorme babouin.

Les entrailles de la pauvre bête sortaient de son corps au milieu d'un ruisseau de sang.

Quoique à l'agonie, il se collait à l'arbre avec ses pieds de derrière.

À notre approche, il nous fit la grimace et se mit à caqueter.

Louis rechargea son fusil, et, quand il dirigea le canon vers l'arbre, la pauvre bête parut désespérée ; sa colère se changea en peur, elle nous jeta un regard pitoyable et fit un dernier effort pour fuir vers une branche moins à portée des coups de son ennemi. Ce mouvement fut fatal au babouin, car il tomba sans vie au pied de l'arbre.

Louis sauta sur le singe, le saisit promptement par la nuque et lui coupa la gorge.

Cette action ressemblait tellement à un homicide, que je frissonnai.

— Allons-nous-en, dis-je d'un ton impatienté ; laissons-le, laissons-le !

— Pourquoi ? demanda Louis ; moi je veux l'emporter, la chair du singe est excellente : si vous ne savez pas cela, vous ne savez rien du tout.

— En vérité, s'écria Aston, cet homme est un cannibale, allons-nous-en.

Nous quittâmes Louis en lui promettant d'envoyer une litière et des domestiques pour enlever le sanglier.

q

Chapitre 63

Notre première rencontre fut celle de Van Scolpvelt, qui, assis sous une haie de poiriers épineux, dévorait du regard et de la pensée les caractères d'un grand in-folio ouvert devant lui. De temps à autre il s'occupait attentivement à regarder, à l'aide d'un microscope, un objet d'abord invisible à nos yeux.

Van Scolpvelt ne fit pas le moins du monde attention à notre approche. Il continua à tenailler avec un petit couteau un malheureux hérisson.

— Regardez, dit-il à Aston d'un ton dur, regardez cet héroïque animal ; je le perce de part en part, il est vivant, il a des muscles,

des nerfs, et cependant il ne remue pas, il ne se plaint pas, il ne fait pas le moindre bruit, il ne trouble pas inutilement, sottement, le cours d'une savante expérience : que ce calme dévoué soit une leçon pour vous !

En entrant dans la maison, nous trouvâmes de Ruyter occupé à parcourir des journaux et à feuilleter des livres nouvellement arrivés.

— Jetez un coup d'œil sur les papiers du grab, me dit-il en me les montrant du regard ; ils sont dignes d'intérêt.

— Mon cher de Ruyter, dit Aston, je vous renouvelle devant Trelawnay une prière que je vous ai déjà faite : celle de livrer à la publicité les charmants récits que renferme votre journal particulier.

J'attendis avec impatience la réponse de de Ruyter, et elle frappa vivement mon esprit.

— Si j'étais ambitieux, nous dit-il, si j'aspirais à la vaine gloire de rendre mon nom immortel, et si pour le faire je n'avais qu'à écrire, je n'écrirais pas. Quand la vie d'un homme est pure de toute mauvaise action, quand elle est brillante et sans tache, il a conquis, par l'effort seul de sa volonté, la plus appréciable des gloires, celle de l'estime de ses concitoyens.

Il y a peu de héros grecs et romains qui aient été des auteurs, et cependant leurs noms, illustrés par leurs actions, se sont perpétués jusqu'à nous. Eschyle, Sophocle sont lus ; mais Socrate, Timoléon, Léonidas, Portia et Arie sont admirés et connus. Les éclatantes actions de l'héroïsme, de la dévotion, de la générosité, les ont préservés de l'oubli. L'immortalité qui est conquise par la

conduite est la plus honorable. Il y a des milliers de gens qui sont incapables de comprendre les idées d'un grand auteur, mais qui s'échauffent et qui brûlent de plaisir en écoutant le récit d'une action noble et généreuse.

Pour en revenir à la demande que vous m'avez faite, je ne puis en satisfaire les désirs, parce que je ne tiens qu'à une seule chose, et cette chose est la bonne opinion, l'estime, l'amitié de ceux que j'aime. Je tiens à la vôtre surtout, mes chers amis, et j'y attache plus de valeur qu'à l'approbation du gouvernement français, qui m'a écrit ici, mon cher Aston, que vous deviez être emprisonné en attendant la possibilité d'un échange. Cet ordre n'a point de personnalité, mais, en égoïste, je vous offre votre liberté sans conditions, et je vous donnerai un passage dans un de vos ports, aussitôt que la vie de ma résidence vous paraîtra fastidieuse.

— Si vous attendez cette époque pour m'embarquer, mon cher de Ruyter, j'ai de longs jours devant moi, car bien certainement elle n'arrivera jamais. Jusqu'à présent j'ai à peine joui d'un plaisir vrai ou ressenti une joie qui puisse être comparée à celle qui remplit mon cœur depuis que j'habite votre résidence. Je suis parfaitement heureux ici, et je n'y éprouve pas un désir qui ne soit à l'instant satisfait. Le seul nuage qui obscurcisse mon bonheur est l'incertitude de sa durée. De sorte, mon cher de Ruyter, que je me vois obligé de vous confesser sincèrement que mes lèvres démentiraient mon cœur si je vous remerciais, en voulant les mettre à profit, des bonnes intentions que vous avez pour moi en me rendant libre.

— Épargnez-vous cette inutile phraséologie, répondit de Ruyter en se levant et en serrant la main d'Aston ; vous vous plaisez ici, restez-y, amusez-vous et laissez-moi arranger le reste. Je mé-

nagerai le commandant, et, d'après ce que vous m'avez dit de vos affaires, votre séjour au milieu de nous ne peut vous faire aucun tort dans votre profession.

— Que ma profession soit maudite ! s'écria Aston lorsque de Ruyter eut quitté la salle. Je n'étais qu'un enfant quand je suis entré au service, et je n'ai été qu'un imbécile de persister dans cette carrière ; elle ne me laisse voir dans l'avenir ni gloire ni fortune, et je me sais incapable aujourd'hui de remplir un emploi sérieux et productif. Je suis dans la marine depuis l'âge de dix ans, et j'en ai vingt-cinq. Je n'ai jamais séjourné trois mois consécutifs sur terre ; ma peau est noircie par le soleil, mes cheveux presque blanchis par les orages ; je possède des cicatrices, le rang de lieutenant, et voilà tout ce que j'ai gagné et probablement tout ce que je gagnerai.

— Oui, ajoutai-je, et vous aurez de plus, dans vos vieux jours, une bonne place à l'hôpital de Greenwich, une jolie petite cabine grande de six pieds, mais toute à vous seul ; des vivres, un jardin planté de choux pour promenade, et trois sous par jour, juste assez pour acheter votre tabac. Que peut-on désirer de plus ?

Aston continua de se plaindre, de maugréer, et moi de lui donner pour consolation la perspective de l'hôpital.

— Croyez-moi, mon cher Aston, lui dis-je en quittant le ton de la plaisanterie, abandonnez la carrière maritime ; vous la suivez sans espoir de promotion, et elle ne vous mènera pas à la gloire. Puisque vous n'avez point de fortune, associez-vous avec nous, et bien certainement, au bout de quelques années, vous aurez une aisance qui vous permettra de jouir en repos de la seule ambition de votre cœur : celle de consacrer vos jours à la culture de la

terre. Car, continuai-je, un homme sans argent n'a point de patrie. D'ailleurs, Aston, vous êtes Canadien, et, si vous allez en Angleterre sans argent, vous serez obligé de vous apercevoir qu'à l'entrée des villes il y a de laides affiches, des affiches très désagréables à la vue, quoique proprement peintes, et qui glissent dans l'intelligence des arrivants pauvres de malhonnêtes insinuations ; quelque chose comme ceci : « Les mendiants ne sont pas reçus ici », de sorte que Greenwich…

Aston se leva, saisit une lance, et je me sauvai en riant par la fenêtre.

Aston refusait d'écouter avec sérieux mes propositions, et il m'était impossible de lui infuser mes goûts et les principes qui en dérivaient.

Quant à de Ruyter, il ne songeait même pas à lui demander quel parti il voulait prendre.

C'était assurément un excès de délicatesse, car Aston et lui étaient des amis sérieux et inséparables.

Je me rendis au port, où était amarré le grab, pour donner aux hommes une considérable portion de leur part de prise. J'en congédiai un grand nombre, ne laissant sur le grab que les hommes nécessaires au vaisseau. Je dis au rais que deux fois par semaine je me rendrais à bord du grab, et qu'à son tour il viendrait nous voir à la résidence.

Quand j'eus réglé tous les comptes qui regardaient le grab, je me dévouai de cœur, de corps et d'âme aux plaisirs de la vie rurale.

Presque tous les jours j'explorais l'île dans une nouvelle direction ; je découvrais les endroits bien fournis de gibier, les rivières et les lacs riches en poisson ; quelquefois de Ruyter était mon guide ; mais plus souvent encore je servais de cicerone à Aston.

Quand le jour était bon pour la chasse, nous allions tous ensemble, chargés de provisions, dîner à l'ombre des bois. Dans ces occasions, comme il n'y avait presque rien à faire sur le grab, Louis était notre pourvoyeur. Si le temps se montrait favorable aux travaux du jardin, nous passions la journée à planter, à bêcher, à arroser. L'orage, la pluie ou les variations capricieuses de l'atmosphère nous trouvaient dans la salle escrimant, lisant, écrivant ou dessinant. Nous évitions autant que possible l'ennui d'aller à la ville, et nous répondions assez mal aux invitations journalières qui nous étaient faites par la femme du commandant, ainsi que par les officiers et les marchands. De Ruyter et, pour dire la vérité, chacun de nous détestait ce qu'on appelle le monde. En conséquence, mon ami avait, pour y construire son habitation, choisi un endroit presque inaccessible, surtout dans la saison des pluies. Il fermait ainsi avec finesse l'entrée de sa solitude aux paresseux, frivoles et ennuyeux visiteurs. À ce propos, de Ruyter citait les paroles de Morin, philosophe français, qui disait :

« Ceux qui viennent me voir me font un honneur, mais ceux qui s'en abstiennent me font une faveur. »

Quand quelques personnes de Port-Louis se hasardaient à venir nous rendre une visite, leurs discours n'avaient qu'un sujet, celui des dangers qu'ils avaient affrontés en passant à gué les rivières et les marais. En écoutant ces lamentations, de Ruyter souriait avec malice, et il montrait qu'on pouvait remédier au mal par quelques travaux dont il avait déjà le plan.

— Au retour de mon prochain voyage, ajoutait-il, mes projets prendront une forme, je ferai construire une route directe d'ici à Port-Louis.

Quand les niais visiteurs nous avaient débarrassés de leur présence, de Ruyter s'écriait :

— Comment s'y sont-ils pris pour arriver ici avec tant de facilité ? Il faut que nous enfermions l'eau, afin d'augmenter le marécage des prairies, la force du torrent et les vibrations du pont de bambou. Malgré cet amour de la solitude, de Ruyter n'était pas insociable ; les hommes de cœur, de talent ou d'esprit, en un mot, les hommes estimables étaient les bienvenus, et quand la porte de la maison s'ouvrait devant eux, de Ruyter serrait leurs mains, et chaque trait de son visage exprimait le plaisir. De Ruyter sentait et faisait sentir que l'offre de son hospitalité, que l'acceptation de cette offre étaient des deux parts une grande preuve d'amitié.

Plus le séjour de ces personnages privilégiés et dignes de l'être était long, plus de Ruyter paraissait content. J'ai vécu dans peu de maisons (celles des hommes mariés sont en dehors de la question) où les convives, ainsi que leur hôte, eussent le droit de jouir d'une liberté égale à celle qui régnait chez de Ruyter. Si les hommes qui s'appellent gentlemen ressemblaient à de Ruyter, ils n'auraient pas besoin de grands mots, de vernis sur leurs bottes et d'amidon à leur chemise pour se distinguer du commun des martyrs.

Ma petite épouse, orpheline, ne connaissait point la civilisation, que le ciel en soit béni ! car sa timidité naïve et vraie était celle du pigeon ramier et non la mine affectée d'une coquette.

Pauvre chère enfant, elle croyait que son mari seul avait le droit d'occuper ses pensées, et elle ne s'imaginait pas qu'en Angleterre la fashion fait de ce sentiment un crime plus odieux que celui de l'adultère.

Les circonstances de notre première rencontre, notre vie sur le vaisseau et enfin notre séjour sous le même toit achevèrent en peu de temps de former un lien d'intimité qui, dans d'autres circonstances, eût demandé bien des mois.

D'ailleurs les coutumes arabes, toutes favorables au mari, le dispensent sagement du fatigant ennui de faire la cour. Je dis sagement, parce que, quand on offre son amour à une femme jeune et belle, le jugement est aveuglé par la passion. En Orient, les choses sont mieux arrangées, le procès est court ; les parents, dont la raison est formée et les passions flétries, se chargent de tous les préliminaires nécessaires à la conclusion du mariage. L'époux et l'épouse se voient et sont mariés dans la même heure ; « car, disait le vieux rais, et il était savant, les jeunes hommes et les jeunes femmes ressemblent à du feu et à de la poudre ; en conséquence, on doit les séparer ou les unir. »

En Europe, les jeunes gens parlent du bonheur domestique et de l'affection conjugale avec enthousiasme, et j'ai vu des maris écouter ces paroles en faisant des grimaces de possédé ; quelques-uns, c'est vrai, ont la tête aussi dure que celle d'un bélier, et leur peau est à l'épreuve des coups de leur femme et endure le joug avec magnanimité. C'est dans l'Est que règne en triomphe l'amour conjugal ; là, les gens non mariés sont les seuls à peu près qui soient pauvres, abandonnés et méprisés.

Quoique jeune, Zéla était sensée ; la mort de son père, sans être mise en oubli, ne laissait plus dans son souvenir que la trace d'une affliction calme, sereine, et dont la force avait été amortie par les sentiments d'un amour protégé par les volontés paternelles.

J'apprenais l'anglais à Zéla ; elle me donnait quelques notions de la langue arabe, et nous passions de longues heures à étudier ensemble. Zéla était une bonne élève, et la seule punition que je me permettais de lui infliger pour une faute de paresse ou de négligence était un déluge de baisers sur son beau front.

Ma femme m'accompagnait dans mes promenades, et, armée d'une légère lance, elle nous suivait dans les bois et sur les montagnes. Son corps de fée, souple et délicat, était doué, malgré cet extérieur de faiblesse, d'une force et d'une agilité merveilleuses. Si nous étions arrêtés dans notre course par les eaux d'un torrent ou par la profondeur d'un ravin, je portais Zéla dans mes bras.

Notre bonheur ne pouvait plus s'accroître, car il était parfait, absorbant, et nous ne pensions pas plus aux autres, quand nous étions ensemble, qu'aux événements qui pouvaient se passer dans la lune ou dans les étoiles.

Ceux qui demeuraient avec nous occupaient la petite part de pensées et d'affection qui pouvait, sans lui nuire, être dérobée à notre profonde tendresse. Aston et de Ruyter sympathisaient avec nos sentiments, et regardaient avec admiration un amour si étrange et si en dehors de toute comparaison.

q

Chapitre 64

Nous jouissions depuis quelques mois du calme bonheur d'une vie tranquille, quand des nouvelles inattendues firent prendre à de Ruyter la résolution de se mettre en mer. L'esprit de notre commandant ne pouvait se permettre aucun repos quand un but à atteindre fixait son attention. Il était donc, dans chaque circonstance et dans les diverses occupations de sa vie, entièrement absorbé par les causes ou par les choses qui réclamaient son expérience et ses soins.

En arrivant chez lui, de Ruyter s'était dépouillé de son costume de marin pour revêtir celui de planteur, et, avec la blanche veste du colon, il en avait pris le caractère. Ce vêtement seyait si bien à la belle figure de de Ruyter, qu'un étranger aurait pu croire qu'il n'en avait jamais porté aucun autre. Exclusivement occupé de jardinage, d'agriculture, de tailles et de semences, de Ruyter n'allait jamais au port ; il détestait l'odeur du goudron, et nous disait avec le plus grand sérieux :

— La vue de la mer me donne mal au cœur, et je maudis sa brise, car elle déracine mes cannes à sucre et détruit mes jeunes plantes. Cette haine du moment s'étendait si loin, qu'une défense expresse interdisait dans la conversation toute phrase nautique et dans les repas la présence des viandes salées.

Un jour, occupé dans le jardin à transplanter des fleurs, je fus tout surpris de m'entendre appeler par de Ruyter de la manière suivante :

— Holà ! mon garçon, venez à l'avant, nous avons besoin de vous.

— À l'avant ! m'écriai-je en rejetant aussitôt ma bêche, et je courus vers la maison tout disposé à gronder de Ruyter, mais je fus arrêté dans mon projet par l'étonnement que me causa l'occupation de mon ami.

Le parquet était couvert de cartes maritimes, d'instruments nautiques, et, agenouillé devant ces cartes, de Ruyter mesurait la longueur des distances à l'aide d'une échelle géographique et d'un compas. La grande et maigre forme du rais arabe était penchée sur mon ami, et il désignait avec sa main osseuse un groupe d'îles dans le canal de Mozambique.

De Ruyter était si attentivement occupé de son travail, qu'au premier moment il ne s'aperçut pas de mon entrée ; je me mis donc à examiner sa mobile physionomie. Le nuage qui pendant les jours de calme couvrait les yeux de de Ruyter s'était évaporé ; ils brillaient d'un éclat étrange et donnaient à sa physionomie un air visible de satisfaction. De la figure de de Ruyter mon examen tomba sur celle du rais, mais les traits en étaient aussi immobiles que la proue d'un vaisseau. Bruni par le goudron et par les tempêtes, le visage du vieux marin ressemblait à un antique cadran solaire dont la surface corrodée ne marque plus les heures.

— Mon garçon, me dit de Ruyter en levant la tête, il faut que nous nous mettions en mouvement. Donnez l'ordre de brider nos chevaux, nous allons nous rendre au port.

Quand j'eus rempli les désirs de de Ruyter, il changea de costume et nous nous mîmes en route.

Le cheval de de Ruyter n'allait pas assez vite au gré de l'impatience de son fougueux cavalier.

— Laissons là ces paresseux, dit-il en mettant pied à terre, ils ne sont bons que pour des moines. Traversons les collines à pied avec notre boussole.

Un domestique qui nous avait accompagnés prit les chevaux, et nous nous élançâmes en avant avec une rapidité égale à l'essor d'une grue.

Une barque nous porta sur le grab, et de Ruyter, en reprenant son autorité, si bien mise en oubli depuis quelques mois, fit lever d'un regard les nonchalants Arabes couchés sur le pont, mit d'un geste tout l'équipage à ses ordres. Les nouveaux mâts, les barres et les voiles étaient en partie terminés ; le fond du vaisseau avait été caréné, sa proue allongée, car le grab se dessinait en corvette.

Quand de Ruyter m'eut fait connaître ses intentions, quand il eut donné ses derniers ordres, il débarqua avec le rais pour recruter dans Port-Louis les hommes de son équipage, acheter les provisions et terminer toutes ses affaires. Aussitôt que la population flottante de la ville eut appris que de Ruyter avait besoin de volontaires, des aventuriers, des matelots de toutes les nations vinrent en foule lui offrir leurs services.

Le nom de de Ruyter était un aimant attractif pour tous ces hommes, et celui qui avait le bonheur d'être engagé pour un voyage croyait sa fortune faite ; au lieu de fuir la rencontre de ses créanciers, il flânait nonchalamment dans les rues, buvait et se querellait chez le marchand de vin, promenant ensuite d'un air vainqueur la volage maîtresse qui avait fui pendant les jours de tempête.

De Ruyter était fort difficile dans le choix de ses hommes, surtout lorsqu'il les prenait parmi les Européens ; et, pour dire la vé-

rité, il ne s'adressait à eux que dans les cas d'extrême urgence, car l'expérience lui avait appris combien il est difficile de gouverner de pareils vagabonds. Quand de Ruyter eut fait son choix, il chargea le vieux rais de compléter le nombre voulu pour son équipage avec des Arabes et différents natifs de l'Inde, tâche que l'encombrement des gens oisifs et de bonne volonté rendait extrêmement facile. Pendant ce recrutement, je travaillais ferme à bord du grab (je continuerai toujours de désigner ainsi le vaisseau, car il subira plusieurs transformations, et mes lecteurs pourraient se fatiguer d'un continuel changement de nom).

Après quelques jours de travail, au lieu de ressembler à une carène flottante, le grab eut les allures d'un vaisseau de guerre ; ses côtés étaient peints en couleurs différentes, l'un entièrement noir, l'autre traversé par une grande raie blanche. En me faisant comprendre qu'il irait seul en mer, de Ruyter m'avait dit :

— Je pars pour intercepter quelques vaisseaux anglais dans le canal de Mozambique, et je ne serai absent que pendant un mois ou six semaines. Employez ce temps à vos plaisirs, surveillez les plantations, et faites achever les travaux que nous avons commencés. Vous semblez être si parfaitement heureux ici, vous êtes devenu un si bon planteur, et il y a tant de choses là-bas qui exigent la présence d'un maître, qu'il vaut mieux, puisqu'un de nous doit rester, que ce soit vous, mon cher Trelawnay. D'ailleurs, en admettant même que votre présence ne soit pas indispensable au bon ordre de ma maison, une cause sérieuse vous obligerait à y rester : il est impossible que nous abandonnions Aston à lui-même.

À mon retour, je vous communiquerai les projets que j'ai en vue, projets qui sont fort importants ; ainsi donc, attendez-moi

patiemment ; sitôt rentré, nous arrangerons le grab, nous nous embarquerons tous et nous conduirons Aston dans une colonie anglaise.

Quand de Ruyter eut complété ses approvisionnements, nous fîmes un festin sur le grab, et à la fin de cette apparente réjouissance, nous nous séparâmes.

De Ruyter leva l'ancre avec le vent de la terre, et le matin de son départ, aux premiers rayons du jour, Aston et moi nous grimpâmes sur une hauteur pour voir le grab, dont la carène noire et les ailes blanches effleuraient l'eau comme un albatros.

Ma vie de planteur reprit son cours ; c'était une vie calme et heureuse, embellie surtout par mon amour pour Zéla, qui n'avait point diminué. Tous les jours je découvrais en elle une qualité nouvelle, une qualité digne d'admiration.

Zéla était ma compagne inséparable, car je pouvais à peine supporter qu'elle me quittât un instant, et mon amour était trop profond pour craindre la satiété. Mon imagination n'errait loin de Zéla que pour la comparer avantageusement à tout ce qui l'entourait.

La jeune fille s'était si bien enlacée autour de mon cœur, qu'elle était devenue une partie de moi-même ; la vivacité de nos sentiments, si libres de s'épancher dans la solitude, s'était journellement accrue, et nous nous aimions d'une affection dans laquelle se rencontraient tous les intérêts de notre vie. Je ne me rendais à Port-Louis que dans le cas d'absolue nécessité, ou quand mon devoir et le souvenir des recommandations de de Ruyter me forçaient à aller rendre une visite au commandant de la ville. La femme de cet aimable Français, qui était vraiment une

bonne créature, conservait sa prédilection pour moi ; elle aurait bien voulu non seulement me garder dans sa maison, mais encore obtenir une visite de Zéla.

— Cette jeune fille, me disait-elle, deviendrait un bijou de grand prix si vous l'initiiez aux élégantes manières du monde.

J'étais trop profondément dégoûté des femmes polies et maniérées pour partager l'opinion de la femme du commandant. Même dans leur extrême jeunesse, la beauté des femmes civilisées est sinon détruite, du moins amoindrie par les mains officieuses des maîtres de danse, de musique, qui leur apprennent une grâce affectée, sans charme, gauche, et quelquefois même malséante.

Quand on présente ces pauvres jeunes filles dans le monde, elles y sont minutieusement examinées par ces êtres qu'on appelle gentlemen, titre qu'ils ont gagné en buvant, en dansant ou jouant aux cartes. Si la jeune fille est riche, un joueur sans argent l'épouse pour remettre un peu d'ordre dans le dérangement de sa fortune ; mais si elle est pauvre, elle doit passer sa vie à attendre le hasard, qui, en la sauvant des pièges tendus à sa vertu, doit lui donner une position honorable. Je savais donc tout ce que Zéla avait à craindre du contact des femmes et du regard des hommes, et je tenais à la laisser dans toute la candeur de sa sauvage naïveté.

q

Chapitre 65

De Ruyter était absent depuis cinq semaines, quand je fus éveillé un matin par l'arrivée d'un homme qui venait m'annoncer que le grab était amarré dans le port de Saint-Louis.
Sans prendre le temps d'adresser au messager une seule question, je sautai hors de mon lit, je traversai à grands pas le bois encore obscur, et je grimpai sur le Piton du Milieu avec l'agilité d'un chevreuil.

Le jour était encore trop assombri par les vapeurs du crépuscule pour qu'il me fût possible, d'une hauteur d'où cependant je dominais la ville, de distinguer dans le port autre chose qu'une masse confuse de carènes et de mâts.

Je poursuivis ma course dans la direction de Saint-Louis, et j'aperçus bientôt le corps noir, long et bas du grab, dont les mâts s'élevaient au-dessus de tous les autres vaisseaux. Il était amarré en dehors du havre, sur le point de hausser son drapeau.

À la longueur d'un câble, derrière le grab, je vis le beau schooner américain, qui flottait aussi légèrement sur la mer troublée – le vent avait été frais pendant la nuit – qu'une mouette peut le faire. Le schooner avait quitté l'île Maurice pour Manille et devait retourner en Europe. J'étais donc fort étonné de le voir hisser un pavillon français et un drapeau anglais en dessous. Que voulait dire cela ?

Certainement ce vaisseau n'était pas arrivé au port en même temps que de Ruyter. Je descendis la colline, et d'un pas rapide je gagnai le port.

Une fois arrivé là, il me fallut perdre quelques secondes à la recherche d'un bateau qui pût me conduire sur le grab. Mon impatience ne me permit pas de consacrer un quart d'heure à parlementer avec un batelier. Je saisis un canot, des rames, et je volai vers le grab avec la légèreté d'un oiseau. La voix claire et sonore de de Ruyter frappa mon oreille ; je bondis sur le pont, et nos mains se joignirent dans une fiévreuse étreinte.

La main gauche de mon ami était enveloppée dans une écharpe. Trop essoufflé pour parler, je lui fis un signe qui demandait avec instance comment il avait été blessé.

De Ruyter sourit et me montra le schooner.

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je.

— Descendons, mon cher Trelawnay, je vous raconterai tout ce qui s'est passé.

Après avoir croisé, pendant quelque temps sur la côte au nord du canal de Mozambique, j'appris qu'une frégate anglaise était entrée dans Moka pendant un orage. Pour l'éviter, je dirigeai ma course vers des îles entourées d'un banc d'ambre.

En naviguant je voyais, ou plutôt je croyais voir, car l'obscurité de la nuit ne laissait rien distinguer, des lumières bleues et des roquettes à notre côté sous le vent. Croyant que c'était un jeu de la frégate, je m'éloignai autant que possible. Vers la pointe du jour le vent s'abaissa, et bientôt après, à ma grande surprise aussi bien qu'à ma grande joie, j'aperçus une voile de notre côté, sous le vent, et cette voile n'était certainement pas la frégate. Le vaisseau se trouvait placé trop loin de moi pour reconnaître à quel pays il appartenait. Nous déferlâmes nos voiles de perroquet, et

nous nous dirigeâmes vers l'étranger. Il nous fut facile de l'approcher, car il était en panne, et la cime de son mât était brisée.

Quand je fus près du vaisseau, l'examen de son corps et de ses mâts me fit découvrir que c'était notre schooner de Boston, – qui l'avait vu une fois ne pouvait l'oublier. – Doublement empressé de lui porter secours, je chargeai le grab de toutes ses voiles, et sa mince et longue proue s'ensevelit dans les vagues au point de me faire croire qu'à notre tour nous allions être démâtés. Les faibles barres du grab pliaient comme des bambous, et les étais de ses mâts, si forts et si élastiques, se brisaient comme du fer fondu, non parce qu'il y avait trop de vent, mais parce qu'il n'y en avait pas assez. Dès que j'eus montré mon drapeau, une sorte de terreur se répandit sur le schooner, et je fus surpris de le voir, malgré sa faiblesse, mettre à la voile et s'éloigner de nous.

Vous savez que le grab navigue mal devant la brise. Heureusement que le schooner avait la même difficulté à surmonter. Cependant il levait sa voile carrée, et avec sa grande voile il semblait nous tenir tête. Au moment où, fort intrigué de la fuite du schooner, j'allais essayer d'activer la marche du grab, un homme stationné sur le mât cria : « Une autre voile étrangère au côté sous le vent ! » Pendant que je réfléchissais sur tout ce que cela voulait dire, le mât de misaine du schooner se brisa en deux. Je chargeai le grab de voiles, et je me mis à portée du canon du schooner avant qu'il eût eu le temps de se débarrasser ou de retrancher le mât, qui bientôt après flotta auprès de nous. Pour lui faire montrer ses couleurs, je tirai un coup de canon ; mais il ne se montra point jusqu'à ce qu'un second coup, chargé à balles, fût tiré audessus de lui. Alors, hissant un pavillon anglais, il nous laissa pénétrer le mystère de sa fuite.

Le schooner avait été pris par la frégate, dont nous apercevions de loin les voiles, et les deux vaisseaux avaient été séparés par les rafales de la nuit ; il ne fallait donc pas perdre de temps pour s'en emparer. Quoique très éloignée, la frégate était sous le vent ; mais la grande distance qui nous séparait et la petite taille du grab nous laissaient l'espérance de n'avoir pas été aperçus. Nous avions de grandes difficultés à surmonter, car le courage des marins anglais ne peut s'affaiblir, quelque horrible que soit la situation dans laquelle ils se trouvent. Après s'être débarrassé des débris de son mât de misaine, le schooner dirigea sa course vers sa compagne et commença à faire feu sur nous avec tous les canons qu'il put décharger. Bientôt, côte à côte de lui, je fus forcé de lui donner plusieurs volées de canon, et, en restant entre le schooner et la frégate, nous lui ôtâmes toute possibilité de se sauver. Alors il baissa son drapeau, et j'en pris possession.

— Mais, de Ruyter, vous oubliez de me dire combien vous avez perdu d'hommes, et quelle gravité a la blessure qui vous prive de l'usage de votre bras.

— Nous avons eu un homme de tué, deux de blessés, et ma nageoire atteinte par une balle.

— La blessure n'est pas sérieuse, j'espère ?

— Non, ce n'est rien.

— Comment ! s'écria notre vieil ami Van Scolpvelt, qui venait d'entrer dans la cabine les mains chargées d'emplâtres et de ciseaux ; qu'appelez-vous rien ? Moi qui exerce ma profession depuis près de cinquante ans, je puis dire que je n'ai jamais vu une contusion aussi dangereuse. N'y avait-il pas deux doigts lacérés et l'index tout à fait brisé ?

— Bah ! répondit de Ruyter, deux doigts collés ensemble, voilà tout…

— Oui, dit le docteur en regardant d'un air joyeux la main à laquelle il allait donner des soins.

Quand il eut enlevé les bandages, il la posa sur la table en s'écriant :

— Si je n'avais pas coupé l'index et enlevé chaque morceau d'os fracassé, si vous aviez eu le malheur d'être traité par un autre médecin que moi, vous auriez non seulement perdu un doigt, mais encore la main entière ; et maintenant vous appelez cela rien ! Oui, vous avez raison, quand je les soigne, les blessures ne sont rien ; je les guéris. J'opère si doucement !

Ici le docteur appliqua sur la blessure une compresse d'eau-forte.

— Mes patients sont plus portés à dormir qu'à se plaindre.

Voyant que de Ruyter souffrait, je dis à Van :

— C'est-à-dire que vous faites souffrir vos patients jusqu'à ce qu'ils tombent dans l'insensibilité.

Sans me répondre, Van regarda de Ruyter.

— Je suis content de vous voir souffrir, dit-il d'un ton cruellement calme.

— Que le diable vous emporte ! s'écria de Ruyter.

— J'en suis enchanté, reprit le docteur sans faire la moindre attention aux paroles de de Ruyter, car c'est une preuve que la sensibilité des chairs va vous être rendue. Je vois aussi que le

muscle granule. Je vais dompter l'enflure, et votre main sera bientôt guérie.

Le vieux Louis vint me saluer, et il me demanda avec empressement des nouvelles d'une tortue qu'il avait donnée à Zéla.

Pendant qu'on préparait le déjeuner, je montai sur le pont afin de serrer les mains du rais et celles de mes anciens camarades.

À la fin du déjeuner, de Ruyter continua la narration de son voyage.

— J'appris, dit-il, que les Américains appartenant au schooner, à l'exception de cinq qui avaient la fièvre, avaient été transportés à bord de la frégate, et que dix-sept matelots et deux jeunes officiers anglais étaient placés sur le schooner avec l'ordre d'accompagner la frégate ; mais, comme je vous l'ai déjà dit, ils avaient été séparés pendant la nuit par une rafale. J'envoyai ces hommes sur le grab, et je les remplaçai par une forte partie de mes meilleurs marins. Je pris le schooner en touage, et je commençai à le radouber avec les matériaux que nous avions sur le grab. La frégate nous chassa et nous garda à vue pendant deux jours ; enfin je parvins à gagner un groupe d'îles que les Anglais ne connaissent pas. Je les frustrai de leur prétention de conquête en jetant l'ancre, pendant la nuit, près d'une des îles opposées au vent. Je perdis bientôt la frégate de vue ; alors je plantai un mât de ressource sur le schooner, et me voici.

Maintenant, mon garçon, prenez un bateau, et allez à bord du schooner. Tâchons d'entrer dans le port, ou… arrêtez, il vaut mieux que vous restiez sur le grab ; le vent s'abaisse, il faut que je débarque. Vous allez amarrer les deux vaisseaux ensemble dans notre ancienne place. Il est nécessaire que j'aille causer avec le

commandant, faire des arrangements pour débarquer nos prisonniers, et voir les marchands auxquels le schooner était consigné.

q

Chapitre 66

Quoique le schooner eût été arrêté par les Anglais, ils ne se l'étaient pas encore tout à fait approprié quand je l'ai pris, de sorte que je n'ai droit qu'au salvage du vaisseau et de sa cargaison ; mais le salvage sera assez lourd.

Cette formalité diminuait un peu mon plaisir ; car j'avais regardé le schooner d'un œil de propriétaire ; j'espérais en avoir le commandement, et ce commandement était la chose que je désirais le plus au monde ; je l'aurais préféré à un duché.

Depuis notre première rencontre avec le schooner, et surtout après l'avoir examiné pendant son amarrage au Port-Louis, je l'avais regardé avec un œil plein de jalousie et de convoitise. L'apparente impossibilité de posséder ce vaisseau ne fit qu'augmenter mon désir de l'avoir. Je n'aurais pas seulement sacrifié mon droit d'aînesse, si je l'avais eu, mais une articulation de mes membres et tout ce que je possédais au monde, à l'exception toutefois de ma bien-aimée Zéla.

De Ruyter s'était souvent moqué de moi à ce sujet, et maintenant que l'objet de mon ambition était à la portée de ma main, je ne pouvais pas comprendre la loi de salvage dont parlait de Ruyter. Il avait pris le schooner, il devait le garder et me le donner ;

cet arrangement était la seule loi que je considérasse comme juste et raisonnable.

J'attendis le retour de de Ruyter avec impatience, mais quand il me rejoignit je ne fus point calmé, car il n'avait pu voir les marchands. Le lendemain ce fut encore la même histoire, et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Je déteste les transactions tardives ; j'abhorre les calculs ; ils font plus de mal que les tremblements de terre en détruisant les édifices mal fondés ; les calculs ressemblent au mors à l'aide duquel un mameluk contient la fougue d'un cheval impatient. Comme le cheval, cependant, je fus forcé de me soumettre.

Un temps considérable s'écoula avant que de Ruyter eût fini ses arrangements ; il paya une somme assez forte, donna des sécurités, signa des contrats, et enfin eut l'entière possession du schooner.

Un mois après, j'étais enfin au comble de mes vœux.

Aidé par de Ruyter, je préparai le schooner à reprendre la mer. Pendant que je fus obligé de rester à bord, Zéla, qui s'ennuyait seule, resta auprès de moi. De temps en temps nous allions faire dans la ville quelques dîners fins, quelques longues promenades, et le vaisseau restait alors sous la surveillance d'Aston.

Quand le grab et le schooner furent radoubés, de Ruyter me donna ses instructions, et nous levâmes l'ancre ensemble ; fort heureusement la main de de Ruyter était presque guérie. Les Américains qu'on avait laissés sur le schooner et les quatre marins anglais pris avec Aston étaient volontairement entrés à mon service sur le schooner. Mon équipage avait été complété par de

Ruyter, et il était assez bon. J'étais armé de six caronades de douze livres et de quatre canons longs de six livres, et nous avions de l'eau et des provisions pour deux mois. Zéla, que la force seule eût pu retenir à la résidence, – et je n'avais nullement l'intention de l'employer, – était auprès de moi. Ainsi, je n'avais plus rien à désirer, et ma joie était aussi vaste, aussi illimitée que l'élément sur lequel je flottais ; de plus, je croyais qu'étant aussi profonde, elle serait aussi éternelle. Non seulement je n'étais pas un arithméticien, mais encore je n'avais pas le don de la prescience, pas même pour une heure. Cette maudite prescience, qui change la joie en douleur en calculant l'avenir ! Je ne le fis jamais, et je repris la mer aussi libre d'esprit, aussi intrépide que le lion quand il quitte les jungles pour aller chasser dans les plaines.

Nous naviguâmes vers le nord avec le projet de gagner d'abord les îles de Saint-Brandon et ensuite un groupe de petites îles nommées les Six ; de là, nous devions croiser dans l'océan Indien, au nord, pour nous trouver sur la route des vaisseaux qui passent de Madras à Bombay pendant la mousson du sud-ouest.

Nous passâmes deux jours à faire lutter de force et de vitesse le grab et le schooner ; autrefois, le grab dépassait en vitesse tous les vaisseaux de l'Inde, mais en faisant plusieurs expériences, nous fûmes convaincus que le schooner était son égal.

Nous passâmes l'île de Saint-Brandon sans incident digne de remarque. Bientôt après, je donnai la chasse à un brigantin, et je le contraignis de s'arrêter. Ce brigantin était français, venant de l'île de Diego-Garcia. Il voguait vers l'île Maurice. Son capitaine nous dit qu'il faisait le commerce de poisson et de tortues fraîches, qui, les dernières surtout, sont très abondantes dans la vicinité de Diego-Garcia.

— Cette île n'est point habitée, me dit le capitaine ; quelques marchands m'y ont envoyé avec des esclaves, et, pendant que j'embarquais ma cargaison, j'ai été surpris par un vaisseau de guerre anglais, et, quoique je sois parvenu à me sauver, les esclaves et ma cargaison sont tombés entre les mains des Anglais.

Quand de Ruyter eut entendu cela, il me dit :

— Croyez-vous que nous ayons la possibilité de reprendre les esclaves et la cargaison ?

— Je le crois.

Aussi riche en projets qu'il était intrépide dans leur exécution, de Ruyter trouva bientôt un stratagème que nous devions, de concert, rendre efficace à la réalisation de nos désirs.

Après avoir conseillé au capitaine du brigantin, qui ne naviguait pas très vite, de se rendre au port de l'île des Six, de Ruyter et moi nous arrangeâmes que, si par hasard le grab et le schooner étaient séparés, ce port serait notre lieu de rendez-vous. Ceci arrêté, nous dirigeâmes notre course, avec le vent en notre faveur, vers Diego-Garcia. La forme de cette île est celle d'un croissant, et elle contient dans son enceinte une toute petite île, derrière laquelle il y a un port vaste et en dehors de tout danger.

En approchant de l'île et apercevant la frégate anglaise qui y était amarrée, nous nous dirigeâmes vers la terre. Nous eûmes soin de naviguer de manière à laisser la petite île entre nous et la frégate. Cette dernière ne nous aperçut pas, et nous jetâmes l'ancre. Le lendemain nous la levâmes ensemble, et le grab, déguisé en vaisseau qui fait le trafic des esclaves, apparut à l'entrée

du havre comme s'il était dans l'ignorance qu'il y eût là un vaisseau.

La frégate l'aperçut, et, en virant de bord, le grab mit à la voile comme pour fuir. Sous les mains promptes et alertes des marins anglais, la frégate eut bientôt levé l'ancre pour se mettre à la poursuite du grab.

Mais cette manœuvre occupa assez de temps pour permettre à de Ruyter de prendre largue, et à moi de me tenir caché en gagnant la partie de l'île contre le vent.

J'avais envoyé un homme sur la petite île, et, de son poste, il m'instruisait de tous les mouvements de la frégate. Je pris si bien mes mesures, qu'au moment où elle barrait le port, en tournant l'angle saillant de l'île, moi je doublais l'extrême pointe de la petite île, j'entrais dans la baie et je débarquais sur le rivage, accompagné d'une forte partie d'hommes. Le plan était si bien arrangé, il avait été si lestement exécuté, que je pris à l'improviste une partie des marins appartenant à la frégate ; quelques-uns étaient occupés à garder les esclaves pris au brigantin, d'autres à couper du bois, d'autres à ne rien faire.

Nous transportâmes les esclaves sur le schooner, ainsi que du poisson salé et des tortues ; cette occupation prit quatre heures.

Quant à mes compatriotes, leur situation me parut si malheureuse, que je les laissai, et avant de leur dire adieu je leur fis jurer que j'étais le meilleur homme du monde ; il faut dire que je les avais tous enivrés de liqueurs. D'ailleurs je dois avouer, pour leur honneur, que je les avais trompés en hissant les couleurs américaines. Sachant que le schooner était de ce pays, ils n'avaient eu garde de fuir ; loin de là, ils avaient attendu et assisté à notre dé-

barquement sans aucune défiance. Ces pauvres diables étaient fort chagrins de l'abandon momentané de la frégate qui chassait le français ; ils étaient, disaient-ils, bien certains que le grab appartenait à la France. Nous étions si bons amis, quand nous nous séparâmes, qu'en me voyant quitter le rivage, les Anglais me saluèrent de trois hourras, en récompense de trois bouteilles de rhum que je leur avais données.

q

Chapitre 67

Je doublai la pointe nord de l'île, et, chargé de voiles, le schooner se hâta magnifiquement vers le port, où je devais rencontrer de Ruyter. Je n'avais pas douté le moins du monde du succès de son stratagème pour attirer l'attention de la frégate, afin de me donner le temps de me sauver, et je pensais bien qu'après avoir fatigué la frégate pendant quelque temps, le grab fuirait à son tour ; l'obscurité de la nuit favorisait cette double manœuvre.

Le temps était couvert, et de violentes rafales de vent et de pluie, qui étaient très favorables à notre course, nous conduisirent dans le canal au milieu des îles, et le grab nous y rejoignit bientôt.

Nous jetâmes l'ancre dans un port que j'ai déjà dit, hors de tout danger, et nous y passâmes la nuit à l'abri des vents.

Le lendemain, le brigantin apparut et vint jeter l'ancre auprès de nous. Je laissai de Ruyter régler avec le capitaine l'affaire des esclaves, et je descendis à terre.

Je ne me rappelle rien de particulier sur les natifs des îles des Six. Ils sont simples, hospitaliers, et se composent principalement de pêcheurs. Nous achetâmes des chèvres, du poisson, de la volaille, des légumes, et nous dirigeâmes notre course vers les îles Maldives, afin de gagner la côte de Malabar avant que le nord-est mousson commençât à se faire sentir.

Peu de temps après nous abordâmes et nous pillâmes plusieurs vaisseaux porteurs de papiers anglais. Parmi ces vaisseaux il y en avait un qui appartenait à une femme hollandaise, dont la taille était presque aussi grosse que celle du vaisseau. Cette femme possédait une quantité considérable de marchandises avec lesquelles elle trafiquait entre Madras et Bombay. Son défunt mari avait été employé par la compagnie anglaise, et c'était assez pour me faire considérer ce vaisseau comme une prise légitime.

Après avoir choisi les choses les plus précieuses de la cargaison et jeté dans la mer tout ce qui était inutile, je me rappelai que nous avions besoin d'eau.

Il y avait sur le pont cinq ou six tonneaux qui en contenaient.

Pendant que j'attendais qu'on eût achevé de préparer la chaloupe qui devait servir à transporter l'eau sur le schooner, le monstre hollandais me faisait les plus beaux sourires en m'engageant d'une voix de basse, mais qu'elle avait très douce, à la suivre dans sa cabine. À cette prière était jointe celle de ne point la priver de son eau.

— Il fait diablement chaud, lui dis-je, et j'ai besoin de me rafraîchir.

— Passez-moi un seau, dis-je à un de mes hommes en saisissant un des tonneaux.

— Oh ! celle-là n'est pas bonne à boire, me dit la huileuse Hollandaise ; garçon, allez chercher de l'eau dans ma cabine. Ne prenez pas de celle-là, capitaine, je vais vous chercher du vin de Constantia, du Cap lui-même.

— Allons, allons, dis-je à un homme, ôtez le bondon de ce tonneau.

L'homme essayait de l'arracher avec son couteau, quand la mégère le supplia de tenter cet effort sur un autre.

— Je vous assure, capitaine, dit-elle, que l'eau renfermée dans ce baril est imbuvable.

— Pourquoi alors, vieille folle que vous êtes, ce tonneau est-il en perce ? Il renferme peut-être du constantia, et je veux l'emporter sur mon vaisseau.

Fort intrigué par les obstacles que la dame voulait mettre à mon action, je saisis un levier de fer et j'arrachai le bondon, car je crus que le tonneau renfermait ou du skédam ou du vin. Le bondon enlevé, je mis un seau sous l'ouverture pendant que mon aide penchait le tonneau de côté.

L'eau jaillit de l'ouverture, et je me mis à rire de l'entêtement de la vieille décrépite, qui aussitôt jeta un cri perçant et aigu. À ce cri de rage je répondis par une exclamation de surprise, en voyant tomber dans le seau un magnifique collier de perles. La figure livide de la vieille femme devint plus rouge qu'une cornaline.

— Ôtez le fond et videz l'eau, criai-je ; voilà une prise heureuse.

La vieille s'élança sur moi.

— Ne touchez pas à ces babioles, ou je vous coupe les mains ; mettez-les toutes dans le seau.

Nous trouvâmes une grande quantité de bagues, de perles, de coraux et de cornalines.

Les bijoux étaient la spéculation particulière de la grosse Hollandaise, qui, pendant que nous poursuivions son vaisseau, les avait cachés si adroitement. Je ne savais quelles justes félicitations m'adresser à moi-même pour l'insistance que j'avais mise à vouloir boire un verre d'eau. Cette fantaisie nous livrait une moisson de perles.

Nous fîmes dans tout le vaisseau de minutieuses recherches ; mais nous ne trouvâmes plus rien.

À force de prières, la vieille obtint la restitution d'une bague, qu'elle me jura être un bijou de famille. Je la passai en riant à son doigt court et épais.

— Ne vous chagrinez pas, ma belle amie, lui dis-je, car ceci est un contrat de mariage suivant les coutumes arabes ; ainsi, vous êtes ma femme. La prochaine fois que nous nous rencontrerons, je consommerai le rite, mais jusque-là soignez votre douaire.

Je me rendis sur le grab pour y déposer le butin, car nous n'avions que peu d'arrimage à bord du schooner.

Je racontai au munitionnaire ce qui s'était passé entre sa compatriote et moi.

— C'est bien certainement votre femme, Louis, si j'en juge par la description physique que vous m'avez faite de sa personne. Elle vous cherche, soyez-en sûr.

Louis prit un air grave, réfléchit un instant, et me dit bientôt avec gaieté :

— Ma femme n'a pas de bijoux, pas de bagues ; elle donna un jour son anneau de mariage pour une bouteille de skédam.

Nous rencontrâmes une flotte de vaisseaux des compagnies de Ceylan et de Pondichéry, escortée par un brigantin de guerre. De Ruyter me fit le signal de me mettre en panne pour examiner les vaisseaux, pendant qu'il allait se mettre à la poursuite du croiseur de la Compagnie. Ces vaisseaux étaient de toutes les formes : grabs, snows, padamas. Voyant que nous étions des ennemis, les vaisseaux de la Compagnie mirent à la voile et laissèrent les autres se tirer d'affaire au gré de leur force ou de leur adresse.

Aussitôt que je me fus placé à la portée d'un canon, je fis feu : ils se séparèrent comme une bande de canards sauvages, allant çà et là, vers chaque point des directions de la boussole, pendant que je les poursuivais comme le beneta poursuit le poisson volant. Quelques-uns réussirent à se sauver, mais je finis par m'emparer du plus grand nombre. Nous les abordions tour à tour ; ils étaient frétés de paddy, de bétel, de ghée, de poivre, d'arack et de sel ; cependant nous trouvâmes quelques pièces de soierie, de mousseline, de châles, et, avec une peine extrême, je réussis à ramasser quelques sacs de roupies.

De Ruyter était loin de nous, mais le bruit du canon m'apprit qu'il continuait un feu croisé avec le brigantin, qui semblait naviguer très vite.

J'abandonnai les petits vaisseaux, et, toutes voiles dehors, je partis pour rejoindre le grab.

Dans la direction où allaient les deux vaisseaux, il y avait un groupe de rochers dont le sommet s'élevait au-dessus de l'eau.

Entre ces rochers se trouvait un passage vers lequel le brigantin semblait vouloir se diriger.

Il m'était impossible de deviner son but ; mais quand il approcha des rochers, il vit qu'il ne pouvait plus ni avancer ni reculer : il se mit en panne et commença un engagement avec de Ruyter.

Un signal du grab me donna l'ordre de naviguer au côté des rochers sous le vent, afin de mettre obstacle à la fuite du brigantin.

À en juger par les apparences, le grab avait trop d'avantage sur son ennemi pour que mon concours fût de la moindre utilité.

Avant qu'il me fût possible d'obéir au signal de Ruyter, le brigantin s'était laissé aller contre les rochers dans l'intention de s'y briser.

Après cet effort, il baissa son pavillon. Aussitôt le grab et moi nous fîmes sortir nos bateaux, nous abordâmes le brigantin, et nous essayâmes de le touer hors des rochers.

C'était un beau vaisseau, orné de seize caronades de dix-huit livres, avec quatre-vingt-dix hommes ou officiers à bord. Il ne s'était pas battu avec le grab plus de quinze minutes, et cependant il était fracassé. Sept morts et un blessé formaient les pertes de l'équipage du brigantin ; le grab avait trois hommes blessés et un matelot mort par accident.

Ce matelot était dans les chaînes, en train de mettre une cartouche dans un canon (le canon n'avait pas été épongé et le trou était bouché) quand il fut foudroyé par l'explosion.

Le rais me dit d'un air froid et grave :

— Je regardais à bâbord, et je dis à l'homme qui chargeait le canon de prendre garde à lui, car il me paraissait trop pressé dans ses mouvements. L'explosion du canon l'empêcha de me répondre ; je regardai de nouveau, et je ne vis plus qu'un morceau de bonnet rouge : l'homme avait disparu.

— C'était don Murphy. Pauvre garçon !

— Oui, répondit le rais, il ne faisait nullement attention aux ordres de ses chefs.

Nous fîmes tous les Européens prisonniers ; nous enlevâmes une partie des armes et des provisions du brigantin, et nos malades, ainsi que le butin que nous avions amassé, tout fut transporté sur son bord.

Après avoir réparé les avaries du brigantin, – car nous l'avions retiré des rochers, contre lesquels il ne s'était que très faiblement meurtri, – nous l'envoyâmes à l'île de France.

Quelques jours après, nous plaçâmes les lascars et les matelots qui avaient appartenu au brigantin sur un vaisseau de campagne, en leur donnant leur liberté. Ils l'acceptèrent joyeusement, à l'exception de huit ou dix, qui voulurent entrer au service de de Ruyter.

q

Chapitre 68

De Ruyter prit la résolution de traverser le détroit de la Sonde, pendant que je dirigerais ma course vers la baie de Malacca, afin d'apprendre des nouvelles des vaisseaux anglais. Avant de nous séparer, nous fixâmes pour rendez-vous une époque assez proche et une île qui avoisine celle de Bornéo.

De Ruyter me donna, en outre, d'amples et de minutieuses instructions, en m'engageant à ne pas les mettre en oubli, puis il souhaita à Aston une vie heureuse, et le contraignit à accepter des armes de prix, pour lesquelles le jeune lieutenant avait déjà plusieurs fois manifesté une grande admiration.

Dans ce mutuel adieu, qui séparait pour toujours, il était peu probable qu'il en fût autrement, deux hommes qui s'aimaient, il eût été difficile de découvrir la profonde souffrance qui leur serrait le cœur, car ils cachaient leur mutuelle émotion sous le masque transparent d'une indifférence et d'un calme affectés. Après cet adieu, de Ruyter me renouvela ses recommandations, embrassa Zéla, me pressa affectueusement les mains et remonta sur le grab.

Nous mîmes à la voile chacun de notre côté, et nous voguâmes dans des directions différentes. Aussitôt que j'eus atteint l'entrée de la baie, je me dirigeai vers la côte malaise, et je jetai l'ancre entre deux îles. Là, je me mis en communication avec les natifs ; et, sans avoir de trop grandes difficultés à surmonter, j'obtins un proa d'une vitesse remarquable. Ce mode d'embarcation me paraissait la voie la plus sûre pour conduire Aston à Poulo-Pinang, ville qui se trouve à l'entrée de la baie, et qui appartenait aux Anglais.

En naviguant le long de la côte malaise, dans un canot du pays, je ne devais ni être remarqué par les natifs, ni inquiété par les Anglais. De plus, j'avais la facilité de débarquer dans la partie de l'île qu'il nous plairait de choisir.

Poulo-Pinang avait été achetée aux Malais par la compagnie anglaise des Indes orientales ; elle porte maintenant le nom de l'île du prince de Galles. Cette île est petite, mais très féconde ; parallèle à la côte malaise, qui est très élevée, elle est entourée d'un canal qui offre aux vaisseaux un magnifique port. Bien décidé à accompagner Aston, j'équipai le proa avec six Arabes et deux Malais (ils devaient cacher leurs armes). Je pris de l'eau et des provisions pour trois jours, et nous nous embarquâmes : Aston vêtu d'une jaquette et d'un pantalon blanc, moi d'un costume de matelot arabe.

Je laissai le schooner à la garde du premier contremaître, un Américain que de Ruyter m'avait instamment recommandé, et auquel je pouvais en toute confiance livrer le soin de mon bonheur et de ma fortune. Cet Américain était non seulement un parfait marin, mais encore un homme actif, courageux et intelligent. Né et élevé à New-York, il avait, depuis sa plus tendre enfance, vécu sur la mer et s'y était formé une santé de fer ; il était aussi fort et aussi robuste qu'un cheval de Suffolk.

Mon second contremaître, Anglais de naissance, avait été capitaine du gaillard d'avant à bord de la frégate d'Aston, et il avait toutes les qualités qui distinguent d'entre tous les marins ceux qui appartiennent aux vaisseaux de guerre ; il était taciturne, brave et froid. Ce brave garçon adorait le grog, et Aston m'avait raconté qu'étant sur la frégate, le capitaine du fond de cale, ami intime du capitaine du gaillard d'avant, avait mis dans un ton-

neau vide qui avait contenu du rhum quatre litres d'eau afin de leur donner l'esprit de se transformer en excellent grog. Notre capitaine du gaillard d'avant, ayant trop bu de cette composition, manqua de respect à un officier supérieur. Le bosseman du vaisseau, qui était jaloux des réelles qualités de cet homme, qui était froissé de la déférence qu'on lui témoignait habituellement, le fit punir sans pitié.

Cette disgrâce imméritée affligea si bien le pauvre garçon, qu'il résolut de se vouer à jamais au service de mon bord.

— D'ailleurs, disait-il en appuyant sa désertion du drapeau anglais sur un raisonnement simple et vrai, depuis vingt ans que je sers le roi dans les Indes orientales et occidentales, tout le profit que j'en ai retiré se résume en ceci : deux jours de congé, la fièvre jaune, des blessures et rien de plus.

Nous montâmes dans le proa sous l'ardeur d'un soleil de feu, et nous dirigeâmes notre course le long de la côte malaise. Vers le soir, nous arrivâmes à Prya, ville protégée par un fort. Après avoir conversé avec quelques Malais qui suivaient notre sillage dans une barque de pêcheurs, nous allâmes avec eux jusqu'à la rivière de Pinang, qui se trouve au sud de la ville de Georges, dans l'île du Prince de Galles. Comme nous avions à faire une course de près de deux milles, nous prîmes le temps d'avaler les délicieuses huîtres qui sont si célèbres venant de cette côte. En traversant la rivière, je m'aperçus que notre proa était trop grand pour gagner le rivage ; j'engageai Aston à débarquer, et je dis à mes hommes de conduire le proa dans le havre.

Nous passâmes la nuit dans une hutte de pêcheur, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, nous partîmes pour la ville.

Les collines élevées de ces îles étaient couvertes de magnifiques bois et le chemin que nous suivions tout parfumé de l'odorante émanation des fleurs et des épices. Près de la ville, et sur le rivage de la mer, s'étendait une grande plaine, dont le sol, blanchâtre et sablonneux, était aussi richement couvert d'ananas que peut l'être de navets un champ de paysan en Angleterre.

Toujours affamés comme des écoliers en maraude, nous fîmes une fabuleuse consommation d'ananas, cueillant, choisissant et en rejetant de beaux pour en trouver de magnifiques.

Nous pénétrâmes sans obstacle dans la ville, et, pour mieux dire, notre arrivée n'attira aucun regard.

Après nous être établis dans un hôtel où Aston fit sa toilette, il se rendit chez le président, auquel il raconta de son histoire ce que nous avions jugé utile de faire connaître.

Le président, qui appartenait à l'armée de terre, se montra fort aimable : il engagea vivement son compatriote à venir demeurer chez lui jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau de guerre ou d'un bâtiment anglais dans le port.

La prudence exigeait qu'Aston acceptât l'offre qui lui était faite ; ce fut donc comme une faveur qu'il demanda à rester deux ou trois jours à l'hôtel pour y attendre l'arrivée de ses bagages.

Aston me retrouva à l'hôtel, et, avant de songer à regagner le proa, nous nous disposâmes à passer la journée d'une manière agréable. En conséquence, nous fîmes servir un magnifique déjeuner, tout en commandant un somptueux repas pour le soir. Aston profita de notre tête-à-tête pour me renouveler la prière

qu'il m'avait déjà faite tant de fois, et cela si inutilement, celle de rentrer dans la marine.

— De graves malheurs peuvent vous attendre, mon cher Trelawnay, me dit-il, vous ne pourrez en conscience passer toute votre vie aux ordres de de Ruyter, sous les plis d'un drapeau en guerre avec le vôtre. Du moins, si les circonstances vous enchaînent loin de vos compatriotes, restez neutre dans les combats et ne faites rien contre eux.

— Quand j'aurai réalisé une petite fortune, mon cher Aston, je suivrai l'exemple de notre ancien capitaine, je deviendrai cultivateur. Mais, avant toute chose, il faut que je ramasse de l'argent. Je commence à vieillir, j'ai une femme, j'aurai un jour des enfants, il faut donc que je prévoie l'avenir, que je songe à eux. Si, comme vous, Aston, j'avais le bonheur d'être jeune, étourdi et célibataire, ce serait tout à fait autre chose.

— Allons donc, rieur que vous êtes, s'écria mon ami, mais votre femme, vos futurs enfants et vous tous réunis, vous n'atteignez pas l'âge de trente ans.

— Trente ans ! Mais à trente ans, Aston, un homme est vieux, fatigué, presque décrépit.

q

Chapitre 69

Après avoir joué au billard en nous jetant la balle d'une conversation rieuse de forme, mais très grave dans le fond, nous allâmes,

en nous promenant, examiner les vaisseaux amarrés dans le port. Notre proa était derrière un vaisseau arabe, près d'une descente qui conduisait à une place où se trouvait un vaisseau de campagne nouvellement construit.

La crainte d'attirer l'attention publique nous fit rentrer à l'hôtel, où nous attendait un dîner de prince, dîner après lequel je me sentis sinon ivre, du moins prêt à le devenir. Je proposai donc à mon sobre ami de venir respirer l'air en parcourant la ville.

Nous rôdâmes pendant quelque temps dans des rues irrégulières et parmi des huttes de boue brûlées par le soleil, puis enfin nous atteignîmes, Aston d'un pas ferme, moi en chancelant à chaque minute, un vaste terrain appelé place Bambou, autour duquel s'étendait une rangée de boutiques, abritées le jour contre les ardeurs du soleil par des bambous et des paillassons.

Un roulement de tambour et un grincement musical nous attirèrent vers une rangée de huttes, exclusivement occupées par des filles nâch. Aston aimait la musique et les danseuses ; moi, j'avais, comme tout homme marié doit le faire, renoncé aux illégitimes amours ; de plus, l'odeur de l'huile rance, du ghée et de l'ail n'avait pas un assez grand attrait pour me retenir.

J'abandonnai Aston, et je continuai ma promenade jusqu'à une rangée de boutiques nommée le bazar des Bijoutiers.

Ce bazar, rempli de monde, était éclairé par des lampes en papier de diverses couleurs et qui produisaient un effet charmant. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble des boutiques, je m'approchai de celle qui me parut la plus élégante, et dont le propriétaire était un Parsée. Occupé à vendre à une femme voilée de la tête aux pieds, le marchand ne s'aperçut pas de ma présence, et

j'eus tout le loisir d'examiner la dame. Elle faisait achat de plusieurs anneaux pour ses oreilles et pour son nez, et, toute exagération à part, ces anneaux étaient, en circonférence, presque aussi grands qu'un cerceau de collégien.

En lui montrant ces ridicules merveilles, le marchand louait d'un air pompeux et leur simplicité et leur élégance. Quand le prix des bijoux fut fixé, la dame enleva une partie de sa coiffure, et nous laissa voir son nez et une moitié de son oreille : le premier était affreux ; l'autre, aussi large et aussi plate qu'une assiette, pendait comme un morceau de chair morte. Le bijoutier passa son pouce dans la fente de l'oreille pour la tenir ouverte, et il y suspendit l'anneau, qui ressemblait à un candélabre. La dame n'avait pas besoin de glace pour admirer l'effet de cette jolie parure : il lui suffit de tourner un peu la tête sur son épaule, et d'attirer sous son regard le bout de l'oreille si bien parée.

À la vue de ce cercle, elle ricana non seulement de satisfaction, mais encore pour montrer une rangée de longues dents teintes d'une couleur bistrée.

Frappé de tant de beauté, le bijoutier s'écria :

— Quel ange !

Je me mourais de l'envie d'éclater de rire au nez de la dame et à la barbe du marchand ; mais je me retins, et je continuai de suivre du regard la marche des emplettes de cet ange si bien nommé.

— Je désire une boîte de métal, dit l'étrangère d'une voix gutturale.

— En voici en or, madame, s'écria l'empressé marchand ; aucun autre métal ne doit être touché par vos belles mains.

Ces boîtes étaient très bien faites, et comme la pensée de donner un souvenir à Aston vint frapper mon esprit, je pris sur le comptoir deux de ces boîtes. Je les examinai, et sans faire attention au prix que me fixa le bijoutier, car je déteste de marchander, je mis les boîtes dans les plis du châle qui entourait mes reins, et je tendis, sans les compter, une pleine main de pièces d'or au bijoutier. Il les prit, calcula la valeur qu'elles représentaient, et voyant que je n'étais ni calculateur, ni même prudent, il doubla le prix de ses boîtes et me soutint que je n'en payais qu'une.

— J'en paie deux, lui dis-je, et au-delà même de leur valeur.

— Vous êtes un impudent, un escroc ! cria le marchand ; et en vociférant ces injures il étendit la main vers moi, saisit le bout de mon turban, et me l'arracha de la tête.

Je me retournai et je lui appliquai un si furieux coup de poing, qu'il tomba comme une masse morte au milieu de ses caisses.

Un Parsée ne pardonne jamais le mal qu'on lui fait ; du reste, cette rancune est assez générale. En se relevant, le bijoutier saisit un couteau et voulut se jeter sur moi avec l'intention évidente de me poignarder, mais il n'eut aucun succès dans cette tentative, et elle ne servit qu'à doubler ma colère. Mon sang coulait dans mes veines comme une lave ardente ; je bondis vers cet effronté voleur, et après l'avoir souffleté, je lui lançai à la tête une boîte de bijoux.

Les personnes qui se trouvaient dans la boutique, ainsi que celles qui en entouraient la porte, se mêlèrent de l'affaire et prirent fait et cause pour le marchand. La nouvelle de la dispute courut, comme une traînée de poudre, incendier et mettre en rumeur tous les habitants du bazar.

Presque fou de rage, la tête et la figure ensanglantées, le bijoutier m'appelait brigand, assassin, voleur ! et il criait à ceux qui m'entouraient :

— Conduisez-le en prison, et s'il résiste, s'il se défend, s'il vous frappe, tuez-le !

La foule augmentait de minute en minute, et enhardies par la certitude d'être secourues, plusieurs personnes s'avancèrent vers moi, pendant que l'exaspéré Parsée tentait de me saisir les bras.

La vue du danger, en calmant ma colère, me rendit le sang-froid dont j'étais si heureusement doué.

Je tirai de ma ceinture un pistolet et un poignard, excellentes armes quand on est pressé entre les remparts d'une foule ennemie, et menaçai mes furieux assaillants.

Les défenseurs du marchand reculèrent. Pendant la minute de trêve que leur hésitation m'accorda, minute qui tint ma destinée par un fil aussi mince qu'un cheveu, je jetai un coup d'œil sur le champ de bataille, et je vis qu'il me serait impossible de me sauver par la porte de la boutique, car elle était encombrée de monde. J'aurais mille fois préféré la mort à l'ignominie d'être traîné en prison par cette foule injuste, cruelle et menaçante, et cependant j'étais sur le point de subir l'effroyable supplice d'une arrestation.

Un profond regard, un regard qui embrassa tous les dangers contre lesquels je voulais lutter, me montra un espoir de salut.

La querelle et les coups qui avaient fait naître un si grand désordre avaient commencé et s'étaient donnés sur le seuil de la porte. Debout à l'entrée de la boutique, tenant, par la vue de mes armes amorcées, la foule à une certaine distance, il me vint à l'esprit de chercher un refuge dans l'antre même de mon ennemi, non pas, bien entendu, dans la pensée d'implorer son appui, que le ladre eût accordé à mes pièces d'or, mais celle de fuir par une sortie que j'avais aperçue en face de la porte.

Je fis donc, pour atteindre mon but de délivrance, un mouvement si rapide, que ceux qui m'entouraient reculèrent.

Un homme tenta cependant de s'opposer à mon passage, je le frappai d'un coup de poignard, je terrassai le bijoutier accouru à l'aide de l'homme, qui était son frère ; puis, d'une main de fer, j'arrachai les deux bambous perpendiculaires qui soutenaient le hangar. Le toit s'effondra entre le peuple et moi, et je disparus dans l'obscurité d'un passage qui s'étendait derrière le bazar.

Les gutturales malédictions des Malais et les furieuses menaces du marchand volèrent dans l'air comme des balles meurtrières ; j'en écoutai un instant le bruit sinistre, puis je m'enfonçai dans les dédales de l'étroit passage.

La prudence me conseillait cette fuite, car non seulement il était fort dangereux de lutter contre l'aveugle fureur d'une populace irritée, mais encore de laisser connaître mon nom et ma profession : l'un et l'autre eussent été un arrêt de mort.

Si la sagesse s'était faite mon seul guide, je me serais à sa voix promptement dirigé vers le port, où mon proa était amarré. Malheureusement pour moi, mon cœur trouva un obstacle dans la rapidité de ce départ, et cet obstacle était mon ami Aston. J'aurais eu plus que de la peine d'abandonner le lieutenant sans lui dire un dernier adieu. Je me serais senti honteux de la cause qui aurait motivé mon abandon.

Retenu par le désir de voir Aston, je suivis en silence le passage irrégulier et étroit dans lequel je m'étais engagé, et je m'éloignai du bazar.

En traversant une place éclairée qui attenait aux boutiques, je fus étonné de passer inaperçu ; j'avais craint des poursuites, et en conséquence je m'étais élancé au travers de la place d'un pas rapide, après avoir eu la prudence de faire à mon costume quelques changements.

Après avoir franchi un labyrinthe de rues boueuses, de sombres allées, je parvins à gagner l'hôtel, dans lequel je pus entrer sans être aperçu ; mais notre commune chambre était vide : Aston était encore absent.

La crainte que le lieutenant se trouvât mêlé à la dispute, ou qu'un accident eût révélé à mes ennemis qu'il était entré le matin dans la ville avec moi, me décida à aller à sa recherche.

J'échangeai mes vêtements arabes contre la jaquette et le pantalon blanc d'Aston, et la transformation fut si complète, que le domestique qui nous avait servis à dîner parut fort indécis sur la connaissance de ma personne.

Après un court examen, auquel je fut forcé de me soumettre pendant qu'il m'ouvrait la porte de la rue, cet homme sourit, et ce triomphant sourire fut la première lueur de la trahison qui devait bientôt éclater.

Je me rendis en toute hâte au bazar. La haute taille d'Aston, dont la figure calme et la belle tête blonde dominaient la foule, fut le premier objet qui frappa mes regards. Le peuple, furieux, entourait encore la porte du bijoutier, ou plutôt le seuil de la porte, car elle n'était plus qu'un espace vide ; mais ce rassemblement populaire n'était point formé par les mêmes personnes, il y avait une vingtaine de sepays et des officiers de police. Aston et un officier écoutaient en silence la narration de l'événement. Pâle, effaré, hagard, le bijoutier se tenait devant eux et leur racontait ses malheurs. À ce groupe s'étaient joints la famille et les amis du marchand, et ils mêlaient aux plaintes du Parsée un lamentable concert d'injures et de malédictions.

Après avoir montré d'un regard plein de larmes la place où s'élevait sa boutique quelques heures auparavant, le Parsée se jeta sur le toit effondré, le trépigna furieusement, fit un long et pitoyable discours ; puis, arrachant le turban de sa tête, mettant ses vêtements en lambeaux, il jura de se venger.

Quand ce serment fut tombé de ses lèvres rougies par le sang, le Parsée repoussa ses amis, ses parents, la foule qui voulait le consoler, et disparut.

q

Chapitre 70

Pour éviter toute attention, soit inoffensive, soit dangereuse ; pour fuir toute question, je rentrai à la taverne, où Aston vint bientôt me rejoindre.
— Une affaire très grave vient de mettre en rumeur tout le bazar, me dit-il en me serrant la main, et je m'y suis rendu dans la crainte que la vivacité de votre esprit et l'emportement de votre caractère ne vous eussent mêlé à la dispute, qui était à peu près générale.

— Que s'est-il donc passé ? demandai-je d'un air et d'un ton pleins de curieuse indifférence.

— La boutique d'un orfèvre a été démolie, et je suis arrivé sur le lieu du désastre au moment où la foule commençait à piller le marchand, qui tentait en pure perte de défendre son bien. Tous les vagabonds du port se trouvaient là, et je crois vraiment qu'ils n'eussent pas laissé au pauvre homme une seule pièce d'or si je ne lui avais porté secours. Malheureusement j'étais sans armes ; mais j'ai fait de prodigieux efforts pour arrêter le pillage. Non seulement je me suis donné le plaisir de terrasser quelques-uns de ces effrontés vauriens, mais j'ai encore envoyé chercher les sepays.

— Vous ne me parlez pas, mon ami, de l'origine de la dispute.

— Tout ce bruit, tout ce scandale, tout ce malheur, ont été causés par un Arabe. Les querelles et les vols ne sont pas chose rare ici ; mais, ce qui est plus rare, c'est l'audace et l'intrépidité qu'a montrées cet homme. Le bazar était plein de monde, brillamment éclairé ; et, tandis que l'orfèvre faisait voir à une femme des

bijoux de prix, – cette femme était sans nul doute la complice du voleur, – un Arabe entre dans la boutique, saisit tous les objets qui tombent sous ses mains, poignarde un homme, frappe le bijoutier, et disparaît chargé du butin, après avoir, à l'aide d'une force herculéenne, démoli la boutique.

— Signale-t-on particulièrement le voleur ? demandai-je à Aston.

— Je ne sais pas, on dit qu'il est Arabe et rien de plus ; mais on a arrêté quelques pillards.

— Allumez votre cigare, mon cher Aston, je suis mieux instruit que vous, et je vais vous raconter toute l'affaire.

Grande fut la surprise d'Aston quand il eut appris que j'étais celui qu'on désignait sous le nom de voleur.

— Vous avez commis là, me dit-il, une bien coupable étourderie ; elle peut vous causer de graves embarras : le bijoutier a juré pouvoir vous reconnaître entre mille personnes, de plus il a fait serment par sa religion qu'il ne prendrait aucune nourriture avant de s'être vengé.

— S'il tient sa parole, son jeûne le conduira au tombeau, car je partirai cette nuit avec le vent de terre.

Le diable se mêla de l'affaire, car toute la nuit il fit un temps si détestable, que l'impossibilité d'un embarquement immédiat me contraignit à attendre les événements que pouvait amener la journée du lendemain.

Malgré la contrariété que j'éprouvais, j'étais loin de partager les angoisses de mon ami, parce que je n'avais aucune raison qui

pût me faire croire que j'étais particulièrement soupçonné, surtout dans une ville où les querelles sont des événements journaliers, où la mort d'un homme est considérée comme une chose de fort peu d'importance, et peuplée de Malais, gens qui, de toutes les nations orientales, sont ceux qui respectent le moins la propriété, et qui de plus ne trouvent pas que l'assassinat soit un crime ; mon action ne pouvait être dans cette ville, si souvent le théâtre de brigandages, qu'un événement naturel. J'avais donc peu de dangers à courir ; le pillage avait été le crime, car le frère du Parsée n'était pas mort.

Le lendemain, Aston se rendit chez le président ; de mon côté, je me promenai dans la ville, après avoir eu la précaution de me coiffer avec un bonnet d'Arrican. Du port, où je recueillis quelques nouvelles, je visitai les boutiques, j'achetai les choses dont j'avais besoin, et de plus je remplis plusieurs commissions très importantes données par de Ruyter. Ces commissions étaient de prendre sur l'état des affaires du gouvernement quelques renseignements sérieux, et d'envoyer des lettres dans l'intérieur de l'Hindoustan. Un agent français, qui avait des espions dans tous les ports de l'Inde, m'apprit ce que je désirais savoir.

Quoique fort occupé de mes affaires pendant cette matinée, je crus m'apercevoir que j'étais suivi ; je rentrai à l'hôtel sans tourner la tête, me croyant accompagné, soit réellement, soit en imagination, par un homme de haute taille.

En nous servant le déjeuner, le domestique de l'hôtel, celui-là même qui avait souri en me reconnaissant vêtu en colon, fit quelques observations sur l'événement de la nuit, et les termina en disant que le bijoutier auquel un Arabe avait si audacieuse-

ment volé plusieurs boîtes pleines de bijoux, avait l'habitude d'apporter ses marchandises à l'hôtel quand il s'y trouvait des étrangers.

Nous passâmes la journée avec autant de plaisir que la précédente. Cependant je n'étais pas tout à fait tranquille ; l'affaire du bijoutier me préoccupait peu, et ce que je redoutais le plus était le hasard d'une découverte personnelle. Quelques-uns des vaisseaux que j'avais pillés pouvaient entrer dans le port, et malgré les changements que j'avais opérés dans mon costume, il était facile de me reconnaître.

À ces inquiétudes s'était jointe la crainte d'abandonner trop longtemps le schooner à mon contremaître, et celle, plus grande encore, des angoisses qui devaient tourmenter mon adorée Zéla, qui, j'en étais certain, veillait dans le silence des nuits plus longtemps que les étoiles, et ne prenait point de repos pendant mon absence.

Cette dernière considération l'emporta sur toutes les autres : je me décidai à partir la nuit même, malgré le temps, qui était couvert, variable, ainsi que cela arrive souvent dans ces latitudes.

Je ne veux pas m'arrêter sur le déchirement du cœur que me causa ma séparation d'avec mon cher compatriote, car cet attristant souvenir est encore plein de regret.

Mon dernier adieu se traduisit en quelques lignes, et à ces paroles d'une tendresse de frère désolé, je joignis une centaine de louis, et je cachai le tout dans une manche de sa jaquette.

Je n'annonçai mon départ à personne ; n'étant pas embarrassé par mes bagages, qui se composaient de mon abbah seul, je pus

partir sans aucun aide.

Je n'ai jamais compris l'habitude de se charger en voyageant de peignes, de rasoirs, de brosses, de linge, friperie inutile, embarrassante, et qui laisse croire qu'un homme est incapable de dormir loin de sa maison sans être entouré par la moitié d'une boutique de mercier.

Mes dents, aussi blanches et aussi fortes que celles d'un chien, n'avaient pas besoin de recourir, pour conserver leur beauté, au frottement des brosses.

Ma tête n'était plus rasée comme autrefois, mais au contraire richement fournie d'une épaisse chevelure, et cette chevelure poussait sans soin, semblable à un buisson de ronces, et j'avance que je ne lui accordais pas plus d'attention qu'on n'en accorde aux rejetons sauvages de ce rampant parasite.

Cette comparaison est puisée dans un souvenir d'enfance, car je me rappelle que la mûre et le noisetier ont été mes ressources et mes consolations lorsque, chassé du jardin, je ne savais avec quel fruit remplir mes poches ou mon estomac.

q

Chapitre 71

Je quittai l'hôtel à minuit, sans prévenir de mon départ ni les domestiques ni le maître de la maison ; et n'étant pas embarrassé par mes bagages, qui se composaient uniquement de mon abbah, il me fut facile d'effectuer silencieusement ma fuite. Afin de ga-

gner le port sans attirer l'attention des passants attardés ou des promeneurs nocturnes, je me glissai le long des rues obscures et boueuses, qui, par des voies plus longues, mais aussi plus détournées, devaient me conduire au havre.

Après une heure de marche, marche à la fois craintive et haletante, j'atteignis un grand emplacement désert, dans lequel se trouvait un chantier en pleine construction, et à quelques pas de ce chantier, dans l'eau verdâtre d'une espèce de bassin, mon proa était amarré.

Le temps, assez beau, promettait une nuit calme, et la brise de la terre parfumait l'air des suaves senteurs des plantes aromatiques. Clair et sombre tour à tour, le ciel couvrait la nuit de lueurs ou de ténèbres, lueurs quand la lune se laissait voir dans sa limpidité lumineuse, ténèbres quand de noirs nuages estompaient son disque d'argent. Le seul bruit qui, de minute en minute, vînt attirer l'anxieuse attention de mon oreille, étaient les voix confuses et indistinctes de quelques hommes occupés sur le bord du rivage et le : Tout va bien des sentinelles sepays.

En me trouvant hors de la ville, l'agitation presque fiévreuse de tout mon être se calma insensiblement, et elle se transforma en sécurité quand mes regards plongèrent à ma droite sur l'immensité de la mer, et à ma gauche dans les sombres et mystérieux sentiers des montagnes.

Là la vaste étendue de l'Océan, ici le protecteur refuge des jungles. J'étais sauvé !

Le cœur plein de joie, joie bien légitime, bien naturelle après les angoisses qui l'avaient précédée, j'atteignis un groupe de huttes entouré d'une palissade de bois. À mon approche une sen-

tinelle, que je n'avais pas aperçue, s'avança en dehors de cette frêle enceinte de bambous, et me dit :

— Qui va là ? Arrêtez !

Je ne savais ni si cet homme était seul ni si le voisinage d'une garde pouvait venir à son aide. Cette dernière crainte me fit désirer de mettre obstacle à un cri d'alarme. En conséquence, j'obéis à son ordre, et, pour conserver mon caractère indien, je répondis en cette langue :

— Un ami !

Après m'avoir questionné, la sentinelle objecta à mes réponses que, pour gagner mon proa, il me fallait un ordre.

— Je sais cela, lui dis-je, j'en ai un.

Je fouillai dans ma poche, j'en tirai un chiffon de papier, puis, d'un air très naïf, je m'approchai du sepays en lui disant :

— Voici mon billet de passe, monsieur.

— Ne m'approchez pas, dit la sentinelle ; tendez-moi l'ordre, voilà tout.

Au moment où, pour prendre le papier de ma main tendue, le soldat posait son mousquet, je bondis sur lui, et, le saisissant à la gorge, je l'empêchai de donner l'alarme.

L'irascible soldat de Bombay se débattit courageusement pour arracher son cou à ma violente étreinte ; mais il n'eut pas plus de succès que n'en pourrait avoir un chat entre les griffes d'un mâtin. La lune se cacha sous un manteau de nuages, et, profitant à la hâte de cette bienheureuse obscurité, je lâchai l'homme et je

me sauvai à toutes jambes dans la direction de la ville, comme un homme qui se rejette dans le chemin qu'il a déjà parcouru. Mais une fois assez éloigné pour n'avoir aucune poursuite à craindre, je repris, pour revenir à mon premier but, une direction contraire, et en m'éloignant de l'arsenal je gagnai les abords de la mer.

Plus d'une fois, pendant cette course à travers les champs, je crus m'apercevoir qu'un homme me suivait. Je m'arrêtai ; je sondai du regard l'obscurité de l'espace, et je ne vis rien. Je continuai ma course. Tout à coup une ombre se réfléchit sur un mur dont je longeais les bases ; cette ombre marchait en silence dans la même direction que moi. Fort peu effrayé, mais en revanche fort décidé à connaître la figure de ce sombre et mystérieux compagnon, j'ôtai de son fourreau la fine lame de mon poignard, et, retournant sur mes pas, je recherchai l'inconnu. La capricieuse variation de la lumière que répandait la lune, tantôt claire, tantôt ténébreuse, entrava mes recherches, et je ne découvris rien.

— Ma foi, dis-je en moi-même, si c'est un ennemi, qu'il approche… Si c'est un fantôme de mon imagination, je perds mon temps : c'est un tort.

Et je repris ma course.

Quand la lune éclaira de nouveau la vaste solitude dans laquelle je marchais, j'aperçus entre moi et la mer l'échaudoir public, et un peu plus loin un terrain sur lequel un vaisseau avait été construit ; un demi-mille plus loin, entre le chantier et la mer, mon proa était amarré.

Je m'arrêtai sur l'élévation que formait un monticule de sable, et de ce promontoire mes regards plongèrent dans la direction où

se trouvait mon bateau.

Pendant ces quelques minutes d'observation, je m'appuyai le dos contre un des murs de l'échaudoir, et dans cette position, qui permettait à mon ombre de tracer sur le sable une silhouette gigantesque, je vis à côté d'elle un long bras armé d'une plus longue lance, dont le mouvement plein de fureur cherchait à m'atteindre. Je me retournai avec vivacité, et en levant ma main gauche je m'enveloppai le bras dans les plis de mon manteau, afin d'éviter le coup ; car un homme, armé d'un poignard, était auprès de moi. Ce mouvement de défensive n'intimida point mon agresseur, et son arme perça de part en part, mais sans m'atteindre, les nombreux plis de mon manteau. Je poussai un cri de fureur, et, me rejetant en arrière, je pris dans ma ceinture un pistolet qu'Aston m'avait donné, et je visai hardiment la figure de ce nocturne assassin. La babiole de Birmingham n'était qu'un objet de luxe : le coup ne partit pas. Je jetai loin de moi l'inutile jouet, et je saisis mon poignard, dont, grâce au bon rais, je savais parfaitement me servir. Je me trouvais placé sur un terrain plus élevé que celui sur lequel piétinait mon ennemi, et cette position ne lui permettait pas de renouveler facilement son attaque.

Croyant que le premier coup qu'il m'avait donné avait non seulement déchiqueté mon manteau, mais encore effleuré mon bras (l'arme était empoisonnée et son attouchement mortel), l'homme essaya de se sauver.

Je m'élançai à sa poursuite ; mais il était très agile, et paraissait parfaitement connaître les sinuosités d'un terrain contre lesquelles je me butai plusieurs fois. Cependant je l'effrayai si bien en lui criant à différentes reprises : « Arrêtez, ou je fais feu ! » (on ne doit pas oublier que je n'avais qu'un poignard), qu'il se

précipita, pour se soustraire à mes regards, à travers l'ouverture d'un mur ; de ce mur se détachèrent quelques pierres, et je lançai au fuyard les plus grosses dont je pus m'emparer.

Ce mur, les entraves qui à chaque pas embarrassaient ma course, me montrèrent que nous étions dans un chantier provisoire, entouré par une haute palissade, et dans lequel j'étais venu plusieurs fois pour parler à mes hommes. Un profond canal, qui avait été coupé pour faire flotter un vaisseau, mais qui maintenant était presque vide, se trouvait devant le chantier.

— Mon homme est pris, me dis-je.

Ma croyance était vaine, car il continua sa course, hésita un instant et se tourna vers moi. Je crus qu'il allait m'attaquer de nouveau.

Je me remis à sa poursuite. Le ciel s'éclaircit, mais il était encore trop obscur pour me permettre de distinguer les traits du coquin. Je ne pouvais voir que ses yeux, dont la féroce expression révélait une indicible rage. En le gagnant de vitesse, j'allais me précipiter sur lui, quand, après avoir évité mon étreinte, il se rejeta en arrière et me dit :

— Voleur et assassin, vous n'oserez pas m'approcher !

— Comment ? m'écriai-je.

Je fis quelques pas en avant, et la clarté du ciel me montra le mystère de la bravade du drôle.

Un tronc d'arbre sans écorce, et dont le bout le plus large était de mon côté, se trouvait horizontalement placé au travers d'un

abîme voisin de l'échaudoir, et l'homme le traversait à pieds nus avec les plus grandes précautions.

Au milieu du dangereux passage, l'inconnu s'arrêta pour me défier, et tout surpris non seulement de le voir presque calme au-dessus d'un gouffre dans lequel le moindre choc pouvait le précipiter, mais encore d'entendre sa menace insultante, je lui répondis, sans trop savoir ce que je disais :

— Rampant esclave, qui êtes-vous, et pourquoi m'avez-vous attaqué ?

La pâle figure s'anima, et une voix gutturale me répondit :

— Je suis le bijoutier que vous avez volé, je suis le frère de l'homme que vous avez poignardé, je suis celui qui s'est vengé !

— Vous vous trompez, vous n'êtes pas vengé.

— Imbécile ! s'écria le bijoutier, si mon arme n'a pas pénétré jusqu'à votre cœur, le poison dont sa pointe est imbibée y pénétrera.

— Vraiment !

Et sans hésitation, sans réflexion surtout, j'arrachai mes souliers et je bondis vers le tronc de l'arbre.

Le bijoutier fit sur le pont un saut d'hyène en furie, soit pour en augmenter l'effrayante vibration, soit pour se retourner et fuir, soit pour se jeter au-devant de moi. Je ne pus assigner une cause précise à son mouvement.

Irrité jusqu'à la fureur, j'arrivai sur lui avec la véloce rapidité que met un éclair à courir le long d'une barre de fer.

La violence de notre rencontre nous fit perdre l'équilibre, et, sans avoir eu le temps de nous servir de nos poignards, nous tombâmes ensemble. Le bijoutier, qui était sur une partie de l'arbre mince et arrondie et sur le point de se tourner, fit l'effort surhumain de se retenir ou de m'entraîner avec lui dans l'abîme. Sa fureur le servit mal ; il se saisit d'un pan de ma ceinture, le morceau lui resta dans la main, et il tomba lourdement dans le gouffre.

J'étais tombé sur le tronc ; mes jambes se croisèrent autour de lui, mes bras l'enlacèrent, mais faiblement, car ma chute m'avait foulé le poignet gauche, et, avec mille peines et une incommensurable lenteur, je réussis à gagner la terre.

q

Chapitre 72

Je ne puis me rappeler sans frémir la fatigue et les souffrances que j'ai supportées en me traînant à plat ventre sur ce pont dangereux, si dangereux, qu'il me semble aujourd'hui qu'il a été aussi difficile à traverser que le pont que Mahomet nommait Al Sirut, lequel était plus étroit qu'un cheveu et plus pointu que le fil d'une épée, et avait en outre l'enfer au-dessous de lui.

Chose étrange ! quand le bijoutier me saisit, quand il déchira mes vêtements, les boîtes de métal, causes de tant de malheurs, tombèrent de ma poitrine, – car, après ce qui était arrivé, je n'avais pas cru prudent de les donner à Aston, et disparurent dans le gouffre avec le malheureux bijoutier.

Je regagnai tout haletant et presque épuisé de fatigue les bords de l'épouvantable gouffre, et je tombai presque mourant, car une vive douleur alourdissait ma tête, et mon poignet foulé me faisait en outre douloureusement souffrir. Quand j'eus repris l'usage de mes sens, une invincible curiosité attira mes regards vers l'abîme, et les rayons de la lune me le montrèrent dans toute son effrayante profondeur.

Un silence lugubre planait dans l'air ; mais ce silence fut bientôt interrompu par les gémissements sourds, par le bruit indistinct que faisait le bijoutier en cherchant à s'arracher aux étreintes de la mort.

Le fond du canal, dans lequel gisait le malheureux, était une mare d'eau stagnante mélangée de sable, de boue et d'ordures envoyées par les débouchés de l'échaudoir. Ce mastic humide ne permettait à un homme ni de trouver un appui ferme pour son pied, ni d'atteindre le désespéré refuge de la mort en se laissant couler au fond de l'eau. Les efforts que faisait le Parsée pour reprendre son équilibre augmentaient, au lieu de les amoindrir, les dangers de sa situation. La lourdeur de la chute du malheureux lui avait creusé un lit dans le gouffre, et ses pénibles luttes l'enfonçaient de plus en plus dans la gluante composition de cette bourbe immonde.

Penché sur l'abîme, je suivais avec angoisse le mortel combat que livrait ce malheureux ; mais il m'était difficile de distinguer autre chose qu'une masse sombre qui se tordait en faisant entendre le râle sinistre d'une suprême agonie.

Ce spectacle était horrible, et, quoique d'une nature peu impressionnable, je me trouvais incapable d'en supporter la vue

sans frissonner de la tête aux pieds.

Moralement, et presque physiquement, je souffrais autant que mon ennemi.

Le vain espoir de porter secours au Parsée me fit jeter autour de moi des regards d'une anxieuse interrogation ; mais j'étais seul sur un emplacement vide, et la splendide clarté de la lune, tout à fait dégagée d'un voile de nuages, me montra l'impossibilité de mes espérances.

Le cœur serré de ne pouvoir rien faire pour cet homme, dont les plaintes retentissaient à mon oreille comme un sanglant reproche, je voulus fuir le théâtre de ses souffrances ; mais ma faiblesse corporelle, ou plutôt une fascination sauvage, me retint involontairement auprès du moribond. La pensée d'aller chercher du secours dans le port, celle de donner l'alarme, me vinrent à l'esprit ; car, entièrement occupé du pauvre marchand, je ne songeais pas au danger dans lequel mon dévouement pouvait m'entraîner.

Ce dévouement eût été inutile.

Les efforts du Parsée s'affaiblirent, le râle de sa voix devint plus indistinct, et son corps s'enfonça lentement dans le linceul de boue sur lequel il était couché.

Tout était fini… Une sueur glacée perla sur mon front ; j'avais la fièvre, et de ma vie je n'ai éprouvé une douleur semblable à celle qui oppressa mon cœur quand la surface agitée du canal fut devenue entièrement calme.

Tout d'un coup, au milieu de ma sombre et désolante contemplation, je fus vivement frappé par ces mots, qui me parurent

prononcés à quelques pas de moi : Tout va bien.

La voix d'une sentinelle lointaine, emportée par le vent, criait ces paroles, et elles étaient si peu en harmonie avec les douloureuses sensations qui m'oppressaient le cœur, qu'elles me parurent presque injurieuses.

Les premières lueurs du jour éclairaient le sommet des montagnes ; je dus songer à poursuivre ma route. Mais ce ne fut pas sans un vif chagrin que mes regards embrassèrent pour la dernière fois cette ville d'où je fuyais en vagabond ; ce gouffre qui renfermait un homme dont j'avais si peu méchamment, mais avec tant de fatalité, anéanti l'existence et la fortune. Qui sait encore si le malheur s'était borné là, si le frère avait survécu, si la famille ne jetait pas sur ma tête les malédictions les plus sombres et les plus horribles ? Ô démon du mal, pourquoi as-tu guidé ma main pour me laisser le remords, le regret et la honte !

Quelques réflexions calmes sur cette bien triste affaire me firent comprendre que, soupçonné ou par le garçon de l'hôtel ou par une autre personne, le bijoutier avait été le confident intéressé de ces soupçons. Reconnu par cet homme, il m'avait gardé à vue jusqu'au moment de notre fatale rencontre.

Si le marchand avait eu le bon esprit de s'adresser à la justice, en me désignant comme le chef de l'attaque qui avait ruiné son commerce, il eût été amplement vengé. Malheureusement pour le Parsée, son caractère vindicatif ne lui permit pas d'attendre : il préféra se venger directement. Sa faute retomba sur lui, car il pouvait prendre une éclatante revanche, en allant simplement déposer au palais de justice une accusation contre moi !

Je gagnai rapidement le rivage et je me disposais à héler mon proa, quand la crainte d'attirer l'attention des sentinelles me fit prendre le parti, quoique blessé à la tête et le poignet en très mauvais état, de gagner mon proa à la nage, si je ne pouvais rencontrer de bateau.

Une exploration anxieuse me montra la nécessité de compter sur mes forces seules. En conséquence, je serrai dans mon turban les objets que l'eau pouvait abîmer, et je m'élançai dans la mer.

q

Chapitre 73

Je gagnai rapidement le proa, et après avoir ordonné à mes hommes de lever silencieusement le grappin, nous nous couchâmes dans le fond du bateau, et le courant du canal nous emporta mollement vers les canots des pêcheurs qui sortaient du port.

Une fois confondu dans le groupe des embarcations du pays, j'élevai la voile du mât, et nous prîmes notre course vers les côtes du Malabar.

Les capricieuses variations du vent et la lourdeur de l'atmosphère, en me faisant pressentir l'orageuse nuit qui se préparait, me décidèrent à aller chercher du repos et un abri dans une petite baie ouverte, où il n'y avait pas le moindre vestige d'habitants.

Nous débarquâmes, et après avoir amarré le proa au rivage, mes hommes s'occupèrent à préparer un repas composé de viandes froides et de poissons tués sur les rochers. Non seulement pour faire cuire nos comestibles, mais encore pour nous réchauffer, car le temps était glacial, nous allumâmes un grand feu aux pieds d'un pin gigantesque. Ce feu, que nous crûmes éteint le jour de notre départ, se communiqua à l'arbre, de là à une forêt, qu'il mit huit mois à consumer entièrement. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de songer sans effroi à mon voyage à Poulo-Pinang, car une fatalité déplorable en a marqué tous les incidents.

À la fin du repas, je plaçai deux sentinelles non loin de notre petit groupe, et harassé de fatigue, les pieds étendus vers le feu, la tête appuyée contre une pierre douce, je m'endormis si profondément que ni le vent ni la pluie, qui tomba à torrents, ne parvinrent à me réveiller.

J'ouvris les yeux une heure avant le jour. Mes membres étaient tellement glacés et roidis par le froid, qu'un instant je pus me croire paralysé.

Après une promenade de quelques minutes, j'avalai une tasse de café brûlant, je fumai une bonne pipe, et ces deux infaillibles remèdes dissipèrent entièrement mon malaise.

Nous mîmes le proa à l'eau, et une douce brise de terre nous aida à faire avant midi une longue course. Vers cette heure, le temps s'éclaircit ; un resplendissant soleil illumina le ciel, et nous arrivâmes bientôt au nord-est de l'île, où se trouvait le schooner.

Le vaisseau était si bien placé pour échapper aux regards, que je ne l'aperçus qu'après avoir doublé un bras de mer. Un homme

de l'équipage, placé en vigie sur la rive, donna le signal de notre approche, et en voguant avec rapidité j'atteignis promptement le vaisseau, sur le pont duquel Zéla était en observation, un télescope à la main.

Franchissant d'un bond le plat-bord du schooner, je tombai presque agenouillé auprès de ma chère Zéla, et mes mains frémissantes voulurent se croiser, comme autrefois, autour de sa taille d'abeille, mais la belle enfant n'avait déjà plus la frêle ceinture d'une jeune fille. Je pris donc dans mes bras mon précieux trésor, et je l'emportai dans ma cabine.

Le contremaître, qui attendait des questions ou des ordres, m'avait silencieusement suivi.

— Avez-vous vu des étrangers dans la largue, Strang ? lui demandai-je.

— Les bateaux du pays, et rien de plus, capitaine.

— Bien ! Faites lever l'ancre, nous allons diriger notre course vers l'est.

Le contremaître remonta sur le pont, et, à la prière de Zéla, je consentis à accorder un peu d'attention aux blessures que j'avais reçues.

Les grands et nombreux plis de mon abbah, fait en drap de poil de chameau, et les châles qui entouraient mes reins m'avaient préservé de l'atteinte du poignard ; mais mes yeux étaient noircis par le coup que j'avais reçu sur le front, et mon poignet gauche me faisait cruellement souffrir.

La vieille Kamalia me mit une compresse sur la tête, enveloppa soigneusement mon poignet, et ma jeune et belle Arabe parfuma mes tempes et frotta mes membres roidis avec de l'huile et du camphre.

Les remèdes employés pour soulager mes douleurs, remèdes qui les guérirent et d'une manière presque radicale, furent l'huile chaude, le magnétisme d'une main charmante, un poulet rôti, du vin de Bordeaux, du café, une pipe et deux lèvres roses. Lequel de ces remèdes a le mieux opéré, je l'ignore ; je sais seulement qu'ils me rendirent la santé. Mon bras seul résista au charme de ces applications externes et internes, car je fus obligé de le garder pendant longtemps enveloppé dans une écharpe ; je crois même qu'il n'a jamais reconquis sa force première.

En me quittant, de Ruyter m'avait dit :

— Quand j'aurai franchi les détroits de la Sonde, je m'arrêterai à Java, dirigez-vous vers Bornéo.

Je traversai les détroits de Drion, et je ne ralentis plus la rapidité de ma course pour aborder les vaisseaux du pays dont je faisais journellement la rencontre.

Un matin cependant j'abordai un vaisseau d'un aspect étrange. Singulièrement construit, encore plus singulièrement équipé, ce vaisseau, qui, selon les apparences, était de cent tonneaux, avait deux mâts. Ses cordages étaient faits avec une herbe d'une couleur sombre, et ses voiles, en coton blanc mélangé de violet, ne me révélaient, ni par leur nuance ni par leur forme, à quelle nation il appartenait. Très élevé hors de l'eau, le corps du navire avait une teinte d'un gris blanchâtre aussi terne que

triste ; en outre, il était si mal gouverné, qu'il allait d'un côté et de l'autre avec la plus surprenante irrégularité.

J'envoyai un coup de mousquet à l'inconnu, dans l'intention de le forcer à s'arrêter, car nous pouvions à peine nous tenir éloignés de lui.

À cet ordre, il mit en panne, mais en s'y prenant d'une façon si inhabile et si gauche, qu'il fut presque démâté.

Alors apparut à mes yeux un fantastique équipage, entièrement composé de sauvages nus et tatoués de la tête aux pieds. Les uns, groupés sur le pont, nous regardaient d'un air stupide ; les autres, suspendus aux agrès, semblaient attendre notre approche avec la stupeur et l'effroi.

Quand j'eus hissé un drapeau anglais, ils répondirent à cette politesse par l'exhibition d'un morceau de drap peint et en lambeaux. Il était impossible de deviner d'où venait ce vaisseau, à quelle nation il appartenait, où il allait ; tout cela était un mystère. En outre de cet extérieur fabuleux, le pauvre vaisseau était si fracassé, il avait à sa carcasse tant d'ouvertures qu'on pouvait voir du dehors tout ce qui se passait à l'intérieur.

Ces visibles marques de décrépitude, le bizarre accoutrement des gens qui encombraient le pont en désordre, donnaient à ce vaisseau l'air d'avoir été construit avant le déluge, et je trouvais un véritable miracle dans son apparition sur l'eau ; comment avait-il la force de s'y maintenir ?

Le capitaine de ce vaisseau fantôme essaya de mettre à l'eau, afin de passer à notre bord, un vieux débris de canot ; mais n'ayant ni la patience, ni le temps d'attendre la fin de la difficile

opération, et, de plus, désirant examiner l'étranger, plutôt par curiosité que dans un espoir de conquête, je fis descendre un bateau de notre poupe, et je me dirigeai vers lui.

Vu de près, le triste bâtiment était encore d'un aspect plus sauvagement bizarre, et lorsque j'eus grimpé sur ses côtés saillants, il m'apparut dans toute sa fabuleuse étrangeté.

Le pont supérieur était couvert d'un paillasson, et ses sauvages habitants, coiffés avec des feuilles de palmier, n'avaient point d'autres vêtements. À mon approche, un homme mince, osseux et d'une haute taille, vint au-devant de moi.

Cet homme se distinguait de son farouche entourage par la blancheur de sa peau et par la différence de son accoutrement. Avant de lui adresser la parole j'examinai un instant sa figure. Je vis que des traits saillants et réguliers, des cheveux blonds, un visage ovale avaient fait de cet homme un être d'une beauté réelle, beauté qu'il eût conservée si un tatouage extraordinaire et grotesque n'avait point effacé la délicatesse du teint et grossi le modelé des formes. Ce hideux tatouage couvrait la figure, les bras, la poitrine, et l'image peinte d'un affreux serpent était enlacée autour de la gorge, de manière à faire croire que, non content d'étrangler sa victime, le reptile voulait encore se précipiter dans sa bouche, car une tête armée d'une langue rouge et pointue était dessinée sur la lèvre inférieure. L'œil vert et la langue effilée du serpent étaient si bien rendus, qu'en voyant l'homme agiter sa mâchoire il semblait que l'affreuse bête se mît en mouvement.

Ce tatouage d'une sauvagerie inouïe faisait ressortir le front calme et les yeux pensifs de l'étranger. Mon rapide examen avait embrassé tous les détails dans l'ensemble, et il était achevé

quand le capitaine me demanda d'une voix douce et d'un ton aussi affable que poli :

— Vous êtes Anglais, monsieur ?

— Oui, monsieur. Et vous ?

— Moi, je suis de l'île de Zaoo.

— De l'île de Zaoo ? Où est-elle située ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Dans la direction de l'archipel de Sooloo.

— Tout cela est étrange, lui dis-je, car je ne connais ni l'île dont vous me parlez, ni l'archipel où elle se trouve. Mais êtes-vous de ces îles ?

— Oui, monsieur.

— Natif ?

— Non, monsieur.

— Et de quel pays êtes-vous ?

Le capitaine hésita un instant à me répondre, puis il me dit :

— Je suis Anglais, monsieur.

— Vraiment ! et comment diable se fait-il que vous vous trouviez sur un pareil vaisseau, et arrangé d'une aussi inconcevable façon ?

— Si vous voulez descendre dans ma cabine, monsieur, je vous le dirai, mais j'ai peur de n'avoir pas de rafraîchissement à vous offrir.

En approchant des écoutilles, j'entendis les cris d'une femme.

Le capitaine s'arrêta.

— J'avais oublié, me dit-il, que nous ne pouvons pas descendre là.

— Quelqu'un est malade !

— Oui, monsieur, une de mes femmes est en couches, et, je crois, avant terme, car les douleurs de l'enfantement ont été occasionnées par le mal de mer ; la pauvre créature souffre beaucoup.

— La nourrice de ma femme, dis-je à l'étranger, connaît un peu la science médicale, je vais l'envoyer chercher.

Le capitaine me remercia, et la vieille Arabe fut bientôt installée auprès de la malade. Pour ne pas gêner les femmes, nous nous installâmes sur le pont auprès de la poupe, et l'étranger me dit :

— Il y a si longtemps que je n'ai parlé l'idiome de ma jeunesse, et tant d'années se sont écoulées depuis l'époque où les événements que je vais vous raconter ont eu lieu, que j'ai grand-peur, monsieur, de ne pouvoir me faire comprendre.

— Le temps est calme, capitaine, vous n'avez pas besoin de vous presser ; faites-moi donc tranquillement le récit de vos malheurs, et comme vous ne semblez pas très bien fourni en provisions de bouche, permettez-moi d'envoyer chercher des choses qui rafraîchiront votre mémoire en dégageant votre esprit.

À ma demande, le schooner nous envoya du bœuf, du jambon, du vin de Bordeaux et de l'eau-de-vie.

Les Anglais se détestent jusqu'à ce qu'ils aient mangé ensemble.

En mangeant, nous nous traitâmes de compatriotes, et au choc des verres, nos cœurs s'ouvrirent avec l'abandon d'une vieille camaraderie.

Le seul témoignage de civilisation que donnât encore cet Européen transformé en sauvage était un goût prononcé pour le tabac, et, en véritable gentleman, il fumait du matin au soir.

Quand le capitaine eut dégusté un dernier verre d'eau-de-vie, quand l'odorante fumée du tabac eut tracé autour de nous un vaporeux nuage, il commença le récit de son histoire. Mais ce récit fut fait dans un idiome si bizarre, il le suspendit tant de fois pour l'entremêler d'étonnantes réflexions, qu'afin d'éviter à mes lecteurs la peine que j'ai eue à deviner le sens des mots, le fond de l'idée, l'ensemble du tout, je vais prendre la liberté de corriger la phraséologie de ce capricieux narrateur.

q

Chapitre 74

« J'ai quitté l'Angleterre, il y a sept ou huit ans, avec un vaisseau de la compagnie des Indes orientales, protégé par un convoi, et qui se rendait à Canton. Le premier officier du bord, qui avait opéré avec mon père des transactions mercantiles, et qui lui devait pour une livraison de marchandises considérablement d'argent, eut l'esprit de persuader à mon père de lui fournir encore une grande quantité d'objets. Comme mon père ne s'était point

rendu aux désirs de l'officier sans une vive et longue discussion, il fut convenu en dernier ressort, et pour contenter les deux parties, que j'accompagnerais l'officier à bord en qualité de midshipman.

À l'époque où ce marché eut lieu, j'étais employé comme premier commis dans la maison de mon père, et les traités de l'affaire me parurent si avantageux pour ma famille et pour moi, que j'y donnai de grand cœur mon adhésion. Voici quelles étaient les clauses de ce marché : je devais faire le voyage en passager, et recevoir pour le compte de mon père la moitié du bénéfice des ventes qui seraient opérées par l'officier. Si la carrière maritime me convenait, je devais la suivre ; sinon, au retour du vaisseau, je m'installais de nouveau dans la maison de mon père.

Je n'ai pas besoin de vous exprimer, monsieur, avec quel plaisir (j'avais quinze ans) je quittai le comptoir paternel, les livres de facture, les livres de compte, pour aller voir un pays dont j'avais entendu faire de merveilleuses descriptions. Au curieux désir qui accompagne tous les voyageurs se joignait l'orgueilleuse joie de prendre place parmi les aspirants de marine, qui étaient si fiers et qui semblaient si heureux lorsqu'ils étaient sur terre. Je ne savais pas à cette époque que la cause de leur joie était leur délivrance momentanée d'un assujettissement tyrannique. Je l'ignorais, mais j'en eusse été instruit que ma satisfaction serait restée la même, tant il me semblait que, sous la protection d'un premier officier, mon initiation au service devait être aussi facile qu'agréable.

Mes illusions se dissipèrent vite, et dès que nous eûmes quitté les downs ma situation devint insupportable. Outre les fonctions serviles et abjectes que mes camarades et moi nous étions obligés de remplir, le premier contremaître, mon patron, ajouta à ces en-

nuis le tourment de sa haine. Un jour, étant de faction avec lui, il m'injuria, et, non content d'une méchanceté de paroles que je n'avais point provoquée, il m'accabla de coups. Trop faible et trop timide pour me défendre, je fus dès lors en butte à ses moqueries et à ses mauvais traitements. Une autre fois, et toujours sans cause, l'officier me dit :

— Votre usurier de père vous a fourré auprès de moi pour lui servir d'espion, pour me voler mes profits. Ce vieux juif ne s'est pas contenté de ma parole, il lui a fallu un écrit ; mais je veux bien être damné si je ne fais pas de vous un domestique, un esclave.

Ma vie devint de jour en jour plus triste et plus misérable.

Notre capitaine vivait à bord comme une espèce de demi-dieu, et je suis bien certain qu'il se croyait supérieur à l'humanité entière. Il ne fréquentait que deux ou trois des passagers qui appartenaient à la noblesse, et tous ses ordres étaient transmis à l'équipage par le premier officier.

Une nuit, nous étions à la hauteur de Madère, et le vent soufflait avec violence, un homme placé en vigie cria :

— Une voile étrangère à notre gauche !

— Très bien, répondis-je, je vais avertir.

Mais avant de remplir ma mission, je jetai un coup d'œil sur la mer, où je ne vis qu'un énorme nuage noir. Je trouvai l'officier de faction endormi sur la glissoire d'une caronade. La vue de ce sommeil si calme au moment de la tempête fit naître en moi le premier sentiment de haine et de vengeance qui eût jamais entrouvert les replis de mon cœur. »

— Bien ! m'écriai-je en interrompant le capitaine, vous avez poignardé le coquin et jeté sa carcasse dans la mer ?

« – Non, monsieur, non. J'étais jeune, et ma rancune n'avait encore que la malice de l'enfance. Si je rencontrais aujourd'hui cet homme sans âme, j'agirais peut-être avec plus de vaillance que je ne l'ai fait à cette époque. Je ne troublai point le sommeil de mon ennemi ; je descendis doucement auprès du capitaine, que je réveillai en lui disant :

— Il y a un grand vaisseau de notre côté, sous le vent.

— Où est l'officier de quart ? me demanda le capitaine en sautant hors de son lit.

— Je l'ai inutilement cherché, monsieur.

— Il n'est pas à son poste ! s'écria le capitaine en se précipitant sur le pont.

L'officier dormait toujours ; le capitaine courut jusqu'à lui et l'appela par son nom.

En entendant la voix bien connue de son sévère commandant, l'officier épouvanté se dressa sur ses pieds et balbutia quelques excuses.

Mais, sans lui répondre, le capitaine s'éloigna de l'échelle, car on ne pouvait perdre le temps en paroles ; un ouragan terrible se préparait, la mer était violente, et la masse noire et remuante que j'avais prise pour un nuage apparaissait sous la forme effrayante d'un énorme vaisseau démâté, lancé vers nous avec une vélocité extraordinaire.

— Abaissez le gouvernail, mettez tous les hommes à l'ouvrage ! cria le capitaine d'une voix forte.

Tout s'agita.

Une voix humaine, qui essayait de se faire entendre au milieu de la rumeur des éléments bouleversés, nous héla, et cette voix semblait descendre des hauteurs d'une tour, car l'énorme vaisseau, poussé par le vent et emporté par les vagues gigantesques qui l'élevaient au-dessus de nous, paraissait avoir des proportions énormes.

Les lumières bleues qui brûlaient sur son gaillard d'avant se réfléchissaient dans notre voile de perroquet, bien carguée. Il paraissait inévitable qu'au moment où l'étranger allait être replongé dans l'auge profonde où nous étions placés, sa descente nous écraserait ou nous couperait en deux. Nos voiles se frappaient contre les mâts avec un bruit pareil au roulement du tonnerre, et l'équipage, en chemise, à moitié endormi, se précipitait pêle-mêle hors des écoutilles et jetait des cris horribles en voyant le vaisseau s'avancer vers nous.

Paralysés par l'épouvante, nous restions inactifs, le regard et l'esprit suspendus aux mouvements du vaisseau que la mer et le vent faisaient tournoyer sur lui-même. Cette scène effrayait les plus hardis ; les faibles tombaient à genoux, se tordaient les bras ou se précipitaient la tête la première dans les écoutilles. Quoique cet affreux spectacle n'eût duré qu'un moment, cet instant d'angoisse avait eu assez de puissance pour me transformer d'enfant en vieillard.

Une voix forte et distincte nous héla avec une trompette et nous dit :

— Tribord votre gouvernail, si vous ne voulez pas être écrasés !

Au même moment une vague nous éleva en l'air, et l'étranger nous frappa. Ce choc fut suivi d'un craquement horrible : nos hommes répondirent à ce fracas par de désolantes clameurs ; je crus tout perdu, et, les mains convulsivement pressées contre les haubans, j'attendis la mort.

Mes yeux étaient fixés sur le vaisseau étranger : je crus le voir passer au-dessus de nous et rester dans l'air comme un rocher gigantesque. Le vent mugissait avec furie dans nos haubans, et la mer inondait de ses lames froides le pont de notre vaisseau.

Après cette pause terrifiante, la confusion, le bruit du vent et des vagues, le murmure des voix me rendirent la raison. L'étranger avait atteint notre quartier, enlevé le bateau de la poupe, ainsi que notre grand mât, mais rien de plus, et nous étions hors de danger. Après avoir hélé une troisième fois, le vaisseau nous demanda notre nom, et nous ordonna de rester auprès de lui toute la nuit, ajoutant à cette demande qu'il appartenait à Sa Majesté Britannique et qu'il s'appelait la Victoire.

Le capitaine n'adressa aucun reproche au premier officier, mais il fut provisoirement mis en prison.

La frayeur causée par la fatale rencontre de ce vaisseau avait été si grande que chacun semblait avoir l'esprit sous la domination d'un mauvais enchantement, et notre capitaine, ainsi que les officiers, n'accomplissaient leur devoir qu'à l'aide des fréquents signaux de la Victoire, qui veillait sur elle et sur nous, tant elle avait peur de nous voir fuir.

Le lendemain je me rendis sur le pont, et je m'aperçus que nous avions perdu notre convoi, et que la Victoire nous faisait signe qu'il fallait la prendre en touage. Pour effectuer ce difficile travail sans mettre un bateau à la mer, qui était très agitée, nous jetâmes dans l'eau un tonneau vide, ayant une corde que le vaisseau devait prendre à son bord. Ils l'attrapèrent et attachèrent des aussières aussi grandes que nos câbles à la corde ; nous les tirâmes à bord et elles furent attachées à un mât ; puis, chargés de toutes nos voiles, nous nous dirigeâmes vers l'île de Madère.

Cette entreprise de sauvetage rendait notre situation très périlleuse ; car, malgré l'immense longueur des aussières avec lesquelles nous touâmes, le poids et la grandeur de la Victoire, qui était à cette époque le plus grand vaisseau du monde, nous donnaient des secousses terribles, surtout quand nous étions élevés sur la crête des vagues et qu'elle s'enfonçait auprès de nous dans l'abîme de la mer. Quelquefois les cordes de touage, en dépit de leur grosseur, qui était celle d'un corps humain, cassaient en deux comme un fil d'Écosse, et nous étions obligés de recommencer la tâche dangereuse et difficile de l'attacher à notre bord. Heureusement le vent diminua de violence ; car s'il avait gardé sa force première, nous eussions infailliblement échoué.

Le poids de la Victoire était si lourd, qu'outre le danger d'emporter notre mât, il avait fait entrouvrir les joints du vaisseau, et la mer débordait sur nous en emportant tout ce qu'elle rencontrait.

Notre capitaine héla la Victoire et lui montra les difficultés insurmontables de notre situation.

— Si vous coupez les cordes de touage, répondit le capitaine du vaisseau royal, nous vous ferons couler à fond.

À bord de la Victoire, ils avaient allégé le poids du vaisseau en jetant dans la mer tous les canons de son pont supérieur, et en plaçant des voiles d'orage sur les troncs des mâts inférieurs, et par tous les moyens qui se trouvaient en leur pouvoir.

Le lendemain le vent diminua, mais la mer fut encore très agitée.

Nous rencontrâmes un grand vaisseau des Indes orientales faisant route pour Madère, nous le fîmes arrêter, et il fut contraint de prendre notre place.

Alors notre capitaine se rendit à bord du vaisseau de feu l'amiral Nelson, et son commandant, après avoir grondé le nôtre pour sa négligence, lui pardonna sa faute en considération du service qu'il avait rendu à la Grande-Bretagne en sauvant le plus précieux de tous les vaisseaux anglais, celui qui portait le corps de Nelson et son triomphant drapeau.

Le commandant de la Victoire donna à notre capitaine un certificat sur lequel étaient détaillés tous les incidents de sa belle conduite. Ce témoignage de satisfaction calma un peu notre fier commandant, dont la colère contre le coupable officier avait disparu avec le danger.

Cette indulgence était naturelle ; un lien de parenté unissait les deux hommes, et ils portaient l'un et l'autre le nom de Patterson. Vous savez, monsieur, que les Écossais ont des clans, et qu'il leur importe fort peu que tout le monde soit détruit si leur propre clan est sauvé, ou s'il gagne par la perte générale. Mais je vous

demande pardon, monsieur, peut-être y a-t-il parmi eux des hommes très dignes, très honnêtes et très bons. »

q

Chapitre 75

« – Le premier officier, reprit le capitaine après une pause de quelques secondes, connut bientôt l'auteur de la disgrâce qu'il avait encourue, et je crois fort inutile de vous dire, monsieur, que cette découverte n'adoucit pas à mon égard les cruels procédés de mon chef. J'étais déjà fort misérable, je le devins plus encore ; et souvent, bien souvent, je me suis surpris à envier l'existence orageuse du vagabond, et celle du mendiant, sans pain et sans asile. L'un et l'autre n'étaient-ils pas mille fois plus heureux que moi ? Mais pardon, monsieur, tout cela est fort peu intéressant pour vous, et cette narration, que votre courtoisie daigne écouter, vous paraît bien insipide et bien longue. »

— Non, non, mon cher capitaine, votre histoire n'est ni dépourvue d'intérêt, ni trop étendue ; je l'écoute avec plaisir et avec attention. Continuez-en donc le récit ; je suis tout à vous.

Et mes paroles étaient vraies, car chaque mot de ce pauvre homme faisait vibrer en moi un tendre souvenir, souvenir triste et qui mettait devant mes yeux la pâle et mélancolique figure de mon ami Walter. N'existait-il pas en effet entre ce narrateur à demi sauvage et mon pauvre compagnon d'infortune une similitude étrange ?

Tous deux, forcément jetés dans une carrière antipathique à leurs goûts, avaient été les victimes d'une haine brutale sans cause, et partant sans excuse. Ce rapport, si poignant pour moi et qui remplissait mon cœur d'une douloureuse compassion, m'attira vers le capitaine.

Sa parole lente, sa voix douce, son regard pensif, me firent oublier les affreuses caricatures qui souillaient son corps, et je ne vis plus ses traits qu'au travers de mes souvenirs ou, pour mieux dire, que dans la beauté de son âme.

« – Enfin, reprit le conteur en me remerciant de mon attention par un bienveillant sourire, nous entrâmes dans la mer de la Chine.

Une nuit le vaisseau était amarré près d'une île (j'ai oublié pour quelle raison), on m'ordonna d'aller me coucher dans le bateau qui était derrière le bâtiment, afin de le garder. J'obéis avec joie, car en entendant cet ordre, l'idée que je pouvais saisir cette occasion pour me sauver me traversa l'esprit. Sans craindre ni même réfléchir sur les dangereux hasards d'une pareille entreprise, je m'abandonnai à l'impulsion rapide qui se faisait la maîtresse de ma conduite.

Je trouvai dans le bateau un mât, une voile et un petit baril d'eau, car la veille on s'en était servi pour aller explorer l'île. La trouvaille inattendue de ces différents objets me persuada que la Providence, après m'avoir inspiré, veillait encore sur moi ; ma détermination fut dès lors complètement arrêtée.

Pauvre insensé que j'étais ! il ne me vint pas même à l'esprit qu'il me manquait les choses les plus indispensables, et surtout la première de toutes : du pain.

Mon repas du soir était dans ma poche, et il se composait de biscuit et d'un morceau de bœuf. Quant au lendemain, Dieu y pourvoirait, ou, pour mieux dire, je ne songeais ni à mes besoins futurs ni aux difficultés inouïes que j'allais avoir à surmonter.

La nuit était sombre ; une brise fraîche soufflait hors du golfe, et la nuit était assez calme.

Quand tout fut tranquille sur le pont, je dénouai le câble qui attachait le bateau, et, après quelques minutes d'anxieuse attente, j'élevai le mât ; je virai, et ma légère embarcation se trouva bientôt loin du vaisseau.

Une heure s'écoula, et cette heure eut pour mon cœur palpitant la durée d'un siècle. J'avais si grand-peur d'être vu et par conséquent arrêté dans ma fuite ! Les hommes de quart découvrirent l'enlèvement du bateau, car une lanterne fut hissée et je vis distinctement une lumière bleue.

Ce signal m'épouvanta, et je me dirigeai vers l'île de manière à gagner son côté opposé au vent, pour m'y cacher jusqu'à l'entière disparition du vaisseau.

Grâce à mon penchant pour les voyages sur mer, grâce encore à l'intérêt d'enfant et de jeune homme que j'avais pris à examiner les bateaux dans les chantiers du port de Londres, je savais très bien en gouverner la marche.

Veuillez, monsieur, réfléchir pendant quelques secondes sur l'étrange métamorphose non seulement de mon esprit, mais encore de mes vues et de mon caractère. Né au milieu du confort d'une existence heureuse, j'avais été, dans l'espace de quelques mois, de fils de famille aimé et libre dans la maison paternelle,

transformé en misérable, en domestique, en esclave, et à ce changement déplorable en succédait un peut-être plus déplorable encore, mais dont mon esprit n'approfondissait pas les inévitables douleurs.

Le lendemain de ma fuite, j'entrevis l'abandon réel de ma position, et j'eus peur en me voyant seul, sans vivres, sans carte, sans boussole, sur un petit bateau, frêle planche de salut, pour m'aider à franchir cet abîme immense qu'on appelle l'Océan. Je vous avoue franchement que j'aurais été heureux de reprendre ma chaîne sur le vaisseau. Je pleurai amèrement, et mes mains défaillantes abandonnèrent le gouvernail.

La vie me devint odieuse, et mes yeux aveuglés suivirent d'un regard morne la marche du bateau, qui voguait à la grâce du vent et des flots.

Les cruels tiraillements de la faim m'empêchèrent de dormir. Cependant le besoin de repos est si impérieux pour un corps jeune, qu'après avoir bu quelques gouttes d'eau mes yeux se fermèrent et une somnolence agitée m'étendit, faible et sans courage, dans le fond de ma barque.

Je dormis, et quand je m'éveillai, le jour était resplendissant. Je tendis ma voile au souffle de la brise, et je naviguai avec le vent en cherchant à découvrir dans quelle latitude je me trouvais.

À en juger par la direction du vent et par la position de l'étoile du Nord, je marchais vers les îles de l'archipel de Sooloo, et la terre élevée que j'avais aperçue en m'éveillant était Bornéo. Je naviguai vers le sud, pensant que l'île de Paraguai, près de laquelle j'avais laissé le vaisseau, se trouvait derrière moi.

La brise se maintint douce et fraîche. Nul vaisseau n'apparaissait sur la nappe d'azur de l'Océan, et ma barque volait sur l'eau comme une mouette effrayée.

Je voulais gagner Bornéo, mais le vent changea, et je fus contraint, ne pouvant lutter avec lui, de continuer ma course au gré de son caprice.

La crainte de mourir de faim me donnait d'affreux tiraillements d'estomac. Je surmontai cette douleur, plutôt morale que réelle, et je m'occupai de la course de mon léger bâtiment. Le vent doublait de force, et j'étais sûr d'arriver bientôt à une des nombreuses îles dont je voyais les formes devant moi, et j'étais bien déterminé à descendre sur le premier rivage qui s'offrirait à mes regards.

Je passai la journée dans les spasmes de l'agonie ; j'avais horriblement faim, et je me sentais aussi malade que désespéré.

J'atteignis le soir sans découvrir aucune terre, et je perdis de vue celles qui étaient derrière moi. Ces alternatives d'espoir et de mécomptes accablèrent mon esprit, et j'accusai le ciel de m'avoir abandonné sans commisération à mon inexpérience et à ma faiblesse. La nuit était aussi claire que le jour ; mais cette clarté, propice si j'avais eu une boussole pour guide, ne m'était d'aucun secours. Triste, fiévreux et maussade, je tenais d'une main faible le gouvernail, lorsqu'un bruit indistinct me fit tressaillir ; quelque chose venait de franchir les bords de mon bateau ; je me traînai vers cet objet inconnu, et une joie bien naturelle remplit mon cœur, lorsque je découvris un poisson aux écailles argentées et pesant près d'une livre. Mais ma joie fut de courte durée, car je n'avais ni feu pour faire cuire mon imprudent visiteur, ni couteau

pour lui enlever son épaisse écaille. J'étais entièrement dépourvu de tout.

Je rejetai le poisson au fond du bateau, et je repris avec désespoir mon poste au gouvernail.

Quelques minutes après, je fus encore arraché à mes sombres réflexions par la vue de quelque chose de noir qui flottait à la surface de l'eau.

Je manœuvrai du côté de cet objet, et je saisis une tortue. Ces deux enfants de la mer, envoyés par cette divine protectrice des malheureux que nous nommons la Providence, en m'ôtant la crainte de mourir de faim, tranquillisèrent mon esprit. Je remerciai le ciel, et après avoir attaché le gouvernail, je m'endormis presque calme.

Malheureusement je fus éveillé par le froid de l'eau qui se précipitait sur moi par-dessus le plat-bord du bateau, penché de côté et tout près de couler à fond. Je sautai sur la voile, dont je défis lestement les nœuds, et, quoique pleine d'eau, la barque se releva.

J'employai tout mon courage et toutes mes forces à vider avec ma casquette ce dangereux réservoir d'eau, et quand j'eus achevé cette pénible besogne, le vent souffla avec violence, la mer s'agita et la lourdeur de l'air me fit pressentir un orage. Je remis la voile à sa place, et le bateau glissa sur la mer avec une rapidité si grande, qu'elle me donna la certitude de pouvoir approcher de la terre avant le lever du soleil.

Les tiraillements d'estomac dont je souffrais depuis quarante-huit heures devinrent si violents, que j'y cherchai un remède

dans la repoussante nourriture de mon poisson cru. Je mordis donc sa queue, et, grâce à ma faim, la goût du poisson m'en parut si délicieux que, tout surpris de la rafraîchissante saveur de sa chair rosée, je me demandai comment il était possible qu'on eût adopté la maladroite coutume de faire cuire le poisson. Malgré le vif plaisir que je ressentais en dégustant mon frugal repas, j'eus assez de prudence et d'empire sur moi-même pour en réserver une partie ; mais celle que j'avais mangée, au lieu de satisfaire mon appétit, en augmenta l'importunité, et mes souffrances redoublèrent.

Mes regards avides cherchèrent la tortue. Je la vis se débattre convulsivement au fond du bateau, et comme elle avait été sur le point de fuir quand l'eau avait inondé mon frêle esquif, je l'attachai par ses nageoires, et je passai le reste de la nuit à me demander par quels moyens il me serait possible d'arriver à sa chair.

— Quelle imprévoyance, me disais-je en contemplant avec désespoir la forte carapace du crustacé, quelle imprévoyance de m'être hasardé seul sur l'immensité de l'Océan sans couteau, sans vivres et sans boussole ! Car il me semblait que la possession de ces trois choses m'aurait facilité et même rendu agréable une navigation de dix ans tout autour du globe. »

q

Chapitre 76

« Dès que les premières lueurs du jour eurent fait disparaître les étoiles qui diamantaient le ciel, je cherchai d'un regard inquiet à

découvrir la terre. Mais je ne vis rien, et je tombai anéanti dans la morne stupeur d'un profond désespoir. La mer était si houleuse, que ses vagues agitées remplissaient à chaque instant mon pauvre bateau, et j'étais dans l'obligation, malgré mon excessive faiblesse, de vider l'eau goutte à goutte, car ma casquette n'offrait pas, pour cette opération, une ressource bien grande.

Je me sentais mourir, et de minute en minute mon désespoir prenait une nouvelle énergie, énergie sombre, et qui me disait de hâter sans hésitation l'heure dernière de ma misérable vie.

Je ne saurais vous dépeindre, monsieur, le profond découragement qui s'empara de moi lorsque je m'aperçus que, pendant l'obscurité de la nuit, j'avais rasé le rivage de plusieurs îles, et que je n'avais plus devant moi que l'immensité de la mer, mer isolée, sublime de grandeur, mais sans horizon.

Je fis de vains efforts pour virer afin de regagner les îles que je laissais derrière moi, mais la violence du vent et l'agitation de la mer entravèrent si complètement le succès de mes tentatives, que je fus obligé de mettre le bateau sous vent afin de ne pas couler à fond.

Quelques heures s'écoulèrent ainsi, car je me pliais forcément aux variations de la brise. Rendu presque fou par la douleur, je faisais de vains efforts pour maintenir mes regards sur les brumes de l'horizon, espérant y voir poindre l'unique espérance qui me retenait à la vie, un morceau de terre pour diriger vers elle ma fiévreuse course. Mais la faim dévorante qui rongeait mon estomac attirait involontairement toute mon attention sur la tortue.

J'essayais vainement de porter mes pensées loin d'elle, mes yeux s'y trouvaient si invinciblement attachés, que je fus forcé de comprendre qu'il eût été presque aussi logique de secouer une boussole que d'en éloigner mon attention. Comme l'aiguille magnétique, ma prunelle se tournait toujours vers le même point.

Après avoir longuement réfléchi sur les moyens à employer pour enlever la carapace du crustacé, je lui détachai les pattes et je l'apportai à l'avant du bateau.

Quand j'eus bien examiné les lignes confuses et coloriées peintes sur son dos, examen presque aussi attentif que celui auquel on se livre sur une carte maritime la veille d'un grand voyage sur mer, je compris avec désespoir qu'il me serait impossible de briser, avec le seul secours de mes faibles mains, ce granit d'écaille.

Je n'avais de ma vie vu une chose aussi bien claquemurée, à l'exception toutefois de la caisse en fer du bureau de mon père, et il me semblait que le fer seul avait la puissance de se rendre maître de l'une ou de l'autre.

Malgré l'inutilité de mes observations, je ne renonçai pas à la conquête de ce pauvre mais bien nécessaire repas. En conséquence, je mis tous mes soins à chercher dans le bateau la possibilité d'extraire, sans danger de destruction, un fort clou, une pointe ou un morceau de fer qui pût remplir l'office de couteau ; malheureusement mes recherches furent inutiles et je ne découvris absolument rien.

Les extrémités du corps de la tortue étaient bien en mon pouvoir, mais ces extrémités se trouvaient sous la dure protection de sa tête calleuse et de ses nageoires, dont la peau était plus coriace

que la semelle de mon soulier. Sans nul doute, un pressentiment secret avertissait la tortue du mal que je voulais lui faire, car elle ne se hasardait pas à sortir sa tête en dehors de la carapace.

La colère de l'insuccès faisait bouillir mon sang, et, dans le transport d'une irritation bien excusable chez un malheureux affamé, je frappai la tortue contre le plat-bord du bateau, dans l'espoir, sinon de la briser en mille pièces, du moins de fendre ou d'écailler sa dure carapace ; mais je crois vraiment que j'aurais plutôt fracassé ma barque qu'entamé, même légèrement, cette espèce de pierre. Après une lutte acharnée, lutte de violence, d'adresse et de ruse, je parvins à saisir la tête de la tortue, je l'attachai fortement avec une corde, et à l'aide de ce dernier moyen je la tuai. »

— Je ne m'explique pas de quelle manière, dis-je au capitaine.

« En rongeant la peau de sa gorge, malgré la défense vigoureuse qu'elle m'opposa, car je fus presque aveuglé par ses nageoires. Quand la tortue se trouva sans vie, j'enfonçai mes doigts dans sa poitrine et j'arrachai ses nageoires ; mais mon empressement ou mon ignorance me fit répandre le fiel, car, malgré les soins que j'avais de laver les chairs, le goût m'en parut très amer. Le corps de la tortue était rempli de petits œufs d'une excessive délicatesse, et l'absorption de ces œufs calma tout à fait mes douleurs d'estomac.

Une fois bien rassasié, je mis toute mon attention à la découverte de la terre, et bientôt un cri de joie s'échappa de mes lèvres : elle se montrait à ma gauche. »

En me faisant le récit de l'égorgement de la tortue, les gestes et les regards du capitaine étaient devenus si féroces et si véhé-

ments que je poussai devant lui les restes du jambon qui se trouvaient encore sur la table, et, par excès de prudence, je tins ma gorge à une distance respectable de ses mains, dont les lignes noires et tatouées ressemblaient à des griffes de vautour.

« – À la vue de la terre, reprit le capitaine, mes défaillantes espérances se relevèrent radieuses ; mais la brise augmenta, et, dans la crainte terrible de voir éclater en orage les sombres nues qui couraient dans le ciel, je mis toutes mes forces à diriger ma barque vers l'île qui se montrait devant mes yeux. Malgré la rapidité de ma barque, qui volait sur l'eau en m'inondant de l'écume des vagues, je croyais, dans la fièvre de mon impatience, que je flottais sur l'eau avec autant de lenteur et de nonchalance qu'une bûche de bois mort. Le soleil était couché quand je me trouvai assez près de la terre pour distinguer le ressac qui se jetait sur les rochers. Mon ardent désir de gagner la terre me fit commettre l'imprudence de laisser marcher mon bateau sans le diriger le long du rivage, ainsi que j'aurais dû le faire, afin de chercher une descente ou une berge, et d'éviter, par cette précaution, les rochers ou les bancs de sable.

Je continuai donc étourdiment ma course, et j'atteignis un endroit où le ressac était d'une prodigieuse hauteur. Tout d'un coup je me trouvai encaissé entre des rochers au-dessus desquels les vagues se précipitaient avec violence et sans trêve. Dans mon empressement à fuir les dangers de la mer, je me jetai entre des rochers où je pouvais trouver une mort plus douloureuse encore.

Les mouettes volaient au-dessus de moi en jetant de hauts cris, et ma petite barque, presque ensevelie dans l'écume, était jetée, tournée de tous les côtés, et si pleine d'eau, que je ne savais plus si j'étais dans le bateau ou dans la mer.

Bientôt ma barque fut emportée par une haute lame contre un des rochers ; je me vis perdu, mais la lame ne se brisa pas, elle rebondit en arrière en me ballottant comme un jouet. Le cri des mouettes, le bruit des vents, le sonore murmure des vagues, faisaient entendre un si étourdissant concert, que ma tête vacillait, étourdie, sur mes épaules inondées par l'écume des vagues. L'espace qui me séparait du rivage était aussi blanc et aussi écumeux que du lait en ébullition. Ce rivage était proche, et je n'avais cependant aucun espoir de l'atteindre. Tout d'un coup, une lame furieuse balaya devant elle mon frêle esquif.

Nageur intrépide, je me dirigeai rapidement vers la terre, mais les vagues me prirent, et je me trouvai porté par elles si près des rochers, qu'il m'eût été facile de les toucher avec les mains. De là, je fus emporté plus loin ; comme les démons du mal, ces lames furieuses semblaient se jouer de mes suprêmes efforts. Enfin, épuisé de fatigue, ensanglanté par les blessures que j'avais reçues en me heurtant contre les rochers, je sentis que je coulais à fond.

Je dois vous dire, monsieur, que la mort par la submersion n'est point aussi douloureuse qu'on veut bien le dire ; il faut peut-être attribuer mes paroles et le sentiment qui me remplit alors le cœur plutôt de joie que de tristesse à l'ennui mortel qui m'accablait depuis quelques jours, à la désolante perspective d'une vie d'abandon et d'insupportable misère. Toujours est-il qu'une ineffable sensation de bien-être inonda mon corps quand l'eau l'enveloppa comme un linceul mortuaire. Je me souviens cependant que je me débattis mécaniquement ou convulsivement ; que je recommandai mon âme à Dieu, puis que j'éprouvai une sensation d'angoisse comme si mon cœur eut écla-

té dans ma poitrine ; puis, enfin, je perdis entièrement connaissance. »

q

Chapitre 77

L'étranger suspendit pendant quelques instants le cours de sa narration, puis, lorsqu'il eut achevé d'utiliser ce laps de temps en vidant le contenu de son verre et en remplissant le bassin de sa pipe, il me dit d'un air moitié grave, moitié souriant :

« – Je n'étais pas mort, monsieur, mais je n'avais ni plus de force ni plus de connaissance qu'un cadavre. Combien de temps suis-je resté dans la mer, ballotté à droite et à gauche par les vagues bondissantes, je l'ignore.

La première sensation que je ressentis, et dont je me rappelle très faiblement la douleur, car elle prend dans mon esprit la forme d'un rêve, fut une suffocation. Il me semblait – car j'étais incapable de me rendre compte de ce qui se passait en moi et autour de moi – qu'on essayait malgré ma résistance, résistance morale et partant imaginaire, qu'on essayait, dis-je, de comprimer les élans de mes derniers efforts, et cela en enveloppant toute ma personne dans l'avalanche des eaux torrentielles qui tombaient des rochers. Le froid glacial de l'eau, le bruit sonore par lequel elle étouffait mes cris, me jetaient dans le désespoir d'une impuissance complète.

Quand je repris un peu la connaissance des choses, j'aperçus autour de moi des personnages aux physionomies bizarres, à l'ac-

coutrement plus bizarre encore. Plus surpris qu'effrayé, je les contemplai un instant ; mais la faiblesse de mon corps dompta cette curiosité, et je refermai machinalement les yeux. Je souffrais, j'étais étourdi, malade et tout tremblant de froid. Les gens qui m'entouraient m'accablaient de pressantes questions, à en juger par la volubilité des paroles et par l'intérêt qu'exprimait la voix ; mais le langage qui traduisait leurs sentiments m'était parfaitement inconnu. J'augurais bien de mes sauveurs, car les soins les plus attentifs m'étaient prodigués pour me rappeler à la vie.

Je m'oublie, monsieur, en arrêtant mon récit et votre attention si bienveillante sur ces infimes détails, et qui n'avancent point la narration de mon histoire, puisqu'ils ne font que vous révéler les impressions d'un homme qui, par un miracle providentiel, a eu le bonheur d'échapper aux tourments d'une misérable mort.

En ouvrant les yeux pour la seconde fois, je me vis couché sur des nattes et couvert d'étoffes de coton. Trois femmes presque nues, – mon premier regard les avaient vues habillées, et les bonnes créatures s'étaient dépouillées de leurs vêtements pour m'en couvrir, – me considéraient avec l'anxieuse attention de l'espoir.

La figure, le cou et les bras de ces femmes étaient couverts de lignes noires, et des anneaux d'or, des cercles du même métal entouraient leurs poignets ainsi que le bas de leurs jambes.

Jeunes et presque blanches, ces femmes eussent été très belles, si le tatouage étrange qui rayait leur peau n'en eût pas voilé l'éclat et la fraîcheur.

Après avoir essayé de me soulever, j'adressai à mon tour quelques questions aux jeunes sauvages ; le son de ma voix et le

langage qu'elle exprimait leur firent jeter des cris de surprise ou d'effroi.

La parole étant inutile entre nous, j'eus recours aux signes, et leur fis comprendre, non sans peine, que je mourais de faim.

Toutes les trois coururent à la recherche d'un aliment réparateur, et bientôt leurs mains mignonnes mirent entre les miennes une abondante moisson de fruits et de racines. Je dévorais tout, et les pauvres filles ouvrirent de grands yeux effrayés en considérant la voracité avec laquelle je faisais disparaître le frugal repas.

Quand la faim qui me dévorait les entrailles fut entièrement satisfaite, je songeai non à découvrir par quels moyens j'avais échappé à la mort, chose impossible par l'interrogation, mais à savoir dans quel endroit je me trouvais.

La natte qui me servait de lit était posée sur le bord d'une petite rivière calme et transparente ; mais, à côté du calme enchanteur de cette eau limpide, se faisait entendre le bruit du ressac, et ce bruit sinistre me fit vivement tressaillir. Je ne pouvais voir cependant l'endroit où il se produisait, car de hauts rochers se trouvaient placés entre la mer et moi.

J'appris plus tard de quelle manière j'avais échappé à la fureur des vagues. Un fort tournant m'avait emporté dans ses innombrables détours jusqu'à l'embouchure de cette petite rivière, qui, aussi calme qu'un lac et protégée contre les vents par un rempart de rochers, n'était pas visible sur la mer, quoiqu'elle y versât ses eaux, dont elle prenait la source dans des jungles.

Trois jeunes filles qui traversaient cette rivière en canot, pour y faire une pêche de poissons, avaient aperçu mon corps à la sur-

face de l'eau.

Courageuses et bonnes, les pauvres enfants, quoique effrayées et surprises, avaient réuni toutes leurs forces pour me traîner jusqu'au rivage.

Pendant quelques heures les pêcheuses m'avaient cru mort ; néanmoins, après avoir allumé du feu, elles m'avaient frictionné et enfin rendu à la vie.

Maintenant, monsieur, je vais vous parler du lendemain de ce mémorable jour, car toute la nuit je restai sans force, couché sur ma natte, et attentivement veillé par mes jeunes protectrices.

Le lendemain donc, assez fort pour me lever, je pus m'établir dans le canot. J'avoue qu'une vive répugnance me fit reculer de quelques pas lorsque mes compagnes me montrèrent la rivière. J'obéis cependant à leurs désirs, et, comme je l'ai déjà dit, je m'établis au fond de la petite barque.

Quand nous eûmes quitté le lac formé par la rivière et entouré de rochers, de cocotiers et de mousse jaune, nous suivîmes le cours de l'eau en remontant vers la source.

Cette rivière, semblable à un miroir limpide, glissait entre deux rives si épaissement fournies de bambous et d'arbres fruitiers, que par moments l'enchevêtrement des branches formait sur nos têtes un dôme impénétrable même pour les rayons du soleil. Sur quelques-uns de ces arbres, si luxurieusement développés, pendaient en grappes et comme des fruits animés de petits singes noirs pas plus gros qu'une pomme.

L'odeur aromatique des arbres et des fleurs, les bienveillants et doux regards des jeunes filles qui m'accompagnaient, furent de

si puissants remèdes, que les dernières traces de mon mal s'effacèrent non seulement de mon corps, mais encore de mon souvenir. La rivière faisait, de droite à gauche et de gauche à droite, une infinité de détours, et par moments elle devenait tellement étroite, que deux barques de front eussent été incapables de marcher.

Dans plusieurs endroits, l'eau avait franchi le rivage, s'y était divisée en petits cours d'eau, et cet arrosement naturel se révélait au regard par la fraîcheur des arbres, au feuillage d'un vert d'émeraude, et par la croissance extraordinaire de la végétation.

Après deux heures de promenade, car la lenteur de notre marche ressemblait fort peu à un voyage, nous atteignîmes un large filet d'eau. Mes compagnes dirigèrent leur barque dans ce ruisseau, presque aussi profond que la rivière, et m'engagèrent à débarquer. J'obéis avec empressement ; mais la végétation était si épaisse, l'herbe qui couvrait la terre paraissait tellement vierge de tout contact, que je n'y pus découvrir aucun sentier.

Mon embarras fit rire mes protectrices, et d'un signe elles m'invitèrent à les suivre.

Après avoir suivi pendant quelques minutes la partie la moins profonde du ruisseau, nous arrivâmes à un sentier qui en côtoyait les bords.

Au bout de ce sentier, et au milieu d'un bouquet de grands arbres tout à fait débarrassés de taillis, je vis une multitude de petites huttes construites en bois et couvertes en feuilles. Trois de ces huttes étaient réunies dans un même espace et semblaient appartenir à un seul propriétaire.

Ce fut vers ce groupe que mes conductrices me conduisirent. Quand elles m'eurent fait entrer dans la plus grande de ces cabines, entourées d'une haie de poiriers épineux, elles frappèrent leurs mains l'une contre l'autre.

À cet appel répondit une apparition de vieilles femmes, de jeunes filles et d'enfants demi-nus ; tout ce monde fit entendre des cris de joie, des acclamations de surprise, questionna mes amies, m'examina curieusement, et finit enfin par toucher mes cheveux, mes mains, mes pieds, en demandant le récit de mon histoire. Averties par la rumeur, les matrones du village accoururent avec un empressement qui donnait à leur marche pesante une sorte de légèreté ; elles m'entourèrent et me considérèrent en jetant des cris de ravissement.

La curiosité bien satisfaite me laissa enfin un peu de liberté, et mes hôtesses profitèrent de ce repos pour placer devant moi des viandes rôties, des fruits, du maïs et du riz.

Une chose qui m'étonna singulièrement le jour de mon installation au milieu de cette peuplade fut l'absence des hommes. Je n'en vis pas un seul, à l'exception de trois ou quatre vieillards.

— La nuit s'avance, me dit tout à coup le capitaine ; j'abuse de votre bonté, monsieur, et je dois autant que possible abréger le récit d'une vie qui me paraît avoir eu hier son premier jour, tant elle est vide d'accidents. – Je trouvai donc un asile dans le domaine des êtres les plus bienveillants et les plus naïfs du monde, et j'appris plus tard que j'étais arrivé dans le pays quelques jours après le départ du roi et de ses sujets, qui faisaient ensemble une grande chasse autour de l'île. Ces chasses avaient lieu deux fois par an.

Les jeunes femmes à la bonté desquelles je devais la vie étaient les filles du roi.

À la nuit tombante, je fis comprendre à mes hôtesses que je désirais dormir. La jeune fille à laquelle j'adressai la demande d'un lit de repos disposa promptement dans un coin de la hutte un tapis de roseaux et de nattes, causa pendant quelques minutes avec ses sœurs, et, lorsqu'elles m'eurent conduit toutes les trois vers ma couche, je fus tout surpris de voir que l'aînée venait prendre place auprès de moi. »

— Ah ! ah ! m'écriai-je en riant ; mais mon intempestive gaieté ne plut pas au Zaoo anglais, car il dit d'un ton froid :

— Monsieur, mon hôtesse accomplissait la loi de ses pères : la fille aînée d'une maison partage, si elle n'est pas mariée, la couche de l'étranger recueilli.

— Continuez, mon cher capitaine, je trouve cette habitude charmante, et mon hilarité n'exprime que ma joie ; en vérité, je désire de tout mon cœur que cette admirable coutume devienne universelle.

« – Le lendemain, reprit le narrateur, cette jeune fille fut déclarée ma femme. »

— Diable ! pensai-je, c'est autre chose, et je pris un air grave.

« – Quand le roi reparut dans ses domaines, accompagné de sa suite, il fut joyeusement surpris, et me traita en fils bien-aimé.

Je m'habituai peu à peu aux mœurs douces et naïves de ce peuple primitif. J'appris à parler la langue qui lui était familière,

et je fus, en peu de temps, aussi aimé et aussi respecté que le roi lui-même.

Porté par mes goûts, dès ma plus tendre enfance, vers tout ce qui a rapport à la construction des navires, il me fut très agréable d'utiliser mon savoir en le mettant au service du chef de ce petit État.

Le bon vieillard conçut alors pour moi une amitié si tendre, une reconnaissance si profonde, qu'à la prière de ses deux filles, mes belles-sœurs, il consentit à me les donner pour femmes. À ce don il ajouta une hutte spacieuse, dans laquelle je pus m'établir avec ma nouvelle famille ; mais le roi supportait mal cette apparente séparation, et m'appelait auprès de lui à chaque heure du jour.

Comme vous le voyez, monsieur, j'ai perdu tout vestige de civilisation, ou, pour mieux dire, je suis véritablement un natif de l'île. »

— Vous oubliez de me dire, capitaine, pour quel port vous êtes destiné.

— Votre remarque est fort juste, monsieur, et je ne connais aucune raison qui puisse m'empêcher de vous le dire. Depuis deux ou trois ans, plusieurs vaisseaux appartenant aux Espagnols et aux Hollandais ont touché à notre île, et, non contents de ravager, de piller nos côtes, ils ont saisi, pour en faire des esclaves, plusieurs peuples sans défense.

Ces vaisseaux sont venus des îles Philippines. Je vais donc, monsieur, solliciter l'assistance du gouvernement anglais, ache-

ter des armes et des munitions pour soutenir l'assaut s'ils reviennent.

— Mon cher capitaine, l'achat des armes et des munitions est très utile, mais la pensée et le fait d'adresser à la Compagnie une pétition pour lui demander un secours personnel sont choses absurdes et infaisables. Qu'avez-vous fait pour intéresser la Compagnie au sort de ces peuplades ? ou plutôt que pouvez-vous lui donner ? L'intérêt seul guide ses démarches, et, dans celui de l'humanité, elle ne fera absolument rien.

— Je puis enrichir la Compagnie, monsieur ; je connais un banc de perles d'une incommensurable valeur, et nulle personne au monde, excepté moi, ne sait dans quel coin de la mer gît ce trésor.

— Taisez-vous ! m'écriai-je en posant ma main sur les lèvres du capitaine, ne parlez de ce secret à personne, si vous ne voulez pas perdre votre île, et la perdre à tout jamais. Écoutez le bon conseil d'un ami, d'un frère, d'un compatriote. Ramassez vos perles en cachette, échangez-les pour des armes, ou, si ce mode de commerce ne vous sourit pas, laissez ces grains précieux où ils se trouvent.

Je ne sais si le brave Anglais a gardé le silence, mais je sais bien que je n'ai pas trahi son admirable confiance.

— Cependant, reprit le capitaine, il faut que j'aille à Calcutta ; j'ai l'espoir d'y apprendre quelques nouvelles de ma famille, et je désire l'informer de mon sort, et lui faire savoir qu'en tout point il est parfaitement heureux. Je ne rentrerai jamais en Europe, non seulement parce que j'ai des femmes et des enfants, mais parce que je suis si aimé de ce pauvre peuple, que mon départ se-

rait le témoignage de la plus odieuse ingratitude ; outre cela, il est impossible que je reparaisse dans ma patrie tatoué comme un sauvage, et tout à fait sauvage par mes goûts, mes mœurs, mes habitudes.

Ces signes, qui vous paraissent si étranges, monsieur, servent ici à me faire respecter, car ils montrent que je suis fils de roi. À Londres, ils seraient la risée du peuple, le bonheur des gamins, et je serais suivi et pourchassé, dans ma ville natale, comme une bête fauve échappée de sa cage.

q

Chapitre 78

— Mais, au nom du vieux Neptune ! mon cher capitaine, dites-moi, de grâce, où vous avez trouvé cet antique vaisseau ; ou bien encore, est-ce le banc d'huîtres remplies de perles que vous avez mis à flot ?

— Je vais vous le dire, monsieur. Il y a dix-huit mois, je fis un voyage autour de la partie de l'île au sud-est, et ce fut pendant ce voyage que je trouvai ce vaisseau sans mâts, poussé vers la terre par la seule force du vent. Je l'approchai, et, ne voyant personne sur le pont, j'en franchis les bords.

En ouvrant les écoutilles pour descendre dans l'intérieur du vaisseau, je sentis l'horrible exhalaison qui se répand hors des corps putréfiés, et nous en trouvâmes un grand nombre jetés pêle-mêle les uns sur les autres, et dans un désordre difficile à décrire. Quelques vestiges de vêtements en lambeaux, de coif-

fures à demi pourries, nous firent supposer que les corps étaient ceux d'un équipage arabe ou lascar, et peut-être un mélange de ces deux nations. Un énorme chat et quelques rats d'eau d'une monstrueuse grosseur déchiraient et mangeaient les corps, dont l'odeur était renversante.

Mes gens me dirent, – et je crus en leurs paroles, – que ce bâtiment était un vaisseau du pays, attaqué par des pirates, qui, non contents de piller le pauvre navire, en avaient massacré l'équipage.

Nous touâmes le vaisseau dans le petit port de l'île, après l'avoir nettoyé et arrangé autant qu'il nous fût possible de le faire. J'ai travaillé pendant toute une année pour réparer les nombreuses avaries de ce pauvre naufragé, et vous voyez, monsieur, que mes soins et ma bonne volonté ont produit peu de chose. Mais je n'avais ni outils convenables, ni fer, ni cordages, ni goudron, et je manquais encore de canevas, d'ancre et de câbles.

Je suis donc maintenant fort embarrassé, monsieur, car je ne sais si je dois continuer ma course ou obéir à la voix de la raison, qui me dit de regagner mon île ; votre bienveillance m'encourage et m'enhardit à vous demander un conseil. Monsieur, que dois-je faire ? Quel parti dois-je prendre ?

Je pressai affectueusement les mains du capitaine, et je lui dis d'un ton amical :

— Je ne puis vous donner de conseils, mon ami ; mais quelque parti que vous preniez, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'il soit le plus utile et le plus favorable à vos intérêts. Nous causerons de cela demain, car la nuit s'avance, et il faut que je retourne au schooner.

Dès que le jour parut, je me fis conduire sur le vaisseau de mon compatriote, accompagné, dans cette seconde visite, par un charpentier et par le bosseman ; ils devaient m'aider à examiner le vaisseau, afin de savoir s'il était possible de le mettre en mer.

Le résultat de nos observations ne fut pas tout à fait défavorable au vaisseau. Le prince de Zaoo m'expliqua une fois encore les obligations qui le contraignaient à visiter un port européen pour y faire achat d'armes, de munitions et d'une quantité d'articles différents dont il avait besoin.

Le vaisseau pouvait marcher. Je conseillai donc à Son Altesse de diriger sa course, avec les brises de la terre, le long de la côte de Malabar et de toucher à Poulo Pinang, où son vaisseau serait réparé et mis en état de tenir la mer ; de là, je l'engageai à se rendre au Bengale pour y acheter les objets dont il avait besoin.

L'itinéraire de ce petit voyage une fois arrêté, nous prîmes un verre de grog, et le capitaine répondit aux questions que je lui adressai sur la position, la beauté et la grandeur de son île.

— Très petite et très basse, me dit-il, cette île est coupée en deux par une montagne, et les natifs prétendent que, si on doit en croire la tradition, cette montagne était autrefois toujours enflammée, ce qui ferait supposer, ajouta le prince, que l'île était un volcan sorti du fond de la mer, et élargi par du corail vivant ; et vous connaissez, monsieur, la rapidité merveilleuse de la végétation de ce climat. Les natifs ajoutent que le village où demeure le roi était entouré par les eaux de la mer et par les coquillages qu'on trouve en creusant la terre. On peut croire à cette opinion, car elle est presque fondée sur des preuves.

L'île entière est maintenant couverte de bois touffus et de forêts impénétrables, à l'exception toutefois du sommet de la montagne et de certaines places qui avoisinent les rivières et les golfes, mais cela parce qu'elles ont été éclaircies par les naturels, qui désiraient y construire leurs habitations. Nous avons dans l'île des sangliers, des chèvres, des daims, des singes, de la volaille. On y trouve aussi des racines bonnes à manger, et une grande variété d'herbes potagères, des mangoustans, des plantins, des noix de coco, et bien d'autres fruits. Ajoutez à cela que les côtes de la mer nous fournissent des coquillages et du poisson. La Providence est si généreuse en notre faveur, que la prodigalité de ces dons nous laisse peu d'inquiétude pour nos besoins matériels. La pêche et la chasse sont nos uniques travaux.

Assez sages pour se contenter de ce qu'ils ont, les habitants de l'île n'usent pas leurs forces pour acquérir un superflu inutile. L'excès de travail rend amer au goût le fruit forcément arraché à la terre, aussi ne lui demandent-ils que les choses qu'elle veut bien donner.

Les femmes veillent avec soin à l'intérieur de leurs maisons.

Notre peuple, répandu dans l'île, habite de petits villages, gouvernés par leurs propres lois, qui sont simples, justes et concises. Un grand conseil est tenu deux fois par an, les rois y assistent, entendent les plaintes, et jugent les différends.

Les femmes sont entièrement libres. Chacune d'elles peut épouser l'homme de son choix et rentrer dans sa famille si, maltraitée par son mari, elle désire s'en séparer.

Avant le mariage, le commerce entre personnes de différents sexes est toléré ; mais, quand on est marié, une telle liberté atti-

rerait sur les deux parties le déshonneur, et, de plus, le mépris de la société. La polygamie est permise, quoique les chefs seuls aient la permission d'avoir plus de deux femmes.

Comme chaque femme est obligée de faire l'ouvrage de sa maison, non seulement elle est contente que son mari prenne une autre femme, mais généralement elle la lui procure elle-même, soit une sœur favorite, soit une amie, car il n'y a parmi elles ni servantes, ni esclaves.

Les femmes sont bien faites, agréables et très attachées à leurs familles ; propres en leur personne, elles sont vêtues d'habits faits de l'écorce d'un arbre, et cette écorce, qui est douce et durable, se teint très facilement et de toutes les couleurs.

Nos maisons sont élevées sur un étage de bambous, et la partie inférieure sert de magasin de provisions. Le tabac que vous fumez croît dans l'île ; tout le peuple s'en sert. Les natifs fabriquent leurs pipes de bois avec une sorte de jasmin rampant, et cela en forçant la moelle à sortir de la tige, lorsque celle-ci est verte ; le bassin de la pipe se fait avec un bois brûlé extrêmement dur. Ils font eux-mêmes leurs éperons et leurs couteaux, et les manches de ces derniers sont ornés de sculptures.

Il y a une remarquable diversité dans les traits et dans le teint du peuple.

Il y a eu autrefois quelques relations commerciales par échanges (car la monnaie est inconnue) avec de petits vaisseaux de Bornéo, qui apportaient du fer, des haches, du fil de métal, de solides vêtements, de l'airain et de vieux mousquets, et qui recevaient en échange une variété de gommes, de résines, de noix de coco, de l'huile et du bois de sandal ; mais les abords de l'île sont

dangereux à cause des courants et des immenses récifs de corail sur lesquels la mer se brise constamment. Il n'y a qu'un port, encore est-il très petit et très peu sûr.

— Avez-vous une religion, capitaine, et en quoi consiste-t-elle ?

— Nous avons nos superstitions, monsieur ; mais nous n'avons pas de prêtres. Nos chefs président les cérémonies particulières, chantent les prières et offrent des sacrifices aux mauvais esprits.

— Mais, mon cher prince, quelle est leur foi ?

— Oh ! elle est fondée sur le même principe que la vôtre, une croyance dans le bon esprit qui est sur la terre, et dans le mauvais esprit qui est dessous.

Le prince de Zaoo avait approvisionné son vaisseau de viande de daim et de chèvre coupée en tranches de l'épaisseur d'une côtelette, de poissons trempés dans l'eau salée et séchés au soleil, et, de plus, d'un grand nombre de noix de coco, d'une réserve d'arack fait de la sève fermentée de l'arbre, avec melons, citrons, oignons, et une extraordinaire quantité de tabac en feuilles menues, mais d'un excellent parfum.

Le capitaine me donna une charge de tabac et une de ses pipes. J'ai conservé et je conserve encore cette dernière comme un précieux souvenir de cet être étrange. Des figures grotesques et sauvages d'animaux inconnus sont profondément ciselées sur cette pipe.

Pendant la journée, une de ses femmes accoucha d'un prince, et, à ma grande surprise, elle parut sur le pont, avec l'intention de

prendre un bain dans la mer.

Ayant déjà employé plus de temps qu'il ne m'était possible à tenir compagnie au capitaine, je songeai à quitter définitivement son bord ; je lui fis cadeau d'une carte marine, d'une boussole, de quelques bouteilles d'eau-de-vie et d'un sac de biscuit.

Le bon capitaine m'accabla de remerciements et me contraignit à accepter une petite bourse de perles. Je lui promis de visiter son île à mon premier loisir, et, après nous être cordialement embrassés, nous fîmes voile chacun de notre côté.

q

Chapitre 79

Constamment à la recherche de quelque découverte, je ne laissais passer ni à la portée de mon regard ni à celle de ma voix les vaisseaux ou les embarcations du pays qui traversaient la mer. Je les arrêtais tous, les abordant lorsqu'ils en valaient la peine, ou les laissant continuer leur course si leur chargement ne tentait ni mes goûts, ni l'ambition de mon équipage.

Un matin j'aperçus à notre droite, sous le vent, une jonque chinoise chassée hors de son chemin, à son retour de Bornéo. Cette jonque glissait et flottait si légèrement sur l'eau, qu'elle ressemblait tout à fait à une caisse de thé. Elle avait le fond de sa carène et les côtés du haut bord peints de décorations représentant des dragons verts et jaunes. Les mâts, au nombre de six, étaient de bambou. Une double galerie, ornée de la proue à la poupe, haute comme un grand mât de hune, portait six cents tonneaux.

L'intérieur de cette galerie était un véritable bazar, et une grande foule l'encombrait. Chaque individu avait en sa possession une petite part de la galerie, et les parts étaient métamorphosées, là en magasins, ici en boutiques, plus loin en tentes.

L'aspect général de cette jonque était tellement étrange, que je ressentis le plus vif désir de l'examiner dans ses détails.

Tous les métiers y étaient pratiqués comme au milieu de la ville la plus active, depuis la forge du fer, jusqu'à la fabrication de la paille de riz. On s'y occupait encore de la sculpture des éventails d'ivoire, des broderies d'or sur mousseline, et même de la préparation des porcs gras, que l'on portait sur des bambous pour être vendus. Dans une cabine, un Tartare voluptueux et un Chinois au ventre arrondi se préparaient ensemble, et à l'aide d'un mélange de leurs provisions personnelles, à faire le plus grand des festins.

Devant un brasier ardent rôtissait un superbe chien farci de curcuma, de riz, de gousses d'ail, et lardé avec des tranches de porc. À ce rôti, d'un choix si bizarre pour un Européen, était joint le délectable et célèbre colimaçon de mer ou nid d'hirondelle marine, les nageoires d'un requin cuites à l'étouffée dans une gelée d'œufs. Un immense bol chinois, plein de punch, était au centre de la table, et un jeune garçon était chargé d'agiter, avec une cuiller, le contenu de ce bol.

De ma vie je n'avais vu de pareils gourmands, et ils maniaient leurs fourchettes avec la même dextérité qu'apporte un jongleur à faire passer d'une main dans l'autre les objets à l'aide desquels il donne les preuves de son adresse.

Les petits yeux noirs du Chinois étincelaient de plaisir, et le Tartare, qui avait une bouche aussi grande que l'écoutille d'un vaisseau, paraissait avoir tout autant d'arrimage.

Quand j'eus appris que les deux gloutons étaient les principaux marchands du bord, et partant les personnages les plus remarquables, je me fis annoncer auprès d'eux. Mais, pareils aux immondes pourceaux qui s'absorbent entièrement dans la dégustation de la nourriture étalée devant eux, ils refusèrent de m'écouter, ne voulant pas même, par une seconde d'attention, détourner leur regard et leur esprit de la table à laquelle ils étaient presque cramponnés.

Par mon ordre, un matelot m'introduisit dans la cabine, et dit au propriétaire tartare que je désirais lui parler.

Le Tartare grogna une incompréhensible réponse, et sa main, salie par la graisse, plaça une poignée de riz sur un coin de la table, l'étendit avec ses doigts, et, après avoir ajouté au riz quelques morceaux de lard et cinq ou six œufs, il me fit signe de m'asseoir et de manger.

Cette offre dégoûtante me souleva le cœur ; je fis un signe de refus, et, laissant ces brutes malpropres à leur trivial plaisir, je me rendis dans la cabine du capitaine, cabine bâtie près du gouvernail.

Étendu sur une natte, le capitaine fumait de l'opium à travers un roseau, et, en regardant attentivement la carte et la boussole, il chantait d'une voix traînante :

— Hié ! Hooé ! Hié ! Chée ! »

J'adressai vainement à ce personnage une foule de questions, et je fus enfin forcé de comprendre que pour obtenir une réponse, il serait aussi raisonnable d'interroger le timon.

D'un côté, un rêveur abruti ; de l'autre, deux hommes stupéfiés par la double ivresse de la bonne chère et du punch. Nullité complète d'un côté aussi bien que de l'autre.

Je pris vivement la résolution de me servir moi-même. En conséquence, je hélai le schooner en lui donnant l'ordre de m'envoyer une bonne partie de l'équipage.

Mes gens arrivés, nous commençâmes une perquisition générale. Chaque cabine fut visitée, et tout à coup, au milieu de mes recherches, mes oreilles furent frappées par un bruit, par un caquetage tellement assourdissant, que, de mémoire d'homme, il ne s'en était jamais entendu un pareil. Ajoutez à cela les mille évolutions, les allées et venues, les tours d'adresse des singes, des perroquets, des kakatoès, des canards, des cochons et de divers autres bêtes et oiseaux qu'on voyait par centaines dans cette arche de Mackow.

La consternation et la terreur répandues parmi la foule bigarrée de l'équipage ne peuvent se décrire : elles étaient délirantes. On n'aurait jamais pu croire qu'un vaisseau placé sous le pavillon sacré de l'empereur de l'univers, le roi des rois, le soleil de Dieu qui éclaire le monde, le père et la mère des hommes, pût, et dans ses propres mers, être aussi mal gouverné.

Le premier instant de stupeur passé, l'équipage s'écria :

— Qui êtes vous ? Depuis quand êtes-vous là ? Que faites-vous ici ?

Toutes ces questions étaient faites sans qu'un regard daignât apercevoir le schooner, dont les bords bas et noirs, tandis qu'il était en travers de la poupe de la jonque, semblaient appartenir à un simple bac ou à un serpent d'eau. Quand les Chinois découvrirent mon vaisseau, ils parurent fort surpris qu'une troupe si nombreuse et si bien armée fût sortie d'un bâtiment à l'apparence tellement insignifiante, que sa carène sortait à peine des eaux.

En voyant transporter ses ballots de soieries dans nos bateaux, un marchand de Hong nous offrit des foulards, en protestant contre la confiscation de ses marchandises, et cela sous le prétexte que nous ne saurions trouver de place pour les arrimer.

Plus irrités que ce marchand, quelques Chinois se montrèrent réfractaires et appelèrent au secours pour défendre leur propriété. À cet appel répondirent des soldats tartares, et leur petite troupe, bien serrée, s'abritait sous la corpulence du gras et gourmand propriétaire, qui, la main armée de la carcasse du chien et suivi du Chinois, s'avançait à ma rencontre en soufflant et en crachant.

Je saisis le Tartare par ses moustaches, et cela me fut facile, car elles pendaient jusqu'à ses genoux ; de son côté, mon adversaire fit mine de me casser un mousquet sur la figure ; mais son action ne fut qu'un insultant défi et non une véritable atteinte, car je lui fermai pour toujours la mâchoire d'un coup de pistolet. La balle entra dans la bouche du gros personnage. Comment aurait-elle pu faire autrement, cette bouche étant fendue d'une oreille à l'autre ?

L'homme tomba avec moins de grâce que César, mais comme un bœuf frappé à la tête par un coup de massue.

Les Chinois ont autant d'antipathie pour le salpêtre (excepté dans les feux d'artifice) que les bœufs de Hatspur et les seigneurs bien vêtus, et leur empereur, la lumière de l'univers, punit aussi sévèrement celui qui tue ses sujets qu'un propriétaire celui qui tue ses oiseaux.

Un comte anglais me disait l'autre jour qu'il ne voyait pas de différence entre le meurtre d'un lièvre et le meurtre d'un homme, car il réclamait la même punition pour les deux cas. Cependant j'ai tué bien des lièvres sur les propriétés du Comte, et bien des hommes dans le temps de mes excursions au travers du globe.

Mais revenons à la jonque.

Une escarmouche fut livrée sur le pont, mais elle ne dura qu'une ou deux minutes ; quelques flèches furent tirées et deux hommes tombèrent.

Irrité de l'opposition que les Chinois tentaient de mettre à la réalisation de mes desseins, je ne ramassai point les objets de prix que j'avais convoités, je refusai l'argent qu'ils m'offrirent pour racheter leur cargaison, et je m'emparai de la jonque comme d'une proie légitime.

Nous commençâmes alors un pillage régulier, et l'intérieur des magasins et des cabines fut entièrement dévalisé. Tout fut fouillé : coins obscurs, réduits discrets, coffres, boîtes, malles, et les ballots ouverts tombèrent sur le pont.

La partie massive de la cargaison, qui consistait en camphre, bois de teinture, drogues, épices, fer, étain, fut abandonnée, mais

les soies, le cuivre, une quantité considérable d'or en lingots, quelques diamants et des peaux de tigre devinrent notre propriété.

En mémoire du vieux Louis, je mis de côté plusieurs sacs remplis de colimaçons de mer, car j'avais trouvé une prodigieuse quantité de ces précieux animaux dans la cabine du marchand tartare. Je n'oubliai pas de m'emparer des œufs salés qui, avec du riz et de la graisse de porc, formait la première partie de l'approvisionnement de la jonque. Quelques milliers de ces œufs me donnaient pour mes hommes une excellente et agréable nourriture.

Les Chinois conservent les œufs en les faisant simplement bouillir dans l'eau salée jusqu'à ce qu'ils soient durs : le sel pénètre à travers la coquille, et ils peuvent être gardés ainsi pendant de longues années.

Le capitaine philosophe, dont la mission était de veiller à la navigation et au pilotage de la jonque, n'ayant rien à faire avec les hommes et la cargaison, continuait à aspirer paisiblement sa drogue narcotique.

Son regard appesanti était encore fixé sur la boussole, et sa voix psalmodiait :

— Hié ! Hooé ! Hié ! Chée !

Quoique je lui eusse demandé à plusieurs reprises et sur tous les tons s'il était attaché à sa natte, je n'avais pu obtenir pour toute réponse que cet éternel refrain :

— Hié ! Hooé ! Hié ! Chée !

Voyant l'inutilité de mes demandes, je dirigeai mon couteau sur la poitrine du capitaine ; mais mon geste passa inaperçu, car les yeux du dormeur éveillé restèrent fixés sur la boussole. Je cassai le réservoir de sa pipe, et il continua à aspirer par le tuyau, en répétant :

— Hié ! Hooé ! Hié ! Chée !

Je poussai le capitaine hors de sa cabine, et, passant à la poupe, je coupai les cordes du timon ; la jonque glissa au gré des flots ; mais j'entendis encore le capitaine chanter sur le même ton de calme indifférence :

— Hié ! Hooé ! Hié ! Chée !

Nous avions fait une bonne capture ; tout notre vaisseau était rempli de marchandises ; nos hommes échangèrent leurs guenilles contre des chemises et des pantalons de soie aux couleurs variées, et cet accoutrement leur donnait plus de ressemblance avec des jockeys qu'avec des matelots.

Quelques jours après, je fis sortir d'un ballot de pourpre, dans lequel elle s'était nichée, une nonchalante et belle truie chinoise, qui pensait peut-être que ce lit royal lui était acquis parce qu'il faisait partie de l'équipage, ou parce qu'il avait servi à la transporter à bord.

J'eus aussi quelques armes curieuses, entre autres le mousquet qui, s'il avait obéi à la bienveillante intention de son maître, eût terminé ma carrière. Le canon, la platine et les montures de ce mousquet étaient profondément ciselés, des roses et des figurines d'or massif les couvraient. Je conserve ce mousquet, parce que sa vue me rappelle la circonstance qui l'a mis en ma posses-

sion. Sans l'intérêt du souvenir que j'y attache, il aurait, comme tant d'autres objets, été éloigné de moi, et par le temps, dont l'immensité absorbe tout, et par la préoccupation de plus graves événements.

q

Chapitre 80

Je me trouvai bientôt au sud-est de l'île de Bornéo ; le moment de rencontrer de Ruyter était proche ; je songeai donc à me diriger en toute hâte vers le lieu de notre rendez-vous, qui était un petit groupe d'îles situé tout près de Bornéo. Mais, au moment de gagner la vue de la terre, le vent s'abaissa tout à fait, et nous restâmes stationnaires pendant trois ou quatre jours. Cet arrêt me fut doublement fatal, car il retarda mon arrivée auprès de de Ruyter, et me fit perdre un de mes meilleurs hommes. Attaché par des cordes et suspendu au-dessus de la proue, sur laquelle il clouait un morceau de cuivre, cet homme jeta tout à coup un cri terrible. J'étais sur le pont : je courus vers la proue, et je vis un énorme requin dont la mâchoire monstrueuse s'était saisie de la jambe du matelot. Le monstre fouettait la mer à l'aide de sa longue queue, et il tiraillait sa victime en cherchant à l'entraîner avec lui. Une forte corde était attachée sous les aisselles de l'homme, qui se cramponnait aux chaînes en faisant de violents efforts pour échapper à la cruelle mort qui le menaçait. Quand il m'eut aperçu, il s'écria d'un ton lamentable :

— Ô capitaine, capitaine, sauvez-moi !

Je dis aux hommes accourus à l'appel désespéré de leur malheureux camarade d'apporter des harpons, des piques d'abordage, et de mettre à l'eau le bateau de poupe.

Avec la promptitude des matelots, qui ne craignent rien quand ils voient un de leurs amis en danger, ils attaquèrent le monstre. Un frère du malheureux sauta dans la mer, armé d'un poignard. L'écume était rougie par le sang, car le vorace et cruel démon de la mer avait été blessé et harponné avant d'avoir lâché sa proie. Malheureusement la corde du harpon ne put résister au double effort de la lutte du requin et de la persistance des hommes : elle se brisa, et notre proie disparut dans la profondeur de la mer.

Évanoui de douleur et d'épouvante, le pauvre matelot fut doucement posé sur le pont ; sa jambe était mutilée d'une manière horrible, la chair du mollet était arrachée ; elle pendait comme un bas, en laissant les os entièrement à découvert.

J'avais, à bord du schooner, une espèce de chirurgien que Van Scolpvelt avait ramassé à l'île de France. C'était un paresseux, un ivrogne, mais il connaissait parfaitement son métier. Malgré les soins habiles du docteur, le blessé mourut. Cette perte était inévitable, car la gravité de la blessure dépassait l'art de la chirurgie.

À bord d'un vaisseau, une mort inattendue produit toujours de profondes et douloureuses sensations ; tous les hommes de l'équipage en souffrent. Ces sensations se traduisent chez les uns par un abattement moral qui vient de la crainte d'un pareil sort ; chez les autres, par une sorte de superstition craintive. Les matelots sont aussi ignorants et ont aussi peu de rapport avec les gens instruits que les Arabes emprisonnés dans l'immensité du désert.

Le matelot n'étudie que la mer, l'Arabe ne voit que ses landes sablonneuses, les vents et les étoiles. Semblable aux livres de magie, le caractère des éléments ne peut être déchiffré, et qui pourrait contempler les puissances mystérieuses du ciel et de la mer sans devenir superstitieux ? Certainement ce n'est ni l'Arabe rêveur ni le matelot craintif, car la croyance de ces deux hommes dans la vérité des signes et des présages est aussi vieille que le sable et la mer. Cette superstition est donc générale ; elle a été partagée par les marins de toutes les nations et de tous les cultes, depuis le grand Nelson, depuis même le capitan-pacha, commandant de la marine ottomane, jusqu'au corsaire mainotte et au rais arabe, qui assurent que c'est un terrible présage de malheur de commencer un voyage le vendredi. Cependant ce jour est celui du sabbat, du mosleum et de plus encore celui du crucifiement du Sauveur des hommes.

J'avais commencé mon dernier voyage et quitté l'île de Poulo-Pinang pendant la matinée d'un de ces jours néfastes ; et une chose digne de remarque, c'est que trois hommes de mon bord, et trois des meilleurs marins et des plus estimables par la grandeur de leur caractère, s'étaient montrés vivement peinés lorsque j'avais donné l'ordre de lever l'ancre. La moquerie insouciante avec laquelle j'accueillis l'expression de leurs superstitieuses craintes m'attira cette prophétique réponse :

— Vous verrez, monsieur, vous verrez ; nous ne sommes pas encore rentrés au port.

Le malheureux dont j'avais à déplorer la perte était un de ces trois hommes, et le frère de cet infortuné mourut peu de temps après, et d'une manière aussi bizarre.

Un jour que je me trouvais en panne à la hauteur de Bornéo, je quittai le schooner dans un bateau pour aller voir une petite baie située à l'embouchure d'une rivière. Quand j'eus visité la baie, nous suivîmes le courant de la rivière et nous jetâmes le grappin afin de dîner en repos. À la chute du jour, mes hommes se baignèrent. Le frère du mort, nageur de première force, engagea un Malais à lutter avec lui de vigueur et d'adresse ; ils se jetèrent ensemble au milieu du courant et disparurent bientôt à nos regards. Cette disparition me parut si longue, que je commençai à m'en effrayer. Tout à coup, la noire tête de l'Indien se montra à la surface de l'eau.

— Sur mon âme, s'écria-t-il en aspirant l'air à pleins poumons, cet homme est le diable en personne, car il m'a vaincu.

Le noir regagna le bateau, mais le marin ne revint pas. Notre anxiété fut terrible : tous les regards étaient tournés vers l'eau comme s'ils avaient eu la puissance d'en pénétrer le profond courant ; mais le malheureux plongeur ne se montrait pas. Nous sondâmes la rivière, et j'employai à cette malheureuse recherche tous les moyens dont il m'était possible de disposer. Ils furent infructueux.

La nuit nous obligea à regagner le schooner. La mort bizarre de ces deux frères produisit sur l'équipage une douloureuse impression. Quel obstacle avait arrêté ce pauvre garçon dans son retour vers nous ? Était-ce la végétation touffue qui rampait dans le fond de la rivière, ou bien encore les branches d'un arbre l'avaient-elles entouré de leurs réseaux de mort ? Je m'adressai vainement toutes ces questions, questions insolubles et dont le secret était entre les mains de Dieu. Quelques-uns de mes

hommes pensèrent que le chagrin avait porté le pauvre matelot à chercher un refuge dans une mort volontaire.

La fatale destinée de ces deux hommes nous attrista horriblement, et leur souvenir couvrit le schooner d'un voile de deuil.

Nous reprîmes notre course en nous avançant avec lenteur le long de la côte du sud-est pour gagner le port où avait été fixé le rendez-vous avec de Ruyter. Le temps, extraordinairement clair et beau, était rafraîchi par de calmes et douces brises.

Un soir, quelques minutes avant le coucher du soleil, de légères et diaphanes vapeurs commencèrent à envelopper les montagnes du côté de l'ouest. Au moment où le soleil disparut derrière ce voile de gaze, une barre de flamme s'élança le long du sommet des montagnes, s'entrelaça autour du sombre dôme de la cime la plus élevée et y resta pendant dix minutes, étincelante comme une couronne de rubis. La lune était d'un rouge sombre, la mer changea de couleur et devint extraordinairement calme et transparente. Je tressaillis en voyant les rochers, les poissons et les coquillages qu'elle renfermait dans son sein. Nous sondâmes, il y avait douze brasses d'eau. L'atmosphère était brûlante et lourde, et la flamme d'une chandelle allumée sur le pont s'élevait aussi claire que si elle avait été dans une caverne.

Je donnai l'ordre de ferler les voiles, de laisser tomber l'ancre en attendant, pour la lever, le premier souffle du vent.

— Mon brave, dis-je au second contremaître, qui, avec les deux frères, s'était montré soucieux quand j'avais choisi un vendredi pour le jour de mon départ, maintenant que nous sommes amarrés, le charme fatal est détruit, n'est-ce pas ?

— Nous ne sommes pas encore dans le port, monsieur, me répondit le marin d'un ton et d'un air pleins d'humeur.

q

Chapitre 81

Le rivage qui se trouvait auprès de nous était excessivement bas : il ressemblait à un immense marais couvert de prodigieux roseaux qu'on voyait onduler çà et là sans que le moindre souffle du vent en agitât les hautes tiges. Ce marais était la demeure des sauvages éléphants, des tigres, des boas, et l'air pestilentiel qui s'en exhalait en rendait l'abord et même le voisinage extrêmement dangereux.

Au milieu du profond silence de la nuit, nous crûmes entendre le rugissement des tigres ; ces voix graves et sonores nous faisaient frissonner d'épouvante. J'attendais avec une anxieuse impatience le premier souffle de brise, tellement je souffrais d'exposer mon équipage aux réels dangers de ce sombre rivage. Évidemment le pays était inhabité et inhabitable pour des hommes, et cependant l'obscurité de la nuit nous laissa voir des lumières semblables à celles dont se servent les pêcheurs, et qui vacillaient çà et là ; d'autres nous paraissaient stationnaires, comme si elles provenaient des huttes d'un village.

Le ciel n'avait ni étoiles, ni nuages ; il était pur, et son calme menaçant fut enfin troublé par le rayonnement des éclairs qui illuminèrent les montagnes.

J'étais assis sur le pont avec Zéla, et nous regardions ces signes extraordinaires et qui nous pénétraient insensiblement d'une profonde mélancolie. Zéla me racontait, de sa voix douce et musicale, les effrayantes tempêtes qu'avaient vues ses premières années. Elle me parlait de ces feux étranges, des simouns, des orages, passage du vent dans les brûlants déserts de son pays natal. Tout à coup, un bruit étrange, bruit plus fort que celui que fait le tonnerre en se précipitant dans l'espace, fit retentir l'air d'une sinistre clameur.

— Chut ! m'écriai-je en laissant tomber la main de Zéla. Que s'est-il passé ?

Je bondis sur le pont ; mais le coup était porté avant qu'il me fût possible d'appeler mes hommes endormis sur le tillac.

Nous étions complètement démâtés.

Je regardai en haut, et la clarté des éclairs me montra deux longues perches nues. Les barres de bois, les vergues, les agrès, tout avait été emporté par le vent. La mer, qui était blanche d'écume, nous couvrait comme si nous avions été placés sous une cataracte.

Nos sabords et une grande partie des passages avaient été emportés, les fers des canons enlevés, et les canons eux-mêmes détachés à leur place. Notre petit vaisseau plongeait follement dans la mer, et pendant une seconde, nous nous trouvâmes entièrement submergés. D'une main je saisis Zéla, de l'autre les haubans, mais c'était avec une peine inouïe que je résistais à l'entraînement de l'eau. Si le câble attaché à l'ancre ne s'était pas brisé, nous eussions infailliblement coulé à fond.

Enfin, je repris un peu d'espoir en voyant la proue du schooner reparaître au-dessus de l'eau.

Je hélai mes hommes, mais personne ne répondit à mon appel.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, la mer a-t-elle englouti tout l'équipage ?

Quelques matelots, pâles, muets, haletants, se traînèrent vers moi.

— Y a-t-il des hommes hors du navire ? leur demandai-je avec angoisse.

Et, en faisant cette question, je regardai à la proue.

— Oh ! capitaine ! s'écria une voix venant de la mer, à l'aide, par grâce, à l'aide !

Les éclairs qui sillonnaient la nue resplendissaient comme des rayons de soleil sur la blancheur immaculée de la mer, et dans cette nappe d'argent je pus distinguer plusieurs têtes noires qui luttaient faiblement contre la violence des vagues.

La voix qui m'avait appelé était celle d'un garçon suédois que j'aimais beaucoup, et mon imagination me montra aussitôt le pauvre marin dans le désespoir d'une horrible agonie.

Le fatal simoun était passé. Je détachai Zéla, qui s'était suspendue à mon bras par une étreinte convulsive, et, après l'avoir mise en sûreté, j'ordonnai à mon contremaître américain de tenir le gouvernail. Cela fait, je me précipitai vers un petit bateau qui était sur la poupe, car celui de la proue avait été emporté, et, voyant avec joie qu'il avait échappé à la violence des vagues, je

criai aux hommes de venir m'aider à sauver leurs camarades. Ils hésitèrent un instant, car les pauvres diables savaient à peine s'ils étaient sauvés eux-mêmes. Ils se mirent néanmoins à ma disposition, et, pour exciter le courage de mes compatriotes, je les appelai par leurs noms en leur disant :

— Voyons, mes garçons, faut-il que nos camarades périssent faute d'un bateau et d'une corde ? Bon courage ! venez, mettez vite le bateau à l'eau. Où est Stang ? Par le ciel, il est dans la mer, car je n'aurais pas eu besoin de l'appeler… Vite, mes garçons, poussez le bateau… bien ; maintenant, prenez garde, il peut vous échapper ou couler à fond… La, la, il est à flot ; maintenant, que quatre des meilleurs hommes du bord entrent dedans. Je vais avec vous ; je sais où ils sont ; et vous, criai-je au contremaître, gardez le vaisseau sous le vent, hissez des lumières et préparez des cordes.

Nous quittâmes le vaisseau ; le vent s'était soudainement abaissé ; mais la mer était aussi agitée et aussi tumultueuse que l'est une rivière à l'endroit où elle se jette dans la mer. Les éclairs avaient disparu, et la nuit était profondément obscure.

Aussitôt que nous fûmes derrière le schooner, nous ramassâmes deux hommes qui s'étaient sauvés en s'attachant aux morceaux de bois qui flottaient auprès du vaisseau. Je fis ramer dans toutes les directions, en appelant mon second contremaître et le garçon suédois qui s'étaient perdus. Nos recherches furent vaines, et la crainte de périr nous-mêmes m'obligea à faire diriger notre marche sur le vaisseau.

Le vent et la pluie nous fouettaient la figure ; la nuit était horrible ; ce fut avec une peine inouïe que nous arrivâmes à gagner

le côté droit du vaisseau, que le vent poussait avec violence vers la mer.

Au moment où les naufragés essayèrent de grimper à bord du schooner, un roulis frappa le bateau, qui coula à fond, me laissant avec six hommes flotter sur la surface de l'eau.

Je m'éloignai rapidement de mes compagnons, dans la crainte d'être saisi par la main convulsive d'un mourant, car j'entendais aussi confusément que dans un rêve leurs cris de désespoir.

En entrant dans le sillage du vaisseau, qui s'éloignait rapidement, je vis les hommes du bord se précipiter à l'arrière pour nous jeter des cordes ; aucune ne nous atteignit. Alors on nous cria de saisir les barres de bois qui flottaient autour du vaisseau ; mais ces barres étaient trop loin de la portée de nos mains.

— Une corde, ou nous sommes perdus ! criai-je d'une voix distincte, car je savais que le seul bateau qui restait sur le schooner ne pouvait pas être mis à l'eau.

Je crus que ma dernière heure était arrivée. Tout à coup, quelque chose de blanc parut sur le pont du schooner, et une voix divine, une voix céleste, une voix qui pénétra mon cœur, qui domina le bruit de la tempête et les cris des malheureux, cria :

— Voici une corde, mon Dieu ! portez-la jusqu'à lui ou faites-moi mourir !

L'extrême bout d'une petite corde blanche vint tomber presque dans ma main. Bien sûrs étaient les yeux qui l'avaient dirigée, bien ferme la main qui l'avait tendue. Cette main était la tienne, Zéla ; ton petit bras et tes doigts mignons possédèrent en ce moment suprême plus de force que ceux des plus vigoureux

marins ; ils sauvèrent cinq hommes qui n'avaient plus devant eux pour tout avenir qu'une minute d'existence !

Je puis à peine voir le papier sur lequel j'écris, car les longues années qui se sont écoulées depuis ce jour heureux et néfaste n'en ont point amorti le souvenir.

Ô mon ange adoré, ne m'avez-vous pas, du haut du ciel, pris sous la sainte égide de votre protection, en me préservant de la mort dans les batailles où je la cherchais avec désespoir ? N'avez-vous pas, esprit gardien, détourné le coup de l'assassin prêt à frapper un cœur dévoué à vous seul ? N'avez-vous pas guéri les blessures qui étaient trop graves pour se cicatriser à l'aide des remèdes humains, et ouvert les mains de la mort quand j'ai senti ses doigts glacés se presser sur ma poitrine ? Ne m'avez-vous pas rendu la santé par les moyens les plus miraculeux ?

q

Chapitre 82

Mais, esclave de mes devoirs, je suis forcé de reprendre le cours de ma narration. Zéla, qui n'avait pas quitté le pont (elle ne le quittait jamais à moins d'y être forcée par mes prières), avait été présente à toute la calamité. Comme je l'ai déjà dit, Zéla appartenait à une race énergique, et sa forme fragile possédait un caractère et une âme d'une incroyable énergie. Elle avait montré aux matelots à bord du schooner – les yeux de l'amour percent les ténèbres de la plus sombre nuit – où il fallait jeter les cordes ; mais, n'ayant pas confiance en l'adresse des matelots, elle avait saisi la

sonde de la mer sur laquelle, heureusement, il n'y avait pas de plomb, et, après avoir démêlé un grand rouleau, elle courut sur les cordes du pied du grand mât. L'homme qui me fit la narration de ce qui s'était passé me dit que Zéla courait comme un esprit de l'air.

Quand Zéla fut sur l'extrême bout, elle entendit ma voix, et, dirigée par le son, elle jeta le rouleau de corde. Dans la crainte de mal viser son but, la pauvre enfant avait attaché l'autre bout avec l'intention de se jeter dans la mer pour me l'apporter. Quatre des hommes qui étaient avec moi saisirent la corde, qui n'était pas beaucoup plus grosse qu'une corde à fouet, et il est vraiment merveilleux qu'elle ait pu nous supporter.

Le schooner nous jeta un autre appui, et nous nous trouvâmes bientôt en sûreté.

Deux hommes qui, ne sachant pas nager, s'étaient entortillés dans les cordages du bateau, disparurent avec lui, car il est bon de remarquer que les marins sont généralement très mauvais nageurs.

Dès que j'eus franchi le bord du schooner, Zéla se jeta dans mes bras. Ses lèvres étaient aussi froides que de la glace, et son visage, d'une pâleur livide, paraissait couvert des ombres de la mort. Je plaçai Zéla sur l'écoutille, à côté de la jeune fille malaise, et, en voyant son corps inanimé soutenu par la petite esclave, je m'écriai avec angoisse :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! va-t-elle donc mourir ?

La vieille Kamalia, qui était couchée dans la cabine, s'écria aussitôt :

— Non, malek, il est vrai que la Mort est venue, mais ce n'est pas encore pour ma jeune maîtresse ; quand elle viendra de nouveau, la sombre fille de la nuit, la noble race de Bani Bedar Kurcish, qui est contemporaine avec les sables, sera éteinte pour toujours. Quand la vague salée et destructive touche la racine des dattiers du désert, ils meurent ; ceci est écrit dans le livre du prophète. Je rachète par ma mort la vie de lady Zéla, et je jurai, le jour où la Mort prit sa mère, qu'au moment où cette déesse des ténèbres prendrait une âme de notre maison, cette âme serait celle de la vieille Kamalia. Démon bleu ! le prophète m'a entendu, il faut que tu lui obéisses.

Ces paroles furent suivies d'un râle étouffant, et je crus que la pauvre nourrice se noyait.

Je savais que la cabine avait été remplie par l'eau de la mer, je demandai une lanterne, et j'ordonnai à la jeune fille malaise et à deux hommes de porter la pauvre femme sur le pont.

Il n'y avait pas un seul vêtement sec sur le vaisseau, et tous les soins que je pouvais donner à ma chère Zéla se réduisaient à des caresses. Je pressais convulsivement contre mon sein le corps glacé de la pauvre enfant ; je soufflais sur ses yeux, et après mille peines, j'eus le bonheur de voir monter sur ses joues pâlies une légère rougeur.

Les hommes que j'avais chargés d'enlever la vieille Kamalia de la cabine envahie par l'eau me crièrent qu'elle était morte, roide et froide comme une pierre.

Lorsque la cabine fut mise en état de recevoir ma femme, je l'y transportai, aidé par la jeune fille malaise, qui me promit de

veiller sur elle ; et, le cœur plus tranquille, je me rendis sur le pont.

Le soin de débarrasser le vaisseau des débris qui l'encombraient occupa trop mon esprit pour me donner le loisir de faire l'énumération des pertes d'hommes que nous avions faites. Tout à coup, mes oreilles furent frappées par des cris perçants poussés par la jeune Malaise. Je me précipitai vers la cabine, et je trouvai Zéla dans les convulsions de l'agonie. La pauvre chère était saisie avant terme par les douleurs de l'enfantement, et elle mit au monde un petit être sans vie. Quand les douleurs de Zéla se furent calmées, je la contraignis à boire un verre de grog très fort. Cette brûlante composition réchauffa son sang, et elle tomba bientôt dans le calme d'un profond sommeil.

Sous la bienfaisante influence de cet heureux repos, le visage de Zéla reprit son expression de douceur divine, et elle me parut si parfaitement belle, que je la regardais avec autant de plaisir et de surprise que si mon regard ne s'était jamais fixé sur sa délicieuse figure.

Dans la crainte que le souvenir de la vieille Kamalia ne vînt, au réveil, frapper l'esprit de Zéla, je défendis à la Malaise de parler de la mort de la pauvre femme, et je me disposai à faire disparaître son corps.

Une lanterne à la main, je m'approchai de l'endroit où son cadavre avait été déposé. La figure de Kamalia n'avait subi aucun changement ; elle ressemblait à une momie que j'avais vue à l'île de France, et qui, datant de l'époque de Cléopâtre, avait été enterrée près de deux mille ans.

La momie dont je parle avait autant d'apparence de vie que les restes livides et flétris de la nourrice. Les vers étaient bien fraudés de leur proie, car la peau, d'un bleu livide, ne couvrait que des os. Une raie, d'un cramoisi terne, tachait une veine des tempes, et sur cette veine descendaient quelques mèches de cheveux gris semblables à de la mousse sur un arbre mort. Les bras de Kamalia pendaient roides, et toute la pose de ce corps avait une expression de rigidité sauvage. Je cachai le cadavre de la fidèle servante dans une cabine isolée, et je remontai sur le pont.

— Des battures à l'avant !... cria un homme en vigie.

Malgré son état fracassé, le schooner, qui avait quelques voiles, passa les battures, et nous vîmes le ressac qui se brisait sur les rochers enfoncés dans l'eau. Au point du jour, le temps reprit sa tranquillité, le soleil se leva dans toute sa splendeur, et un voile de brouillard vaporeux se suspendit au-dessus du rivage d'où l'ouragan nous avait éloignés.

Le vaste et sombre marais dont nous avions rasé les bords couvre une immense étendue de terre ; il est exactement placé au-dessous de l'équateur. Je bénis encore le ciel que sa fureur nous ait chassés des rives dangereuses de cet impur terrain, dont la vapeur pestilentielle nous eût évidemment été mortelle.

Le constructeur du schooner n'aurait pas reconnu le pauvre vaisseau, et bien certainement le prince Zaoo se serait refusé à faire un échange entre mon bâtiment et la vieille carcasse pourrie sur laquelle il naviguait. Fracassé, démâté et brisé, le schooner était livré à la merci des vagues et du vent. Outre cela, notre butin et nos provisions étaient entièrement gâtés.

Après avoir donné mes ordres, je laissai le pont à la charge du contremaître. Je fis la revue de mes hommes, et je me retirai dans ma cabine.

Nous avions perdu le contremaître, le munitionnaire, le garçon suédois et sept matelots.

Je trouvai Zéla endormie, et, pour ne pas réveiller la chère créature, je plaçai des chaises à côté de sa couche ; mes bras enveloppèrent le cou de Zéla, et dans cette position, je m'endormis profondément.

Mais mon sommeil fut horrible ; je rêvai qu'on me faisait subir d'effroyables supplices, que j'étais déchiré en mille morceaux par des requins et des tigres, que ma tête était écrasée comme une noisette entre les énormes mâchoires d'un crocodile. Dans l'effervescence des prodigieux efforts que je tentais pour me sauver, je renversai les chaises et je tombai en entraînant Zéla dans ma chute.

— Qu'avez-vous, mon ami ? s'écria Zéla tout épouvantée.

Je ne pus répondre ; la sueur coulait de mon front, et j'étais sans haleine.

— Très cher, dit Zéla en m'embrassant, vous venez de faire un mauvais rêve ; ne vous effrayez pas ainsi, le temps est calme et nous sommes ensemble.

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il me fût possible de me ressouvenir de tout ce qui s'était passé. Quand je repris mes sens, mon cœur bondit de joie ; mon adorée Zéla était appuyée sur lui, et son beau visage était souriant.

Retardés par la faiblesse du vent, par le manque de toile, nous mîmes cinq jours à gagner notre port de destination.

En retrouvant de Ruyter, toutes nos souffrances furent oubliées, et nous nous arrêtâmes sous la proue du grab en chantant et en poussant des cris de joie, comme si nous avions fait un voyage des plus propices. Tant il est vrai qu'un rayon de joie fait oublier les souffrances les plus longues et les plus terribles !

De Ruyter monta sur notre bord ; il était stupéfait de nous voir si fracassés par la tempête.

— Holà ! mes garçons, nous dit-il, avez-vous fait un voyage au pôle arctique ? Avez-vous été environnés par des remparts de glace pendant un demi-siècle ?

— Non, lui répondis-je ; seulement nous avons transformé le schooner en une cloche à plongeur ou en une torpille, afin de croiser en dessous de l'eau.

— Mais que vous est-il donc arrivé ? et ses yeux perçants parcoururent le vaisseau : vous êtes-vous battus avec le simoun ? Il n'y a pas de machines humaines capables d'opérer une pareille dévastation. Ah ! ah ! tous vos hommes ne sont pas ici, il manque plusieurs figures bien familières.

De Ruyter possédait le don si rare de ne pas oublier une figure sur laquelle il avait arrêté son regard.

Quand j'eus raconté à de Ruyter notre funeste histoire, il me dit en souriant :

— Fort bien ; vous avez été sauvés par un miracle. Le mal n'avait point de remède. Il faut que nous nous occupions de répa-

rer le désastre. J'espère que le corps du vaisseau n'est pas endommagé. Nous avons ici assez de barres de bois, et je vous fournirai des cordages et de la toile. Quant à moi, j'ai eu plus de succès en attaquant un convoi de vaisseaux en course dans les détroits de la Sonde. Nous avons démâté un fainéant croiseur de la Compagnie, pris deux vaisseaux chargés, l'un de munitions navales et militaires, l'autre de provisions. Je les ai conduits à Java, et j'ai vendu fort avantageusement les vaisseaux et leurs cargaisons.

En revenant de Java, nous avons ramassé deux vaisseaux marchands particuliers, dont un, destiné pour Macao, était chargé de caisses d'opium, ce qui vaut mieux que les dollars, car l'opium est très cher dans ce moment-ci. L'autre bâtiment était chargé d'huile, de café, de sucre candi et de plusieurs autre choses ; du reste, vous les verrez tous deux, ils sont là dans le port. Outre cela, j'ai rendu de grands services au peuple de ces parages, peuple que les Maures nomment des Beajus ou hommes sauvages, et pour ces services ils m'ont fait roi de leur île. Me voici donc un roi prospère, avec mille Calibans pour mes sujets. Regardez, ils m'apportent du bois, de l'eau, et ils m'ont fait voir et apprécier toutes les qualités de leur territoire.

— Quels services avez-vous donc rendus à ce peuple ? demandai-je à de Ruyter.

— Voici. Près des îles de Tamboc, qui ne sont point habitées, je fus tout surpris de découvrir une flotte de proas. Les prenant pour des pirates, je passai au beau milieu de leur flotte. Comme ils étaient amarrés auprès du rivage, plusieurs se sauvèrent. Quelques-uns levèrent l'ancre et tentèrent de fuir ; mais, à l'exception de deux ou trois, je m'emparai de tous. Quand j'eus abor-

dé les bateaux, je découvris qu'ils appartenaient à des pirates malais et mauresques. Ces pirates avaient visité la côte au sud-est de Bornéo, surpris les habitants, qui, par la raison que leur pays est inondé d'eau pendant la saison des pluies, vivent dans des maisons flottantes attachées à des arbres. Les malheureux ne purent se sauver, car les corsaires arrivaient auprès d'eux avec leurs chaloupes et prenaient indistinctement les hommes, les femmes et les enfants. Après cet exploit, les ravisseurs se mirent en mer, et ils avaient touché aux îles de Tamboc pour prendre des provisions et de l'eau, quand, fort heureusement pour les prisonniers, je les surpris à mon tour. Je trouvai près de deux cents captifs dans les différents proas ; je les mis tous en liberté, et, leur faisant cadeau des chaloupes, je les amenai ici, près de leur pays natal.

Je dois faire observer au lecteur que nous étions amarrés dans un port au sud de l'île de Bornéo. Ce port était dans une baie formée par trois petites îles, qui n'étaient point habitées ni même habitables, car la plus grande n'avait pas un mille de circonférence. Le canal entre nous et la plus grande des îles avait à peine un mille de largeur, et le passage en était fermé par un banc de sable sur lequel la mer se jetait sans cesse. Le grab se trouvait tout à fait environné de terre, et j'avais eu une grande peine, malgré les descriptions de de Ruyter, à découvrir le lieu de notre rendez-vous.

Pour ajouter un malheur de plus aux calamités qui avaient accablé le schooner, mes hommes furent soudainement saisis d'une fièvre putride et de la dysenterie. Nous attribuâmes ce fléau à l'atmosphère pestilentielle qui s'était exhalée du fatal rivage marécageux auprès duquel nous nous étions arrêtés. Quelques ma-

lades moururent ; et à peine leurs âmes se furent-elles séparées de leurs corps que nous fûmes obligés de les jeter dans la mer, tant l'odeur qu'ils répandaient était insupportable. Et tous ces malheurs étaient attribués à la néfaste journée du vendredi.

q

Chapitre 83

On croit que les Beajus sont une partie des aborigènes de la grande île de Bornéo, chassés dans l'intérieur du pays, qui se compose de collines et d'énormes montagnes sombres, escarpées et pleines de précipices. Une chaîne de ces montagnes avoisine la partie de l'île à laquelle nous étions amarrés, et les bases de ces montagnes, en s'étendant dans la mer, rendent en certains endroits l'approche de l'île fort dangereuse. Si les petites îles ne nous avaient pas protégés, nous n'aurions pu trouver un ancrage, même à la distance de plusieurs lieues. La mer, environne les deux côtés du pays, pendant que l'énorme marais forme une barrière dans l'intérieur ; de sorte qu'à l'exception de quelques maraudeurs qui viennent dans leurs proas de temps en temps pour ravager les villages dispersés çà et là, sur une plaine qui se trouve aux limites du marais, les Beajus vivent en paix, grâce à l'impôt qu'ils payent à une colonie malaise située sur la côte ouest.

Libres d'être gouvernés par leurs propres chefs, les Beajus vivent avec une simplicité patriarcale. La chasse et la pêche sont leurs principales occupations, et ils ont une quantité suffisante de riz, de maïs et d'autres grains, ainsi que des fruits, des racines et des herbes.

La saison pluvieuse commence en avril ; elle dure une moitié de l'année, et ne cesse de tomber avec des ouragans épouvantables au-dessus de l'immense marais. Les bêtes sauvages osent seules errer quelquefois dans cette affreuse solitude.

Ce marais a été nommé l'île de la Puissance destructive ; on le dit peuplé de démons qui préparent là toutes les souffrances humaines pour les disperser sur le monde au gré de leurs caprices.

Afin d'adoucir la colère de ces démons, les Beajus leur offraient des sacrifices ; mais ils n'en offraient pas, malgré leur croyance en elle, à la puissance bonne et suprême, disant : « Comme cette puissance ne fait que du bien, nous ne devons ni essayer de la corrompre par des sacrifices ni implorer sa clémence. »

Les chefs des Beajus étaient élus par des vieillards. Chaque chef de famille devait répondre de ceux qui lui appartenaient. Ils n'étaient cités devant une grande assemblée que pour de grands crimes, et l'adultère, étant considéré comme le plus atroce, était puni de mort.

Le bon service que de Ruyter avait rendu à ce peuple ne fut ni oublié ni méconnu, car leur reconnaissance fut sans bornes. Les deux cents personnes qu'il avait libérées se firent les esclaves de leur sauveur ; elles nous rendirent toutes sortes de services et refusèrent d'en recevoir le paiement. Les plus riches se tenaient constamment côte à côte à bord de nos vaisseaux pour nous donner des fruits, des volailles, du poisson, des chèvres et toutes les choses que produisait leur pays. Ils bâtirent des huttes très commodes sur la plus grande des îles pour recevoir nos malades et nos blessés, qui étaient nombreux sur les deux vaisseaux. Ces

huttes furent placées sous la surveillance de Van Scolpvelt, qui avait toujours soin d'être bien fourni de médicaments. D'ailleurs, herboriste lui-même, il consacrait ses heures de loisir à chercher des herbes et des plantes pour les distiller et en faire des décoctions et des onguents. Le docteur avait à ses ordres un des canots des Beajus, et, à l'aide de ce canot, il faisait sur la côte des excursions journalières.

Pendant quelques jours je fus exclusivement occupé à réparer le schooner, et, pour lui rendre toute sa force première, je cherchai dans les forêts les planches de bois dont j'avais besoin.

Malgré tous mes soins, j'avais à surmonter de grandes difficultés pour trouver un bois qui possédât les qualités nécessaires. Quant à un bois de charpente, il y en avait assez pour bâtir des flottes.

Un jour, étant allé bien loin le long de la côte, je débarquai dans une petite baie dont l'approche était inaccessible du côté de la terre, car elle se trouvait gardée par une montagne couverte de jungles. Les buissons et les cannes de ces jungles, entrelacés ensemble par d'énormes plantes rampantes, laissaient croire qu'un rat seul avait la possibilité d'en franchir les sinueux détours. La vue de quelques sapins me détermina cependant à tenter l'approche de cet impénétrable fourré. En conséquence, après avoir fait aborder Zéla sur le rivage, j'envoyai mon bateau au schooner avec l'ordre de ramener les charpentiers. Nous étions cependant à une distance considérable du vaisseau ; mais ma petite barque naviguait admirablement bien, et, comme le vent était bon, je calculai que les ouvriers pouvaient se rendre à mes ordres dans l'espace de quelques heures.

En attendant le retour de mes envoyés, nous examinâmes la place, afin de trouver un chemin praticable ; mais nos recherches furent complètement inutiles. En désespoir de cause, nous nous promenâmes çà et là sur le bord de la mer, et nous ramassâmes des huîtres et des moules, car de hauts rochers qui s'avançaient au-dessus de nous en étaient couverts.

Pendant que Zéla s'occupait à préparer du café, je fis ma sieste, étendu sur un fragment de rocher, et bientôt le bruit monotone des vagues, le chant du coq des jungles et la voix éloignée du faon, voix aiguë et plaintive, m'endormirent profondément. Tous ceux qui ont joué un rôle dans les actives scènes de la vie maritime ou militaire ont trouvé un bonheur exquis dans les douceurs du repos, soit qu'on le goûtât dans l'isolement, soit qu'il fût partagé avec une compagne jeune, belle et chérie. Dans cette solitude enchanteresse, on peut décharger les fardeaux qui pèsent sur le cœur, se confier mutuellement ses joies ou ses angoisses, être libre enfin, échapper à la dédaigneuse pitié des amis dont les paroles banales sont plutôt un ennui qu'une consolation. Les amis sont généralement des prophètes officieux qui prévoient les malheurs et qui avertissent d'éviter ce qui est inévitable ; puis, quand le mal est sans remède, ils justifient leur conscience par ces mots :

— Il n'a pas voulu écouter mes conseils ; c'est une faute dont il subit les conséquences !...

Quand le café fut prêt, Zéla mit sa tête sur mon épaule et me montra une tache blanche sur les eaux en me disant :

— C'est un canot du pays, très cher ; cachons-nous !

— C'est notre bateau, mon amour, il n'y a aucun danger à craindre.

— Parions, dit Zéla.

— Parions, répétai-je d'un ton joyeux.

Mais afin qu'on ne m'accuse pas d'avoir de si bonne heure le goût du jeu, il faut que je dise que le gain de nos paris n'était que des baisers. De sorte que, bateau ou canot, je gagnais toujours, car c'était donner au lieu de recevoir, ce qui est aussi agréable l'un que l'autre. Quand j'eus persuadé à Zéla que la tache blanche était notre bateau, je lui demandai un baiser. La chère enfant me le donna ; mais je fus obligé de le lui rendre. Le sujet de notre joyeux pari était le canot du docteur. Tout à coup un petit bruit sourd se fit entendre dans les jungles. Cachés par une saillie du rocher, il nous fut facile de nous mettre sans être vus en état de défense ; j'armai silencieusement ma carabine.

Un taoo parut au-dessus de nos têtes.

— Soyez prudent, mon ami, me dit Zéla : un tigre s'approche, car cet oiseau le précède toujours de quelques pas.

q

Chapitre 84

J'ajoutai une balle de plomb à ma carabine, dont j'appuyai la crosse sur le rocher, décidé à ne faire feu qu'en cas d'attaque, et je calculai rapidement qu'il nous serait possible de fuir et de gagner le bateau à la nage si notre ennemi n'était pas atteint par ma

balle. Après avoir ôté ma casquette, je jetai un coup d'œil au-dessus du rocher ; le bruit ne cessait pas. Tout à coup, et à ma grande surprise, j'aperçus un vieillard gris et couvert de poils. Il écarta les buissons, et après un long examen de son entourage, il se baissa et sortit de l'ouverture de la petite baie. Au geste que je fis pour m'élancer vers l'inconnu, Zéla tressaillit, et me prit la main en murmurant à voix basse :

— Cachez-vous et ne bougez pas.

L'étranger avait la plus étonnante figure du monde, et cette figure ne ressemblait à aucune de celles que j'avais vues chez les différents peuples de la mer des Indes. Ses membres étaient remarquablement longs, et la seule arme qu'il portât était une énorme massue, pareille, du reste, à celles dont se servent les insulaires du Sud. La figure de cet homme était noire, couverte de poils gris et profondément ridée ; sa taille semblait courbée par l'âge et par les infirmités, mais néanmoins il marchait à grands pas sur le terrain inégal. Les yeux de cet étrange personnage avaient une expression de malignité qui les faisait ressembler à ceux d'un démon.

Quand il fut arrivé sur les bords de la mer, mais dans une direction opposée à celle où nous nous trouvions, il s'assit sur un rocher, et, à l'aide d'une pierre pointue qu'il avait ramassée, il arracha des moules qu'il dévora d'un air horriblement avide. Après avoir terminé son repas, le sauvage cueillit une grande feuille, y mit des huîtres et des moules, puis il serra sa pêche avec soin. Avant de s'éloigner, l'homme examina pendant quelques minutes le canot de Van, qui voguait rapidement vers nous, hocha la tête, et d'un pas alerte il reprit le chemin des jungles et disparut.

— Je veux le suivre, dis-je à Zéla, et je me levai vivement.

Zéla voulut me retenir.

— C'est un Jungle-Admée, me dit-elle ; on assure qu'ils sont plus rusés, plus cruels et plus féroces que les tigres et les lions.

— Il est seul, mon amie, et bien certainement j'ai assez de force et d'énergie pour lui tenir tête ; d'ailleurs, en le suivant, je trouverai un chemin qui me sera utile.

Je mis aussitôt mon idée à exécution, et, après m'être traîné sous un massif de kantak, je découvris un étroit et tortueux sentier que le vieillard suivait à pas lents ; je me glissai sur ses traces, accompagné de l'intrépide Zéla.

Après un quart d'heure de marche, le vieillard dirigea sa promenade vers le marais, traversa le lit d'un ruisseau de la montagne, grimpa sur un rocher d'une quinzaine de pieds de haut, et de là sur un vieux pin couvert de mousse.

Quand le sauvage eut gravi le tronc de l'arbre, il se trouva plus élevé que le rocher ; alors il s'attacha par les bras à une branche horizontale, et, semblable à un matelot qui traverse les étais d'un mât et change continuellement la position de ses membres, l'étranger gagna le sommet du rocher. Une fois là, il soutint son corps avec ses mains, et, se laissant doucement tomber de l'autre côté, il continua sa marche. Nous le suivîmes en évitant avec soin de faire le moindre bruit.

L'inconnu franchit plusieurs rochers, dans les crevasses desquels poussaient les pins dont j'avais besoin.

Arrivé là, le vieillard suspendit sa marche pour considérer un énorme pin qui, tombé de vieillesse, produisait encore une infinité de vigoureux rejetons. Le sauvage arracha quatre jeunes pins, qu'il dépouilla de leurs branches pour les placer commodément sur son épaule gauche. Cela fait, il se dirigea vers un petit espace de terrain sur lequel se trouvaient des mangoustans sauvages et des bananes. Après avoir cueilli quelques fruits bien mûrs, le sauvage fit plusieurs détours et arriva sur un petit emplacement ombragé par un arbre couvert de grandes fleurs blanches. Sous la merveilleuse épaisseur des branches de cet arbre, nous aperçûmes une jolie petite hutte construite avec des cannes entrelacées ensemble.

Ce fut avec une véritable admiration que mes regards parcoururent le délicieux entourage de la pittoresque habitation du solitaire, car un goût parfait avait présidé au choix de l'emplacement et à l'harmonieuse disposition des objets extérieurs. À droite de la hutte se trouvait un banc de rochers couvert de tamarins et de muscades sauvages ; à la base de ce banc, on voyait une excavation à moitié ombragée par trois grands arbres de bétal, qui, avec leurs troncs droits, à l'écorce d'un blanc argenté, étaient d'une beauté tellement resplendissante, qu'ils semblaient être les Grâces de la forêt. Derrière l'ermitage s'étendait à perte de vue un jungle impénétrable, dans lequel je distinguai le tamarin, la muscade, le cactus, l'acacia et le sombre feuillage du bambou.

Après avoir déposé le paquet de jeunes pins à la porte de sa demeure, le vieux sauvage entra à quatre pattes dans la hutte, dont la porte était très basse, car le toit, couvert de feuilles de palmier, n'était élevé que de deux pieds au-dessus de la terre.

Pendant que j'examinais attentivement la hutte, un bruit sourd dans le buisson sous lequel j'étais caché me fit tourner la tête, et je vis avec un indicible effroi la tête noire et l'œil brillant d'un cobradi-capello. L'horrible bête dirigeait sa marche vers Zéla, qui, muette de terreur, semblait fascinée par les yeux du reptile.

Le danger de ma femme étouffa ma prudence. Je courus à elle en poussant un cri formidable. Le serpent ne parut point alarmé ; il se retira doucement dans un buisson et disparut.

— Oh ! le Jungle-Admée, s'écria Zéla.

Je me retournai vivement.

Le vieillard s'avançait vers nous en tenant fermement serrée dans ses deux mains la massue, qu'il faisait voltiger au-dessus de sa tête comme un bâton à deux bouts.

À en juger par la férocité du regard du vieux scélérat décharné, par le grincement de ses dents, par la fureur qu'exprimaient tous ses gestes, il était bien certain qu'il se préparait au combat.

J'avais à la main ma carabine armée ; mais, avant d'avoir eu la possibilité de la diriger contre mon agresseur, je fus obligé de reculer vivement en arrière pour éviter un coup de massue. Éloigné du sauvage par ces quelques pas, je visai sa poitrine, et tout le contenu de mon arme fut logé dans son corps. Le vieillard bondit sur ses pieds et vint lourdement tomber sur moi. Le choc me fit trébucher, et, me croyant perdu, je criai à Zéla de courir au bateau, afin de se sauver. Mais, au lieu de fuir, l'héroïque enfant enfonça une lance de sanglier dans le dos du sauvage, en me disant d'une voix calme :

— Il est tout à fait mort, mon ami ; levez-vous.

J'eus quelque peine à me débarrasser de l'étreinte du sauvage, et, en me relevant, je vis que la balle, en traversant le cœur, était la cause de l'élan convulsif qui avait failli causer ma perte.

Bien certain de la mort du Jungle-Admée, nous pénétrâmes dans sa maison. L'intérieur différait fort peu de celui des habitations de tous les hommes de l'île, seulement cet intérieur était plus propre, et surtout plus commode.

À un bout de la chambre s'élevait un mur mitoyen, sorte de défense opposée à l'invasion des voleurs pendant l'absence du maître. Sur une table grossièrement construite était soigneusement étalée une provision de racines et de fruits. En vérité, on eût dit que la chambre de cet homme était la demeure d'un philosophe écossais.

En entendant la détonation des mousquets et le son des voix qui nous appelaient, je fus tout surpris de m'apercevoir que nous étions tout près de la mer.

Nous nous hâtâmes de regagner le rivage, où stationnait Van dans son canot.

L'endroit où nous nous étions arrêtés avait été désigné au docteur par les hommes de notre bateau ; la détonation de ma carabine avait si fort épouvanté notre Esculape, qu'il avait donné l'ordre à ses compagnons de tirer, en forme d'appel, plusieurs coups de mousquet.

— Bonne nouvelle, Van ! lui dis-je ; j'ai trouvé pour vous ici un magnifique sujet.

Et je racontai au docteur mon aventure avec l'homme sauvage.

— Où est-il ? s'écria Van.

Brûlant de curiosité, le docteur me suivit sur le lieu du combat.

— Comment ! c'est cela ? Mais cet être n'appartient pas à la classe bimana, à la classe genus homo ou homme ; il appartient à la seconde classe des quadrumana, êtres de la race simii, qui se compose de singes, de guenons et de babouins : le pelvis étroit, le falx allongé, les bras longs, les pouces courts et les côtes plates.

» Celui-ci, continua Van en tournant le corps, est un orang-outang. En vérité, je n'en ai jamais vu un aussi grand : il ressemble beaucoup au genus homo ; mais touchez-le, il a treize côtes, et il n'y a guère de différence entre votre conformation et la sienne. Buffon dit que les orangs-outangs n'ont aucun sentiment de religion, et quel sentiment en avez-vous ? Ils sont aussi braves et aussi féroces que vous ; de plus, ils sont très ingénieux, et vous ne l'êtes pas. D'ailleurs, autre supériorité, c'est une race réfléchissante, sensée, et ils ont le meilleur gouvernement du monde ; ils divisent un pays en départements ; ils ne se rendent jamais coupables d'une invasion et ne détruisent point les biens des autres.

» Ils sont gouvernés par des chefs et vivent bien sous la douceur d'une loi juste et protectrice. Celui-ci a été méchant, séditieux, et sans nul doute banni de la communauté de ses semblables.

» Je conserverai son squelette pour en faire hommage au collège de chimie d'Amsterdam, car c'est une espèce rare. »

Nous laissâmes Van travailler sur l'orang-outang pour aller examiner les bois de charpente et tracer un chemin jusqu'au rivage.

Vers le soir, nous regagnâmes nos bateaux, car les natifs nous assurèrent que l'île était infestée par des tigres et par des serpents.

q

Chapitre 85

J'ai remarqué que les individus qui possèdent des qualités réelles sont détestés et maltraités. La masse du peuple s'occupe généralement à s'aimer elle-même, à penser à son bien-être personnel et à dire du mal des autres, et cela pendant qu'elle essaie de leur enlever une portion de leurs richesses. Il faut que tous ceux qui ambitionnent son estime mentent, se plient à ses caprices et lui rendent hommage.

Le mérite, la vaillance, la sagesse et la vertu sont presque toujours sans pain et sans vêtements.

Les Malais, dispersés sur les bords de la mer des Indes et sur ses plus belles îles, sont déclarés, d'après l'opinion publique, féroces, perfides, ignorants et rebelles à toute tentative de civilisation, et même incapables d'aucun sentiment de bonté, par la raison qu'ils sont capables de commettre tous les crimes.

De Ruyter, qui n'ajoutait aucune foi dans les clameurs du monde, qui n'était jamais guidé par l'opinion des autres quand il

avait la possibilité de juger par lui-même, me donna bientôt sur le caractère des Malais de véritables renseignements. En disant que ce peuple était généreux, esclave de sa parole, doué d'un courage invincible, de Ruyter lui rendait justice.

Tous les efforts tentés par les Européens pour arriver à vaincre ce peuple ont été sans succès. Si une partie de leur pays est prise par une force supérieure à leurs moyens de défense, ils abandonnent la lutte, mais avec le courage qui cède sans plier, mais avec leur profond amour de la liberté, qu'ils acquièrent par les conquêtes de leurs victorieuses batailles. Sur la côte du Malabar et dans les trois grandes îles de la Sonde, les Malais sont fort nombreux et sont encore le seul peuple de l'Inde qui ait conservé un caractère national et le libre arbitre de leur sort.

Les Malais ont peu de besoins, et sont hardis, braves et aventureux, et il n'y a guère de pays dans le monde où une pareille race ne puisse trouver les moyens de vivre. Semblables au coco, ils ne sont jamais loin de la mer, et, comme les Arabes, ils s'approprient sans scrupule le superflu des riches étrangers : mais quelle est la créature pauvre qui ne désire pas un peu une partie du bien des riches ?...

Les lâches mendient, les rusés volent, et l'homme brave prend à l'aide de sa force.

Les richesses de l'Inde et celles de l'Asie, obtenues par la force et par la ruse, sont journellement transportées le long des côtes malaises en voguant vers l'Europe, et les Malais seraient de véritables barbares s'ils n'en prenaient pour eux une petite portion. Donc, ils s'emparent de tout ce qui tombe sous leurs mains ; et,

quoique leur pays ait été ravagé, quoiqu'on les ait massacrés en grande partie, ils n'ont perdu ni leur force ni leur courage.

Les Malais possèdent plusieurs colonies sur la côte à l'est de Bornéo, et la situation de cette côte leur permet d'exercer sur le commerce chinois un constant maraudage.

Les Portugais, les Hollandais, les Anglais, ainsi que plusieurs autres nations, ont de temps en temps formé des colonies sur diverses parties de l'île, protégés dans leur installation par le roi de Bornéo. Mais cette protection eut une grande ressemblance avec celle qu'un fermier accorde à l'industrieuse abeille. Ainsi, quand les colons eurent établi des usines, quand ils eurent encaissé les trésors produits par leur travail, on les chassa, et leurs biens furent confisqués.

Le roi moresque, qui demeure à Bornéo, la capitale de l'île, n'a ni influence ni pouvoir en dehors de sa province, et, de plus, fort peu d'autorité sur les Chinois, qui ont accaparé tout le commerce de l'île et qui vivent à Bornéo dans une complète indépendance.

Mais revenons à nos amis les Malais.

Sur la partie de la côte où nos vaisseaux étaient amarrés se trouvait une colonie malaise ; nous nous liâmes bientôt avec les principaux habitants, afin de nous débarrasser des Beajus, qui sont le peuple le meilleur, mais aussi le plus stupide de la terre.

Un matin, de Ruyter exprima au chef de cette colonie le vif désir que nous avions de faire une chasse au tigre.

— Je suis tout à fait à vos ordres, nous répondit le Malais, et demain nous organiserons cette partie. Je vous servirai de guide, quoique le plaisir que vous vous promettez me soit entièrement

inconnu, car ici nous n'attaquons le tigre qu'en cas de légitime défense ou pour protéger nos propriétés contre ses dangereuses invasions.

Je ne dois pas oublier de dire que, pendant la durée de notre amarrage, de Ruyter fit de temps en temps lever l'ancre du grab, afin d'aller voir si la mer était traversée dans nos parages par quelque vaisseau de la Compagnie. Pendant l'excursion de notre commandant, je veillais sur le schooner, dont les réparations marchaient à grands pas, car, grâce à l'orang-outang, nous avions trouvé du bois convenable.

Nous faisions souvent des parties de chasse sur la terre pour tuer des daims, des sangliers, des chèvres et quelquefois des buffles, afin d'approvisionner nos vaisseaux de viandes fraîches et d'épargner nos provisions pour la mer.

L'intention de de Ruyter était d'attendre, pour s'en emparer, le passage d'une flotte chinoise qui faisait voile pour la France.

Ce temps d'arrêt nous permit de visiter l'île, et les natifs nous parlèrent des ruines d'une ancienne ville, située sur les bords du grand marais, en ajoutant que ces ruines étaient la demeure des tigres et d'une infinité d'autres bêtes sauvages. Nous nous décidâmes bientôt à aller les visiter.

Nos vaisseaux étaient toujours en ordre, et aucun soin n'était mis en oubli pour les préserver d'une attaque soit par terre, soit par mer. Nous avions monté deux canons et élevé une batterie pour protéger le schooner et les malades débarqués sur l'île, et trois de nos hommes étaient constamment placés en sentinelle à la porte des huttes et en face du vaisseau.

Nous nous occupâmes enfin des préparatifs qu'exigeait notre chasse aux tigres. Le chef malais nous servait de guide ; de Ruyter prit avec lui une vingtaine d'hommes, je me fis suivre de plusieurs marins du schooner, et nous partîmes joyeusement.

q

Chapitre 86

Les Malais ont le caractère vraiment chevaleresque. Ils adorent la guerre et son inséparable accompagnement de bruit et de danger. La chasse au faucon, les combats de coqs, l'amour, sont les exercices récréatifs qui plaisent le plus à cette nation et surtout à notre chef malais.

Une des plus grandes particularités de son caractère était l'observation scrupuleuse du code qui dit : Dent pour dent, œil pour œil, mal pour mal. Je doute fort, en vérité, qu'il soit possible d'établir une comparaison entre les chevaliers de la Croix-Rouge et notre Hotspur de l'Est : il leur était trop supérieur en énergique cruauté.

Pendant un voyage, ce terrible chef s'arrêta à Batavia pour y vendre la cargaison d'un vaisseau dont il avait fait la conquête. Batavia était gouvernée par des Hollandais. Les Hollandais sont aussi scrupuleux et minutieux pour la propreté de leur maison qu'un laird écossais. En revanche, ils n'ont aucun soin de leur propre personne et aucune recherche de confort dans leurs habitudes. Un Hollandais bien carrément assis dans un fauteuil, la pipe aux lèvres, une bouteille de skédam à la portée de sa main,

ressent tous les plaisirs qu'il rêve dans les délices du paradis. En fumant, il regarde par sa fenêtre ce qui se passe dans la rue, et pour éviter de salir sa maison, il jette sa salive au dehors. Un malheureux débit de cette espèce, venant de la croisée d'une maison hollandaise, tomba un beau jour sur le front du chef malais. Après avoir vainement cherché l'auteur de cet affront, le Malais, ivre de colère, tira son poignard du fourreau, en courant comme un fou dans toutes les rues de la ville ; il massacra sans pitié les inoffensives personnes qui se rencontrèrent sur sa route. Les Hollandais se ruèrent sur l'intrépide chef ; toute la garnison le poursuivit de ses coups et de ses clameurs ; il ne tomba pas. Sa vengeance accomplie, quinze ou seize personnes étaient mortes ; il se précipita et gagna son bateau à la nage.

Une autre fois, et peu de temps après cet événement, un vaisseau de Bombay ayant jeté l'ancre à la hauteur de la côte où son père était chef, fit avec le vieillard l'échange de plusieurs armes, telles que mousquets de Birmingham, haches, doloires, contre des produits du pays. Le propriétaire du vaisseau avait certifié au vieux chef que les armes étaient toutes en bon état. Confiant en ses paroles, le Malais se servit du mousquet pour chasser des oiseaux. Le mousquet éclata entre les mains du chef, et un morceau du canon, entré dans sa cervelle, le tua. Le fils de la victime fit assembler tous les gens de la maison de son père, aborda le vaisseau pendant la nuit, s'en rendit maître, et, de sa propre main, massacra tout l'équipage. Après cette horrible revanche, il fit élever un bûcher sur le vaisseau même, plaça sur ce bûcher le corps de son père, et y mit le feu après avoir entouré le mort de trente cadavres.

Cependant, la première journée de notre chasse, je fus témoin d'un exploit de cet être irascible.

Un Tiroon, qui remplissait le rôle de mahout (conducteur) auprès du petit éléphant sur lequel Zéla était assise, fit signe à l'intelligente bête de tuer un pauvre malheureux qui sortait, pour mendier un secours, des ruines d'une citerne.

L'éléphant obéit au mahout.

Je causais avec le chef lorsque la voix de Zéla me fit tourner la tête. Ma femme me montrait du regard un sale lépreux dont le corps était tellement couvert d'ulcères, que le malheureux n'avait plus de ressemblance avec un être humain.

Le Tiroon mahout appartenait à une race qui se plaît à verser le sang, car ils font journellement des sacrifices à leurs dieux et à la femme qu'il aiment. Un Tiroon ne peut se marier qu'après avoir présenté à sa fiancée une tête sanglante ; peu importe de quelle manière il l'a conquise : ruse, force, adresse, lâcheté, tout moyen est bon ; le résultat le justifie. Il faut donc que le cadeau de noce soit une vie humaine, et l'amoureux qui présente à la femme de son choix un bouquet de têtes voit toujours sa demande parfaitement accueillie. Aussitôt que le chef malais se fut aperçu de l'odieuse conduite du mahout, il saisit un bâton et bondit sur lui en le frappant avec une extrême violence. Le Tiroon prit à sa ceinture une flèche empoisonnée, dont il essaya de se faire une arme ; mais le chef la lui arracha des mains, jeta le mahout contre un arbre et l'y maintint à l'aide de ses pieds. Livré sans défense à la fureur de son maître, le Tiroon tomba pour ne plus se relever. Il est impossible de se faire une idée de la furieuse exaspération du Malais. Ses yeux brillaient comme des diamants,

tout son corps frémissait de rage : il ressemblait tout à fait à un démon vengeur.

— Je vais préparer ma carabine, dis-je à de Ruyter ; cet homme est ivre de colère, bien certainement il va tout à l'heure s'attaquer à nous.

Quand le chef se fut assuré de la mort du Tiroon, il jeta son corps auprès de celui du lépreux, puis regarda le ciel.

— Les voici ! hurla-t-il d'un ton de triomphe sauvage, en montrant, avec sa main rougie par le sang, un faucon aux longues ailes occupé à se battre avec un corbeau, que l'odeur du sang avait attiré près de nous.

Le chef nous déclara positivement que le faucon était l'âme du lépreux, et le corbeau celle du Tiroon.

Les deux oiseaux se battaient avec acharnement ; d'abord ils dirigèrent leur vol oblique vers la terre, puis il gagnèrent le sommet des arbres, puis enfin ils montèrent dans l'espace et furent pour nos regards aussi peu visibles que les atomes perdus dans un rayon de soleil ; mais les yeux d'aigle du chef suivaient les combattants, ils ne perdaient aucune des péripéties de cette lutte aérienne.

— Le lépreux triomphe ! s'écria le Malais ; il descend sur l'âme de son noir assassin.

En effet, le faucon tomba comme la foudre sur sa victime, l'enveloppa de ses ailes, et tous deux tombèrent à terre.

Le chef se frotta joyeusement les mains et courut à l'endroit où étaient tombés les deux oiseaux. Ce fut avec une sorte de cri sau-

vage que le Malais nous apprit le résultat de la victoire. Le corbeau était bien mort ; quant au faucon, triomphalement perché sur la branche d'un arbre, il parut attendre notre départ pour commencer son repas.

C'était donc sous la protection de ce fougueux personnage que nous étions placés ; mais je dois dire qu'à part les rages insensées dont il se sentait quelquefois invinciblement atteint, c'était un brave et bon compagnon. Doué d'une très grande sagacité, le chef était un excellent guide et nous faisait prendre toutes les précautions possibles afin d'éviter la rencontre des peuplades dont nous traversions les districts.

Un constant exercice avait rendu les sens du Malais excessivement fins ; il pouvait distinguer les objets, leur forme et leur couleur, avant même que nous les eussions aperçus, et son ouïe était plus vive que celle d'un chien.

Nous marchions malgré nous avec une désespérante lenteur, et les éléphants étaient obligés de nous creuser des chemins à travers les jungles. Rien ne révélait dans ces solitudes profondes le voisinage des hommes, car il n'y avait ni blé ni culture, et quoique le paysage fût toujours le même, nous rencontrions à chaque instant des animaux inconnus et des oiseaux étrangers à nos souvenirs et à nos regards.

q

Chapitre 87

Pendant la chaleur de la journée et le soir, nous nous exercions à tirer avec une seule balle sur les daims, les sangliers et les paons sauvages, car ces derniers voltigeaient par milliers au-dessus de nos têtes pour aller chercher leurs juchoirs dans les bois. Autant que possible, nous avions soin de chercher du repos loin des arbres, et surtout à une assez grande distance des jungles. Si la nécessité nous mettait dans l'obligation de coucher près des savanes, le chef malais en faisait incendier une partie, afin de chasser les bêtes venimeuses et de purifier l'air.

Quand nous quittâmes les bois, ce fut pour traverser une grande étendue de plaine, couverte d'énormes roseaux, entremêlés de cannes aussi hautes que de jeunes sapins. Si les éléphants sauvages ne s'étaient pas créé un chemin que nous suivions sur leurs traces, il nous eût été impossible de traverser ce sauvage désert.

En face de nous s'élevaient des montagnes dont toute la hauteur était ombragée par des arbres d'une prodigieuse force ; à notre gauche s'étendait un massif de rochers, et du centre de ces rochers on voyait surgir une élévation de terre semblable à une île entourée de récifs. Les Malais nous dirent que sur cette élévation de terre se trouvaient les ruines d'une grande ville moresque, nommée autrefois la Ville des Rois.

Le soir du cinquième jour de notre marche, nous approchâmes du lieu de la chasse, sur la côte, au sud-est de l'île. L'atmosphère était chargée de miasmes si impurs, que nous étions obligés, par précaution, de fumer sans cesse. Zéla imitait mon exemple, et le mahout, assis sur le cou de mon dromadaire, por-

tait devant lui un pot de charbon de terre allumé et un grand sac de tabac. Le tabac me préserva de la fièvre, car tous ceux qui, malgré mes conseils, dédaignèrent de s'en servir, eurent le vertige, des maux de cœur et crachèrent le sang.

Nous arrivâmes enfin au massif de rochers au bas duquel s'étendait vers le nord, et beaucoup plus bas que la plaine que nous venions de traverser, un immense et fétide marais. Nous avions encore une journée de marche à faire pour arriver à la colline verte et boisée vers laquelle nous nous dirigions. Une terrible et profonde obscurité couvrait le marais, sur la surface duquel ondoyaient les noires et soyeuses touffes des roseaux, et cependant l'air était tellement calme que les feuilles des arbres restaient dans la plus complète immobilité. Quand la nuit fut venue, quand le vent de la terre passa sur le marais, des éclairs faibles et d'un bleu pâle illuminèrent ce noir séjour du mal. Ce spectacle me donna le frisson, car il me fit songer au malheur qui avait failli m'atteindre lorsque la tempête m'avait jeté sur ces bords.

Après avoir disloqué ma mâchoire dans l'infructueuse tentative de manger un paon sauvage à moitié cuit, je me couchai dans ma tente, sur une peau de tigre, en mettant ma carabine sur ma tête. Zéla vint se nicher auprès de moi, et nous nous couvrîmes avec une peau d'élan tannée. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par Zéla. La vie sauvage et dangereuse que la jeune fille avait menée depuis son enfance était cause qu'elle se réveillait au moindre bruit. Je lui ai vu très souvent ouvrir les yeux au léger bourdonnement que faisait entendre un moustique en voltigeant au-dessus de nous.

Zéla venait donc d'être réveillée par un petit bruit sourd ; en se levant pour en chercher la cause autour d'elle, la jeune femme

aperçut un grand serpent venimeux qui rampait tranquillement sur mes jambes nues.

Le profond sommeil dans lequel j'étais plongé immobilisait tellement mon corps, que je ressemblais plutôt à un cadavre qu'à un être vivant.

Avec un admirable sang-froid, la jeune fille suivit, à la lueur du feu qui brûlait devant la tente, tous les mouvements du reptile, qui, attiré par la chaleur, se glissa doucement vers le feu. Si j'eusse fait le moindre mouvement, ou si Zéla eût donné l'alarme, le serpent m'aurait mortellement blessé.

Quand il fut tout à fait en dehors de la tente, Zéla me réveilla. Je sautai aussitôt hors du lit pour courir vers mes compagnons, qui dormaient à quelques pas de nous, et, avant de les réveiller, je suivis le serpent, qui marchait lentement vers le feu.

Mon approche fit lever la crête du reptile, et il tourna la tête pour me regarder. Ce mouvement me donna l'idée de décharger sur lui ma carabine, remplie de balles de plomb. Un homme endormi près du feu se leva vivement et retomba bientôt sur la terre : je crus l'avoir tué.

Le chef malais donna l'alarme et s'élança vers moi suivi de tous ses gens ; je lui montrai le monstre qui se débattait au milieu des charbons.

— Vous tirez un coup de carabine contre un chichta, me dit le chef d'un air presque courroucé ; vous avez tort, monsieur, d'user votre poudre et de troubler pour si peu de chose le sommeil de vos hommes. Il y a ici des milliers de ces vers ennuyeux, et voici comment on les tue.

En achevant ces mots, le chef perça la tête du serpent avec sa lance et le maintint dans la braise.

Le serpent entortilla son corps autour de la lance jusqu'à ce que sa queue atteignît la main du chef.

— Si vous voulez le faire rôtir, me dit le Malais, vous trouverez que sa chair est aussi bonne que celle du meilleur poisson.

Quand le serpent fut tout à fait mort, le chef le jeta dans le feu, le couvrit avec des cendres, et me dit encore :

— Nous le mangerons au réveil ; bonsoir, je vais essayer de me rendormir.

Peu désireux d'être encore interrompu par des êtres si désagréables, j'engageai Zéla et de Ruyter à finir la nuit avec moi auprès du foyer.

Notre conversation tomba bientôt sur la chasse aux tigres, et de Ruyter, qui avait non seulement une passion très vive pour ce plaisir, mais qui s'était rendu célèbre par ses exploits dans les provinces supérieures de l'Inde, nous dit en terminant :

— La chasse aux tigres, de la manière dont on la fait dans l'Inde, est moins dangereuse que celle qui a pour but la destruction des renards. Pour chasser le tigre, une vingtaine d'hommes se réunissent et s'entourent d'une prodigieuse quantité d'éléphants. Enfermés dans les houdahs avec une douzaine de mousquets, qui sont vite rechargés par des domestiques, les chasseurs sont dans une position aussi sûre qu'un homme perché sur un arbre et tirant sur un daim. Il arrive quelquefois qu'un mahout est égratigné, car il court un peu plus de danger que son maître ; mais le héros du combat, c'est le noble éléphant : il fait face au

tigre, et tout le succès dépend de son courage, de sa vaillance et de sa fermeté. Si l'éléphant ne veut pas rester, s'il a peur, s'il se sauve, la vie du chasseur est en péril ; car un bœuf enragé, ou notre Malais en colère, ne sont rien en comparaison d'un éléphant en révolte.

Le plus admirable spectacle du monde, reprit de Ruyter, est celui qu'offrent les lions en chassant les animaux dont ils font leur principale nourriture. Bien différents des lâches et cruels tigres, les lions ne se cachent pas pour surprendre leur proie. Pendant les heures silencieuses de la nuit, ils dorment, mais ils se lèvent avec l'aurore, et donnent la chasse aux premiers animaux qu'ils rencontrent, en faisant trembler la forêt au bruit de leur voix de tonnerre.

Un jour, il y a longtemps de cela, étant allé à la rencontre d'un prince de la famille de Bolmar-Singh, près de Rhatuk, dans le voisinage duquel j'avais été retenu pour quelques jours, je dirigeai ma marche vers Ramoon, pays des montagnes Himalaya, et habité par une race sauvage qu'on nomme Silks. J'avais à ma suite un très petit nombre de domestiques, et une demi-douzaine d'éléphants des montagnes.

Nous traversâmes par des chemins secrets et détournés une grande étendue de terrain couverte d'arbres et de jungles. Je n'ai jamais passé tant de jours sans voir le soleil depuis l'époque où j'ai traversé les sombres chemins de ce pays d'ombrages. Ni le soleil ni le vent n'avaient pu pénétrer le mystère de ces charmilles vierges.

Dans la solitude de ces éternelles ténèbres gambadaient d'énormes hiboux et des chauves-souris vampires, et les rares

animaux que nous rencontrions avaient la couleur terne des plantes moussues et moisies.

Le poil des lièvres, celui des renards et des chacals était d'un gris terne, et il y avait dans le fourré des champignons qui, par leur couleur et par leur force, ressemblaient à des lionnes reposant avec leurs petits. Cette ressemblance était si frappante, que, sachant la forêt peuplée de bêtes féroces, nous fîmes à cette vue des préparatifs de défense.

De pauvres plantes rampantes, qui, comme moi sans doute, désiraient un peu d'air, avaient plongé si profondément leurs racines dans la terre, que leur tronc avait atteint la grandeur d'un teah (arbre). Sur ce tronc, elles avaient grimpé de jour en jour pour étaler au soleil leurs fleurs cramoisies.

q

Chapitre 88

Je ressentis un véritable plaisir quand je pus m'échapper de ce séjour de mort, quand je vis resplendir au-dessus de ma tête l'éblouissant rayonnement du soleil. La scène ressemblait à un lac entouré de forêts ; vers l'est, les montagnes s'élevaient à une hauteur étonnante ; elles bordent l'empire chinois.

Après avoir traversé un ruisseau, nous arrivâmes à la source d'un torrent des montagnes. Le torrent, rendu aride par l'extrême chaleur, se divisait en petits lacs d'eau saumâtre, et, au milieu d'une couche de gravelle, entremêlée de fragments de ro-

chers, se trouvait une petite île, couverte de mousse, de fleurs et d'arbrisseaux.

La beauté du lieu, la sécurité de la position, nous engagèrent à le choisir pour y prendre quelques heures de repos.

À cette époque, mon cher Trelawnay, j'étais aussi jeune et aussi romanesque que vous ; il ne vous sera donc pas difficile de comprendre que le lendemain, au réveil, je songeai, en fumant ma pipe, à ne jamais abandonner la solitude de ce magnifique désert. La transition de la nuit au jour s'opéra si doucement, que j'y fis à peine attention.

Vers le matin, un troupeau de buffles sauvages vint paître à quelques pas de nous. Pendant que j'examinais leur forme surnaturelle, un bruit confus, qui ressemblait au sourd grondement de l'orage, se fit entendre dans la forêt.

Les chacals, les renards et les daims marquetés s'élancèrent hors du bois, et le troupeau de buffles noirs cessa de paître et se tourna vers la place d'où venait le bruit. Une foule de brillants paons voltigea au-dessus de nos têtes en jetant de grands cris, et un pélican, qui venait de prendre une couleuvre, laissa tomber sa proie et s'envola lourdement. Nos petits éléphants, qui mangeaient les arbrisseaux autour de nous, s'effrayèrent tellement, qu'ils firent la tentative d'échapper à leurs gardiens pour grimper sur les rochers.

Tout à coup, un mohr de la race des élans sortit de la forêt : sa taille dépassait celle qui est ordinaire à ces animaux, et ses cornes entortillées étaient aussi longues que la lance d'un Malais. Après l'apparition du mohr, un rugissement clair, sonore, terrible comme un éclat de tonnerre, annonça le lion chasseur suivi de

quatre lionceaux ; il se creusa un chemin à travers les buissons et les ronces. En entrant dans la plaine, le lion chercha la piste en posant son nez pointu sur la terre. Quand il l'eut trouvée, il poussa un second rugissement, et ce cri de triomphe fut répété par sa royale escorte. Le lion se remit à la poursuite du cerf, suivi de sa bande ; cette bande formait une ligne, et je fis la remarque qu'il n'était point permis de devancer le roi, car au premier mouvement d'insubordination, il s'arrêtait court, et sa voix se faisait entendre plus sonore et plus tonnante.

Avec la vitesse d'un aigle, l'élan se dirigeait vers le lac. Mais, en essayant de franchir d'un bond un morceau de rocher, il tomba dans l'eau ; promptement relevé, il suspendit un instant sa course haletante et parut écouter la voix rugissante de son ennemi. Après ce court instant de repos, le cerf gravit le talus et se glissa dans le lit du torrent.

J'ai oublié de vous dire, mon cher Trelawnay, que le troupeau de buffles, en s'écartant pour livrer passage aux lions, n'en parut nullement effrayé. Mes guides m'assurèrent que ces animaux sont plus forts que le lion, et qu'ils peuvent se rendre facilement maîtres de plusieurs tigres. Quand le lion traversa la ligne formée par ces énormes bœufs, sa crinière droite et terrible, sa queue raboteuse ondoyèrent au-dessus d'eux. Évidemment le lion chassait par l'odeur et non par la vue, car, au lieu de traverser la rivière dans la plus proche direction de l'endroit où le cerf était tombé, il suivit le cours de l'eau, grimpa sur le talus, et, toujours sur la piste de sa proie, il traversa la source du torrent.

Selon toute probabilité, le pauvre cerf avait été blessé dans sa chute, car la vitesse de sa fuite diminua de rapidité, tandis que celle du lion augmentait de minute en minute. Suivi de près par

les lions, le cerf avait rasé la base du rocher sur lequel j'étais debout. De mon poste, je pus parfaitement distinguer tous les acteurs de ce drame : le premier lion était vieux, décharné, sa peau noire luisait à travers ses poils minces, étoilés et rougeâtres ; sa queue était nue, sale, et les poils de sa crinière étaient en mottes ; la longue et énorme mâchoire de ce vieux roi des forêts était abaissée et sa langue pendait en dehors comme celle d'un chien fatigué. Le cerf fit des efforts terribles pour monter le banc, il semblait vouloir gagner les jungles ; mais la terre n'était pas solide et il perdait pied à chaque instant. Quand la pauvre bête eut franchi les trois quarts de l'élévation escarpée, elle tomba et fut incapable de se relever ; les rugissements du lion étaient magnifiques lorsqu'il sauta sur le cerf à l'aide d'un puissant élan. Alors, une patte posée sur le corps du vaincu, il gronda les lionceaux qui voulaient approcher, et fit, avec lenteur, les préparatifs de son festin. La famille dut se contenter des membres du cerf et des os que le vieux lion jetait royalement derrière lui.

Mais voilà notre sauvage chef, finissez de boire votre café, Trelawnay, et partons pour la Ville des Rois ; j'entends, en imagination, un concert de rugissements.

q

Chapitre 89

Le terrain qui avoisinait la colline était rougeâtre, et les jungles parsemés çà et là couvraient le sol d'un tapis de baies jaunes et rouges. Une quantité prodigieuse de poules d'Inde sauvages, de hérons, de grues et d'oiseaux de mer voltigeaient dans l'air, et

nous étions surpris à chaque instant par l'apparition inattendue d'une bande de chacals, d'une troupe de renards et de beaucoup d'autres animaux que je n'avais jamais vus. De temps en temps un coup d'œil jeté en arrière nous faisait apercevoir des troupeaux d'éléphants sauvages et de buffles qui paissaient sur la plaine que nous venions de traverser. À midi, nous fûmes arrêtés par une rivière large, boueuse, peu profonde, mais qui, sans doute, inondait le haut de la plaine pendant la saison pluvieuse, c'est-à-dire sept ou huit mois de l'année, et se faisait ensuite un passage jusqu'au marais. Après une longue hésitation, les éléphants se décidèrent à traverser le gué de la rivière ; une fois sur l'autre bord nous nous reposâmes. Le lendemain il fallut gravir la colline hantée par les esprits. Cette colline inspire aux natifs une superstition si respectueuse, qu'ils n'osent troubler par leur présence ce lieu consacré aux géants et aux esprits, qui, disent-ils d'un air convaincu, veillent nuit et jour sur leur sauvage propriété. La crédulité de ce peuple primitif avait un appui sur les restes d'une ville quelconque, et de Ruyter nous dit que les ruines qui parsemaient la plaine étaient moresques. Nous trouvâmes d'énormes masses de pierre, des citernes bouchées, des puits que la végétation couvrait de mauvaises herbes, de plantes rampantes et d'une infinité d'arbrisseaux.

Nous dressâmes nos tentes sur la partie de la colline la plus couverte de rochers et la moins voisine des jungles. Après avoir allumé des feux et mangé un jeune cerf, nous fîmes les arrangements nécessaires à la journée du lendemain, et nous nous endormîmes. Le chef malais fut debout avant l'aurore ; il réveilla ses gens, fit préparer nos montures et disposa tout pour le départ. Zéla, qui voulait absolument nous accompagner, fut assise

sur un petit éléphant, et enfermée dans le seul houdah que nous eussions.

Après de longues recherches, nous découvrîmes plusieurs traces de tigres dans les lieux couverts et sur le bord des étangs, mais les hautes herbes et l'épaisseur des buissons nous empêchèrent de suivre leurs traces jusque dans leurs retraites. En revanche, nous trouvions à chaque pas des daims, des sangliers, et une grande variété d'oiseaux.

Quand de Ruyter eut soigneusement examiné le voisinage, il nous assura que trois tigres habitaient le jungle, car il avait découvert les os d'un élan récemment tombé sous leurs griffes.

Cette nouvelle nous combla de joie, et, bien préparés pour l'attaque, nous nous dirigeâmes vers la retraite de nos ennemis. Guidés par de Ruyter, il nous fut facile d'atteindre sans de longs détours le lieu où se trouvaient les restes du cerf. Ces restes étaient entourés d'une terre humide qui conservait jusqu'au jungle les traces du passage des tigres.

Avant de commencer la chasse, de Ruyter, qui voulait bloquer toutes les sorties, divisa notre troupe. La plupart de mes hommes étaient à pied, et ils semblaient aussi tranquilles et aussi rassurés qu'à l'approche de l'attaque d'un nid de belettes. Je laissai Zéla à l'entrée du bois, sous la garde de quatre Arabes, et je descendis de cheval pour aider de Ruyter à débarrasser le passage. Les Malais furent divisés en deux groupes, et nous recommandâmes aux matelots d'agir avec une extrême prudence en faisant usage de leurs armes à feu, car les accidents étaient plus à craindre que la férocité des tigres.

— J'ai grand-peur, dit de Ruyter, que nos éléphants ne soient pas de force à faire face aux tigres. Mais cependant il est nécessaire, avant de renoncer à nous en servir, que nous les mettions à l'épreuve.

En approchant des buissons, nous mîmes en déroute des daims, des lièvres et des chats sauvages.

De Ruyter me montra les ruines d'un palais moresque, en me disant que la sagacité de nos éléphants nous ferait éviter les masses brisées des édifices, les abîmes et les puits couverts de verdure humide. L'endroit où nous nous trouvions était d'une sauvagerie surnaturelle ; elle impressionna tellement nos matelots, que leur joie orageuse fut changée en une sorte de tristesse rêveuse. Les furieux trépignements de pieds de nos éléphants nous apprirent que l'antre des tigres était proche. Une ruine voûtée s'étendait devant nous, et un bruit indistinct agitait les buissons.

— Tenez-vous fermes, mes garçons ! cria tout à coup de Ruyter.

Au même instant un tigre monstrueux s'élança sur nous.

Nous fîmes feu tous ensemble, mais pendant les premières minutes qui suivirent cette terrible décharge, je ne pus en connaître le résultat, car, enragés de terreur, nos éléphants désertaient.

Mon mahout se jeta par terre et une branche d'arbre me fit tomber.

J'entendis un effroyable cri de guerre, et on fit une seconde fois un feu bien nourri.

L'éléphant de de Ruyter bondit en arrière et tomba dans un puits à moitié caché sous une couche d'herbe ; l'intrépide chasseur se dégagea lestement, et nous laissâmes nos montures agir à leur guise.

— Il y a encore des tigres sous la voûte de ces ruines, me dit de Ruyter ; forçons-les à sortir.

Nous réunîmes quelques-uns de nos hommes, et, d'un pas ferme, guidés par l'abominable odeur qu'exhalent ces bêtes fauves, nous gagnâmes le lieu de leur retraite. Bientôt des rugissements sonores et des grognements aigus nous donnèrent l'assurance d'un prochain succès.

— Attention ! dit de Ruyter, l'antre renferme une tigresse avec ses petits ; prenez garde à vous, mes garçons : ne tirez que sur elle, et tirez bas.

Un jeune tigre sortit le premier pour nous attaquer.

— La mère va sortir, me dit tout bas de Ruyter, ne tirez pas encore.

Effrayé de notre position hostile, le tigre courut se cacher sous un épais buisson ; il y resta en grognant ; une seconde après, deux autres petits sortirent à leur tour et se cachèrent avec autant d'effroi et de promptitude qu'en avait montré le premier.

Le rugissement de la mère devint terrible, et un coup de fusil tiré par de Ruyter sur un des jeunes tigres la fit apparaître à l'ouverture de la voûte, les yeux en feu, et écumant de rage. La tigresse se précipita violemment sur nous. Je fis feu des deux canons de mon fusil, et nous reculâmes de quelques pas.

Atteinte par mon arme, la tigresse frissonna, et, toute chancelante, elle voulut attaquer de Ruyter ; mais, trop faible pour l'atteindre, elle ploya sur ses jarrets. Un coup de lance l'étendit sans vie à nos pieds.

Pendant que je rechargeais mon fusil, un jeune tigre s'élança sur moi. L'attaque fut si brusque, si inattendue, qu'elle me renversa. Avant de pouvoir me relever, je vis de Ruyter mettre tranquillement son fusil dans l'oreille de la bête déjà blessée, et lui faire sauter la cervelle en l'air. Pendant cette lutte partielle avec la mère et le premier tigre, les matelots continuaient à faire feu, et les balles volaient au-dessus de nos têtes ; quelques-unes blessèrent les jeunes tigres, mais sans les tuer, car ils se sauvèrent.

— Plaçons-nous derrière ce rocher, me dit de Ruyter ; les matelots se servent d'un mousquet comme ils se servent d'un cheval : ils emportent tout ce qui se trouve sur leur passage.

Des Malais, envoyés en éclaireurs par le chef, vinrent nous dire que le jungle était vivant de tigres, qu'ils en avaient déjà tué deux, et qu'un de leurs hommes était mort.

Une heure après cette première victoire, il y avait autant de bruit et de confusion dans le jungle que pendant une bataille navale ou qu'au saccagement d'une ville. Je remarquai cependant que les tigres ne sont point aussi formidables qu'on veut bien le dire. Ils se couchaient en rampant dans les longues herbes, et nous avions de grandes peines à prendre avant de pouvoir les en faire sortir. Pour arriver à ce but, nous étions obligés de leur envoyer une balle, et bien des fois, au lieu de se jeter sur nous, ils essayaient de fuir sous le couvert, et c'était seulement en face des

passages bloqués que, poussés par le désespoir, ils se précipitaient aveuglément sur nous.

Deux hommes courageux et bien armés peuvent aller sans crainte jusqu'aux approches de l'antre d'un tigre et le forcer à quitter sa retraite pour venir tomber sous leurs coups.

Un grand nombre de tigres se sauva vers la plaine, et il nous était impossible de diriger notre chasse de ce côté-là. Plusieurs de nos hommes étaient blessés, soit par les tigres, soit par des chutes dans les décombres, et un Malais eut l'échine dorsale si fracassée, qu'après une heure d'agonie il expira.

q

Chapitre 90

Quand la chasse fut désorganisée, je songeai à Zéla, qui, bien certainement, devait s'effrayer des bruits du combat et de ma longue absence. Je me dirigeai donc seul, – car tous nos gens étaient dispersés çà et là, – vers la partie du jungle où quatre Arabes devaient faire la garde autour d'elle.

En approchant de l'endroit où la jeune femme devait attendre mon retour, j'entendis un bruit affreux, un bruit entremêlé de cris perçants, de rugissements de tigres et de trépignements de pieds. Je hâtai ma course, autant que purent me le permettre les épais buissons et l'inégalité du terrain ; car, à chaque pas que je faisais en avant, j'entendais, plus féroces, plus sonores et plus distincts, les effroyables rugissements du fauve habitant des jungles.

Arrivé à quelques mètres de l'endroit où devait se trouver Zéla, j'aperçus un énorme tigre suspendu par les pattes aux flancs de l'éléphant de ma pauvre abandonnée. Zéla n'était pas visible, et le tigre portait sa tête, en écumant de rage, jusqu'au houdah.

— La malheureuse enfant a été dévorée ! m'écriai-je en me frappant le front. Oh ! fou, fou que je suis !

Un frisson mortel arrêta dans mes veines la circulation du sang, puis il fit place à une flamme brûlante dont la vapeur me monta au cerveau.

Ma carabine n'était pas chargée : je la rejetai loin de moi, et, sans aucune autre arme qu'un poignard malais, je me précipitai, furieux et sans crainte, au secours de Zéla. À quelques pas du groupe formé par l'éléphant et son sauvage antagoniste, un petit tigre déchirait à belles dents un objet que je ne pris point le temps d'examiner.

L'éléphant de Zéla trépignait, criait, se débattait avec désespoir pour se débarrasser du tigre. L'affreuse bête tomba, mais en emportant dans sa chute une victime humaine, enveloppée dans un vêtement blanc. Je bondis sur le tigre, qui gronda sourdement, et dont la patte, appuyée sur sa victime, n'oscilla même pas. Il attendait mon attaque.

Je frappai l'animal d'un coup de poignard, et lorsque, près d'être atteint par le blessé, je cherchais autour de moi un moyen de défense plus sûr que mon poignard, j'entendis murmurer cette douce invocation :

— Saint prophète, protégez-le !

Comme pour exaucer la prière de cette douce voix, l'éléphant frappa le tigre avec son pied de derrière. Le coup fut bien porté, car mon ennemi roula sur les flancs, et je pus lui enfoncer dans le cœur mon poignard jusqu'à la garde.

Un cri terrible, cri dont la bruyante clameur étouffa le rugissement du tigre, vint tout à coup frapper mon oreille ; je me retournai vivement : c'était le chef malais. Son arrivée était d'un admirable à-propos, car le tigre se relevait, et son jeune compagnon courait sur moi. Le Malais perça le jeune tigre avec sa lance, et enfonça vingt fois son poignard dans le corps du vieux.

— Quel plaisir ! me dit-il en brandissant sa lance, je suis fou de bonheur. Allons encore dans les jungles, il y a un monde de tigres : nous les tuerons tous.

Le chef disait ces paroles en rugissant comme un lion. Voyant que je n'y prêtais pas une bien grande attention, il secoua sa lance et disparut dans le bois.

Heureusement pour moi, mes regards éperdus tombèrent sur la douce figure de Zéla, qui s'était prosternée à mes pieds. Je fis vainement la tentative de la relever, je n'avais plus de force, je chancelais, je me sentais sur le point de devenir fou. Quand les deux bras de la jeune femme eurent entouré ma tête, je repris mes sens, et je couvris son visage adoré des plus tendres caresses.

Zéla était hors de danger ; les corps des deux tigres gisaient à nos pieds : tout était calme autour de nous.

En apercevant la victime du tigre, je dis à Zéla, car je ne pouvais en distinguer ni les traits ni la forme :

— Qui a donc succombé sous les coups de cette horrible bête ?

— Le pauvre mahout, très cher, et j'ai grand-peur qu'il ne soit mort.

— Heureusement, ce n'est que lui, chérie ; je craignais tant que ce ne fût vous ! Je craignais tant que vous ne fussiez devenue un esprit, mon bon esprit ; car, vous le savez, la foi arabe me permet deux guides spirituels : un bon et un mauvais.

Ma colère tomba bientôt sur les Arabes auxquels j'avais confié Zéla, et, à mon appel, ils sortirent d'un fourré où, me dirent-ils d'une voix tremblante, ils avaient trouvé le petit d'un léopard tué par de Ruyter.

J'étais tellement furieux contre ces hommes, qu'avec l'intention d'en tuer un, j'armai mon pistolet.

L'arme était dirigée sur la poitrine de l'Arabe le plus proche de moi ; j'allais lâcher la détente quand une main retint mon bras.

Je me retournai brusquement : les yeux de Zéla rencontrèrent les miens, son regard pénétra mon cœur, regard charmant et qui eût apporté le calme dans l'esprit irrité d'un fou.

— Il est notre frère, me dit la jeune femme d'une voix vibrante et mélodieuse. Ne nous détruisons pas les uns les autres. Remercions le prophète, dont la miséricorde vous a fait le sauveur du dernier enfant de notre père. Le mauvais esprit qui a poursuivi mon père jusqu'au jour de sa mort est-il donc descendu sur vous ? Sa main cruelle est dans ce moment-ci posée sur votre cœur. Prenez garde, mon ami, car l'ombre du mauvais esprit plane sur vous comme l'ombre sur le soleil ; elle vous fait paraître, même à mes yeux, féroce et inexorable.

— Vous êtes le faucon de notre Malais, chère, mais l'aile du noir corbeau a disparu ; le soleil ne s'est point obscurci ; l'oiseau de mauvais augure m'a quitté. Allons, la paix est faite, n'est-ce pas ? Il faut que je rentre dans le jungle ; montez sur votre éléphant ; je préfère vous confier à sa sagacité qu'à un millier d'Arabes. C'est une noble et courageuse bête.

Je flattai l'éléphant avec la main, et je donnai à Zéla du pain et des fruits pour les faire manger à notre sauveur.

L'éléphant semblait être plongé dans une triste contemplation, et il regardait avec un sentiment de pitié sympathique le corps prosterné du mahout mourant. Il ne fit pas attention à nous, et quand ses yeux tombèrent sur le tigre mort, il trépigna, prit un air féroce et fit entendre un cri de sauvage triomphe.

Puis, mécontent de lui-même pour n'avoir fait que venger le mahout, qu'il eût voulu sauver, il baissa sa trompe et ses oreilles vers la terre, et, quoique blessé et sanglant, il paraissait ne songer ni à lui ni à nous, mais à son ami mort. Les yeux humides et rêveurs de l'éléphant montraient que toutes ses pensées étaient absorbées par la perte qu'il venait de faire. Son regard pensif était fixé sur les Arabes occupés à faire une sorte de claie pour emporter le moribond, car sa poitrine était lacérée par les coups de griffe.

La noble bête, tout à son chagrin, refusa de manger, et, lorsque je plaçai l'échelle de bambou pour faire monter Zéla dans le houdah, elle tourna sa trompe, me regarda, et, voyant que c'était encore la jeune femme qu'elle allait porter, elle reprit sa première position en continuant à pousser de sourds gémissements.

L'homme que pleurait l'éléphant avait été longtemps le pourvoyeur de ses besoins, et depuis la mort du Tiroon, tué par le chef, cet homme avait pris la place de mahout. L'éléphant n'avait point paru attristé à la mort de son premier conducteur, qui avait été, sans nul doute, un maître méchant et cruel. S'il m'eût été possible de garder l'éléphant, je m'en serais fait un devoir et un plaisir ; car quand nous le quittâmes, Zéla l'embrassa en pleurant, et coupa, près de ses oreilles, quelques-uns de ses poils. J'ai conservé et je conserve encore ce souvenir du sauveur de Zéla ; il remplit le chaton d'une bague sur laquelle est gravé, comme dans mon cœur, le nom de cette chère moitié de moi-même.

Mais j'éloigne mon esprit du sujet qui m'occupe en cet instant ; c'est une faute involontaire, car, malgré moi, je suis entraîné à faire le récit des puérils événements qui me rendent Zéla pleine de vie ! Aujourd'hui, ma cervelle ressemble à un griffonnage confus encore, croisé en tous les sens et illisible pour tout autre que moi.

q

Chapitre 91

Après avoir réussi, non sans quelque peine, à rassembler une partie de nos hommes, je rentrai dans le jungle pour appeler de Ruyter, dont la longue absence me causait de vives inquiétudes. À ma grande satisfaction, j'entendis bientôt sa voix appeler, en le désignant par son nom, un homme du grab ; je courus à la rencontre de mon ami, et je m'aperçus qu'un vif chagrin préoccupait

son esprit. Les yeux inquiets de de Ruyter erraient autour de lui, et il disait d'un ton alarmé :

— Cherchez dans le bois, mes enfants, fouillez le jungle, il doit être égaré.

— Qui est égaré ? demandai-je.

— Un Français, mon secrétaire.

Comme tous les tigres avaient fui dans la plaine, nous pûmes sans danger nous diviser en groupes de trois ou quatre, et nous disperser dans le jungle pour découvrir le protégé de de Ruyter. Mais nos courses dans toutes les directions de la grande étendue du hallier furent infructueuses ; recherches, coups de mousquet, appels, tout resta inutile : le Français fut introuvable.

L'approche de la nuit nous obligea à quitter la sombre demeure des tigres, des reptiles et de la fièvre. Nous regagnâmes donc nos tentes en nous demandant entre nous, avec une superstitieuse terreur, ce qui était arrivé de fatal au pauvre Français.

Ce Français était un jeune homme que de Ruyter avait pris sous sa protection, et auquel il avait donné son amitié, dans le compatissant espoir de guérir une tristesse maladive, dont le souvenir de récents malheurs avait accablé le jeune étranger. Dans ce désir louable et généreux, de Ruyter avait enlevé le jeune homme à la monotone existence de bureau d'un de ses agents, et lui avait donné sur le grab la charge de subrécargue. Pendant les premiers jours de son installation, le nouvel employé remplit ses devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude ; il sortait à peine de sa cabine et n'avait de communication volontaire qu'avec de Ruyter.

Le pauvre et triste étranger mangeait à peine, lisait du matin au soir, et les poésies qu'il composait paraissaient avoir seules le pouvoir d'apporter un peu de consolation dans sa désespérante mélancolie. Il restait plongé pendant des heures entières dans ses rêveuses pensées, et ces pensées n'étaient chassées loin de lui que lorsque sa main pâle et frêle frôlait, pour en tirer de divins accords, les cordes d'une guitare cassée. Quand je me trouvais sur le grab, j'apercevais l'étranger, et plus d'une fois j'eus la sottise de me formaliser de ses manières froides, de son air indifférent, prenant pour de l'orgueil le navrant mutisme d'un profond chagrin. Un jour même, emporté par cette égoïste personnalité qui fait commettre de si lourdes fautes, j'adressai au subrécargue une question presque insolente, et à laquelle il ne répondit pas. Mais ma question parut si douloureusement le blesser, qu'il descendit du couronnement de la poupe, et rentra dans la cabine.

Van Scolpvelt, qui avait été témoin de ma petite attaque, me dit assez aigrement :

— Vous avez très mal agi, capitaine ; vous blessez cruellement, et par manière de jouer, un homme fort malheureux, un homme qui est hypocondriaque, et que mes conseils seuls pourront empêcher de devenir fou. Comme cet infortuné prend plus d'opium qu'un Chinois, je le crois en outre un philosophe rêveur. Pendant l'hallucination produite par cette drogue, ses facultés sont extatiques ; il est frappé de folie, et compose des vers. Il ne peut le nier, quand bien même il le voudrait : je l'ai pris sur le fait. Les imbéciles peuvent croire que l'étranger est inspiré ; moi, je sais qu'il est fou, car il faut être fou pour faire des vers. Les maniaques ont généralement des intervalles lucides, et cet éclair de raison donne l'espoir qu'avec le temps leur maladie peut s'amoin-

drir et devenir guérissable, mais ceux qui ont la folie de l'esprit ne donnent aucun espoir. Pour eux, la terre et la science sont sans remède.

Une nuit que, assis sur la poupe du grab, j'attendais – me croyant seul éveillé sur le vaisseau – le retour de de Ruyter, qui était dans l'île, je vis le jeune Français monter l'écoutille. La brillante clarté de la lune tombait sur sa figure, dont la cadavéreuse pâleur glaça le sang dans mes veines. Quand l'étranger fut arrivé sur le pont, il arpenta d'un mouvement rapide, en jetant autour de lui des regards inquisiteurs, l'espace qui sépare l'arrière de la proue. Son air triste, résolu, sa démarche inquiète, me firent croire que, second Torra, il cherchait à se venger de l'insulte que je lui avais faite.

Tranquille et en apparence endormi, j'attendis l'approche et l'attaque du jeune homme. Après s'être avancé vers la poupe, il en fit deux ou trois fois le tour ; mais je n'étais point l'objet de cette promenade fiévreuse, car l'étranger me regarda à peine, et ses mains inoffensives pressèrent son front dans une étreinte désespérée. De la proue, il se dirigea vers l'arrière du vaisseau, et, après avoir ramassé une boîte à balles, il monta avec précipitation sur le couronnement de la poupe. Je levai les yeux vers lui, sa figure pensive était tournée vers le ciel. Rien n'était d'un aspect plus désolant que cette belle et pâle figure, dont les lèvres murmuraient faiblement d'indistinctes paroles.

Un voile de nuages me cacha l'étranger ; ce voile était-il l'émotion qui baignait mes yeux ou une vapeur du ciel ? Je l'ignore, et je n'eus pas le temps de m'en informer, car le bruit d'un corps tombant dans la mer retentit dans la nuit.

Je réveillai précipitamment un homme couché auprès de moi, et, bondissant vers l'endroit où le malheureux était tombé, je fis entendre cet appel désolant :

— Alerte ! un homme à la mer ; faites tomber le bateau de la poupe !

Le schooner était amarré derrière le grab, et la nuit était si tranquille, que ma voix pénétra dans les deux équipages ; mon bateau et celui de mes hommes furent mis à l'eau en même temps.

J'arrivai le premier à l'endroit où avait disparu le protégé de de Ruyter. La mer était si transparente, qu'il me fut facile de voir le corps plié en deux, la figure renversée. La crainte du danger que je pouvais courir n'opposa point d'obstacle à mon vif désir de sauver l'étranger. Je plongeai donc dans la mer la tête la première, et j'arrivai jusqu'à lui. Je saisis le Français par le bras, et, à l'aide du violent effort qu'emploie un nageur pour remonter sur l'eau, je ramenai le noyé à la surface de la mer, en tâchant de redresser son corps, qui résistait presque à nos efforts, tant il était extraordinairement lourd. Entraîné par ce poids étrange, je disparus dans les flots, et j'avalai tant d'eau, que je me crus sur le point de perdre tout à fait la respiration. J'allais renoncer forcément à poursuivre ma dangereuse tentative, lorsque, par bonheur, le bateau du schooner me tendit un aviron. Voyant que ce moyen de salut m'échappait encore, deux hommes se jetèrent à la mer, et nous remontâmes sur le bateau. À ma grande surprise, le Français était devenu léger, et nous pûmes très facilement le transporter sur le grab, mais immobile et froid comme un cadavre et ne donnant aucun signe de vie.

Malade, fatigué, la tête en feu, je fis appeler Van Scolpvelt pour qu'il vînt me tâter le pouls.

— Vous aviez besoin de prendre une médecine, me dit-il, et l'eau de mer est un très bon purgatif pour un homme dont l'estomac est fort. Seulement, vous avez eu tort d'en prendre une si grande quantité ; je n'en ordonne jamais plus d'un verre, et encore faut-il le prendre à jeun.

— J'ai bu forcément, docteur ; mais allez voir notre malade en bas ; si j'ai engouffré un baril d'eau, moi, il en a bien avalé un tonneau, et il faut que cette absorption le tue si vous ne lui prêtez le généreux secours de votre assistance.

— Combien de temps est-il resté dans l'eau ? demanda Van Scolpvelt.

— Je ne sais pas, docteur ; je ne me suis pas amusé à compter les minutes en plongeant dans la mer.

— Le sauvetage a pris la durée d'un quart d'heure, dit le rais.

— Fort bien, répondit le docteur. Ne vous inquiétez pas, capitaine ; on peut, sans crainte de perdre la vie, rester dans l'eau pendant vingt minutes, pourvu cependant que ma science vienne en aide à la nature. Suivez-moi, capitaine.

Van Scolpvelt descendit d'un air superbe l'escalier de l'écoutille, fit mettre le corps du Français sur une table et le dépouilla de ses vêtements. Les soins du docteur firent bientôt apparaître de faibles symptômes de vie. Le munitionnaire Louis, profitant habilement d'une inattention du docteur, fourra dans la bouche de l'asphyxié le goulot d'une bouteille de skédam ; mais, au grand

désespoir de l'intrépide Hollandais, le docteur vit le geste et repoussa l'étrange remède avec indignation.

Quelques heures après, l'espoir de sauver le pauvre Français devint une certitude, et j'eus le plaisir d'entendre Van Scolpvelt et Louis s'attribuer personnellement, en se le disputant l'un à l'autre, l'honneur d'avoir rendu la vie au protégé de de Ruyter.

Nous apprîmes le lendemain qu'avant de se jeter à la mer, le Français avait, pour lui servir de ballast, chargé ses mains de deux gros boulets de canon.

Une sorte de haine fut la seule récompense que m'accorda l'étranger pour tout remerciement.

— Suis-je donc un esclave ? dit-il à de Ruyter un jour. Suis-je la propriété de cet Anglais maudit ? N'ai-je pas aussi bien que tout homme la libre disposition de mon corps ? Pour quelle raison ce féroce Trelawnay s'est-il mis entre la mort et moi ? Sa nature brutale se plaît pourtant dans le carnage, car il aime à exterminer ceux qui tiennent à la vie, et je ne puis comprendre dans quel but, pour quel motif, il m'a retiré de la mer ! J'étais déjà si heureux, je me croyais au ciel, endormi sur ses genoux ! Ah ! malheur au démon qui s'est placé entre elle et moi ; malheur à celui qui m'a ramené sans pitié dans l'enfer de l'existence ! Je n'ai plus ni repos ni espoir ; je veux mourir, et ils s'unissent tous pour me forcer à vivre, pour m'attacher à la chaîne de mes amers chagrins !

Pendant trois jours, nous continuâmes à chasser dans les jungles ; pendant trois jours, de Ruyter explora les ruines pour y découvrir les traces du jeune Français.

— J'ai raison de croire, me dit de Ruyter, qu'après m'avoir juré sur l'honneur qu'il n'attenterait pas à sa vie, le jeune Français s'est livré à la férocité d'un tigre, croyant, par cette action, ne pas enfreindre les engagements qu'il avait pris avec moi.

La mystérieuse disparition d'une personne pour laquelle nous ressentions une amicale pitié nous attrista profondément, et ce ne fut qu'en désespoir de cause que nous abandonnâmes nos recherches.

L'équipage assurait d'une voix unanime que, pendant le séjour du jeune homme sur le vaisseau, l'esprit du suicide hantait le grab, qu'on le voyait assis sur le couronnement de la poupe, qu'on entendait ses plaintes lugubres. Si un matelot était assez hardi pour vouloir approcher le fantôme, ce dernier se jetait dans la mer et suivait en gémissant le sillage du vaisseau.

Cette superstitieuse terreur se répandit si bien parmi les matelots, que la plupart n'osaient aller le soir à l'arrière du vaisseau sans appeler à leur aide la divine protection du ciel.

q

Chapitre 92

Un soir, au coin du feu, de Ruyter nous raconta l'histoire du jeune Français.
L'agent de correspondance que notre commodore avait à l'île de France, ayant eu besoin d'un commis, écrivit en Europe. Quelques mois après le départ de sa lettre, deux jeunes gens se présentèrent à lui, protégés par une instante recommandation.

Ces jeunes gens se dirent frères, et cette assertion était justifiée par une grande ressemblance de gestes, d'allures et de visage. L'aîné semblait avoir près de vingt ans, le cadet paraissait beaucoup plus jeune. Les deux frères étaient beaux, doux, excessivement distingués dans leurs manières et dans leur langage. Un appartement fut donné aux nouveaux commis dans la maison du marchand, qui, pendant les premiers jours de l'installation de ses employés français, fut plus content de leur zèle que de leur savoir.

Enfin, après un travail assidu, les deux étrangers devinrent d'admirables arithméticiens. Constamment heureux de se trouver ensemble, les beaux jeunes gens sortaient seuls, ne fréquentaient ni les cafés ni les bals, consacrant à la promenade ou à l'étude leurs heures de liberté. Cette conduite régulière enchanta le négociant, et, pour en prouver sa satisfaction, il accorda un congé de huit jours à ses protégés, et leur permit d'aller passer cette semaine de repos dans une maison de campagne qu'il possédait à Port-Louis.

Quatre jours après le départ des deux Français, le marchand, inquiet de leur silence, car ils avaient promis d'écrire, se décida à aller leur rendre visite. En approchant de la villa, le négociant fut très surpris de voir que, malgré la fraîcheur de la soirée, les fenêtres de la maison, hermétiquement closes, ne laissaient pénétrer à l'intérieur ni jour ni air. Il franchit rapidement le jardin et frappa à la porte ; personne ne répondit.

Épouvanté de ce silence, le négociant brisa les carreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée et pénétra dans la maison. D'un pas rapide il parcourut l'appartement du premier étage ; le plus grand ordre y régnait, mais le séjour des deux étrangers n'y avait

laissé aucune trace. L'épouvante du bon marchand se changea bientôt en terreur ; une plainte sourde, lugubre, profondément douloureuse, jeta sa note au milieu du mortel silence qui planait sur la villa. Le négociant bondit vers la chambre d'où s'était échappé ce râle d'agonie, et il trouva couchés sur un lit en désordre, pâles et presque sans vie, les deux pauvres étrangers. Les secours de l'art ou ceux de l'amitié étaient inutiles au plus jeune : il était mort depuis quelques heures, et, à sa stupéfaction, le négociant découvrit que l'habit masculin cachait une femme.

La touchante histoire des deux employés fut vite comprise par le propriétaire, qui, avec une bonté réelle, mit tous ses soins à rappeler le survivant à la vie. Une lettre cachetée, mise en évidence sur une table et adressée au négociant, lui révéla tout le mystère. Le jeune homme disait qu'incapable de supporter la perte de sa maîtresse, enlevée par une fièvre du pays, il s'empoisonnait avec de l'opium.

Le jeune homme guérit. Pendant quelques mois il vécut dans une sorte de somnolence oublieuse du passé ; mais quand la raison revint, quand l'esprit lucide put sonder les souffrances du cœur, le malheureux amant retomba dans un désespoir furieux. Ce fut alors que de Ruyter, instruit par le marchand, conçut l'espoir d'améliorer le sort du Français en l'emmenant avec lui sur le grab.

Appartenant tous deux à une noble famille française, ces deux jeunes gens s'étaient aimés dès leur plus tendre enfance. La jeune fille avait été élevée à Paris dans un couvent, et son orgueilleuse mère l'avait condamnée à une réclusion perpétuelle, dans l'intérêt de son fils unique, qui, par cette mort apparente de sa sœur, héritait de toute sa fortune. Protégé par une parente de sa maî-

tresse, le jeune homme pénétra dans le couvent et enleva la future religieuse. Tous deux quittèrent Paris, et avec l'intention de fuir à l'étranger, ils se rendirent au Havre-de-Grâce ; là, à force d'argent, ils eurent le bonheur de faire consentir un capitaine hollandais à les recevoir sur son bord. Les yeux d'argus de la police française cherchaient les fugitifs ; un embargo fut mis sur le port, et tous les vaisseaux en partance furent soigneusement visités. Le capitaine hollandais, qui ne voulait rendre ni l'argent ni les bijoux qu'il avait reçus des deux enfants, qui voulait de plus éviter une amende ou un emprisonnement, se montra aussi rusé que la police française.

Pendant la durée de l'embargo, l'adroit maître hollandais cacha les amoureux dans les caves de son agent, qui était contrebandier, si bien que la visite qu'on fit à son bord n'amena aucune découverte. Quand la permission de quitter le port fut accordée aux vaisseaux, le prudent commodore fourra les jeunes gens dans des tonneaux vides amarrés sur le pont. Il s'attendait à une seconde visite de la méfiante police. Cette seconde recherche s'effectua, et cela avec tant de rigueur qu'un officier ôta le bondon du tonneau où la jeune fille était cachée et fourragea l'intérieur avec son épée. L'arme déchirait la poitrine de l'enfant, tandis qu'avec un ton d'admirable nonchalance le capitaine disait :

— C'est un tonneau vide, monsieur.

L'amour donne au cœur de la femme le courage du héros, car la pauvre blessée ne fit pas entendre une plainte.

Les deux jeunes gens arrivèrent en Hollande sans amis et presque sans argent, car, après les avoir dépouillés de tout, le ca-

pitaine eut l'air de craindre les poursuites de la police, en manifestant un vif désir de se séparer des fugitifs.

À cette époque, les Hollandais employaient tous les moyens possibles pour arriver à persuader aux aventuriers qu'ils avaient un avantage réel de sécurité et de fortune en allant s'établir dans leurs colonies indiennes. Le capitaine du vaisseau se trouvait précisément un des agents les plus actifs du gouverneur des colonies. En conséquence, il conseilla au jeune homme de s'embarquer pour l'île de France, et à ce conseil il ajouta une lettre de recommandation pour le marchand dont nous avons déjà parlé.

q

Chapitre 93

La recherche du Français avait employé une si grande partie de notre temps, que, pour en réparer la perte, nous nous hâtâmes de regagner nos vaisseaux, et ce fut avec un plaisir réel que je trouvai le schooner presque en état de reprendre sa course.

Dans les renseignements que j'avais pris à Poulo-Pinang pour les transmettre à de Ruyter, se trouvait la nouvelle que la compagnie anglaise préparait une expédition pour aller attaquer les pirates à Sambas. Les maraudeurs, très nombreux sur cette île, avaient commis un grand dégât, aussi bien sur terre que sur mer, dans les possessions de la Compagnie.

Les Anglais avaient donc pris la résolution d'attaquer les pirates dans leur résidence même, à Sambas ; de son côté, de Ruyter avait le désir de s'opposer à la tentative des Anglais ; malheu-

reusement pour moi, le schooner était si fracassé qu'il était impossible de me mettre sur-le-champ à la recherche des croiseurs français, afin de les réunir à nous pour attaquer de concert la flotte de la Compagnie.

Enfin, et à ma grande satisfaction, je mis à la voile pour Java, tandis que de Ruyter se dirigeait vers Sambas ; il emportait avec lui une bonne partie de mes hommes et deux canons du schooner.

J'avais pour commission un immense achat de vivres et le soin de faire parvenir au gouverneur de Batavia les dépêches de de Ruyter. Ces deux devoirs accomplis, il fallait, sans perdre de temps, revenir vers le grab.

Rien de particulier ne m'arriva pendant ma course à Java, si ce n'est la capture ou plutôt la recapture (car il avait été déjà pris par un vaisseau anglais) d'un petit bâtiment espagnol appartenant aux marchands des îles Philippines, chargé de camphre et des célèbres nids d'oiseaux bons à manger.

Il n'y avait à bord du vaisseau, quoique sa charge fût bien précieuse, que six matelots anglais et un midshipman ; naturellement, toute résistance de leur part fut impossible.

Quelques jours avant ma conquête, un brigantin anglais de haut bord s'était emparé, à la hauteur des îles Philippines, d'un vaisseau espagnol chargé de nids. Quand, après avoir abordé le prisonnier, l'officier anglais demanda la nature du chargement, les Espagnols répondirent :

— Des nids d'oiseaux.

— Des nids d'oiseaux ! s'écria le capitaine ; comment ! coquins, me prenez-vous pour un imbécile ? Des nids d'oiseaux… brutes stupides ! menteurs, insolents moricauds ! je vais vous en donner, des nids d'oiseaux ! Ouvrez les écoutilles !

Les matelots anglais fouillèrent le fond de cale, stupéfaits de ne trouver dans le vaisseau que des sacs de toile remplis de sales et boueux nids d'hirondelles. Croyant toujours que cet engrais gluant n'était là que pour cacher un transport plus précieux, les Anglais en jetèrent une grande partie dans la mer, afin d'arriver plus vite à la découverte de la véritable possession des Espagnols. Après avoir vidé le vaisseau, après l'avoir fouillé, sondé, visité, du pont en bas, les accapareurs restèrent les mains vides : il n'y avait réellement que des nids d'oiseaux. La tristesse désespérée des Espagnols excita la gaieté des Anglais. Ils accablèrent donc leurs prisonniers des réflexions les plus moqueuses sur l'étrange chargement qu'ils avaient pris aux îles Philippines.

À son retour sur le brigantin, l'officier fit à son commandant un récit circonstancié de la visite qu'il venait de faire.

— Les Espagnols n'avaient point menti, dit-il en riant ; ils étaient véritablement gardiens d'un fumier d'ordures ; je les ai débarrassés de ce sale arrimage.

— Vous avez bien fait, répondit le stupide commandant, et, comme le vaisseau est espagnol, nous devons le garder ; il n'a plus que du ballast, il est vrai, mais le corps a quelque valeur.

— Vraiment, s'écria encore le stupide commandant, ces pauvres Espagnols avaient perdu la tête le jour où il leur vint la sotte idée de remplir leur vaisseau de bourbe, et à plus forte raison de mettre cette puante glaise dans des sacs.

À la suite de ce beau raisonnement, le capitaine chargea un midshipman et quatre marins de prendre la direction du vaisseau et de le conduire dans le port le plus voisin.

La seule chose sensée que fit ce John Bull fut de transporter sur le brigantin les prisonniers espagnols, qui, sans cette précaution, se seraient certainement permis de reprendre leur vaisseau.

À son arrivée dans un port chinois, le commandant raconta d'un air plaisant le tour de moquerie qu'il avait joué aux Espagnols. Son récit fut accueilli par un blâme si général, que le niais personnage comprit enfin la perte considérable qu'il venait de faire.

À cette époque, les nids mangeables se vendaient au marché chinois trente-deux dollars espagnols la rattie, ce qui faisait évaluer la charge du vaisseau à quatre-vingt-dix mille livres. Le pauvre diable de capitaine, dont vingt ans de service n'avaient pas garni l'escarcelle de cent livres d'économie, se désespéra, s'arracha les cheveux et reprit la mer avec l'espoir de regagner le vaisseau.

Pour la première fois de sa vie, le commandant du brigantin se recommanda à la miséricorde de Dieu ; mais le ciel ne jugea pas à propos d'écouter cette sordide prière, et le vaisseau, mal dirigé par les marins, échoua sur les côtes de la Chine. La trouvaille de quatre livres d'or n'aurait pas donné aux Chinois la satisfaction qu'ils ressentirent en voyant arriver près d'eux cette cargaison de nids d'hirondelles.

L'annonce de l'aubaine parcourut le pays comme un feu grégeois ; alors les timides Chinois oublièrent leur crainte du danger, ne firent attention ni aux vents ni aux vagues, et se précipi-

tèrent à travers le ressac écumant. Les forts foulèrent aux pieds les faibles, les frères passèrent sur leurs frères, et tous arrivèrent sur le vaisseau naufragé ; le pauvre vaisseau fut si bien pillé qu'il flotta sur l'eau aussi légèrement que le ferait une boîte à thé vide ; pas un morceau, pas même un fragment de la cargaison ne fut laissé sur les parois du fond de cale.

Le vainqueur de la prise dont je venais de m'emparer à mon tour appartenait à la classe savante du commandant anglais. Ce fut donc son ignorance qui fit mon succès, et, pour être bien certain de ne pas perdre ma prise, je la mis en touage derrière le grab.

Louis, le munitionnaire, qui était avec moi, me demanda la permission d'aller à bord du navire capturé pour y faire l'expérience culinaire de la soupe renommée de nids d'hirondelles. Cette soupe a, dans la Chine, une si grande réputation de saveur, qu'elle a donné naissance à ce proverbe : « Si l'esprit de la vie, si l'âme immortelle quittait le corps d'un homme, l'odeur seule de ce mets divin le ferait revenir, sachant bien que le paradis ne peut offrir de délices qui soient comparables à cette merveilleuse nourriture. »

— Capitaine, me dit Louis avant de quitter le grab, si je parviens à introduire en Europe cet excellent potage, et le non moins célèbre arrah-punch, je serai, à bon droit, aussi connu que Van Tromp ou que le prince de Galles ? Hein ! dites ! savez-vous ?

Excité par cette glorieuse ambition, Louis le Grand fit mille politesses au cuisinier chinois, et se mit si joyeusement à l'ouvrage, que vers le soir il me pria de lui envoyer un bateau, afin de m'apporter un échantillon de son triomphant succès.

Ce mets est bon, mais il est trop gluant pour un estomac habitué comme l'était le mien à une chère simple et frugale. Le nid, fondu par la cuisson, devient une gelée brune ; on ajoute à cette gelée des nerfs de daim, des pieds de cochon, les nageoires d'un jeune requin, des œufs de pluvier, du macis, de la cannelle et du poivre rouge.

La fameuse soupe de tortue a le goût fade en comparaison de l'épicé potage aux nids d'hirondelles ; cependant la réelle saveur du mets mérite d'être connue par les nombreux gastronomes européens, et je les engage fort à faire cette offrande à leur précieux palais.

q

Chapitre 94

Je touchai à une des îles Barbie, parce qu'elle se trouvait sur mon chemin, mais je ne pus obtenir des habitants que deux sacs de tabac chinois.
En faisant l'achat de cette marchandise, je pris sur mes genoux une belle petite fille malaise dont les yeux avides et intelligents convoitaient mes pièces d'or.

— Allons, allons, me dit la mère de la jolie petite fille, donnez-moi encore une pièce d'or, et vous aurez le tabac, quatre poulets, un panier d'œufs, des fruits et mon aînée par-dessus le marché, car il me semble qu'elle vous plaît.

Je donnai à la marchande l'argent qu'elle demandait, et je dis à mes hommes d'emporter mes acquisitions sur le bateau. La pe-

tite fille me prit la main, et sans jeter un regard à sa mère, sans recevoir d'elle une caresse ou un mot d'adieu, elle s'élança, légère comme un faon, sur les traces des hommes du grab. Je fis cadeau à Zéla de cette fleur malaise, et, dans mon âme, je sentis une réelle admiration pour cette mère qui n'était point imbue des préjugés étroits qui prévalent en Europe. Toute la nature nous enseigne que l'enfant sevré ne doit être ni une charge ni un embarras pour sa mère ; la lionne abandonne le lionceau, et les mères chrétiennes vraiment éclairées laissent leurs enfants libres, guidées sans doute dans leur conduite par la supériorité d'un instinct naturel.

À l'époque de mes voyages, la France et la Hollande étaient réunies sous la même dictature, et je fus très bien accueilli par le gouverneur de Batavia, qui était un officier hollandais. Après avoir reçu mes dépêches, il ordonna aux autorités de la ville de me faciliter par tous les moyens possibles mes achats de provisions. Ces achats devaient se faire, pour mon intérêt, avec la plus grande promptitude, car il était fort dangereux de communiquer journellement avec les habitants de l'île, sur lesquels le choléra-morbus sévissait d'une manière horrible.

Les négociants de la factorerie hollandaise étaient si officieusement bons, bienveillants et hospitaliers, que leurs offres de repas, de rafraîchissements, me causaient malgré moi une sorte de dégoût. De Ruyter était le héros de ces marchands, et la confiance illimitée que notre commodore avait en moi, – puisque, possesseur de sommes considérables, je pouvais en disposer à ma guise, – produisait sur les habitants de Java un effet presque magique.

Bien que le nom et l'amitié de de Ruyter fussent pour moi un excellent patronage, je pouvais à la rigueur me passer de cette protection dans les endroits où nous étions connus. J'avais établi depuis longtemps par mes actions une renommée particulière, et mon nom seul suffisait pour m'ouvrir toutes les portes. Depuis, la médisance, ou, pour mieux dire, la calomnie, a analysé ma conduite : elle a prétendu que je méritais la corde… mais cette assertion n'est qu'une méchante, qu'une malicieuse envie.

J'ai eu des torts de jeunesse, je l'avoue, car, semblable à Michel Cassio, j'avais la tête inflammable, et je ne pouvais supporter avec calme l'aiguillon d'un excès de vin. Je dois cependant m'accorder le mérite d'avoir toujours fui avec une profonde horreur les dégoûtants excès de la bouche, et ce dégoût me faisait repousser avec une inflexible politesse les offres hospitalières des négociants hollandais. Quand j'eus terminé mes affaires, je regagnai en toute hâte ma petite cabine, séjour charmant, qui, pour moi, contenait le monde, puisqu'elle abritait Zéla. Nous étions toujours insatiables de caresses : notre affection était l'inépuisable trésor dans lequel nos mains avides se croisaient sans cesse. Je rentrai, et nous dînâmes tête à tête, nous régalant ensemble sur la même grappe de raisin, buvant du café dans la même tasse ; heureux, enfin, heureux ! Ce mot résume tout ! L'excès de l'amour était mon seul excès ; j'étais robuste, je vivais sobrement, et le mal qui frappait les habitants de Java me laissa dans la quiétude physique la plus parfaite.

Les Européens qui se trouvaient à bord et sur terre me dirent que le préservatif le plus efficace contre les attaques du choléra-morbus était une excellente nourriture et même un abus des liqueurs fortes. La fièvre cholérique, ajoutaient-ils, n'ose attaquer

les gens forts qui la bravent, mais elle tyrannise les faibles qui la craignent.

J'approuvai les diseurs, mais je ne suivis pas leurs conseils. Quant à eux, ils les mirent aussitôt en pratique, mangeant et buvant du matin jusqu'au soir pour activer la circulation du sang. On défendit, comme fort dangereuses, les consommations de riz, de légumes ; moi, je mangeai tout cela, ainsi que mon équipage, et nous vécûmes en parfaite santé ; tandis que les Européens, en dépit de toutes leurs précautions, moururent comme des moutons atteints par la mortalité.

Plusieurs vaisseaux qui se trouvaient dans le havre furent chassés par le vent sur le rivage, faute de mains pour les attacher ; d'autres, tout frétés, n'avaient pas assez de monde pour lever leur ancre. Deux vaisseaux de guerre français et hollandais, qui avaient reçu l'ordre de mettre à la voile, se trouvaient dans un état si déplorable, qu'il leur fut impossible de quitter le port.

Si le choléra-morbus avait pu être chassé par l'excellence de la nourriture, il n'eût point attaqué la partie européenne de mon équipage ; ainsi, non seulement la maladie nous frappa, mais elle n'atteignit exclusivement que les robustes fils du Nord, et respecta sa propre race, les enfants du soleil.

q

Chapitre 95

Comme si la contagion se fût proposé de résoudre la question relative à la nourriture, elle frappa à la tête le principal organe du

système de l'abus des liqueurs, et le vaincu fut le pauvre munitionnaire. Si l'abondance de la nourriture, si l'excès des boissons avaient la puissance de préserver de la mort, Louis existerait encore. Il mangeait comme un vautour, et, bien certainement, le foie d'une baleine n'aurait pu produire autant d'huile que le corps de ce gastronome en contenait. En outre, il buvait d'une manière effrayante, et il faut que sa gorge ait été doublée d'un métal aussi insensible que l'asbeste, à l'épreuve du feu, pour qu'elle ait pu supporter le passage brûlant de l'alcool qu'il buvait sans cesse.

Depuis que le choléra-morbus avait commencé ses ravages à bord du schooner, Louis faisait toutes les heures sonner une cloche en criant :

— Garçon, ne savez-vous pas que le cadran vient de tourner ? Ne savez-vous pas que la fièvre est arrivée à bord ? Apportez lestement la bouteille de grès, afin que je chasse cette importune visiteuse.

Une fois la bouteille dans ses mains, Louis se versait une ample rasade de skédam et l'avalait d'un trait.

Le chronomètre d'Arnold, qui se trouvait dans la cabine, ne marquait pas l'heure avec plus de justesse que Louis avec sa bouteille. Son palais était si infaillible, qu'à la plus petite négligence du garçon chargé de lui donner à boire, il s'écriait d'un ton furieux :

— Garçon, la bouteille, la bouteille, paresseux, veau marin que vous êtes !

Un matin, Louis vociféra après avoir bu :

— Ah ! jeune scorpion, qu'avez-vous fait ? Vous avez vidé ma bouteille, et vous l'avez remplie d'eau de mer ?

— Monsieur, je vous assure…

— Taisez-vous ; le skédam que vous dites me donner n'est qu'une drogue dégoûtante ; elle ferait bondir le cœur d'un cheval marin.

Quand le garçon voulut essayer de prouver à Louis que la liqueur qu'il venait d'absorber était bien du skédam, Louis se mit en fureur, jeta la bouteille à la tête du garçon, et sa rage était si grande, que je fus obligé d'intervenir.

— Voyons, voyons, mon cher Louis, lui dis-je en me plaçant devant le garçon, donnez-moi la bouteille, je veux savoir si vous avez tort ou raison. Vous avez tort, mon brave, cette bouteille contient du skédam pur.

— Comment ! capitaine, me prenez-vous pour un niais ? Croyez-vous que je sois devenu assez stupide pour ne plus reconnaître le goût de ma liqueur favorite ? Mais le diable lui-même serait incapable de m'y faire tromper. Je bois du genièvre depuis l'âge de cinq ans, et Van Sülphe, le grand marchand de liqueurs d'Amsterdam, a déclaré qu'après lui j'étais le meilleur connaisseur de toute la Hollande ; je dirai mieux, de toute l'Europe. D'ailleurs, ayant avalé depuis que je suis au monde liqueur sur liqueur, assez de quoi suffire à mettre le schooner à flot, je dois me connaître en saveur, goût et parfum. Ceci est une drogue, une médecine ; ce garçon m'a trompé, volé : il a bu mon genièvre. L'as-tu bu ? dis ! Hein, monsieur, le savez-vous ?

Un silence de quelques minutes suivit cette interrogation. Les regards de Louis erraient vaguement sur le pont, et ses lèvres balbutiaient de sourdes menaces.

— Damné garçon ! reprit-il d'une voix haletante, fils du diable ! tu as vidé ma pauvre bouteille et tu l'as remplie avec une composition du vieux Van ; tu sais pourtant, tout le monde sait, que je déteste les docteurs, les drogues, et toutes les piètres choses dont on régale les malades. Allons, allons, alerte ! Démarre, voleur ; alerte ! va me chercher une autre bouteille.

Le garçon obéit. Louis porta le skédam à ses lèvres ; mais pour lui le fluide vivifique avait perdu toute saveur : le pauvre munitionnaire bredouilla, toussa, repoussa le verre, ôta de sa bouche une pipe nouvellement allumée et baissa la tête.

— Vous souffrez, mon bon Louis ? lui demandai-je d'un ton amical.

Il ne répondit pas.

J'examinai attentivement la figure du munitionnaire. La vivacité lumineuse de ses petits yeux noirs était obscurcie ; ses lèvres blanches se couvraient d'écume, et sa mâchoire inférieure tremblait légèrement.

— Holà ! vieux Louis, répondez ; qu'avez-vous ? êtes-vous malade ?

— Malade, capitaine ? Non, je ne suis pas malade : j'ai mal au cœur, et rien de plus. Cette damnée drogue m'a empoisonné ; mais, du reste, je vais bien, très bien.

Cette menteuse affirmation fut suivie d'un tremblement convulsif.

— Vous êtes malade, mon ami ; il ne faut pas rester au soleil. Allez vous reposer à l'arrière du vaisseau.

— Vous vous trompez, capitaine, je ne souffre pas : je n'ai point la sottise de me croire malade. Cependant, je n'ai jamais eu le cœur aussi faible qu'aujourd'hui. Si cependant, une fois, dans la mer du Sud, à l'île d'Otahiti, quand les missionnaires vinrent à bord… Comme un grand sot, je les suivis sur terre, et ils me donnèrent du gin à boire. Ce n'était point du gin, capitaine, mais une infernale drogue. Ces bonnes gens me dirent qu'ils avaient établi dans l'île une distillerie de gin ; les croyant sur parole, je les jugeai bons, intelligents, utiles. Leur gin était mauvais, détestable ; il me fit souffrir un mal pareil à celui que je ressens aujourd'hui.

En achevant ces mots, Louis pressa ses deux mains l'une contre l'autre en disant :

— Ma tête est en feu ; j'ai un incendie dans le corps.

J'aimais sincèrement Louis, et je suivais avec une peine profonde l'altération rapide qui se manifestait sur sa bonne et loyale figure.

Je lui pris le bras, et, sans résistance de sa part, je parvins à le conduire dans ma cabine, chargeant la douce Zéla de lui donner des soins.

— Lady Zéla n'est point une femme, me dit Louis en se jetant sur ma couche, c'est un ange de bonté, un ange descendu du ciel.

Louis tomba bientôt dans un sommeil fiévreux, agité, presque convulsif, puis enfin dans une insensible torpeur dont les instants lucides étaient remplis par l'indistinct murmure d'incohérentes paroles. Au point du jour, par une habitude qui survivait à l'égarement de l'esprit et à la faiblesse du corps, Louis se souleva sur un de ses coudes et dit d'une voix distincte :

— Garçon, apportez-moi la bouteille.

Fatigué et à moitié endormi, le garçon se traîna vers l'armoire consacrée, et y prit une bouteille remplie de genièvre.

— Comment vous trouvez-vous, Louis ? demandai-je.

— J'ai chaud, j'ai très chaud, capitaine ; je meurs de soif, et mon corps, aussi sec qu'un morceau de bois calciné, n'a pas la moindre moiteur. Je suis dans un four, je brûle ; garçon, la bouteille, la bouteille !

Je n'eus pas le courage de résister au suppliant regard que Louis jeta sur le skédam, ni celui de regarder longtemps l'avide joie de ses mains tremblantes lorsqu'elles prirent le verre plein de liqueur. Mais au moment où l'esprit de la vie (suivant Louis) toucha ses lèvres blanches et glutineuses, il jeta le verre loin de lui en s'écriant d'un ton désespéré :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je demande une mer d'eau, et ce démon m'apporte du feu ; mais je brûle, misérable, je brûle ; je suis dans un gouffre de flammes !

Jusqu'au milieu du jour, Louis passa de minute en minute de l'agitation la plus furieuse à l'abattement le plus profond.

Vers une heure de l'après-midi, le garçon vint me dire que le munitionnaire dormait.

Je descendis dans la cabine, et ce fut en frissonnant que je contemplai le cruel ravage opéré par la maladie. La figure de Louis était livide, la peau du cou pâle et rayée ; de larges rides bleuâtres indiquaient que le pauvre voyageur avait baissé son pavillon devant le terrible roi des pirates. La bannière grise de la mort planait au-dessus de lui. Je plaçai un miroir devant les lèvres serrées du pauvre Louis, et aucun souffle ne vint en ternir la limpidité. Comme si la destruction avait été impatiente de commencer son œuvre d'anéantissement, elle s'emparait du corps avant même que l'étincelle vitale se fût entièrement éteinte. J'avais à peine essuyé les larmes qui remplissaient mes yeux, que le docteur, penché auprès de moi, me dit impatiemment :

— Êtes-vous sourd, capitaine ? Je vous dis que, si vous ne voulez pas jeter ce corps dans la mer, nous périrons tous.

— Comment ! m'écriai-je, le sincère, l'honnête, le bon et jovial Louis, Louis, la vie de l'équipage, va être la proie des chiens de mer ? il sera jeté hors du vaisseau comme un mouton pourri, avant que nous soyons bien certains que la vie l'a tout à fait abandonné ? Non, non, touchez-le, docteur, il est encore chaud, et je ne veux pas qu'il soit jeté dans la mer.

q

Chapitre 96

Le docteur remonta sur le pont, et, au bout de quelques heures, je fus obligé de comprendre que son conseil était bon à suivre. La décomposition du corps était si rapide, que l'atmosphère du vaisseau devenait de minute en minute plus lourde et plus épaisse, et je sentais qu'un danger réel planait autour de nous. Je donnai l'ordre à deux matelots de coudre un hamac (ce cercueil des marins) et d'y enfermer les restes du pauvre Louis ; de plus, ils devaient attacher aux pieds du mort deux lourds sacs de plomb.

Après avoir fait descendre le cadavre dans un bateau, je le couvris d'un drapeau hollandais en guise de drap mortuaire, et nous nous dirigeâmes en dehors du havre pour le faire couler à fond, car il était expressément défendu d'ensevelir les pestiférés près du port. Si j'avais pu trouver sur le schooner un livre de prières, je me serais fait un devoir de lire la messe des morts sur le corps de Louis. Malheureusement, nous étions fort peu religieux, et nos intentions seules étaient bonnes. Je fus donc obligé de me contenter des honneurs qu'on rend aux marins. En conséquence, on tira trois volées de mousquets sur le cadavre de mon pauvre ami, et, le cœur serré par l'étreinte d'une vive douleur, je vis s'enfoncer lentement dans l'abîme de la mer ce bon et loyal serviteur.

Tout à coup mes hommes s'écrièrent, et d'une voix visiblement effrayée :

— Ne ramons plus, il est là, il revient !

En effet, l'eau un instant troublée avait repris son calme, et le cadavre reparaissait à la surface, flottant auprès de nous aussi lé-

gèrement qu'aurait pu le faire une branche d'arbre mort.

Les superstitieux marins étaient tellement émus, qu'ils ne cherchaient point à découvrir une cause naturelle à l'apparition de Louis, et cette cause était bien certainement la faiblesse ou la chute des balles de plomb que nous avions mises dans le canevas. Nous fîmes virer le bateau, et je crois, en vérité, que mes hommes apportèrent à se rapprocher de Louis le même empressement qu'ils auraient mis à sauver un de leurs frères en péril. Lorsque j'eus découvert que le ballast s'était échappé, je cherchai autour de moi un objet assez lourd pour en réparer la perte. Notre grappin seul était à ma disposition : je m'en servis, et le corps s'enfonça une seconde fois.

— Que je sois damné ! s'écria un vieux marin, si toutes les ancres de la marine royale de Portsmouth ont assez de force pour amarrer ce dogre hollandais sous l'eau. Jamais, au grand jamais, le pauvre Louis n'a mis dans ses dalots autre chose que du skédam ou du kirsch, et il n'est ni juste ni naturel qu'il se plaise dans un linceul d'eau de mer.

J'avais amarré le schooner aussi loin du port qu'avaient pu le permettre notre sécurité et notre bien-être. Malgré cette précaution, les ravages exercés par le choléra se propagèrent à bord, et je perdis plusieurs hommes aussi rapidement que j'avais perdu le pauvre Louis. Je passais les nuits au chevet des malades, et les quelques heures de repos que le soin personnel de ma santé me contraignait à prendre s'écoulaient pour moi dans des inquiétudes mortelles. Je ne savais quel remède il fallait employer pour dompter le mal, ou du moins pour en éviter moi-même les atteintes ; car mon ivrogne de docteur avait déserté, et, malgré mes recherches, je n'avais pu lui donner un successeur.

Après avoir longuement causé avec mes deux contremaîtres, je pris la décision, peut-être dangereuse, de lever l'ancre et de fuir le lendemain au premier rayon du soleil.

Vers quatre heures du matin, un homme descendit dans ma cabine et me dit précipitamment :

— Capitaine, il est encore à flot, il marche côte à côte du schooner ; faut-il qu'il vienne tout à fait à bord, monsieur ?

— Oui, dis-je à moitié endormi, oui, laissez-le venir à bord ; mais qui est-ce ? de quelle nation ?

— Comment, monsieur, de quelle nation ? C'est lui, vous dis-je, lui !

— Qui, lui ?

— Le munitionnaire, monsieur.

— Le munitionnaire ! Quel munitionnaire ?

— Le vieux Louis, capitaine. Ne l'avais-je pas dit ? il ne veut pas rester amarré sous l'eau.

Je montai rapidement sur le pont, et je vis le corps du défunt couché sur l'eau, à travers la proue et dans une position qui pouvait faire croire qu'il était soutenu par le câble. Tous les marins se pressaient à l'avant du schooner ; ils étaient stupéfaits, et je dois dire que mon étonnement était aussi grand que le leur, tant l'apparition de Louis était miraculeuse. Le grappin avait été parfaitement attaché, et sa force était suffisante pour amarrer un bateau pendant une houle. Je ne comprenais rien à la muette résistance de cet inerte cadavre ; mais en examinant le canevas qui l'enveloppait, le mystère fut bientôt éclairci. Les requins de terre

avaient coupé le hamac afin d'arriver au corps, qui était horriblement déchiré. N'osant pas porter les mains sur ces restes informes, nous les touâmes jusqu'au rivage : là, je fis faire un grand trou dans le sable, et après y avoir enseveli le munitionnaire, je plaçai sur sa tombe le fond d'un bateau naufragé. Ce double soin le préservait à jamais du contact de l'eau.

q

Chapitre 97

Lorsque tous mes préparatifs de départ furent terminés, je me rendis chez le commandant, je visitai les marchands avec lesquels j'avais fait des affaires pour tout terminer au plus tôt, et, ces divers soins remplis, je mis à la voile.

Nous étions restés quatre jours dans le port, et pendant ces quatre jours le vent n'avait pas rafraîchi la lourdeur de l'atmosphère. Batavia est, comme Venise, entrecoupée de canaux, mais ces canaux sont des réceptacles de toutes les immondices qui découlent des habitations : la boue et les morts bouchent les issues, croupissent, et l'odeur nauséabonde que cette eau exhale produit d'affreuses maladies. L'intérieur de l'île et les montagnes qui avoisinent la ville sont habitables ; mais la ville elle-même est annuellement ravagée par cette fièvre mortelle qu'on désigne sons le nom de fièvre de Java.

Les hommes jeunes et forts étaient toujours les premiers atteints par le terrible fléau. Quant aux grands mangeurs, ils n'échappaient jamais à ses coups. Je déteste les gourmands au-

tant que Moïse et Mahomet détestaient les pourceaux, et je me réjouis de leur mort. Cependant je fais une exception en faveur du bon, du brave, de l'honnête Louis, dont toute la gourmandise ne pouvait étouffer ni même amoindrir les impulsions généreuses. Ceux qui parmi nous étaient de la race des lévriers, ceux qui avaient la poitrine large, les membres longs, étaient rarement saisis par la fièvre, en dépit même de leurs excès. Notre charpentier, véritable chien de mer, buvait journellement un demi-gallon d'arack et il travaillait comme une machine à vapeur.

J'avais une peine infinie à maintenir l'ordre et la discipline sur le schooner ; mon équipage était composé en grande partie d'hommes bannis de l'Ouest ou de ceux qui avaient perdu leur casque dans l'Est. Ces hommes rebelles aux lois, au caractère indomptable, ne connaissaient ni les liens de parenté ni les liens d'affection, et plus d'une fois mon pouvoir sur eux s'est trouvé dans un danger imminent. Cependant j'avais pour réels protecteurs de vieux marins attachés à de Ruyter, quelques braves Européens et les fidèles Arabes de Zéla. La petite fille malaise que j'avais achetée à sa tendre mère me servait de sauvegarde, en m'avertissant journellement de ce qui se passait sur le pont. Outre cela, j'avais encore le bras du premier contremaître, qui était lié à de Ruyter par l'intérêt, la seule certitude de fidélité que puisse avoir un homme sur un autre. – Mais la partie la plus difficile à gouverner était une bande de Français, dont le caractère était si violent et si irascible, que, pour la moindre parole, ils s'armaient de longs couteaux en menaçant de tout tuer. Le chef de cette bande eut un jour une discussion avec le contremaître américain, qui était un homme paisible et fort timide. Je me trouvais sur le pont et j'entendis la dispute. Irrité depuis longtemps de la conduite de cet homme, je bondis vers lui ; mon approche ne

l'émut même pas, car ses yeux hautains supportèrent effrontément mon regard, et il ne baissa pas l'arme qu'il tenait dans ses mains.

— Saisissez le scélérat ! m'écriai-je d'un ton furieux.

À cet ordre, le Français rougit de colère et appela ses compatriotes.

Je n'attendis pas l'arrivée des mutins ; je saisis d'une main ferme le rebelle, et j'enfonçai dans son cœur mon poignard malais.

— Allez à vos devoirs, dis-je d'une voix calme et froide aux Français accourus sur le pont, allez, et sans mot dire. Votre chef est mort, et je punirai ainsi tous ceux qui auront l'audace de me désobéir.

Les Français obéirent en grondant ; mais, depuis ce coup de maître, ma domination fut entière, absolue, et je n'eus qu'à me féliciter de mon énergique détermination ; car, malgré ma colère, je n'avais point été poussé au meurtre par la violence, je n'avais que saisi un instant propice à l'exécution d'un projet depuis longtemps médité.

q

Chapitre 98

Nous parcourûmes le long de la côte de l'est afin de découvrir une baie où, d'après ma carte maritime, se trouvait un ancrage ; là, je devais prendre de nouvelles provisions et de l'eau, et conti-

nuer tranquillement ma course. Nous marchions aussi près que possible du rivage, afin de profiter des vents de la terre ; mais ils étaient si faibles, que pendant plusieurs jours nous fûmes forcés de rester stationnaires. Les eaux de la mer semblaient pétrifiées, tant elles étaient unies et calmes ; de plus, la chaleur était si étouffante, que les Raipoots, qui adorent le soleil, se débattaient sur le pont pour conquérir un pied carré de l'ombre de la banne. Le seul rafraîchissement qui eût la puissance de calmer un peu mes douleurs de corps et de tête était un bain pris d'heure en heure ; malgré ce soin, mes lèvres et ma peau étaient aussi gercées que l'écorce d'un prunier. Il n'y a point de vaisseau qui soit si mal adapté pour un climat chaud qu'un schooner ; il lui faut beaucoup d'hommes pour la manœuvre, et, pour le contenir, il a beaucoup moins de place que tout autre bâtiment.

Comme les calmes de la vie, les calmes de la mer sont passagers et rares ; il faut toujours qu'une brise, qu'une rafale ou une tempête suive son repos. Bientôt, aussi tendres que la voix d'un amoureux, les vents vinrent caresser les vagues endormies, et nous passâmes doucement le long du rivage pour gagner notre ancrage près de Balamhua, en dedans de l'île d'Abaran. Là, nous trouvâmes une rive sablonneuse, une petite rivière et un bois si largement fourni, qu'on eût pu croire que les arbres verdoyants étaient amoureux de l'écume des eaux. Un petit village javanais se trouvait à l'embouchure de la rivière, et, en échange d'une petite quantité d'eau-de-vie et de poudre, le chef de ce village nous donna la permission de prendre sur l'île toutes les choses dont nous aurions besoin. Nous débarquâmes nos tonneaux d'eau vides, et mes hommes s'occupèrent, sous la direction du charpentier, à abattre les plus beaux arbres.

Les calmes, l'excessive chaleur et le manque d'air avaient contribué à propager la fièvre et la dysenterie dans mon équipage, et pour remède j'avais ordonné l'éther, l'opium et de bon vin pour les convalescents. Désespéré de mon ignorance, je regrettais vivement de n'avoir apporté aucune attention aux discours médicaux de Van Scolpvelt, je regrettais encore d'avoir si bien négligé mes études. En dépit de cette ignorance, je continuais mon rôle de docteur, et cependant je n'avais, pour en dissimuler les fautes, ni perruque doctorale, ni canne à pomme d'or, et je droguais les malades avec aussi peu de contrition que les membres du collège royal des médecins.

En faisant mes préparatifs de départ, j'appris qu'une dispute avait eu lieu entre quelques-uns de mes hommes et les Javanais. Deux natifs avaient été blessés par un coup de fusil, et ces emportements meurtriers étaient fréquents, parce que les matelots ne voulaient pas comprendre que sur terre ils étaient sujets à des lois d'ordre et de discipline.

— Sur le vaisseau, disaient-ils, nous sommes liés par des devoirs, nous appartenons à la mer ; mais, en revanche, il faut que sur terre nous fassions notre volonté. Quand nous avons de l'argent, nous sommes assez justes pour payer nos dépenses ou nos dégâts ; mais quand nous n'en avons pas, on doit nous donner les choses qui nous sont nécessaires. Il n'est pas légal, ajoutaient-ils en forme de péroraison, que les natifs gardent pour eux toutes les productions du rivage, puisque, aussi bien que la mer, la terre appartient aux hommes.

Ce raisonnement était l'invariable réponse que j'obtenais de mes hommes lorsque je les sermonnais sur la brutalité avec laquelle ils assaillaient, volaient et massacraient les natifs.

L'impossibilité dans laquelle j'étais de me faire tout à fait obéir amenait de si grandes querelles, que je me vis contraint de récompenser les plus cruellement battus, sans pouvoir punir les tourmenteurs.

Un jour cependant il me fut rapporté que dans une nouvelle bataille le tort était du côté des villageois ; je ne pus connaître toute la vérité, mais je craignis une revanche sanglante ; pour l'éviter, je pris sur un bateau quelques objets de valeur pour le chef et je me dirigeai vers le village. Mon cadeau fut assez mal accueilli ; cependant, après une heure d'explications, je réussis à pallier les torts de mes hommes, et nous nous quittâmes amis. Je tenais beaucoup à cette réconciliation, car l'inimitié des natifs eût pu me causer de grandes pertes de temps, d'hommes et de provisions.

Quand mes préparatifs de départ furent achevés, le chef javanais vint à bord du schooner, et m'invita à l'accompagner dans une partie de l'île où se trouvait une grande quantité de daims et de sangliers. J'avais déjà manifesté le désir de faire une partie de chasse, mais le chef en avait toujours différé la réalisation en disant qu'il était bon d'attendre les jours pluvieux, parce que la pluie chasse les animaux de la montagne vers la plaine. Comme un violent orage venait d'inonder la terre, l'invitation du chef me parut le résultat d'une promesse faite. Je lui donnai donc avec le plus grand plaisir l'heure de notre départ pour cette vaillante promenade. D'un air affectueux et sincère, le chef me supplia de ne pas faire naître parmi son peuple des craintes jalouses en emmenant avec moi une grande quantité d'hommes armés.

Je m'engageai à suivre ses conseils sur ce point, et nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le lendemain.

Chapitre 99

J'étais réellement sans crainte, et aucune méfiance ne pénétra mon esprit. Néanmoins je pris les précautions les plus minutieuses pour assurer le salut de mes hommes et le mien.
Je débarquai le lendemain, accompagné de quatorze marins, tous fidèles, braves, courageux et bien armés. En outre, j'ordonnai aux bateaux qui nous avaient conduits de s'éloigner du rivage, de jeter le grappin, et d'avoir la prudence de ne point adresser la parole aux natifs.

Le chef m'attendait accompagné seulement de cinq hommes, armés de poignards et de lances de sanglier.

Nous pénétrâmes dans l'intérieur du pays en suivant les sinuosités de la petite rivière, que la pluie d'orage avait rendue jaunâtre et boueuse. Nous fûmes obligés plusieurs fois de traverser la rivière à gué, et, avant d'effectuer ce passage, je dis à mes hommes de mettre dans leurs casquettes les balles et la poudre, et de ne point mouiller leurs armes. L'expérience m'avait rendu vigilant et soupçonneux, si bien que je remarquai plusieurs choses qu'une personne moins attentionnée eût laissées passer inaperçues. Le chef javanais causait souvent avec ses hommes, souvent encore il voulait nous faire traverser la rivière dans des endroits où elle était boueuse et remplie de trous profonds. Tout à coup, et sans m'expliquer les causes de ce changement, il se mit à l'arrière de la troupe et voulut diriger notre marche d'un côté opposé à celui que nous devions suivre. Cette conduite éveilla

mes soupçons, et sans rien dire je me mis à surveiller tous les mouvements du chef. Afin de laisser croire au Javanais que j'avais en lui la plus entière confiance, je le suivis sans observation. Mais j'avais le soin de noter dans ma mémoire les localités que nous traversions, ainsi que les gués de la rivière. Le danger dans lequel j'avais placé Zéla en l'emmenant avec moi à la chasse aux tigres m'avait donné une cruelle leçon de prudence, et l'idée de la savoir seule, quoique en sûreté sur le schooner, me rendait sage, sensé, et surtout fort méfiant. Grâce aux importunités de ma chère petite fée, j'avais pris avec nous Adoa la Malaise. Cette enfant était vive, adroite et rusée comme un lutin. On pouvait avoir en son instinct sauvage la plus entière confiance. Adoa ne pensait, n'aimait personne au monde que sa chère Zéla ; pour Zéla elle eût donné sa vie. La seule chose qui l'attachât à moi était l'amour que me portait ma femme. Adoa avait à peu près le même âge que sa maîtresse ; mais il n'y avait pas dans le monde deux êtres moins ressemblants : la fille malaise était rabougrie dans sa croissance, large et osseuse ; son front bas était à moitié caché par des cheveux noirs, rudes et qui tombaient en mèches roides sur sa figure plate et d'une couleur bistrée. Les petits yeux bruns d'Adoa semblaient, par la distance qui les séparait, être tout à fait indépendants l'un de l'autre et pouvaient regarder à la fois à bâbord et à tribord, au nord et au sud. Ces yeux vifs, brillants, avaient la vigilance de ceux d'un serpent ; mais la ressemblance avec ce hideux reptile s'arrêtait là, car la pauvre petite Adoa était la plus fidèle, la plus aimante et la plus dévouée des servantes. J'aimais tant cette sauvage créature que je lui avais donné la place haute et importante de tchibookgée, et elle était sans rivale dans l'art de faire un chilau, un hookah, ou pour préparer un callian, toutes choses qui sont difficiles à bien faire.

Nous continuâmes notre route le long de la rivière, et, après être arrivés sur une hauteur escarpée et pleine de rochers, notre chef me proposa de nous arrêter dans quelques huttes situées sur la hauteur, pour nous y reposer un instant et nous rafraîchir avec du café et des mangoustans. « Pendant la durée de cette petite halte, ajouta le chef, deux de mes gens iront à la découverte du gibier. » Cette proposition, qui semblait amoindrir les forces protectrices du chef, dissipa entièrement mes craintes. On nous apporta du lait, des fruits et du café. Comme j'étais un grand épicurien, je dis à Adoa de surveiller la préparation de la tasse qui m'était destinée, et la jeune fille s'empressa de se rendre à mon désir.

Nous nous étions assis dans une des huttes vides, afin d'être protégés par la toiture de cannes entrelacées contre les rayons du soleil, et pendant que, le cœur rempli du souvenir de Zéla, je fumais mon callian, mes hommes mangeaient et buvaient. Le chef s'était assis près de moi sur une natte, et la sortie de la hutte était bloquée par les trois Javanais. Je m'étais couché sur la terre, et ma tête reposait contre un des bancs de bambou que soutenait la hutte ; ma main droite allait porter à mes lèvres la tasse de café posée devant moi, lorsque je fus averti par un léger mouvement de tourner la tête à gauche, vers le fond de la hutte.

— Ne bougez pas, chut, chut !

Ces quelques paroles, prononcées avec un accent de terreur indicible, me firent prudemment jeter un demi-regard vers l'endroit d'où la voix était sortie, et, à travers le paillasson qui formait le mur de la hutte, je distinguai le regard perçant d'Adoa.

Je m'inclinai doucement vers la jeune fille, et sa voix haletante murmura à mon oreille :

— Ne buvez pas le café !... sortez de la hutte... défiez-vous... mauvaises gens !...

Plusieurs de mes hommes s'étaient plaints du mal de cœur aussitôt après avoir absorbé le café, et je compris le vif empressement qu'avait apporté le chef en me faisant passer la tasse qui m'était destinée. Heureusement que la préparation de ma pipe, ayant occupé mon attention, m'avait fait oublier le café. Au premier mouvement que je fis pour sortir de la hutte, le chef échangea d'une manière expressive un regard avec ses hommes, et tous les yeux se fixèrent sur moi. Je n'avais ni le temps ni la possibilité de former un plan de conduite et de consulter mes gens. Je compris vite que le chef attendait du renfort pour nous attaquer ; je sortis donc lestement mon pistolet, et je franchis la porte de la hutte. Le chef, armé de son poignard, voulut s'emparer de moi, mais il n'en eut ni l'adresse ni la force, car je lui brûlai la figure en déchargeant mon arme à bout portant, et mon coup de feu fut suivi du cri de guerre arabe : « Mes garçons, nous sommes trahis ! suivez-moi ! »

Mes mouvements avaient été si rapides, si imprévus, que, frappés d'une terreur panique, les Javanais se précipitèrent dans les jungles.

— Ne les poursuivez pas, dis-je à mes hommes, regardez plutôt si vos armes sont en bon état, et arrangez vos baïonnettes.

J'appris par Adoa qu'un poison ou un narcotique avait été mis dans le café, et que le chef attendait pour nous massacrer l'arrivée d'une grande quantité d'hommes.

q

Chapitre 100

Le premier danger était passé ; mais notre situation était encore excessivement périlleuse. Nous reprîmes d'un pas rapide, pour regagner nos bateaux, le chemin que nous avions parcouru, espérant arriver en peu de temps assez près du schooner pour l'avertir par un signal du malheur qui nous menaçait, car naturellement nous pensions que les natifs s'étaient échelonnés sur la route pour nous attaquer. Nous fîmes les trois quarts du chemin sans être arrêtés, sinon sans être vus ; car de temps en temps la tête d'un sauvage apparaissait derrière un arbre ou dans le creux d'un rocher, et ces visions rapides étaient suivies d'un farouche hurlement. Cet éloignement rendait nos ennemis peu dangereux, et Adoa, qui courait près de moi, guettait sans relâche les mouvements des natifs pour m'avertir de leurs faits et gestes. À chaque pas que nous faisions en avant se révélaient les terribles difficultés que nous avions à vaincre. Outre le réel danger du chemin, il y avait celui d'une attaque impossible à soutenir sans désavantage. Nous arrivâmes enfin à un angle de la rivière, et nous fûmes obligés de la traverser. Grâce au stimulant de la peur, le poison ne produisit sur mes hommes qu'une fébrile agitation ; il faut ajouter encore que, par elle-même, la drogue était sans doute peu dangereuse. Toujours est-il que personne ne s'en plaignit en fuyant l'attaque des Javanais.

Je conduisis mes hommes à travers la rivière en sondant le chemin à l'aide de ma lance. L'eau était peu profonde ; mais le fond de la rivière était si sale, si glissant et si boueux, que nous avions la plus grande peine à nous soutenir.

— Malek, ils viennent, me dit Adoa.

Je mis ma carabine sur mon épaule, et je criai aux hommes qui se trouvaient en arrière de hâter le pas.

Les natifs sortirent tumultueusement de leur embuscade, déchargèrent leurs mousquets et coururent sur les bords de la rivière. Dans toutes les guerres sauvages, le premier cri et la première décharge sont un excitant et un moyen d'inspirer la terreur. Les sauvages ressemblent aux chiens glapissants qui chassent celui qui se sauve, mais qui fuient devant le fort. En conséquence, si la première attaque des sauvages est reçue avec une courageuse fermeté, ils sont surpris, intimidés, et quelquefois vaincus. Voyant que nous étions fermes, et qu'à notre tour nous nous disposions à faire feu, les Javanais s'arrêtèrent sur les bords de la rivière. Je fis décharger nos mousquets sur eux, et j'eus le plaisir de les voir courir épouvantés dans la direction des jungles. Cette fuite nous donna le temps de traverser sans perte d'hommes le gué de la rivière.

Les natifs revinrent sur leurs pas et nous suivirent en proférant des menaces de mort et d'horribles malédictions ; de minute en minute, le nombre de nos ennemis s'augmentait, et au moment où nous atteignîmes la partie la moins fourrée du jungle, Adoa me dit :

— Malek, je vois des cavaliers qui viennent au-devant de nous.

L'odeur de la mer parvint jusqu'à nous, et cette odeur âcre me donna une sensation plus délicieuse que celle apportée journellement par les parfums du tabac ou le fumet d'un verre de vin de Tokay.

— Courage, mes garçons, criai-je à mes hommes, courage ! La mer est en avant.

Mes hommes coururent vers le banc de sable du haut duquel je les appelais avec plus d'empressement et d'allégresse qu'ils n'en témoignaient en montant sur les agrès pour voir la terre après un long et ennuyeux voyage. Quand nous vîmes les joyeuses girouettes aux queues d'aronde briller sur les mâts de notre schooner, lui-même encore invisible, nous jetâmes de concert un triomphant hourra, croyant un peu trop vite que nos dangers étaient passés.

Sur la large plaine sablonneuse qui bordait la mer se trouvait une masse noire et confuse. À cette vue, les natifs poussèrent un sauvage cri de joie, et ce cri me donna la preuve que les yeux de faucon d'Adoa n'avaient point commis d'erreur en découvrant une bande de cavaliers.

Ces cavaliers devinrent bientôt tout à fait visibles.

Un corps d'hommes du pays, à peu près nus, nous approcha rapidement ; ils étaient montés sur de petits chevaux aux allures vives, souples et légères. Le nombre de ces hommes n'était pas grand ; mais, unis à ceux qui nous suivaient de près, ils avaient assez de force pour détruire les espérances des plus sages et contraindre les âmes pieuses à songer au ciel.

Au milieu de la rivière que nous venions de traverser se trouvait un banc de sable ; de vieux troncs d'arbres et des canots naufragés étaient fermement plantés dans ce banc. À notre gauche se trouvaient une surface plane, sablonneuse et une lande déserte ; à notre droite, trois blocs de rochers informes qui nous cachaient la vue du schooner. Je pris rapidement possession du banc de la rivière, et, les pieds bien affermis sur un terrain solide, nous attendîmes l'attaque. J'avais toujours mes quatorze hommes, et,

quoique à la tête d'une bien petite troupe, j'eus l'espérance, grâce à la grande quantité de munitions qui remplissait nos poches, que nous arriverions, sinon à détruire, du moins à mettre en fuite nos sauvages ennemis.

q

Chapitre 101

Les natifs s'avancèrent vers nous en criant et en hurlant, mais la décharge de leurs mousquets ne nous atteignit pas. Ces cavaliers féroces et sauvages étaient conduits par leur prince, monté sur un petit coursier fougueux, dont la robe était d'un rouge vif ; la crinière et la queue de ce cheval voltigeaient dans l'air comme voltigent des banderoles sous les caresses de la brise. Son cavalier était le seul qui portât un turban et qui fût convenablement habillé. L'énergique férocité du regard jeté par le prince sur notre petite troupe me fit souvenir de mon violent ami de Bornéo. Inspiré par le démon qu'il portait sur son dos, le petit cheval était sans cesse en mouvement ; il semblait avoir du feu dans les naseaux et des ailes dans les jarrets. Le prince se précipita dans l'eau, déchargea son pistolet sur un de mes hommes, jeta sa lance à la tête d'un autre, s'élança de nouveau sur le rivage, guida ses cavaliers, cria contre ceux qui cherchaient à fuir, se rejeta dans la rivière, et pendant le cours de ses fantastiques évolutions, le petit cheval hennissait, bondissait, galopait ; il ne lui manquait que la parole. Caché derrière le tronc d'un arbre, je fis plusieurs fois partir ma carabine en visant le prince ; mais une hirondelle dans l'air ou une mouette balancée par une vague n'aurait pas été un

but plus difficile à atteindre. La position que nous avions prise était si avantageuse et notre feu était si parfaitement dirigé, que, malgré ses efforts, le prince météore ne pouvait parvenir à nous chasser du banc de sable. Le succès cependant n'était pas certain, car nos munitions étaient fortement diminuées ; deux de mes hommes avaient été atteints par les balles meurtrières, et deux autres étaient assez grièvement blessés. En revanche, nous avions fait un grand dégât parmi les natifs, dont la situation fort exposée nous donnait l'avantage de frapper toujours juste. La cavalerie, qui agissait avec la plus grande intrépidité en se précipitant dans la rivière au-dessus et au-dessous de nous, souffrait de notre feu, mais elle souffrait davantage encore de l'inégalité du terrain de la rivière, sur lequel les chevaux trébuchaient à chaque pas. D'ailleurs ils n'avaient point d'armes à feu, et le prince seul se servait de pistolets.

Nous fûmes bientôt forcés de faire l'impossible pour gagner le rivage, et ce rivage était gardé par une foule de natifs qui hurlaient d'une manière épouvantable. Dans cette situation périlleuse, épuisé et presque mort de fatigue, je fis passer mes hommes un à un sur le banc opposé. Quand les cavaliers, bien diminués par nos coups, s'aperçurent de cette manœuvre, ils se dirigèrent au triple galop vers la mer, dans l'intention d'intercepter notre passage.

Le premier homme qui débarqua fut tué par la pierre d'une fronde, et notre troupe fut réduite à neuf personnes, et cela en me comptant. Afin d'apaiser la soif ardente qui leur brûlait la gorge, mes hommes avaient bu l'eau saumâtre de la rivière ; cette eau leur donnait un mal de cœur si violent, qu'ils chancelaient comme des hommes ivres. Nous nous trouvions à un mille de la

mer, et en nous tenant rapprochés les uns des autres, nous réussîmes à traverser le gué. Les natifs épiaient nos mouvements avec tant de persistance, que nous étions obligés de faire halte à chaque instant pour leur donner une volée de mousquets. Enfin, après une demi-heure de marche, nos yeux distinguèrent parfaitement le schooner. Cette vue redoubla notre courage, et nous hâtâmes le pas vers notre cher vaisseau. Tout à coup un nuage de sable obscurcit nos regards, et quand le vent l'eut dispersé, je vis le prince vampire paraître comme un centaure dans le mirage vaporeux produit par le sable blanc. La manœuvre du prince nous enfermait entre deux camps. Je jetai vivement les yeux autour de moi ; à notre gauche se trouvait un groupe de palmiers, dont les branches touffues ombrageaient quelques huttes en ruines. Atteindre ces palmiers fut dès lors ma seule espérance. Je dirigeai ma troupe vers cette petite fortification, et je puis dire que nos cœurs battaient avec violence quand nos mains crispées purent saisir et opposer à nos ennemis le frêle rempart des murailles de la première hutte. Malheureusement notre course avait été si rapide qu'un de nos blessés avait succombé à cette énervante fatigue ; il était tombé mort ou mourant. Je n'eus point la possibilité de lui porter secours. Le bruit sinistre d'un sauvage et joyeux hurlement me fit tourner la tête, et mon regard indigné rencontra le prince, dont le cheval furieux piétinait le corps du pauvre marin. À un ordre de leur chef, les cavaliers accoururent, s'approchèrent de notre lieu de refuge et nous lancèrent des pierres. Nous répondîmes à cette nouvelle attaque par des coups de mousquet. Un de nos hommes tira sur le prince ; la balle l'atteignit sans doute, car son cheval s'éloigna d'un pas chancelant, et les plumes qui ornaient le turban du prince voltigèrent dans l'air.

— La mort de mon pauvre ami est vengée, pensai-je en moi-même.

Mais cet espoir ne fut pas de longue durée ; car, après avoir arrêté son cheval, le prince mit pied à terre, examina l'animal, secoua la tête, et, en se remettant en selle, il reprit la direction de sa petite troupe avec autant d'empressement, mais avec moins d'ardeur et de fermeté.

Notre position devenait extrêmement périlleuse ; nous n'avions plus que trois ou quatre cartouches chacun, et l'ennemi nous entourait de toute part.

Désespérés et presque morts de fatigue, nous nous préparâmes à vendre chèrement notre vie. Je songeai plus à la mort qu'à ma défense ; l'image de de Ruyter traversa mon esprit ; mais ce bon et triste souvenir fut bientôt chassé par celui de ma pauvre Zéla. Qu'allait-elle devenir ? supporterait-elle son isolement cruel ? Ces tristes pensées relevèrent mon courage ; j'invoquai comme une égide protectrice le nom de ma bien-aimée, et je dis à mes hommes :

— Courage, mes garçons, nous ne sommes pas encore vaincus.

La muraille du fond de la hutte était très élevée ; nous la trouâmes avec nos baïonnettes, et de là nous vîmes que les natifs se préparaient à incendier la hutte. Nous réussîmes cependant à les chasser, mais non à éteindre le feu de bois mort et de roseaux secs qu'ils avaient déjà allumé. Devant la hutte se trouvaient des palmiers entourés par une haie de vacoua, et cet arbuste formait une haie piquante et tout à fait impénétrable. Plusieurs fois, durant la première escarmouche, je m'étais repenti d'avoir préféré la hutte à cette place, que l'entourage rendait inaccessible aux

chevaux. Nous aurions eu et plus d'espace et plus de moyens d'attaque.

Le prince javanais ordonnait aux sauvages de nous empêcher de quitter la hutte. Cet ordre, dont l'exécution était notre mort, fit murmurer mes hommes, et leur mauvaise humeur retomba sur moi, car ils écoutaient faiblement mes pressantes prières ; enfin, ils furent forcés de suivre mon exemple et de quitter la hutte pour se ranger en bataille dans la cour, derrière les vacouas.

q

Chapitre 102

Au moment de commencer notre attaque, le son bas et sourd d'un canon retentit dans l'air et salua nos oreilles ; c'était le schooner. L'effet produit par cette voix d'airain fut magique ; mes hommes, tristes, désespérés, reprirent courage et jetèrent leurs casquettes en l'air en hurlant comme des bêtes fauves. Le canon nous annonçait du secours, et cette promesse nous rendit toutes nos forces. Un second coup traversa l'air, bondit vers le jungle et l'écho des collines en recueillit le son ; ce bruit inattendu causa une terreur si grande dans la petite troupe des cavaliers qu'ils se dispersèrent. Je profitai de l'effroi des natifs pour nous jeter sous l'abri des palmiers ; car, là, nous n'avions plus à craindre les atteintes du feu.

Malgré le mauvais succès de leur attaque, les natifs revinrent sur nous, guidés par le prince, dont le courage n'était point affaibli. Nous n'avions plus que cinq ou six cartouches, et tout notre

espoir reposait sur nos baïonnettes. Ne voyant point arriver de secours, les sauvages nous jugèrent vaincus, car ils s'approchèrent tout à fait de la haie de vacoua, et à l'aide de leurs lances ils blessèrent plusieurs de mes hommes. Notre situation était en réalité plus désespérée que jamais, quoique la plupart des cavaliers fussent partis vers la mer ; mais le prince ne nous quittait pas. Je commençai à croire que mes hommes avaient raison en disant que ce chef javanais était invulnérable : nos coups effleuraient son corps sans le blesser, sans lui faire perdre un seul instant sa sauvage vélocité. Tout à coup, les natifs se tournèrent vers la mer en jetant des cris d'épouvante ; ces cris furent suivis d'une décharge de mousquets, et le doute inquiétant qui remplissait mon esprit fut dissipé : mon équipage venait à notre secours.

Notre première idée fut de courir à la rencontre de nos sauveurs, mais je ne voulus pas abandonner nos blessés. Bientôt le bonnet rouge des Arabes étincela sous les rayons du soleil ; je déchargeai ma carabine, et j'entendis distinctement le cri de guerre de mes braves amis. Le prince se jeta au-devant de la troupe suivi de ses cavaliers ; mais cette manœuvre ne m'inquiéta pas, je savais qu'un feu bien nourri pouvait facilement repousser les efforts du prince. Aussi, après une lutte acharnée des deux parts, mes gens avancèrent vers notre poste ; dans mon impatience, je franchis l'enclos et j'encourageai d'une voix éclatante mon brave équipage. J'allais courir jusqu'à lui, quand je vis paraître une forme légère, bondissante ; le vent faisait flotter les cheveux de cette délicieuse vision, qui, rapide comme une hirondelle, s'élança jusqu'à moi. Cette vision, cet oiseau printanier, c'était mon bonheur, ma joie, mon espérance, mon unique pensée, ma Zéla chérie ; la chère adorée tomba sur mon cœur et je la pressai tendrement dans mes bras épuisés de fatigue, mais que son contact

rendait fermes et vigoureux. Les hardis matelots oublièrent leur danger pour nous regarder d'un œil ému.

— Quelles nouvelles, capitaine ? demandait l'un.

— Où sont nos camarades ? demandait l'autre.

Et ces questions étaient suivies de menaces de mort, de cris de vengeance contre les Javanais.

En aidant nos blessés à marcher, nous regagnâmes le bord de la rivière, et, toujours en bon ordre, ma petite troupe se dirigea vers le rivage. Des bandes de natifs rôdaient autour de nous, mais elles étaient impuissantes à nous barrer le chemin. Le prince avait pris les devants dans l'intention évidente d'attaquer nos bateaux avant notre arrivée ou de s'opposer à notre embarquement. Cette double crainte nous fit hâter le pas, car je savais que le schooner était trop éloigné pour qu'il lui fût possible de protéger les bateaux.

— N'ayez aucune crainte, capitaine, me dit mon second contremaître, j'ai ordonné aux bateaux de s'éloigner du rivage et de laisser tomber leurs grappins ; de plus, la chaloupe qui nous attend a une caronade.

Nous étions épuisés de fatigue, affamés, mourants de soif ; Zéla seule, en véritable enfant du désert, avait songé à apporter de l'eau, et cette eau fut un grand soulagement pour les blessés. Il était évident que les natifs ne voulaient pas permettre aux bateaux d'approcher du rivage ; le schooner était visible et il levait l'ancre afin de se rapprocher de nous. En arrivant sur le bord de la mer, je réunis mes hommes, et après avoir dispersé avec une volée de mousquets la foule qui était devant nous, je réussis à

faire embarquer les blessés ; mais, au moment où mes hommes allaient les suivre, les Javanais renouvelèrent l'attaque : la confusion fut si grande qu'il me devint impossible de diriger sûrement nos coups de mousquet. Avec l'aide de quatre hommes sûrs, je plaçai Zéla dans la chaloupe, et quand les natifs s'y précipitèrent pour saisir le plat-bord, nous déchargeâmes la caronade, qui était bourrée de balles de plomb.

J'étais debout sur la poupe du bateau, ayant une mèche à la main ; les natifs dispersés fuyaient avec épouvante le bruit du canon, et le rivage était couvert de morts et de mourants. La bataille touchait à son terme, quand l'invulnérable prince, dont la fureur n'était point diminuée, reparut à la tête d'une demi-douzaine de cavaliers ; mais la vue du canon, dont la bouche était tournée vers eux, les fit reculer. Indigné du mouvement, le prince leur adressa un violent reproche, jeta un cri terrible et lança son cheval vers la poupe du bateau, en face du canon. Je soufflai la mèche et je touchai l'amorce, elle ne prit point feu. Le prince me jeta son turban à la figure et déchargea un pistolet sur moi. La secousse me fit chanceler, un éblouissement aveugla mon regard et tout disparut à mes yeux. L'intrépide Zéla prit la mèche tombée de mes mains et déchargea le canon.

Un cri perçant courut le long du rivage, et un cheval blessé plongea dans l'eau en foulant aux pieds son cavalier désarçonné.

Mais le cavalier n'était point le prince.

À quelques pas plus loin, dans des flots rougis de son sang, se trouvait une masse de restes mutilés ; mais ces restes informes étaient cependant assez distincts pour qu'il fût possible de recon-

naître le meilleur cheval que guerrier ait jamais monté et le plus héroïque chef qui ait conduit ses hommes au combat.

q

Chapitre 103

J'étais sérieusement blessé, mais je souffrais tant qu'il me fut impossible, pendant les premières minutes qui suivirent l'explosion du pistolet, de savoir quelle partie de mon corps avait été atteinte par l'arme du prince. Un mortel engourdissement affaiblit tout à coup mes membres, mes yeux se voilèrent et je tombai comme une masse inerte sur le banc des rameurs.

Le coup de canon tiré par Zéla avait si fort épouvanté les natifs, qu'ils fuyaient dans toutes les directions en jetant des cris de rage et d'effroi. Cette terreur nous permit de quitter sans combat les bords du rivage.

Lorsque je repris l'usage de mes sens, ce fut pour souffrir les tortures d'une véritable agonie, et la douce voix de ma compagne aimée ne put, tant elles étaient violentes, en adoucir l'affreuse douleur.

— Zéla, mon bon ange, dis-je à la jeune femme d'une voix entrecoupée, croyez-vous que le destin ait déjà marqué l'heure de mon trépas ? Croyez-vous qu'Azraël, le démon rouge de la mort, ait mortellement frappé le cœur qui vous aime ?

— Vous vivrez, mon ami, murmura la pauvre éplorée, vous vivrez parce qu'Allah, le bon esprit, a paralysé le bras du cruel

guerrier. Dieu est fort, nous sommes faibles, mais il veillera sur nous ; ayez confiance, ayez courage.

La balle du pistolet avait pénétré dans mon corps au-dessus de l'aine droite, et la position élevée du tireur lui avait permis de viser horizontalement. Mes douleurs augmentaient de violence, mais la blessure ne saignait pas, et je ne savais quel moyen il fallait employer pour apporter un peu de soulagement à mes souffrances. Le bon et savant docteur n'était plus là. On me hissa péniblement sur le pont du schooner, et trois matelots me descendirent dans ma cabine. Le prince avait tiré son coup si près de moi, que, selon toute probabilité, une grande partie de la poudre avait suivi la balle et brûlé les chairs, qui étaient noires et livides. Pour enlever la poudre, Zéla enduisit la blessure de jaunes d'œuf : le remède oriental fut très efficace, et ce premier soin rempli, la chère enfant lava la plaie avec du vin chaud et la couvrit d'un cataplasme.

Je souffris horriblement pendant cinq jours, mais le dévouement de Zéla m'aida à supporter, presque avec patience, cette longue agonie. Je crois, en vérité, que la pauvre petite souffrait au moral autant que je souffrais au physique. Un ami de notre sexe est incapable de supporter les ennuis et la fatigue que donnent les soins réclamés par un malade ; il partage bien un danger, sa bourse, il offre bien son assistance, ses conseils ; mais il lui est moralement impossible de sympathiser avec une douleur qu'il ne ressent pas. L'être qui est bon, généreux, dévoué, c'est la femme qui aime ; elle seule peut veiller attentive pendant de longues nuits, elle seule peut comprendre et supporter les caprices de l'esprit, les fantaisies absurdes que manifeste le malade. Quelque ardente et sincère que soit l'amitié d'un homme, elle ne

peut égaler en force et en grandeur l'idolâtrie dévouée que consacre une femme à l'objet de ses affections vierges. L'amitié est fondée et repose sur la nécessité ; il faut qu'elle soit plantée et cultivée avec soin, car elle ne s'épanouit que sur de bons terrains, tandis que l'amour, qui est indigène, fleurit partout. L'amitié est le soutien de notre existence, mais l'amour en est l'origine et la cause. Puis-je penser à mes souffrances et aux tendres soins dont Zéla les a entourées, sans faire une digression sur l'incomparable amour de la femme ? S'il y avait une partie de ma vie que je voulusse arracher du sombre abîme du passé, ce serait ce mois de douleur, ce mois pendant lequel, faible, morose, ennuyé, je fus soigné par mon ange comme l'est un enfant malade par la plus tendre mère.

J'ai oublié de dire qu'une fois installé dans ma cabine à bord du schooner, nous ne perdîmes pas de temps pour faire hisser les bateaux et mettre à la voile. Nous dirigeâmes notre course vers le nord-est, avec le désir de rejoindre promptement le grab, pour recourir à la science du bon Van Scolpvelt. Je n'avais pas encore appris à cette époque une chose que l'expérience m'a depuis fait connaître, c'est que, sur dix blessures causées par les balles d'un fusil, il y en a neuf pour lesquelles la science d'un chirurgien est parfaitement inutile. Les tempéraments sains doivent laisser agir le merveilleux instinct de la nature, qui seule a plus de pouvoir que tous les médecins du monde. Je me souviens encore du vif plaisir que je ressentis lorsque j'eus assez de force pour manger un morceau d'agneau. Le lendemain du jour où s'était fait ce premier pas vers la santé, Zéla m'apporta un gigot ; j'accueillis ce repas avec un bonheur indicible, il réalisait en partie mes rêves de la matinée ; mais quand j'eus dévoré ce rôti, je m'écriai d'un ton chagrin :

— Est-ce tout, chère ? Ah ! combien je sens aujourd'hui la perte du pauvre munitionnaire ! il ne m'aurait pas abandonné la cuisse d'un petit cabri, mais bien la mère entière, et le fils eût servi d'ornement.

Avec l'appétit revint la force, et je repris, appuyé sur deux béquilles, mes devoirs sur le pont. Un de nos blessés mourut ; mais je ne crois pas que sa mort fut la suite de la blessure qui l'avait alité, ce fut la puissance narcotique de la drogue que les natifs avaient mise dans le café. Pendant quelques jours, les matelots se plaignirent du mal que leur faisait éprouver l'absorption du poison javanais. Je leur laissais accuser les natifs, et je savais fort bien que mon remède était la seule cause de leurs souffrances ; pour guérir les malades, j'avais, faute de mieux, ordonné du vin.

Une brise de mer constante, une température modérée et du repos détruisirent la fièvre, et mes hommes reprirent gaieté, force et courage.

Quelques mots expliqueront à mes lecteurs comment il se fit qu'un secours si prompt et si efficace nous arriva au milieu de nos dangers à Java.

Zéla et sa plus jeune servante s'étaient embarquées dans un petit canot que, par fantaisie, ma femme appelait sa barge. Elles avaient dirigé leur frêle esquif le long du rivage, vers une petite place ombragée où, loin de tout regard, il leur était possible de se livrer à leur plaisir favori, celui de nager. J'avais si bien fait prendre l'habitude et le goût des bains à Zéla, qu'elle était presque amphibie. Pendant notre séjour à l'île de France, de Ruyter me compara à un requin, et ma belle Arabe, qui me précédait toujours dans l'eau, vêtue d'un caleçon bleu et blanc, au poisson

pilote. En nageant avec sa compagne, Zéla entendit le bruit des mousquets apporté par le vent de terre sur la surface ombragée et calme de la mer. Le son était si bas, si sourd, si indistinct, que, pendant les premières minutes, la jeune femme crut qu'il était le bruit naturel à notre chasse. Cependant un indéfinissable sentiment de tristesse glissa dans l'esprit de Zéla ; elle remit donc ses vêtements et voulut débarquer, mais une réflexion l'empêcha de suivre cette première idée. La décharge des fusils devint plus distincte, et la finesse exquise de l'oreille de Zéla la rendit capable de distinguer le bruit de ma carabine, qui avait le son aigre et retentissant.

Bientôt après, la jeune femme entendit, quoique faiblement, les cris des natifs, et ces cris lui parurent les clameurs de la guerre et non celles d'une joyeuse chasse. Zéla regagna donc en toute hâte le schooner et communiqua ses craintes au contremaître. Inquiet et obéissant, le brave homme grimpa sur le mât, et de là il vit la cavalerie javanaise sortir en toute hâte du village. Fort heureusement, les bateaux étaient côte à côte du schooner, ainsi que la chaloupe ; ils furent donc vivement équipés et armés.

Zéla conduisit les hommes. Son instinct merveilleux les guida si bien, qu'ils arrivèrent à temps pour m'arracher à une mort horrible. C'est donc avec justice, avec vérité, avec bonheur que j'appelle Zéla l'ange de ma destinée.

q

Chapitre 104

Avec les calmes et les rafales qui se suivaient les uns les autres, avec la poursuite des vaisseaux de toutes nations qui éveillaient notre convoitise, notre vie n'était point une vie de paresse, de repos et de tranquillité. Dans l'Inde, l'autorité se sert de son pouvoir uniquement en vue de son intérêt personnel, et je crois que cette conduite est généralement adoptée par tous les hommes libres. J'avais acquis des inclinations féroces et le mal que je faisais n'avait d'autre limite que l'impossible. Le golfe de Siam et les mers chinoises retentirent longtemps des ravages exercés par le schooner, et l'approche des trombes, des ouragans, qui y sont si dangereux, était moins redouté que l'approche de notre vaisseau. J'ai fidèlement raconté, dans la première partie de cette histoire, et nos exploits et notre manière de vivre ; j'ajouterai donc des ailes à mon récit, afin d'éviter les petits détails qui mènent à une répétition sans fin, pour éviter la stupidité méthodique contenue dans ce livre de plomb qu'on appelle un journal de mer.

Nous touchâmes d'abord à l'île de Caramata afin d'y prendre de l'eau, car notre arrimage était si bien rempli par le butin, que nous n'avions qu'un très petit espace pour notre eau. La plus horrible torture punissait souvent notre avarice, et cette torture, la plus grande que puisse, sans y succomber, supporter la nature humaine, est celle de la soif. Bien des fois, nous nous trouvions limités à ne boire que trois demi-quarts d'une eau sale, saumâtre et fermentée ; alors le plus avare de nous eût volontiers échangé sa part de butin pour une cruche d'eau limpide. Dans les moments de privation, je ne rêvais le bonheur qu'au milieu d'un lac ; une rivière me semblait trop petite pour arriver à satisfaire mon insatiable soif. Nous étions donc dans cet horrible état de souf-

france lorsque nous arrivâmes à Caramata. Là, je me procurai une abondante provision d'eau, du fruit, de la volaille, et nous reprîmes notre course.

Le premier des rendez-vous assignés par de Ruyter était fixé dans le voisinage des îles Philippines. En suivant le long de la côte de Bornéo, nous abordâmes une grande jonque chinoise qui rasait les bords de deux îles en flammes. Une de ces îles était très petite ; les bords polis de son cratère volcanique étaient dorés par le feu, et du centre de ce feu s'élevait constamment une mince colonne de vapeur. Cette île était jointe à l'autre par un banc de sable qui, selon toute probabilité, avait été formé par la lave ; cette dernière île était assez vaste, mais elle n'avait point de feu sur son sommet, dont la forme ressemblait à celle d'un bonnet persan ; sous ce bonnet imaginaire s'ouvrait une immense bouche qui laissait échapper de temps à autre une épaisse bouffée de fumée noire.

— Capitaine, me dit le quartier-maître, regardez ce grand paresseux de Turc, j'espère qu'il a une belle place : assis dans la mer et fumant avec nonchalance cette immense pipe d'eau !

La comparaison fantastique du vieux marin n'était point inapplicable.

La jonque était remplie de Chinois qui émigraient à Bornéo pour s'y établir. J'échangeai des provisions fraîches contre quelques nids d'oiseaux, puis je laissai la cargaison vivante continuer sa route sans lui faire aucun mal.

Quelques jours après, nous eûmes le malheur de raser un banc de sable ; mais, grâce à la faiblesse du vent, il nous fut facile d'éviter un naufrage.

Après avoir laissé à notre gauche l'île de Panawan, nous nous arrêtâmes dans un ancrage passable, à la hauteur du cap Bookelooyrant, et nous y attendîmes de Ruyter pendant deux jours. Ne voyant rien venir, je levai l'ancre, et nous fîmes une course vers le nord pour gagner le second rendez-vous, qui était une île appelée le Cheval Marin. Cette île n'était point habitée, et dans un certain endroit que de Ruyter m'avait soigneusement dépeint, je trouvai une lettre contenant ses instructions. Il m'ordonnait de continuer ma course dans une ligne parallèle à la latitude, jusqu'à ce que j'arrivasse en vue de la côte de la Cochinchine. Je suivis avec les caprices du temps la ligne tracée par mon ami ; mais ces caprices étaient souvent contraires à mon devoir et à mes désirs. Parfois cependant l'atmosphère était splendide et les nuits si lumineuses et si fraîches que je les passais presque toutes sur le pont, causant avec Zéla ou écoutant des histoires arabes. Pendant quelques jours, nous restâmes en panne à la hauteur d'une île appelée Andradas ; le temps allait changer et ne nous présageait rien de favorable à la continuation de notre course.

Un silence de mort planait dans l'air, qui était humide et chargé d'une épaisse rosée. L'île se voila bientôt, et ses contours se perdirent dans une vapeur bleuâtre. Le soleil prit des proportions immenses, mais son éblouissante clarté s'affaiblit si bien que le regard pouvait en supporter l'éclat ; les étoiles étaient visibles au milieu du jour : on eût dit qu'elles allaient plonger dans la mer. Ce sinistre et mélancolique prélude était réfléchi d'une manière épouvantable par le miroir de l'eau et sur les figures attristées de mon équipage. J'eus mille peines à réveiller mes hommes de cette torpeur craintive, mille peines pour réussir à les préparer au combat que nous allions avoir à soutenir avec les vagues et les éléments en fureur.

Chapitre 105

Les hommes placés en haut amenaient les légers mâts et les vergues, tandis que nous carguions les voiles et que les Arabes et les natifs étouffaient leurs craintes sous la grande voix d'un bruyant travail.

J'examinai l'horizon avec inquiétude : ses couleurs grises et sombres devenaient à chaque instant plus épaisses et plus obscures. Tout à coup une boule de feu que je pris pour une étoile volante descendit du ciel perpendiculairement sur notre vaisseau, qui était stationnaire et immobile ; cette boule tomba dans la mer, tout près de notre quartier, et elle fit autant de bruit qu'un boulet de canon. À la même minute, le ciel se déchira en deux avec un craquement épouvantable, le schooner trembla comme s'il se fût heurté contre un rocher, et alors la pluie, le vent et le tonnerre éclatèrent furieusement. Par bonheur, l'orage nous emporta en avant et nous chassa avec une force violente et irrésistible devant la tempête. Après avoir supporté le premier choc, nous nous remîmes de notre terreur, et l'orage s'établit au nord-est. Nous déferlâmes les voiles d'orage, afin de mettre le vaisseau sous le vent dès que la violence de la tempête se serait épuisée. Le schooner était un incomparable navire, et quand j'eus fait mettre tout en sûreté à bord, nous le mîmes au vent et en panne avec la grande voile d'orage bien carguée. Le ciel était noir, tout à fait sans étoiles ; la mer blanche d'écume.

Je descendis dans ma cabine afin de regarder sur la carte marine dans quel endroit nous nous trouvions, mais un cri général me fit rapidement monter sur le pont. Muet de terreur, je vis un grand vaisseau qui marchait tout droit sur nous. Il courait avec des mâts sans voiles ; évidemment il nous avait vus, et je distinguai la figure d'un homme qui tenait une lanterne au-dessus de sa proue et qui nous demandait, à l'aide d'un porte-voix, qui nous étions. À la suite de la question, j'entendis cette menace : « Arrêtez, schooner, arrêtez, ou nous vous ferons couler à fond ! »

Dans une seconde tout fut en commotion à bord de la frégate. J'avais d'un regard découvert la forme du navire ; elle sortait ses canons, faisant en grande hâte des préparatifs pour s'en servir. Ma surprise m'empêchait de répondre, et ce ne fut qu'à la voix des canons et à cet ordre : « Baissez-vous ! » que, reprenant mon sang-froid, je criai d'une voix de stentor :

— Haussez le gouvernail !

Nous larguâmes jusqu'à ce que nous eussions le vent à notre quartier. Plusieurs canons furent déchargés sur nous, et notre seule espérance était d'augmenter les voiles du schooner. Aussitôt qu'il sentit le canevas, il se trouva délivré de la gêne et vola comme une levrette qu'on laisse suivre sa proie. Le schooner se précipita donc follement à travers les crêtes des vagues écumantes qui sifflaient et fumaient comme de l'eau en ébullition. Sa fuite laissa derrière lui une ligne de lumière aussi brillante qu'un météore qui traverse les cieux.

Pendant que nous nous félicitions de notre succès, la vigie nous cria :

— La frégate à l'avant !

Nous avions juste le temps de hausser le gouvernail, et nous rasâmes un vaisseau. Mais une lumière suspendue à sa poupe me montra que c'était un vaisseau encore plus grand que la frégate ; nous l'avions à peine dépassé que nous nous frôlions à la poupe d'un autre. J'étais égaré.

Le contremaître me dit d'un air épouvanté et craintif :

— Capitaine, ce ne sont point de vrais vaisseaux, mais bien le Hollandais volant.

À cette affirmation, le vieux quartier-maître répondit d'un ton narquois :

— Que je sois damné, monsieur, si c'est le Hollandais volant ! que je sois damné si, au contraire, ce n'est point une flotte chinoise !

La vérité de cette découverte me frappa l'esprit : c'était bien en effet une flotte de Canton.

Quand nous fûmes suffisamment éloignés de notre dangereuse rencontre, nous mîmes en panne pour attendre l'aurore.

Après une nuit d'inquiétude, d'embarras et de dangers, l'obscurité disparut lentement, et de sombres rayons de lumière encore chargés d'orage me permirent d'examiner le cercle étroit et bruni de l'horizon. Quel changement dans un seul jour ! Le matin précédent, un bateau de papier aurait pu sûrement flotter sur l'eau, et maintenant des vaisseaux anglais d'une grandeur colossale, en comparaison desquels le schooner ressemblait à une coquille de noix, flottaient, ballottés çà et là, comme une barque abandonnée. Pareille à une montagne de glace, chaque lame menaçait de les submerger. Fouettée par le vent, la mer semblait

bouillonner de fureur, et l'écume blanche formée sur la surface remplissait l'air d'un nuage neigeux. Le vieux quartier-maître, qui tenait le gouvernail, nous disait en essuyant l'écume qui volait sur lui : « La femme du vieux Neptune a besoin sans doute d'une tasse de thé ce matin ; car, pour le faire, elle ordonne à l'eau de bouillir, et j'espère, capitaine, qu'elle se servira des feuilles contenues dans ces boîtes à thé. Il en faut trois. Ma femme se servait toujours de trois cuillerées pour faire sa tisane : une était pour moi, l'autre pour elle, la troisième pour la théière. »

Les trois last indiamen, qui étaient de douze à quinze cents tonneaux, semblaient avoir beaucoup souffert. Ils étaient en panne, et je crus qu'ils attendaient l'arrivée de leurs compagnons, car il était évident qu'ils formaient une partie du convoi que j'avais rencontré la nuit. Dans la crainte de voir apparaître les vaisseaux de guerre, je profitai du calme, qui arrive généralement avec l'aurore, pour mettre sous le vent. Je l'ai déjà dit, et je le répète encore, jamais un meilleur navire que le schooner n'a flotté sur les eaux. Toutes nos légères barres furent attachées sur le pont, les écoutilles et les embrasures fermées, et nous flottâmes sur les eaux avec une sorte de sécurité pendant que les lourds vaisseaux anglais, bâtis très haut, chargés d'hommes et de choses, ne ressemblaient point à des cygnes nageant sur un lac. Quand la lueur du jour fut éclaircie, je pus, à l'aide d'un télescope, compter sept autres vaisseaux, parmi lesquels une large banderole désignait le bâtiment de guerre dirigé par le commodore. Ce dernier faisait des signaux à la frégate, et celle-ci se dirigea vers les vaisseaux pour assister, selon toute apparence, ceux qui avaient le plus souffert, car ils étaient tous rassemblés sous le vent, à l'exception d'une seule barque, dont on ne pouvait distin-

guer que la grande voile de perroquet. Cette barque changea la direction de sa course, non pour se mettre avec les autres, car son but semblait être d'accompagner le convoi sans en faire partie. Je regardais attentivement la coupe des voiles de ce bâtiment, la vitesse de ses manœuvres et la vélocité avec laquelle il naviguait, bien convaincu que c'était un vaisseau de guerre ; et cependant il n'était pas anglais.

— Prenez le télescope, dis-je au vieux quartier-maître ; je ne connais pas ce navire, ou plutôt je ne comprends pas sa conduite. Ah ! il change sa course et se dirige vers nous ; il faut lui montrer notre poupe. Que pensez-vous de ce bateau, mon vieil ami ?

— Comment, monsieur ! s'écria le marin, avez-vous jamais vu dans les Indes trois voiles d'avant et d'arrière telles que celles-ci ? J'appris cette coupe en servant dans un bateau de pilote, à New-York, et c'est moi qui ai coupé ce canevas-là, aussi sûr que mon nom est Bill Thompson !

— Vraiment ! m'écriai-je ; serait-ce le grab ?

— Sans doute, c'est le grab, capitaine, répondit Bill.

q

Chapitre 106

La joyeuse nouvelle se répandit dans le vaisseau, et toutes les figures rayonnèrent de bonheur. Au bout d'une heure, le grab vint côte à côte de nous, et nous jetâmes ensemble un hourra qui s'éleva au-dessus du bruit de la mer. Il m'est impossible de dé-

peindre le plaisir que je ressentis, et ce plaisir était doublé par son à-propos. Comme la mer était trop agitée pour mettre un bateau sur l'eau, nous ne pûmes communiquer qu'à l'aide de nos signaux particuliers, et de Ruyter m'ordonna de me tenir près du grab et de suivre ses mouvements.

La brise continuait à souffler du golfe de Siam, et poussait le convoi vers Bornéo. Nous suivîmes de Ruyter, qui se dirigeait vers la flotte, et je remarquai que la plupart des vaisseaux avaient beaucoup souffert. Un d'eux avait eu son mât de misaine frappé par la foudre ; le commodore tenait celui-là en touage ; un autre n'avait plus ni perroquet ni beaupré ; il était très grand, éloigné des autres, mais rapproché de la frégate, qui l'avait en touage. Les autres vaisseaux essayaient de se tenir ensemble pour se protéger mutuellement pendant que de Ruyter utilisait tous les moyens nautiques pour les harasser et les diviser, tandis qu'avec une effronterie nonchalante j'aidais de tout mon pouvoir les tentatives de mon ami. Nuit et jour nous rôdâmes autour du convoi comme rôdent des loups autour d'une bergerie protégée par des chiens de garde.

La supériorité de notre navigation nous donna le plaisir d'ennuyer nos ennemis ; mais, outre les vaisseaux de guerre, la plupart de ceux qui appartenaient à la compagnie marchande étaient plus forts que nous, avaient plus d'hommes et portaient de trente à quarante canons. Malgré cela, nous entravâmes tellement leur marche, soit à l'aide d'attaques fausses ou réelles, soit par des lumières ou des coups de canon, qu'ils firent tous leurs efforts pour nous détruire, afin de se débarrasser de nous. La frégate nous chassa l'un après l'autre, et malgré sa force et son adresse, ses tentatives de délivrance n'eurent aucun résultat.

Ma témérité mit plusieurs fois le schooner en danger, et, chassé par la frégate, qui portait plus de voiles que moi, j'allais tomber entre ses mains lorsque, au moment où elle commençait à faire feu, son beaupré et son perroquet se brisèrent.

Nous réussîmes à gêner le convoi et à le diviser malgré les vaillants efforts que l'ennemi opposait à nos attaques, car nous étions favorisés par les îles, les bancs et les rochers dispersés sur leur côté opposé au vent et vers lesquels la houle et le courant conspiraient avec nous pour les chasser. Le vaisseau que la frégate avait de temps en temps en touage était chassé par le vent bien loin derrière les autres lorsqu'il était privé de cette assistance, et nous avions fortement contribué à la lui faire perdre, en le tenant sans cesse dans une craintive alerte. Au coucher du soleil, de Ruyter vint côte à côte de nous bien avant de la flotte, et me dit :

— Dans vingt-quatre heures, la force de cette brise sera épuisée ; profitons-en et faisons un dernier effort pour réussir à exterminer le vaisseau protégé par la frégate. J'empêcherai cette dernière de lui porter secours jusqu'au coucher du soleil, et alors son secours deviendra inutile. Je me rendrai à votre côté contre le vent, vous irez derrière le vaisseau et vous me trouverez près de vous.

Après ces paroles, de Ruyter me quitta, et, plus audacieux qu'il ne l'avait jamais été, il dirigea le grab au centre même du convoi, et échangea des coups de canon avec les grands vaisseaux. Les mouvements de de Ruyter furent si rapides, que la frégate se mit sur le qui-vive. Les vaisseaux des Indes ressemblent à des jonques chinoises, étant équipés pour la plupart avec de pauvres malheureux lascars. Un de ces vaisseaux était démâté, et de Ruy-

ter et moi, après avoir réussi à le détacher du convoi, nous espérâmes en faire la conquête.

L'Angleterre a raison d'être fière de ses galants matelots, aussi hardis et aussi battus par la tempête que les rochers de sa côte de fer. La richesse d'une seule île, qui est pauvre et insignifiante par elle-même, contient plus de puissants vaisseaux de guerre que l'Europe entière ; mais aussi tout y est sacrifié. Cependant il est un fait singulier, et ce fait est que les vaisseaux employés au commerce sont, sans exception, les plus laids, les plus sales et les plus lourds voiliers du monde, et pendant les temps de guerre ils sont horriblement équipés, car alors la marine s'empare de tous les hommes utiles. En vertu de l'injuste loi qui régit les impôts, les droits de tonnage sont levés sur l'étendue de la contre-quille et de la largeur du vaisseau, et non point sur la quantité de tonneaux qu'un bâtiment peut contenir. L'étude du marchand de bâtiments est de diminuer le poids de l'impôt, et, pour arriver à cela, ils continuent la largeur avec peu de diminution depuis la proue jusqu'à la poupe, en faisant la partie supérieure du vaisseau très saillante et en donnant à la cale la profondeur d'un puits du désert : de sorte que, suivant l'absurde mesurage de notre gouvernement, un vaisseau qui est enregistré porteur de sept cent cinquante tonneaux a généralement mille ou onze cents tonneaux de cargaison. Ce système absurde ne peut être égalé que par celui des Chinois, qui protègent cette ordonnance par amour pour son antiquité. Ils mesurent la largeur du vaisseau depuis le milieu du mât de misaine jusqu'au milieu du mât d'artimon, et la dimension est prise vers la poupe, ce qui fait que la longueur est multipliée par la largeur. Cette méthode fait qu'un brigantin paie souvent plus cher que ne paie un vaisseau, et un vaisseau de cent tonneaux ne paie que la moitié de l'impôt mis sur un vaisseau de

mille tonneaux. Et cependant les Anglais et les Chinois sont appelés des hommes savants !

q

Chapitre 107

Le temps se calma un peu ; les petits nuages frisés qui avaient tous couru dans la même direction se rassemblèrent au côté contre le vent, et ils restèrent stationnaires, réunis en lignes horizontales, jusqu'à ce que, incorporés dans le banc sombre et escarpé de l'horizon, ils changeassent leur couleur grise en une teinte d'opale. La mer tomba, et l'obscurité devint si grande, qu'il me fut impossible de distinguer les vaisseaux des Indes ; mais j'étais guidé vers eux par les signaux de détresse qu'ils faisaient à ceux qui ne pouvaient ni les entendre ni les voir. Quoique un peu affaibli, le vent soufflait encore avec violence, et pendant que les intervalles de calme nous débarrassaient de la pression du vent, les vagues furieuses lançaient çà et là des avalanches d'eau sur notre pont. Pour ajouter un péril de plus à nos dangers, il y avait des bancs de sable et une ligne de rochers submergés tout à fait au-dessus de notre quartier opposé au vent. Nous ne vîmes point le grab avant les premières lueurs du jour, et de Ruyter me dit qu'il avait la crainte que le vaisseau que nous avions poursuivi ne se fût brisé contre les rochers.

— J'ai vainement averti l'étranger de ce dangereux voisinage, continua de Ruyter ; je lui ai conseillé de mettre en panne ; mais sans m'écouter ou sans m'entendre, ignorant où il était, il est parti avec le vent. Maintenant il faut ou qu'il périsse ou qu'il de-

mande assistance en déchargeant ses canons, mais j'ai grand-peur que son appel ne soit trop tardif.

Le pressentiment de de Ruyter se changea en vérité. La première chose que mon regard rencontra au lever de l'aurore fut le pauvre vaisseau naufragé : il était couché sur un lit de rochers et attaché à ses dures pointes comme par une vis cyclopéenne. Les vagues furieuses frappaient avec colère les bases du rocher, s'élevaient en pyramides ou se précipitaient en avant, puis elles continuaient leur chemin jusqu'au moment où la houle les dispersait en écume. Au milieu de l'horrible gouffre battu par le ressac, qui tombait avec autant de force que s'il eût été vomi par un volcan, se voyait le pauvre naufragé.

Le convoi avait disparu sous le sombre voile de nuages qui couvrait l'extrême pointe de l'horizon. Après s'être tourné vers l'est, où il souffla encore avec violence, le vent s'affaiblit et enfin tomba tout à fait après le lever du soleil. Nous étions tellement secoués et ballottés, que nos mâts se courbaient avec la flexibilité des cannes des Indes, et que le vaisseau gémissait en faisant entendre de sourds craquements.

Il était parfaitement inutile de songer à secourir l'équipage, si toutefois quelques hommes existaient encore. À l'aide d'un télescope, je découvris que la grande vergue et le tronc du mât d'artimon étaient les seules parties du naufragé sur lesquelles la mer ne se jetât pas continuellement. La partie de devant du vaisseau était fracassée, les ponts enlevés, et la cargaison avait dû céder à la violence de l'eau. Si quelques marins avaient réussi à se sauver, ce ne pouvait être qu'à l'aide de la grande vergue, qui était considérablement élevée avec le côté opposé au vent.

À neuf heures du matin, les houles étaient si bien diminuées, qu'en voyant de Ruyter préparer un bateau, je suivis son exemple, et je réussis à mettre à l'eau une barque excessivement légère, équipée avec mon second contremaître et quatre des meilleurs marins du schooner. À mon grand regret, je me vis contraint de rester sur le vaisseau, ma blessure me faisant encore souffrir. De Ruyter héla mon bateau ; ils marchèrent de compagnie et firent un grand détour pour tenter l'intrépide sauvetage des naufragés. J'enviais de Ruyter, le brave, le courageux de Ruyter, et, impuissant comme une vieille femme malade, je ne pouvais que maudire le membre paralysé, obstacle insurmontable à l'imitation du noble exemple que donnait mon ami.

Vers midi seulement, les deux bateaux longèrent les rochers pour revenir vers le grab. J'avais pu distinguer, malgré l'éloignement des hommes qui remuaient sur la grande vergue du naufragé, que les bateaux avaient assez approché pour persuader aux hommes de descendre dans la mer en se laissant glisser sur des cordes. Comme le schooner était plus léger que le grab, je donnai l'ordre de le faire approcher des bateaux, et ces derniers nous rejoignirent sains et saufs. De Ruyter s'élança à bord à l'aide d'une corde, et, lorsque ses deux mains pressèrent les miennes, sa figure me parut rayonnante de joie.

— Si cet imbécile de vaisseau, me dit-il, ne s'était pas jeté sur les rochers, j'aurais gagné quarante mille dollars ; eh bien, cependant, je ne sais pas trop pourquoi je suis plus heureux d'avoir sauvé quatre hommes que d'être possesseur d'une montagne de boîtes à thé. Les pauvres garçons ! il faut vraiment qu'ils soient doués de la force des loutres pour avoir supporté sans mourir

une pareille nuit. Haussez-les à bord, mes enfants ; commencez premièrement par nous donner le père et le fils.

Ces paroles furent à peine prononcées qu'un homme parut sur le pont : cet homme était couvert d'une jaquette déchirée de camelot rouge, aux parements jaunes, brodés de cordonnets d'argent. Il marchait en chancelant, employant pour se tenir debout toute la force d'une ferme volonté. Un jeune homme brun et nu jusqu'à la ceinture suivait le premier arrivé, en cherchant à lui prêter l'appui de son bras. L'homme à la jaquette, âgé de cinquante ans, était capitaine dans un régiment du Bengale, et il rentrait en Europe après un service de vingt-cinq ans dans les Indes. Ces longues années de travail avaient fait gagner à l'étranger la solde à vie de quatre-vingts livres par an. Si le climat des Indes avait été moins funeste au vieux soldat, il lui eût été possible de jouir pendant quelques années de ce pauvre salaire ; mais, incarcéré dans Calcutta, dont l'atmosphère est étouffante, son foie avait pris les proportions dénaturées de celui d'une oie de Strasbourg, et par les mêmes moyens : la chaleur et l'excès de nourriture. La bile, et non le sang, circulait sous la peau verte et jaune de cet homme à moitié mort de fatigue et d'épuisement. Le jeune garçon, son fils, né d'une femme indienne, avait dix-sept ans.

Greffé sur une race indigène, le jeune homme avait grandi et promettait de porter un jour de bons fruits. Les deux autres naufragés faisaient partie de l'équipage du navire : un était le contremaître, homme fort et carré du nord de l'Angleterre, habitué aux orages, ayant été élevé dans un bâtiment charbonnier, sur les dangereuses côtes de son pays ; le second remplissait sur le vaisseau perdu les fonctions de bosseman. C'était un homme d'une

beauté rare, d'un courage éprouvé, et dont la force me parut prodigieuse. Sans parler ni même paraître se souvenir du danger qu'ils avaient couru, le contremaître et le bosseman nous racontèrent avec admiration le dévouement que le jeune Anglo-Indien avait témoigné à son père en cherchant à le sauver au prix de sa propre existence.

q

Chapitre 108

Quand le contremaître anglais eut réparé ses forces avec quelques heures de sommeil et un bon repas, il nous raconta l'histoire du naufrage.

— Notre vaisseau, dit-il, qui était un des plus grands du convoi, avait perdu ses perroquets et un de ses mâts. La frégate l'avait pris en touage, mais la violence du temps rendait ce secours très dangereux pour elle, sans être efficace au navire démâté. La cargaison se composait de thé, de soieries et de plusieurs autres objets de commerce ; de plus, le vaisseau portait à son bord des femmes, des enfants, des domestiques nègres, enfin un personnel de trois cents individus. Le vaisseau souffrit si cruellement à la chute du jour de l'agitation de la mer, qu'il s'était fendu en plusieurs endroits. En le mettant au vent pour l'alléger, deux des canons du grand pont s'étaient détachés, et un avait enfoncé une embrasure, qui laissa pénétrer l'eau. Quand le grab nous eut avertis du voisinage des rochers, nous essayâmes de tourner le vaisseau ; mais, faute de voiles, il nous fut impossible de réussir. Pour activer notre destruction, le vent, les vagues et le golfe pous-

sèrent le vaisseau à travers un étroit canal de rochers. Là, nous fûmes arrêtés, avec la poupe en avant, sur une couche de rochers submergés, et tous les lascars se précipitèrent, pour y chercher un refuge, sur les agrès et les mâts. Les lamentations et les cris étaient si bruyants, que la désolante clameur étouffait le bruit du vent et des vagues. Tout le monde croyait le vaisseau englouti, et ceux qui se trouvaient sur le pont étaient si effarés, que les vagues les emportèrent avant même qu'ils eussent compris le réel danger de notre situation. Bientôt rien ne resta plus visible aux regards que l'écume blanche qui bouillonnait autour du vaisseau. Non seulement nous ignorions dans quelle partie de la mer le malheur nous atteignait, mais encore ce qu'il fallait faire pour le combattre. Je grimpai dans les agrès, que les lascars, ainsi que plusieurs officiers, avaient pris pour refuge ; ne pouvant trouver de place, je passai sur la grande vergue, qui était également chargée de monde. Le mât d'artimon tomba dans la mer, entraînant avec lui une foule d'hommes ; pas un ne reparut plus sur la surface de l'eau. Un bruit de tonnerre nous annonça que les ponts emportés laissaient la mer envahir le navire. Vers le point du jour, le vaisseau gronda sourdement et s'inclina sur le côté gauche : le mouvement eut tant de violence et de rapidité, qu'un second mât, chargé d'Européens, fut précipité dans l'eau. Le bosseman ne m'avait pas quitté, et nous nous encouragions mutuellement à supporter notre extrême fatigue. L'ardente activité que j'apportais dans l'examen de notre entourage me fit voir que le mât de hune allait se briser. Nous nous traînâmes sur la grande vergue ; elle était presque abandonnée, car les cordes qui la supportaient avaient été enlevées, et, en se détachant, la grande voile avait jeté à la mer ceux qui étaient sur la vergue. J'aperçus alors le vieux capitaine, que son fils avait traîné sur le rocher ; ils y

étaient collés tous deux comme des homards endormis. Quand le jour parut, je cherchai mes compagnons d'infortune, et je comptai six êtres vivants ! Nous étions épuisés, sans espérance. Dieu nous envoya vos bateaux. Mais, en regardant autour de nous, je perdis l'espoir donné par votre apparition, car il était presque impossible de franchir, pour arriver jusqu'à nous, la ceinture de rochers et le banc de sable qui nous enfermaient. Outre cette crainte d'insuccès désespérante, nous savions que vous êtes des corsaires français, et peut-être l'espoir du pillage vous attirait-il près de nous !

Ici le dur visage du contremaître eut une expression de reconnaissance profonde, ses petits yeux brillèrent, et il reprit en nous jetant un regard humide :

— J'ai vu de braves et bons bateliers sortir dans leurs bateaux de sauvetage des rives de notre côte pendant la tourmente, mais on n'a jamais vu arracher d'un pareil gouffre quatre hommes inconnus en risquant l'existence de braves marins ! Les houles qui tournaient autour de nous jetaient en l'air des corps humains, des boîtes de thé, des tonneaux, des ballots de soieries, du coton, des voiles de vaisseau, des bateaux de réserve, des hamacs, des avirons, et tout cela pêle-mêle, en désordre, en confusion. Dans le groupe informe, tantôt séparé, tantôt réuni, j'aperçus une vieille nourrice noire qui tenait dans ses bras un enfant blanc ; elle paraissait, par ses mouvements, vouloir le porter à bord, près de nous, et son corps, ballotté par la mer, courait autour des rochers. Un homme cramponné à la vergue, près de moi, suivait d'un œil fasciné toutes les allées et venues de la vieille femme ; puis tout à coup il se précipita dans la mer, la tête la première, en criant :

« – Oui, oui, vieux diable, oui, je te suis, je te suis !

« – Ne regardez pas la mer, me cria le vieux capitaine, cette vue vous donnera le vertige et vous tomberez. »

Un poisson n'aurait pu flotter dans cet horrible gouffre, et cependant le capitaine américain approcha assez près de nous pour jeter sur notre bord une ligne de plomb. Malheureusement, le premier homme qui tenta de la saisir fut emporté par les vagues. La ligne fut jetée une seconde fois, et le jeune créole, qui était aussi agile qu'un singe, réussit à la prendre. J'y attachai le bout d'une corde que le capitaine tira à bord. Nous descendîmes donc un à un, et nous gagnâmes les bateaux. Que Dieu soit béni pour nous avoir accordé la grâce de rencontrer des compatriotes sur votre bord, et je dois ajouter que, malgré son origine américaine, je n'ai jamais vu un navire aussi bon, et des marins aussi secourables et aussi dévoués à leurs frères malheureux…

q

Chapitre 109

Aussitôt que le calme du temps nous eut permis de lever l'ancre, nous dirigeâmes notre course vers le nord-est, afin d'atteindre trois petites îles situées à la hauteur des côtes de Bornéo, et près desquelles nous nous étions déjà arrêtés une fois.

J'avais donné à de Ruyter un récit circonstancié de tout ce que j'avais vu, entendu ou fait, et son émotion me serra le cœur lorsqu'il eut appris la mort du pauvre Louis.

— Comment ferons-nous sans son aide ? me dit de Ruyter : depuis longtemps il avait le contrôle de nos affaires d'argent, et c'était un admirable arithméticien ; il nous sera fort difficile de trouver un homme assez honnête pour tenir honorablement la place qu'il occupait près de nous. Il y a du danger dans le maniement de l'argent et dans la connaissance du calcul ; cette connaissance donne une trop grande facilité pour soustraire aux autres dans son propre intérêt. Elle rend l'âme sordide, et vous savez que la rapacité des banquiers et des munitionnaires est si bien connue, qu'elle est proverbiale. En conséquence, comme il nous serait impossible de trouver un homme digne de remplacer le pauvre Louis, nous partagerons entre nous les charges de cet emploi.

Après avoir attentivement écouté le récit de mon aventure avec les Javanais, de Ruyter s'écria :

— Vous êtes allé à une chasse d'oies sauvages ou de sangliers, excité à le faire, je suppose, par sa dangereuse absurdité. Il est vrai que vous êtes sorti du piège avec une admirable sagacité ; mais quel autre homme que vous, Trelawnay, se serait rendu coupable d'une si grande folie ? Vous êtes plus téméraire et plus inconsidéré que notre ami malais, le héros de Sambas.

— À propos de lui, de Ruyter, dites-moi si votre alliance avec cette rapace tribu des Malais n'est pas un acte de folie chevaleresque aussi coupable que mon expédition à Java ?

De Ruyter me regarda en riant, frotta joyeusement ses mains l'une contre l'autre, et me répondit d'un ton de visible contentement :

— Non, mon garçon, non ; harasser, humilier et détruire les ennemis du drapeau que je sers est un devoir ; je confesse que je ne m'engagerais pas volontiers dans des entreprises inutiles, mais je déteste, j'abhorre la compagnie marchande anglaise, et, du reste, toutes les compagnies, parce qu'elles sont liées ensemble par des vues étroites et des liens intéressés. La vengeance, ou plutôt la rétribution, est pour moi comme le diamant sans pareil que possède le sultan de Bornéo, comme le soleil sans prix. Un ministre poète de votre nation a dit ceci :

« La vengeance est le courage de rappeler les dettes de notre honneur. »

Et vous savez, mon garçon, qu'il faut que mes dettes d'honneur soient scrupuleusement payées. Je crois, en vérité, que pour chaque dollar qu'ils m'ont enlevé autrefois, les Anglais ont perdu des milliers de dollars.

Depuis longtemps la Compagnie essaie de s'établir sur ce côté de Bornéo, mais le manque de port et les obstacles opposés par les braves Malais continuent à frustrer toutes leurs espérances. Enfin la Compagnie fixa ses yeux avides sur la ville de Sambas, qui a une rivière, un bon ancrage assez rapproché et défendu par un fort ; en outre, sa situation est des plus favorables au commerce et à l'agriculture. Aussi perfides dans leurs desseins qu'atroces dans leurs actions, ils dirent que le but de l'entreprise était celui de détruire cette colonie de pirates, et la cause réelle qui guidait leur attaque était la conquête de l'île. Le grab avait pris une position excellente et le Malais s'était engagé pour son peuple à me donner la direction de toutes les tribus. En conséquence, j'ordonnai au chef de faire embarquer ses gens dans leurs proas de guerre, et accompagnés par une forte partie

d'hommes dans mes bateaux, nous avançâmes le long de la côte jusqu'à notre arrivée au cap Tangang. Je débarquai là et j'y laissai les bateaux.

Nous traversâmes la contrée à pied ; les grands canons et d'autres articles lourds avaient été envoyés à la ville dans les proas. Après avoir passé une longue et triste journée à traverser des forêts, des montagnes gigantesques et escarpées, des plaines sans chemin, des rivières, des torrents et des marais, nous arrivâmes aux bords de la rivière de Sambas. D'un côté s'étendait un marais immense, de l'autre un jungle inextricable. Mais, guidé par les natifs, je vis bientôt devant moi la ville de Sambas, la ville dont la possession était ambitionnée par les Anglais. Les habitants étaient pêle-mêle dans de misérables huttes bâties en cannes et protégées par une masse informe de boue et de bois, à laquelle on donnait le nom de fort. Çà et là se trouvaient des habitations qui ressemblaient à des corbeilles soutenues par des béquilles, et, selon toute apparence, les propriétaires de ces masures étaient prêts à fuir vers la ville quand leurs affaires ou la nécessité les y obligeraient. J'avais remarqué, chemin faisant, une grande et magnifique baie entourée d'îles à l'est de la ville malaise, et je compris de suite que les assaillants mettraient là leurs vaisseaux en ancrage pour faire débarquer leurs troupes. Je trouvai les natifs occupés à déménager leurs meubles et leurs bateaux de guerre pour les conduire dans les places fortes, plus disposés à éviter l'invasion qu'à la soutenir. À ma prière, le chef malais se rendit dans les jungles, dans les marais, monta aux cavernes des montagnes pour haranguer les chefs aux barbes grises de case retirée, et pour les rallier à nous.

Aux noms de bataille et de butin, les guerriers qui s'étaient cachés sortaient de leurs retraites comme des troupes de chacals. L'âme entreprenante du chef enthousiasma tous les cœurs et se répandit comme un feu incendiaire des jungles à la plaine, de la plaine aux montagnes.

La haine des Malais pour les Européens et le désir de s'égaler mutuellement en force et en courage, multiplièrent le nombre des natifs et les réunirent dans un seul corps. Le second jour de mon arrivée, je mis la forteresse en état de défense, et je donnai l'ordre d'enfoncer des arbres dans le lit de la rivière afin d'en fermer le passage. Vers le milieu de cette même journée, j'entendis le sauvage cri de guerre des nobles barbares. Ils se précipitaient au bas de la montagne comme un déluge, et je fus bien heureux d'avoir pris possession de la forteresse de boue pendant le premier accès de leur fièvre inflammatoire. Les gestes violents des Malais, leurs cris perçants, le bruit de leurs armes à feu, celui de leurs trompettes de conque qui se répétaient de rocher en rocher, auraient pu faire croire qu'ils étaient devenus fous. Mon ami le chef vint bientôt me rejoindre, accompagné par les plus puissants chefs des diverses tribus. Il me présenta à ces chefs, et, après un festin abondant sans être splendide, nous nous occupâmes des choses importantes. Le chef, qui était un grand orateur, fit une longue harangue, et dans cette harangue il exalta mes services et finit par me proposer, au nom du peuple, le commandement de l'armée. Je l'acceptai, et mon premier acte d'autorité fut de diviser les tribus, de leur fixer à chacune une retraite sûre où elle devait se tenir cachée jusqu'au débarquement de l'ennemi. Je dis à un de mes corps de bataillon qu'il devrait apparaître à une certaine distance de la baie, quand une troupe de Malais cachée dans les jungles s'avancerait sur l'ennemi.

Quand tout fut préparé pour la défense, nous attendîmes l'arrivée de la flotte de Bombay. Nous avions placé des vigies tout le long de la côte, et des proas qui naviguaient très vite avaient été envoyés dans la largue. L'attente fut longue, et nous désespérions déjà du bonheur d'assouvir notre vengeance quand nous les aperçûmes.

Le sol de l'Inde a été rougi du sang de ses enfants, et ses sultans, ses princes et ses guerriers ont été exterminés. Je donnerais ma vie pour voir l'Océan de l'est rougi par le sang, comme l'était la mesquine rivière de Sambas le jour où nous nous précipitâmes avec violence à travers les rangs des chrétiens, le jour où les féroces et indomptables Malais repoussèrent les renégats sepays et les jetèrent avec une incroyable fureur dans les sombres eaux de la rivière. Il n'y eut pas de quartier et surtout fort peu de butin. Nous poursuivîmes les fugitifs, et la plupart furent tués au moment de regagner leurs vaisseaux. Quelques bateaux étaient encore occupés à débarquer des munitions, des armes et des troupes, qui s'échappèrent. Mais le nombre des morts fut bien supérieur à celui des vivants.

— Mais, arrêtons-nous, mon garçon, j'entends notre chef malais qui approche du vaisseau. Montez avec moi sur le pont, je lui dois un bon accueil.

Le chef et sa suite étaient montés sur notre bord. Le chef se précipita vers de Ruyter, se mit à genoux devant lui et embrassa ses mains ; ensuite il se releva et fit un discours dont il n'avait point étudié les paroles à l'école de Démosthènes ; mais ce discours avait une telle énergie dans les expressions, qu'il montrait que l'éloquence passionnée et simple peut aussi bien toucher le

cœur de l'homme que le langage complaisant et subtil du philosophe grec.

Le chef renouvelait à de Ruyter ses remerciements et ceux de son peuple, qui le conjurait de rester à Sambas et d'être leur prince.

— Nous vous bâtirons une maison sur la montagne d'or et aux pieds de laquelle coule une rivière de diamants. (Cette offre n'était point illusoire, car une grande quantité d'or et de très beaux diamants sont trouvés dans la rivière.) Nous vous donnerons tous nos biens et vous serez notre père. Un seul petit bienfait sera notre récompense, et ce bienfait est celui d'employer votre influence sur les grands guerriers de votre nation pour les entraîner à la petite île des grands vaisseaux (l'Angleterre) ; là, vous brûlerez les bâtiments, vous détruirez l'île et vous noierez tout le peuple. Ton fils, continua le chef en me désignant, restera avec nous pendant toute la durée de ton absence. Chaque vieillard sera son père, et par lui ta voix sera écoutée et comprise ; n'est-il pas ton sang !

Pendant que le chef faisait ces offres, on préparait un festin auquel il prit part, et à la fin du repas il dit à de Ruyter que toutes sortes de provisions lui seraient envoyées le lendemain.

— Tu aimes mon peuple, dit le Malais en sortant de table, car tu as fait pour lui plus que leurs pères et leurs mères ; s'ils lui ont donné la vie, plus généreux encore, tu leur as donné la liberté. Mon peuple est pauvre, il aime les cadeaux ; mais je lui ai défendu d'accepter les présents de tes serviteurs (en disant ces mots, le chef regarda ses hommes d'un air terrible), et je tuerai celui qui

enfreindra ma défense, fût-il né dans les mêmes entrailles que moi, eût-il été nourri au même sein !

Le chef baisa encore une fois les mains de de Ruyter et regagna son proa, qui prit le chemin du rivage.

q

Chapitre 110

Fatigué d'être renfermé sur le schooner, et désirant voir mes anciens amis du grab, je me rendis sur son bord accompagné de Zéla et de de Ruyter. La nuit entière se passa sous la banne à rire, à souper, à causer, tandis que l'équipage, joyeux et un peu ivre, – j'avais donné aux hommes un petit baril d'arack rapporté de Java, – dansait sur le pont.

Je trouvai Van Scolpvelt tel que je l'avais quitté, et mon premier regard le découvrit à travers l'abat-jour de son dispensaire, qui ressemblait tout à fait à un pigeonnier. Près des fentes et des crevasses, se trouvaient plusieurs longs centipèdes, qui se traînaient çà et là, et tous les escarbots du vaisseau y cherchaient un refuge. Ce voisinage était peu redouté de Van ; seulement, il n'aimait pas que ces noirs visiteurs entrassent dans sa bouche pendant qu'il dormait, ce qui arrive souvent lorsque ces insectes manquent d'eau. À part cette partie respectée de son individu, Van les laissait courir sur ses vêtements, et il lui était parfaitement égal de les voir tomber dans sa soupe ou dans son thé ; peut-être même prenait-il, à regarder les escarbots brûlés par le liquide, le plaisir que trouvait Domitien à voir l'agonie des

mouches qu'il jetait dans les toiles d'araignée. Van était donc assis, fumant son meerchaum, et il retirait par sa patte velue, hors de sa tasse de thé, un magnifique escarbot. Le thé était tiède, et la petite bête n'avait été que rafraîchie par son plongeon dans la tasse. Frappé par la vue de la force extraordinaire de l'escarbot, ou dans l'unique désir de tuer le temps, le docteur le perça scientifiquement avec une aiguille, puis il examina sa victime avec un microscope. Quand la curiosité de Van fut entièrement satisfaite, il jeta l'insecte et but son thé à petits coups. Les penchants anatomiques du docteur étant réveillés, il songea à les satisfaire, et je le vis, les yeux fixés sur la poutre, se lever sans bruit et fixer du bout des doigts la tête d'un centipède contre le bois. La pression de la main de Van empêcha le reptile de se servir de son venin ; mais son corps se tordit, ses cent pattes frissonnèrent, et Van le prit et le plaça dans une bouteille qui en renfermait déjà une douzaine.

De Ruyter appela le docteur. À la voix de son commandant, l'illustre chirurgien alluma sa pipe, revêtit sa jaquette et se précipita sur le pont. Van me tendit sa sale nageoire ; et, malgré le venin qui la souillait encore, je la serrai avec force.

— Et vos malades, capitaine ?

Le récit de nos misères fut dévoré par Van ; il était insatiable et voulait à chaque instant de nouveaux détails, de nouvelles explications. La mort du pauvre Louis l'affligea cependant beaucoup ; mais cette affliction fut diminuée par le souvenir de l'incrédulité du bon munitionnaire relativement à la science médicale.

— Ne m'a-t-il pas appelé pendant sa maladie, capitaine ? n'a-t-il point déploré mon absence ?

— Non, docteur.

— Non, répéta Van indigné, non !... Alors il est mort puni par le ciel, il est mort en infidèle profane ; moi seul aurais pu le sauver.

Quand j'eus raconté à Van la perte que j'avais faite d'un Arabe mort empoisonné par la drogue des Javanais, il me demanda s'il n'avait point eu d'autre mal que celui-là.

— Il avait été légèrement blessé.

— Quelle était l'apparence de la blessure ?

— Elle était rouge et très irritée.

— Ah ! s'écria le docteur, c'était une plaie phagedoenie, ou une inflammation erysipelateuse ; sans doute le chylopeotic viscera était dérangé. Qu'avez-vous appliqué sur la blessure ?

— J'ai dit à l'homme de boire de l'eau de congée avec du citron dedans, et de laver sa jambe avec de l'eau-de-vie ; mais il a lavé son gosier avec la liqueur, et la plaie avec de l'eau de congée.

— Vraiment ! alors le brave vous montrait qu'il était plus instruit que votre ordonnance ; ce gaillard méritait de vivre et vous de mourir.

Van maudit avec véhémence le médecin qui avait déserté son poste pendant la bataille ; il enviait ce poste de toutes les forces de son âme. Ensuite Van demanda à examiner ma blessure.

— Selon l'apparence, me dit-il, tous les chirurgiens croiraient que quelques morceaux de vos vêtements sont entrés avec la balle, et qu'ils empêchent la plaie de se cicatriser ; mais une

longue suite d'expériences m'ont prouvé que, dans une blessure causée par une balle, il importe fort peu qu'elle entraîne avec elle un fragment d'étoffe ; ce fragment sera masseux, à moins que la balle ne soit presque consumée, et alors la blessure qu'elle cause n'est point profonde.

Van conclut son discours en me disant qu'il voyait des symptômes de jaunisse dans mes yeux et sur ma peau.

Le vieux contremaître, qui se tenait à côté de moi la bouche béante d'étonnement, car il ne comprenait rien à ce langage embrouillé et scientifique, s'écria tout à coup :

— Je voudrais savoir quel vaisseau il met à l'eau maintenant. Je suis depuis trente ans dans la marine, et cependant je n'ai jamais entendu parler du Hajademee et du Chylapostic ! Je suppose que ce sont des vaisseaux hollandais. J'ai entendu parler de la corvette de guerre la Cockatrice.

— Que marmotte ce vieux chien-là ? dit Van en se retournant. Il est pourri par le scorbut, regardez.

Et Van appuya son pouce sur le bras rouge du vieux marin. Après avoir pressé les chairs, le docteur ôta sa griffe et me montra la place.

— Regardez, reprit-il, l'empreinte de mon doigt y reste, les muscles affaissés ont perdu leur force.

Le contremaître ne fit nulle attention aux remarques du docteur, car il nous dit en riant :

— Collapse… Ah ! il veut parler du Colasse, de 74 canons. Quant à la Ticity et à l'Ansudation, je suppose que ce sont encore

des vaisseaux hollandais.

Van me quitta en me promettant de visiter le lendemain matin les malades du schooner.

q

Chapitre 111

Les traits sévères du vieux rais se radoucirent quand il me vit, et Zéla, qui lui était toujours reconnaissante des bontés qu'il avait eues pour elle, lui baisa la main et s'assit à côté de lui. Ils parlèrent longuement de leur patrie et de leur tribu, car sur ce sujet le bon vieillard était inépuisable d'éloges et de citations. Zéla parlait avec enthousiasme des beautés de la ville de Zedana, de ses sombres et vertes montagnes, de ses eaux limpides, des brises si fraîches envoyées par le golfe Persique, puis encore des îles bleues de Sohar, dont son père avait été le cheik.

Le rais admettait tout cela ; mais il protestait avec chaleur contre la comparaison entre le pays de Zéla et les richesses de Kalat ou les splendeurs de Rasolhad ; à ces merveilleuses descriptions il ajoutait celle du sommet des montagnes de Tar, qui touchent au ciel, du désert où il avait passé sa jeunesse, et qui est plus grand que la mer. Malheureusement, toute possibilité de ressemblance finissait là, car il n'y avait pas une goutte d'eau dans cette vaste circonférence. Cependant il essayait de persuader à Zéla que ce désert aride était un paradis terrestre, qu'on y vivait tranquille en patriarche, se nourrissant, il est vrai, de ce qu'on pouvait prendre aux caravanes ou à tous ceux qui traver-

saient cet océan de sable inhospitalier ; mais enfin on y était libre et heureux. En répondant aux questions de Zéla, le rais se trouvait dans l'obligation d'avouer les horribles tourments que lui avait fait souffrir la soif, et que ce n'était qu'en suivant la découverte des corps desséchés des voyageurs qu'ils parvenaient à suivre les caravanes.

Ces rencontres les récompensaient amplement de leur courage et de leur patience.

— Dieu seul connaît les besoins réels de ses enfants, ajouta le vieillard.

Et pendant qu'il reprenait le récit des horribles assassinats commis dans le désert, je jetai sur sa tête un seau d'eau et j'emmenai Zéla sur le schooner.

Quelques minutes après, nous fûmes entourés par les bateaux du pays, chargés de poissons, de fruits et de légumes en si grande quantité, que cet approvisionnement eût suffi pour remplir les magasins d'une frégate.

Les quatre personnes sauvées du naufrage furent transportées sur le grab, et de Ruyter leur promit de profiter de la première occasion amenée par le hasard pour les envoyer dans les colonies anglaises. Peu de temps après, le capitaine et son fils furent dirigés vers l'Angleterre ; nous avions mis dans leur malle une bourse pleine d'or, car ils avaient tout perdu au naufrage du navire. Le vieux capitaine mourut au cap de Bonne-Espérance ou à l'île Sainte-Hélène, et nous n'entendîmes jamais reparler de son fils. Le contremaître trouva une place dans un vaisseau de commerce du pays qui naviguait le long des côtes, et le bosseman resta avec lui.

Avant de mettre à la voile, nous examinâmes le schooner, afin de nous assurer si, en se heurtant contre le banc de sable, il n'avait pas souffert. Quelques morceaux de cuivre s'étaient détachés, et rien de plus.

Le grab fut métamorphosé en vaisseau arabe avec une poupe élevée et un gaillard d'avant couvert en grosse toile peinte. Le schooner reprit sa coupe américaine, et fut peint avec de grandes raies d'un jaune brillant.

Suivi du chef malais, de Ruyter fit plusieurs excursions dans l'intérieur de l'île, car il désirait examiner un pays qui à cette époque était tout à fait inconnu aux Américains. Nous visitâmes, Zéla et moi, nos anciennes retraites, et, après avoir dessiné le plan d'un bungalow, je traçai un jardin en calculant combien il me faudrait de temps et de travail pour que le terrain produisît du blé, du riz, du vin. Pendant que mon imagination bâtissait une retraite pour l'amour, j'aidai matériellement Zéla à bâtir une hutte, dont la construction consistait en quatre bambous perpendiculaires couverts de feuilles de palmier. Avec une adresse culinaire incomparable, Zéla fit cuire du poisson, et la baguette de ma carabine nous tint lieu de broche. Tout fier de ma nouvelle dignité de chef de famille, et franc tenancier d'un terrain sans bornes, j'arpentais fièrement mon domaine en disant :

— Chère Zéla, que nous serions heureux ici, mille fois plus heureux que dans ce schooner, qui ressemble à un cercueil, et où nous sommes serrés et ballottés comme des dattes mises en caisse et portées sur le dos d'un dromadaire boiteux !… Que nous serions heureux !…

Ici je fus interrompu par un bruit de pas, et, ne voyant rien paraître, je commençai à croire à la résurrection de mon vieil ami l'orang-outang, qui sans nul doute reparaissait dans le monde pour venir me disputer la possession de ses biens, car nous avions bâti notre hutte sur les ruines de son ancienne demeure. Mais à la place du sauvage vieillard apparut dans le feuillage la belle figure de de Ruyter. Pour la seconde fois les rires moqueurs de mon ami dérangeaient mes plans imaginaires d'une vie rurale.

— Allons, mon garçon, le Malais m'a fait prévenir qu'une voile étrangère était dans le largue vers le sud ; venez, il est temps de vous remettre sur le dos du dromadaire boiteux… Le grab n'est pas tout à fait en état de se mettre en mer ; allez à la recherche de l'étranger et amenez-le ici.

Dix minutes après, j'étais à bord, j'avais levé l'ancre, et, favorisés par une excellente brise, nous fîmes une course qui nous plaça en vue de l'étranger avant le coucher du soleil. Il naviguait remarquablement bien ; nous le perdîmes de vue pendant la nuit, mais il reparut le matin, et, après une chasse de neuf heures, il tomba en notre pouvoir. Ce vaisseau marchand, venu de Bombay et destiné à Canton, était un magnifique brigantin bâti en bois de teck de Malabar par les parsis de Bombay, et frété de laine, de coton, d'opium, de fusils, de perles d'Arabie, de nageoires de requin, d'huile des îles Laccadives et de quatre ou cinq sacs de roupies.

Cette précieuse prise nous indemnisa amplement de nos fatigues, et aussitôt une satisfaction universelle illumina les figures brunies de mon sombre équipage.

Tout fier de ma capture, je fis diriger le schooner vers notre ancrage. Deux jours après mon retour au rivage, de Ruyter envoya son ami le Malais à Pontiana, riche et puissante province de l'Ouest fondée depuis peu de temps par un prince arabe. La ville capitale est située sur les bords d'une rivière navigable, et elle possédait une factorerie hollandaise avec laquelle notre Malais faisait des affaires considérables. Il y était allé afin de trouver un agent et de disposer de la cargaison de Bombay, car nous n'avions pas assez d'hommes pour envoyer la prise à une distance plus éloignée.

Le capitaine du brigantin, qui avait un intérêt dans le vaisseau, l'aimait tellement, qu'il nous proposa de le racheter.

Je profitai avec joie des jours de repos que m'accordait cette affaire pour continuer avec Zéla mes plans de bonheur futur et nos charmantes promenades dans notre nouvelle propriété.

q

Chapitre 112

Les dispositions nécessaires à la vente de notre prise demandaient un temps si considérable, que de Ruyter profita de ce délai pour utiliser son loisir ; il partit avec le grab, afin de glaner quelques bonnes rencontres sur les mers de Chine, me laissant dans l'île pour y surveiller nos vaisseaux. Je confiai au premier contremaître la garde de notre prise, dont l'équipage fut installé dans les petites huttes que les Malais avaient construites pour nos malades. Le second contremaître et une bande d'hommes

s'occupèrent à saler la chair des sangliers, des buffles, des daims et des canards donnés par l'ami de de Ruyter, et moi à faire une immense provision de riz et de maïs.

Le peu de loisir accordé par mes nombreuses occupations était employé à des travaux champêtres, et je poursuivais la continuation de ces travaux avec tout le zèle que donnent la nouveauté et l'ardeur d'un homme qui vient de s'établir dans une colonie nouvelle. La petite rivière où je m'étais baigné avec Zéla quelques heures avant notre rencontre avec le Jungle-Admée était mon arsenal naval. Nous y passions des journées entières dans le plus complet isolement, car cette partie de la rivière était séparée de l'île par un mur de jungles. De la hauteur des rochers, nos regards plongeaient sur le schooner en rade avec sa prise, et, à l'aide d'un drapeau, nous pouvions correspondre avec l'équipage. Au coucher du soleil, nous rentrions à bord, autant pour amuser nos hôtes que pour me trouver à mon poste pendant la nuit.

Un soir, nous nous trouvâmes en si grande disposition de nous amuser, que le pont fut bientôt couvert par une grande quantité de coupes de punch, d'arack, d'eau-de-vie, de gin, de vin de Bordeaux : charmantes liqueurs qui empêchent le cœur de s'ossifier, et qui ferment les crevasses faites à notre corps par la brûlante chaleur du soleil. Les Indiens disent que la sève du mimosa est un antidote contre le chagrin. C'est vrai, et nous en avions une preuve dans notre commandant captif. Au commencement de la soirée, le pauvre homme avait pleuré sur la perte de son bien-aimé vaisseau, en me disant que, s'il avait plu à la Providence de lui enlever sa femme et ses six enfants, il aurait pu se soumettre à cet affligeant décret ; mais que sur son navire il avait mis tout son cœur, toutes ses habitudes, toutes ses espérances, et

qu'il lui serait impossible d'en supporter la perte avec résignation.

Quand le magique talisman de l'esprit-de-vin eut touché l'âme du capitaine, la tristesse s'enfuit, il parla, il chanta, me serra les mains en m'appelant son meilleur ami. Notre orgie fut interrompue tout à coup par la voix du vieux contremaître, qui annonçait l'arrivée d'un ami.

Un grand proa à la marche rapide rasait les flots, et lorsqu'il fut côte à côte avec nous, le chef malais apparut sur le schooner.

Pendant que je faisais des merveilles d'attention pour comprendre le chef, en dépit des chants furibonds du capitaine, qui hurlait comme un bosseman : Rule Britannia ! un petit homme à l'air effaré grimpa sur le pont, et, poussé par le chef, vint reculer jusqu'à moi. Je me levai pour recevoir l'étranger, mais il me fut impossible de garder mon sérieux en face de la gravité stupéfaite de sa figure plate et carrée, en face de son gros ventre, qui ressemblait à une voile de perroquet gonflée par le vent.

Les proportions des membres de cet homme étaient si courtes, qu'elles en paraissaient absurdes, ou, selon le quartier-maître, on pouvait croire que le vieux bâtiment naviguait sous des mâts de ressource.

Il s'avança vers moi d'un pas mesuré et me dit avec une gravité de plomb :

— Monsieur, je suis Barthélemy-Zacharie Jans, agent de la compagnie hollandaise établie à Pontiana, et, de plus, agent particulier de Van Olans Swamerdam. Ayant appris que vous dési-

riez vendre une prise faite dans ces parages, je suis venu vous faire des offres d'achat.

Comme si le capitaine avait compris le sujet de notre conversation, il laissa brusquement l'air qu'il chantait pour psalmodier d'un ton plaintif la mélancolique complainte de Pauvre Tom Bowling.

Notre facteur hollandais s'assit sur les écoutilles, et, après avoir nettoyé ses ivoires avec un verre de skédam (dont la dimension eût surpris même le pauvre Louis), il jura n'avoir jamais rencontré de liqueur aussi exquise, assurant en même temps que l'addition d'un morceau de biscuit lui permettrait d'en prendre un second verre.

J'ordonnai au quartier-maître d'avoir soin de notre hôte, en l'engageant à aller éveiller le mousse pour lui servir d'aide dans les détails de cette importante fonction ; le vieux marin obéit en marmottant entre ses dents :

— Je n'ai jamais vu un aussi drôle de navire, il est tout magasinage. Le Téméraire, qui avait trois ponts, ne possédait pas, pour mettre son pain, autant de place que cet homme. Il demande un biscuit ! un biscuit ! mais il lui faudrait un sac de biscuits, et encore flotteraient-ils dans sa panse comme des petits pois dans la chaudière d'un vaisseau. Allons, garçon ! allons, réveillez-vous, et apportez sur le pont tout ce que vous trouverez dans le garde-manger.

Je vis bientôt apparaître un morceau de porc froid, un énorme canard et la moitié d'un fromage de Hollande. L'agent attaqua les viandes avec une taciturnité immobile, et, quand il eut vidé les

plats et une grande bouteille de grès remplie de gin, il me dit, toujours d'un air grave :

— Il est déjà tard, capitaine, et je crois qu'il est fort dangereux de causer d'affaires après souper ; ainsi donc, comme la nuit est chaude et que je suis fatigué, je vais me reposer ici.

En achevant ces mots, le facteur se coucha, non sans de grandes difficultés, sur la grande voile qui était par terre, se couvrit d'un drapeau, et dit au garçon de lui remplir sa pipe. Bientôt après il fuma et ronfla de tout son cœur, et nos ivrognes suivirent son exemple.

Vers le matin, Barthélemy-Zacharie Jans remplaça la perte de sa chaleur matérielle avec du porc salé et du gin, puis il m'accompagna sur le vaisseau étranger.

Je découvris bientôt que j'avais affaire à un marchand froid, calculateur et fort rusé. Cette conviction me mit en colère, car, malgré mon ignorance des affaires, je comprenais parfaitement les cas dans lesquels je pouvais être dupe. Outre les traits caractéristiques de son pays, qui sont la ruse, la finesse et la patience, mon homme avait la sordide avarice d'un Écossais. Quand, avec la franchise d'un marin, le capitaine de Bombay vint exposer sa position à l'agent en lui demandant le rachat du corps du vaisseau, ce mercantile personnage se montra plus indifférent aux souffrances humaines qu'un Hollandais doublé d'un Écossais ou que le diable lui-même. Il regarda le capitaine banqueroutier avec une apathie vide, insensible et sèche, apathie dont j'ai revu l'inerte expression sur la figure d'un propriétaire irlandais qui écoutait d'un air calme les réclamations de ses pauvres tenanciers affamés et sales. Sans répondre un seul mot à la demande

du pauvre capitaine, le facteur examina les papiers de la prise, ses factures et les listes de la cargaison.

— Vous ne serez pas oublié à la vente, dis-je au prisonnier désespéré.

— Je proteste contre des stipulations ! s'écria le facteur ; mais, si le capitaine donne un bon prix, ou bien encore s'il offre d'excellentes sécurités, sa proposition sera accueillie ; c'est-à-dire toutefois si la Compagnie devient acquéreur, et si Van Olans Swamerdam y donne son consentement.

J'étais fort jeune à cette époque, et ne sachant pas que de pareils caractères sont excessivement communs, je refusai net d'entrer en marché avec cette brute féroce ; j'allais même lui donner une raclée et le faire jeter à la mer, lorsque, fort heureusement pour lui, on me conseilla de ne pas me laisser emporter par la fureur, et le facteur fut chassé du schooner au milieu des huées de tout l'équipage.

q

Chapitre 113

De Ruyter vint bientôt nous retrouver, tenant en touage un petit schooner dont il avait fait la conquête sans avoir à déplorer aucune perte d'hommes. Nous levâmes l'ancre pour aller la jeter sans retard dans le port de Batavia. Ayant à vendre non seulement nos deux prises, mais encore une foule d'objets qu'il avait mis en dépôt dans une maison de la ville, de Ruyter prit un logement à Batavia, et nous nous y installâmes. Les vaisseaux, ample-

ment pourvus de provisions, étaient, en outre, dans un ordre parfait. En conséquence, j'avais la libre disposition de mon temps, et j'en usai en faisant parcourir à Zéla la partie montagneuse de la riche et populeuse île des Javanais. Les productions du territoire de l'île, telles que bois de charpente, grains, légumes et fruits, sont d'une qualité fort supérieure à toutes celles que j'avais vues dans l'Inde, en faisant une exception toutefois en faveur des produits de Bornéo.

Le général Jansens, vieil ami de de Ruyter et gouverneur de l'île, fut très poli pour moi, et je passai plusieurs jours à sa maison de campagne.

Il y a ou il y a eu en Europe une sorte de fanatisme pour les jeunes filles aux cheveux dorés ; à Java, ce fanatisme est consacré aux femmes dont la peau a cette teinte jaune.

Dans la maison du marchand habitée par de Ruyter vivait une veuve très riche, née dans la capitale de Jug, ville encore gouvernée par des princes natifs.

Cette dame au teint jaune était si belle aux yeux des jeunes gens de Batavia, qu'ils consacraient la plus grande partie du jour à passer devant sa porte, dans l'espérance d'attirer l'attention de cette merveille, dont voici le portrait :

Elle avait à peu près quatre pieds de hauteur, et sa peau était d'un jaune si brillant, que les rayons du soleil pouvaient s'y refléter comme sur un dôme. Les petits yeux noirs de la dame, assez vifs d'expression, disparaissaient enfouis sous ses joues aussi rondes qu'une orange, et auxquelles un petit nez en bec d'oiseau et des lèvres africaines donnaient un ensemble des plus bizarres. Quant aux cheveux, ils étaient si courts, si épars sur cette petite

tête, qu'en les rassemblant tous, il eût encore été très difficile de réunir la quantité qui est nécessaire pour ombrager les lèvres d'un homme.

Cependant, l'affreuse caricature que je viens de dépeindre était l'idéal de la beauté chère aux Javanais, et de tous les coins les plus reculés de l'île, on venait en foule briguer ses faveurs et lui rendre les hommages d'une adoration enthousiaste.

Dans cette heureuse partie du monde, les femmes jouissent du privilège inestimable qu'accorde le divorce, et l'incomparable veuve usait tant de ce privilège, qu'elle en abusait. À peine âgée de vingt-quatre ans, la belle dame s'était mariée dix fois ; un de ses époux était mort, deux avaient été tués on ne sait comment, six s'étaient mal conduits envers elle, et enfin le dernier avait disparu.

Les Javanais sont une race extraordinairement petite ; les hommes dépassent rarement cinq pieds, et les femmes quatre et demi. De Ruyter et moi, qui avions l'un et l'autre six pieds de hauteur, des muscles d'acier et une force proportionnée à notre stature, nous semblions des géants au milieu de ce petit peuple. Notre extérieur herculéen fit une grande impression sur la sensibilité de la veuve, qui, en notre honneur, traita avec mépris les nains de l'île, qu'elle appelait des fragments d'homme. Après un scrupuleux examen, après une mûre délibération, après une étude approfondie de la figure, de l'air et des manières de de Ruyter, la veuve, qui s'était sentie entraînée vers lui au premier coup d'œil, arriva bientôt à me donner la préférence, non seulement parce que j'étais le plus jeune, mais encore parce que, venant d'avoir la jaunisse, j'étais le plus doré. Ne doutant pas un instant du bonheur et de l'empressement que je mettrais à ac-

cueillir ses avances, la dame dit à de Ruyter qu'elle m'offrait ses charmes sans condition, et qu'à ce don suprême elle ajouterait des champs semés de riz, de café, de cannes à sucre, des maisons, des esclaves, des domestiques ; enfin, un domaine assez vaste pour me mettre en égalité parfaite avec les plus puissants princes de la province de Jug.

— Madame, répondit de Ruyter avec le plus grand sérieux, mon ami sera charmé de votre attention ; il en sera fier, il en sera dans le ravissement. Vous me voyez moi-même confondu de joie et de surprise. Malheureusement, madame, un petit obstacle s'oppose à la réalisation de ce bel avenir : mon ami est déjà marié.

— Marié ! exclama la veuve, marié ! je ne puis pas le croire ; et cependant, ajouta-t-elle d'un ton empreint de doute et d'amertume, je l'ai vu accompagner à la promenade une pâle et maladive jeune fille qui a les cheveux tournés autour de la tête en forme de turban. Mais, monsieur, cette jeune fille est mince, frêle comme un roseau ; de plus, elle a les yeux si grands et la bouche si petite, que sa figure en est ridicule. Tous les hommes doivent avoir cette petite fille en horreur. Fi donc ! elle ressemble à une femme marine, et doit bien certainement aimer l'eau comme un poisson.

Après cette réponse, la veuve découvrit à de Ruyter ses charmes éblouissants, et lui dit d'un air orgueilleux :

— Regardez-moi…

De Ruyter avoua à la veuve qu'elle ne pouvait être comparée à la jeune fille marine sous aucun rapport, mais qu'il fallait faire la

part des goûts excentriques des hommes, goûts qui sont aussi capricieux que les flots de la mer.

— Monsieur, s'écria la veuve, envoyez-moi votre ami ; je veux que ses regards décident la question. Laissez-le contempler en moi la véritable beauté, et son âme sera émue et son cœur brûlera d'amour.

Enchanté de profiter d'une si belle occasion pour donner cours à son humeur railleuse, de Ruyter me parla depuis le matin jusqu'au soir de la princesse jaune en m'appelant Altesse royale. De Ruyter se disait mon agent auprès de la veuve, disposait en imagination de tous ses biens, et voulait absolument l'épouser pour moi. Cette conduite excitait si bien l'ardeur de la dame, qu'elle m'accablait de cadeaux, et le schooner était encombré de ses nombreux envois de café, de tabac, de sucre, de fruits et de fleurs. Mes entrevues avec la veuve furent fréquentes ; car, quoique mahométans, les Javanais ne gardent que l'extérieur de la foi. Quant à leurs actions, elles n'ont d'autres limites que l'étendue de leurs désirs, et les femmes obéissent pieusement au précepte de la nature qui dit : « Croissez et multipliez. »

J'étais presque fâché de voir Zéla indifférente aux agaceries que me faisait la veuve ; car non seulement elle n'y puisait aucun sentiment jaloux, mais encore elle encourageait les plaisanteries de de Ruyter. Le soupçon, le doute, la méfiance étaient inconnus à Zéla : cette loyale et simple nature ne pouvait les comprendre.

q

Chapitre 114

Pendant un de ses voyages à travers les nombreuses îles dispersées dans le golfe de la Sonde, de Ruyter avait été obligé de se mettre en panne, et, en explorant la place, il vit sur une couche de rochers le corps d'un navire échoué. Selon les apparences, ce navire était de construction européenne. De Ruyter examina attentivement la situation de la côte où il faisait cette découverte, et l'inscrivit sur sa carte, dans l'intention de revenir à une époque plus favorable à son projet, celui de faire lever le vaisseau.

Le calme du temps et l'obligation de rester quelques jours à Batavia, la turbulence de l'équipage, ennuyé de son inaction, engagèrent de Ruyter à tenter la pêche du navire. Après avoir disposé tout ce qui était nécessaire, il prit à ses gages une troupe d'habiles plongeurs, et nous nous dirigeâmes avec un bon vent de terre vers le lieu de notre destination.

Nos bateaux nous conduisirent à la place même marquée par de Ruyter sur sa carte marine ; mais la chute du jour nous obligea à l'abandonner jusqu'au matin.

Au lever du soleil, nous étions en face du vaisseau échoué. L'eau était aussi transparente que de la glace, et en laissant tomber la sonde sur le corps du vaisseau, nous fûmes assurés qu'une vingtaine de pieds d'eau seulement nous séparaient de son pont. Nous laissâmes une bouée afin de marquer la place, et nous remontâmes à bord des vaisseaux, qui s'approchaient de nous.

Après avoir pris des lignes, des aussières, des grappins et d'autres instruments nécessaires, nous reprîmes notre course vers le vaisseau submergé. Lorsqu'on regardait fixement et avec

attention dans la mer, chaque partie du vaisseau devenait parfaitement visible. On distinguait aussi les masses de poissons à coquille qui incrustaient et peuplaient son pont d'une vie marine. Quand les noirs plongeurs descendirent sur les ponts, l'eau multiplia leurs figures, et ils prirent l'aspect fantastique d'une bande de démons réunis pour défendre leur vaisseau attaqué dans le sanctuaire de l'Océan. Après plusieurs heures de travail, nous réussîmes à attacher des tonneaux aux cordages du naufragé pour pomper l'eau qui le remplissait, et à le remuer en faisant passer au-dessous de lui de fortes aussières. Le second jour, le grab et le schooner furent placés de chaque côté du navire, afin que leurs forces réunies vinssent à notre aide pour faire monter le bâtiment à la surface de l'eau. Un succès complet couronna nos efforts. Le vaisseau ressemblait à un énorme cercueil, et la lumière du jour brillait étrangement sur son corps blanc incrusté et plein de bourbe. Des étoiles de mer, des crabes, des écrevisses et toute sorte de poissons à coquille se traînaient sur le corps du vaisseau. Nous vidâmes l'eau qui remplissait le navire, et je vis que, s'il était troué, ses avaries n'étaient pas grandes. Les objets qui garnissent le pont d'un vaisseau ainsi que la principale cale avaient été enlevés ou par l'eau ou par les natifs de Sumatra, qui probablement avaient vu le naufragé pendant leurs courses sur la mer ; mais la cale d'arrière, protégée par un double pont, n'avait pas été touchée.

En débarrassant le pont, mes hommes trouvèrent, le prenant pour un câble, un énorme serpent d'eau ; ou ce reptile avait un goût prononcé pour les poissons à coquille, ou il préférait un chenil de bois à une cave de corail ; peu intéressés, du reste, à approfondir les causes de sa conduite, nous l'attaquâmes avec des piques, et il fallut le frapper rudement avant de le contraindre à

baisser pavillon pour nous laisser le temps de continuer notre travail. Les plongeurs disaient, en considérant le corps palpitant du reptile :

— Vraiment, il eût été de force à nous manger.

Je ne sais pas si les nègres parlaient d'or, mais je suis bien certain que, plus féroces que leur ennemi, ils le mangèrent sans scrupule et sans remords.

Après avoir toué le naufragé vers l'île, nous le fîmes échouer sur un banc de sable afin de vider la cale d'arrière, remplie d'eau, et sur laquelle flottaient plusieurs barils. Nos premières trouvailles furent des sacs de grains gâtés, des barils de poudre et une masse d'autres articles tellement mêlés ensemble, qu'il était impossible de les distinguer les uns des autres. Pour complaire aux secrets pressentiments de de Ruyter, nous fîmes des fouilles, et je trouvai deux petites boîtes soigneusement attachées et cachetées ; de Ruyter les ouvrit, et trouva huit mille dollars espagnols noircis par l'eau de la mer, ainsi que le vaisseau et tout ce qui se trouvait à son bord.

La meilleure partie de notre prise était, selon moi, non les dollars, mais deux tonneaux de vin espagnol et deux barils d'arack. Donnez-moi la mer comme cave à vin ! Un liquide aussi délectable n'avait encore de ma vie humecté mes lèvres, satisfait mon palais, réchauffé mon cœur et extasié mes sens !

Cette délicieuse liqueur rendit tout le monde joyeux et même éloquent ; le vieux rais déclara que ce vin ressemblait à l'onguent de koireisch, apporté de la Mecque par les hadjis.

Chapitre 115

On disait à Batavia que nous avions découvert un banc de dollars espagnols en échouant dessus, et que nos vaisseaux étaient encombrés par l'immense quantité de cette merveilleuse trouvaille. À ce conte, la rumeur ajoutait que nos plongeurs avaient pêché dans les profondeurs de la mer des tonneaux de vin portant pour date le millésime de 1550. Ces nouvelles remplirent le grab de visiteurs qui avaient tous le désir de boire le vin ou l'arack. Si l'un ou l'autre de ces liquides eût été un élixir d'immortalité, bien certainement on les aurait bus avec moins de plaisir et d'avidité. Les graisseux marchands hollandais s'assemblaient à bord du grab, et passaient la nuit à chanter des alléluia pour exprimer leur satisfaction. Grâce au bon conseil de de Ruyter, je substituai d'autres vins à notre nectar espagnol, et nous le gardâmes pour les malades, pour nos marins, auxquels il rendit plus d'une fois la souplesse de leurs membres et l'énergie dans l'action.

En vendant nos prises, de Ruyter n'oublia pas le capitaine de Bombay. Son bien-aimé vaisseau lui fut cédé pour un prix fort modique, et il lui fut loisible de reprendre la mer avec tout son équipage.

Quand tout fut terminé, nous levâmes l'ancre pour quitter Java.

La veuve de Jug resta frappée d'étonnement lorsqu'elle apprit notre départ. L'amour triompha de son apathie pour la mer, et elle nous suivit dans un bateau à rames, en criant, en faisant des signaux et en se déchirant les bras à l'aide de ses ongles.

Sa fureur comique ne connut plus de bornes lorsqu'elle s'aperçut que je ne faisais aucune attention à ses gestes et à ses cris, dont le bruit assourdissant semblait augmenter le vent de la terre. Mon télescope me laissait voir la veuve décharger sa colère sur les esclaves qui conduisaient le bateau ; les pauvres diables courbaient le dos sous une furieuse avalanche de coups de bambou. Sachant fort bien qu'un homme n'a pas plus de force qu'une femme en se servant des armes offensives et défensives de la langue, des ongles et des larmes, j'avais agi prudemment en évitant la bataille. Si l'âme de la veuve n'eût pas été chargée d'argile, elle se serait attachée à mes pas dans mes voyages autour du monde. Mais aussitôt que l'esquif de mon amoureuse sentit les vagues en dehors du havre, il tourbillonna sur lui-même, et je vis la princesse jaune, – ou plutôt je ne vis la pas, car elle était tombée dans le bateau, – reprendre le chemin du rivage ; si bien que je puis dire d'elle :

— Elle aima et s'éloigna à la rame.

J'avais été si tourmenté, si persécuté par ce dragon femelle, que je l'avais en horreur. Un jour, elle me gorgeait de baisers et de gâteaux ; le lendemain, elle m'accablait d'injures et de menaces. Depuis cette époque, j'ai fait serment de ne jamais mettre les pieds dans le repaire d'une veuve, car la férocité maligne d'un tigre est de la mansuétude en comparaison de celle d'une veuve contrariée dans ses désirs.

En quittant le port de Batavia et son eau sale, pour voguer sur le limpide océan de la mer, j'étais accablé d'une inconcevable tristesse. Pour la première fois de ma vie le doute et la crainte obscurcissaient mon esprit, et cependant ma santé était excellente ; celle de Zéla ne me donnait aucune crainte, car ses yeux

étaient brillants, et son haleine plus parfumée que les fleurs d'une matinée de printemps. Quelle cause assombrissait ainsi mon cœur ? quelle cause me rendait soucieux et pensif comme à l'approche d'un grand malheur ? Ce n'étaient ni les persécutions de la veuve ni ses menaces ; j'avais tout oublié en perdant de vue son bateau. Son esprit s'attachait-il donc à moi comme un vampire ? Je me souvins alors qu'elle m'avait dit : « Si vous m'abandonnez, je vous ferai souffrir mille morts. »

Dans l'Est, la vie est à très bon marché, et à Java quelques roupies suffisent pour acheter la conscience d'un homme qui se charge alors d'assassiner ou d'empoisonner la victime qu'on lui désigne. Le poison est là si indigène, qu'il coule des plantes, des arbrisseaux, et les natifs sont très habiles dans l'art de l'utiliser. Cependant la veuve ne s'était point servie contre moi de cette arme dangereuse, et j'étais loin de sa portée ; d'où venaient donc mes craintes ?

Une nuit je fus éveillé par des visions affreuses. D'abord parut la veuve ; en cherchant à échapper à ses caresses, je vis surgir auprès d'elle une vieille sorcière jaune ; cette femme hideuse sauta sur mon lit et voulut me contraindre à manger un fruit vénéneux qu'elle pressait contre mes lèvres. Je voulus arracher à la furie le fruit empoisonné et le jeter loin de moi ; mais mes forces me trahirent et je tombai anéanti sur ma couche. Tout à coup la fidèle Adoa entra dans ma cabine et s'empara du fruit en criant : « C'est du poison ! c'est la mort ! » Derrière Adoa apparut le prince javanais monté sur son cheval couleur de sang ; le cheval escalada mon lit, et ses pieds me frappèrent violemment à la tête ; puis tout s'évanouit dans l'obscurité ; alors une femme blanche suivie

par une ombre s'inclina sur moi et une voix mélodieuse me dit doucement :

— Vous devez vivre ; moi seule dois mourir !

Après ces paroles, le fantôme noir qui accompagnait Zéla souleva le crêpe qui lui couvrait la figure, et je reconnus les traits pâles et livides de la vieille Kamalia.

— Étranger, me dit-elle d'un ton solennel, vous vous êtes parjuré ; vous avez souillé le meilleur sang de l'Arabie ; vous avez brisé le cœur de mon enfant d'adoption.

Un violent effort me réveilla tout à fait.

La tête me faisait horriblement mal, et cette souffrance, causée par des rêves, m'a poursuivi longtemps après mon départ de Batavia.

Le second jour de notre départ du port, nous rencontrâmes deux belles frégates françaises et un schooner à trois mâts qui rentraient à Batavia après une longue course.

Nous dirigeâmes notre course le long de la côte, à l'est de Java, vers les îles de la Sonde, et nous n'y rencontrâmes que de petits vaisseaux destinés ou appartenant à cet archipel, et chargés d'huiles de ghée et de coco. Ces denrées, plus précieuses à leurs yeux que des morceaux d'or et d'argent, étaient trop viles à nos yeux pour valoir même une pensée.

q

Chapitre 116

Une longue et forte brise nous chassa vers les côtes de la Nouvelle-Hollande, et, quand elle eut cessé, nous vîmes un petit bateau battu par la houle et évidemment en détresse ; je me hâtai de diriger notre course vers lui.

La force de la brise nous mit promptement bord à bord de la barque, et nous reçûmes son équipage, qui se composait de quatre matelots et d'un contremaître appartenant à une frégate anglaise qui, après avoir capturé un brigantin, en avait confié la charge à une petite partie de ses hommes. Le brigantin avait été séparé de la frégate par une forte rafale en entrant dans le détroit de la Sonde ; outre cela, les mâts et les agrès du navire captif avaient beaucoup souffert ; dans ce misérable état, une énorme vague vint fracasser une partie de la poupe, et l'eau envahit si rapidement le vaisseau, que ce ne fut qu'à force d'adresse et de dextérité que les marins réussirent à mettre à la mer un lourd bateau qui se trouvait au milieu du brigantin. Le vaisseau coula si promptement à fond, que les naufragés n'eurent que le temps nécessaire à la conservation de leurs propres personnes ; car deux hommes qui avaient essayé de sauver quelques débris de vêtements et de vivres furent ensevelis sous l'écume de la mer. Le bateau était aussi vieux et aussi fracassé que le navire auquel il avait appartenu ; mais fort heureusement, pendant son séjour sur le brigantin, il avait été le réceptacle de vieux canevas, de petites voiles, de rames, de bouts de corde et enfin d'une mue qui contenait six canards, un vieux bouc et un poulet. En voyant leurs provisions vivantes, les matelots remercièrent la Providence, et quelques heures s'écoulèrent avant que ces terribles paroles fussent prononcées : « Il n'y a pas d'eau fraîche sur le bateau ! »

Et chacun répéta d'une voix désespérée : « Il n'y a pas d'eau fraîche ! nous allons mourir de soif ! »

Déjà une altération anticipée desséchait les lèvres des pauvres marins et faisait trembler leurs braves cœurs. Les dangers passés et présents furent oubliés. Ce n'était rien d'être dans un vaisseau troué, fracassé et mal bâti, à peine assez grand pour contenir le reste de l'équipage, et s'agitant dans la mer comme un marsouin harponné ; tout cela n'était rien en comparaison du manque d'eau.

Heureusement l'officier qui se trouvait avec les marins était un homme intelligent, faible d'extérieur, de constitution, mais courageux et fort par son âme et par son cœur. L'officier ranima les esprits accablés de ses hommes ; il leur dit qu'ils étaient près de la terre, qu'ils avaient des voiles et assez de vent pour les gonfler ; qu'en outre le bateau était léger, peu rempli, et qu'on pouvait sans mourir supporter la soif pendant quelques jours.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, nous avons des bêtes vivantes à bord ; leur sang est aussi rafraîchissant que de l'eau, et je crois même qu'une bonne pluie s'amasse dans les nuages noirs qui couvrent l'horizon.

L'air calme et intrépide du jeune chef eut encore plus d'influence sur le tremblant équipage que les paroles qui promettaient du secours, car il devint calme et attendit la réalisation des espérances qu'on lui faisait entrevoir.

Le contremaître réussit à mettre le bateau à l'épreuve de l'eau en fermant ses crevasses avec des chiffons, puis il disposa les voiles et se mit sous le vent ; mais, pour arriver à ce résultat, il avait fallu une adresse parfaite, un coup d'œil sûr et une main

ferme. L'officier n'avait ni compas ni carte marine pour lui servir de guide dans ce chemin perdu ; rien, sinon les études et le soleil, et ce dernier était si ardent, si éblouissant, qu'il n'osait pas le regarder. La seule espérance du pauvre navigateur était de gagner les îles de la Sonde ou les côtes de la Nouvelle-Hollande, ou bien encore de faire la rencontre de quelque barque vagabonde.

Le bouc fut tué, et chaque œil glacé de crainte regardait avec une avide angoisse la petite part du sang distribué par le contremaître. Quand on découpa l'animal, son estomac contenait encore du sang coagulé et quelque humidité. Ce sang fut loyalement partagé ; le contremaître nous dit qu'il en avait extrait le fluide en mâchant la substance sans l'avaler, et il voulut persuader à ses hommes qu'ils trouveraient un avantage à suivre son exemple. Quelques-uns écoutèrent leur chef, mais la plupart furent impuissants à résister aux déchirements affreux qui torturaient leurs entrailles.

— En m'abstenant de manger, nous dit encore l'officier, je supportai mieux la soif, et, au bout de quelques jours, j'éprouvais un grand soulagement, en gardant dans ma bouche un fragment de substance.

Nous examinions avec une ardente inquiétude la forme et le changement des nuages. Enfin nous vîmes avancer vers nous du fond de l'horizon un épais nuage évidemment surchargé de pluie. Ceux qui ont vu ou qui peuvent concevoir la situation d'un pèlerin perdu dans les sables brûlants du désert, et qui aperçoit enfin l'oasis désirée, peuvent se faire une idée de nos sensations. Quand les premières gouttes de la pluie si ardemment appelée touchèrent nos lèvres arides, des prières profondément religieuses furent murmurées par des hommes qui seraient morts au

combat au milieu d'un jurement ou d'un blasphème. Mais, hélas ! le nuage humide fut avare de son trésor ; il en laissa tomber quelques gouttes, et s'enfuit rapidement pour mêler ses eaux à celles du vaste Océan.

Les pauvres marins désespérés couvrirent leurs yeux enflammés de leurs mains tremblantes, et tombèrent dans les spasmes de l'agonie. Ces hommes souffrirent ainsi pendant sept jours, espace de temps qui paraît bien court aux heureux du monde, mais qui eut pour eux la durée de soixante et dix ans.

Dans la frénésie de cette horrible souffrance, deux hommes se jetèrent dans la mer pour étancher leur soif dans ses eaux salines : ils en moururent ; un autre se déchira le bras, but son propre sang, et s'endormit pour ne plus se réveiller. Le septième jour, l'équipage se trouvait réduit à quatre hommes, y compris l'officier. Au moment de notre heureuse arrivée, ces malheureux, qui n'avaient plus d'humain que la forme, ne gardaient plus dans le fond de leur cœur le moindre rayon d'espérance ; l'officier seul possédait encore un peu de raison ; quant aux autres, ils étaient abrutis et presque morts. Lorsque le courageux marin fut arrivé sur le pont du schooner, il regarda tranquillement autour de lui en disant d'une voix éteinte :

— Nous mourons de la mort des damnés ; donnez de l'eau à mes hommes.

Après avoir rempli ce dernier devoir de protection, il nous montra sa lèvre couverte d'écume et tomba sans connaissance.

L'adresse de de Ruyter et la science de Van Scolpvelt arrêtèrent la fuite de la vie pendant qu'elle voltigeait sur les lèvres du courageux marin. Après une longue agonie, les forces revinrent à

notre malade, et ses premières paroles intelligibles furent adressées à Van :

— Qui êtes-vous ? Le diable ?… Où suis-je ? Où sont mes hommes ? ont-ils de l'eau ? Laissez-moi les voir, les pauvres garçons !

Van Scolpvelt sauva le contremaître et deux des hommes ; mais le dernier mourut dans les convulsions d'un violent délire.

La guérison de l'officier fut la plus décisive et la plus rapide. Il resta longtemps au milieu de nous, et je contractai avec Darwell (il se nommait ainsi) une étroite amitié. La vie de ce brave garçon a été courte, ainsi que celle de tous ceux avec lesquels je me suis lié. À l'âge de trente ans, je n'avais plus d'ami ; ce tendre sentiment de l'amitié est mort pour moi, je n'en ai plus que le souvenir ; son baume ne rafraîchira plus les blessures de mon cœur flétri. Des choses bien plus médiocres que ce sentiment ont leurs mausolées, leurs colonnes, leurs pyramides ; moi, je me contenterai de faire le récit des actions de tous ceux que j'ai aimés, et de garder leurs noms dans mon cœur et dans ma mémoire.

q

Chapitre 117

Après avoir dirigé notre course vers le nord, nous nous trouvâmes parmi les îles de la Sonde, qui sont aussi brillantes, aussi serrées, aussi nombreuses dans l'océan de l'Est que les nuages par un beau ciel d'été. Ces îles défient tous les efforts patients et

infatigables des navigateurs qui essaient de les compter ; elles sont de toutes les formes, de toutes les grandeurs, et commencent sur un petit banc de corail, où la vague passe sans rides. Les îles que nous apercevions étaient couvertes de montagnes, de ruisseaux, de vallons et de plaines encombrées de fruits, d'arbrisseaux et de fleurs. Les nonchalants insulaires semblaient regarder avec surprise l'approche de nos bateaux, et nous trouver bien étranges d'avoir la fantaisie de voguer au milieu des grandes eaux sur des barques flottantes, tandis qu'à moitié endormis, pendant tout le jour, ils se reposaient sous des arbres, dont ils ne se servaient point pour faire des canots. Nous leurs fîmes comprendre par des signes que nous avions besoin d'eau et de fruits ; et, pour toute réponse, ils nous montrèrent les ruisseaux et les arbres. Ils n'aidaient ni ne s'opposaient au débarquement, nous laissant la liberté d'agir à notre guise, et celle de prendre toutes les choses dont nous avions besoin.

Plusieurs de ces îles étaient inhabitées, d'autres étaient presque civilisées, car elles possédaient un commerce, des vaisseaux, des armes, ainsi que leurs infaillibles associés, la guerre, le vice et le vol.

À quelque distance de la grande ville de Cumbava, nous rencontrâmes deux grandes flottes de proas qui se battaient avec violence. La faiblesse du vent et le déclin du jour ne nous permirent pas d'approcher d'assez près pour interrompre ce combat naval.

— Je suppose, dis-je à de Ruyter, que ce sont les insulaires qui disputent la suprématie de la mer.

— Ou bien la possession d'un coco, me répondit-il en riant.

Les yeux d'aigle de mon ami avaient reconnu les belliqueux Malais, dont les proas avaient attaqué les natifs marchands qui faisaient le commerce de coco entre Cumbava et les îles Célèbes.

— Les Malais ont trouvé des antagonistes dignes d'eux, ajouta de Ruyter, car ces insulaires aiment le combat avec passion, et peut-être réunissent-ils déjà leurs flottes pour nous attaquer. Ainsi débarrassez les ponts.

Au point du jour, la flotte malaise se dirigea vers nous, et les marchands prirent une autre direction et disparurent bientôt à nos regards. Notre physionomie trompait les Malais, qui nous prenaient pour des vaisseaux marchands ; mais une décharge de nos grands canons changea leurs cris de guerre en cris de terreur, et ils se sauvèrent en désordre. Bientôt après, nous nous arrêtâmes au côté à l'est de l'île de Cumbava, continuant à saisir toutes les circonstances favorables qui pouvaient nous aider à fournir nos vaisseaux de provisions fraîches. Comme la plupart des îles nous fournirent une abondante récolte de bananes, d'ananas, de cocos, de james et de pommes de terre, nous eûmes, en y ajoutant des sangliers, de la volaille et du poisson, une excellente nourriture à fort peu de frais.

Un soir, après avoir soupé sur le grab avec Zéla, nous rentrâmes à bord du schooner. Tout à coup j'entendis près du rivage un sifflement et un bruit qui semblaient provenir de la marche d'une troupe de marsouins.

— Hâtons-nous de remonter à bord, me dit Zéla ; les natifs quittent le rivage à la nage, et j'ai entendu dire à mon père qu'ils attaquaient les vaisseaux en venant les surprendre pendant la nuit.

Je hélai le grab, qui se trouvait un peu en avant de moi, afin de le prévenir du danger qui nous menaçait ; puis je réveillai les hommes du schooner en leur disant de s'armer.

De la poupe, je vis distinctement une foule de têtes noires, dont les cheveux flottaient sur les eaux, et cette foule s'approchait rapidement. Nous hélâmes les visiteurs dans une demi-douzaine de langues différentes, mais nous ne reçûmes pour réponse qu'un bruit qui ressemblait à un battement d'ailes et des sons semblables à des gazouillements d'oiseau. Quelques-uns de mes hommes voulaient décharger leurs fusils ; mais, voyant que les étrangers étaient sans armes, je défendis sévèrement de faire feu.

Tout à coup Zéla et la petite Adoa s'écrièrent :

— Ce sont des femmes ! Que veulent-elles ?

C'étaient vraiment des femmes.

Un long éclat de rire s'éleva à bord du schooner, et mon quartier-maître, qui regardait dans un télescope de nuit, s'écria :

— Regardez, capitaine, voici une multitude de sirènes qui abordent le schooner.

Ne sachant que penser, je donnai l'ordre à mes marins bien armés de se mettre dans l'ombre, et j'engageai mes visiteuses flottantes à grimper à mon bord.

Elles comprirent cela bien vite, et, au bout de quelques minutes, nous fûmes abordés dans toutes les directions par ces dames aquatiques, qui grimpaient sur les chaînes, sur la poupe, sur la proue, et notre pont fut tout à fait encombré.

Il n'y avait pas le moindre doute à concevoir sur le sexe de ces assaillantes inattendues, et nos hommes, armés de leurs pistolets, de leurs coutelas et de leurs piques d'abordage, étaient parfaitement ridicules devant des femmes qui, bien loin d'avoir des armes défensives ou offensives, n'avaient d'autres armes que celles données par la nature, et d'autres vêtements qu'une masse de longs cheveux noirs. Pour rendre justice à ces dames, je dois dire que, si plusieurs d'entre elles n'étaient pas blondes et jolies, elles étaient jeunes, avaient la peau douce et de charmants traits mauresques. J'étais si exclusivement amoureux de Zéla, que mes pensées ne se tournaient jamais vers une autre femme. Il est vrai que j'avais eu l'enfantillage de faire des niches à la veuve de Jug, et il était infiniment préférable que je les eusse faites à la maligne panthère, bête cent fois moins malfaisante qu'une vieille femme vicieuse et contrariée. – Mais passe ton chemin, maudite réflexion sur le temps qui n'est plus ; tiens-toi éloignée de moi. Ah ! mémoire fatale, démon subtil que tu es !

Au point du jour, les femmes amphibies se rassemblèrent sur le pont comme un troupeau de crécerelles. Après avoir glané les offrandes des matelots, offrandes qui consistaient en vieux boutons, en clous, en perles, en vieilles chemises, gilets, jaquettes et autres défroques dont les pauvres filles s'étaient parées d'une manière ridicule, elles se pavanèrent sur le pont en se regardant mutuellement. Une avait une chemise de couleur ; une autre une jaquette blanche ; d'autres un bas, un soulier ; toutes, enfin, un chiffon sans valeur, mais que leur ignorance trouvait fort précieux. Toutes ces pauvres filles s'examinaient afin de savoir quelle était la plus favorisée du sort ; enfin l'apparition d'une vieille femme qui s'était insinuée dans les bonnes grâces du quartier-maître rendit toutes les femmes immobiles d'étonnement et

de jalousie. L'insulaire privilégiée avait si bien ensorcelé le quartier-maître, qu'il lui avait donné son vêtement d'honneur, un gilet cramoisi ! ce gilet qui avait causé tant de dégâts dans le cœur des jolies filles de Plymouth ! ce gilet qui, en dépit d'une foule d'aspirants, avait gagné au marin le cœur et la possession légitime d'une célèbre beauté de la province !

En voyant cette brillante femme marcher d'un air superbe, les jeunes filles se frappèrent les mains l'une contre l'autre, avec un sentiment mêlé d'envie et de plaisir. Puis, empressées d'éviter une dangereuse comparaison, elles cachèrent leurs parures déjà bien moins estimées, se jetèrent dans l'eau la tête la première, et nous les entendîmes babiller comme une nuée de mouettes jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le rivage.

q

Chapitre 118

Afin d'éviter une seconde orgie nocturne, nous traversâmes avec circonspection de nombreux groupes d'îles dont le nom et même la situation ne sont point marqués sur les cartes marines, et nous jetâmes l'ancre près de celle qui nous parut la plus riche en ombrages et en fruits. Malgré les profondes connaissances de de Ruyter dans la navigation, nous avions de très grands dangers à surmonter pour franchir les courants, dont la violence emportait le grab et le schooner dans des directions différentes, ou les frappait violemment l'un contre l'autre. La marche rapide d'un vaisseau ou le galop effréné d'un cheval poussé par l'éperon m'a toujours donné un vif plaisir ; mais ce plaisir, comme tous ceux qui

ont pour cause une excitation nerveuse, est souvent payé par une fatigue réelle, par un accablement moral et physique profondément triste.

En visitant avec Zéla les îles inconnues et inhabitées de l'archipel des Indes, je fus vraiment heureux, et c'était avec l'extase d'un étonnement inexprimable que nous contemplions chaque fruit, chaque fleur, chaque herbe : car tout nous était inconnu, de nom, de couleur et de forme. À nos yeux ignorants et ravis, les rochers, les sables et les coquilles du rivage prenaient un aspect merveilleux et presque fantastique. Il nous semblait même que les oiseaux, les lézards, les insectes et les grands animaux n'étaient point pareils à ceux que nous connaissions.

Pendant que je restais en extase devant la splendeur d'un arbre gigantesque, Zéla cueillait avec un plaisir d'enfant les fleurs merveilleuses qui couvraient la prairie d'un tapis aux mille couleurs. Les oiseaux et les bêtes nous regardaient sans témoigner d'effroi, mais avec une sorte de stupeur. Ils pensaient sans doute, ou plutôt je pensais pour eux qu'ils étaient indignés de notre usurpation.

Comme je n'écris pas l'histoire de mes découvertes, mais bien celle de ma vie, je laisse aux systématiques navigateurs la description de chacune de ces îles, car elles sont maintenant comprises dans la cinquième division du monde.

Après une longue et difficile navigation, nous arrivâmes aux îles Aroo, îles charmantes dont la vue laisse dans le cœur et dans la mémoire un souvenir ineffaçable. Ces îles sont si belles, que leur beauté surpasse l'idéal du merveilleux. Les oiseaux du soleil (ou, comme on les appelle généralement, les oiseaux du paradis)

sont nés dans cet Éden. On y trouve encore le loris, oiseau charmant, dont les couleurs diverses et distinctement marquées surpassent en splendeur celles des plus rares tulipes, et le mina aux ailes d'un bleu plus profond que le ciel, et dont la crête, le bec et les pattes sont d'un jaune d'or. Les épices sur lesquelles vivent une infinité d'oiseaux-mouches de toutes nuances, depuis le rouge cramoisi jusqu'au vert d'émeraude, répandent dans l'air des odeurs délicieuses.

Nous vîmes de loin Papua ou la Nouvelle-Guinée, et nous dirigeâmes notre course vers le nord-ouest pour gagner l'île épicière hollandaise d'Amboine. Tous les habitants de l'île étaient en confusion, car ils attendaient une attaque de leurs ennemis les Anglais. Le gouverneur cependant ajoutait moins de foi à cette rumeur que ses sujets, et, quoiqu'il consultât de Ruyter, notre ami était trop fin pour faire à la question de l'insulaire une réponse qui dût ranimer ses craintes ; il sentait trop bien le danger que nous pouvions courir en étant contraints par la prière, la force ou la ruse, à prêter aux natifs l'appui de notre secours. Outre cette politique pensée, de Ruyter sentait encore qu'en laissant entrevoir au gouverneur la certitude qu'il avait d'une prochaine attaque, il serait difficile à l'un d'acheter des provisions, et à l'autre de les fournir. Quelques jours après ce nouvel approvisionnement, nous fîmes prisonnier un petit vaisseau du pays, frété de clous de girofle, de macis et de muscades. Nous enlevâmes les épices, et le navire continua sa course.

Le désir de de Ruyter était de gagner les îles Célèbes, et nous naviguâmes dans cette direction sans faire de nouvelles rencontres. Notre commodore nous fit jeter l'ancre à la hauteur du port de Rotterdam, à Macassar, colonie hollandaise, comme l'in-

dique le nom du port. Cette île, située entre Java et Bornéo, a la forme d'une énorme tarentule, dont le petit corps a quatre longues jambes disproportionnées. Les quatre coins de l'île s'étendent donc dans la mer en formant des péninsules étroites et allongées.

q

Chapitre 119

Nous étions enchantés de nous trouver sains et saufs, après une pénible navigation, dans le port d'une jolie ville européenne qui pouvait satisfaire à tous nos besoins. Pendant quelques jours, on donna liberté entière à l'équipage des deux vaisseaux, et nous goûtâmes avec l'enivrement de la fatigue les douceurs d'une vie abondante et d'un repos bien mérité. Plusieurs vaisseaux hollandais amarrés dans le port nous fournirent les articles européens dont nous avions besoin : tels que du vin, du fromage, du vrai skédam, liqueur que le pauvre Louis trouvait aussi indispensable que le gouvernail à la marche active d'un vaisseau. Nous transportâmes, avec le regret de nous en séparer, Darwell et les trois hommes que nous avions sauvés, à bord d'un vaisseau neutre, et ce fut pour ma part un véritable chagrin que de quitter ce brave et courageux garçon. À cette époque, mon cœur avait une force de sentiment qui me rendait l'esclave de toutes les affections, et, comme on a dû s'en apercevoir dans le cours de ce récit, je me liais facilement avec les hommes véritablement honnêtes et bons. Depuis, le temps et les chagrins ont pétrifié mon cœur, et si je rencontre des âmes d'élite, je reconnais leur grandeur sans me

sentir le courage ni l'envie de réclamer une part de leur tendresse. Je suis devenu ascétique et morbide, et quoique je ne veuille point médire de la nature humaine, je suis forcé d'avouer et de reconnaître que les amis de ma jeunesse ne peuvent entrer en ligne de comparaison avec les gens que je fréquente aujourd'hui, et auxquels je donne le nom d'amis, auxquels je suis forcé de dire chers en les invitant à dîner. Quoique je ne sois pas un critique verbeux, il est de mon devoir de protester contre la profanation du mot ami. La loyauté m'impose l'obligation d'établir une différence entre le diamant oriental et la fausse pierre, de séparer le bon grain de l'ivraie, et les mots qui n'ont aucune valeur des réalités substantielles, qui sont plus lourdes que l'or.

Ayant découvert que le beaupré du grab était endommagé, et que les vaisseaux avaient besoin de quelques réparations, de Ruyter nous fit lever l'ancre pour nous conduire au sud de la côte, dans la baie de Baning.

Le rajah de l'île reçut parfaitement de Ruyter, et donna l'ordre à son peuple de nous accueillir avec bienveillance, en nous laissant prendre le bois de charpente dont nous avions besoin.

Pendant que de Ruyter s'occupait à défaire ses mâts, à enlever son beaupré, nous détruisions les rats qui encombraient la cale du grab. Van Scolpvelt facilita le massacre, en fournissant une composition horrible, dont la vapeur, disait-il, suffoquerait infailliblement tous les diables de l'enfer, s'il était possible d'en introduire dans le brûlant séjour.

Quand le grab fut entièrement débarrassé des centipèdes, des escarbots et des rats, je débarquai sur le rivage afin de reprendre avec Zéla le cours de nos aventureuses excursions. Les Bounians

sont aimables, francs, hospitaliers, honnêtes, entreprenants et braves ; je les préférerais infiniment aux intrépides Malais, dont la nature a quelque chose de trop sauvage pour être bien appréciée par un homme civilisé. La politique hollandaise encourageait les guerres civiles parmi les princes natifs, et cela dans le but d'assurer et d'augmenter ses propres possessions. L'établissement des Hollandais sur cette île était fort commode, parce qu'il établissait une ligne de communication avec leurs colonies de l'Est. Dans la grande baie de Baning se trouvait une belle rivière dont le cours menait à un grand lac situé dans l'intérieur du pays ; le prudent rajah défendait aux Européens de visiter cette rivière, car, disait-il, la cupidité des hommes du Nord, la cupidité seule de leurs regards n'est égalée que par la rapacité de leurs mains. Afin d'utiliser mes promenades autour de la grande baie, je m'étais muni d'armes à feu et de filets. Notre course le long du rivage nous conduisit dans une baie plus petite que la première, mais dans laquelle les vagues se précipitaient avec bruit pour aller se briser contre les rochers d'une colline. Les pentes de cette colline étaient nues, mais son sommet avait une couronne d'arbres magnifiques et de buissons couverts de fleurs, aux nuances d'un rouge vif. La baie était entourée d'un tapis de sable excessivement fin et poli, et sur ce sable nous trouvâmes de brillants coquillages et des os blanchis par l'eau et par le soleil. La transparence bleuâtre de l'eau indiquait l'absence des rochers et des bancs de sable, aussi bien que sa profondeur, et cette nuance était d'autant plus remarquable qu'elle contrastait avec l'irrégularité du rivage, sur lequel ne se trouvait pas une seule surface plane.

J'élevai une tente pour Zéla au bord du rivage, et, pendant que nous explorions l'île, nos hommes s'occupèrent à chercher sur la

baie un endroit favorable à notre pêche. Le filet remplit notre bateau d'une prodigieuse quantité de poissons. Nous les transportâmes sur le rivage, où ils furent entassés littéralement les uns sur les autres.

En dépit du proverbe qui assure que les yeux sont plus insatiables que la bouche, nous nous lassâmes bientôt de voler l'Océan, car nous avions assez de poisson pour suffire aux besoins d'une flotte affamée.

Quand l'imagination et le désir de posséder, inné dans l'homme, furent complètement rassasiés, nous fîmes du feu pour faire cuire une partie de notre pêche. On dit que le chasseur ne travaille pas pour remplir la marmite, c'est vrai ; cependant il y a des exceptions, et nous en étions une, car le produit de notre pêche nous procura un festin royal… et une indigestion générale.

q

Chapitre 120

Je laissai Zéla avec ses jeunes filles malaises, et, accompagné d'un de mes hommes, je grimpai, à l'aide d'une lance, sur les rochers escarpés de la colline, afin de jeter un coup d'œil sur la baie. J'aimais beaucoup, lorsque j'étais jeune, à grimper sur les rochers ou sur les montagnes, et maintenant je ne rends visite qu'avec une peine extrême à celles de mes connaissances qui habitent un second étage. Quant à monter jusqu'à un troisième, cela m'est impossible ; je n'irais y chercher ni un ami ni un ennemi.

Nous avançâmes lentement le long des côtes escarpées de la rude barrière qui garde les limites de la baie, et avec une peine infinie je parvins à gravir un rocher dont la pointe formait une sorte de plate-forme. Nous nous y arrêtâmes, et, après avoir allumé ma pipe, je regardai la baie, dont l'eau, vue ainsi, paraissait basse et calme. Mon Arabe, qui avait des yeux de faucon, me montra une ligne de taches noires qui se remuaient vivement dans l'eau. Au premier coup d'œil, je pris cette ligne pour des canots chavirés ; mais l'Arabe m'assura que c'étaient des requins.

— La baie est nommée baie des Requins, ajouta mon compagnon, et puisqu'ils viennent de la mer, c'est un signe infaillible de mauvais temps.

Un petit télescope de poche me prouva que c'étaient vraiment des requins ; ils étaient au nombre de huit. Après avoir majestueusement navigué ensemble jusqu'à l'embouchure de la petite baie, un grand requin se détacha du groupe, qu'il parut guider comme un éclaireur. Au moment de franchir l'embouchure, suivi de sa petite armée, le requin amiral parut hésiter : un narval venait des bords du rivage, où il s'était tenu caché pour s'opposer à son passage. L'hésitation du requin dura peu ; il attendit son ennemi, invisible pour moi, et un combat fut aussitôt livré. Je distinguai enfin l'intrépide assaillant : c'était un empereur ou licorne de la mer, chevalier errant des eaux, qui attaque tous ceux qui passent dans ses domaines. La tête de ce monstre marin est aussi dure qu'un rocher, et du centre de cette tête s'élève horizontalement une lance d'ivoire, qui est plus longue et plus dure qu'une arme de fer. Cette lance sert à la licorne de hache d'abordage ; elle coupe tout ce qu'elle attaque. Le requin agita sa queue avec une rapidité effrayante, afin de repousser ou d'étourdir son

ennemi. Soit par délicatesse, soit par amour de la justice, les autres requins se tenaient à l'écart, sans se mêler de la dispute en aucune façon. Je voyais, par le tournoiement de l'eau, que le requin cherchait à attirer son ennemi dans le fond de la mer, en s'y plongeant lui-même. Cette tactique était excellente, car, lorsque la colère s'empare de la licorne, elle se jette aveuglément contre un rocher, y brise sa lance, ou bien encore la bourbe du fond de l'eau la prive de ses moyens de défense.

De Ruyter me raconta un jour que, se trouvant sur un vaisseau de campagne, une licorne qui, sans nul doute, prenait ledit vaisseau pour une baleine, l'attaqua si violemment, que sa lance passa au travers de la proue et s'y brisa. Cette lance avait sept pieds de longueur ; la partie attachée à la tête était creuse et de la largeur de mon poignet ; le reste, solide et lourd, formait un magnifique morceau d'ivoire. Le combat naval du requin et de la licorne dura longtemps ; la limpidité de l'eau était favorable à la licorne, car elle réussit à blesser son antagoniste, qui se dirigeait, en fouettant l'eau avec rage, le long de la baie. La licorne poursuivit le requin pendant quelques minutes, puis elle l'abandonna et disparut à nos yeux. Le requin gagna le rivage, il semblait mourant ; ses sept compagnons, peu soucieux de son sort, reprirent le chemin qu'ils avaient parcouru et s'éloignèrent lentement. Je courus précipitamment sur le rivage ; mes hommes y étaient déjà rassemblés, tirant à plaisir des coups de mousquet sur la carcasse du requin. Je les laissai tête à tête avec cet inoffensif ennemi, et je descendis la côte, afin d'aller rejoindre ma bien-aimée Zéla.

q

Chapitre 121

En arrivant près de la tente, j'entendis des lamentations, des pleurs, et mes regards tombèrent sur quelques gouttes de sang qui en souillaient l'entrée. Une sorte de vertige s'empara de mes sens lorsque, après avoir violemment soulevé les rideaux de la tente, je vis Zéla étendue sur sa couche comme un cadavre. Les longs cheveux noirs de la pauvre enfant tombaient épars sur sa poitrine ; ses yeux et sa bouche fermés ne laissaient échapper ni un regard ni un souffle de vie. Je la crus morte. Les jeunes filles malaises, agenouillées aux pieds de Zéla, sanglotaient douloureusement en frappant la terre de leur front, en mettant en lambeaux leurs légers vêtements. Cet horrible spectacle paralysa mon corps pendant quelques minutes ; puis une sorte de folie succéda à l'épouvantable torpeur qui glaçait tout mon être. Je me jetai éperdu sur la couche de cet être adoré, et je pleurai amèrement sans avoir la réelle conscience de notre mutuelle situation. Quand la première effervescence de ma douleur fut un peu calmée, je posai mes lèvres brûlantes sur la bouche fermée de Zéla, je défis sa veste, et les battements légers de son cœur me rendirent quelque espoir. Bientôt elle ouvrit ses grands yeux noirs, s'agita sur sa couche et murmura d'une voix affaiblie quelques paroles indistinctes.

— Ma bien-aimée Zéla, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, qu'avez-vous ?

La pauvre enfant essaya de sourire, et me répondit d'un ton plein de douceur :

— Rien, mon amour, puisque vous êtes auprès de moi ! Je me porte bien, très bien.

— Très bien, chère ! non, non, car vous souffrez.

Zéla fit de la tête un petit signe négatif, puis elle essaya de se soulever ; mais ce vain effort fut aussitôt suivi d'un horrible cri d'angoisse.

— Mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai-je avec désespoir, qu'est-il arrivé ?...

— Je suis tombée, dit Zéla, je m'en souviens maintenant. Ma chute m'a fait un peu de mal ; mais ce n'est rien, mon ami, rien. Ah ! où est donc Adoa ? La pauvre petite s'est blessée également. Vous voilà, Adoa ? Laissez-moi... soignez-vous... Regardez sa blessure, très cher... Moi, je vais bien... ne vous occupez plus de moi...

Sans quitter les mains de Zéla, je regardai Adoa : la figure, les bras et les mains de la pauvre Malaise étaient couverts de sang ; mais elle ne paraissait nullement inquiète de son état, car ses regards suivaient avec angoisse les changements de la physionomie de Zéla. La bonne figure de la dévouée esclave fut traversée par un rayon de joie lorsque les yeux de Zéla lui exprimèrent dans un tendre regard la profonde gratitude de son cœur.

Je fis plusieurs questions à la Malaise pour connaître les réelles blessures de ma femme, qui, par excès d'affection pour moi, refusait de me les faire connaître.

— Maîtresse a reçu un coup à la tête, me dit Adoa, et je crois que tout son corps est fortement contusionné.

— Soignez Adoa, soignez Adoa ! s'écria Zéla. Je ne souffre plus, je me sens très bien.

Pour la première fois de ma vie je restai sourd aux prières de ma bien-aimée compagne, et je pansai ses blessures avant de m'occuper de celles de la Malaise, qui eût souffert mille morts avant de consentir à faire arrêter l'écoulement de son sang pendant que celui de sa maîtresse rougissait les tapis de la couche.

L'insensibilité de Zéla avait eu pour cause le coup reçu à la tête et les contusions qui couvraient son corps de blessures douloureuses, mais peu susceptibles d'attaquer le principe de la vie.

Lorsque je fus un peu rassuré sur l'état de ma chère Zéla, je m'occupai de la petite Adoa. La pauvre esclave, épuisée par les pertes de sang, par les pleurs et par la souffrance, était tombée sans connaissance sur le sable de la tente. Ce ne fut qu'après une heure de soins que je réussis à rappeler la vie dans le corps inerte de cette dévouée créature.

Depuis longtemps inquiets de ma disparition, et épouvantés des bruits sinistres qui s'échappaient au dehors par les ouvertures de la tente, mes hommes s'étaient rassemblés en groupe, faisant, dans leur ignorance des choses, les plus étranges commentaires.

— Préparez le bateau, leur dis-je en les éloignant d'un regard, nous allons rejoindre le schooner.

— La mer est mauvaise, capitaine, me répondit le bosseman, et il sera impossible de ramer avec un pareil temps.

— Un pareil temps ! Que voulez-vous dire, mon garçon ? Mais c'est un calme !

— Regardez, monsieur.

Je suivis le conseil du bosseman, et je m'aperçus avec effroi de l'approche d'une rafale. Épouvanté de ce nouveau malheur, car ses conséquences pouvaient être terribles pour Zéla, je courus vers le cap, afin de juger par moi-même si la rafale était tout à fait dangereuse. Hélas ! elle l'était plus encore que ne l'avait prévu le bosseman : le vent sifflait avec violence, le soleil avait disparu, le ciel se couvrait prématurément des voiles obscurs du soir, et la mer, blanche d'écume, bondissait avec fureur.

Il n'y avait plus à en douter : notre embarquement était impossible, car les nuages semblaient surchargés de tonnerre et d'eau. Je rejoignis mes hommes à la hâte, et nous commençâmes par mettre le bateau dans un endroit élevé avant de nous occuper à rendre la tente aussi solide que possible. Les voiles et les cordages du bateau lui servirent de couvert et de support, tandis que des fragments de roche et du sable furent amoncelés à sa base. Heureusement pour nous, le bateau contenait un petit baril d'eau et du pain, ainsi que plusieurs autres choses fort nécessaires ; en outre, une lanterne. Avec l'obscurité augmenta l'orage, et le vent mugissait avec tant de fureur dans la baie, qu'un ébranlement général des rochers semblait répondre à sa grande voix.

Nous passâmes la nuit dans une angoisse terrible, dans la crainte effrayante d'être emportés par le vent ou par les torrents de pluie vers l'abîme de la mer. En arpentant le rivage, mon esprit, occupé de présages sinistres, me faisait souhaiter la mort, la mort pour nous tous. Cette invocation, je ne l'ai pas encore révoquée, et plût à Dieu que sa miséricorde en eût accompli les terribles conséquences !

Chapitre 122

Désirant épargner à Zéla le contact du sable mouillé, je m'assis au pied de l'étançon et je la pris dans mes bras.
— Le temps se calme, chère, lui dis-je ; mes craintes sont un peu dissipées. Racontez-moi, je vous prie, comment est arrivé l'accident dont les suites nous sont si douloureuses.

— Deux heures après votre départ, mon ami, – et, sans reproche, pourquoi m'aviez-vous laissée pour aller seul sur la montagne ? Vous savez bien que je suis leste et agile, puisque vous m'avez dit un jour que le lézard seul grimpait aussi bien que moi…

— Et c'était vrai, mon amour, car à cette époque vous aviez le poids léger d'un oiseau ; mais aujourd'hui l'enfant que vous portez dans votre sein demande plus de retenue, plus de prudence. Vous n'avez pas oublié, chère, que pour me sauver votre cœur a déjà sacrifié notre premier lien d'amour…

— Pouvais-je hésiter entre vous et lui, mon très cher ? La vie d'un enfant est-elle plus précieuse pour une femme que celle de son mari ? D'ailleurs, quelle est la pauvre orpheline qui désire donner le jour à un être aussi faible et aussi malheureux qu'elle-même ! Mais enfin reprenons le récit qui doit vous apprendre la cause de mes souffrances.

» Je suivis le rivage jusqu'au promontoire de rochers à l'entrée de la baie, avec le désir de trouver un endroit calme et ombragé pour y prendre un bain avec Adoa. Nous avions placé en vigie la petite fille malaise, et sachant que vous admirez les branches de corail qui poussent sous l'eau, je dis à Adoa d'aller en plongeant

m'en chercher une branche. Pendant que nous cherchions un banc de corail, Adoa, qui, comme vous le savez, a des yeux excellents, me dit :

» – Je vois là-bas des marsouins qui jouent et qui sautent dans la mer. C'est un signe infaillible de mauvais temps.

» Nous nageâmes encore pendant quelques minutes ; puis Adoa me dit :

» – Je vois le capitaine sur le rivage, maîtresse, et comme je sais mieux nager que vous, je serai la première à lui souhaiter la bienvenue.

» Adoa nageait plus vite qu'un poisson, et j'essayai de la suivre en la grondant de la méchante pensée d'orgueil qui lui faisait humilier sa maîtresse.

» Tout en continuant de nous railler, d'engager des paris, nous atteignîmes la base d'un rocher. Adoa y grimpa malgré les difficultés que lui opposaient la mousse et l'humidité des plantes grasses qui couvraient le rocher. Tout à coup la petite Malaise, que j'avais placée en sentinelle, cria d'une voix épouvantée :

» – Des requins ! des requins !

» Je redoublai d'efforts pour rejoindre Adoa, car j'entendais le bruit des requins et les cris des matelots. Adoa me tendit une main, dont je me saisis avec une terreur facile à comprendre, tandis que mon bras s'était fortement cramponné à une plante marine. Alourdi par l'effroi, mon corps ne put être supporté par ces légers soutiens, et Adoa, qui ne voulait pas m'abandonner, tomba dans la mer ; mais, aussi prudente que dévouée, la pauvre fille se jeta dans l'eau, la tête la première, pour ne pas m'écraser dans sa

chute. En perdant l'appui de la plante marine, et malgré les efforts d'Adoa, je tombai sur les rochers de corail, et sans ma fidèle compagne, qui m'a traînée jusqu'au rivage, je serais morte bien loin de vous.

» J'avais perdu connaissance, et vos lèvres, mon amour, ont rappelé la vie dans le cœur de celle qui vous aime. Maintenant je suis bien, tout à fait bien ; je ne souffre plus. »

Et en répétant d'une voix tremblante cette affectueuse affirmation : « Je ne souffre plus », Zéla s'endormit ; mais son sommeil fiévreux, entrecoupé de plaintes et de tressaillements, me prouva qu'une fois encore la femme avait sacrifié la mère. Des présages sinistres remplirent mon âme. Ils me montrèrent un malheur que je n'osais pas concevoir : la perte de ma compagne bien-aimée ! Mille fois heureux si j'avais eu l'énergie de suivre le conseil funeste que me donna le désespoir, conseil qui tuait mes craintes, qui anéantissait à jamais notre double existence !

Mes hommes vinrent nous dire que la fin de l'orage laissait espérer un temps calme.

Je déposai doucement Zéla sur sa couche et je fis mettre le bateau en état de nous recevoir. Lorsque tous les préparatifs de notre embarquement furent terminés, je transportai Zéla et Adoa sur des coussins placés dans le fond de la barque, et je ramai avec les hommes, tant était grande mon impatience de regagner les vaisseaux.

Le pont du grab était rempli d'hommes quand nous rasâmes son bord comme un éclair, pour gagner celui du schooner.

De Ruyter me héla pour me demander la cause de notre marche rapide.

Sans répondre à sa question, je le suppliai de venir auprès de nous avec le docteur.

Une chaise fut envoyée de la grande vergue dans notre bateau ; j'y déposai Zéla, et, sans dire un mot, le désespoir paralysait mes lèvres, j'emportai la jeune femme dans ma cabine. De Ruyter et Van vinrent bientôt nous rejoindre, et l'un et l'autre furent douloureusement frappés du terrible changement qui s'était opéré en vingt-quatre heures dans la douce et belle figure de Zéla. De Ruyter frémit involontairement, ferma les yeux et couvrit son visage avec ses deux mains. L'impénétrable docteur, qui n'avait jamais montré de sympathie pour la douleur humaine, ôta ses lunettes afin d'essuyer les larmes qui aveuglaient son regard. Puis, avec une tendresse étrangère à ses habitudes générales, il examina les blessures de la douce patiente. Ni Van ni de Ruyter ne m'adressèrent de questions, et, pendant toute la durée de l'examen du docteur, un silence lugubre régna dans la cabine.

Après avoir pansé la blessure de la tête, Van visita avec soin les contusions du corps, fit prendre à Zéla une potion soporifique et nous emmena avec lui sur le pont.

— Docteur, est-elle en danger ? demandai-je à Van d'un ton aussi humble que celui d'un esclave adressant une question à un puissant seigneur.

— Non, me dit Van surpris de ma douceur et de ma politesse ; non, il lui faut des soins, du calme, du repos, de la patience.

Je n'ai pas besoin de dire que la fidèle Adoa partageait les soins qui étaient prodigués à Zéla, dont elle habitait la cabine. La petite esclave souffrait moins que sa maîtresse, car ses traits n'avaient subi qu'un changement imperceptible, tandis que ceux de Zéla étaient devenus presque méconnaissables.

q

Chapitre 123

Je fis à de Ruyter un récit détaillé des événements qui avaient amené cette fatale maladie, en déplorant avec amertume la malheureuse conséquence que je prévoyais devoir en être l'inévitable suite.

Afin de détourner mon esprit de cette douloureuse pensée, de Ruyter m'annonça que le gouverneur de l'Inde équipait une flotte afin d'arracher l'île Maurice des mains des Français.

— Cette nouvelle m'a été annoncée par mon correspondant, marchand arménien qui a réussi à connaître tous les détails de cette prochaine expédition. Ceci changera naturellement mes projets : nous n'avons plus de temps à perdre, et il faut nous mettre à l'ouvrage pour expédier lestement les réparations et l'équipement de nos vaisseaux.

Dans tout autre temps cette nouvelle m'eût causé un véritable plaisir ; mais je l'accueillis, préoccupé de Zéla, avec tant d'indifférence, que de Ruyter comprit enfin la réelle profondeur de mon désespoir.

— Prenez une tasse de café très fort pour vous tenir éveillé, me dit de Ruyter.

Je suivis machinalement ce conseil, et, pendant que mon ami me détaillait ses moyens d'attaque et de défense, mes yeux se fermèrent et je m'endormis d'un profond sommeil.

J'appris plus tard que de Ruyter avait fait mettre une dose d'opium dans mon café, car, depuis l'accident arrivé à Zéla, je n'avais ni dormi ni mangé.

Je me réveillai le lendemain et je courus à la cabine ; j'y trouvai le docteur occupé de ses deux patientes.

La jeune fille malaise était beaucoup mieux, mais la pauvre Zéla souffrait toujours autant. La figure de Zéla était pâle ; ses yeux, ternes, sans chaleur, avaient un regard navrant de tristesse ; ses lèvres, légèrement colorées par la fièvre, essayaient encore de sourire, mais ce sourire était pour moi plus triste que des pleurs.

Pour plaire à de Ruyter, je pris machinalement la direction du vaisseau, car un emploi actif était nécessaire à mon corps, qui sans ce travail de tout instant eût succombé dans les tortures de mon cœur.

Les douleurs de Zéla devinrent bientôt si horriblement violentes, que la mort me parut inévitable, et je passai les nuits agenouillé auprès d'elle avec un désespoir si terrible, que le docteur tremblait lorsque ma voix furieuse lui demandait : « Doit-elle donc mourir ? »

— Vous êtes un ignorant, me répondit un jour le docteur, elle vit. La crise dangereuse est passée ; elle n'est pas plus morte que

moi ; elle dort. Ces paroles tombèrent sur mon cœur comme une huile balsamique. Mon désespoir s'adoucit, et je pressai affectueusement dans les miennes les deux mains du docteur.

Le calme d'un bon sommeil nuança d'un rose pâle les joues blanches de mon adorée Zéla ; je la baisai au front, et, le cœur plein de joie, je courus communiquer mon bonheur à de Ruyter.

Tout l'équipage partagea mon enchantement, car il aimait la douceur, le courage et la bonté de cette chère enfant.

De Ruyter me communiqua de nouveau les nouvelles envoyées par son correspondant, et nous mîmes à la voile pour gagner l'île de France. Le rajah, avec lequel de Ruyter était lié, lui donna à son départ une grande quantité de différentes huiles, car son île est aussi célèbre pour ses onguents que Java pour ses poisons.

Comme le but de de Ruyter était de gagner au plus vite l'île de France, nous ne nous arrêtâmes à aucune des îles qui se trouvaient sur notre route. En passant les détroits de la Sonde, de Ruyter eut une entrevue avec le gouverneur de Batavia ; le général Jansens confirma à mon ami la vérité des nouvelles qui lui avaient été transmises par son correspondant. Après avoir pris dans l'île quelques bestiaux et des provisions fraîches, nous continuâmes notre voyage. Pendant notre longue course à travers l'océan Indien, nous voguions aussi vite que possible sans retarder notre marche par le désir de nous trouver ensemble. D'ailleurs, un accident inattendu pouvait nous séparer forcément, et, dans cette prévision, de Ruyter m'avait donné un duplicata des dépêches et le pouvoir d'agir en son nom dans ses affaires particulières. Toutes ces prudentes et sages considérations

étaient dominées par mon inquiétude et par l'urgente nécessité que j'avais des soins de Van Scolpvelt pour Zéla, qui, à mes yeux, était encore par moments entre la vie et la mort.

Je marchais donc, en dépit de mes devoirs, dans le sillage du grab, car toutes mes espérances reposaient maintenant sur la science du brave et savant docteur.

q

Chapitre 124

Les événements ordinaires d'un voyage sur mer ne méritent pas d'être mentionnés, et je suis bien certain que le lecteur trouverait autant de plaisir à feuilleter le livre d'un marchand qu'à parcourir le journal ordinaire d'un vaisseau. Je dois avouer cependant que mon cœur était si plein de tristesse, que j'accordais une très faible attention à ce qui se passait autour de moi. Les ailes de mon âme ne voulaient plus me soutenir, et mon imagination veillait sans cesse au chevet de ma pauvre malade. Les liens qui m'avaient uni à Zéla n'étaient point des liens ordinaires : oiseau chassé de la terre par les tempêtes, elle était venue se réfugier dans mon sein ; je l'avais réchauffée, nourrie, aimée, oh ! aimée à en mourir !

Le docteur, qui partageait son temps entre les deux vaisseaux, continuait à prédire le rétablissement de Zéla ; seulement il était forcé d'avouer que la convalescence serait longue et suivie d'une extrême faiblesse.

Un mois après notre embarquement, vers le matin, je quittai Zéla, auprès de laquelle j'avais veillé pendant toute la nuit, pour aller me reposer sous la banne du pont. Une heure s'écoula pour moi dans un demi-sommeil, et j'en fus bientôt arraché par Adoa, qui, sans parler, mais la figure pleine de larmes, me faisait signe de courir au secours de Zéla.

Ma femme se tordait dans les spasmes de l'agonie en criant qu'un incendie dévorait ses entrailles.

Je criai au contremaître de faire un signal au grab. Malheureusement il était hors de vue, et nous n'avions pas de vent.

Je questionnai Adoa.

— Ma maîtresse, me dit-elle, n'ayant pas mangé depuis longtemps, a désiré des confitures ; nous avons cherché, la petite Malaise et moi, et j'ai trouvé cette jarre de fruits confits que vous voyez sur la table ; maîtresse, qui aime les sucreries, en a beaucoup mangé ; elle en a donné à la petite, et la pauvre enfant souffre les mêmes douleurs que lady Zéla. Quant à moi, j'ai à peine goûté aux fruits, voulant les conserver pour maîtresse, et cependant j'ai bien mal au cœur ; je suis sûre, malek, qu'il y a du poison dans cette jarre.

Le mot poison traversa ma cervelle comme une flèche aiguë.

Je regardai la jarre nouvellement ouverte, et je m'aperçus qu'elle avait été fermée avec un soin plus qu'ordinaire. Je vidai les fruits sur la table : c'étaient des muscades jaunes et vertes, très belles et confites dans du sucre candi blanc. Si le petit serpent vert de Java, dont le contact du venin est mortel, s'était élevé jusqu'à mes lèvres, sa vue ne m'aurait pas causé un effroi plus

terrible que celui de mes souvenirs en face de ce cadeau fatal qui venait de la veuve. Je me rappelai aussitôt que, dans la maison de cette horrible femme, j'avais mangé de pareilles muscades, que ces muscades m'avaient fait mal. Quand je m'en plaignis en riant à la veuve, une vieille esclave, dont j'avais gagné les bonnes grâces par quelques présents et surtout par le don d'un morceau de papyrus chargé d'hiéroglyphes, papyrus qui était à ses yeux, suivant mes paroles, un laissez-passer pour le ciel, me dit tout bas :

— Avez-vous déjà chagriné ma maîtresse ? Si cela est, il faut me reprendre le passeport qui conduit au ciel.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous avez mangé des muscades.

— Quel danger y a-t-il à croquer de si bons fruits ?

— Un des maris de ma maîtresse m'a fait un jour la même question, et il n'ajouta aucune foi à ma réponse, parce que les hommes sont incrédules, parce qu'ils n'écoutent point les vérités dites par les vieilles femmes, mais qu'ils attachent une confiance aveugle aux mensonges des jeunes et des belles. Ma maîtresse vit un jour un homme plus aimable que son mari, et le lendemain elle donna à mon maître une jarre de muscades : il mourut ; l'homme aimé entra dans la maison et mit à ses pieds les pantoufles encore tièdes du défunt, et il se coiffa avec le turban de celui qui n'était plus ! Tant que maîtresse vous aime, vous n'avez rien à craindre ; mais prenez garde ! sa haine est aussi fatale que le poison de l'arbre cheetic, de l'arbre maudit qui pousse dans les jungles et sur lequel le soleil ne repose pas ses rayons.

L'avertissement de la vieille esclave m'avait rendu prudent ; pas assez, mon Dieu, puisque j'avais permis que ses cadeaux fussent reçus à mon bord.

Effrayée de mon silence, qui ne dénonçait que mieux la fureur que j'éprouvais contre l'horrible femme, Zéla m'attira doucement à elle et me dit presque gaiement :

— Je puis supporter toutes les douleurs, à l'exception de celle de vous voir souffrir. Vos regards m'épouvantent, mon amour ; prenez cette grenade que le poète Hafiez appelle la perle des fruits : elle rafraîchira vos lèvres brûlantes.

Le calme de Zéla était sur le point de ranimer mes espérances, lorsqu'il fut suivi par des tressaillements nerveux, par une agonie qui défigura complètement ses traits.

Quand le docteur arriva, son premier regard fut la poignante surprise de la science impuissante. Il examina cependant la jarre, étudia les souffrances des deux malades, et fut contraint de déclarer la présence du poison.

Je n'ai pas la force de détailler les souffrances de Zéla ; elle dépérit de jour en jour. Je ne quittais jamais sa cabine, et aux instants lucides nous pleurions dans les bras l'un de l'autre notre prochaine et funeste séparation.

Un soir la vigie cria :

— Île de France !

— Ah ! s'écria Zéla, combien je suis contente, mon bien-aimé mari ; nous allons aller à terre ; mais il faudra m'emporter dans vos bras, mon amour, car je suis incapable de marcher.

J'étais agenouillé auprès du lit de la pauvre enfant, et ses bras amaigris entouraient mon cou.

— Je suis bien heureuse, murmura-t-elle d'une voix défaillante, bien heureuse ; je vis dans ton cœur, donne-moi tes lèvres, serre-moi dans tes bras.

Je posai mes lèvres sur les siennes, et ce chaste et doux baiser emporta l'âme de Zéla.

q

Chapitre 125

Il me serait impossible de dépeindre l'épouvantable douleur que je ressentis et que je ressens encore aujourd'hui, quoique mon cœur soit presque épuisé de souffrance. La mort de Zéla fut l'anéantissement moral et physique de tout mon être, et je pris dans mes allures, dans mes actions, dans mon air, une roideur et un stoïcisme que le Turc le plus grave, ou le plus roide des lords, m'eût certainement enviés. À en juger par ma physionomie, j'étais l'homme le plus indifférent et le plus heureux de la terre ; toutes mes actions étaient réglées avec une gravité méthodique, et je n'exprimais jamais ni un regret du passé ni une plainte sur mon sort présent. Je remplissais avec soin, avec attention, les devoirs les plus ennuyeux et les plus monotones, buvant de l'opium pour dormir, travaillant du matin au soir pour ne pas penser.

Après avoir communiqué à de Ruyter les intentions que j'avais de rendre les derniers devoirs à Zéla, je transportai une bonne partie de mes hommes sur le grab, et nous nous séparâmes.

Le grab se dirigea vers le port de Saint-Louis, et moi, je me rendis à Bourbon, qui est au sud-est de l'île, et où nous avions déjà jeté l'ancre.

Il était convenu qu'après une conversation avec le gouverneur et l'envoi des dépêches, de Ruyter viendrait me joindre par terre, accompagné du rais et du docteur.

Je n'avais gardé sur le schooner que les hommes nécessaires à la manœuvre et principalement les natifs de l'Est, les restes fidèles de la tribu maintenant sans chef. Nous jetâmes l'ancre pendant la nuit dans le port de Bourbon.

Pendant le court intervalle qui sépare la mort de la décomposition, j'avais cherché par quels moyens les moins répulsifs je pouvais disposer du corps de Zéla. Le réceptacle ordinaire de la mort occupa naturellement mes premières pensées, et le berceau de fleurs que nous avions construit de nos propres mains dans l'odoriférant jardin de de Ruyter me semblait être un endroit convenable ; mais je me souvins qu'en bêchant la terre, j'y avais trouvé des myriades de vers et d'insectes. Je changeai donc d'idée pour considérer le pur et blanc tombeau de la mer ; le souvenir de Louis détruisit encore ce second projet.

Il m'était impossible de faire embaumer Zéla ; je résolus donc de détruire le corps de cet ange par le feu, ou plutôt de ne pas le détruire, mais de le rendre à son état primitif en le mêlant aux éléments dont il est un atome.

De Ruyter trouva l'idée bonne, et Van Scolpvelt se chargea volontiers de fournir tout ce qui était nécessaire à l'exécution de ce projet, dont il connaissait parfaitement la pratique.

Je débarquai au point du jour pour choisir un endroit propice à cette triste cérémonie, et j'envoyai une partie de mon équipage arabe y dresser une tente et rassembler autour d'elle une grande quantité de bois sec. Je passai le reste de la journée en contemplation devant les restes chéris de celle qui avait été pour moi ce qu'est le soleil pour la terre.

La petite fille malaise était guérie ; mais Adoa, tombée dans une insensibilité abrutissante, ne mangeait que contrainte par la force, et ne dormait plus.

De Ruyter signala son approche. J'avais revêtu Zéla d'une veste jaune ornée de rubis ; sa chemise et son ample pantalon étaient en crêpe de l'Inde et brodés d'or. Les vêtements extérieurs de la jeune femme formaient un voile neigeux de fine mousseline ; ses pantoufles, sa coiffure et ses cheveux étaient couverts de perles fines. Je gardai pour tout souvenir visible une longue natte de ses beaux cheveux noirs.

L'heure approchait enfin ; je baisai les paupières closes de cette idolâtrée créature ; j'enveloppai son frêle corps dans les plis d'un manteau arabe, et je me rendis sur le rivage.

D'un pas ferme, je marchai droit au bûcher, car je regardais sans les voir les hommes rassemblés autour de moi ; les paroles qu'ils m'adressaient n'étaient qu'un son, je ne voyais ni je n'entendais rien.

Un noir fourneau de fer, à la forme allongée comme celle d'un cercueil, fut placé sur le bûcher. Je le vis, mais sans comprendre sa destination ; car, pendant quelques minutes, je restai debout, tenant pressé contre mon sein le frêle fardeau dont l'abandon était pour moi une mortelle douleur. La nécessité m'imposa

l'obligation de finir ce que j'avais commencé ; avec des soins et la douceur d'une mère qui couche son enfant dans un berceau, j'étendis Zéla dans la sombre coquille. De Ruyter et le rais usèrent de violence pour m'entraîner loin du bûcher. Je voulus parler ; mes lèvres ne produisirent aucun son ; je suppliai par signes de me rendre ma liberté ; de Ruyter refusa, et je restai sans force, anéanti, presque fou.

Un cri de terreur poussé par Van, qui arrachait Adoa des flammes où elle s'était jetée, attira l'attention de mes hommes, qui me relâchèrent. Je courus vers le bûcher, avec la même pensée qui avait conduit la jeune fille malaise ; mais mes forces me trahirent, et je tombai sur le sable, ne brûlant que mes mains là où j'aurais voulu me consumer tout entier.

Quand je repris mes sens, j'étais couché dans un hamac à bord du schooner.

Les affaires de de Ruyter le contraignirent à rester à Port-Louis ; mais il vint souvent me voir pour m'engager à le suivre à la ville. Toutes ses prières furent vaines ; ma vie était dans la cabine solitaire du schooner, mes pensées sur la petite boîte qui contenait les cendres de Zéla.

q

Chapitre 126

Un mois après la mort de Zéla, de Ruyter, me trouvant plus calme, me dit qu'il avait obtenu du gouverneur de l'île la permission de porter des dépêches en Europe.

Le mot Europe me causa involontairement une sorte d'effroi ; mais bientôt la réflexion me fit désirer ce voyage.

— Je voudrais, dis-je à de Ruyter, me transporter au bout du monde ; je voudrais oublier le passé, car le passé me tue.

Mon chagrin ne me rendait pas égoïste, et, avant de songer à nos préparatifs de départ, je demandai à de Ruyter ce que nous devions faire d'Adoa, de la petite Malaise et des Arabes qui avaient appartenu à Zéla. Après de mûres délibérations, il fut convenu que le rais, déclaré chef de cette petite tribu, l'emmènerait dans son pays. Nous donnâmes au rais une somme considérable pour lui-même, et chaque homme reçut pour sa part assez d'argent pour n'avoir plus rien à désirer.

Je savais si bien qu'il serait inutile de raisonner avec Adoa sur la nécessité de notre séparation, que je priai de Ruyter d'employer la ruse pour éloigner cette enfant.

La partie orientale de notre équipage fut mise à terre, le grab vendu, et les Européens de son bord se transportèrent sur le schooner.

Quand Adoa eut découvert que le vaisseau portant les cendres de sa maîtresse avait quitté le port, elle s'échappa des mains du rais, mit à la mer un bateau du pays et quitta le havre avec le vent de terre. L'esprit de la pauvre fille n'était occupé que d'une seule chose, du désir de rattraper le schooner. Elle n'avait point réfléchi à la folie de son entreprise, et quant aux dangers, elle ne pouvait pas les comprendre.

Quand le rais eut appris la disparition d'Adoa, il suivit ses traces, équipa une chaloupe et fit une longue course sur la mer,

en suivant notre piste. Pendant deux jours les recherches du rais furent sans résultat ; enfin, il découvrit à l'extrémité de l'île de France, voguant seule au gré des flots, une petite barque du pays. C'était celle qui manquait au port. La mort d'Adoa était certaine, mais il me fut impossible d'en pénétrer le mystère.

Les désespérantes nouvelles annoncées par le rais me firent autant souffrir que si la lame d'une épée eût traversé mon cœur ; je tressaillis dans tout mon être, j'eus froid, j'eus chaud, et mes mains crispées se joignirent en s'élevant peut-être vers le ciel, d'où vient toute douleur, comme aussi toute espérance.

— Pauvre petite Adoa ! m'écriai-je, pauvre corps séparé de ton âme, pauvre esprit séparé de ton cœur, tu t'es jetée éperdue sur les traces éternellement effacées de celle qui est partie, tu t'es jetée à leur recherche sur l'Océan immense, sur cette plaine désormais déserte pour toi comme elle l'est pour l'amant, pour le mari, pour celui qui a aimé et qui aimera toujours Zéla. Va, pauvre oiseau, va mouiller tes ailes dans les vagues blanchissantes de la mer, va les y replier, va t'endormir dans leur draperie d'écume, va, pauvre fille, nous sommes séparés ; Zéla est morte et personne ne t'aimerait plus sur la terre !

Au milieu de ma vive souffrance, je ressentis intérieurement une sorte de joie mêlée de surprise ; toute la sensibilité de mon cœur n'était pas détruite, puisque j'avais encore des larmes pour la cruelle disparition de la dévouée servante de Zéla.

— Mon Dieu, me disais-je intérieurement, pourquoi de Ruyter a-t-il mis obstacle à mon désir d'emmener Adoa ? pourquoi a-t-il non seulement conseillé, mais presque exigé que j'en confiasse le soin au vieux rais ; près de moi Adoa eût moins souffert, nous

eussions parlé de Zéla, et les souvenirs sont les consolations de la douleur. Pour la première fois de ma vie, je regrettais d'avoir soumis ma volonté à celle de de Ruyter ; pour la première fois de ma vie, je trouvais en défaut le jugement si sain et si impartial de mon brave compagnon.

En face des déplorables conséquences d'une faute si involontairement commise, je jurai de ne plus obéir qu'à la propre impulsion de mes sentiments, et ce serment, je l'ai si bien tenu, que les bonnes ou mauvaises fortunes qui ont depuis accompagné mes actions ainsi que mes entreprises n'ont eu à remercier de leur succès que moi-même, et à se plaindre de leur défaite qu'à moi-même.

Je ne puis me souvenir d'aucun événement digne d'être mentionné avant notre départ de l'île de France, ni pendant notre voyage. Nous fûmes poursuivis plus d'une fois, mais je ne connaissais pas de vaisseaux capables de lutter de vitesse avec le schooner, et les incidents de notre trajet ne m'en firent pas connaître. Dans la mer de la Manche, des croiseurs anglais nous entourèrent ; mais nous eûmes l'adresse d'éviter les attaques des uns et de fuir les approches des autres.

Après un voyage d'une extrême rapidité, nous jetâmes l'ancre dans le port de Saint-Malo, en France, port constamment rempli, à cette époque, de bâtiments, d'armateurs et de vaisseaux de guerre.

Dès que nous fûmes en rade, de Ruyter partit pour Paris afin de délivrer ses dépêches au gouvernement, et je restai seul avec mes hommes à bord du schooner.

Nous avions en arrimage une forte cargaison de thé de première qualité, des épices, et, par un hasard dont je ne me rendis pas compte, plusieurs tonneaux de sucre blanc cristallisé. Le motif qui me fait insister sur la possession de ce dernier article est l'extrême élévation de son prix à l'époque de mon arrivée en France. Cette élévation de prix était si extraordinaire, que la vente de ces quelques tonneaux paya amplement tous les frais de notre voyage. Les divers produits des îles occidentales nous firent également réaliser d'énormes bénéfices, et je compris, en voyant scintiller dans mes mains, en échange de mes denrées, une grande quantité d'or, que le commerce, bien mieux que la guerre, est la source où le travail puise réellement les richesses. Mais cette réflexion n'excitait en moi aucune cupidité, aucun désir : sans mépriser la fortune, je ne l'enviais pas, et je ne me sentais aucune envie de travailler pour la conquérir. Depuis mon retour en Angleterre, mes idées générales ont pris sur bien des choses une autre forme, un autre aspect, mais elles n'ont point encore admis cet amour de possession, de luxe et de dépenses qui occupe, ou, pour mieux dire, qui absorbe si complètement le cœur de la plupart des hommes.

La nécessité et la possibilité de secourir les malheureux, je ne vois rien au-delà.

Les occupations continuelles du bord, les privations qui accompagnent toujours un voyage fait dans un vaisseau encombré d'hommes et de marchandises, la nécessité de surveiller l'ordre intérieur et la marche du schooner, en occupant mon esprit, avaient forcé mes muscles lassés à reprendre leur vigueur première. Néanmoins j'étais toujours moralement abattu, et mon corps était si maigre, que la peau semblait prête à chaque instant

à livrer passage à mes os. Ma figure hagarde et soucieuse eût révélé à l'observateur le moins perspicace combien j'avais dû souffrir. En effet, il était presque extraordinaire que la douleur eût si violemment meurtri la nature vigoureuse d'un homme à peine âgé de vingt et un ans, d'un homme qui avait à peine atteint ce nombre d'années qui le dégage de toute entrave, qui le fait libre. Libre ! quelle dérision ! c'est-à-dire maître d'errer comme Caïn, et de péniblement gagner, loin des siens, à la sueur de son front, quelque immonde nourriture !

q

Chapitre 127 Conclusion

Je passai à Saint-Malo, tantôt errant dans la ville, tantôt surveillant le schooner, huit longs jours d'attente. Enfin, de Ruyter arriva de Paris.
— Les heures m'ont paru des siècles, lui dis-je en essayant de sourire.

— Pauvre garçon ! me répondit de Ruyter, vous êtes toujours pâle, toujours triste ; je donnerais bien des choses pour vous voir gai…

— Gai ! de Ruyter, m'écriai-je.

— Sinon bien portant, reprit vivement de Ruyter.

— La santé reviendra… Qu'avez-vous fait à Paris ?

— J'ai eu avec l'empereur Napoléon de très longues conférences ; mais Sa Majesté me paraît si absorbée par ses projets de

la conquête de l'Europe, qu'elle s'intéresse peu pour le moment à ce qui se passe dans les autres parties du monde.

« – J'aurais la possibilité, avait dit l'empereur, d'accaparer le commerce des Indes occidentales comme l'ont fait les Anglais, que je reculerais devant cet accaparement, tant je suis convaincu qu'il enrichirait de simples particuliers, en finissant tôt ou tard par ruiner la nation, et les Anglais apprécieront un jour la justesse de cette remarque, s'ils continuent à agir comme ils agissent dans ce moment.

» – Votre pensée est la mienne, sire, répondit de Ruyter ; mais, comme le fondement de la puissance politique de l'Angleterre est dans son commerce, ce commerce même devient pour nous le point vulnérable de notre attaque. L'Angleterre possède l'île de France, qui a deux bons ports, celui de Saint-Louis, celui de Bourbon…

» – Comment ! s'écria l'empereur, croyez-vous que la richesse et le sang de la France soient d'assez peu de valeur pour être sacrifiés au maintien des îles dans l'océan Indien ; îles qui ne sont que de vaines pyramides faites pour célébrer la mémoire d'une dynastie maudite, dont le nom devrait être rayé des pages de l'histoire ?

» – Mais le nom ? dit de Ruyter avec l'intrépide franchise qui caractérisait l'illustre marin.

» – Le nom ! interrompit vivement l'empereur : les chétifs rochers ainsi désignés sont pour moi de trop peu de valeur ; que les Anglais les gardent ! ils y tiennent pour la légitimité de leurs appellations. Parlez-moi maintenant de l'état actuel de l'Inde. Peut-on y faire quelque chose ? Donnez-moi votre opinion sur ce grave

sujet. Nous avons entendu parler de vous, de Ruyter ; votre nom est un nom célèbre, grand, et qui mérite la réputation qu'on lui a faite, l'estime dont je l'honore ! Je veux être votre pionnier, je veux vous donner le moyen de vous élever encore : je veux aider à l'accroissement de votre fortune de gloire, de vaillance et de grandeur. Votre pays, la Hollande, nation vraiment commerciale, peut devenir rapidement grande ; mais sa splendeur ne sera jamais que passagère. Pour durer toujours, il faut qu'une nation soit bâtie sur les fondements de son propre sol. Nous n'avons nulle difficulté pour trouver des chefs à mes soldats. Regardez ces hommes, de Ruyter (et l'empereur désigna au commodore un régiment de ses gardes formé en ligne en dehors des Tuileries) : il n'y a pas un homme parmi eux qui ne puisse être un général habile, et bien certainement plusieurs porteront les épaulettes d'officier. Mais si je possède de bons soldats, j'ai vainement cherché des de Witt, des de Ruyter, des Van Tromp. Si je tenais sous mes ordres de pareils hommes, j'anéantirais demain les remparts de bois qui entourent l'Angleterre, remparts vantés, qui, pareils aux murs de la Chine, ne sont formidables qu'en raison de l'impuissance des nations voisines. Les Français ont tous le tempérament bilieux : sur terre ils sont de bronze, sur l'Océan ils ont le mal de mer. J'aurais été marin si mon foie l'avait permis. Je ne suis jamais entré dans un bateau sans que son balancement naturel me rendît aussi impuissant qu'une femme. Nos amiraux sont encore moins aguerris. Je me souviens qu'étant un jour à Boulogne, deux commandants me dirent que la vue seule des vaisseaux se balançant dans le port leur donnait mal au cœur. Un Anglais restera un an sur mer, et se fatiguera d'un séjour d'une semaine sur terre. Les Anglais sont nés marins, nous sommes nés pour être soldats, pour fuir et détester l'eau.

« Maintenant dites-moi un mot sur les natifs, sur les princes de l'Inde ; parlez-moi de la population, du caractère particulier de ces peuples, et surtout de leur courage et de leur habileté. »

Quand de Ruyter eut répondu aux questions de l'empereur, Napoléon resta un instant pensif, puis il ajouta :

« Il est bizarre que les Turcs et les Chinois soient les seuls peuples qui aient atteint le résultat naturel d'une conquête, c'est-à-dire une véritable augmentation de force nationale. Si l'intolérance et la bigoterie leur ont prêté de puissants secours, les Anglais auraient dû égaler en succès les Chinois et les Turcs, car ils sont encore plus intolérants et plus bigots. »

Napoléon accorda plusieurs audiences à de Ruyter, car il aimait à causer sans réserve avec cet homme au cœur fort, à l'esprit fin, au dévouement sans bornes.

— Mais, politique à part, me dit de Ruyter, il faut songer maintenant à prendre un parti. Voulez-vous agir sagement ? Voulez-vous rentrer dans votre pays natal ? Je crois nécessaire que vous vous informiez des changements qui ont pu survenir dans votre famille. Elle est nombreuse, elle est riche ; vous y trouverez peut-être quelqu'un digne de votre affection. Vous avez tort, mon cher garçon, bien tort, croyez-moi, de vouloir rompre toute relation avec les personnes qui vous sont attachées, sinon par le cœur, du moins par les liens du sang. Votre santé demande des soins, des soins journaliers, constants et dirigés par le cœur. Cherchez une fem…

— De Ruyter !… m'écriai-je.

— Un voyage en Amérique pendant la dure saison d'hiver serait infailliblement votre perte, répondit de Ruyter, sans relever l'interruption violente du jeune homme ; essayez de passer quelques mois à Londres, cherchez des distractions. Aux premiers jours du printemps je reviendrai, et, si le cœur vous en dit, nous partirons ensemble pour l'Amérique.

J'eus beaucoup de peine à trouver raisonnables les conseils de de Ruyter, et ce ne fut qu'après une longue résistance que je parvins à les trouver justes et à me décider à les suivre.

Le moment de notre séparation était proche : le schooner était prêt à lever l'ancre, et les Américains de de Ruyter avaient grand désir de quitter les côtes de France. Le départ de mon ami était fixé pour le lendemain ; quant au mien, je ne me sentais pas le courage de lui assigner une époque fixe.

Quelques heures avant le départ, un courrier de Paris vint apporter à de Ruyter une dépêche signée de l'empereur. Napoléon appelait auprès de lui le brave marin. De Ruyter partit, et revint m'annoncer deux jours après qu'une mission importante l'envoyait en Italie.

Il fut décidé que le schooner rentrerait en Amérique sous le commandement du contremaître, auquel de Ruyter donna ses pleins pouvoirs.

Je vis partir le beau vaisseau avec un véritable serrement de cœur, et mes yeux, aveuglés par un brouillard qui ressemblait à des larmes, suivirent ses voiles ondoyantes jusque dans les brumes de l'horizon.

Au moment de me séparer de de Ruyter, de cet homme au noble cœur, au noble visage, de cet homme que j'aimais si tendrement, que j'aimais comme on aime quand les sentiments sont jeunes et forts, le peu d'énergie qui me soutenait encore m'abandonna complètement ; je me sentis mourir, et mes paroles, étranglées dans ma gorge, ne montèrent à mes lèvres qu'avec un bruissement de sanglots.

De Ruyter partageait ma souffrance, car sa figure basanée devint couleur de plomb.

— Allons, du courage, mon cher Trelawnay, mon cher enfant, me dit de Ruyter en me prenant le bras avec un geste paternel ; du courage et de l'espoir : dans trois mois nous nous reverrons.

Je baissai tristement la tête, j'étais anéanti par cette nouvelle douleur.

De Ruyter partit ; je n'eus pas la force d'assister à ce départ. Je n'avais plus ni larmes, ni battements de cœur, ni désirs, ni espérances ; j'étais un cadavre animé. La nuit qui suivit notre séparation fut pour moi une nuit affreuse. J'appelai la mort de tous mes vœux, me voyant seul, sans ami, sans amour, sans patrie, sans famille.

La première mission de l'empereur envoya donc de Ruyter en Italie ; il y passa deux mois, et pendant ces deux mois nous échangeâmes des lettres remplies du désir de nous revoir, de repartir ensemble, de continuer l'un avec l'autre nos périlleux et émouvants voyages.

À son retour d'Italie, de Ruyter, qui avait à peine eu le temps de m'annoncer son arrivée en France, fut envoyé par Napoléon

sur les côtes de la Barbarie. Ce voyage fut fatal à mon noble de Ruyter ; les journaux m'apprirent qu'en avançant vers Tunis, la corvette commandée par de Ruyter rencontra une frégate anglaise ; au moment où on signalait l'approche du vaisseau ennemi, de Ruyter s'élança sur la poupe, afin de jeter ses dépêches dans la mer : la frégate fit feu, et une volée de caronades coupa la corde du drapeau et balaya tous ceux qui se trouvaient sur le pont.

Le corps de de Ruyter fut trouvé par les vainqueurs enveloppé dans les plis du noble drapeau pour lequel il avait si longtemps et si victorieusement combattu.

Je continuerai un jour l'histoire de ma vie, dont ce livre n'est qu'une période ; mais je dois dire, avant de le terminer, que je suis heureux de voir le soleil de la liberté éclairer les pâles esclaves de l'Europe. L'esprit de l'indépendance voltige comme un aigle au-dessus de la terre, et l'esprit des hommes en reflète les brillantes couleurs. Les yeux et les espérances des bons et des sages sont fixés sur la France, et chaque cœur bat et sympathise avec elle. Il me semble que ceux qui vivent maintenant ont survécu à un siècle de désespoir.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_un_cadet_de_famille/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.